ŒUVRES

MÉDICO-PHILOSOPHIQUES ET PRATIQUES

DE

G. E. STAHL.

II

MATIÈRES CONTENUES DANS CE IIe VOLUME

(FORMANT LE Ier DE LA TRADUCTION).

MONTPELLIER. — J. MARTEL AINÉ, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

Tous les exemplaires sont revêtus de la signature du Traducteur, seul propriétaire de l'ouvrage.



Imp. lith. Lagier, r. Bonneterie, 14, Avignon.

G. E. STAHL (d'Anspach)

Professeur de Médecine Pratique, d'Histoire Nat.le
l'Université de Halle, Médecin du Roi de Prusse
&a &a

MÉDECINE DE PARIS

33088

ŒUVRES

MÉDICO-PHILOSOPHIQUES ET PRATIQUES

DE

G. E. STAHL

PROFESSEUR DE MÉDECINE-PRATIQUE, DE CHIMIE,
DE BOTANIQUE, DE PHYSIOLOGIE, DE DIÉTÉTIQUE ET DE MATIÈRE MÉDICALE
A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE HALLE;
DOYEN DE LADITE FACULTÉ, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES CURIEUX DE LA NATURE,
CONSEILLER ET MÉDECIN DE S. M. FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier, ETC.,

TRADUITES ET COMMENTÉES

PAR

T. BLONDIN,

DOCTEUR EN MÉDECINE, ANCIEN LAURÉAT DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE PRATIQUES DE LA MÊME VILLE, MEMBRE DE L'ÉCOLE ORFILA, DE L'ACADÉMIE D'ENSEIGNEMENT, DE L'INSTITUT CATHOLIQUE, DE L'ACADÉMIE D'HISTOIRE NATURELLE DE HALLE ET DE PLUSIEURS AUTRES SOCIÉTÉS MÉDICALES, SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES;

SOIGNEUSEMENT REVUES SUR LE TEXTE:

augmentées d'Arguments et de Réflexions philosophiques et médicales

PAR M. Ls BOYER, PROFESSEUR DE PATHOLOGIE CHIRURGICALE A LA FACUTTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, MÉDECIN EN CHEF DE L'HOTEL-DIEU SAINT-ÉLOI, etc.;

contenant enfin de remarquables travaux inédits

DE M. TISSOT, PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE DIJON, etc.,

ET D'AUTRES SAVANTS COLLABORATEURS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

TOME II



PARIS	MONTPELLIER	STRASBOURG
J.-B. BAILLIÈRE ET FILS	PATRAS, LIBRAIRE,	TREUTTEL ET WURTZ
Libr. de l'Acad. de méd.	rue du Gouvernement	Libraires
rue Hautefeuille 19.	et Grand'-Rue.	rue de Lille 19.

1859

AUX ÉCOLES MÉDICALES VITALISTES

DE MONTPELLIER

ET

DE HALLE.

O SEMPER ALMA, AC VENERANDA, ET DOCTISSIMA,

MONSPELIENSIS SCHOLA!

Ecce nunc, tuus, EGO *vel minimus sed fidelis et gratus* ALUMNUS, *non immemor tuæ* HIPPOCRATICÆ DOCTRINÆ VERÆ, *tibi, hunc meum laborem de præcipuis* G. E. STAHLII *operibus, à Latinâ loquelâ in Gallicam conversis, libenter* VOVEO, *ac publicè dedicandum volo; tanquàm perpetuum sinceræ ac perennis meæ gratitudinis ergà te,* MONUMENTUM!...

Hunc eumdem etiam præsentem traductionis laborem, pace tuâ, o alma natu filia Hippocratis major tuæ minori germanæ HALLENSI SCHOLÆ, *jure ac meritò dicandum esse, gestio; quandoquidem hujus Hippocraticæ Scholæ clarissimus fundator atque doctissimus* PROFESSOR, *ipse fuit* G. E. STAHLIUS: *cujus medica opera, non minorem,* MONSPELIENSI *quàm* HALLENSI SCHOLÆ, *splendorem et gloriam conferre voluerunt; sicut et in verâ methodo et viâ veritatis constituenda Medicinæ ac Philosophiæ dogmata, ipse constanter elaboravit* STAHLIUS!...

LE TRADUCTEUR T. BLONDIN,
DOCTEUR-MÉDECIN.

A LA MÉMOIRE

DE

G. E. STAHL et P. J. BARTHEZ !

A L'ALLIANCE

ÉTERNELLE ET INDISSOLUBLE

DE

LEURS DOCTRINES MÉDICO-PHILOSOPHIQUES.

LE Dr T. BLONDIN.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Ne quid nimis! (TÉRENCE.)
Cùm dicemus in veritate. (CIC. ad Heron.)

L'homme est à lui-même l'objet le plus prodigieux de la nature; il ne peut *savoir* ce que c'est qu'un corps, moins encore ce que c'est un esprit, et, moins qu'aucune chose, comment un corps est *uni* à un esprit : cependant c'est là son *Être!* (PASCAL.)

Durant les longs siècles du Paganisme et ses inextricables erreurs, quelques génies privilégiés avaient pu, malgré les ténèbres qui les entouraient, soulever un coin du voile mystérieux qui cache aux yeux d'un vulgaire profane les charmes divins de la vérité. Mais leurs impuissants efforts ne parvinrent qu'à en saisir une ombre légère, un reflet fugitif; et tout ce qu'ont pu nous transmettre les plus savants Philosophes de l'antiquité, tels que Pythagore, Socrate, Hippocrate, Platon, Aristote, Sénèque et Galien, se réduit à peu de chose, en comparaison de ce que la Tradition des Patriarches et la Révélation, les Prophètes et les Docteurs de l'Église nous ont enseigné au seul point de vue de

la nature, du principe originel et de la fin dernière de l'Homme.

Cependant, comme il est incontestable que tous les peuples de la terre, malgré leurs profonds égarements et leur ignorance, avaient providentiellement conservé dans leurs cœurs la notion de l'existence d'un DIEU SUPRÊME, avec celles de la Création et de l'immortalité de l'âme humaine: il est certain que ces grands hommes, qui furent les vrais oracles philosophiques et médicaux de la Grèce et de l'Italie, ont pu développer ces dogmes primitifs et toucher presque à la vérité, avant même que les oracles tout divins de l'Évangile en eussent dissipé les sombres nuages.

Mais il leur fut absolument impossible de découvrir toutes les vérités de la doctrine anthropologique. Il a fallu, pour cela, dépouiller le *vieil homme* du hideux manteau de ses erreurs natives et le relever de sa chute : ce fut l'œuvre de Dieu même, et son éternel Évangile vint enfin instruire, éclairer et sauver l'homme, en lui révélant *ce qu'il est, d'où il vient et où il va.*

Or, les doctrines de Socrate, d'Hippocrate, de Platon, d'Aristote, de Cicéron même, de Sénèque et de Galien, qui, dépouillées de leurs éléments païens, sont, au fond, une seule et même doctrine anthropologique, n'avaient besoin, pour être réellement dignes du genre humain, que d'être épurées par le Christianisme.

Dès l'antiquité, la Philosophie et la Médecine, se tendant fraternellement la main, voguaient ensemble sur la mer orageuse des sciences humaines; elles les dominaient, et se prêtaient un mutuel secours dans cette union : leur divorce eût été le signal du chaos !...

La Médecine prit bien souvent l'initiative; et déjà, au

siècle de Périclès, c'est elle qui avait ceint la couronne; ce fut elle qui sauva l'honneur de la Science et qui eut le privilége de ramener la Philosophie dans la vraie voie, en la faisant sortir des erreurs profondes dans lesquelles l'avait entraînée l'esprit humain dans son aveuglement et son imprudente impéritie. Le chef de cette première et grande rénovation fut l'immortel Hippocrate, le premier et le plus grand médecin-philosophe de l'antiquité païenne !...

Écoutez et admirez ces belles paroles du Philosophe d'Abdère :

« Tous les hommes, ô Hippocrate, devraient être initiés » aux secrets de la Médecine! Quelle belle chose que cet » art, et combien digne il est d'un savant homme! La » *Sagesse* et la *Médecine*, ce sont deux sœurs faites pour » vivre dans une étroite intimité. La Sagesse calme les pas- » sions, la Médecine guérit les maladies du corps[1]. »

La Philosophie, à son tour, a bien souvent fait partager à la Médecine ses infortunes et ses succès; elle lui a communiqué plus d'une fois ses inspirations; et si, pendant quelques siècles, elles ont resté muettes et silencieuses l'une et l'autre, ce n'est pas la science qu'il faut en accuser, mais bien l'homme et ses passions, son égoïsme et son peu de foi!...

Lorsque, vers le commencement du XVIIe siècle, l'illustre Chancelier de Jacques Ier, sentant la nécessité de reconstruire l'édifice de l'esprit humain, créa sa doctrine philosophique, fondée sur l'observation des faits et sur leur généralisation inductive synthétique, il ne se serait certes jamais douté que l'intelligence humaine (par suite d'une fausse interprétation de ses sages préceptes), abandonnant la route éclairée

[1] *Lettres de Démocrite à Hippocrate*, sect. VIII, p. 1288.

du phare étincelant de la philosophie naturelle expérimentale et inductive, pût un jour s'égarer et se fourvoyer dans une vicieuse expérimentation des faits purement physiques, dont le résultat immédiat et certain devait être la découverte de la vérité. La cause de ces erreurs doit être rapportée à l'insuffisance de la méthode Baconienne.

C'est que la philosophie péripatéticienne, qui régnait alors en souveraine sur les esprits, ne pouvait se prêter à cette œuvre de régénération, à moins qu'un génie éminent et capable d'embrasser toute la science ne vînt concilier Aristote et Bacon, et, dans une entente vraiment fraternelle, ramener l'esprit humain vers une saine doctrine, en prenant pour base les dogmes de la philosophie chrétienne.

Descartes parut; profond penseur et habile réformateur, il posa les bases du Spiritualisme moderne; mais il prit pour point de départ son *doute méthodique*, qui, défectueux, mal interprété, mal compris, et surtout mal appliqué par la plupart de ses disciples, enfanta, en *psychologie*, le *Spiritualisme absolu* et le *Mysticisme* de Malebranche et de son école; le *Rationalisme*, marchant d'abord avec la Révélation et puis rompant avec elle; en science *anthropologique*, l'*Idéologisme sensualiste* de Locke, de Condillac, de Destutt de Tracy, le faux *Vitalisme* de Bichat, le *Physiologisme* de Cabanis et de Broussais, ainsi que l'*Organicisme* et tous les systèmes *matérialistes* imaginés de nos jours,... ombre fidèle et fugitive du matérialisme d'Épicure, de Lucrèce, d'Helvétius, de La Mettrie, de Voltaire, de Hume, de Diderot et consorts.

G.-G. Baron de Leibnitz, grand conciliateur du sensualisme de Bacon et du spiritualisme de Descartes, ne parvint pas lui-même à compléter la régénération commencée par

ses devanciers. Pouvait-il en être différemment avec son système exagéré de l'*Harmonie préétablie* et de ses *Monades* avec et sans *aperception?* Tout le monde sait, en effet, qu'un pareil système engendra, d'une part, le *Néo-panthéisme,* et ne fut pas indifférent à l'apparition des idées voltairiennes et du philosophisme du XVIII[e] siècle, prenant leur origine dans les traités de la *Raison suffisante* et de l'*Optimisme* de Leibnitz.

L'honneur de cette régénération philosophique était réservé à un enfant d'Hippocrate, qui, soumettant à une nouvelle épreuve les dogmes du Vieillard de Cos, et les retrempant, pour ainsi dire, dans la doctrine de la philosophie chrétienne, devait, à l'ombre des dogmes inébranlables de la révélation, renouveler la face de la science médico-philosophique.

De même que, 400 ans avant l'avenue de l'Homme-Dieu, un médecin[1] opérait par la grandeur de son génie une révolution providentielle, et subjuguait par sa pensée la Philosophie tout entière par ses dogmes presque chrétiens; de même aussi le XVII[e] siècle, remarquable par tant et de si prodigieux travaux de l'esprit humain, devait voir naître parmi ses enfants un nouvel Hippocrate, qui, reprenant à sa base l'édifice médical, devait le sauver du cataclysme en le préservant du naufrage où l'entraînaient les fausses doctrines philosophiques, et sauver avec lui la Philosophie elle-même, qui désormais devait demeurer sa noble et fidèle compagne ! L'entreprise était des plus difficiles et des plus périlleuses; mais Dieu est là, et sa Providence n'a jamais délaissé celui qui sait garder ses commandements et entreprendre le vrai, pour sa gloire!...

[1] Hippocrate, né en 460, est mort 377 ans avant Jésus-Christ.

L'homme appelé à la mission de l'accomplissement de cette œuvre immense de rénovation fut G.-E. STAHL.

Il sut, en effet, le premier, parfaitement concilier les idées d'Hippocrate et d'Aristote avec celles de S. Thomas. Ministre fidèle de la nature, Stahl sut mettre à profit les idées de Bacon, et ne parla jamais qu'au nom de la saine philosophie basée sur l'expérience et la raison. Avec Descartes, il proclama hautement le dogme de l'immortalité de l'âme ; mais, plus conséquent que ce dernier, il enseigna avec l'Église que les *bêtes* ne sont pas de pures machines : il reconnaissait en elles un principe de vie et d'action, qu'avec la Genèse il appela *âme vivifiante, sui generis,* et, avec les grands Docteurs de l'Église, il professait que dans l'homme, roi de la Création, il existe un *principe de vie et d'entendement* fait à l'image de DIEU, capable, d'une part, de s'élever aux plus hautes conceptions *métaphysiques,* et de veiller, d'autre part, à l'accomplissement des *lois vitales* qui s'exécutent dans le corps humain.

Admirateur de la Doctrine Barthézienne, poussée à un si haut degré de perfection par le vénérable M. Lordat, je me laissai facilement entraîner vers l'étude sérieuse de la conception Stahlienne, et, dans mon ardeur, je m'épris pour elle d'un amour sans égal.

Une telle doctrine produisit sur mon esprit un effet si profond, que je résolus aussitôt d'en acquérir une connaissance exacte. A cette fin, j'entrepris, dès la première année de mon doctorat, l'étude sérieuse des principales œuvres de l'illustre Professeur de Halle, que je me déterminai peu à peu à traduire. Ce travail n'a pas coûté moins de quinze ans de pénibles labeurs, et je bénis le Ciel de m'avoir permis de terminer une entreprise aussi difficile.

La Traduction que je livre aujourd'hui au public contient les œuvres les plus remarquables de George-Ernest Stahl. C'est un assez heureux choix, je pense, fait parmi les 290 ou 300 opuscules, discours académiques, dissertations et traités *ex professo,* que l'illustre fondateur du VITALISME ANIMIQUE MODERNE a produits pendant les cinquante années de sa laborieuse existence de médecin, de philosophe et de législateur de l'art.

Personne n'ignore aujourd'hui que, à l'âge de 22 ans, Stahl était déjà auteur [1]; qu'alors même il avait approfondi les arcanes de la nature, et qu'il avait acquis des connaissances fort étendues sur l'*anatomie,* la *physique* et sur la *chimie* surtout, dans laquelle il a, le premier, apporté cet esprit philosophique qui caractérisait la trempe de son génie hors ligne.

Les considérations contenues dans les divers volumes de notre publication, au point de vue de la valeur de Stahl comme chimiste, suffiront pour caractériser l'importance de notre immortel auteur dans cette science, et pour le poser au rang qu'il mérite. Ce travail est confié à des hommes consciencieux et éminents dans la science médicale et dans la chimie.

Qu'il me suffise ici de dire, avec le célèbre Fourcroy, que Stahl a, pendant un demi-siècle, dominé toute la science, qu'il embrassait en entier dans son esprit vaste et profond [2].

[1] Stahl publia, en 1683 (janvier), un ouvrage de chimie appliquée à la médecine. Il avait pour titre : *Fragmentorum ætiologiæ physiologico-chymicæ, ex indagatione sensu-rationali, etc.* Iéna, 1683, in-4°.

[2] « Au milieu des travailleurs infatigables qui ont orné les XVIe et »XVIIe siècles, s'éleva en Prusse un homme qui fixa pour un demi-siècle

A l'âge de 20 ans, il avait déjà, nonobstant ses travaux classiques, fait des études sérieuses sur la *littérature* et la *philosophie*, à laquelle il avait consacré trois années entières sous un maître célèbre. A 24 ans, il fut reçu DOCTEUR, et, trois mois après cette épreuve solennelle, il eut l'insigne honneur (bien que simple docteur) de siéger parmi ses anciens professeurs et de *présider* à la soutenance de plusieurs thèses, notamment de celle *De sanguificatione, etc.*, dont il était l'auteur et que soutint J.-S. Brehme.

Les travaux médico-philosophiques et pratiques de Stahl doivent être considérés sous DEUX aspects bien différents : d'abord, suivant le *but* que l'auteur se propose d'atteindre; en second lieu, suivant la *teneur* intrinsèque de l'ouvrage en lui-même.

I. Sous le *premier* point de vue, les œuvres du Professeur de Halle peuvent être subdivisées en CRITIQUES, DOGMATIQUES et JUSTIFICATIVES.

Dans les productions du premier genre, en homme habile et expert dans la science, il déblaie la route;... il ne démolit pas à la mode des modernes; il débarrasse, il nettoie, il purifie les abords du temple auguste de la Sagesse, où habite aussi la Médecine, sa noble sœur; il prépare les voies aux initiés et aux fidèles, s'appliquant à écarter du sanctuaire tout profane capable de le souiller.

»la théorie de la science (chimique), dont il a su présenter l'ensemble le »plus imposant, le système le mieux lié et le plus étendu. L'illustre Stahl, »éclairé par les travaux et les vues de Kunckel, et surtout de Bécher, son »maître, dont il augmenta les ouvrages, a imaginé, sur le feu combiné, »un ingénieux système, qu'il accorda avec tous les faits déjà connus jusqu'à »lui, et qui, sous le nom de *phlogistique*, nommé auparavant *terre inflam-»mable* par Bécher, offrit pour la première fois une idée-mère embrassant »toute la science en en réunissant toutes les parties. Cette théorie, en un »mot, fut digne de rallier à elle tous les hommes doués d'un esprit philoso-»phique.» (Fourcroy, *Syst. des conn. chimiq.*, T. I, p. 23.)

Dans les œuvres du second genre, Stahl pénètre majestueusement dans le sanctuaire sacré de la science, ayant le soin de commencer et de finir toujours, suivant sa louable habitude de philosophe chrétien, en invoquant le Souverain Auteur de toutes choses, *en qui tout vit, se meut et existe*, et en lui adressant de solennelles actions de grâces, de ce qu'il a daigné lui accorder les forces et les facultés nécessaires pour dignement accomplir sa tâche.

Une fois en possession de son œuvre, Stahl la dirige, la façonne à son gré; et, toujours appuyé sur la vraie méthode philosophique expérimentale et rationnelle, il monte, il s'élève, il pénètre par degré et sans secousses jusqu'au vif de la question, il tranche gravement la difficulté; il restaure et reconstruit ainsi peu à peu, sur ses antiques bases, tout l'édifice médical, dont le faîte et le couronnement s'élèvent d'une manière aussi gracieuse que sublime, et montrent aux yeux étonnés le plus beau monument qu'ait pu jamais produire le génie humain[1] !

Ainsi rétabli, restauré et solidement réédifié, ce temple vénéré devient pour lui l'objet spécial de ses sollicitudes; il en polit et en perfectionne la mâle et savante architecture, en adoucit les arètes trop vives, et, après avoir ainsi consacré sa vie entière à le protéger contre les attaques des hommes

[1] M. le docteur Garreau a fait naguère (*Voy*. Gaz. méd., Nos 17, 18 et 20 mai 1858) une intéressante critique de Stahl, comme philosophe et comme médecin. Nous ne saurions cependant accepter le jugement de cet honorable confrère sur la pensée philosophique du Professeur de Halle, contre lequel il insinue gratuitement des tendances vers le *matérialisme*. M. Garreau juge Stahl en Cartésien et en Malebranchiste; il est surtout injuste envers lui lorsqu'il l'accuse de *matérialiser l'esprit*. Notre savant critique a, sans doute, oublié que Stahl, dans son *Traité du mécanisme et de l'organisme*, parle simplement des objets physiques et corporels, dont l'âme ne pourrait point se faire une idée exacte, sans se les représenter sous une figure ou une forme sensible. Autrement dit, l'âme ne peut percevoir en aucune manière les objets matériels et en avoir une notion exacte, sans le secours des sens.

et du temps, il s'endort paisiblement dans l'immortalité, veillant d'en-haut à la prospérité des véritables Dogmes Hippocratiques régénérés par lui, et dont il confie désormais à ses dignes successeurs l'honneur, la gloire et la perpétuité.

Dans la troisième catégorie, c'est-à-dire dans la partie justificative de ses œuvres, Stahl, en pleine jouissance des biens qu'il a si laborieusement acquis, écarte avec soin les doutes émis sur l'authenticité et la validité de ses travaux, il travaille avec vigueur et sans relâche à la défense des dogmes immortels de sa Doctrine Vitalo-animique; athlète puissant, habile en stratégie, il repousse les agressions hostiles de ses adversaires, et puis, avec une agilité incroyable et une adresse peu commune, il frappe d'estoc et de taille, bat en brèche les remparts ennemis, et, en vainqueur généreux, prend possession de sa nouvelle conquête, partageant avec les vaincus le fruit de sa victoire, satisfait d'avoir agrandi le domaine de la science et d'avoir assuré le triomphe de la vérité.

C'est ainsi que Stahl, vivant dans un siècle en proie aux plus graves erreurs, a combattu le Matérialisme de tous les temps et de toutes les époques, en renversant à jamais les prétentieuses assertions d'Asclépiade, d'Épicure et de Démocrite; il a fermé la bouche à l'Iatrochimisme, en découvrant les exagérations coupables dans lesquelles étaient tombés Paracelse, Sylvius de Le Boë et Willis lui-même, dont il estimait cependant les travaux; il a démontré, enfin, les théories ridicules et erronées des Iatromécaniciens et mathématiciens, en faisant tomber une à une les illusions spéculatives des Pitcarn, des Boërhaave, et de son collègue, ami et antagoniste redoutable, F. Hoffmann.

Il se ressentit des convulsions de son siècle, et s'il y a dans ses œuvres çà et là quelques exagérations (chose commune à tout homme, même aux plus grands génies), c'est qu'il eut à lutter contre les abus déjà trop grands de la Philosophie Cartésienne[1], qui s'était malencontreusement immiscée dans la science médicale; c'est, surtout, qu'il eut à soutenir de violentes attaques de la part des hommes les plus redoutables, matérialistes et spiritualistes, notamment de la part du grand Leibnitz.

On peut dire, sans crainte d'erreur, que Stahl est sorti victorieux de toutes ces épreuves, et qu'il a eu le mérite de combattre, seul contre tous, pour la défense des vrais Dogmes Hippocratiques et du Vitalisme spiritualiste, à une époque où les esprits convergeaient, presque d'un commun accord, vers la matière.

II. Considérées sous le *second* point de vue, les œuvres de Stahl sont, ou PHILOSOPHIQUES, ou DIDACTIQUES, ou PRATIQUES.

Lorsque Stahl parle en *philosophe*, il est digne d'Hippocrate, de Platon et d'Aristote; il est digne surtout de S. Thomas, auquel il emprunte bien souvent sa méthode, son langage et sa forme scholastique[2]. Son style est dur, il

[1] Il est étonnant de voir les erreurs profondes commises par les érudits, les savants et même par les médecins touchant Stahl. Avec Leibnitz, quelques modernes n'ont pas craint de le mettre au nombre des sensualistes, des matérialistes, voire même au nombre des athées. Ceux-ci le regardent comme Cartésien, ceux-là comme mystique; d'autres le prennent pour un rêveur, digne héritier de Paracelse et de Van-Helmont. M. Aubert lui-même, avec son esprit si judicieux, n'a pas craint de dire que Stahl avait accepté la réforme cartésienne, en partageant les mêmes idées que l'École de Paris, ainsi que l'avaient déjà fait Bellini, Boërhaave et Hoffmann (*Esp. du vit. et de l'org.* 1855). Ce sont là tout autant d'erreurs très-graves, ainsi qu'il sera démontré en temps et lieu.

[2] C'est à tort qu'on a pendant long-temps voulu séparer la médecine de la philosophie; mais qu'en est-il résulté? Et qui ne connaît les scènes scanda-

est vrai, ses périodes sont longues et fatigantes, sa pensée est parfois obscure et difficile à comprendre; oui, j'en conviens, mais ces désagréments ne sont pas de longue durée; car, une fois familiarisé à sa tournure de phrase, à sa locution germanique, une fois surtout qu'on est parvenu à saisir le fond de sa pensée médicale et philosophique (et pour cela il faut être médecin), on surmonte facilement toutes les difficultés qu'en présente la forme grammaticale; et dès-lors, oui, je puis l'assurer en toute certitude, on éprouve souvent du plaisir et une véritable consolation à lire et à commenter Stahl. Que de beautés sont cachées sous cette enveloppe si sévère et si peu attrayante au premier aspect! Quelles nobles pensées! Quel luxe et quelles richesses dans cette sublime intelligence!

Pour moi, je le confesse, je n'ai point été exempt des peines et des soucis inévitablement attachés à l'entreprise d'une œuvre aussi grande; mais aujourd'hui, grâce à la constance et au zèle infatigable que m'a inspiré l'amour de la science, j'admire Stahl et je l'aime encore plus que je ne l'admire.

En tant que *didactiques,* les travaux du Professeur de Halle n'ont rien à envier aux travaux tant des anciens que des modernes. Ils se divisent naturellement en théoriques et pratiques, et ces derniers embrassent, à leur tour, la médecine clinique et la thérapeutique.

Au point de vue *théorique,* notre auteur est invariable

leuses qui ont agité le monde médical, et notamment l'Académie de médecine, depuis Cabanis jusqu'à nos jours? Il n'y a point de science médicale sans philosophie; et celle-ci ne peut être complète, à son tour, si elle ne s'appuie sur de profondes connaissances en anthropologie médicale. Dumas a dit: « Il a fallu un Hippocrate pour former un Platon, et le premier des philosophes dut une partie de la sublimité de son génie au plus grand des médecins. » Noble orgueil pour nous tous, enfants de la Cos moderne!

dans ses principes. Prenez sa *Thèse inaugurale* de 1684... ; lisez son *Collegium casuale,* qui n'a vu le jour qu'en 1730, quatre ans avant la mort de Stahl, et vous verrez s'il n'est pas toujours le même, à l'âge de 24 ans comme à celui de 70. Parcourez ses *Fragmenta ætiologiæ physiologico-chymicæ,* etc., qu'il a produits en 1683, à l'âge de 23 ans à peine ; comparez-les avec ses immortels *Fragmenta chymiæ dogmaticæ et experimentalis,* qu'il a publiés en 1723, et jugez si partout ce ne sont pas les mêmes principes, les mêmes doctrines, et si dans l'élève on ne voyait pas déjà tous les éléments nécessaires pour produire le génie qui devait dominer toute la science chimique pendant un demi-siècle. Stahl est non-seulement l'inventeur de la doctrine *du phlogistique,* qui a si largement contribué aux progrès de la science ; mais encore on doit le considérer comme le créateur de la *Théorie des éléments chimiques,* et comme le fondateur de la *Chimie organique.*

Stahl n'est parvenu à ce haut degré de perfection, dans tout ce qu'il a touché, que par l'éminence de son esprit philosophique et par l'excellence de sa *méthode,* sans cesse appuyée sur l'expérience et la raison. Ainsi donc, que l'on prenne Stahl à l'âge de 20 ans, alors qu'il est tout dévoué à l'étude de la philosophie ; à l'âge de 23 ans, encore élève en médecine, mais auteur; prenez-le à 24 ans, au moment qu'il secoue à peine la poussière des bancs de l'école et qu'il reçoit le bonnet doctoral, vous le voyez aussitôt devenir maître à Iéna et grandir peu à peu, jusqu'au moment où, à l'âge de 34 ans, il est appelé à poser les fondements de l'École médicale Vitaliste de Halle ; voyez-le à 60 ans, comblé des honneurs les plus insignes à la cour de Berlin, accomplissant dignement ses devoirs, mais fuyant les vains plaisirs et les

joies de ce monde, pour consacrer les dernières années de sa vie glorieuse à assurer les bases de sa doctrine et à élargir le domaine de la science médicale. Partout et toujours, Stahl se montre invariablement le même dans l'enseignement de ses dogmes fondamentaux.

Si l'on considère enfin les œuvres du Professeur de Halle au point de vue *pratique,* on verra toujours en lui un habile praticien, d'accord avec ses principes théoriques basés sur l'expérience et la saine raison. Stahl, philosophe profond, théoricien hors ligne, excellent clinicien et praticien de première force, était, ainsi que l'avoue Cabanis, « un de ces »génies extraordinaires que la nature semble destiner, de »temps en temps, au renouvellement des sciences. Elle »l'avait doué tout à la fois de cette vive sagacité qui pénètre »en quelque sorte les objets, et de cette retenue qui s'ar»rête à chaque pas pour les considérer sous tous leurs as»pects; de ce coup-d'œil rapide et vaste qui les saisit dans »leur ensemble, et de cette observation patiente qui les »poursuit avec scrupule jusque dans leurs moindres détails. »Stahl entreprit de faire, pour la médecine, ce qu'il avait »fait pour la chimie; il était nourri de la Doctrine Hippocra»tique, et *personne* ne savait mieux que lui ce que les ob»servations et les vues philosophiques des modernes y pou»vaient ajouter; il vit que le premier pas à faire était de »séparer les idées générales, ou les principes de la médecine, »de toute hypothèse étrangère. »

Stahl, en tant que praticien, ne prodiguait pas les remèdes, il est vrai; mais sa thérapeutique est complète, elle vise juste au but de la curation; elle est aussi rationnelle que possible, et basée sur des principes inébranlables. Qu'on parcoure attentivement la partie thérapeutique de sa *Thèse*

inaugurale; qu'on étudie en détail les divers traités pratiques qu'il a faits sur les fièvres, les varioles, les hémorrhagies, les congestions, etc.; qu'on lise son *Collegium casuale* (*magnum et minus*), son *Ars sanandi* enfin, et l'on verra s'il existe, même aujourd'hui, une thérapeutique plus prudente, plus belle, plus riche, plus convenable et mieux raisonnée que la sienne.

On reproche à Stahl le *trop fréquent usage de la saignée;* mais il ne l'ordonne qu'en temps opportun, et jamais, dans les nombreux volumes que j'ai parcourus de cet auteur, je n'ai pu rencontrer un seul cas où l'on pût constater une contre-indication à ses conseils pratiques.

Quant à l'*expectation,* Stahl l'entendait, l'enseignait et la pratiquait, comme Hippocrate, Sydenham, Baillou, Stoll, Rivière, Sauvages, Bordeu, Barthez, Broussonnet et Caizergues l'enseignaient et la pratiquaient eux-mêmes.

Pour Stahl, l'expectation ne consistait pas à se croiser les bras devant le malade, comme on le lui a sottement reproché. Il ne demeurait point spectateur impassible et froid devant la scène pathologique qui se déroulait devant ses yeux, et il ne confiait pas, comme Gédéon Harvey, à la bonne nature *tout* le soin de la guérison.

La plupart des personnes qui citent et qui se permettent de critiquer notre célèbre auteur, ne le connaissent le plus souvent et ne le jugent que sur les notes marginales qu'on rencontre dans quelques éditions de ses œuvres. Je crois pouvoir avancer, sans crainte de me tromper, que bien peu d'entre ceux qui ont fait la critique de Stahl, ont jamais lu sérieusement un seul traité, je dirai même un seul chapitre de cet excellent auteur.

M. A. Lemoine a présenté, dans le cours de l'année 1857,

à l'Académie des sciences morales et politiques, un mémoire ayant pour titre : STAHL ET L'ANIMISME. L'auteur s'y montre tel qu'il est dans toutes ses œuvres, savant, érudit, habile en dialectique et juge assez impartial ; mais je ne saurais passer sous silence certaines contradictions qu'il émet dans le cours de son travail.

C'est ainsi qu'après avoir donné Stahl comme *profondément versé* dans la philosophie, il dit plus tard qu'il était *peu familier* avec le langage philosophique. Il le présente ici comme *vitaliste,* et là il le pose comme le *père de l'animisme*. M. Lemoine dit, d'un côté, que Stahl l'animiste n'a été bien compris, bien connu et bien suivi qu'à Montpellier ; et, d'un autre côté, il assure que l'École vitaliste de Barthez n'est autre que celle de Stahl, *dépouillée de ses grossières erreurs*. Or, sans m'étendre sur les jugements que le savant Professeur de Bordeaux a portés touchant Aristote, Van-Helmont, Bordeu, Barthez et toute l'École vitaliste de Montpellier, je dirai qu'il a été injuste envers son héros ; qu'il l'a fait descendre trop bas, après l'avoir élevé si haut [1].

Plusieurs personnes, peu versées dans la forme et la doctrine Stahliennes, jugeant avec légèreté une question aussi sérieuse, regardent Stahl comme un dieu déchu, ne demandant plus aujourd'hui que le repos de la tombe. Quelques auteurs vont même jusqu'à considérer le Vitalisme animique

[1] Ce savant critique ne commet-il pas surtout une grave erreur, lorsqu'il dit, enfin, à son 9e chapitre : « Stahl n'a considéré que le résultat matériel »et final des phénomènes psychologiques ; il fallait les étudier en eux-mêmes. »Puisque sa doctrine le portait à confondre la physiologie avec la psycho- »logie, il fallait que Stahl se fît psychologue, et il est resté presque exclusi- »vement physiologiste »? Stahl s'est, au contraire, occupé sérieusement d'études psychologiques. S'il les eût poussées plus loin, il serait certainement tombé dans l'excès contraire à celui que lui reproche gratuitement l'honorable aristarque.

comme entièrement mort. Ces derniers se trompent, et nous espérons qu'ils seront bientôt de notre avis.

D'autres, non moins érudits, avancent que Stahl a bâti sa doctrine sur une hypothèse, et que, redoutant les conséquences de ses principes, il s'était rétracté, en bien des endroits, de ce qu'il avait avancé ailleurs. Je puis encore ici certifier le contraire, et affirmer en toute assurance qu'il n'est aucun point de ses œuvres, où il ait jamais renié les assertions émises dans les travaux qui constituent la base de sa doctrine médico-philosophique et pratique.

Pour ce qui concerne le reproche qu'on lui fait de regarder l'AME comme le *principe,* la *cause* de tous les actes et mouvements vitaux du corps humain, on sera bien étonné d'apprendre que, plus conséquent peut-être que ceux qui professent une doctrine contraire, il n'a adopté cette *pensée* que pour ne pas rester dans l'*hypothèse* et pour éviter d'être accusé de faire des *abstractions* et d'introduire gratuitement la *métaphysique* dans la médecine; contrairement à ses propres préceptes, d'en éloigner tout ce qui lui est étranger.

Stahl n'a jamais confondu la vie, *vita,* avec l'âme pensante, *animus* ou *mens ;* et, en admettant qu'il ait jamais dit, *à priori* : « L'âme c'est la vie », il a dit comme S. Augustin : « *Anima* (et non *animus*) *vita est quâ vivimus* [1]. » Ce n'est donc qu'*à posteriori* qu'il a été amené à cette légitime conséquence : *que la vie puise sa source dans l'âme,* que les Saintes-Écritures appellent ESPRIT DE VIE ET D'ENTENDEMENT.

Il faut donc se bien garder de confondre les termes et l'acception dans laquelle on les prend, avant de prononcer sur une question d'une aussi grave importance.

La cause efficiente des mouvements vitaux, dit l'immortel

[1] S. Augustin, T. IV, g. 1526, in-f°.

Professeur de Halle, c'est l'âme, bien que néanmoins, au point de vue *médical* et *pratique*, on puisse, à la rigueur, se contenter d'étudier les phénomènes vitaux simplement en eux-mêmes, tels qu'ils se présentent; mais, comme philosophe, lorsqu'il veut remonter à la cause réelle de ces phénomènes, il arrive forcément jusqu'à l'*âme*, principe *actif* et *immatériel* de tous ces actes, dont elle *n'a pas* et *ne doit pas* même avoir *conscience*, attendu que cette connaissance intime serait bien souvent aussi funeste à elle-même qu'au corps qu'elle *anime* et qu'elle *meut*, conformément aux lois immuables préétablies par l'éternel et tout-puissant Créateur.

N'est-il pas vrai, du reste, que l'âme n'a pas toujours conscience de ses actes *intellectuels* et *instinctifs* appartenant au domaine pur de l'*entendement?*

Stahl avait horreur de l'hypothèse, comme il le dit si souvent lui-même; partant, il ne pouvait se décider à faire reposer les bases de sa doctrine sur un principe actif dont il ne pouvait déterminer ni l'essenee ni la nature réelle, pas plus qu'il n'était en son pouvoir d'en reconnaître la puissance effective et les rapports immédiats, tant avec l'*intellect* qu'avec l'*agrégat*.

En 1716, J. Junker, son élève, alors professeur à Halle, mit au jour un ouvrage en huit volumes (in-4°), dans lequel il développait toute la doctrine du Stahlianisme, au point de vue de la physique, de la chimie, de la botanique, de la matière médicale, de la physiologie, de la pathologie tant médicale que chirurgicale, de la médecine-pratique et enfin de la thérapeutique. Il en fit la dédicace à son illustre maître G.-E. Stahl, alors à la cour de Berlin, et ce dernier, en reconnaissance, daigna mettre une préface à son traité de thérapeutique intitulé: *Conspectus therapiæ.* C'est dans ce

document précieux que ceux qui regardent Stahl comme enseignant un animisme exclusif tendant vers l'Idéalisme ou vers le Mysticisme de Van-Helmont, et, suivant d'autres, même vers le Panthéisme de Spinosa; ceux-là, dis-je, devraient parcourir les quelques lignes qui composent cet avant-propos, et ils y verraient les motifs pour lesquels Stahl le Vitaliste a recours à l'âme comme cause efficiente des mouvements vitaux, comme constituant ce PRINCIPIUM VITALE que, bien long-temps avant Barthez, il a établi comme force inhérente, immanente, infuse au corps. Cette force, ce principe est indifféremment appelé par notre auteur *principium vitale, natura, vis vitalis,* en opposition avec l'*animus* et le *mens,* qu'il unit et confond, pour ainsi dire, avec la force vitale dans une *seule et même* puissance, dans un troisième principe commun, l'*esprit humain,* cet esprit de *vie* et d'*entendement* présidant tant aux actions *vitales* qu'aux opérations *mentales*. Il avait, par ce moyen, prévu et résolu le grand problème que Barthez s'était posé, et dont il n'avait pas sans doute trouvé une solution satisfaisante dans Stahl, son devancier dans la doctrine du Vitalisme.

Dans cette préface, Stahl expose son *Cur animam in præsidium vocat,* c'est-à-dire le motif pour lequel il a recours à l'âme. Cette idée est pour lui le couronnement de l'édifice; il en caractérise toute la grandeur et en démontre la véritable orthodoxie. C'est pour lui la vraie base de sa doctrine médicale, le fondement de son enseignement physiologique, l'idée-mère de sa philosophie toute chrétienne, à l'aide de laquelle il s'élève jusqu'aux plus hautes conceptions de l'entendement.

J'insiste sur le mot *orthodoxie,* et je démontre, par des exemples, que Stahl appartient en médecine à l'école du pur

Hippocratisme, et que, au point de vue philosophique, il appartient à celle de Platon, d'Aristote, de S. Augustin, de S. Thomas, de Bossuet, etc. C'est ainsi que, en maints endroits de ses œuvres, il parle comme Hippocrate, comme Barthez lui-même, quand il dit : *Natura animalis est principium agens, vitale, activum in corpore; est rectrix vitalis, spontanea energia, et methodus naturalis medendi morbos, præstans vitam; sed nil nisi anima, est natura.*

Avec S. Augustin, S. Jérôme, S. Ambroise, S. Grégoire de Nysse, S. Basile, S. Thomas, etc., etc., Stahl distingue toujours et partout l'*anima,* puissance de vie, d'avec le *spiritus,* puissance d'entendement et de raison : bien que pour lui, comme pour ces éminents théologiens, ces deux puissances, *anima* et *animus,* ne constituent qu'une seule et même substance, l'esprit humain, l'âme pensante et raisonnable.

Nous lisons dans Stahl, comme dans S. Augustin : *Anima est vita corporis* (T. III, a. 476). *Anima per se movetur* (T. VI, c. 3). *Anima viva appellatur à Scripturâ administratio corporis* (T. III, d. 218). *Anima totum corpus animat et vivificat* (T. VI, g. 254).

Comme S. Ambroise, il dit : *Anima est vivens, eo quòd insensibile atque exanime corpus animet, vivificet et gubernet* (*De Is. et an.*, p. 357). *Anima nostra* διμερὴς *est, hoc est, bipartita, et rationabile habens et irrationabile* (*De Abrah., lib. I, cap. 2,* p. 283).

Avec S. Basile, Stahl dit encore : *Anima duplex vis inest* (T. II, p. 541, e.). *Anima humana liberam, et in suâ potestate sitam, vitam à conditore sortita est* (T. II, p. 72, a.). *Duplicem enim ego arbitror* VIM *esse animæ, cùm ipsa una et eadem existat, alteram corpus animantem, alteram verò*

rerum speculatricem, quam etiam rationalem nominamus (T. II, p. 541). *Anima mirabili modò ad corpus colligatur* (T. II, p. 23).

Il dit aussi, avec S. Grégoire de Nysse : *Anima est essentia à Deo generata, essentia vivens, intellectualis, corporeis sensuum instrumentis vivendi, atque quæ cadunt sub sensus percipiendi facultatem ac vim*, PER SE, *suggerens et immittens* (*De anim. et resurr.*, T. III, p. 183).

Avec S. Jérôme, S. Thomas et toute l'Église chrétienne, Stahl considère l'*âme* comme ayant dans le corps les facultés *végétative, appétitive* et *sensitive* laissant à l'*esprit* la prérogative de la *pensée,* du *moi* et de la *raison*. Inutile de répéter encore ici que ce ne sont là que deux modes d'être et d'agir, deux attributs bien distincts d'une seule et même substance spirituelle et immortelle.

Avec tous ces grands hommes et l'école médicale spiritualiste, Stahl dit encore : *Anima vitalium actionum rectrix est, sed animus est semper sciendi avidus, ratiocinandi, occupatus in assequendâ intimiore rerum essentiâ* (*Theor. med. vera,* p. 1 et 507).

Plus tard nous aurons l'occasion de développer ces importantes distinctions, formant la base de toute saine philosophie médicale. Il est temps de faire la part du Paganisme, et s'il a été un temps où des hommes, encore fascinés par le philosophisme anti-chrétien, anti-philosophique des Voltaire, des Diderot, des Turgot et des Condorcet, ont osé écrire naguère[1] que le Christianisme, qui de simple philosophie était devenu une religion, avait fait son temps et devait faire place à la philosophie erronée et perverse des athées des XVIIIe et XIXe siècles; il nous sera bien permis à nous, je pense,

[1] *Revue encycl.*, 4 août 1834.

humble mais courageux disciple d'Hippocrate, serviteur et enfant dévoué de la religion du Christ, de dire, avec une noble piété, que la philosophie chrétienne doit être reconnue par tous les hommes, comme étant le seul et unique point d'appui, le seul fondement vrai de toute philosophie, je dirai même plus, de toute science humaine; en dehors de ces principes, tout n'est ici-bas qu'erreur et mensonge : telle est ma profession de foi de médecin-philosophe chrétien [1].

Ami du progrès, nous nous efforcerons toujours de nous tenir à la hauteur des difficultés que présentent les travaux que nous avons entrepris, et d'aborder de front les questions de PHILOSOPHIE MÉDICALE et de MÉDECINE-PRATIQUE, qui constituent le fond essentiel de cette publication. Notre tâche est pénible, nous ne saurions nous le dissimuler; mais nous espérons qu'avec l'aide du Ciel nous pourrons dignement parvenir à notre but, profondément persuadé que nous trouverons

[1] Bien des hommes, parfois haut placés dans la science, se plaisent à dire que la médecine ne saurait avoir aucun rapport avec la théologie, et qu'on devrait soigneusement se garder de toucher à cette dernière; car, disent-ils, nous n'avons que faire, en science médicale, de l'autorité des Pères et des Docteurs de l'Église, attendu qu'ils ne sont point médecins. A ceux-là, je réponds uniquement que si la médecine pouvait exister sans philosophie, — ce que quelques-uns ont osé prétendre naguère, — ils seraient dans la vérité; mais comme, depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, les maîtres de la science et nos législateurs ont reconnu que la médecine sans philosophie ne serait qu'un art frivole et vain, tout au plus digne du carrefour et des vieilles femmes, leur assertion doit être regardée comme non avenue.

La vraie science vient d'En-Haut, et il est incontestable, pour nous chrétiens, que l'autorité des Pythagore, des Socrate, des Platon, des Aristote et des Sénèque, ne saurait avoir, dans notre esprit, une valeur égale à l'autorité des S. Paul, des S. Augustin, des S. Thomas et des Bossuet.

La philosophie païenne, avec toute sa grandeur et son génie, n'a jamais fait qu'entrevoir et supposer ces beaux enseignements que la philosophie chrétienne seule était destinée à nous révéler; c'est d'elle seule qu'on peut dire, avec raison, *qu'elle est descendue du ciel.*

Je prouverai, du reste, en temps et lieu, que parmi les saints Pères et les Docteurs de l'Église, il y a eu un grand nombre de médecins distingués et profondément versés dans la science anthropologique.

dans *la pureté de nos intentions* les plus sûrs garants de la confiante bienveillance d'un public sage et éclairé : ce sera là la meilleure récompense de nos labeurs ici-bas !...

Imbu, dès ma plus tendre jeunesse, par le plus chéri des pères, des saines doctrines de la philosophie chrétienne, je recherchai plus tard, pendant mes études médicales, toutes les occasions pour arriver à la découverte de la saine doctrine médico-philosophique.

La lecture des œuvres de Cos, celle des travaux les plus distingués du moyen âge, la méditation des œuvres de notre immortel Barthez et les leçons si précieuses de notre illustre et bien aimé maître M. Lordat, avaient considérablement accru dans mon esprit l'amour que j'avais pour ce genre d'étude. Mais je sentais intérieurement un vide : c'est que, homme de foi avant tout, je tenais à ce que la doctrine anthropologique médicale marchât de front avec l'anthropologie chrétienne, et je ne sais si c'est mon esprit qui a été en défaut, j'avoue franchement que, malgré le respect sans bornes que je professe pour le grand Barthez et mes vénérés maîtres MM. Lordat et Jaumes, je ne trouvai point dans la doctrine médicale vitaliste de l'École de Montpellier tout ce que je cherchais, c'est-à-dire : 1° une *doctrine* qui ne fût point bâtie sur une *hypothèse;* 2° une *uniformité inaltérable* dans les dogmes; 3° l'admission d'un *principe de vie, réel* et *non fictif,* dont on pût déterminer franchement la nature, le mode d'activité *dans* le corps et *sur* le corps, et ses rapports avec l'*âme intelligente* et *consciente;* 4° une explication irrécusable de ce qu'on doit entendre par ces mots : DOUBLE DYNAMISME humain, belle et noble pensée, digne de la haute conception des immortels législateurs de la science médicale moderne; 5° enfin, une *étude* consciencieuse et *complète* de

l'âme, au point de vue de son *influence* sur le corps, et une sage appréciation de l'influence réciproque du corps sur le principe psychique.

Nulle part je ne trouvai une solution satisfaisante et capable d'entraîner mon esprit et de le fixer dans des convictions inébranlables. La vérité n'est pas tout entière dans Hippocrate; elle ne l'est pas non plus dans les auteurs du moyen âge; elle n'existe pas d'une manière absolue, soit dans Stahl seul, soit dans Barthez pris isolément; la vérité se trouve dans la doctrine médico-philosophique chrétienne, c'est-à-dire dans le Vitalisme Hippocratique christianisé, dans la fusion franche et raisonnée des dogmes Stahliens avec la conception Barthezienne, et cette doctrine est encore dans ses langes, malgré les grands et immortels travaux de l'illustre Professeur de physiologie de Montpellier.

L'École de Montpellier possédait, à elle seule, tous les matériaux nécessaires pour l'édification d'un monument en l'honneur de la vérité; il ne lui manquait qu'une seule chose pour le compléter : c'est une application directe, sérieuse et décisive de ses propres dogmes à l'idée Stahlienne, et *vice versâ*.

Stahl, en effet, a été le premier, et peut-être le seul parmi les modernes, qui ne se soit jamais écarté du sentier de la vérité, c'est-à-dire que, dans ses enseignements médico-philosophiques et pratiques, il existe une harmonie, un ordre, une règle, une méthode invariablement d'accord avec la philosophie orthodoxe qui fut toujours son guide.

L'École vitaliste de Barthez est appelée à perfectionner la conception Stahlienne, et à réaliser les beaux rêves d'avenir qu'avait formés, dans sa vaste imagination, le savant Professeur de Halle.

Mais, pour arriver à ces fins si désirables, il fallait de nouveaux travaux, que le temps seul pouvait enfanter; et, par un concours de circonstances inouïes, je crois qu'il est vrai de dire que nous touchons au moment suprême de cette grande régénération, de cette rénovation, dis-je, de la Science Médicale, toujours fondée, d'une part, sur les dogmes immuables de l'Hippocratisme, et, d'autre part, sur les enseignements éternels de la Philosophie Chrétienne.

La Providence avait réservé au XIXe siècle la gloire de réaliser une œuvre aussi immense. Voyez de quelle manière les esprits s'agitent; considérez la valeur et l'importance des travaux produits jusqu'à ce jour, et jugez si nous ne sommes point à la veille d'une heureuse révolution dans les idées et dans l'application des vrais principes.

Le passé, fécond enseignement, nous a légué son héritage; il nous a généreusement dotés de ses trésors; ses enfants ont élargi et façonné le sillon tracé par leurs ancêtres, et partout ils ont trouvé l'empreinte de leur travail et la trace de leurs labeurs.

Le génie de l'homme multiplie de plus en plus ses recherches; peu à peu son essor deviendra formidable, et la société florissante héritera, à son tour, de la grandeur des richesses acquises par tant de travaux.... arrosés par tant de précieuses sueurs.

Lisons ensemble dans le passé, et voyons si dans les travaux d'Hippocrate, d'Aristote, de S. Thomas, de Scaliger, de Télésius, de Sydenham, de Stahl, de Bordeu, de Barthez, de Bérard, etc., nous n'avons pas un fonds inépuisable de science, et plus que suffisant pour nous guider vers la conquête de la vérité.

Scrutons le présent, et contemplons avec une sainte

admiration la grandeur de l'entreprise de l'esprit humain. Voyez, d'une part, les savants MM. Littré et Daremberg aux prises avec l'antiquité; considérez l'anxiété générale de nos philosophes; parcourez les écrits des Maine de Biran, des Cousin, des Frank, des Tissot, des Lemoine, des Bouillier, des Chauvet, etc.; examinez attentivement les œuvres importantes des Barthélemy Saint-Hilaire, des Jouffroy, des Rémusat, des Ravaisson, etc.; partagez mon admiration pour la grandeur et la multiplicité des œuvres médico-philosophiques modernes, et dites-moi, je vous prie, si dans les riches productions des Barthez, des Lordat et des Jaumes[1], si dans les études consciencieuses des Cayol, des Parchappe, des Boyer, etc., si dans les intéressantes publications des Sales-Girons, des Garreau, des Busemaker, etc., nous ne pouvons point trouver toutes les données nécessaires, non pour reconstruire une nouvelle science, mais pour travailler, avec Stahl et Barthez, à la restauration et à la consolidation de la grande œuvre du véritable Vitalisme médical, par une fusion sage et raisonnée, dans une communion inaltérable de principes, conciliant ainsi *à jamais* la doctrine du Vitalisme animique de Stahl, de son double dynamisme anthropique, avec la doctrine du Vitalisme Barthezien et son double dynamisme.

Les circonstances sont donc on ne peut plus propices

[1] Outre les travaux scientifiques et médico-philosophiques de Barthez et du vénérable M. Lordat, j'indiquerai ici avec bonheur le trop modeste et trop peu connu opuscule de l'éminent M. Jaumes sur la *Distinction des forces :* c'est pour moi un écrit-modèle de philosophie médicale analytique. L'auteur y professe des idées très-larges et très-propres à faciliter les progrès ultérieurs de la science. C'est, sous un certain point de vue, c'est-à-dire sous un aspect purement psychologique, un travail digne de figurer dans les productions Stahliennes les plus relevées. Nous le prouverons en temps et lieu.

pour la publication de mon travail, de mes propres études sur Stahl, et de la traduction des principales œuvres médico-philosophiques et pratiques de cet immortel Professeur.

La nouvelle édition des œuvres de Barthez, que nous devons aux soins de notre honorable et savant Confrère, neveu de notre illustre Chancelier, coïncide on ne peut plus heureusement avec notre publication de la traduction des œuvres de Stahl.

Cette double publication me paraît destinée à remplir le vaste champ de la science, et à fournir aux hommes de bonne foi, et de bonne volonté surtout, tous les moyens propres à les éclairer dans leurs recherches, et dans la voie qu'ils se sont tracée pour arriver à la découverte de la vérité.

Le travail que je présente aujourd'hui au public, sous le titre de *Traduction des œuvres médico-philosophiques et pratiques de G. E. Stahl,* est la fidèle reproduction en notre langue de *vingt-cinq* opuscules, dissertations ou traités spéciaux du Médecin de Halle, ne renfermant pas moins en tout de 3800 pages de texte *in-4°*, et de 6600 pages de manuscrit, recopié plusieurs fois et soigneusement revu sur le texte avec M. le professeur Boyer.

Dire combien j'ai éprouvé de difficultés et de désappointements dans le cours de ce travail,..... dire combien de fois j'ai senti le désespoir naître dans mon cœur, ce serait trop fastidieux pour le lecteur, et ce ne serait point assez pour moi.

Ce qui facilita néanmoins l'exécution de mon œuvre, et contribua beaucoup à m'en aplanir les inséparables et énormes difficultés, ce sont les études préalables, les nombreuses recherches particulières et les acquisitions précieuses que j'avais faites en vue de la publication d'un travail que

j'avais déjà annoncé dans ma thèse inaugurale, devant avoir pour titre : Du Vitalisme Hippocratique, et de son influence sur les progrès de la médecine et de la chirurgie pratiques. Grande et belle question que j'ai eu l'occasion d'étudier dans tout son jour, et qui recevra dans la présente publication toute l'extension dont elle est susceptible !...

Qu'il me soit permis de dire seulement et de proclamer hautement ici, que, si ce n'eût été l'intelligent secours de mon bien-aimé père, ancien membre de l'Université, et familier avec toutes les difficultés philosophiques, scholastiques et grammaticales, dont fourmillent les œuvres de Stahl, j'aurais peut-être retardé l'exécution de mon entreprise, et la science aurait été privée, pour quelque temps encore, d'une traduction, aussi exacte que fidèle, de la pensée médicale et philosophique du grand homme qui, de son temps, avait déjà mérité le nom d'Hippocrate moderne, mais qui, hélas! aujourd'hui était déjà oublié pour la plupart, défiguré par les uns, méconnu par les autres et complètement ignoré par le vulgaire des philosophes et des médecins.

La littérature médicale éprouvait un grand vide par le manque d'une traduction de Stahl : serai-je parvenu à satisfaire à un tel besoin? C'est ce que j'ignore ; mais ce dont je suis bien et dûment certain, c'est que j'ai accompli un travail que bien d'autres peut-être avaient tenté d'entreprendre avant moi, mais dont *nul* n'a eu le courage de poursuivre l'exécution et de la mener à bonne fin.

Aurai-je été téméraire? Non sans doute; car je n'ai fait, dans ce pénible et long travail, qu'obéir au zèle et à l'amour réel que j'ai toujours eu pour la science.

Ce qui a principalement soutenu mon courage pendant ces quinze années de pénibles labeurs, ce qui a ravivé mes forces, ce sont les conseils et les encouragements, aussi flatteurs que sincères, de mes vénérables professeurs, MM. Lordat, Golfin, Ribes, Risueño-d'Amador, Bouisson, Jaumes et Boyer.

Je dois encore dire ici que j'ai des remercîments à faire aux honorables MM. Rosenbaum, Ch. Witte, professeurs à l'université de Halle; à l'excellent M. Stahl, professeur de droit à l'université de Berlin ; à MM. les dignes et vénérables abbés Caval, Frizet, Branchereau, aux RR. PP. Bénigno, Lacordaire, Alexis, etc.

Que MM. Tissot et Boyer veuillent bien recevoir ici l'hommage public de ma reconnaissance inaltérable pour les bons conseils qu'ils m'ont donnés, et de la large coopération qu'ils daignent prendre à la publication de mon travail. Leurs noms seront pour moi la plus puissante égide que je puisse opposer à ceux qui, obéissant à une funeste et maligne influence, auraient été portés peut-être à établir leur critique sur de fausses données.

Parmi les traités divers et les ouvrages *ex professo* de Stahl que j'ai traduits et dont la liste détaillée se trouve sur la couverture de chaque volume, les principaux sont : 1° la THEORIA MEDICA VERA, comprenant quatre traités spéciaux de Philosophie médicale pratique, la Physiologie et la Pathologie en entier ; 2° le NEGOTIUM OTIOSUM, ou polémique entre Stahl et Leibnitz ; 3° le COLLEGIUM CASUALE, ou recueil raisonné de 102 observations médico-pratiques et cliniques; 4° l'ARS SANANDI, ou critique de la méthode expectante de Gédéon Harvey ; 5° enfin, divers traités de Physiologie et de Médecine-pratique.

Nous voici enfin arrivé à la distribution des diverses parties qui constituent cet ouvrage, c'est-à-dire au mode de publication que nous avons cru devoir adopter de concert avec l'honorable M. Boyer.

Nous présentons d'abord Stahl, et nous l'étudions comme élève, mais, pénétrant peu à peu, sous les plus heureux auspices, dans le sanctuaire de la médecine, une fois initié aux mystères de la nature vivante. Nous le montrons ensuite auteur, et, dans l'ordre que nous suivons pour la publication de ses œuvres théoriques et pratiques, nous offrons en premier lieu au public ses travaux critiques, plaçant immédiatement après ses productions dogmatiques, et réservant pour la fin ses œuvres justificatives, dans lesquelles il se défend contre de subtiles et vaines accusations. Partout Stahl reste ce qu'il est réellement; partout on le voit philosophe profond, sage observateur, habile praticien, maître consciencieux : aurait-il pu en être différemment?

Ce qui contribuera à augmenter l'intérêt de notre publication, ce sont les nombreuses notes et les commentaires que nous y avons ajoutés; ce sont encore et surtout les arguments et les réflexions dont le savant professeur Boyer a enrichi chaque traité spécial; ce seront enfin les remarquables travaux qui nous seront fournis par l'excellent et très-érudit M. le professeur Tissot, si avantageusement connu par ses nombreux travaux littéraires et philosophiques.

Ajoutons à cela les documents précieux que nous devons à la bienveillante sollicitude de savants distingués, français et étrangers, qui ont bien voulu devenir nos collaborateurs et compléter ainsi une œuvre aussi importante.

Notre publication, ainsi distribuée, se compose de huit volumes, dont voici le contenu ou exposé sommaire :

Ier Volume. — Introduction (par MM. Boyer et Béchamp). — Discours préliminaire, avec trois tableaux synoptiques, représentant un résumé complet et historique de la théologie, de la philosophie et de la médecine (par le docteur Blondin). — Histoire du Vitalisme animique, depuis Homère jusqu'à nos jours (par M. le professeur Tissot). — Notice biographique de G.-E. Stahl (par deux professeurs éminents de l'université de Halle).

IIe Volume. — Préface du traducteur. — Discours de Faschius et Thèse inaugurale de Stahl. — Notice sur l'académie de Halle. — Discours sur la philosophie d'Hippocrate. — Quatre traités servant d'introduction à la *Theoria medica vera*, savoir : 1° *Parænesis*, etc., ou nécessité d'éloigner de la médecine tout ce qui lui est étranger; 2° Recherches sur la différence qui existe entre le mécanisme et l'organisme; 3° Distinction à établir entre le mixte et le vivant du corps humain.

(Le 4e Traité sera placé en tête du IIIe volume.)

IIIe Volume. — Avant-propos du traducteur. — Récréances, indications et remarques justificatives de Stahl, touchant ses œuvres. — Dissertation sur la sanguification, etc. — Vraie théorie médicale, traité complet de physiologie; suivi d'un appendice ayant pour titre : Corrélation des phénomènes organiques et des phénomènes psychiques, etc. (par M. Tissot).

IVe Volume. — Avant-propos. — Dissertation sur la certitude de l'art médical. — Pathologie générale et spéciale.

Ve Volume. — Pathologie très-spéciale. — Prologue inaugural sur les erreurs de l'expérience; suivi d'une dissertation médico-pratique sur le sentiment de la nature, touchant les curations intempestives ou incongrues.

VIe Volume. — Avant-propos. — *Negotium otiosum*, ou polémique célèbre entre Leibnitz et Stahl. — Appendice : Questions transcendentales sur le principe de vie (par M. Tissot).

VIIe Volume. — Avant-propos. — Collegium casuale, etc., ou recueil de 102 observations médico-pratiques, avec l'exposé raisonné et le traitement circonstancié de chacune des affections

morbides. — Silène-Alcibiade, ou *Ars sanandi*, art de guérir, opposé à l'*Ars curandi*, art de traiter les maladies par la simple méthode expectante de Gédéon Harvey. — Chaque traité sera précédé d'un argument spécial, et suivi de réflexions intéressantes, par M. le professeur Boyer.

VIIIe Volume. — Commentaires touchant les points doctrinaux et pratiques les plus culminants des divers traités et ouvrages *ex professo* de Stahl, compris dans la présente publication. — Synonymie chimique, ou exposé en langage moderne des principaux termes employés dans les nombreux ouvrages de Stahl sur la chimie. — Études sur Stahl et son école, au point de vue chirurgical. — Fragments philosophiques. — Correspondances, etc.

Un mot maintenant sur les divers opuscules et traités qui composent ce IIe volume, constituant le Ier de la traduction des œuvres de Stahl.

I. La dissertation mise en tête de notre traduction, comprend deux parties bien distinctes, savoir : 1° le Discours inaugural de Faschius, professeur de la faculté de médecine d'Iéna ; 2° la Thèse inaugurale de G.-E. Stahl, sous la présidence de R. W. Crause, professeur distingué de philosophie, de médecine et de chimie à ladite faculté.

Le Discours de Faschius est principalement remarquable en ce qu'il montre d'une manière évidente qu'à cette époque (en 1684), l'école d'Iéna, sous les W. Wédel, les Bohnius, M. Etmüller, les Crause et les Faschius, professait la même doctrine du Vitalisme Hippocratique que l'École vitaliste de Montpellier professait aussi alors.

Les paroles prononcées à l'occasion de la soutenance de la thèse de Stahl portent en elles le cachet d'une pureté étonnante, au point de vue des idées doctrinales, bien que, au fond, il y eût un reste de l'esprit Helmontien, et l'on peut

dire que l'école d'Iéna appartient de droit à celle du Vieillard de Cos.

Dans son compte-rendu de la thèse du jeune candidat, Faschius se plaît à prodiguer à ce génie naissant les plus flatteurs éloges qu'on puisse adresser à un élève, et fait entrevoir en lui la grandeur à venir de celui qui devait bientôt faire retentir le monde entier de la voix puissante de son esprit réformateur et créateur.

II. La Thèse inaugurale de Stahl : *De intestinis,* a pu paraître à quelques personnes comme étant peu en harmonie avec les tendances ultérieures du candidat, ce qui a fait penser (bien à tort) que la thèse doctorale de Stahl est cette dissertation ayant pour titre : *De sanguificatione in corpore semel formato*. Or, je possède, à cet égard, des documents irrécusables, qui prouvent que la thèse : *De intestinis,* a été présentée et soutenue par Stahl à Iéna, le 20 janvier 1684, pour obtenir le grade de licencié et le titre de docteur ; tandis que celle : *De sanguificatione,* faite par Stahl, il est vrai, a été soutenue par J.-S. Brehme, en avril de la même année, c'est-à-dire trois mois après, sous la présidence de Stahl lui-même, bien qu'il ne fût que simple docteur encore.

Ce fut là, sans doute, un honneur insigne pour Stahl, mais ce ne fut pas le seul ; car, pendant les quelques années de son séjour à Iéna, non-seulement il fut désigné pour présider à la soutenance de plusieurs thèses, mais encore il fut appelé à faire, dans l'université, des cours publics de chimie, de physiologie et de médecine-pratique, qui furent suivis par la jeunesse savante et élégante du pays, ainsi que par ses confrères et ses maîtres eux-mêmes.

La thèse doctorale de Stahl est on ne peut plus remar-

quable et heureuse ; l'auteur s'y montre savant anatomiste, physiologiste profond, et surtout habile clinicien.

Dans sa *préface*, il établit déjà les bases de sa doctrine médicale, et, toujours fidèle aux enseignements de l'Oracle de Cos, il divise le corps humain en parties *contenantes* (solides), en parties *contenues* (fluides, etc.), et en *agent incorporel et invisible* (*τά ενόρμοντα*, *impetum facientia*).

Il étudie ensuite son sujet sous le quadruple point de vue anatomique, physiologique, pathologique et thérapeutique.

Tout ce que je puis dire dans cet exposé sommaire, c'est que Stahl est partout correct, minutieux dans ses détails anatomiques, savant et érudit dans ses études physiologiques, aussi exact que possible dans le compte-rendu des lésions intestinales, qu'il divise très-bien en vitales et organiques. Par lui la matière, c'est-à-dire l'agrégat, est soigneusement distinguée du *principe moteur,* nommé avant lui *natura, spiritus insitus, archœus,* et qu'il préfère appeler *principium vitale* (principe vital animateur), *anima præses actionum* (âme présidant aux actes vitaux).

Sa thérapeutique est riche, rationnelle et efficace : c'est l'argument le plus concluant, le plus péremptoire contre les assertions de ceux qui (sans l'avoir lu, sans doute) ont osé prétendre que la thérapeutique de Stahl consistait dans une *expectation* absolue, et que sa matière médicale devait nécessairement être fort restreinte et, partant, incomplète. Je dirai seulement, par anticipation, que non-seulement ces hommes (pour si éminents qu'ils soient, d'ailleurs) n'ont jamais connu une œuvre de médecine-pratique de Stahl, mais qu'encore ils n'ont peut-être jamais connu les détails de la vie médicale de l'habile Professeur de Halle et les heureux succès qui en ont fait la gloire.

III. La Notice abrégée sur l'École médicale de Halle, que nous avons placée immédiatement après la thèse de Stahl, est un document intéressant pour le lecteur, et que celui-ci doit nécessairement connaître, afin d'avoir une idée précise des circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi la création de l'académie de Halle, dont F. Hoffmann et Stahl ont été les premiers professeurs, mais dont la fondation, en tant qu'école, revient de droit à Stahl.

Ce ne sera pas sans intérêt, je pense, qu'on lira les détails historiques qui y sont donnés de 1694, c'est-à-dire depuis la fondation de cette académie par Frédéric-Guillaume I[er], roi de Prusse, jusqu'à 1740, six ans après la mort de Stahl.

IV. Le *Propempticon*, ou discours sur la philosophie d'Hippocrate, a été placé en tête des travaux de Stahl, professeur, afin de le poser, avant tout, aux yeux du lecteur, comme philosophe, et de montrer que, comme Hippocrate, il enseigne, non ce philosophisme trompeur et mensonger, dont les sophistes font un vain étalage et duquel ils se parent, comme d'une puissante égide, pour agir plus sûrement contre la vraie sagesse, mais bien cette saine philosophie qui, selon Hippocrate, rend l'homme semblable à la Divinité, ἰσοθεός, et qui, d'après Stahl, place l'homme au-dessus de ses semblables et assure au médecin la couronne de l'immortalité.

A l'exemple du Vieillard de Cos, notre illustre auteur enseigne qu'il n'y a pas de vraie médecine sans philosophie, et qu'un vrai philosophe doit être nécessairement initié aux dogmes de l'anthropologie médicale.

Dans ce court entretien académique, Stahl enseigne ce qu'il a pratiqué lui-même durant toute sa vie, et ce qu'il a enseigné même dans tous ses écrits. Qu'on me permette ici

une seule citation entre mille; il dit[1] : « Les médecins se »mettront à l'abri de la censure exercée contre eux (et »quelquefois trop juste), en n'aimant et ne cherchant que la »vérité, en se faisant les vrais ministres de la nature; alors »ils s'acquitteront de leurs devoirs, ils seront modestes et ré- »servés, en reconnaissant l'admirable puissance dont la sagesse »infinie du Créateur a doué la nature, ainsi qu'en ramenant, »en conformant sans témérité, sans jactance et sans affecta- »tion prétentieuse, l'art médical, comme simple auxiliaire, »à la méthode régulière, à la loi et au génie de la nature »vivante. Ils seront patients, assidus, laborieux dans leurs »recherches, et recueilleront, par ces moyens, le fruit d'une »sage et utile expérience. »

Stahl était si fortement imbu des principes hippocratiques, que, dans sa longue carrière professorale, il s'est constamment appliqué à en commenter et perfectionner l'esprit, et que, dans ce but, il a publié une vingtaine d'opuscules aussi savants que curieux.

V. La traduction du Traité hippocratique de la Bienséance, que nous donnons immédiatement après le discours sur la Philosophie d'Hippocrate, est un précieux document, regardé, jusqu'à ce jour, comme apocryphe par la plupart des bibliophiles et des savants. Le lecteur me saura gré, je pense, de profiter de cette occasion, pour mettre sous ses yeux cet écrit intéressant, qui doit désormais occuper une place distinguée parmi les véritables œuvres d'Hippocrate; la traduction en appartient à M. le professeur Boyer et M. Girbal, docteur agrégé de la Faculté de médecine de Montpellier.

[1] *Ars sanandi, cap. 2.*

VI. Les quatre traités qui vont suivre, et dont les trois premiers seulement sont compris dans ce volume, forment l'introduction à la VRAIE THÉORIE MÉDICALE.

A. Dans le premier de ces traités, l'auteur avertit et enseigne que l'on doit soigneusement écarter de la science médicale tout ce qui lui est étranger, et, bien que habile physicien, savant professeur d'anatomie et chimiste le plus distingué de son siècle, il dit: «Gardez-vous bien de perdre »un temps précieux dans la contemplation des phénomènes »physiques du corps humain ; ne fatiguez point votre esprit »en de vaines et trop stériles recherches anatomiques ; fuyez »surtout les erreurs mensongères de la science chimique »appliquée à l'étude des phénomènes de la vie, car sachez »que *l'art est long et que la vie est courte.* »

Mais il ne faudrait pas croire que Stahl ait prohibé l'étude de ces sciences : les connaissances approfondies, qu'il avait en chacune d'elles, attestent dans quel sens on doit prendre ses paroles. En voici quelques preuves, puisées en dehors du traité qui nous occupe : Nous lisons, en effet, à la première page de son introduction à l'*Ars sanandi :* « L'étude spéculative de la nature universelle constitue la »science physique générale; mais une étude plus spéciale, »renfermant l'*anatomie* et même la physiologie humaine, »établit le fondement de la vraie théorie médicale et même »de la thérapeutique. Personne n'aura, je pense, la hardiesse »et la folle témérité, je dirai même, l'impudence de refuser »à l'étude de la physique *vraie et éclairée* les éloges et »l'estime dont elle est digne, ni rabaisser le prix des divers »avantages qu'on en retire... » Au deuxième chapitre du même livre, on lit encore : « Ne serait-ce pas d'ailleurs une

»chose injuste et contraire à la vérité, que de tourner en »dérision et de flétrir comme une frivolité l'étude exacte et »complète de l'anatomie? Cette science révèle des *vérités,* »que L'IGNORANT *seul méprise;* elle fait part de ses trésors, »tant à l'histoire naturelle qu'à la vraie science anthropolo- »gique, qui n'en dédaigne pas les secours. L'anatomie, en »effet, présente divers avantages réels qui conduisent même »à la pratique médicale, à la théorie et à la pratique »chirurgicales surtout. »

Pour ce qui concerne la chimie, il est inutile de dire ici l'importance que Stahl lui donnait, en tant que science expérimentale, sagement appliquée à la médecine. Ce qu'il voulait, c'est qu'on n'en fît pas une étude trop spéciale, capable d'éloigner les esprits *médiocres* du véritable but médical; car, dit-il, encore au même chapitre de l'*Ars sanandi:* « Ce qui fait vraiment le malheur en ceci, c'est que la plu- » part de ceux qui s'appliquent avec tant de soin à des opé- » rations *chimiques,* ignorent le plus souvent les éléments » de la science et ne méritent pas le nom de *chimistes.* »

« Ne se sent-on pas, en effet, mal au cœur, dit-il encore, » d'entendre mentionner, sinon de se trouver parmi tant et un » si grand nombre de saveurs, d'odeurs, de vapeurs, d'âcretés, » d'irritations, de simulations, de fermentations? Et le dégoût » ne redouble-t-il pas quand on vous parle tantôt des indigna- » tions et de la fureur des esprits animaux, des archées vitaux, » et tantôt de leur contentement, de leur animation, de leur » transport de joie, etc.? »

Le but principal de l'auteur dans cet opuscule, c'est de faire ressortir les avantages réels d'un langage médical, pur et dépouillé de toute ambiguité, d'une étude sérieuse et exacte de l'organisme humain, et du principe animateur qui

préside à sa conservation ; son intention a été surtout de nous mettre en garde contre les fauteurs de la doctrine matérialiste, qui, depuis environ un siècle, avait de nouveau envahi les écoles médicales modernes. Stahl recommande surtout l'étude de la vie, et de cette force médicatrice dont le Créateur a doté la nature humaine.

B. Le traité: *De mecanismi et organismi diversitate*, placé immédiatement après le *Parœnesis*, est une solide et spirituelle réfutation des doctrines erronées de l'Iatromécanisme, des Iatromathématiciens, et des hypothèses toutes gratuites de tous les Matérialistes de l'époque. L'auteur, après avoir établi que l'esprit humain travaille sans cesse à la découverte de la vérité, et que c'est par la force de sa volonté qu'il y parvient, explique en même temps comment il se fait que, au point de vue des choses matérielles et qui se trouvent en dehors de nous, l'esprit ne peut point s'en faire une idée sans le secours des sens. Il veut qu'on étudie d'abord les choses corporelles sous un rapport général, et puis qu'on les considère sous un aspect tout spécial: c'est alors, en effet, qu'on peut découvrir les qualités et les propriétés intimes des êtres; que l'on parvient à connaître non-seulement l'*essence* de l'être (*ut est*) et sa *nature* (*ut fit*), mais encore, sous ce dernier rapport, *comment l'être peut et doit recevoir l'existence*. Il arrive ainsi peu à peu à établir une différence entre le *mécanisme* et l'*organisme;* il rejette la théorie des anciens sur le *hasard*, qui, n'étant tout simplement que l'ignorance même des causes, ne saurait être pour rien dans la création des êtres organisés qui font le sujet de son étude; il combat victorieusement les opinions corpusculaires d'Épicure et de Démocrite; il critique ceux qui, ne voulant pas se donner la peine d'approfondir

les merveilles de la nature, s'appuient sur les lois éternelles posées par le Créateur, pour expliquer les phénomènes qui se passent dans le corps humain.

Sans se mettre l'esprit à la torture, on peut bien cependant parvenir à une distinction raisonnable entre le mécanisme et l'organisme; pour cela, il faut éviter toute confusion de langage, et savoir bien distinguer une machine de la force motrice qui la met en jeu, un organe de l'agent vital qui le meut, je veux dire l'instrument de l'agent lui-même. Il faut, ajoute l'auteur, soigneusement distinguer le τό *efficere* du τό *facere*.

L'organisme, qui n'est autre chose que le mécanisme habilement mis en jeu et sagement administré pour un but final déterminé, diffère énormément du mécanisme en tant que tel. Pour l'organisme, il faut une disposition mécanique particulière, et, sans cette condition, la fin spéciale de l'être ne pouvant être atteinte, l'organisme ne saurait exister, c'est-à-dire que l'organisation est détruite et qu'il ne reste plus que l'instrumentation.

L'auteur s'étend ensuite en des considérations philosophiques sur les divers modes de perception de l'âme humaine; il prouve que, en tant que liée au corps, elle a besoin de ce dernier pour l'exercice de ses facultés, au point de vue des choses corporelles, de la constitution intime desquelles elle ne peut avoir une idée précise sans qu'elle s'en soit fait préalablement une idée préfigurable.

Stahl combat ensuite l'idée cartésienne touchant le mécanisme des bêtes, qu'il regarde comme animées et douées d'un principe de vie *sui generis*. Tout en s'inclinant devant la volonté et l'intention du Créateur, il rejette la théorie de Malebranche, qui admet l'*incessante intervention* immédiate

de Dieu sur les êtres organisés, et cela à l'aide d'un *miracle permanent.*

Il est donc évident que Stahl n'est ni Cartésien ni Malebranchiste ; il appartient à l'école de S. Thomas et de Bossuet.

Stahl termine cet intéressant traité en disant que le corps est l'*organe de l'âme,* son véritable instrument, sur lequel et par lequel elle agit en vertu de sa puissance motrice substantielle, principe de vie que les anciens ont désigné sous le nom de *nature vivante.*

Le lien organique qui existe entre l'âme et le corps est un mystère bien difficile à découvrir. L'auteur démontre la réalité de ce lien : 1° par l'énergie de l'âme de la mère sur la structure du corps de l'enfant ; 2° par l'énergie des affections de l'âme sur le corps : ici, il distingue la *raison* du *raisonnement,* le λόγος du λογισμὸς ; 3° par la réaction des affections corporelles sur l'âme, c'est-à-dire par les effets produits sur l'âme par les irritations et les commotions organiques, par les lésions matérielles et les altérations de tous les genres de la machine organique, etc.

De ces diverses considérations, dit-il enfin, on arrive à la découverte de la véritable étiologie des *fièvres*, et à établir les fondements de la vraie théorie médicale.

C. Dans le Traité : *De mixti et vivi corporis verâ diversitate*, Stahl s'applique à réfuter les opinions des Iatrochimistes et des Physiciens de son époque ; il se plaint de ce qu'on a toujours confondu la *mixtion* du corps avec la *vie* dont il jouit ; il critique l'idée aristotélicienne de la division à l'infini, et il prouve que dans les corps *inorganiques,* comme dans les corps *organisés,* il existe des parties indivisibles qu'il appelle *éléments* ; il distingue les corps en

mixtes et *composés;* il établit une différence entre l'*agrégat* et l'*individu* physiques, ainsi que entre l'agrégat *homogène* et l'agrégat *hétérogène;* il met une distinction entre l'agrégat *inorganique* et l'agrégat *organique,* et prouve ainsi qu'on ne doit pas confondre le *mixte* avec le *vivant;* considération qui est de la plus haute importance en médecine. L'auteur donne un aperçu sur la structure du corps humain et sur la texture des tissus organiques; il enseigne que le corps possède une mixtion toute particulière et spécifique, conservée dans son état normal pendant toute la vie, par l'acte vital de la nutrition dirigé lui-même par un principe actif qu'il appelle, avec les anciens, *nature* ou *âme vivifiante.*

Le corps éminemment corruptible a besoin, pour sa conservation, de l'acte incessant de cet agent vital, immatériel, qui préside à la santé et à la vie du corps. Lorsque les organes sont atteints de *corruption,* il n'y a que cette puissance de vie qui ait la faculté de les rétablir dans un état normal et primitif, à l'aide d'une méthode vitale salutaire qui lui est propre, c'est-à-dire par un accroissement d'activité tant locale que générale; et cela, en facilitant, d'une part, l'adhérence et la cicatrisation des parties lésées, et en provoquant, par voie de sécrétion et d'excrétion, l'expulsion de la matière morbide elle-même. Mais si cette opération est défectueuse, et que la corruption fasse des progrès envahissants, on en doit chercher la cause plutôt dans la faiblesse, l'hésitation, le défaut d'énergie, le trouble et le découragement du principe vital actif, de la force médicatrice naturelle, que dans l'agrégat et dans la mixtion du corps.

« Il existe, dit Stahl, trois sujets à l'égard desquels on » a coutume de parler *de* VIE : Dieu, l'âme, le corps.

» Dieu, source de toute vie, est le Souverain Créateur

» et maître de toutes choses ; c'est Dieu qui a établi les lois » éternelles qui régissent l'univers ; il est le principe et la fin » de tout : *In ipso vivimus, movemur et sumus.* »

Pour l'âme, s'appuyant sur le texte sacré : ***Factus est homo in animam viventem,*** il enseigne que, créée à l'image de son Dieu et intimement unie au corps, elle est un principe de vie et d'entendement, destiné à *animer* et *vivifier* ce corps fait pour elle, et à la conservation duquel elle doit veiller, car il est son véritable *instrument.*

Quant au corps, en tant que simple agrégat matériel, il ne possède point la vie en propre, et il ne peut être dit vivant que lorsqu'il possède une véritable *raison instrumentale,* c'est-à-dire lorsqu'il est uni à son moteur, principe et cause de sa vie et de sa conservation.

L'acte vital s'exécute à l'aide du mouvement, c'est-à-dire à l'aide de l'action incessante de l'âme sur les organes corporels. C'est, en effet, par ces moyens que le principe de vie, d'une part, conserve le corps en le protégeant contre toute fâcheuse atteinte, et, d'autre part, en le débarrassant par son énergie de tout ce qui peut être nuisible à son économie.

Les sécrétions et les excrétions sont de puissants moyens que la nature emploie pour conserver le corps dans son intégrité ; c'est pour elle la méthode médicatrice par excellence, celle que le médecin doit chercher à imiter, qu'il ne doit jamais contrarier, mais qu'il est de son devoir de modifier et de provoquer, lorsque son intervention est indispensable. Stahl place ces moyens au-dessus de la médicamentation *altérante,* presque universellement employée de son temps pour corriger les vices des humeurs, appelées alors du nom générique d'*humeur peccante.* Cette méthode alté-

rante ou corrective des humeurs est incertaine, dangereuse et toujours inutile ; car, dit-il, où trouver des agents thérapeutiques capables de produire une action spécifique aussi efficace qu'on le prétend ? Mieux vaut donc suivre la méthode naturelle des sécrétions et des excrétions, en venant utilement à propos seconder les efforts de cette puissance médicatrice, chargée de veiller à la conservation du corps.

Stahl termine cette étude, en disant quelques mots sur les rapports intimes, le commerce intérieur qui existe entre l'âme et le corps. Il parle de la direction volontaire et raisonnée qu'elle imprime aux organes ; il dit un mot, en passant, de l'*habitude* et de la *sensation ;* il rejette les opinions modernes, comme vaines, superflues et nuisibles à la science médicale, qui doit uniquement se fonder sur une sage et constante observation de la nature.

Telles sont les considérations dont j'ai cru devoir faire précéder les dissertations et traités qui composent ce volume, le *premier* de la traduction des œuvres de Stahl. J'ose espérer qu'elles seront d'une utilité réelle pour le lecteur, en lui faisant connaître d'avance l'esprit des pensées médicales et philosophiques de notre éminent auteur.

Que Dieu bénisse mon zèle et la pureté de mes intentions ! Qu'il daigne surtout accorder à mon travail le succès, que je ne saurais en espérer si je ne comptais que sur mon faible mérite !

FIN DE LA PRÉFACE.

DES INTESTINS,

DE L'ART DE BIEN CONNAITRE ET DE GUÉRIR

LEURS AFFECTIONS MORBIDES ET LEURS SYMPTOMES.

DISSERTATION MÉDICALE INAUGURALE

PRÉSENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE

PAR

G.-E. STAHL (ONOLDO-FRANCUS),

D'ANSPACH (EN FRANCONIE),

POUR OBTENIR LE GRADE DE LICENCIÉ ET LE TITRE DE DOCTEUR EN MÉDECINE, SELON L'ANCIEN ET LÉGITIME USAGE ÉTABLI, AVEC L'AGRÉMENT ET L'AUTORISATION DE L'ILLUSTRE ET TOUTE GRACIEUSE FACULTÉ DE MÉDECINE D'IÉNA, SOUS LA PRÉSIDENCE DU VÉNÉRABLE

R. W. CRAUSE,

CÉLÈBRE DOCTEUR ET PROFESSEUR

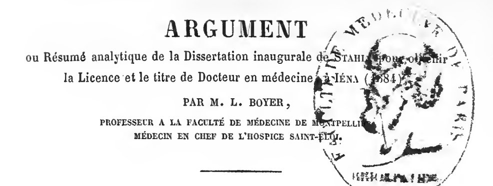
de Philosophie et de Médecine, Praticien et Chimiste distingué,
Honorable Doyen de la Faculté de Médecine d'Iéna,
Premier Membre de l'Académie des Curieux de la Nature, etc. etc.,

ILLUSTRE PATRON ET PROMOTEUR DU JEUNE CANDIDAT.

Iéna, le 20 Janvier 1684.

TRADUCTION DU Dr T. BLONDIN,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE HALLE, etc.





ARGUMENT

ou Résumé analytique de la Dissertation inaugurale de Stahl pour obtenir la Licence et le titre de Docteur en médecine à Iéna (1684),

PAR M. L. BOYER,

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,
MÉDECIN EN CHEF DE L'HOSPICE SAINT-ÉLOI.

L'opuscule que M. le docteur Blondin met en tête de sa traduction des principales œuvres médico-philosophiques de Stahl, est divisé en deux parties : il contient d'abord le discours prononcé avant la soutenance de Stahl, par Faschius, doyen de la Faculté d'Iéna ; en second lieu, la dissertation même du candidat pour obtenir le grade de licencié et le titre de docteur, sous la présidence de Crause.

PREMIÈRE PARTIE. — Discours de Faschius. — Ce professeur, dans une courte allocution, donne des détails intéressants sur Stahl, sa famille, ses maîtres, la nature et la direction de ses études, soit préliminaires, soit médicales, la trempe de son esprit; il fait connaître ensuite le caractère des doctrines enseignées alors à Iéna ; il insiste sur l'importance du sujet choisi par l'auteur; il termine, enfin, en s'adressant à tous ceux qui concourent aux progrès de l'art médical, et les priant d'honorer de leur présence cet acte solennel : « Je vous le demande », leur dit-il, « au nom de l'estime » et de l'affection que j'ai vouée à notre illustre candidat. »

1° Stahl est né en 1660 à Anspach, en Franconie, de parents honorables, distingués par leur instruction et leur piété, qui ont veillé avec une grande sollicitude à son éducation confiée à d'excellents maîtres. Après avoir terminé ses humanités à seize ans (1676), il s'est livré pendant trois ans, d'une manière spéciale, à l'étude de la philosophie, en y joignant celle des sciences physiques, anatomiques, et surtout de la chimie expérimentale, sans oublier qu'il devait les adapter à la médecine à laquelle il voulait se consacrer. En 1679, il a commencé à suivre les leçons de la Faculté de médecine d'Iéna, où l'on a remarqué son assiduité, son ardeur pour le travail; il vient aujourd'hui, à vingt-quatre ans (1684), recueillir le fruit de ses efforts en demandant le grade de licence-doctorale.

2° L'exposition de Faschius montre en lui un fervent disciple du Vitalisme Hippocratique, qui était alors à Iéna la base de l'enseignement médical. Wolfgang Wédel, que Stahl avait pris plus particulièrement pour guide, développait dans ses leçons le vitalisme de Van-Helmont qu'il avait perfectionné [1].

DEUXIÈME PARTIE. — Dissertation de Stahl. — Elle a pour titre : « Des intestins; de l'art de bien connaître et de guérir : 1° leurs » affections morbides (matérielles); 2° leurs affections symptomati-» ques (fonctionnelles. »

I. Avant-propos. — Il est évident que toutes les parties de notre corps aperçues par nos sens sont simplement organiques; mais elles sont mises en mouvement par un principe animateur qui produit et dirige toutes ses opérations. Tant qu'il est uni à ce mixte organique hétérogène, celui-ci exécute des actes harmoniques qui tendent avec accord et intentionnellement vers un but fixe bien déterminé : dès que cet agent supérieur se retire, le mouvement vital cesse, les éléments matériels se séparent, tout tombe dans le chaos. Il ne faut donc point se contenter d'étudier les éléments matériels qui constituent le corps humain dans sa seule matérialité ; il faut aussi les considérer comme des instruments qui remplissent des fonctions coordonnées pour atteindre un but final; il faut, de plus, les mettre en rapport avec cet agent mystérieux qui dirige tout, qui veille sur l'ensemble et sur toutes les parties, qui les enchaîne et les conduit intentionnellement vers la fin à laquelle elles sont destinées.

C'est là ce qu'avait parfaitement vu le divin Vieillard; ce qu'il a heureusement exprimé, en établissant qu'il y a dans le corps humain des parties contenantes (les solides), des parties contenues (les fluides, etc.), des agents incorporels et invisibles (τά ενορμοντα, *impetum facientia*), agents essentiellement actifs par leur nature intime, qui provoquent, produisent et dirigent tous les actes vitaux [2].

Après ces considérations préliminaires, le candidat annonce qu'il appliquera ces idées hippocratiques, et qu'il s'occupera de l'intestin considéré comme l'organe, l'instrument de la première digestion.

II. Anatomie physiologique. — L'intestin étant regardé comme l'instrument de la première digestion, l'estomac ne peut en être séparé.

[1] *Voy.* les œuvres de W. Wédel et l'exposition de sa doctrine.
[2] *Voy.* Hippocr., *Épidém.*, liv. 6, t. 1, sect. 8, p. 819, édit. Van-der-Linden.

L'auteur expose, avec autant de science que de finesse, l'anatomie physiologique du tube digestif et de ses annexes.

III. Physiologie. — *Des fonctions, de l'utilité et du but instrumental des intestins, ou du but final de leur organisme formel, des fonctions qu'ils remplissent instrumentalement dans le corps vivant, en vertu de leur disposition organique ou instrumentale.* — Comme tous les autres appareils de l'organisme, l'intestin, c'est-à-dire le tube digestif, les premières voies nutritives, sont un instrument dont le principe animateur, l'âme, se sert pour accomplir la première digestion (la digestion proprement dite). Par quel mode et de quelle manière peuvent-ils instrumentalement concourir à cette fonction?

Les premières voies sont destinées à l'ingestion des aliments, à leur détention pendant un temps déterminé, à la séparation des substances nutritives d'avec les matières fécales, à l'expulsion de ces dernières.

Il y a donc là 1° un mouvement de transport par lequel les matières cheminent dans le tube digestif; 2° un changement intime dans les molécules des aliments.

Occupons-nous d'abord de ce dernier : c'est une dissolution, une division de l'aliment en ses particules les plus minimes, au moyen de la chaleur et d'un liquide versé dans la cavité digestive où il joue le rôle de menstrue.

Quel est ce liquide excitant la fermentation? Est-ce la salive? Est-ce, de plus, un liquide spécial sécrété par la tunique muqueuse ou glanduleuse de l'estomac? Vu les dissidences des auteurs, le défaut d'expérimentations précises et les objections nombreuses qu'il énumère, Stahl ne se prononce point : il croit surtout à l'efficacité de la chaleur, non point d'une chaleur extérieure semblable à celle de nos fourneaux, mais d'une chaleur toute particulière qui produit la turgescence et la dissolution de la pâte alimentaire. Celle-ci opérée, la substance nutritive, ainsi divisée, est soumise à l'absorption élective que la nature opère suivant les besoins, au moyen des vaisseaux lymphatiques.

Quant aux mouvements qu'accomplit le tube digestif pour faire cheminer ces matières ou pour tout autre objet, il ne faut point leur chercher une cause ou une explication mécanique, bien qu'aujourd'hui, dit-il, on veuille tout rapporter au mécanisme, même pour la dissolution de l'aliment : c'est l'âme même qui agit directement sur le tube digestif, en imprimant à sa tonicité une énergie particu-

lière, variable dans les différents cas pour sa direction, son intensité, etc., suivant le but qu'il s'agit d'atteindre. L'âme perçoit des impressions; elle a des modes affectifs qui lui sont propres; elle tend vers une fin, et c'est là-dessus que se règle l'action tonique qu'elle imprime aux intestins et qu'elle dirige.

IV. Pathologie. — *Des maladies ou des états anormaux du tube digestif.* — Un principe fondamental en pathologie est celui-ci : toute lésion matérielle (physique ou organique) d'une partie se nomme *maladie;* toute lésion instrumentale ou fonctionnelle se nomme *symptôme* (état morbide symptomatique) : de là deux classes bien distinctes. Ces deux classes de lésions ont quelque chose de commun par leur siége (dans un même appareil) et par certains phénomènes; mais elles diffèrent quant à leurs causes et leur nature intime. Dans les états morbides fonctionnels, la lésion est dans les mêmes instruments actifs (dans les forces), qui produisent la santé quand elles sont normales : ces forces sont donc le sujet où réside la maladie, et celle-ci doit être étudiée subjectivement[1].

Appliquons ces principes au tube digestif, et nous aurons le tableau suivant :

Section Ire. — *Des maladies des intestins, ou de leurs lésions de consistance (physiques).* = Art. 1er. — *Lésions de conformation par augmentation, diminution, viciation de l'épaisseur de leurs parois ou de l'ampleur de leur cavité,* telles que 1° leur ampliation, leur distension, leur coarctation, leur oblitération par des matières trop abondantes, des gaz, l'habitude d'une alimentation insuffisante, la présence de corps étrangers solides, de pièces de monnaie, des matières fécales endurcies, des portions d'intestin repliées les unes sur les autres et se doublant réciproquement (des duplicatures), etc.; 2° l'épaississement des parois produit par une accumulation de lymphe ou de sang, des congestions, des inflammations et leurs résultats, des tumeurs squirrheuses qui peuvent se transformer en cancers, etc.; 3° des dépôts de matières diverses venant du dehors, du dedans, déterminés par des maladies éruptives, des ulcères, des blessures accompagnées d'épanchement de sang ou d'autres liquides, etc.

Art. 2e. — *Lésions de situation et par désagrégation*, provenant d'un vice de conformation (estomac placé au-dessus du diaphragme), de l'issue de l'intestin après une plaie pénétrante,

[1] Van-Helmont avait déjà développé cette pensée.

d'une hernie, etc.; de l'expulsion d'une partie frappée de gangrène, etc. (Ces dernières sont des lésions par désagrégation.)

SECTION IIe. — *Lésions (fonctionnelles) de l'action contentive (de la contractilité) des intestins, ou de leurs maladies fonctionnelles.* = ART. 1er. — *Lésions de cette contractilité considérée d'une manière absolue.* On en voit des exemples dans l'écartement des bords d'une plaie, dans le travail d'expulsion des corps étrangers ordinaires, des vers, du sang, des matières dysentériques, lientériques, etc.

ART. 2e. — *Lésions de l'action contentive dans ses rapports avec le temps, ou de la motilité.* Les contractions sont augmentées, diminuées, suspendues, perverties; elles sont modifiées dans leur fréquence, leur intensité, etc. : c'est ce qu'on observe dans les flux de ventre, le ténesme, l'expulsion des dépôts critiques, etc. Le défaut d'action amène la constipation, qui est due à une cause positive (la gêne du mouvement), ou à une cause privative, l'immobilité de matières dures, sèches, etc. : l'abus des astringents peut déterminer cet état morbide.

La perversion des mouvements consiste dans le changement contre-nature du mouvement péristaltique, qui devient anti-péristaltique, et réciproquement; alors, par exemple, ce qui devrait passer par la bouche s'échappe par l'anus, ou l'inverse a lieu.

ART. 3e. — *Lésions de sensibilité, coliques.* Quels sont la cause et le mécanisme des douleurs si intenses qui accompagnent les coliques? Cela est difficile à déterminer. Faudra-t-il en accuser les nerfs, organes spéciaux de la sensibilité, d'après beaucoup de physiologistes? Mais combien d'organes largement pourvus de nerfs sont peu sensibles dans leur état normal, peu douloureux dans leurs états morbides! Combien de fois n'a-t-on pas vu l'estomac, l'intestin grêle profondément altérés sans devenir le siége d'une douleur prononcée! Ceci réclame de nouvelles études. En attendant que nous puissions savoir si les nerfs en général sont l'instrument unique de la sensibilité, pouvons-nous connaître le siége précis des douleurs qui caractérisent la colique? Pour y parvenir, il faut porter son attention d'une manière spéciale sur le colon, où ces douleurs résident le plus fréquemment et avec le plus d'intensité; il faut interroger successivement les éléments anatomiques qui entrent dans sa composition. Après un minutieux examen, Stahl les rattache surtout à la tunique fibreuse (musculeuse) qui unit la membrane muqueuse à la nerveuse.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans tous les détails, pleins d'intérêt

d'ailleurs, qu'il a eu soin de nous donner; nous nous bornerons à quelques remarques :

1° Stahl, embrassant dans un même cadre la pathologie entière du tube digestif considéré comme un seul organe chargé instrumentalement d'une fonction unique et continue (la première digestion), établit entre ses états morbides une distinction fondamentale, en séparant les maladies qui tiennent principalement à une altération matérielle, physique ou organique, de celles qui dépendent surtout d'une lésion fonctionnelle ou vitale : c'est la classification admise de nos jours, d'après laquelle on divise toutes les maladies en physiques, organiques et vitales; les vices de conformation ne sont pas oubliés. Il va plus loin, et, par une savante analyse, il distingue dans chaque état morbide les éléments matériels (physiques ou organiques) et les éléments vitaux qui le constituent par leur association; assigne à chacun sa place, son importance au point de vue de l'étiologie, de la séméiotique, de la thérapeutique, et remonte jusqu'au phénomène initial : c'est notre doctrine des *Éléments*.

2° Il fait toujours marcher de front la médecine et la chirurgie ; on peut voir déjà qu'il les possède à fond l'une et l'autre [1].

3° Toutes ses descriptions sont courtes, mais le point saillant est mis sans cesse en relief; il insiste sur ce qui est fondamental. Ainsi, ce qu'il dit des pneumatoses intestinales porte le cachet d'une observation profonde unie à une grande sagacité spéculative; en quelques phrases, il réfute les doctrines de ses prédécesseurs; il en fait ressortir les défauts et les juge en maître; il esquisse une théorie nouvelle ingénieuse, quoique un peu trop mécanique.

4° Les lésions vitales portent sur la motilité ou la sensibilité, qui subissent des changements dans leur quantité (augmentations, diminutions, abolition) ou dans leurs qualités (perversions). C'est identiquement la classification adoptée aujourd'hui : lésions de motilité, lésions de sensibilité, par augmentation, diminution, abolition, perversion.

5° Voici le mécanisme des lésions de la motilité. Supposons un corps étranger dans les voies digestives : le principe animateur de l'organisme vivant perçoit sa présence par une sensation spéciale, car il est doué de sensibilité; il réagit, dès-lors, contre le corps étranger, hôte plus ou moins incommode dont il faut se débarrasser. Le but, c'est l'expulsion, par une voie convenable, de cette

[1] *Voy.* Stahl, Dissertation : *De Medicinæ et Chirurgiæ perpetuo nexu.*

substance morbide : l'agent vital, la force vitale, le principe animateur qui dirige le corps vivant, met en jeu la motilité vitale inhérente à l'organisme, le. tube digestif se contracte, et la cause morbide est chassée.

Mais cette action est synergique ; elle ne se fait point d'une manière aveugle : il y a un concours, un *consensus* harmonique de toutes les forces motrices. Dans cet accord merveilleux, leur énergie, leur direction se moulent sur le but à atteindre, et tout se dispose pour y parvenir convenablement. Les efforts sont tour-à-tour forts ou faibles, rares ou fréquents, péristaltiques ou antipéristaltiques, selon que l'expulsion doit être rapide ou lente, qu'elle doit s'effectuer par les parties inférieures ou les supérieures. L'âme vivifiante qui dirige cette opération connaît son ennemi ; elle le surveille, proportionne sa lutte aux dangers qu'il lui fait courir, attend le moment opportun et frappe alors un coup décisif. Une pièce de monnaie n'est point chassée comme un corps aigu ou déchirant; un ver ne l'est pas comme un poison, l'arsenic comme l'huile de ricin, un drastique comme un laxatif. Ce qui est surtout remarquable, c'est la formation et l'expulsion des matières critiques, des abcès, par exemple. Un phlegmon s'est développé dans les parois intestinales ; il n'a pu se résoudre : du pus s'est formé, il y a un apostème ; que se passera-t-il ? Le pus sera versé dans l'intestin, organe creux, doué d'une contractilité énergique, communiquant avec l'extérieur : il sera ainsi facilement chassé.

Il y a mieux : d'où vient ce pus ? Le poumon était malade ; cet organe est plus important que l'intestin, et moins bien disposé pour servir d'émonctoire à l'organisme. Le mode morbide est venu aboutir à l'intestin ; la matière morbifique s'est portée vers ce dernier par un travail critique, c'est-à-dire judicateur, et l'œuvre curative finale est devenue plus simple et moins périlleuse. La nature, la force vitale a fait tout cela, non pas à l'aide de mouvements tumultueux et isolés, mais par une série d'actes réguliers, coordonnés, enchaînés, tendant vers un but bien arrêté, soumis à des lois que l'expérience constate et que la raison conçoit et explique sans efforts.

En présence de ces faits, si concluants, si éclatants, si vulgaires, ayez le courage de vous dire médecins, si vous vous arrêtez simplement aux lois de la physique et de la chimie. N'y a-t-il pas, au-dessus de ces dernières, dans les organismes vivants, quelque chose de plus délicat? Est-ce une disposition physique ou chimique qui nous fera concevoir comment les chylifères séparent, choisissent, absor-

bent le chyle nutritif, et abandonnent les résidus inutiles qui constitueront les matières fécales ? Pourquoi ces dernières suivent-elles la filière intestinale qui les poussera au-dehors en les dépouillant de ce qui peut le mieux servir à la nutrition, tandis que le chyle réparateur rentrera dans l'organisme par les voies circulatoires ? Il y a un choix, une action élective faite avec intelligence pour un but, même dans ces actes de vie purement végétatifs, et nous n'y verrions que de la physique ou même de la chimie ? Si l'absorption dépend seulement d'un rapport mécanique entre les pores absorbants et les substances absorbées, pourquoi, dans certaines pneumatoses, des gaz si ténus et si fortement comprimés ne s'absorbent-ils point, tandis que des liquides, des solides même dont les molécules sont bien plus volumineuses, bien plus intimement unies, sont aisément résorbés, sans être soumis à une forte pression extérieure qui les pousse dans les orifices et les canaux qu'ils doivent parcourir ?

Mais pourquoi la force vitale dispose-t-elle ses actes d'expulsion d'après des modes si variés, en rapport avec la nature des substances dont l'organisme doit se débarrasser ? Pourquoi ne traite-t-elle pas l'arsenic comme des matières stercorales endurcies ? C'est qu'elle a un tact délicat, une impressionnabilité très-nuancée qui lui permet d'apprécier diversement l'action des substances communes, spéciales, spécifiques, et d'avoir des modes de réaction divers contre tel ou tel agent physique ou chimique, contre des poisons inorganiques ou vivants, des venins ou des virus.

Il faut donc admettre dans l'organisme vivant, au-dessus des forces physiques ou chimiques, un agent vital supérieur qu'on peut appeler *spiritus insitus*, archée, nature, etc., mais qu'il vaut mieux nommer *principe animateur présidant aux actes vitaux (anima præses actionum)*.

Tels sont les quelques-uns des arguments que Stahl présente dans la thèse que nous analysons ; telle est la conclusion qu'il y formule ; telle est la doctrine qu'il expose et qu'il développe en traitant de la physiologie et de la pathologie du tube digestif.

V. Partie pratique. — *Thérapeutique.* — Stahl passe en revue tous les états morbides qu'il vient d'étudier ; il pose, pour chacun d'eux, les indications curatives qui découlent de leur nature, de celle de leurs éléments constitutifs, des diverses circonstances qu'ils présentent, et mentionne avec détail les substances médicamenteuses et les agents thérapeutiques de tout genre que l'on peut mettre en usage.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

PRONONCÉ

par Aug.-H. FASCHIUS,

Doct. méd., Professeur d'anatomie, de chirurgie et de botanique, premier Médecin du Duc de Saxe, Doyen de la Faculté de médecine d'Iéna [1],

A L'OCCASION DE LA THÈSE DE G.-E. STAHL.

Messieurs,

Le caractère des grandes choses dont la nature est cachée, excite en nous le désir de les connaître ; plus elles sont sublimes et élevées, plus notre esprit est ardent à en pénétrer les profonds et majestueux mystères. Or, c'est dans cet ordre que nous plaçons la grande œuvre de la *chylification,* c'est-à-dire cette opération vitale par laquelle le chyle, conduit à travers le tube intestinal, s'en sépare ensuite peu à peu par voie d'absorption, pour entretenir la vie de nutrition. Telle est la sollicitude, la circonspection et la prudence de la nature, que tous ses soins tendent à sustenter et à conserver la machine si admirable du corps humain.

Il est certain, en effet, que le corps de l'homme est

[1] *Voy.* T. VIII, Commentaire I.

dans un mouvement perpétuel, et qu'il réunit tout à la fois en lui l'*humide* et le *chaud*.

Qui ne voit, en effet, que le chaud participe de la nature du feu, et qu'il se nourrit sans cesse de l'humide, qui est son aliment? D'où il suit que la nature, toujours soigneuse et prévoyante pour préserver de sa ruine l'édifice microcosmique de l'homme, a fabriqué, avec une prodigieuse attention, des organes parfaitement aptes à préparer les aliments, et à les conduire à leur entière élaboration. Ces principaux organes sont: l'*estomac,* ce grand élaborateur de la nature, dont les divers réservoirs sont réchauffés par les foyers des parties voisines, et puis cette longue série des *tubes intestinaux* annexés au mésentère, à l'aide d'une suite de plis et replis dont les nombreuses sinuosités les protègent en tout point.

Il n'est sans doute pas besoin d'exposer ici les développements de cet arrangement naturel et de la conformation anatomique des intestins; il me suffira, je pense, de noter simplement leur usage et leur action. L'aliment, par une préparation préalable, imbu ou imprégné de salive, et dissous par les sucs gastriques ou *ferment* de l'estomac, répand un suc semblable à de la crême blanche, lequel, porté à travers la valvule du pylore dans les circonvolutions intestinales, attend son plus intime dépouillement; puisqu'en effet ce ne sont pas les intestins qui engendrent réellement le chyle, car ils ne font que le dépouiller de toutes les matières qui lui sont étrangères. La digestion commence donc à se faire dans l'estomac, puis se continue et s'achève dans les intestins. Ces derniers semblent ne pas être aussi proprement destinés à la véritable *coction* ou élaboration du chyle; leur destination serait plutôt de

contenir ce que l'estomac leur transmet après l'avoir réellement digéré, afin d'achever la *fermentation* à l'aide de laquelle le pur est séparé de l'impur, de distribuer ensuite le premier, devenu *suc nourricier* dégagé complètement de toute matière fécale, et d'expulser enfin au-dehors de l'économie corporelle les excréments, pour l'en délivrer. Ainsi, la nature, jamais oisive, ne contribue pas à *altérer* le chyle, même alors qu'il séjourne et qu'il traverse ensuite, d'une manière si régulière et si admirable, le tube intestinal; au contraire, elle travaille sans relâche à l'*épurer,* et tend à pourvoir à l'alimentation incessante du corps par une nouvelle nourriture.

Les sucs renfermés et déversés dans la cavité intestinale, d'après une disposition naturelle toute spéciale, contribuent grandement à accomplir l'opération vitale si heureuse de la nutrition, et cela en vertu des *ferments* ou liqueurs qui leur sont propres, savoir : 1° au moyen de la *bile,* qui, de la vésicule du fiel, se porte dans le duodénum par le canal cholédoque; 2° au moyen du *suc pancréatique*, lequel, du pancréas, se déverse dans le même organe par un canal qui lui est propre; 3° enfin, au moyen des *sucs intestinaux*, lesquels, grâce à de très-nombreuses papilles, lubrifient la surface intestinale, en s'échappant des glandes miliaires qui tapissent leur surface interne. C'est donc ainsi que ces sucs avancent et achèvent la chylification, par l'union, par la combinaison intime des parties sustentifiantes du chyle, de ses portions balsamiques et salino-volatiles, en les mêlant aux parties aqueuses; bien plus, ils ont la faculté insigne d'ajouter à ce chyle quelque assaisonnement et de faciliter l'expulsion des matières fécales.

Ainsi purifié et dépouillé de ses particules hétérogènes,

le chyle possède une saveur saline qui, par son extrême subtilité, pénètre la substance même des intestins; tandis qu'il est absorbé lui-même par les vaisseaux lactés, à travers les glandes et les petits pertuis qui se trouvent répandus dans l'épaisseur de leur tissu. L'absorption est bien plus active du côté de l'iléon, dont les vaisseaux lactés vont, en se réunissant, constituer le réservoir de Pecquet, et se porter de là au cœur, afin de revivifier le sang.

L'importance et la nécessité de cette opération chylifiante est démontrée, tant par l'action spéciale de l'estomac qui s'exerce silencieusement et dans le mystère sur les intestins, que par son action sensible et extérieure sur tout le corps. Mon assertion ne saurait être démentie, malgré ce que Pline a pu dire de l'estomac, dont la voracité et la gloutonnerie asservissent le genre humain, lorsqu'il le nomme *le plus abject des viscères, et de tous le plus digne de haine ou d'aversion.*

Bien que cependant je vienne de mettre en évidence l'importance et la dignité de ce mouvement fonctionnel des intestins, il faut convenir néanmoins que le trouble, la perturbation, les embarras et les obstacles, dans leurs opérations, sont les causes des plus cruelles et des plus affreuses maladies qui non-seulement attaquent les organes intestinaux, mais qui menacent d'une prochaine ruine tout le microcosme humain. Ces désordres morbides proviennent tantôt de la fermentation des humeurs alimentaires; tantôt d'un principe salin, âcre et corrosif; tantôt d'un état de resserrement ou de relâchement des intestins; tantôt, enfin, des flatuosités et autres choses semblables qui en bouleversent les mouvements normaux et réguliers, et font éprouver aux médecins qui traitent ces sortes d'affections morbides,

autant de peine et de difficultés qu'elles occasionnent d'atroces douleurs à ceux qui en sont atteints.

Je me plairais, Messieurs, à jeter un coup-d'œil sur les principales maladies de ce genre qui affligent l'humanité, si, sous ce titre : *De l'état normal et contre-nature des intestins,* l'illustre candidat G.-E. Stahl n'eût traité dans toute son étendue cette même matière, et ne l'eût prise pour sujet de sa thèse inaugurale de licence, afin d'obtenir le titre de docteur, dont nous le jugeons très-digne.

On ne saurait trop rendre un élogieux hommage à la vie et aux études approfondies du candidat.

Stahl est né à Onolsbach où Anspach, noble ville de Franconie, capitale et résidence du sérénissime marquis de Brandebourg. Issu d'une famille très-honorable, il avait pour père le noble Jean-Laurent Stahl, assesseur et secrétaire distingué du consistoire de l'Église dans ladite ville ; et sa mère, femme d'un grand mérite, était dame Marie-Sophie Meelfuhreria, d'une ancienne et illustre famille. L'un et l'autre s'appliquèrent, avec un soin religieux, à inspirer à leur fils, dès sa plus tendre enfance, l'amour de la religion avant toute chose, et celui des études qui développent la raison et cultivent l'esprit. Lorsque l'enfant commença à grandir, ils le confièrent, pour atteindre ce but et le former suivant leur désir, aux soins et à la foi des hommes respectables placés à la tête de l'enseignement dans leur pays. Notre candidat fait une mention particulière et parle spécialement avec bienveillance et avec un sentiment de gratitude profonde, de la sollicitude avec laquelle il a été élevé par ses honorables maîtres Georges-Frédéric Schoner et Jean-Martin Fraas, dans les basses classes ; il cite encore Jean-

Christophe Scweiger, plus tard respectable doyen de Leutershusan, et Christophe Beer, devenu pasteur de Lehrbergen et ancien très-méritant du chapitre, lesquels furent aussi ses maîtres dans les classes supérieures. Mais bien qu'il conserve de tous ses professeurs un honorable souvenir, il se sent plus particulièrement obligé par la reconnaissance envers maître Beer, qui a eu pour lui une bienveillance spéciale et presque une tendresse de père : cette circonstance est pour son cœur une heureuse occasion de lui témoigner toute sa gratitude.

Après avoir ainsi passé sa première jeunesse à faire ses études préliminaires selon le cours habituel des écoles, il termina enfin sa philosophie et ses études élémentaires, en 1676, sous la direction du révérendissime G.-Fréd. Junius, recteur et adjoint du ministère de la cité; puis enfin, appelé à des études supérieures, il fit à tous ses adieux.

A la suite de quelques incidents domestiques qui survinrent à cette époque, le digne candidat différa forcément le moment où, suivant ses vœux les plus ardents, il pourrait être admis à suivre les exercices de l'académie; il ne put les fréquenter que trois ans après ses études de collége. Pendant ces trois années, il appliqua tous ses loisirs à approfondir *plus sérieusement la philosophie;* plus tard, il apprit les éléments fondamentaux de la physique, de la botanique et de l'anatomie, dont il faisait, dans les limites de ses forces, toutes les applications théoriques et pratiques au point de vue chirurgical. Il ne cessa jamais surtout de cultiver la chimie avec le plus grand soin, soit par les expérimentations auxquelles il se livrait chez lui, soit en fréquentant les laboratoires des pharmacies. D'ailleurs, dans toutes ces diverses études, il ne perdit pas un instant de vue son

intention bien expresse de se consacrer à la *science médicale*. Ce fut, en conséquence, en 1679 qu'il fit son entrée dans cette académie, ayant à cœur de continuer et d'achever le cours complet de toutes ses études.

C'est pourquoi il assista aux cours publics de l'excellent Rodolphe-Guillaume Crause, docteur en philosophie et en médecine, ancien professeur de chimie et de médecine pratique dans notre faculté, alors que celui-ci traitait dans ses leçons de la *diététique ou du régime que doivent suivre les femmes enceintes;* il écouta également avec assiduité la parole éloquente du respectable Georg.-Wolfg. Wédell, lorsqu'il développait en public ses *institutions médicales,* sa *matière médicale,* l'*art de formuler* et les *cas usuels de la pratique*. Il ne fut pas moins assidu à l'entendre dans ses leçons de thérapeutique et de pharmacologie. Il ne manqua pas aussi de suivre ponctuellement mes cours publics, assistant exactement à toutes nos herborisations et à des démonstrations dans le jardin botanique; en même temps, notre honorable candidat fréquenta soigneusement les cours publics d'anatomie et les colléges où se font ces sortes de démonstrations.

Or, de même que, dans la *théorie médicale,* il pense que la manière de traiter rationnellement les maladies doit l'emporter sur toute autre méthode, en se basant sur cette théorie intelligente comme règle de médicamentation; de même aussi il regarde comme étant de la plus haute importance pour lui de suivre, pour son usage et l'application habituelle de sa raison, les opinions des médecins les plus expérimentés.

C'est donc pour atteindre ce but qu'il a lu attentivement les livres publiés par Jean Bohnius et Michel Ettmüller,

tous les deux célèbres docteurs, professeurs de philosophie et de médecine, et notre candidat avoue avoir retiré de cette lecture le plus grand fruit pour ses études. Il n'a jamais négligé l'occasion de faire, dans ses loisirs, les expériences qui pouvaient lui être utiles. Une fois parvenu au terme heureux de ses travaux scolastiques, il est venu enfin, avec l'agrément de ses vénérables parents, donner son nom à notre faculté, et il a demandé, avec la modestie de l'homme qui ne présume pas trop de lui-même, d'être admis aux examens accoutumés. C'est pourquoi je me plais à dire qu'il a manifesté, dans toutes les épreuves qu'il a subies jusqu'à ce jour, les marques les plus évidentes d'une des plus éminentes capacités. Il a été, en conséquence, autorisé par notre vénérable doyen Crause à se présenter en ce jour pour obtenir tous les grades honorifiques de l'art médical, et à soutenir sa thèse de licence sous ses auspices, ce qui aura lieu le 26 du présent mois de janvier. Je prie donc notre honorable et illustre Recteur, tous les Professeurs de tous les ordres, les Docteurs et les Maîtres qui prêtent leur puissant concours à la science médicale, de vouloir bien honorer de leur présence cet acte solennel; *je le leur demande au nom de l'estime et de l'affection que j'ai vouée à cet illustre candidat !*

Donné à Iéna, A. O. R.
le 20 janvier 1684.

DES INTESTINS,

DE L'ART DE BIEN CONNAITRE ET DE GUÉRIR

LEURS AFFECTIONS MORBIDES ET LEURS SYMPTOMES.

Avec l'aide et la permission du Suprême Auteur de toutes choses!

AVANT-PROPOS.

Il est de la plus haute évidence que toutes les parties du corps animal qui tombent sous nos sens et qui donnent accès à notre intelligence, sont purement et simplement *organiques ;* d'où il suit que, l'âme cessant d'être le moteur principiant de toutes ces parties organiques, le repos et la cessation de tout mouvement succède à cet état d'*activité :* dès-lors, ce corps, qui n'est déjà plus celui de l'homme et qui ne jouit pas de l'animation, ne présente désormais plus qu'un *agrégat* de substances corporelles, mélangées et confuses, eu égard à l'essence propre de ce *mixte.* Il est

vrai que ce tout matériel, que ce mixte, dis-je, n'est pas responsable de ce chaos; car la confusion et la mort n'y sont arrivées que par la retraite de l'*agent microcosmique* qui le dirigeait.

Or, tant que cet agent microcosmique dirigeant ce tout, c'est-à-dire ces parties corporelles liées entre elles, non seulement comme mixtes et simplement composées, mais encore, en tant que telles, comme agrégées les unes aux autres dans un but final certain; tant que cet agent, dis-je, *meut* et fait agir ces parties ainsi coordonnées; tant qu'il *commande* enfin à cet *organisme*, non simplement comme à des corps, mais d'après une direction reconnue et une intention propre, vu qu'il le met en action, il s'exécute des actes dans ce corps animal, et, pendant ce temps, tout s'y soutient dans une perpétuelle et incessante opération, dans un mouvement incessant et continuel.

Les choses étant ainsi établies et constituées, dans le développement scientifique de l'essence de toutes et de chacune de ces parties, on ne doit pas considérer cette essence purement sous le point de vue physique et seulement telle qu'elle est en soi; il faut aussi et par-dessus tout l'examiner dans ses rapports; c'est-à-dire qu'après l'avoir vue d'abord telle qu'elle est en soi, sans doute, on doit l'étudier ultérieurement au point de vue final pour lequel elle a été ainsi instituée.

Cela posé, l'essence des parties organiques du corps animal, en tant que telles, suppose leur conception matérielle ou générique, et leur conception formelle ou spécifique: par l'une nous verrons des corps réels, par l'autre des corps organiques ou des instruments; par l'une nous contemplerons beaucoup plus l'essence absolue et simplement relative aux autres corps qui diffèrent par l'espèce, par l'autre nous verrons cette même essence dans ses rapports de relation avec tous les autres êtres.

La distinction du divin Vieillard de Cos a tracé et coordonné tout cela; en ce que, considérant l'essence de ce corps visible et nécessairement organique, il a distingué les parties qui le composent : 1° en *contenantes* (en vertu de leur premier emploi ou de leur essence organique), et 2° en *contenues* (en vertu de leur manière d'être propre, et de la nécessité de leur substance) ; puis, 3° considérant aussi la cause efficiente en vertu de laquelle ces organes sont mis en action et employés comme instruments, il appelle d'autres parties τὰ ἐνορμῶντα μέρη, agents qui poussent, qui provoquent l'action et qui meuvent le corps en entier[1].

C'est donc en s'appuyant sur les principaux chefs de l'essence organique, que toutes les parties du corps humain et chacune d'elles sont classées de la manière suivante : dans leur plus grande généralité d'abord, quant au *matériel* de leur essence organique, et ensuite d'après leurs propriétés physiques générales : ainsi, les unes, simplement mixtes, sont dites *similaires ;* les autres, au contraire, composées de substances mixtes, diffèrent pour la plupart par leur nombre et leur espèce, et sont appelées *dissimilaires*. Parmi ces dernières, on a fait encore une nouvelle division d'après la condition et la connexité des parties intégrantes et constitutives : les unes sont appelées *solides,* et les autres *fluides,* et, sous le point de vue de la nécessité de leur essence, les unes sont dites *cohérentes* et les autres *inhérentes*. Au moyen de cette distinction, on évite l'inutile proscription du sang, que quelques anciens prétendaient ne pas faire partie du corps, d'après la mauvaise interprétation de la définition que Fernel en a donnée.

A leur point de vue spécial, c'est-à-dire *formel,* et d'après leurs affections compétentes comme instruments, les unes sont dites *contenantes* et les autres *contenues ;* les premières *instrumentalement mouvantes* et recevant

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. II.

plus immédiatement une action qu'elles communiquent et qu'elles continuent ; les secondes simplement unies d'une manière plus médiate, et recevant l'action ou la supportant, en tant que terminativement *passives*.

D'après ces conditions, comme, ainsi que je l'ai dit, toutes et chacune des parties du corps animé peuvent être l'objet d'une considération suffisante, adéquate et scientifique, je me propose, moi aussi, dans cette dissertation, de suivre cette même marche, et je me bornerai à n'étudier qu'une seule partie du corps humain, c'est-à-dire les intestins, en tant que organe qui préside à la première digestion. Je diviserai mon travail en autant de chapitres qu'il y a de points de vue distincts sous lesquels j'examinerai mon sujet. Je me propose donc de le considérer : 1° sous le rapport de l'*Anatomie* et de la *Physiologie*, 2° sous celui de la *Pathologie* et de la *Thérapeutique*.

SECTION Ire.

ANATOMIE PHYSIOLOGIQUE.

DE L'ÉTAT DES INTESTINS SELON LEUR CONSTITUTION NATURELLE.

Bien que nous possédions un grand nombre de traités d'anatomie qui font un exposé convenable de toutes ces matières, et que nous eussions pu nous dispenser, pour ce motif, de faire une description scientifique de l'état des intestins dans leur constitution normale, cependant j'ai jugé utile et opportun de mettre en regard et d'examiner, dans un coup-d'œil général, tout ce qui se rapporte aux intestins et tout ce que le médecin doit en apprendre

et en savoir, comme sujet particulier de notre considération pathologico-pratique, c'est-à-dire comme point de départ de la pathologie et comme but de la thérapeutique.

C'est pourquoi il m'a paru nécessaire dans le même but de faire un exposé touchant la constitution anatomico-physiologique des intestins selon leur état organique naturel, et d'en donner avant tout ici la définition.

On entend par *intestins*, des parties organiques du corps animal, dissimilaires, solides, creuses, placées dans le bas-ventre, destinées à la réception des aliments qui doivent subir une certaine dissolution propre à faciliter la séparation de la substance nutritive; destinées, dis-je, au séjour de ces aliments pendant un temps déterminé, et enfin à l'excrétion de tout ce qu'ils contiennent d'inutile et de superflu.

Pour rendre raison de cette définition, je pense que je dois peu insister sur la dérivation du défini (de l'étymologie) et sur ses diverses acceptions; car qui ne sait que ces parties du corps (soit en grec τὰ ἔντερα, soit en latin *intestina*, soit en notre langue vulgaire *das fingeweld, intestins*) sont ainsi appelées à cause de leur position dans le corps, parce qu'elles se cachent dans l'intérieur de l'abdomen?

Personne, pour si peu instruit qu'on soit des termes scientifiques de la médecine, n'ignore sans doute que dans les écoles médicales on n'entend par intestins ni tout ce qui est renfermé dans la cavité abdominale, ni même tous les viscères qui y sont contenus, mais bien seulement les premières voies par où passent les substances alimentaires et les mets qui doivent s'y dissoudre et y séjourner après leur dissolution *(die gedœrme)*.

Bien que le lecteur doive être averti que je mets au nombre des intestins l'estomac à cause de l'identité de

substance et de service, je conviens cependant qu'on doit le considérer ordinairement sous un point de vue particulier, et qu'on doit le distinguer des intestins qui ont été strictement appelés de ce nom. Telle est, du reste, l'opinion de ceux qui soutiennent que les intestins proprement dits ne diffèrent de l'estomac que par leur seule configuration, leur ampleur et leur situation anatomique, et que le reste du tube intestinal n'est que la continuation du ventricule.

La *synonymie* des intestins pris collectivement, outre le nom de *premières voies* qu'on leur donne et dont j'ai déjà parlé, n'offre ici rien de remarquable; je renvoie donc le lecteur aux auteurs qui traitent de cette matière.

Pour ce qui est de la définition de leur *essentialité*, je n'en parlerai pas plus longuement; elle embrasse l'être générique des intestins ou le *matériel* de leur organisme; de plus, elle contient le spécifique ou le *formel*. Je vais dès à présent traiter successivement de chacune de ces matières.

CHAPITRE Ier.

ANATOMIE[1].

DE LA SUBSTANCE OU DE LA CONSISTANCE DES INTESTINS.

Les intestins étant divisés entre eux et classés en six catégories différentes par des appellations propres dont l'estomac forme la septième, on remarquera d'abord en eux ce qu'ils ont de générique ou de *commun* et sous quel point de vue ils portent le nom d'intestins; nous examinerons ensuite avec soin leurs espèces ou leurs *différences,* en vertu desquelles, d'après l'autopsie cadavérique, ces organes diffèrent les uns des autres, mais simplement d'une manière

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. III.

purement accidentelle. Nous traiterons dans le meilleur ordre possible chacune de ces choses en son temps.

ARTICLE Ier.

Propriétés matérielles générales communes à tous les intestins.

J'ai déjà parlé de tout ce qu'avaient de commun entre eux les intestins, que, dans ma définition générique, j'ai classés en leur lieu. Je les ai appelés d'abord des parties *organiques;* je les ai considérés ensuite comme des parties *dissimilaires, solides, creuses* et placées dans le fond de la cavité abdominale. Je n'ai point à m'étendre sur leur *être,* pas plus que sur l'être de toutes les parties visibles du corps; je me bornerai à étudier ici les intestins au point de vue de leur *dissimilarité* ou composition. C'est pourquoi je dirai que les intestins, pour ce qui est de leur manière d'être actuelle, sont généralement composés de *trois* tuniques proprement dites: on peut les porter au nombre de *quatre* au point de vue de la substance, et même, par le fait, au nombre de *cinq* au point de vue de leur quantité et de leur service fonctionnel.

La première de ces tuniques, en commençant par la surface externe, est légèrement *membraneuse;* elle est commune à tous et à chacun des viscères contenus dans les deux cavités splanchniques du tronc de l'homme; elle est fournie, dans l'abdomen, selon l'opinion de tous les anatomistes par le péritoine. Cette membrane, bien que Willis[1] pense qu'elle appartienne à l'expansion tendineuse des tuniques fibreuses sous-jacentes, comme si elle était réellement le tendon de cette membrane musculaire; cette membrane, dis-je, me paraît plus logiquement faire les fonctions de simple contenant ou de seule enveloppe, puisque le mouvement de la tunique fibreuse (musculeuse longitudinale), ayant ses fibres

[1] *Pharm. rat., s. 2, cap. 2,* pp. 13 et 19.

longitudinales et immédiatement sous-jacentes, n'est autre que la contraction des intestins dans leur longueur. Cependant il est évident que la position de ces prétendus tendons ne pourrait contribuer en rien à ce mouvement, qui doit plutôt être rapporté à un mouvement péristaltique, ou qui presse et comprime à l'entour. Mais du reste cette membrane ne saurait être regardée comme tendineuse par les raisons ci-après, savoir : 1° parce que la position du tendon serait anormale et inconvenante ; 2° parce que cette membrane n'a ni une insertion assez solide, ni une contexture assez compacte, pas même à l'endroit où elle adhère au mésentère; 3° parce que les muscles et les parties fibreuses n'ont de tendons que là où est le lieu de leur insertion et de leur mouvement naturel; 4° parce que, enfin, cette tunique n'est ni tenace ni épaisse, mais molle et tendre, de sorte qu'on ne peut en opérer la séparation si on n'use de grandes précautions.

La seconde de ces tuniques est constituée par une substance *fibreuse* (musculeuse) double, ou plutôt se composant de deux couches : l'externe, immédiatement placée au-dessous du feuillet péritonéal, est composée de fibres charnues droites ou longitudinales; l'*interne* se compose au contraire de fibres transversales ou circulaires. Les premières de ces fibres sont destinées à contracter l'intestin dans sa longueur, c'est-à-dire à le raccourcir; tandis que les fibres transversales servent à la contraction de l'intestin dans sa largeur et sa circonférence, c'est-à-dire à la coarctation de son calibre et de sa cavité.

La troisième des tuniques intestinales est dite *nerveuse* (cellulo-nerveuse); elle est passablement épaisse et dense, renfermant dans son épaisseur de nombreuses ramifications; elle est aussi plissée et rugueuse, ce qui a donné à penser à plusieurs anatomistes qu'elle est plus longue que les autres tuniques. Mais c'est là une grave erreur, dont on peut se

rendre compte si, une fois que le corps est complètement privé de la vie, on remplit d'eau l'estomac d'un cadavre, après l'avoir légèrement roulé dans les mains afin de lui faire perdre sa raideur cadavérique ; si, dis-je, on remplit d'eau cet organe qui ne sera atteint d'aucune lésion matérielle ou solution de continuité, les tuniques extérieure et fibreuse s'étendront jusqu'au total aplatissement de la membrane nerveuse et jusqu'à disparition entière de ses rugosités, de son plissement.

La tunique interne, enfin, c'est-à-dire la quatrième et même plutôt la cinquième par rang d'ordre, est cette tunique qui est appelée par quelques auteurs la *croûte intestinale*, par d'autres *membrane muqueuse velue*, par certains anatomistes περίστρωμα *(circumstratificata), membrane stratifiée* servant d'enveloppe à la substance molle des aliments, et par d'autres enfin *enveloppe soyeuse* (interne) des intestins.

Cette tunique est d'une remarquable épaisseur, et paraît composée vers sa surface interne d'innombrables petites fibres, ce qui l'a fait comparer aux langes dont s'enveloppent les vers-à-soie. Or, comme Willis l'a vu lui-même [1], sur sa face postérieure, c'est-à-dire là où elle se rattache à la tunique nerveuse, cette membrane est parsemée d'un grand nombre de petites glandes attachées les unes aux autres, à l'instar de petits anneaux, ainsi qu'il le dit, ce qui lui a fait penser avec raison qu'on pourrait l'appeler *tunique glanduleuse*.

Pour ce qui est de la manière d'être des intestins au point de vue de leur *actualité vitale*, pendant la vie, je dirai qu'ils possèdent des vaisseaux artériels apportant à leurs tissus la nourriture avec le sang, et des vaisseaux veineux rapportant le sang vers le foie et le cœur ; on y remarque, en outre, des vaisseaux lymphatiques qui, au moment de la séparation du chyle, sont appelés *vaisseaux*

[1] *Op. cit.*

lactés, à cause de l'humeur qu'ils contiennent et qu'ils sont chargés de charrier ; on rencontre aussi dans ces organes des filaments nerveux qui se répandent dans tous les intestins, et qui du sixième intestin (colon ascendant) se dirigent vers l'estomac. Différents auteurs ont traité d'une manière particulière toutes ces diverses matières ; j'y renvoie le lecteur pour plus amples explications.

ARTICLE II.

Considérations anatomiques sur les propriétés matérielles susdites des intestins à un point de vue spécial et particulier.

On peut considérer les intestins sous les divers aspects propres de leur *figure*, de leur *profondeur*, soit au point de vue de leur *volume*, soit au point de vue de leur *dimension*, de leur *site* et de leurs *rapports*.

Je dirai donc qu'on peut diviser les intestins en sept parties ou régions différentes qui se distinguent par leurs propriétés respectives ; ce sont : l'estomac, le duodénum, le jéjunum, l'iléon, le cœcum, le colon et le rectum.

Ces diverses dénominations sont tirées des divers systèmes anatomiques.

1° En raison de leur *figure*, ils sont simplement *tubuleux*, comme le duodénum, le jéjunum, l'iléon et le rectum ; ou bien ils ont une conformation spéciale, comme l'estomac, qui a la forme d'une outre ; comme le cœcum, qui a un appendice vermiculaire ; comme le colon, qui a une forme irrégulière et inégale. Les gravures des divers systèmes anatomiques en particulier, et l'autopsie ou la dissection surtout des cadavres, suffiront pour fixer ces choses dans la mémoire. On trouve dans les *Œuvres anatomiques* de Willis [1] une remarquable description (avec gravures) des dispositions générales et propres de l'estomac.

[1] *Op. cit.*

2° Sous le rapport de leur *volume,* les intestins sont distingués 1° en grêles et 2° en gros, épais ou consistants, non au point de vue *moral,* mais sous un rapport vraiment *physique,* attendu que les premiers, plus délicats, contiennent les substances alimentaires et nutritives, et que les autres, plus consistants, renferment les matières fécales. Car, quoique chez l'homme le duodénum soit plus épais que le cœcum lui-même, lorsqu'il est distendu par des vents, ceci n'indique pas plus une différence réelle dans les organes que dans le nombre et le sujet, vu qu'il ne faut pas attribuer cette épaisseur de l'organe au nombre des tuniques, mais bien plutôt à l'épaisseur plus grande de leur substance.

3° Au point de vue de la *capacité* ou *dimension,* ce sont encore les plus épais qui contiennent le plus de substances alimentaires. C'est ainsi que l'estomac l'emporte de beaucoup sur tous les autres organes intestinaux; sa capacité, en effet, s'agrandit extrêmement parfois par les matières qu'on y ingère.

4° Quant au *site,* nous ne saurions leur rien assigner de *commun,* puisque, roulés sur eux-mêmes en un grand nombre de sinuosités à l'instar d'un serpent, ils vont et viennent affectant la forme circulaire. Quoi qu'il en soit, il est toujours réel que l'estomac occupe la partie supérieure du tube intestinal, et domine tout le système abdominal. Mais je crois devoir m'arrêter à suivre pour le *site* l'ordre que j'ai indiqué plus haut.

Les organes *cohérents* ou *connexes,* ou plutôt inhérents aux intestins, n'ayant d'autres fins que d'appartenir à l'essence organique du tube digestif, on les trouve répandus çà et là dans tout l'appareil intestinal. Ainsi, dans le duodénum, ce sont les conduits *biliaire* et *pancréatique* qui possèdent une ouverture commune chez l'homme et même chez le cheval; tandis qu'ils ont leur orifice séparé chez les autres

animaux, autant qu'on a pu s'en assurer jusqu'à ce jour. Dans l'iléon et la partie du jéjunum qui l'avoisine, on voit quelques glandules remarquables, qu'on a nommées *conglomérées,* et, vers l'extrémité de l'iléon (comme aussi çà et là dans le cœcum), on observe de même un grand nombre de *glandes miliaires*. Quant aux muscles qui aident le rectum dans ses fonctions et dans l'excrétion volontaire des matières fécales, ainsi qu'à la valvule cœcale et aux valvules propres du colon, appelées par Kerkringius *valvules conniventes,* formées par les rugosités de la tunique nerveuse, semblables à des dentelures retenues par un ligament spécial, je me propose d'en exposer dans le chapitre suivant non-seulement les propriétés, mais encore de dire tout ce qui appartient à l'esssence matérielle de ces parties organiques.

CHAPITRE II.

PHYSIOLOGIE.

DES FONCTIONS ET DE LA FIN ORGANIQUE DES INTESTINS, OU DU BUT FINAL DE LEUR ORGANISME FORMEL.

Ainsi que je l'ai déjà dit et démontré dans l'avant-propos de cette dissertation, aucune partie matérielle, aucun organe n'agit dans notre corps que d'une manière instrumentale (en prenant toutefois ce mot *instrument* dans un sens purement figuré ou métaphorique).

C'est pourquoi, après avoir considéré les intestins comme des organes corporels destinés à accomplir instrumentalement des actions déterminées; après en avoir décrit tout l'historique, mais seulement encore à leur point de vue matériel et en tant que simplement organes; je vais, dès à présent, les envisager sous leur point de vue *formel,* et m'appliquer à connaître par quel mode et de quelle manière

ils peuvent concourir, par leur structure ou par leur état matériel, à produire l'acte que l'âme doit accomplir par leur intermédiaire.

J'ai déjà fait remarquer plus haut que les aliments passent d'abord par les premières voies; j'ai ensuite indiqué, dans la dernière partie de ma définition, que ces organes sont destinés à l'ingestion des substances alimentaires, à leur détention pendant un temps soumis à de certaines lois, et enfin à l'excrétion des matières fécales. Cela veut dire, en d'autres termes, que ces organes servent d'abord à exécuter la première digestion, et ensuite non-seulement à séparer la substance nutritive d'avec les matières fécales, mais encore à rejeter ces dernières de l'intérieur du corps animé.

Bien que cependant notre opinion paraisse, au premier aspect, s'écarter du sentiment généralement adopté dans la science, on verra bientôt néanmoins que les choses sont réellement telles que je le dis. En effet, les anciens ont presque universellement admis qu'on devait rapporter la dissolution des aliments, ou comme on dit la première digestion, à la faculté *concoctrice* de l'estomac, et à la chaleur naturelle et propre aux intestins ainsi qu'aux parties adjacentes. Les modernes, au contraire, ayant remarqué que la digestion consiste en plus grande partie dans la *dissolution* des substances alimentaires, ont supprimé cette propriété culinaire ou de *coction,* et ont mis à sa place une source de laquelle s'écoulerait une humeur lymphatique, capable de ramollir les parties solides, qui, fermentant ensuite et soudain comme la pâte du boulanger, se diviseraient dans leur *turgescence (orgasme),* à l'aide de la douce chaleur des intestins, dans les plus petites molécules de leur substance; de sorte que la nature paraît retirer de là, à son gré, les parties utiles à la nutrition, en les choisissant et les absorbant à l'aide des vaisseaux lactés.

Pour moi, je crois rendre la chose beaucoup plus claire,

en me bornant à considérer en peu de mots les circonstances qui sont nécessaires à l'accomplissement de la digestion. Je dirai donc que la digestion est la dissolution d'une substance quelconque, tendre et molle, divisée en cette occasion en le plus grand nombre possible de ses parties constituantes, à l'aide d'une chaleur interne et d'un liquide faisant fonction de menstrue, provenant du sujet lui-même, versé dans le tube digestif en quantité suffisante.

Ce qui constitue en propre le *matériel* de cette opération, ce sont les choses les plus aptes au ramollissement, et enfin à la dissolution des aliments et à leur réduction en une substance pultacée. Le *formel* consiste dans la dissolution des aliments. Il y a donc un double appareil instrumental, savoir : l'un destiné au matériel, et l'autre au formel de la digestion. La première de ces deux conditions se rapporte à l'organe, au lieu apte à contenir la matière (la structure mécanique du tube digestif, mettant à l'abri de l'influence de l'air sa chaleur normale et naturelle, sert largement à faciliter la digestion, ainsi qu'on le verra bientôt ci-après); la dernière de ces conditions se trouve dans les liquides propres à la dissolution et dans la chaleur vitale elle-même.

Il s'agit donc d'examiner, dans ce chapitre, pour quelle raison, d'après ce qui vient d'être dit, les intestins concourent *probablement* à la digestion.

Nous avons déjà vu plus haut que les modernes et certains curieux investigateurs des mystères de la nature supposaient l'existence d'un certain *menstrue*, comme ils l'appellent, ou d'un dissolvant fermentatif dans l'estomac et les intestins, destiné, ainsi que nous allons le voir, à un usage particulier.

Je suis persuadé, comme tout le monde, que la première digestion s'opère et s'achève en très-peu de temps : or, il est certain que les substances alimentaires dont nous faisons notre nourriture habituelle, soumises, en dehors du corps humain, à une chaleur même très-intense et pendant un

assez long temps, ne se réduisent jamais en une masse homogène et pultacée, tandis que cela a lieu dans l'estomac, même en très-peu de temps. On peut donc affirmer, sans aucun doute, qu'il y a réellement dans l'estomac quelque chose de spécial qui provoque cette prompte et complète dissolution.

Les anciens ont attribué ce phénomène à l'action immédiate de l'âme et à la puissance digestive qu'elle exerce sur l'estomac. Les modernes, au contraire, remarquant que la première digestion n'est autre que la dissolution des parties solides, afin que plus tard leurs particules nutritives ou assimilables puissent être retirées, séparées et retenues pour concourir à former la substance transmutable du corps animal, ont très-bien établi que cette digestion ne diffère de la coction culinaire que par le *lieu* et par le *temps*, de manière qu'elle s'exécute réellement chez l'homme dans un temps beaucoup plus court. Cependant, comme les modernes tenaient beaucoup à refuser à l'âme une intervention immédiate dans l'effectuation de cette rapide dissolution des aliments, dans un siècle purement voué à l'étude des opérations physico-mécaniques de la nature, et cela tant qu'il leur restait quelque espoir de trouver une influence purement mécanique dirigée dans ce but spécial; on a cru qu'il se passait toujours dans la digestion quelque chose de semblable à la fermentation du pain lorsqu'on le pétrit, mais on n'a jamais été d'accord pour fixer quelles étaient et la source et la nature de ce ferment.

Quant à ceux qui se rattachent purement et simplement aux faits historiques tels qu'ils sont, ils comprennent sous ce nom de *ferment* tous les aliments qui, après avoir subi la mastication, sont livrés à l'action organique de l'estomac, où ils sont de nouveau broyés.

D'autres sachant, depuis peu de temps à la vérité, que la salive est nécessaire pour la dégustation et pour faciliter

une naturelle digestion, ont attribué à cette humeur ce même ferment.

D'autres, enfin, sans vouloir enlever à la salive ce privilége, ne lui en laissent qu'une faible partie : ils établissent, ils supposent ingénieusement quelque chose de plus efficace qui se trouve dans l'estomac et les intestins, et provient de la tunique muqueuse ou glanduleuse qui les tapisse : cet agent fermentatif, on le nomme le *menstrue* de l'estomac.

Pour dire ici toute la vérité, ces diverses opinions me paraissent de part et d'autre douteuses et incertaines, et je suis persuadé qu'il convient de prendre un juste milieu dans cette question, pour les raisons suivantes :

1° Pourquoi et comment croyons-nous que la digestion s'opère si promptement, comme on le dit communément, attendu que, d'après l'expérience journalière même des paysans, il est certain que la nourriture que nous prenons reste dans le corps pendant vingt-quatre heures, à moins qu'on n'y mette un obstacle extraordinaire, et qu'elle y demeure même plus long-temps avant d'en être expulsée, après que les parties assimilables en ont été séparées? Tout le monde sait, en effet, qu'une boule de bois, de buis par exemple, et même une noix muscade avalée, sort du corps avec les excréments comme à une époque fixe, presque à la même heure du jour suivant ou à peu près, plus tôt néanmoins *après* qu'*avant*.

2° Pourquoi, à une si petite quantité d'aliments solides, apportons-nous une si grande masse de ferment, au point de devenir ridicules aux yeux de nos servantes, quand elles comparent ce qu'elles obtiennent lorsqu'en une nuit, avec la deux-centième partie de ferment, elles parviennent à faire fermenter une grande masse de pâte à l'aide d'une douce chaleur, comme par une saison d'été?

3° En nous appuyant sur la précédente considération, pourquoi une si grande quantité de salive est-elle mêlée aux

aliments dans la mastication, et s'avale-t-elle après que le bol alimentaire est déjà avalé? Pourquoi y a-t-il aussi dans le duodénum une autre liqueur salivaire venant du pancréas? Pourquoi faisons-nous couler de la tunique glanduleuse une autre masse d'un nouveau ferment, et pourquoi, contre toutes les règles, mêlons-nous les choses qui ont déjà fermenté ou sont en fermentation, avec un autre mode de fermentation?

4° Dans quel but, après avoir fait intervenir une si grande quantité de ferment, y a-t-il une si grande chaleur dans les organes abdominaux internes?

5° Pourquoi, en outre de ces choses et en dehors de la nécessité de ce ferment, voit-on les corps les plus durs, tels que os, corne de cerf, tendons, etc., être réduits en peu d'heures en une bouillie très-molle par le fait seul de la vapeur d'eau, ces substances étant préalablement renfermées dans un vase clos de manière à les mettre entièrement à l'abri du contact de l'air?

Je me résume, et je dis comme conséquence de ce qui précède: 1° Nous possédons un estomac et des intestins renfermés dans l'abdomen et à l'abri de toute influence atmosphérique directe; 2° notre corps possède une chaleur tiède d'environ 48 à 50°; 3° il faut plusieurs heures pour que les aliments aient le temps de parvenir au colon et au rectum; 4° il y a dans le corps une si grande masse de salive et de suc pancréatique, qu'on ne saurait leur donner simplement le nom de *ferment,* à cause de leur manque de proportion, en comparaison de cette petite quantité de levain que l'on est dans l'usage d'employer pour faire entrer si promptement en fermentation une si grande quantité de pâte; 5° il existe dans ces matières tant d'obscurité et une telle pénurie d'*expérimentation* dans une opération qui, avec les raisons déjà alléguées, n'exigerait rien de semblable, tandis que ces raisons s'y opposent au

contraire, que je dois rejeter comme oiseuse cette hypothèse considérée dans son origine, et que je ne saurais partager une pareille opinion.

C'est pourquoi, d'après ces causes provenant soit du *ferment*, soit du *menstrue*, ainsi que je l'appelle, du ventricule et des intestins, — en acceptant ce qui provient réellement du canal pancréatique et des glandes conglomérées des intestins, qui n'ont rien de commun avec la membrane muqueuse, glanduleuse et velue ; — d'après, dis-je, ces causes mises en action, et d'après cet organisme des intestins, je porte plutôt ma considération sur la chaleur, que j'avoue non-seulement pouvoir agir d'une manière efficace sur cette fermentation si prompte, ainsi qu'on le pense généralement; mais je le fais, ne craignant pas de le répéter, avec cette réserve que je n'entends pas parler ici d'une chaleur essentielle ni même commune, mais bien plutôt d'une chaleur accidentelle et spéciale, entièrement en dehors d'une chaleur externe : c'est là ce que j'entends par cette chaleur inhérente et propre aux organes corporels.

Il est notoire, en effet, que toute chaleur normale ou anormale, qui se manifeste dans le corps, provient du sang et de son mouvement interne, naturel ou même insolite et contre nature ; d'où il suit que, dans les diverses parties du corps où le sang abonde en plus grande quantité, dans des vaisseaux plus amples, il se développe aussi une plus grande chaleur.

Or, cette assertion se confirme particulièrement au point de vue du foie et de la rate : ces organes, en effet, contiennent une grande quantité de sang pur et vermeil ; la rate surtout, qui renferme une quantité très-notable de sang artériel, jouit d'une chaleur vraiment remarquable. C'est pourquoi je pense que ces deux viscères, adjacents à l'estomac, en outre des fonctions qui leur sont dévolues et propres, sont aussi, d'après leur structure, destinés à cette

fin secondaire ; de sorte qu'à l'instar de charbons allumés autour d'une marmite ils aident à la coction alimentaire : ce que démontre encore mieux leur position convenable et mécanique, en ce que (d'après le principe établi ci-dessus sur l'expérience du ramollissement des os) la concentration de dessous et de dessus de la chaleur organique favorise bien certainement la coction ou la résolution et la dissolution des substances alimentaires : c'est là une chose que peuvent observer bien souvent les cuisiniers, et principalement les fondeurs de métaux.

Il convient, je crois, avant d'aller plus loin, d'exposer ici en peu de mots ce que certains auteurs ont soutenu avec instance à ce sujet, savoir : 1° que l'on doit, en cette circonstance, prendre les *esprits* en plus haute considération que le sang lui-même, attendu que ces premiers sont regardés comme renfermant une bien plus grande quantité de calorique, et exerçant une souveraine domination sur l'estomac et les intestins par l'intermédiaire de la tunique nerveuse de ces organes ; 2° que si une telle chaleur (*ab extrà*), étrangère aux organes, est réellement nécessaire, pourquoi est-elle plutôt appliquée plus particulièrement à l'estomac qu'aux intestins eux-mêmes, puisque ceux-ci sont pareillement destinés à accomplir la digestion ?

Je dirai d'abord, pour répondre à la première assertion, que je nie qu'il y ait dans ces *esprits* une *chaleur intrinsèque, matérielle* et *formelle,* mais qu'elle est purement *efficiente*, puisqu'il est reconnu et établi par la physique que la chaleur n'est ni l'agent moteur ni le mouvement lui-même pris abstractivement, mais qu'elle est le résultat de l'*ébranlement de chacune des particules mises en mouvement*.

Quant à la seconde assertion, je crois qu'elle vaut à peine le soin d'une réponse : en effet, selon la condition différente du sujet auquel s'applique la digestion, c'est-à-dire de l'aliment, il est bien évident, ce me semble, que

la digestion des substances alimentaires peut être accomplie aisément et de diverses manières, en passant d'un intestin dans un autre. N'est-il pas manifeste et rationnel, en effet, que l'estomac, qui, après la simple mastication, reçoit les aliments encore grossièrement broyés, ait besoin, pour les réduire en une substance plus homogène et pour les délayer, d'une énergie digestive plus puissante et plus active que les autres organes placés après lui, alors qu'ils ne sont destinés à les recevoir que lorsqu'ils ont subi une notable altération ?

Ces faits une fois établis, et les intestins étant entièrement exclus par ce moyen de toute *influence instrumentale et formelle,* voyons maintenant comment ils concourent au phénomène *matériel* ou *subjectif* de la digestion.

Cela se fait d'une double manière : premièrement, en vertu de la *localité,* en tant que les intestins reçoivent ou contiennent la matière ou sujet de la digestion, c'est-à-dire qu'ils fournissent le *lieu* pour recevoir et contenir cette substance alimentaire, ce que j'appelle *contenance absolue;* en second lieu, en vertu du *mouvement,* en tant qu'ils ne retiennent que pendant un certain temps déterminé les parties les plus grossières et superflues, après quoi ils les rejettent au-dehors, ce que je puis appeler *contenance relative et temporaire.*

Les intestins accomplissent ces importantes fonctions au moyen de la double cavité matérielle qu'ils possèdent dans leur organisme, ainsi qu'à l'aide de la contexture compliquée de leurs fibres charnues, dont l'usage naturel est normalement dirigé par l'âme, selon les lois préétablies par le Souverain Créateur, et c'est ainsi que tout s'accomplit, selon l'*essentialité* constitutive des intestins.

Je vais maintenant examiner brièvement, dans les deux articles qui suivent, et la faculté de *contenance* et la propriété *motrice* des intestins.

ARTICLE Ier.

De la contenance absolue des intestins.

Les aliments, après avoir subi la mastication, sont transmis à l'estomac au moyen du mouvement animal des muscles œsophagiens; ils pénètrent alors dans la cavité du ventricule, qui a la faculté de s'étendre et de s'élargir prodigieusement; de telle sorte que, tandis que le mouvement de déglutition se termine à la fin de l'œsophage ou à l'orifice supérieur de l'estomac, ces mêmes aliments, introduits dans sa cavité et poussés par d'autres qui leur succèdent, portent l'expansion dilatante de cet organe en bas et sur les côtés, jusqu'à le tendre et en faire une masse énorme, selon la quantité et la qualité des substances ingérées, et selon ses propres dimensions respectives de capacité, d'ampleur et de profondeur.

Or, cela se passe ainsi, non-seulement parce que le cul-de-sac de l'estomac est placé au-dessous du plan horizontal des deux orifices de cet organe, mais encore parce que l'extrémité supérieure du duodénum, lorsque l'estomac est plein, s'élève non directement et en droite ligne, mais plutôt en suivant la concavité de l'estomac et en s'inclinant du côté de l'orifice gauche correspondant à l'œsophage. Il suit de là qu'il faudrait, avant que les portions précédentes des aliments et du bol alimentaire fussent chassées par la pression de ceux qui leur succèdent, non-seulement que toute la capacité de l'estomac fût distendue outre mesure; mais encore il faudrait que les déglutitions subséquentes se fissent avec une grande violence, pour pouvoir précipiter une si grande quantité d'aliments.

Mais la nature n'emploie pas des moyens aussi étranges et aussi violents; au contraire, par un mouvement doux, paisible et régulier, après la dissolution des aliments,

elle les pousse successivement de l'estomac dans l'intérieur des intestins, lesquels possèdent une capacité plus étroite et plus resserrée ; en sorte que tout ce que le chyme contient de substance vraiment *nutritive* peut être plus commodément absorbé, sucé et retiré des bols cylindriques formés par les parties les plus ténues des aliments digérés. Comme c'est là une chose très-évidente par elle-même, je ne m'y arrête pas plus long-temps, et je passe à l'appréciation du *mouvement péristaltique*.

ARTICLE II.

De la contenance des intestins relative au temps, c'est-à-dire du mouvement des intestins.

Au point de vue du sujet qui va m'occuper, on doit noter ce que j'ai déjà dit sur l'énorme distension dont est susceptible la capacité de l'estomac ; elle est pourtant limitée par l'habitude journalière, ou par le terme posé par la nature elle-même.

On arrive rarement à ce terme extrême, et l'on observe habituellement celui que l'on a accoutumé ; mais si on dépasse ce terme accoutumé d'amplitude de l'estomac, l'organe irrité se contracte aussitôt et on voit survenir presque en même temps la nausée, que l'on ressent aussi lorsqu'on avale une trop grande quantité d'aliments; alors, en effet, se manifestent les envies de vomir.

C'est pourquoi, l'estomac, satisfait selon sa capacité, gardera toujours, sans les rejeter, les aliments qu'il a reçus, jusqu'à leur entière assimilation et absorption pour la nutrition animale, ou bien les poussera et s'en délivrera, soit activement, soit même passivement. Or, il n'arrivera pas, comme la première supposition le donne à penser, que l'estomac garde les aliments un si long temps, parce que la majeure partie de ces substances alimentaires est étrangère à toute nutrition, et qu'elles ne sauraient par

conséquent séjourner un trop long temps ; il n'arrivera pas non plus que l'estomac repousse les aliments, car il n'y a pas en lui quelque chose qui ait la propriété de retenir ou de rejeter. C'est donc une opinion qui tienne le juste milieu, qu'il faut professer. Je vais, en peu de mots, expliquer comment ces phénomènes s'accomplissent instrumentalement.

Je ferai observer, avant tout, que mon intention est de rechercher la cause *instrumentale* plutôt que la cause *efficiente*, soit physique, soit morale ou impulsive de ce mouvement, en vertu duquel les substances contenues dans l'estomac sont poussées de cet organe vers les autres intestins, jusque vers les parties les plus inférieures.

Ce qui me fait croire du reste à l'inutilité de traiter de pareilles matières, d'ailleurs hérissées de difficultés et stériles dans leurs résultats, c'est la manière ordinaire dont on parle, dans le monde médical, de ces divers mouvements et de ceux qui sont de même nature.

On a l'habitude de dire, en effet, pour donner une explication satisfaisante de ces faits, que la digestion des aliments, c'est-à-dire leur dissolution, s'opère dans l'estomac par un certain mode de fermentation : cette fermentation aurait pour compagne immédiate une acidité *sui generis*, et ce serait par son intermédiaire que la tunique muqueuse et velue de l'estomac se contracte, et que par cette contraction successive s'opère l'expression des parties les plus liquides d'abord, et puis enfin des parties les plus grossières, jusqu'à l'évacuation complète des aliments.

Bien que les choses se passent réellement de la sorte, néanmoins la cause qu'on se plait à assigner à ces phénomènes me paraît contestable et douteuse pour deux raisons : 1° parce que le vinaigre ordinaire, le levain des boulangers, même les drastiques acides, âcres, salins et de tout genre, ne troublent nullement le ventre, lorsqu'au contraire

les purgatifs devraient produire un effet plus ou moins violent si l'acidité était réellement la cause de la contraction péristaltique des intestins; 2° parce que le mouvement péristaltique de tous les intestins ne doit absolument rien aux tuniques, soit glandulaire et velue, soit nerveuse; mais il doit être seulement rapporté à la tunique fibreuse externe (ou musculeuse), chose facile à démontrer à qui le voudrait, et cela par une expérience directe anatomico-physique, mais c'est là chose superflue.

En effet, quiconque connaîtra quelle est la position anatomique de la tunique nerveuse, s'apercevra aisément que celle-ci ne peut absolument rien sur le mouvement péristaltique imprimé aux aliments par les intestins.

Je me fais un plaisir de déférer plutôt cette influence à l'âme et à son action immédiate, comme étant dans le corps de l'homme la seule cause efficiente de tout mouvement et comme étant seule capable d'agir au choix de sa volonté[1]; ainsi qu'on peut très-bien l'inférer de la première des deux assertions ci-dessus, la dissidence n'a donc lieu que dans l'assignation de la *cause impulsive*.

Or, cette proposition sus-indiquée, appelle de ce nom de cause impulsive l'*aigreur*, et si on cherche à expliquer la chose, voici ce qui en résultera: l'aigreur *irrite*, l'irritation est une *sensation*, et tout sujet de *sensation finale* ou d'*appréhension* gît seul dans l'âme. Les tuniques soumises à l'irritation *se contractent*; la contraction c'est le *mouvement*, et ce mouvement n'a de rapports avec le corps que d'une manière *subjective* et purement *passive*, tandis qu'il provient directement de l'âme d'une manière efficiente. Il est donc vrai de dire qu'en ceci il y a des parties subissant la contraction, et une puissance qui les détermine et les provoque[2]. Que la contraction présuppose une irritation

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. IV.

[2] On peut facilement voir, d'après cette simple période, quelle était déjà

quelconque comme cause impulsive, soit, je l'accorde; mais je me crois en droit de refuser, par les raisons déjà énoncées, d'admettre comme cause et sujet d'irritation les mêmes faits qu'on a bien voulu alléguer.

Je pense donc plutôt que l'âme maintient tous les intestins dans un état de compression, comme dans un état de tonicité normale, et qu'elle les rétablit elle-même dans cet état lorsqu'ils sortent des lois naturelles. Mais voilà qu'à cette occasion se présentent quelques objections, savoir: 1° La cause impulsive de la contraction est supposée, d'après la thèse, être un surcroît, une ampliation quelconque dans la capacité; c'est pourquoi, plus celle-ci sera grande, plus violente sera, sans doute aussi, la contraction des parties. 2° Or, les purgatifs n'agissent pas sur les intestins en les distendant, puisque, employés à très-petite dose, ils activent néanmoins très-violemment cette contraction. 3° Les flatuosités ou gaz intestinaux distendent énormément le tube digestif et ne précipitent point pour cela cependant la *déjection* des excréments, qui 4° ne s'effectue pas même par une abondante boisson.

A ces diverses assertions je réponds, en premier lieu, que je nie la conséquence de la première objection: en effet, ce n'est point tout d'un coup ni avec violence que s'opère le retour des intestins sur eux-mêmes, surtout si la distension s'est opérée lentement; mais il s'effectue plutôt avec tranquillité et modération, puisque, le développement exagéré des tuniques intestinales s'étant accompli comme par degré et peu à peu, il ne peut point y avoir un retour prompt et subit. Et cependant ce retour finit par s'effectuer si on ingère une trop grande quantité d'aliments solides, ainsi

de bien bonne heure la tendance de cet esprit éminent qui, à 24 ans à peine, pouvait bien se poser en maître, même parmi ceux qui l'ont tant méconnu. Ces quelques paroles indiquent, dis-je, et la profondeur de conception et la puissance du génie naissant de ce médecin-philosophe qui remplit bientôt après le monde entier de la grandeur de son nom.

que le démontre le vomissement qui en est la suite ; ou bien, si ces substances ont subi une plus prompte décomposition, et ont été par conséquent aptes à une plus prochaine distribution : néanmoins, jusqu'à ce que l'équilibre se rétablisse, il se manifeste des *cardialgies*, des *sueurs froides*, de l'*anxiété*, la *lipothymie* même ; indication évidente de ce qui se passe dans l'estomac.

A la seconde objection, je réponds : Je distingue avec raison en cette matière l'état *naturel*, l'état *non naturel* et celui *contre nature*. En effet, toute expérience dit et confirme que la seule distension des intestins ne cause jamais autant de mal que la plus légère souffrance provenant d'une substance *solide contenue contre nature* dans les intestins : c'est ainsi que, chez plusieurs individus, un gonflement venteux du ventre, n'occasionnant du reste aucun violent malaise, se dissipe par des vents et des renvois. C'est pourquoi, pour en revenir à la distinction que j'ai établie ci-dessus, je considère les aliments comme un contenu *non naturel* sans doute, mais nullement *contre nature*. J'affirme donc que cette matière lymphatique qui, par suite de l'action des purgatifs, s'écoule des glandes conglomérées des intestins et du canal pancréatique, dévoile, moins par sa *quantité* que par sa *qualité*, parce qu'elle est ou a été notablement altérée par les matières purgatives, dévoile, dis-je, un état qui déjà n'était plus normal, et qu'en conséquence, l'âme agissant d'une manière élective la rejette en aussi grande quantité que si le sang s'écoulait dans l'estomac ou dans les intestins par suite de la diérèse des vaisseaux.

En un mot, je pense que cet acte par lequel l'âme chasse ainsi la purgation et les matières que celle-ci a corrompues, n'est pas moins électif que cet autre acte par lequel elle fait excréter une abondante humidité par les pores de la surface cutanée, après qu'on a pris la poudre

d'antimoine diaphorétique fixe et presque insoluble par toute liqueur drastique, poudre qui seule, et en quelque sorte par sa présence, paraît être la cause impulsive de cette transpiration.

Quant à la troisième objection, elle n'est nullement contraire à notre thèse, puisqu'on peut en inférer que, lorsqu'il y a distension, il doit s'ensuivre une *complète* évacuation, devant s'exécuter en masse et violemment. Qui ne comprend, en effet, que la distension des intestins par les flatuosités en occasionne aussi la contraction (ce que prouvent et démontrent assez clairement ces promptes évacuations par le haut et par le bas), mais que cette contraction n'est pas assez violente pour que tout le contenu des intestins sorte à la fois, ou qu'elle provoque le retour subit et complet de l'intestin sur lui-même? En deux mots, une distension soudaine et contre nature doit être réprimée subitement et énergiquement; lorsque, au contraire, cette distension s'opère d'une manière successive, lente, et devient habituelle, elle doit être traitée d'une manière bien différente.

Je réponds, enfin, à la quatrième objection, et je dis que la raison pour laquelle la *boisson* ou la distension liquoreuse n'atteint pas le ventre, est tout-à-fait manifeste: c'est parce que la nature possède à son service des voies différentes pour vider les intestins. Ces voies sont les mêmes que celles par lesquelles elle ramasse son chyle en le séparant des autres matières: or, la boisson, comme la plus mobile substance parmi les substances alimentaires, est placée dans son équilibre et normalement distribuée en passant facilement d'un intestin dans un autre, bien que cependant une absorption trop copieuse et subite d'une boisson quelconque provoque, de la part de la cause efficiente du mouvement, un rétablissement prompt et énergique: c'est ainsi, en effet, que s'opère chez les ivrognes le vomissement au moment de leurs libations excessives.

Une boisson trop copieuse détermine, d'une part, la contraction des intestins, et, d'autre part, ne la provoque pas d'une manière absolue ; elle détermine, dis-je, une contraction partielle, durant jusqu'au moment où cette boisson est digérée normalement et régulièrement, ou même qu'elle est transvasée des intestins dans les vaisseaux absorbants ; elle ne provoque point, au contraire, une contraction absolue et complète, parce qu'elle ne les atteint pas tous indifféremment.

Cependant il est utile de faire remarquer ici que les boissons qui sont de nature visqueuse, ne pouvant par cela même être poussées dans les vaisseaux, occasionnent dans l'intestin, par leur stagnation, un mouvement de systole, autrement dit *péristaltique:* d'où ces sortes de liqueurs, dites *humectantes,* exercent leur action pendant toute une journée sur les intestins, ainsi que le prouve l'expérience. Il en est de même aussi des substances purgatives et autres semblables qui résolvent la viscosité des humeurs (tels sont, par exemple, les alcalis fixes), et qui, dans leur vertu laxative, ou s'émoussent, ou perdent complètement leur propriété; de même, au contraire, qu'à part ces derniers, on observe aussi des substances dites *plus drastiques* qui communiquent aux humeurs une espèce de viscosité : telle est la coloquinte qui pousse et chasse hors des intestins (à cause de sa viscosité) les matières dépouillées de toute viscosité qui y étaient contenues ; or, c'est en les imbibant d'une couche visqueuse qu'elle parvient à cet effet.

Après m'être suffisamment étendu sur la cause instrumentale, efficiente et impulsive, je vais tâcher d'expliquer comment tous ces divers phénomènes s'accomplissent par sa médiation. Cela a lieu, en effet, à l'aide des tuniques fibreuses, soit longitudinales, soit transversales, qui, par la contraction ou la crispation de chacune de leurs fibres,

prennent dès le début une forme serpentine à l'instar des vaisseaux variqueux, et qui, dans un état de contraction plus grande, affectent l'état de complication intérieure des testicules, comme on le voit à l'œil nu dans les intestins des grenouilles, et spécialement des crapauds de terre, ainsi qu'affirme l'avoir vu et observé l'illustre et habile Grews dans son *Anatomie comparée des intestins et des estomacs chez quelques quadrupèdes*[1]. A l'aide de cette contraction, la longueur des fibres intestinales décroît d'une manière notable, tandis que leur largeur augmente sensiblement; ce qui fait que ces fibres n'ont plus l'aspect d'une masse compacte, mais sont assez séparées les unes des autres, afin qu'il ne puisse point survenir dans la suite le désagrément d'une augmentation en largeur de chacune des fibres, et qu'il ne se déclare aussi une certaine opposition et résistance des tuniques intestinales. En effet, ce qui manquerait en longueur à ces fibres devrait se retrouver sur la largeur, et agrandir par conséquent la cavité intestinale qui constitue la capacité; le contraire arriverait si c'était la tunique transversale qui fût contractée. Or, cette contraction se fait, au point de vue du terme ou du but final, des parties supérieures vers les parties inférieures, et, sous le rapport du temps, elle s'opère lentement et d'une manière à peine sensible, jusqu'à ce qu'enfin le mouvement péristaltique parvienne jusqu'au rectum, et qu'à l'aide du concours simultané des muscles de cette région et de ceux de l'abdomen, ainsi qu'à l'aide du mouvement volontaire des intestins, tout ce que renferment ces organes soit expulsé entièrement du corps humain.

[1] Grews, *in the comparatife Anatom. of gats and stomacks of some quadrupeds.*

SECTION IIe.

PATHOLOGIE.

DE LA LÉSION DES INTESTINS, ET DE LEUR ANOMALIE.

Il est généralement admis comme axiome dans le langage pathologique, qu'il y a *maladie* toutes les fois qu'il existe une *lésion matérielle* d'une partie *organique* quelconque; tandis qu'on entend simplement par *symptôme, toute lésion formelle* ou *fonctionnelle* de cette même partie. D'après ce court aperçu, j'espère qu'il sera aisé de découvrir quand est-ce que nous aurons affaire à une vraie maladie *intestinale,* et quand est-ce que nous n'aurons à combattre que de simples *symptômes*. Je crois donc devoir établir à cette occasion deux classes distinctes d'affections morbides de cette région, savoir: la première, qui comprendra les maladies intestinales; la deuxième, qui en renfermera les seuls symptômes.

Mais comme ces deux modes d'affection sont *divers,* bien qu'ils se rattachent à un seul et même siége, bien qu'ils puissent avoir entre eux une certaine analogie sous le rapport des phénomènes, et qu'ils existent même dans les conditions qui produisaient la santé, il convient alors de rechercher où gît subjectivement la *lésion*. C'est là ce que je m'efforce de faire dans le reste de ma dissertation.

CHAPITRE Ier.

DE LA LÉSION DES INTESTINS DANS LEUR CONSISTANCE, OU DE LEURS AFFECTIONS MORBIDES.

Dans la partie physiologique de ma dissertation, touchant le *matériel* de l'organisme des intestins, j'ai étudié ces

derniers au point de vue de leur *consistance*, et j'ai dit, à cette occasion, que les intestins sont des organes solides, creux, dissimilaires et contenus dans le bas-ventre. Mais il suffisait alors, pour démontrer leur *solidité*, de fournir un simple exposé de leur différence ; à présent, au contraire, comme leur lésion a principalement lieu dans leur *conformation*, il convient, avant tout, de trouver la raison même de cette conformation.

Mais comme les diverses parties du corps ne sont pas seules et isolées, mais bien associées entre elles, et que leurs lésions peuvent être étudiées sous ce double point de vue, j'examinerai les maladies des intestins, premièrement sous le rapport de leur *conformation*, et en second lieu sous celui de leur *site*.

ARTICLE Ier.

Maladies des intestins relatives à leur conformation.

Ainsi que tout le monde le sait très-bien, tout *solide* doit être défini sous le triple point de vue de sa dimension, comme un corps ayant *longueur, largeur* et *profondeur;* et c'est d'après ces conditions, c'est-à-dire d'après les rapports et proportions qui existent entre ces divers modes, que résulte la figure ou la conformation *déterminée* et *spécifique* d'un corps quelconque. Or, toutes les fois que cette conformation est altérée dans une des conditions de sa dimension, soit par l'*augmentation*, soit par la *diminution*, soit même par une sorte de *dépravation* quelconque, je constate qu'il y a maladie de conformation (ou *vice de conformation*). C'est là justement ce qui va être le sujet de cette étude.

Quant à leur *longueur*, je dis que les intestins sont rarement et même presque jamais atteints d'affections morbides, si l'on en excepte cette espèce de contraction en

longueur qui se passe dans les évacuations, savoir : de bas en haut pour l'estomac, et de haut en bas pour les autres intestins, dans la direction de leurs fibres longitudinales, ainsi que le démontrent évidemment l'autopsie cadavérique et la dissection. Pour ce qui regarde, en outre, la chute de l'*anus,* je pense qu'on doit la classer de préférence dans les maladies de *site,* ainsi que je le prouverai plus tard.

Au point de vue de leur *largeur* ou *ampleur,* les intestins sont lésés, soit par distension, soit même par un trod grand resserrement , soit enfin par une entière obstruction.

La distension des intestins 'peut être provoquée : 1° par une trop grande quantité d'aliments ingérés coup sur coup ; 2° ou bien par l'accumulation de ces mêmes aliments audèssus du lieu de l'obstruction ; 3° ou bien, enfin, par les flatuosités ou vents.

Les deux premiers modes de distension intestinale étant suffisamment évidents par eux-mêmes, il convient seulement de jeter un coup-d'œil sur l'étude pathologique du dernier de ces genres de lésion par distension, afin de bien déterminer la différence réelle qui existe, au point de vue de leur origine, entre cette sorte d'état morbide et les autres espèces d'états vaporeux. Dans le premier cas, en effet, les flatuosités sont surexcitées par le froid et calmées ou dissipées par la chaleur. Je ne prétends pas dire pour cela que ce soit par le refroidissement *direct* du *ventre,* mais bien au contraire et surtout par le refroidissement des *extrémités* du corps, que cet état de distension abdominale est occasionné.

Il s'agit donc de bien examiner la question, et de manifester mon doute à cet égard, à savoir : *si*, comme le pense Sylvius, *il est réel qu'on doive placer la cause matérielle de cette distension dans la pituite visqueuse (humeur muqueuse) qui séjourne dans les intestins, et*

qui serait réduite en vapeur par l'action d'une bile oléagineuse. Nous ne le croyons guère, attendu qu'il n'y a en nous aucune analogie mécanique qui puisse produire un pareil effet, et qu'il n'est nullement certain que les substances visqueuses puissent être réduites à l'état de vapeur par l'action des substances huileuses ; car il paraît, au contraire, que l'on peut rapporter ce fait cité par Sylvius, non pas tant à l'effet d'une telle décomposition qu'à la chaleur même que produisent les substances huileuses fournies goutte à goutte, et qui se répand ainsi peu à peu dans tout le corps.

L'opinion émise par Willis dans sa *Pharmacie rationnelle,* où il traite de la purgation, est par moi regardée comme insuffisante, alors qu'il pense que les flatuosités ou gaz intestinaux sont chose ordinaire et presque naturelle, et qu'il désigne ensuite et regarde comme de peu d'importance et légères les flatuosités qui se forment pendant la digestion ; tandis qu'il ne mentionne même pas ces sortes de flatuosités bilieuses qui surviennent dans les cas d'obstruction et lorsque le travail de la digestion est achevé : c'est cependant de celles-là qu'il est ici question. — A moins qu'il n'en parle dans ces mêmes passages où, confondant comme d'habitude les *esprits animaux* avec l'*air* ou *souffle,* il regarde les flatuosités et les coliques des personnes atteintes de tympanite comme étant matériellement produites par la présence d'esprits animaux, ce que personne ne voudra croire aveuglément.

Pour moi, d'après l'observation attentive des faits, il est constant que les flatuosités sont toujours précédées, dans leur formation, par un refroidissement actuel, pour si minime qu'il soit, et que ce refroidissement est ordinairement suivi d'un *affaiblissement notable subit et momentané de la chaleur naturelle du corps, accompagné d'une indicible anxiété dans la région précordiale, avec un léger vertige*

et un sentiment de froid intense[1]. Ces symptômes disparaissent ou diminuent plus ou moins lorsqu'on recouvre le corps de quelque vêtement nouveau, ou qu'on développe en lui un certain degré de *chaleur*. Alors les *vents* qui accompagnent un pareil état, et qui par leur présence distendent tout l'abdomen, sont refoulés de nouveau et disparaissent *le plus souvent même sans aucune explosion*, permettant ainsi aux parois abdominales de revenir sur elles-mêmes et de s'affaisser, comme j'ai pu l'observer sur moi-même il y a environ un an ou deux.

Voici, selon moi, l'opinion la plus probable : de même que, dans les appareils mécaniques, le froid de l'air ambiant venant d'un point provoque la disparition des substances en état de vapeur, — comme, par exemple, lorsqu'on insuffle au moyen d'un grand soufflet un air froid sur une marmite pleine d'eau bouillante; — de même aussi, lorsque, dans un acte de développement de chaleur interne, il survient une cessation subite de cette chaleur, les substances liquides contenues dans le corps doivent se réduire en vapeurs, et puis celles-ci, une fois formées, ou s'échappent sous cette même forme, ou se concentrent de nouveau, une fois que le corps s'est réchauffé également de partout.

C'est pourquoi je dirai en passant, comme pour exciter la curiosité d'une certaine classe d'individus, et pour donner lieu à leur investigation ultérieure : Comment se fait-il que les flatuosités, s'échappant en apparence de la surface interne et muqueuse des intestins, ne franchissent pas les mêmes voies que celles que le chyle et les boissons, bien plus grossiers que la substance de l'air, franchissent et suivent (ces gaz étant plus fortement pressés et plus portés à sortir que les aliments, à cause de la distension même qu'ils provoquent directement)?

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. V.

La *coarctation* ou resserrement des intestins, que nous avons placée en second lieu dans les affections de leur ampleur, — en mettant à part cette espèce de coarctation intestinale qui provient de l'habitude d'une faible alimentation, — ne peut être que le résultat d'un mouvement considéré comme principe actif : je veux dire qu'elle n'est autre chose que la contraction même des intestins, état affectif dont je parlerai en son temps.

Une telle contraction a réellement pour cause la consistance, l'épaisseur et la fermeté principalement des *fibres charnues* de l'estomac. Or, cette consistance et cette fermeté, c'est-à-dire cet état de contraction, provient de ce que ces fibres n'atteignent jamais leur dernier degré d'extension possible ; d'où il arrive que, si ces mêmes fibres sont une fois distendues outre mesure, toutes ensemble elles se détendent dans leur continuité, et reviennent par l'effet seul de l'habitude dans leur état normal ; et, dans cet acte même, il se manifeste une *douleur* qui, bien que n'étant pas extrême et intolérable, est cependant remarquable, et cause de l'anxiété et beaucoup de fatigue au patient, jusqu'à ce qu'enfin, si cette contraction devient excessive, l'état affectif cesse par le vomissement; ou bien, si elle est moindre, ce même état disparaît par suite d'une distribution normale des aliments.

Quant à l'*obstruction,* autrement dite *opplétion,* ou même la suppression presque totale de la cavité intestinale, elle est due habituellement, soit à une cause externe, soit même à une cause interne.

La cause *externe* peut être considérée d'une manière générale, ou bien encore selon son mode d'être contre nature. Sous le premier point de vue, les *signes* doivent en être recherchés dans le mode d'emprunt ou origine extérieure de cette cause, ainsi qu'on en trouve l'exemple dans

le fait d'une pièce de monnaie chez Kerckringius[1] ; ou bien dans la supposition raisonnable de cette même cause, comme la présence de *vers intestinaux,* dont il est rapporté un exemple dans les *Actes des curieux de la nature,* XIe année, c'est-à-dire dans la 118e observation, p. 300, 1re année de la seconde série de dix ans. Cette observation est appuyée sur des signes confirmatifs et réels. Sous le second point de vue, ou touchant son *mode d'être,* la cause externe provient habituellement de l'endurcissement des matières fécales sous forme de boules, amoncelées tantôt dans les inégalités celluleuses du colon, tantôt dans les circonvolutions resserrées de l'iléon, qui, par cela même, ne permettent point la pression qui doit avoir lieu par la contraction naturelle des intestins; ce qui révèle et fait présager, par l'agglomération des matières qui se sont accumulées successivement et d'après l'état de corruption des matières stagnantes, les érosions intestinales, les inflammations de ces organes et l'inversion du mouvement péristaltique, suivies du vomissement des excréments ou de la destruction complète de l'iléon.

La cause *interne* de l'obstruction des intestins, prise au point de vue de la substance matérielle de ces organes, se trouve tantôt dans le changement de *site* de la substance interne de l'intestin, perdant ses rapports de connexité par l'effet de son repliement sur elle-même : c'est ce genre de lésion qu'a décrit Sylvius[2], et dont Peyer a expliqué le mode de production dans son *Traité des glandes*[3]; tantôt aussi elle se trouve dans l'*augmentation* remarquable du volume des parois intestinales, conjointement avec la *suppression* du mouvement péristaltique dans cette région, à cause de l'état affectif des fibres.

[1] *Spicil. anat.*, obs. 1.
[2] Prax., l. I, c. XV.
[3] C. 9, pp. 81 et 83.

Or, comme ces dernières lésions proviennent plus ordinairement des premières, c'est-à-dire de cette sorte de redoublement (duplicature) de l'intestin sur lui-même, provoqué par la présence d'un solide quelconque, entraînant en quelque sorte l'intestin sur son passage, ou résistant aux efforts de cet organe ; comme aussi un pareil état inflammatoire, et l'engorgement produit par l'arrêt des matières fécales, et le vice dans la situation, concourent à cet effet avec l'influence d'un air froid ambiant et tendent à provoquer la congélation des humeurs, je dois sans doute mettre au nombre des causes cette cause plutôt externe : je veux dire le changement de situation, lorsque la partie atteinte et relâchée se tuméfie par le contact de l'air extérieur trop froid, et ne peut plus être ramenée à sa place naturelle, à cause de l'occlusion et du resserrement de l'ouverture du péritoine, par laquelle la chute de l'intestin s'est opérée, d'où les matières fécales ne peuvent pénétrer au-delà de ce point de resserrement de l'anse intestinale.

Aux lésions que je viens d'énumérer, et qui ont trait à la largeur ou ampleur des intestins, succèdent celles de ces mêmes organes, considérés dans leur profondeur matérielle ou épaisseur. Ces lésions consistent, soit dans l'augmentation, soit dans la diminution du volume des parois intestinales : les premières constituent les tumeurs de tout genre, les secondes sont insignifiantes par elles-mêmes.

Ici, comme partout ailleurs, les tumeurs se forment par le séjour et la stase des humeurs ; ce qui arrive quand les voies, ou trop étroites, ou obstruées par des corps étrangers fortuitement introduits dans ces parties, ne peuvent laisser un libre passage à ces humeurs. Or, les deux humeurs les plus généralement répandues dans le corps, le sang et la lymphe, produisent des inflammations, par suite de leur stase et de leur fermentation opérée par le mélange de leur substance. Le squirrhe provient lui-même d'un

dépôt de lymphe coagulée par une stase trop prolongée, et privée de ses particules les plus volatiles et les plus transpirables.

Sont principalement sujettes aux inflammations, les parties qui reçoivent immédiatement une plus grande quantité de sang artériel, comme, par exemple, la tunique dite *nerveuse* et les fibres charnues; sont, au contraire, plus souvent affectées de squirrhe, les glandes conglomérées, disséminées dans les intestins.

Les signes qui peuvent éclairer le *diagnostic* des inflammations intestinales, sont: les obstructions plus manifestes du ventre, la difficulté de déglutition des substances solides, la présence habituelle des vers, la quantité immodérée ou la mauvaise qualité de purgations habituelles, des douleurs de coliques extrêmement violentes et vives, une chaleur brûlante continuelle, la nécessité de se coucher sur l'un des deux côtés et même sur le ventre; enfin, un redoublement extraordinaire dans les douleurs, qui va jusqu'à faire pousser des cris au malade lorsqu'il lâche des vents.

Le *pronostic* des inflammations intestinales est généralement funeste, bien que cette affection soit assez commune, et l'on doit se hâter d'y porter remède dans le but de prévenir la *gangrène* de la partie lésée, car il est bien difficile, je pense, à l'art, de la guérir une fois qu'elle est établie.

Il n'existe, pour ainsi dire, aucuns signes *pathognomoniques* et certains du dernier genre d'affection des intestins, si ce n'est qu'on veuille regarder comme tels une sècheresse du ventre plus grande que de coutume. Cette affection squirrheuse est néanmoins assez dangereuse, attendu qu'elle peut facilement passer à l'état *cancéreux,* ainsi que Scultet (obs. 61) en cite un exemple dans le colon : cet état n'a devers lui aucun signe pathognomonique certain, et ne coïncide

pas, d'ailleurs, avec le diagnostic ordinaire de l'affection inflammatoire de ces mêmes parties. Si nous possédions, en effet, un signe certain de ce genre de maladie, l'on n'aurait jamais qu'à donner un pronostic fatal, puisque dans les parties même les moins nobles du corps, accessibles aux sens, l'on appelle vulgairement avec raison en médecine le *cancer noli me tangere* (ne me touchez pas).

On peut compter au nombre des maladies qui altèrent les intestins dans leur volume ou dans l'égalité de leur surface polie, les affections exanthémateuses qui, ainsi que l'histoire en fait foi, assiègent fréquemment les intestins : telles sont les éruptions varioloïdes, les bubons, les anthrax, etc.

Mais comme ce n'est que lorsque ces sortes de lésions sont refoulées de la périphérie de l'intestin vers l'intérieur, qu'il survient la colique, la diarrhée, le vomissement et le hoquet, alors il n'est plus au pouvoir des hommes de l'art de les traiter comme de simples affections intestinales, car elles ont poussé leurs racines trop profondément; c'est pourquoi je regarde leur étude pathologique comme n'appartenant pas à notre sujet.

Or, de même qu'il peut survenir une lésion quelconque dans la continuité des parties solides, en tant qu'ayant une forme déterminée, de sorte qu'il y ait solution d'unité ou de continuité dans le tout; de même aussi j'étudierai également ce même genre de lésion au point de vue des intestins, provenant d'une cause externe et étant très-dangereuse par des raisons toutes particulières.

Il arrive encore bien souvent, sur les parties externes du corps, que, par les efforts d'expulsion de la nature ou de l'âme dirigeante, viennent se déposer à leur surface des humeurs excrémentitielles viciées appartenant à la seconde digestion, ou bien d'autres humeurs corrompues par un vice spécifique, et de là naissent les *ulcères locaux* ou *généraux*, comme la dartre, la gale, la variole, les bubons, etc.

Il est extrêmement rare, au contraire, ainsi que le prouve l'expérience de chaque jour, de voir la nature agir d'une manière tout opposée, en dehors de toute cause externe, et de la surprendre, par des mouvements contraires à ceux indiqués ci-dessus, déposer dans les intestins une telle matière viciée et morbifique, à moins que cela ne se passe ainsi dans les affections exanthématiques les plus critiques, comme je l'ai déjà fait observer plus haut. Cet effet de rétrocession vers les intestins est néanmoins produit le plus souvent par le concours de causes externes, c'est-à-dire par des causes contre-nature de tout genre cachées profondément dans le corps, ou qui agissent violemment contre lui par une puissance externe quelconque. Dans la première catégorie, on peut classer les vers intestinaux, qui font le plus de ravages dans l'économie animale. Dans la deuxième, on peut signaler les substances difficiles à avaler, soit à cause de leur dureté, soit à cause des aspérités dont elles sont hérissées, soit à cause de leur forme aiguë, soit en vertu de leurs propriétés corrosives. Dans la troisième et dernière catégorie, on doit comprendre enfin les corps *vttlnérants*, *tranchants*, *piquants* et *pénétrant* profondément dans les tissus.

Le diagnostic de ces sortes de lésions est difficile à établir, lorsqu'elles sont dues surtout à la présence de *vers* intestinaux. Qui est-ce qui, en effet, même chez un enfant fréquemment atteint d'affection vermineuse, qui est-ce qui, dis-je, osera déterminer d'une manière sûre tel ou tel genre de lésion provenant de l'érosion faite par les vers, et diagnostiquer d'une manière certaine et infaillible quel est le genre d'affection qui correspond à un symptôme si atroce en lui-même? Et, si l'on y parvient, comment pourra-t-on jamais obtenir la guérison de cette solution de continuité faite dans l'intérieur de l'intestin?

On pourra, sans doute, laisser à la nature le soin de la

réunion de ces parties ainsi divisées ; mais comment pourra-t-on porter un pronostic certain, et par quel moyen parviendra-t-on à prévoir quelle sera l'issue de ce travail ?

Il en est bien autrement de l'évidence du diagnostic de ces lésions de continuité, quand elles proviennent de l'ingestion de substances nuisibles, qui sont sur le point de produire ou qui ont déjà produit leur effet ; le pronostic qu'on pourra en tirer sera également facile et certain. Or, il sera d'autant plus manifeste, que la lésion, provenant d'une puissance externe, aura occasionné une véritable plaie, par suite de la blessure profonde mais sensible de l'intestin lui-même. Or, ce genre de lésion appartient plus particulièrement, ainsi que toutes celles faites par instrument tranchant, à la médecine légale qu'au diagnostic de la médecine ordinaire.

C'est pourquoi, pour ce qui concerne les plaies ou blessures des intestins et leur lésion de continuité en général, on a l'habitude de se demander si leur pronostic est fâcheux et mortel ou non. A ce sujet, nous pourrions citer de grandes autorités médicales pour et contre. On peut, du reste, prendre connaissance de leurs sentiments respectifs à cet égard dans l'article ajouté par l'illustre et excellent seigneur et maître D. Volkamer, sous forme d'observation, dans le *Recueil des actes des curieux de la nature* (1re année, 2e décurie).

Quant à moi, voici, en peu de mots, ce qu'il me paraît raisonnable de dire à cet égard : 1° Il faut soigneusement distinguer les blessures des ulcères, et, dans les deux cas, lorsque la lésion pénètre profondément les tissus ou n'est que superficielle ; 2° il convient de déterminer si le lieu de la blessure ou plaie est près ou loin des grands vaisseaux ; 3° il convient de constater si, au moment de la lésion, l'intestin était *vide* ou *plein ;* 4° si la partie lésée appartient à l'intestin grêle ou au gros intestin ; 5° il faut distinguer les

grandes blessures des intestins, accompagnées d'une large ouverture des parois abdominales, d'avec celles qui ont lieu sans cette dernière condition; 6° il faut enfin faire attention si l'on a affaire à un individu sujet aux douleurs des coliques ou non.

D'après ces conditions, je dis : 1° que les blessures des intestins sont plus dangereuses que les ulcères, en ce que dans les premières un afflux plus grand d'un sang pur et vermeil entraîne plus facilement les inflammations et la gangrène; 2° ce dernier phénomène se manifeste d'autant plus promptement, que les blessures sont plus rapprochées des grands rameaux vasculaires, car, s'il arrive qu'un de ces vaisseaux soit lésé, je regarde la chose comme très-dangereuse; 3° si ces blessures ont lieu au moment où les intestins sont remplis d'aliments, elles seront d'autant plus périlleuses, que les parois intestinales seront plus distendues par les matières alimentaires, car alors ces plaies seront altérées par la propriété légèrement acide du chyme, par la bile, et, suivant même le lieu de la lésion, par la présence des matières fécales; 4° ces blessures sont plus graves dans les intestins grêles, plus délicats par la structure plus ténue de leurs tuniques, qui font toute la base de la consolidation particulière de ces organes; 5° je regarde comme les plus graves celles qui ont lieu chez un individu sujet à la colique et aux flatuosités : ces deux circonstances, en effet, mettent obstacle à la consolidation de la plaie, car elles altèrent et déchirent continuellement les lèvres de la blessure, en les éloignant l'une de l'autre; 6° enfin, je considère comme extrêmement funestes et désespérées, les blessures des intestins faites, sans une ouverture notable des parois abdominales, avec un instrument piquant ou contondant, et provoquant une inflammation subite et instantanée; à ce genre de lésions il faut rapporter aussi celles faites par les armes à feu, etc.

Si donc on observe scrupuleusement toutes ces diverses circonstances, et qu'on acquière une parfaite notion dans tous les cas qui pourront se présenter, il sera certainement facile d'établir un bon pronostic touchant ces lésions, et de préciser, d'une manière aussi rationnelle et aussi vraie que possible, le mode de terminaison qui pourra survenir.

ARTICLE II.

Lésions des intestins au point de vue de leur différence et de leur site.

J'ai déjà distingué plus haut la situation des intestins : 1° en situation d'ordre ou propre, et 2° en situation de circonscription par rapport à l'enceinte contenante.

Quant au premier de ces *sites*, tantôt il n'y a point de lésion dans son ordre naturel, tantôt il y a lésion de ce genre, et, dès-lors, il existe une monstruosité qui n'est pas directement le sujet d'une considération médicale. La situation de circonscription peut être altérée de deux manières différentes, soit au-dedans, soit au-dehors des limites de la région abdominale. Le vice de situation peut avoir lieu dans la région de l'abdomen, tantôt par suite d'un vice de conformation, par erreur de la nature (ainsi qu'on peut le voir au long dans les *Actes des curieux de la nature*, par un exemple qu'on y cite d'un cas où l'estomac est placé au-dessus du diaphragme et est logé dans la poitrine); tantôt par suite d'une erreur moins grave de la nature, suivant les lois naturelles ou en-dehors de ces lois, ainsi que cela arrive par la position de l'intestin colon flottant au milieu du ventre; circonstance que Sylvius[1] allègue et cite comme un fait très-remarquable pour l'explication des symptômes qui passent pour des phénomènes utérins, c'est-à-dire produits par l'effet d'un facile refroidissement, et qui, selon lui, explique d'une manière évidente la causalité de la colique.

[1] Prax., l. I, c. XIV, § II.

Le site des intestins peut éprouver des changements et des lésions en dehors de la région abdominale, soit dans les cas de blessures de cette partie, soit aussi dans les cas de relâchement du péritoine et de la rupture des muscles qui forment les parois de cette région, comme, par exemple, dans les *hernies intestinales,* qui, suivant leur siége, sont ou *scrotales,* ou *ombilicales,* ou *inguinales;* celles-ci sont beaucoup plus rares sur le trajet de la ligne blanche, savoir : au-dessus du nombril (au-dessous du cartilage ensiforme du sternum), ainsi que dans la région iliaque [1].

Le mode de production de ces hernies consiste en ce que les légères membranes celluleuses qui séparent et unissent entre eux les muscles abdominaux, se déchirent et laissent passer ainsi une partie des intestins, qui, par leur propre poids, poussent au-devant d'eux le péritoine, qui les entoure et forme autour d'eux une enveloppe semblable à un petit sac : c'est ainsi que ces intestins finissent par se livrer un passage jusque sous la peau où ils forment une tumeur. Tels sont les phénomènes qui se passent dans les hernies ombilicales et inguinales, ainsi que dans les autres déjà énumérées ci-dessus, excepté les hernies scrotales, qui constituent les véritables hernies par elles-mêmes, tandis que ce n'est qu'accidentellement qu'on peut donner ce nom aux inguinales.

Voici, du reste, quel est le mode de formation de la hernie scrotale. La tunique vaginale du péritoine qui, chez l'homme, enveloppe le testicule en-dehors du ventre, l'accompagne jusque dans le scrotum ; à l'endroit où cette tunique sort de l'abdomen par une très-petite ouverture, en même temps que les vaisseaux spermatiques et le canal déférent, les légères fibres membraneuses qui, en ce lieu, unissent ensemble ces vaisseaux, se déchirent, et dès-lors les intestins, l'iléon surtout, pesant sur ce lieu de la rupture,

[1] *Voy.* Barthol., cent. hist.

se fraient un passage, pénètrent dans cette tunique même, et, élargissant insensiblement cette ouverture par laquelle ils sortent de l'abdomen, tombent enfin dans le scrotum, du testicule du même côté.

Les causes qui peuvent engendrer ce genre de lésion, sont : tout ce qui peut provoquer un violent effort de l'intérieur de l'abdomen, et en même temps une très-forte compression de l'air contenu dans le ventre ; ce sont encore toutes les causes qui sont de nature à exercer, sur une partie quelconque des parois abdominales, une rupture très-grave par elle-même ou bien une violente compression, et à repousser très-vivement au-dehors les parties contenues dans l'abdomen.

Le premier de ces phénomènes se produit lorsque le diaphragme retombe avec violence sur les organes abdominaux. Cela se passe ainsi lorsque, dans le moment de l'inspiration de l'air dans les poumons, les côtes sont fortement soulevées avec le diaphragme, ou plutôt que le diaphragme les soulève lui-même (cette élévation est toujours en rapport avec le degré de l'aspiration), et que, dans cette position, tous les muscles qui conspirent à cet acte se relâchent d'un seul coup et tous à la fois.

Par le fait même de ce violent retour, le diaphragme repousse brusquement l'air contenu dans l'abdomen, et qui n'est pas en ce moment plus disposé à être comprimé qu'à être chassé par l'impétuosité de cette soudaine compression. C'est pourquoi, cherchant à trouver une issue, cette colonne d'air la trouve là où les tissus qui unissent les organes sont plus tendres et plus délicats, et, dans cette violente impulsion, elle déchire immédiatement les fibres qui enveloppent les organes renfermés dans la tunique vaginale et leur servent de gaîne ; ou bien elle brise, d'une manière simplement médiate, les membranes unissant les muscles abdominaux entre eux, avec l'intervention du péritoine, qui

aide singulièrement à la dilatation de l'ouverture pratiquée dans ces tissus.

Ce genre de lésion de site des intestins est fort incommode, et donne lieu dans les hernies ombilicales et inguinales au refroidissement des intestins, et de là provoque la stase des substances contenues et les obstructions de cette portion d'intestin. Dans la hernie scrotale, outre l'incommodité qui n'en est pas moindre, il peut se manifester des tumeurs et des inflammations, et comme conséquence, enfin, l'iléus ou *miserere*. D'où il est nécessaire de pourvoir soigneusement aux accidents qui ont lieu, soit en les prévenant, au point de vue des choses non-naturelles, soit par une curation rationnelle, au point de vue des choses contre nature.

L'intestin rectum change de site d'une autre manière, dans la chute de l'anus, comme on le dit, lorsque chez les enfants et les adultes atteints de ténesme ou de l'incommodité de la dureté des excréments, — pour passer sous silence cette pratique infâme, qui en Italie rend, dit-on, cette affection si commune —, une partie du rectum sort hors du corps, souvent même de la longueur du doigt, occasionnant une grave incommodité, fréquemment bien dangereuse.

Ce genre de lésion est regardé par quelques auteurs comme l'effet, tantôt d'une cause irritante dans les efforts de l'acte de la défécation, tantôt comme celui d'une lésion locale mettant obstacle à l'excrétion des matières fécales, et cela d'une manière subjective au point de vue de tout l'intestin rectum, et privativement, d'une manière instrumentale, au point de vue de l'affaiblissement ou *lysis* des muscles élévateurs de cette région, relâchés, et comme si, devenus impuissants à retenir l'intestin, ils le laissaient flotter et s'écarter de sa position normale.

Or, si nous considérons : 1° l'épaisseur indispensable

des tuniques, dans le cas où tout l'intestin, doublé sur lui-même, tombe avec les membranes fibreuses qui l'enveloppent; 2° si nous regardons comme nécessaires, soit l'affaiblissement simultané des muscles de la région, et le prolapsus en question des organes repliés sur eux-mêmes et en dedans; 3° si nous tenons compte de la solution de continuité et de connexion des fibres qui unissent la substance de l'intestin aux parties voisines; et que, d'autre part, nous rapprochions de ces considérations les phénomènes suivants, savoir: la mollesse et la tendreté de la portion d'intestin relâchée, ainsi que la marche à suivre dans la méthode de rétablissement de cette lésion, nous reconnaîtrons que cette partie d'intestin, précipitée par un mouvement péristaltique très-énergique et réitéré des membranes fibreuses, relâchées contre nature, nous reconnaîtrons, dis-je, que cette partie n'est constituée que par la tunique glanduleuse, muqueuse ou crustacée, intimement liée à la tunique nerveuse.

Qu'on me permette de citer ici l'observation très-remarquable d'un fait prodigieux que cite le célèbre Scholiaste dans les *Actes des curieux de la nature*[1], où il est question d'un cas de chute de l'anus ayant une aune de longueur; et cependant tout l'intestin rectum n'a tout au plus que le tiers de cette longueur, qu'il ne pourrait même pas atteindre en y ajoutant toute la longueur du colon, à moins qu'on ne suppose que les membranes celluleuses qui unissent ces tuniques entre elles aient été détachées ou arrachées du ligament qui leur servait de moyen d'union. J'avoue cependant qu'on ne doit pas mettre au dernier rang, comme cause, l'extension en longueur et contre nature des membranes intestinales.

Il n'est question de maladie, au point de vue de la dissemblance ou du nombre des parties composantes, que

[1] Déc. 11, ann. 1, obs. 113.

lorsque, dans les diarrhées ou plutôt dans les dysenteries consomptives, il est excrété avec les matières fécales de fragments membraneux, d'apparence charnue ou membraneuse, que l'on suppose avec raison provenir des glandes ayant acquis un volume outre mesure, et arrachées enfin de la partie où elles adhéraient[1]. Quant à moi, je pense que ces matières excrétées ne sont autre chose qu'une portion de la tunique interne, détachée de la substance même de l'intestin par de fréquentes et violentes contractions, et après avoir été déjà plus ou moins corrompu, par suite de la dyscrasie des substances contenues dans la cavité intestinale.

Bien que ce genre d'altération ne soit pas toujours funeste, je dirai cependant qu'avant d'arriver à son plus haut degré de gravité, il est l'annonce ou, *par accident*, l'indice d'une corruption gangréneuse de l'intestin, et qu'il fait craindre la manifestation imminente de profondes ulcérations et d'un état squirrheux de ces parties.

CHAPITRE II.

LÉSIONS DES INTESTINS AU POINT DE VUE DE LA CONTENANCE OU DE LEURS MALADIES SYMPTOMATIQUES.

Il est universellement reconnu par les pathologistes que les *symptômes* tirés des parties, en tant que *lésions* des *instruments* en *acte*, reconnaissent pour cause l'état morbide, soit de l'*instrument* qui doit accomplir ces actions, soit du *principe actif* qui doit imprimer lui-même les mouvements à la machine. Mais comme les intestins, en tant que parties organiques, sont destinés à un mode d'action certain et déterminé, et que l'acte est sujet néanmoins à

[1] *Vid.* Peyer, *De gland. intest.*

plusieurs modes d'altération, il faut en rechercher la cause dans l'état morbide de l'organe même. Or, comme j'ai posé en principe que la fonction ou le *formel* de l'organisme des intestins se trouve dans leur faculté contentive, considérée soit comme absolue, soit comme relative au temps, et que cette faculté est due elle-même au mouvement péristaltique, je vais donc, dès à présent, entreprendre d'énumérer et d'expliquer, du mieux possible, les lésions intestinales de contenance, au point de vue de leurs causes.

ARTICLE Ier.

Lésions des intestins au point de vue de leur contenance relative.

Les lésions de *contenance* s'effectuent de deux manières, savoir, d'une manière relative et d'une manière corrélative, c'est-à-dire par la lésion du contenant et du contenu.

Le premier mode d'altération s'observe dans toute solution de continuité produite par une cause soit externe, soit interne surtout, telle que dans les érosions, les apostèmes fistuleux, ou même les obstructions; le second genre de lésion est la conséquence d'une constitution anormale du contenu, de quelque genre qu'il soit, quels que soient aussi ou son existence réelle ou son seul mode d'être. On pourrait rapporter à certaines causes de ce dernier genre l'excrétion involontaire des matières fécales; mais, comme cette excrétion provient d'une lésion du mouvement tonique du sphincter, nous nous réservons d'en parler à l'article ci-après. Quant aux causes qui, en tant que objets contenus, agissent selon le premier mode de causes sus-indiquées, je citerai d'abord les substances avalées ayant la forme crochue et aiguë comme un hameçon, ayant une vertu corrosive ou piquante, et donnant lieu à un pronostic assez fâcheux. Tels sont, ce *couteau* de Burrus duquel tant et tant d'auteurs ont parlé, cette *flûte* rendue avec la plus grande facilité par l'anus;...

faits rapportés par Bartholin[1]. Tels sont encore cette plume d'oie qui, après avoir occasionné pendant deux ans de grands malaises dans l'estomac, disparut tout-à-coup et comme par enchantement ; des morceaux de métal, des couteaux avec leur gaîne, des fragments d'acier aigus et tranchants, un pied de vase d'airain, sortant du corps par des voies inaccoutumées à l'aide d'ulcérations ; faits signalés dans le *Zodiaque français* par Blegny[2].

Je placerai, en second lieu, au nombre de ces mêmes causes, les substances logées dans les intestins et provenant d'un germe spécifique qui y est déposé, tels que les *vers*, dont les uns sont nommés *ascarides*, les autres *lombrics*, ceux-ci *(tænia)* vers *larges*, ceux-là vers *plats*, etc., dont plusieurs sont remarquables par leur forme étrange et leur longueur prodigieuse, ainsi qu'en citent les auteurs[3]. Je puis, pour ma part, dire que j'ai vu un *lombricoïde long de neuf aunes* retiré mort des intestins d'une personne. Ce sont là des hôtes bien importuns, véritables et principaux auteurs de symptômes difficiles à reconnaître, ainsi que de maladies opiniâtres et cruelles ; mais lorsqu'ils fournissent du moins un diagnostic certain, on peut espérer que leur traitement fournira aussi une heureuse issue qui n'exigera rien d'offensif. Le sang pur fournit lui-même une cause de lésion par sa propre présence, lorsqu'il est répandu dans l'intestin, soit par la *diérèse* des tissus, soit par la division des vaisseaux au lieu de leur anastomose, comme cela arrive dans la dysenterie vraie ou fausse.

[1] Cent. anat. 1, obs. 59.

[2] 1re Année, févr. obs. 4, et mai obs. 2.

[3] Je profiterai de cette occasion pour signaler deux faits remarquables de ce genre que j'ai recueillis dans ma pratique : le premier consiste dans un ver *tænia* ayant une longueur de 50 mètres environ, et que je suis parvenu à expulser du corps d'une jeune femme de 24 ans par l'usage de l'essence de térébenthine ; le second a trait à un ver de même espèce rendu par fragments, ayant en tout environ 28 mètres. Le premier est déposé au Conservatoire de la Faculté de médecine de Montpellier.

Les matières fécales pèchent encore par leur mode d'être *contre-nature*, et cela de toute manière, soit qu'elles n'aient pas été suffisamment élaborées, soit que dans cet état elles soient entrées en corruption, ainsi que cela arrive dans la lienterie, dans laquelle les substances alimentaires mal-digérées, n'ayant même subi aucune espèce d'élaboration, sortent par l'anus dans l'état où elles se trouvaient au moment de leur ingestion. Ainsi, dans le flux cœliaque, les matières, quelque peu digérées ou simplement réduites en bouillie ou pultacées, sont excrétées avant d'avoir été préalablement séparées du vrai chyle, mais aussi sans avoir subi leur entière transformation en matière excrémentitielle, en passant par cette sorte de putréfaction spécifique. Dans les diarrhées, où les matières corrompues sont délayées dans un sérum de mauvaise nature, les selles sont fétides, érugineuses et noirâtres; dans les cas d'obstruction, au contraire, elles sont sèches et dures. Mais comme ces choses sont dues d'une part aux vices de digestion comme les premières, et d'autre part à une crise fébrile, ainsi que cela a lieu dans la vraie dysenterie sanguine, ce n'est point ici le lieu de traiter spécialement de ces matières, si ce n'est en tant qu'elles fournissent la cause continente tant aux maladies qu'aux symptômes des intestins, organes contenants.

D'après l'énumération que je viens de faire de chacune des lésions ci-dessus, il est évident qu'elles se rapportent aux maladies qu'elles provoquent dans les intestins considérés sous les points de vue divers de leur continuité, de leur profondeur ou volume, et de leur dissemblance.

Quant aux symptômes que ces lésions peuvent produire, ce sont principalement des altérations des *mouvements vitaux*, dont je vais parler dès à présent.

ARTICLE II.

Lésions de contenance relatives au temps, ou lésions des intestins au point de vue de leur mouvement.

Tout symptôme de lésion de mouvement consiste, soit dans une augmentation, soit dans un défaut, soit enfin dans une perversion des mouvements vitaux : nous devons suivre ici cet ordre même dans la classification des symptômes des vices des mouvements intestinaux, et dans l'étude que nous allons en faire.

Il y a lésion des mouvements, par *excès*, dans tous les flux de ventre ou déjections alvines liquides fréquentes, ou même dans les cas d'affections caractérisés par des efforts douloureux qui ne sont suivis d'aucune excrétion des matières fécales. La cause immédiate de ces altérations morbides est une contraction réitérée des intestins, purement *instrumentale;* quant à la cause principale et active des effets produits dans le corps par cet excès de mouvement, elle consiste dans une *irritation* propre à provoquer l'expulsion d'une matière étrangère quelconque adhérente à la substance même des intestins, ou simplement contenue dans leur cavité. On peut regarder, comme plus particulièrement adhérentes à la substance des intestins, les apostèmes et les *inflammations* [1] qui les précèdent; et cependant il est assez rare, à dire vrai, de voir ces diverses lésions provoquer une augmentation dans le mouvement de ces parties, excepté néanmoins dans le seul cas de *ténesme*. Si, dans quelques cadavres disséqués, appartenant à des individus morts à la suite d'une abondante et opiniâtre diarrhée, on observe que les intestins sont rongés et enflammés, l'on doit regarder cette lésion organique plutôt comme l'effet que comme la cause de l'affection morbide [2].

[1] Je dis *inflammations* avec Stahl, mais *phlegmons* serait plus correct, attendu que les inflammations n'adhèrent pas.

[2] *Voy.* T. VIII, Comment. VI.

Les matières contenues dans la cavité des intestins sont très-fréquemment la cause de ces maux, qui dépendent moins d'une simple altération matérielle ou de texture de l'organisme intestinal que d'une lésion formelle ou de l'instrumentation. Il y a alors, en effet, une véritable altération de relation qui excite directement ce principe *moteur*, nommé par les uns *esprit inné*, par les autres *archée*, par ceux-ci *faculté expultrice*, et que d'autres comme nous appellent, sans doute avec raison, *âme directrice présidant aux actes vitaux (animam actionum præsidem)*[1]; ce principe, par son excitation, pousse et met en jeu cet autre principe formel organique propre à l'intestin, pour qu'il effectue les mouvements propres à chasser et à rejeter au-dehors les matières qui produisent les lésions de contenance relative de l'intestin, et qui ne doivent en aucune manière y séjourner. Mais comme dans l'article précédent j'ai déjà traité de ces sortes de matières étrangères contenues dans les intestins, j'ajouterai seulement ici que ces matières présentent ce même symptôme de manières *plus* ou *moins spécifiques* les unes que les autres.

Les substances contenues, agissant par un mode plus spécifique, sont les dépôts *critiques*, que la nature expulse de ces parties, bien que ce soit par un mouvement déréglé, et qui, par cela même, étant reconnus contraires à l'action naturelle de l'*âme*, en tant que *agissant vitalement*, ne sont nullement tolérés par elle dans cette partie importante du corps humain, et sont alors repoussés dans la cavité de l'intestin, pour être enfin rejetés du corps à l'aide de la contraction des fibres, instrument ordinaire de cette expulsion. Telles sont, à proprement parler, les véritables conditions de la diarrhée dite *critique*; mais si, ainsi que je l'ai déjà dit, ces phénomènes s'accomplissent par suite d'une rétrocession d'une affection *exanthématique* quelconque de

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. VII.

la périphérie du corps vers ces organes, la diarrhée est dite *symptomatique*.

On donne généralement le nom de diarrhée critique à cette espèce de flux de ventre qui se manifeste lorsque, après avoir mangé une trop grande quantité de fruits de la saison d'été, il survient alors, par la corruption spécifique de ces fruits, une certaine fermentation particulière dans la masse du sang; tandis que leurs parties douces et sucrées, mêlées aussi au sang, par un redoublement de fermentation augmenté par le travail même de la digestion, produisent sur le corps un effet plus puissant que des purgatifs injectés dans les veines, et cela d'autant mieux que, plus subtiles que ces dernières et d'une nature spiritueuse, ces parties sucrées agissent là comme un véritable ferment.

Il résulte tout d'abord de ce phénomène un grossier mélange séreux, ayant pour caractères principaux un état farineux, épais et gluant, pareil à celui de la coloquinte, mais devant être séparé par la nature d'une manière critique dans les intestins. Ce mélange impur une fois épuisé dans cet acte d'élimination et transporté à l'aide de la distension ou de la solution des voies naturelles, une certaine quantité de sang pur vient suppléer enfin à l'absence de la production anormale de cette matière *spécifique*.

Cette affection, connue ordinairement sous le nom de *dysenterie*, peut être souvent funeste et dangereuse, à moins qu'on ne s'oppose de bonne heure et à propos aux ravages que peuvent produire la *fièvre* et cette effervescence fermentative du sang. Les substances alimentaires ordinaires, contenues dans les intestins et qui n'ont encore subi qu'une élaboration imparfaite, exercent une influence moins spécifique, ainsi qu'on le voit dans la *lienterie* et dans le *flux cœliaque*. Remarquons cependant, à cette occasion, que, lorsque ces dernières affections peuvent être dites *essentielles*, elles n'appartiennent à aucune espèce de flux de ventre, et

ne peuvent pas être regardées comme provenant d'une lésion de contenance des intestins au point de vue du temps, attendu que, ainsi que l'expérience le démontre, l'état affectif est plutôt constitué par un vice réel dans leur mode d'être que par le temps de l'excrétion.

Le seul et unique symptôme qui se manifeste quand il y a manque ou défaut dans les mouvements intestinaux, c'est la *constipation* ou mieux l'obstruction du ventre, provenant toujours d'une cause réelle et positive, pouvant être mise sur le compte de l'intestin lui-même, en tant que organe contenant, lorsqu'il est comprimé ou par le poids de l'utérus dans un état de gestation, ou par une *hernie scrotale étranglée*, ou par une tumeur survenue dans l'intestin ayant un volume considérable, provenant même d'une cause privative, savoir : l'*immobilité* de la matière contenue dans les intestins, ce qui arrive lorsque les matières fécales, au lieu d'être liquides, sont devenues sèches, dures et compactes, de telle sorte qu'elles ne peuvent plus ni remonter, ni descendre, ni même subir le moindre changement dans la partie qu'elles occupent. Ces derniers cas se présentent le plus souvent aussi après l'abus des astringents, par l'usage des substances sèches et absorbantes, concourant avec le manque de lymphe épuisée par de trop fortes sueurs ou consumée par l'étude et la méditation, et avec la présence d'une humeur plus gluante et plus épaisse que d'ordinaire. On ne saurait trop tôt administrer un secours intelligent à cette sorte d'affection, attendu qu'elle engendre facilement et infailliblement l'inflammation des parties, voire même l'*iléus*.

Il y a *dépravation* dans les mouvements des intestins lorsqu'il survient un dérangement au point de vue du *terme*, c'est-à-dire lorsque, au lieu de s'effectuer naturellement de haut en bas, ces mouvements sont intervertis et ont lieu, contrairement à cet ordre naturel, de bas en haut; que si ce phénomène s'opère seulement dans l'estomac, ou que par

une cause externe, comme par exemple par l'emploi abusif de l'émétique, il s'étende jusqu'au duodénum, il reçoit le nom générique de *vomissement*. Mais si les matières contenues dans les intestins remontent, par suite d'obstruction, des parties les plus inférieures du ventre, de l'intestin iléon surtout, et qu'elles sortent par la bouche sous forme de lie, sous un aspect repoussant et d'une odeur fétide, cet état morbide constitue ce qu'on appelle l'*iléus, volvulus* ou *miserere*. Ces deux états morbides constituent une seule et même affection, et ne diffèrent que par le point de départ ou terme.

De même que nous savons qu'il y a dans la purgation une certaine faculté fermentative, agissant d'une manière spécifique de haut en bas, imperceptible *à priori*, capable de faire entrer en corruption les matières contenues dans le corps, — faculté en vertu de laquelle ces mêmes matières éprouvent une modification qui les rend aptes à être évacuées par la nature, de préférence par les émonctoires des intestins; — de même aussi nous sommes obligés de reconnaître qu'il y a des causes contenantes de vomissement qui, soit internes, soit même venues du dehors, sont réellement, chose vraiment incompréhensible, le seul effet de l'imagination, mais qui engendrent quelquefois des états extrêmement graves.

Tout ce qu'on dit, en effet, de la viscosité sulfureuse, de la stimulation irritante, de l'acidité fondante et de la rubéfaction attractive des substances qui évacuent l'intestin par en haut et par en bas, tout cela me paraît raisonnable et vrai, mais ne saurait expliquer la vertu formelle de ces mêmes substances. Il est évident, du reste, que ces dernières ne produisent leur effet évacuant, ni en vertu d'une seule de leurs propriétés, ni en vertu de toutes ces propriétés réunies; car on voit d'autres substances ayant les mêmes qualités, et qui néanmoins, ni seules, ni associées entre

elles, ne peuvent déterminer ces effets; d'où il faut conclure naturellement que le soufre, l'irritation, l'acidité fondante et la rubéfaction attractive ne s'y opèrent qu'en vertu d'une propriété *sui generis*.

J'arrête ici mes considérations à cet égard, espérant, avec l'aide du Ciel, pouvoir leur donner un jour un plus ample développement[1].

ARTICLE III.

De la sensibilité des intestins, en tant que symptôme particulier.

Bien que l'expérience nous prouve que les intestins ne possèdent pas une *grande sensibilité* naturelle, il est vrai néanmoins qu'en dehors de leur état normal leur sensibilité est des plus exquises; car l'expérience nous montre aussi quelle est l'acuité, la vivacité et la violence des douleurs de ces organes. Je dis *douleurs,* et cela avec raison, car cette espèce de sensibilité pathologique fait naître en nous un sentiment de tristesse. Aussi, s'il est difficile de déterminer la source de cette douleur, il est bien plus difficile encore d'en expliquer le mode de production; aussi, les plus habiles anatomistes de notre époque craignent-ils de l'attribuer aux nerfs; tout le monde sait, en effet, que la rate, le foie et les glandes en général reçoivent une grande quantité de nerfs: et cependant leur sensibilité est presque nulle.

On tient, en conséquence, à cœur d'attribuer ce mode d'affection à un état particulier des tuniques, en ce que non-seulement les lésions des intestins supérieurs et grêles, quelles qu'elles soient, tiraillements et convulsions dans le vomissement, ne produisent aucune douleur remarquable, mais encore en ce que les abcès, les dépôts, les inflamma-

[1] C'est là, en effet, ce que Stahl a fait: 1° dans une dissertation ayant pour titre: *De evacuationibus selectioribus*; Halle, 1703, in-4°; 2° dans celle intitulée: *De privatâ dispensatione medicamentorum;* Halle, 1708; 3° dans une autre traitant *De evacuationibus specificis*; Halle, 1705, in-4°.

tions et les corruptions de tout genre observés dans l'estomac, — ainsi que le constate le célèbre observateur Saltzmann, — se manifestent, sans provoquer un sentiment notable de douleur, quoique cependant la mort en soit souvent la terrible conséquence. C'est donc dans le *symptôme* qu'il faut chercher ce caractère propre de *sensibilité* et de *douleur*.

Les écoles de médecine appellent ordinairement *colique*, cette affection douloureuse des intestins variant suivant l'organe qui en est le sujet. Or, d'après l'indication des patients eux-mêmes et d'après les autopsies cadavériques, c'est l'intestin colon qui en est presque toujours le siége, ainsi qu'il est suffisamment démontré par la colique elle-même, par l'inflammation, la tension venteuse et l'érosion violente dont cet organe est le siége; c'est là, du moins, ce qui est prouvé par l'expérience de chaque jour. Mais dans quelle partie de la substance du colon la douleur est-elle localisée? C'est là principalement ce que le médecin doit s'appliquer à rechercher.

Il a été démontré, dans la partie physiologique de cette dissertation, qu'il est évident et certain que la texture des intestins est composée de la réunion de plusieurs tuniques; j'ai dit encore, dans cette même partie, que ces organes possèdent une grande quantité de glandules miliaires et lenticulaires; j'ai, enfin, fait observer, en cette occasion, que les intestins sont attachés à une sorte de tendon ou ligament, à l'aide duquel les tuniques nerveuse et crustacée ou muqueuse sont attachées et retenues contre certaines parties rugueuses en forme de valvules.

Or, de même que, dans les autres parties du corps, les portions tendineuses sont regardées comme les plus sensibles, puisque ce sont elles qui, à la moindre irritation, produisent les plus violentes convulsions et sont doublement sujettes aux douleurs les plus atroces; de

même aussi, d'après ces faits et d'après ce que j'ai déjà dit plus haut, faut-il regarder ces parties ligamenteuses et tendineuses des intestins comme le sujet organique de cette exquise sensibilité, et comme les plus capables de recevoir, organiquement et primitivement, ce sentiment plus ou moins profond de douleur, soit par suite d'une tension anormale, soit par érosion de leur substance, soit enfin par inflammation. On ne saurait s'attendre à une pathologie plus étendue à ce sujet, puisque, d'un autre côté, la distribution des nerfs de la sixième paire, dans l'intestin colon, donnent une plus grande vraisemblance de causalité aux symptômes sympathiques ou *consensuels*, qui, par ce motif, doivent se manifester dans ces parties.

Pour ce qui est enfin de l'exégèse et de la curation de ce mode d'affection, il serait en tout convenable, et partant il serait bien mieux, de la comprendre sous un seul et même nom dans les deux sexes; il serait mieux, dis-je, de ne point l'attribuer à l'utérus chez les femmes, attendu qu'au dire de toutes, ce n'est point cet organe qui souffre en ce moment, à moins que ce ne soit cependant dans les derniers temps de la maladie, et que la douleur utérine ne soit un dernier symptôme concomitant des autres symptômes intestinaux ; ce qui pourrait bien arriver après une longue durée du mal, et après l'intervention et le *consensus* d'autres causes accidentelles; mais cela est une complication heureusement très-rare, ainsi que je me propose de le démontrer plus tard, avec la grâce de Dieu, soit dans mes discours, soit dans ses écrits, aussitôt que l'occasion favorable se présentera[1].

Mais cependant, dans le fait en lui-même, quelle que soit la vraie cause continente de laquelle on puisse déduire la

[1] C'est ce que Stahl a fait dans une dissertation : *De mensium insolitis viis;* Halle, 1702, in 4°; dans une au're ayant pour titre : *De flatulentiâ;* Halle, 1708, in-4°; dans une troisième : *De fine mensium initiis morborum, etc.;* Halle, 1710, etc.

colique, dont il est ici question, il est évident qu'on la reconnaîtra aux signes relatés ci-dessus à l'occasion du diagnostic des maladies de l'amplitude et du volume des intestins.

L'on ne peut pas cependant enlever toute sensibilité aux autres membranes constituant le tissu intestinal, notamment à la tunique nerveuse et à la tunique muqueuse, attendu que dans les inflammations de l'iléon il se manifeste une douleur assez sensible ; car je pense qu'en pareil cas, personne n'entreprendra d'attribuer la douleur à l'intestin colon ; ce serait trop difficile et trop hasardeux, du reste, à vouloir faire prévaloir de pareilles idées.

Mais je m'arrête à ces considérations, pensant que j'en ai dit assez sur la pathologie des intestins.

SECTION III.

TRAITEMENT ou THÉRAPEUTIQUE.

Après avoir ainsi parcouru et étudié la pathologie des intestins dans ses diverses phases et périodes de développement[1], je me propose, dans cette présente section, d'établir, d'une manière rationnelle et sur des indications véritables, les moyens thérapeutiques propres à être administrés, dans la pratique médicale, contre les différentes affections de ces organes ; et c'est guidé par l'esprit de méthode que je vais procéder à l'exposé de cette partie si intéressante de ma dissertation inaugurale.

Me conformant aux traités les plus connus de pathologie, je répèterai ici que les maladies ayant leur siége dans les organes sont les causes continentes des symptômes. Mais, vu la manière dont les affections des intestins sont ordinairement

[1] Ὡς ἐν κύκλῳ, *comme dans un cercle, encyclopédiquement.*

traitées de nos jours, il n'est pas permis à tout le monde de reconnaître toutes ces distinctions et d'en pénétrer le fond. Le plus souvent, en effet, les médecins, victimes d'une pareille confusion, prennent pour des maladies de simples symptômes et des lésions d'action ou de fonctions, à moins qu'on ne porte toute son attention sur le diagnostic et sur les circonstances pathognomoniques, bien que cependant celles-ci soient assez souvent fallacieuses et donnent lieu à de graves erreurs. C'est pourquoi, je dois faire observer que, pour dégager de tout ce qui leur est étranger les indications qui doivent nous servir uniquement de guide certain dans notre manière de procéder dans le traitement de ces affections intestinales, il est essentiel d'apprécier du mieux possible le nombre, l'essence et les signes réels de ces maladies que j'ai énumérées ci-dessus; car c'est d'après ces données que l'on peut hardiment poser les indications à remplir, et qu'à l'aide d'une thérapeutique rationnelle, on parvient sûrement à la cure radicale de l'affection morbide.

C'est donc pour atteindre moi-même ce but si désiré, que je vais m'efforcer d'abord d'indiquer les moyens propres à faire disparaître les maladies, afin que, celles-ci une fois enlevées en tant que causes, les symptômes s'évanouissent d'eux-mêmes, et il ne reste plus aucune indication à remplir à leur égard, si ce n'est d'urgence, ainsi que je le ferai observer en son lieu[1].

CHAPITRE Ier.

ARTICLE Ier.

Traitement de la lésion de consistance des intestins, ou de leurs maladies de conformation.

Au nombre des maladies qui atteignent les intestins dans leur triple dimension, abstraction faite des lésions de ces organes dans leur longueur, se présente d'abord l'augmen-

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. VIII.

tation de capacité, ou distension des parois. Or, comme cette lésion trouve sa cause dans ce qui est contenu dans l'intestin, et que celle-ci consiste dans la présence, soit d'une substance solide, soit même de flatuosités ou gaz, l'indication formelle ici se résume dans l'ablation ou la disparition de cette cause ; ce qu'on peut très-bien obtenir, dans le premier cas, au moyen des évacuants simplement ou du moins par la répression des symptômes, et dans le dernier cas, par l'ébranlement et par la réduction des gaz en une substance plus concrète.

Quant aux moyens d'évacuation, si la distension affecte l'estomac à la suite d'une trop grande ingestion d'aliments, *wan man ſich überessen hat,* et qu'il s'agisse de s'en débarrasser, on les trouve dans les vomitifs, tels que le *tartre stibié* employé à la dose de un à quatre grains, ou le *mercure de vie* donné à la dose de deux ou trois grains [1].

Mais si la masse collective des matières fécales distend les gros intestins auxquels elle adhère, il se présente ici une double indication à cause de l'obstruction qui provient de cet entassement : la première, c'est de dissiper l'obstruction, et la seconde, c'est d'expulser le plus tôt possible les matières retenues dans l'intestin. Je parlerai bientôt des moyens propres à détruire l'obstruction. Quant à l'évacuation des matières, on y parvient au moyen d'un purgatif quelconque, parmi lesquels je signalerai principalement l'essence de jalap, la scammonée sous toutes les formes connues, n'ayant pas un goût aussi désagréable que les autres, s'administrant d'ailleurs en petite quantité et suppléant avantageusement ainsi aux autres purgatifs, surtout lorsqu'on associe cette substance avec une certaine quantité de *tartre vitriolé* ou de sel de tartre.

[1] Mercure de vie ou poudre de V. Algaroth, médecin de Véron : c'est un *oxychlorure d'antimoine*, qu'on obtient en traitant le chlorure d'antimoine par l'eau distillée. On l'employait comme émétique, purgatif et diaphorétique; il agit comme l'antimoine diaphorétique.

Que si, néanmoins, dans l'espoir de calmer quelques symptômes qui se sont manifestés pendant le travail de la digestion et de l'absorption des aliments, mais qui disparaîtront sans doute d'eux-mêmes une ou deux heures après; si, dis-je, quelqu'un avait jamais l'intention de calmer de pareils accidents au moyen des opiacés et des narcotiques, il vaudrait beaucoup mieux s'abstenir complètement que de s'exposer à provoquer un certain trouble, toujours fâcheux, dans la digestion. Les conseils que je donne plus haut ne doivent être suivis, en effet, que tout autant qu'on a à traiter un état morbide qui occasionne certaines maladies et des douleurs cardialgiques poussées jusqu'à la lipothymie réitérée, et que le mal devient insupportable, ainsi qu'il m'a été donné de l'observer deux fois moi-même. Quant aux légères incommodités de cette partie, il ne vaut pas même la peine d'en prendre en considération les symptômes.

Comme moyens de dissiper et de calmer les flatuosités intestinales, on ne saurait trop recommander les diaphorétiques vrais, ainsi que les moyens qui sont propres à réchauffer sur-le-champ toute la masse sanguine, sans néanmoins provoquer le trouble des esprits. On peut citer en première ligne le tartre sublimé, et après lui viennent les huiles essentielles, que l'on n'emploie pas avec autant de succès à cause de la chaleur fébrile qu'elles provoquent; on leur préfère en général les eaux distillées — chargées d'un principe huileux — de sauge, de menthe, de mélisse, de matricaire, d'écorce de citron, de fleurs d'oranger, ainsi que les simples suivants : les racines d'acore vrai, de calanga, de zédoaire [1], parmi lesquelles néanmoins le calanga mérite

[1] Acore, *Acorus calamus, verus, aromaticus* de Lin., de la famille des Acoïdées, tirant son nom de α privatif et κόρη, en ce que, selon Dioscoride, il était employé avec avantage contre les maux d'yeux : c'est un stimulant précieux.—*Calanga*, Rumph., bot. ph., synonyme d'*Alpinia* de Lin., famille des Amomées de Juss. : stimulant et léger astringent. — Zédoaire, *Zedoaria curcuma* de Roxburg, et mieux *Curcuma aromatica* de Roscoë : stimulant et anti-spasmodique.

justement la préférence à cause de sa vertu légèrement astringente ; viennent ensuite les substances aromatiques, le gingembre, le poivre et surtout son huile distillée, à la dose d'une à deux gouttes prises une, deux ou plusieurs fois de suite ; on peut enfin, dans des cas spéciaux, administrer le cumin, l'anis et toutes les préparations pharmaceutiques qu'ils fournissent. Si l'on craint, par hasard, qu'après l'exhalation des flatuosités il ne s'arrête dans l'intestin une matière visqueuse, on peut s'adresser à une autre classe de remèdes capables de donner du ton à l'organe, une fois qu'on est parvenu à en chasser l'élément qui en causait la distension ; on aura donc recours aux astringents et aux nervins, tels qu'un vin chaud et généreux, auquel on associe la cannelle et le gérofle : c'est là une substance bien recommandable.

L'obstruction du canal intestinal ou de sa capacité indique d'elle-même qu'il faut obtenir l'ouverture ou la liberté du passage, par l'expulsion ou l'ablation du contenu qui est la cause de cette obstruction. Or, si ce sont des matières fécales qui provoquent ce genre d'incommodités, il faut en obtenir le ramollissement, comme on a pu le voir dans le premier article du deuxième chapitre, quand j'ai parlé des vices de contenance. Si la cause en est due au déplacement de quelque portion de l'intestin, il faut tâcher de porter remède à cette lésion de site.

S'il existe une *hernie* obstruée ou étranglée, il faut de suite en opérer la réduction ; s'il y a eu ingestion de substances tout-à-fait contre nature, il faut, en raison du pronostic fâcheux, tenter d'en provoquer l'*évacuation* ou l'expulsion. S'il existe enfin un état pathologique du tissu même des intestins, une *tumeur* par exemple, on y apportera les secours que je vais indiquer plus bas.

Mais, dans tous ces cas, qu'on y fasse bien attention, il faut se hâter d'apporter un prompt remède au mal, afin d'éviter les conséquences funestes de l'*iléus* et de la *gangrène*.

Les agents thérapeutiques qui sont indiqués pour combattre les maladies des intestins par *augmentation* de leur volume, accompagnée d'une chaleur insolite de la substance même de l'intestin, en tant que cause contenante, — lésion qui emprunte sa matière de la stase des humeurs et sa forme de leur état de corruption; — ces agents thérapeutiques, dis-je, se choisissent parmi ceux qui sont capables de résoudre, de dissiper et de mettre à l'abri de la corruption ces sortes d'affections organiques. Or, comme ces substances ne peuvent pas être appliquées immédiatement sur la partie souffrante et affectée, comme aussi elles ne peuvent être employées que d'une manière indirecte et en très-petite quantité, il convient d'agir à l'intérieur au moyen des diaphorétiques, afin qu'en surexcitant dans le corps des mouvements plus violents, cette partie en ressente aussi les effets et sorte de sa torpeur. On ne saurait nier pourtant que les topiques externes exercent une action réelle sur le mal, toutes les fois surtout que le malade peut nettement désigner, soit dans la région gastrique, soit dans les régions voisines, le siége principal de la souffrance; dans ces cas, dis-je, leur indication est formelle.

Les remèdes internes seront plus particulièrement tirés de la classe des substances appelées *diaphorétiques;* et parmi celles-ci, celles que fournissent principalement les substances marines, entre autres, les *yeux d'écrevisse*, qui en absorbant toute acidité capable de surexciter les inflammations, — acidité provenant du vin, du vinaigre, etc., en tant que faisant partie de l'alimentation, — rendent le sérum plus fluide et par conséquent plus propre à la dilution des humeurs. Ce remède, d'ailleurs, en facilitant l'excrétion des urines, favorise la révulsion de la matière stagnante, en provoque la diminution et même la disparition totale. Quant aux *sels alcalins fixes* ou *volatils*, à cause de leur facile dégénérescence en matière salée ou sel acide, je ne crois pas

devoir en recommander l'emploi dans aucune espèce d'inflammation intestinale, et cela parce qu'on n'a jamais retiré de l'emploi de ces substances, nommément de l'*esprit du sel ammoniacal,* qu'une notable exacerbation de la chaleur et des douleurs. Je recommande ici d'une manière spéciale le *camphre,* comme agissant puissamment sur tous les genres d'inflammation, à moins qu'une idiosyncrasie du malade ne donne lieu à une contre-indication.

La *myrrhe,* et les remèdes dans lesquels elle entre en composition, s'opposent énergiquement à la corruption.

Pour ce qui est des topiques externes, les uns et les autres sont indifféremment prônés par les médecins; quant à moi, je crois devoir conseiller, comme très-efficace dans ces affections, l'emploi de l'*esprit de vin* rectifié en lotions, à l'aide de compresses épaisses imbibées dans ce liquide préalablement chauffé.

On peut néanmoins varier les moyens selon la différence des organes lésés. C'est ainsi, par exemple, que si l'intestin colon est le siége du mal, on peut administrer des lavements émollients avec des blancs d'œuf battus et sans mélange d'aucun stimulant, pourvu néanmoins que l'abcès ne soit pas entièrement formé; sans quoi, je recommande d'y mêler, — de faire dissoudre dans le lavement, — une certaine quantité de *salpêtre* ou d'*antimoine*.

Le *régime* doit se composer d'une *alimentation très-légère*, et l'on évitera avec soin l'usage des acides, des aromatiques et du vin. On entretiendra d'une manière normale la liberté du ventre, sans pourtant y provoquer de l'*irritation.* On s'abstiendra de toute *boisson froide*, et l'on se tiendra à l'abri de tout *refroidissement.*

N'administrez jamais les *opiacés* sans les mêler aux *diaphorétiques,* même dans un cas d'extrême souffrance. Il vaudrait mieux, en pareil cas, combiner avec soin le *cinnabre,* et même de préférence les *anodins*, aux sels fixes

dont j'ai parlé ci-dessus. Si enfin l'on suppose que la gravité de l'inflammation provient d'une vive agitation, d'un profond ébranlement de l'abdomen, la *saignée* des parties supérieures, la phlébotomie du bras, par exemple, produira un effet *révulsif* des plus avantageux.

Les *tumeurs froides* et *indolentes* qui peuvent atteindre les viscères abdominaux présentent un diagnostic des plus embarrassants; ce qui rend aussi leur curation hérissée de difficultés. On peut, cependant, d'après les suppositions qu'on établit à cet égard, employer les *catarrhaux*, les *diaphorétiques* ou les *diurétiques*. Mon appréciation sera la même relativement au *squirrhe*, dont le ramollissement peut s'obtenir, soit par l'application de certains topiques externes, soit par l'usage interne de substances capables de *lubrifier*, d'*humecter* et de donner de la souplesse aux parties affectées, en ayant bien le soin cependant d'éviter de provoquer la plus légère irritation et le moindre refroidissement des intestins.

Je crois donc devoir recommander, en ces circonstances, l'usage des *essences de succin et de myrrhe*, de l'*antimoine diaphorétique*, des *yeux d'écrevisse*, dans le but de provoquer une douce transpiration. On pourra de même employer sans danger les *calmants* ou les *laxatifs* en infusion, tels, par exemple, qu'une légère infusion de *séné*, une alimentation composée de substances tendres, humides et gélatineuses, des bouillons ou des boissons *mucilagineuses*, *miellées*, etc.

Lorsque l'on aura à traiter des tumeurs *herniaires étranglées* placées en dehors de l'abdomen, on appliquera sur la partie une douce chaleur humide avec l'eau simple, ou bien avec de légères décoctions, dans du vin ou dans du lait, de fleurs de *camomille*, de fleurs de *mauve*, de *graines de lin*, de *son*, etc., employées comme simples excitants.

J'arrive maintenant aux lésions de *continuité*, et je répèterai à cette occasion qu'il faut en apprécier avec le plus grand soin le mode de diagnostic, afin de s'assurer s'il s'ap-

puie sur des données plus ou moins certaines ou douteuses, et je répèterai aussi ce que j'ai déjà dit du pronostic de cette maladie. C'est que si la lésion est occasionnée par des *vers*, ou du moins si on en soupçonne la présence, on peut les combattre avec avantage au moyen des *amers;* je renvoie le lecteur, pour la longue énumération de ces substances, à la page 498 du traité de Valescus de Tarente, intitulé *Philonium pharmaceut.* Je recommande particulièrement parmi ces remèdes les préparations de *myrrhe* et d'*aloès,* dont on doit faire un usage continuel pendant un certain temps; les graines d'*absinthe* regardées comme un puissant spécifique : suivant quelques auteurs, ce sont les *petites corolles* de la fleur de cette plante qu'il faut administrer et qui possèdent cette vertu spécifique.

Le *mercure* ou argent-vif a une vertu réelle contre l'affection vermineuse, soit en décoction dans l'eau (cette préparation, bien coulée et passée, agit d'une manière très-lente), soit mêlé en poids égal avec du sucre en poudre : ce mélange est donné à la dose d'un à deux grains; soit, enfin, sous le nom de *mercure doux,* en ayant le soin de bien faire cette préparation selon toutes les règles de l'art. Une fois ainsi traités, et pour ainsi dire exterminés, les vers doivent être regardés comme toutes les substances étrangères au corps et traités en conséquence.

Dans les cas de *lésion* des intestins par suite de la mauvaise qualité des substances *avalées* et détenues dans ces organes, on met en usage l'ingestion d'une plus grande quantité d'aliments faciles à digérer, capable de provoquer la distension du conduit intestinal; je conseille aussi les substances grasses et lubrifiantes, comme moyen préservatif de lésions ultérieures. Mais lorsqu'il y a une manifestation effective d'une lésion organique, il faut peser avec le plus grand soin toutes les circonstances qui peuvent fournir une lueur d'espoir de salut; dans ces cas terribles,

l'on doit provoquer du mieux possible la distension des intestins par en bas, et cela au moyen de lavements adoucissants et lactés, ainsi qu'à l'aide d'injections avec l'huile de *millepertuis* et de *lis blanc*. On administrera par les voies supérieures les médicaments qui conviennent aux hémorrhagies et à l'inflammation, parmi lesquels je crois spécialement conseiller l'usage de l'*huile de lin*, facile à se procurer, et s'efforcer d'obtenir, par tous les moyens possibles, la sortie ou l'expulsion de la cause matérielle de la lésion intestinale : c'est donc dans ce but que l'on emploiera les *traumatiques*, dont je ferai bientôt ci-après l'énumération.

Pour ce qui concerne les *plaies* ou *blessures* des intestins, si on veut bien se donner la peine d'examiner les circonstances du *pronostic* dans l'ordre que je les ai exposées ci-dessus, on sera forcé de prêter son attention aux indications fournies par la blessure, en tant que telle ; indications qui consistent, au point de vue de la curation, dans la *consolidation* des parties lésées, et, au point de vue prophylactique ou préservatif, dans la prévision des symptômes concomitants et des maladies qui peuvent compliquer l'état morbide lui-même. Or, ces dernières consistant principalement dans les *hémorrhagies* et dans les *inflammations*, il faut s'efforcer d'en prévenir les ravages, savoir : pour ce qui est des inflammations, à l'aide des moyens que j'ai indiqués naguère ci-dessus, à propos de l'inflammation survenue dans les intestins dans les cas d'ébranlement abdominal [1]; quant aux hémorrhagies, on les combattra avec avantage au moyen de substances *astringentes, terreuses* ou *absorbantes*, c'est-à-dire avec des préparations faites avec l'*esprit de sel*, avec la *teinture styptique de soufre vitriolé*, les *fleurs d'hématite*, la *terre sigillée*, le *bol d'Arménie*, le *safran de mars astringent*, l'*essence vitriolée de mars* (de couleur jaune) associée avec le *sel ammoniaque*. Dans les

[1] *Vid.* p. 97.

cas d'hémorrhagies plus graves, on aura recours de préférence à la saignée du bras; dans les cas, au contraire, d'hémorrhagies légères, on administrera un mélange liquide de *myrrhe* et de *mastic* : on trouvera un exemple de l'emploi de cette dernière substance dans Rolfinck[1]. D'après ce qu'en dit Strobelberg dans sa *Masticologie*, cette préparation se fait avec un mélange d'électuaire de mastic, 1 partie, et huile d'olive récente, 5 parties; le tout chauffé jusqu'à parfaite dissolution du mastic. On peut du moins substituer avec avantage l'huile de lin à l'huile d'olive; je dois avertir cependant que l'opération doit se faire dans un vase clos.

Mais, s'il arrive que la plaie s'étende au loin et soit béante au-dehors de l'abdomen, de telle sorte que la partie lésée des intestins ressorte, dès-lors le pronostic sera moins fâcheux, et il suffira de bien apprécier les indications fournies par la blessure même ; car il ne s'agira simplement alors que de ménager le rapprochement des lèvres de la plaie et d'en provoquer la réunion. Pour obtenir ce rapprochement des parties lésées, il ne faut pas négliger ou craindre d'en pratiquer la suture, si besoin il y a, pour faciliter la réunion de ces mêmes parties; on y parviendra surtout en oignant les surfaces avec le *baume térébenthiné de soufre,* mêlé avec quantité convenable d'*essence de myrrhe*.

On trouve dans les auteurs de nombreux cas de guérison extraordinaire de pareilles lésions, à l'aide de semblables moyens. Je puis, entre autres, citer un exemple rapporté par Blegny[2]; l'auteur y raconte qu'ayant eu l'occasion de

[1] *Meth. comm.*, l. IX, sect. I., c. 1., pag. 739. — Rolfinck (Guerner ou Werner), de Hambourg, l'un des plus illustres professeurs de l'université d'Iéna, profond philosophe, bon chimiste, habile anatomiste et célèbre praticien; il a produit un très-grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels je citerai son commentaire sur le 1er liv. des *Aph. d'Hippocrate*, ses dissertations sur l'*épilepsie*, la *manie*, l'*hydropisie*, etc. etc., et son *Methodus cogn. et curandi*, où se trouve le cas de l'administration des moyens rapportés par Stahl; Iéna, 1647-1652, etc.

[2] *Zodiaque français*, 1re année, janvier, 5e obs.

soigner un sujet sur lequel l'intestin jéjunum, blessé dans la longueur d'un travers de doigt, était pendant en dehors des parois abdominales, il parvint à le guérir en saupoudrant simplement la partie lésée avec de la térébenthine cuite en poudre, et en remettant le tout dans sa position normale. Beccher, dans son petit traité allemand, intitulé: *Kluge chorheit und naerrische Weissheit,* signale un cas où les intestins déchirés dans la longueur d'un palme, étant sortis du ventre, furent cousus et replacés en leur état primitif avec le plus grand succès. Je dois faire observer cependant qu'en pareil cas on doit beaucoup moins attribuer le succès de l'opération à la vertu spécifique si puissante du sel indiqué ci-dessus, qu'à la bénignité même de la blessure de l'intestin et à la réunion par suture, en tenant compte d'ailleurs de la jeunesse du sujet. On pourra voir encore des exemples de pareils faits dans J. Schenck [1], où il cite de nombreux cas de guérison de malades chez lesquels, par suite de blessures graves et d'abcès profonds, on avait impunément enlevé des portions d'intestins grêles, sans que la mort s'ensuivît. On peut voir des cas de guérison de blessures intestinales dans Amb. Paré [2], ainsi que dans les scholies que l'excellent Volkamer a ajoutées à la 20e obs., 2e décurie, 1re année des *Actes des curieux de la nature.*

Quant aux ulcères, blessures et autres altérations semblables, dans la solidité de l'intestin rectum et du colon descendant, je ne ferai que répéter ici ce que j'en ai déjà dit plus haut; c'est-à-dire que l'on pourra avantageusement les traiter au moyen de clystères, dans lesquels on fera entrer les herbes traumatiques ou les vulnéraires, l'huile de millepertuis, la térébenthine, préalablement dissoute

[1] *Obs. medic.*, l. III, p. 421. — J. Schenck, auteur d'un recueil fort estimé d'observations de médecine, exerça la médecine avec succès à Strasbourg d'abord, et puis à Fribourg, où il mourut en 1598.

[2] Liv. IX, c. 33.

dans un jaune d'œuf. Je dois seulement ajouter ici qu'il faut bien prendre garde, dans les ulcérations et les excoriations du rectum (s'il ne s'agit simplement que de la consolidation ou cicatrisation des parties), d'empêcher par tous les moyens possibles la coalition ou l'adhérence vicieuse des parois de l'intestin; on y parviendra aisément au moyen de vulnéraires siccatifs, préparés avec l'extrait de saturne, sous toutes les formes, soit à l'aide d'eaux et de décoctions propres à produire cet effet.

ARTICLE II.

Traitement des lésions de conformation respective ou de site des intestins.

Toute lésion de *site* des intestins ne demande pour sa guérison que le replacement des parties dans leur position normale.

Je n'ai point à parler ici du traitement curatif ou préservatif, ni des méthodes et procédés à l'aide desquels on a coutume de traiter ce genre de lésions, soit au moyen de la *résection du sac* formé par la chute de l'intestin, soit par l'application d'un *bandage* approprié pour obstruer le passage.

Mais je dirai que s'il arrive parfois que l'intestin, gonflé par le *refroidissement*, par l'*attrition* ou par un *ébranlement* quelconque, soit fortement retenu, comme cela se passe dans les *hernies scrotales*, et que dans cet état sa masse ne puisse plus repasser par la petite ouverture qui lui a livré passage, il faudra avoir recours à l'application immédiate, *loco dolenti*, des topiques que j'ai indiqués ci-dessus comme propres à dissiper cette sorte d'engouement. Par ce moyen, en effet, on aura la satisfaction d'obtenir le replacement de l'anse intestinale; résultat auquel on parvient du reste presque toujours sans avoir recours au *taxis*, et seulement en mettant dans un bain, et même simplement au lit, le patient qui en est le sujet.

La *procidence* ou *chute de l'anus* réclame aussi son rétablissement dans son site naturel, et le replacement de la partie relâchée en forme de *cône*. La première condition doit être remplie à l'aide du taxis, pratiqué par une main habile; la deuxième indication sera pleinement satisfaite par l'emploi des substances astringentes, qui agissent de différente manière suivant la forme sous laquelle on les administre. Si on a recours, par exemple, aux fomentations, on n'a nullement besoin de pratiquer la réduction; car alors la portion d'intestin qui constituait la chute de l'anus (*exanie*), rentre d'elle-même, surtout quand cette portion est courte. En pareil cas, il convient de faire usage d'une légère décoction de vin avec des fleurs de *grenadier sauvage,* ou avec l'écorce de la *grenade* elle-même, ou avec la racine de *ronce*, ou bien enfin avec des *roses rouges*.

Si l'on veut employer des remèdes à l'état sec, il convient de se servir de *céruse* (carbonate de plomb), de *safran de mars* (carbonate de fer), ou de *mastic* en poudre dont on saupoudre la partie de l'intestin qui ressort On peut faire enfin des fumigations avec le *mastic*, le *succin*, l'*asphalte*, etc.

CHAPITRE II.

ARTICLE Ier.

Traitement des symptômes ou lésions de contenance relative des intestins.

J'ai établi ci-dessus une distinction entre les symptômes des lésions de contenance; c'est-à-dire que je les ai divisés en *relatifs,* en tant qu'ils se rapportent directement aux *intestins*, et en *corrélatifs*, en tant qu'ils se rapportent au *contenu* ou aux *matières fécales*. Les premiers symptômes, ceux qui ont trait aux lésions de la substance même des intestins, disparaissent en même temps que la maladie d'où

ils provenaient comme de leur propre cause ; les seconds peuvent être traités comme je l'indique ci-après.

Les substances *contenues* et *contre nature*, quelles qu'elles soient, mais venues du dehors, solides et fluides, aiguës ou âcres, peuvent être chassées du corps : les premières, à l'aide d'aliments, de facile digestion d'ailleurs, pris en quantité abondante, afin que les intestins distendus outre mesure par ces aliments puissent ménager aux substances étrangères contenues une plus facile issue, à l'aide de cette distension exagérée.

Quant aux substances subtiles et âcres, on peut employer comme moyens préservatifs et curatifs les corps gras, tels que le *beurre, l'onguent rouge potable,* matières qui, en lubrifiant et en oignant les surfaces, et en absorbant en quelque sorte la subtilité et la puissance corrosive de ces substances, en neutralisent et en détruisent les funestes effets.

Lorsqu'on a affaire seulement à des substances âcres et corrosives, il faut employer les *absorbants* qui leur conviennent et qui sont capables d'en paralyser l'effet délétère. C'est ainsi que, lorsque le sujet aura avalé du *mercure sublimé*, on administrera avec succès un *sel alcalin* quelconque, car celui-ci absorbera aussitôt les esprits salins, acides, qui s'étaient déjà combinés avec le sublimé, détruira par cette dissolution le *lien*, le mode de combinaison qui *seul* constituait ce virus si délétère, et rendra enfin la présence du mercure inoffensive et nulle. On emploiera contre l'*arsenic* toutes les matières *butiracées, laiteuses,* etc., seules capables de modérer la violence des propriétés corrosives de ce poison. Pour prévenir les effets délétères et terribles de l'*eau forte* (acide azotique) et des autres substances également douées de propriétés *acides* et *drastiques*, il faut, en vue de prévenir leur imminente *effervescence,* administrer une large et copieuse boisson d'eau pure tenant en disso-

lution des matières *alcalines* et *terreuses*, et atténuer par ce moyen leur énergie *drastique*. Si l'on a à combattre les effets funestes produits par quelque fruit *vénéneux*, *narcotique*, *narcotico-âcre* ou *septique*, il convient d'administrer tout d'abord un *vomitif*, afin d'évacuer et d'expulser par ce moyen la cause continente de l'empoisonnement. On donnera ensuite des substances légèrement *acides*, principalement le *bézoard* : on peut même donner le vinaigre commun à haute dose, par exemple, à la dose de 2 onces. Ces moyens, en effet, sont très-puissants, et partant recommandables dans les cas d'empoisonnement par une substance végétale[1].

Les *vers intestinaux* regardés comme formant une affection *spécifique*, ou provenant de germes introduits ou infiltrés au-dedans du corps, fournissent diverses indications, savoir : dans le premier cas, où les vers constituent un état spécifique, il convient d'abord de les tuer ou exterminer et puis de les expulser au-dehors, ainsi que je l'ai dit plus haut en parlant de la lésion du contenant. Or, on arrive à ces fins, soit au moyen d'une alimentation procurant des matières fécales plus sèches que d'habitude qui les entraînent sur leur passage, soit, après avoir mangé de semblables aliments, par l'usage de purgatifs capables de provoquer l'excrétion des sérosités de mauvaise qualité, tels que la *coloquinte*, dans la crainte que les matières fécales dissoutes dans du bon sérum ne soient trop aisément excrétées, et qu'on ait ainsi tenté en vain l'expulsion de ces entozoaires humains par la contraction de l'intestin.

Quant aux vers provenant de germes animaux avalés ou infiltrés de quelque manière dans le corps et qui finissent par y éclore, il faut les traiter de la même manière ; mais, pour parvenir à la destruction de ces germes, comme par exemple de ceux de *grenouille* et d'autres animaux *aquatiques*

[1] *Voy.* Fabre, *Strychnomanie.*

semblables que nous pouvons très-bien avoir dans le corps, il faut employer les huiles d'*olive*, d'*amandes amères,* ainsi que des substances *amères,* telles que la *myrrhe,* l'*absinthe,* la *centaurée*, le *chardon bénit,* etc. Je conseille enfin de mettre en pratique l'éjection de ces substances par en haut, attendu que ces sortes d'animaux résident principalement dans l'estomac[1].

Les substances contenues contre nature et déposées dans les intestins, péchant par cela même par leur mode d'exister, doivent être expulsées, et on doit mettre un puissant obstacle à leur reproduction naturelle, d'après ce que j'ai dit dans les chapitres précédents. (Voyez ce que j'ai dit naguère sur les hémorrhagies.) Or, comme il arrive bien souvent que leur mode d'être en eux-mêmes s'oppose souvent à une expulsion facile, à cause de leur état visqueux surtout ou de leurs propriétés âcres et corrosives inhérentes à leur nature, il convient d'en provoquer l'élimination et la disparition à l'aide d'absorbants. Mais comme il arrive bien souvent que les sels possèdent une vertu incisive bien marquée, et que, bien que dissous dans un véhicule, ils lèsent profondément les vaisseaux lactés vers lesquels ils sont entraînés et pro-

[1] J'ai eu, dans ma pratique médicale, trois faits remarquables de ce genre; ce sont : 1° Le cas d'une jeune petite fille, âgée de 3 ans, qui était en proie à des angoisses terribles faisant craindre la mort. Je diagnostiquai un état vermineux, et l'administration de 5 centigr. de tartre stibié suffit pour faire rendre à l'enfant 26 vers lombrics, de la longueur environ de 30 à 35 centimètres chacun. Après un jour de repos, l'emploi du *mercure doux* à petite dose lui en fit évacuer 29 autres du même genre par l'*anus* dans l'espace de quinze jours. — 2° Le cas d'un jeune militaire, revenant de l'Afrique avec les fièvres intermittentes, accompagnées, au moment du paroxysme surtout, de douleurs violentes à l'épigastre..... Pour moi l'indication était formelle et pressante, et, sans égard pour les symptômes gastriques, j'administrai un vomitif qui fit rendre à mon malade deux sangsues énormes. Guérison au bout de huit jours. — 3° Enfin, une jeune personne de 19 ans accusait des douleurs vagues à l'épigastre, avec anorexie, dilatation de la pupille, etc. Je diagnostiquai un état vermineux, et, à l'aide d'un éméto-cathartique, la malade rendit, au grand étonnement des parents, cinq lombrics par *en haut*, et, deux heures après, trois autres par *le bas.*

duisent, par cette sorte de diérèse, l'effet funeste, — qu'on voulait éviter, — que devaient produire ces mêmes substances corrosives, et cela avant même que ces sels aient pu atteindre le but qu'on s'était proposé dans leur emploi ; on se gardera donc bien de les administrer jamais, si ce n'est associés à des purgatifs ; on ne les emploiera, dis-je, jamais seuls, afin qu'ils soient détournés avec le liquide séreux attiré à l'aide de l'action incessante des intestins, et qu'ils accomplissent ainsi leur fin par leur contact nécessaire ; je conseille, en pareils cas, l'emploi du sulfate de potasse ou *tartre vitriolé* [1], l'esprit de salpêtre, etc.

On donnera également en ces circonstances les substances *absorbantes terreuses* surtout et en grande quantité, les *sels de plomb*, et principalement les composés *de fer* associés aux purgatifs, puisque, en effet, en resserrant les voies, ces substances mettent obstacle à un écoulement ultérieur, et l'on pourvoiera ainsi à l'afflux de la *diaphorèse;* de même que l'on cherchera dans l'*opium* une sauvegarde contre cette corruption spécifique des humeurs, inhérente, par la fermentation, à leur masse, même dans le cas où une trop grande turgescence de ces substances s'opposerait à l'astriction exercée sur les voies ; mais on n'emploiera cette substance que quand il y aura urgence, et que les efforts critiques de la nature se manifesteront par leur violence propre ou par la souffrance du patient.

Les *contenus propres* ou ordinaires peuvent provoquer des lésions diverses par leur mode d'être insolite, savoir : 1° par leur état de siccité, qui peut être accidentelle, et même provenir de la vertu astringente des aliments ou de leur propriété *absorbante*, comme quand on mange une grande quantité de biscuits, de pain recuit, dur et sec. On obviera donc à cet inconvénient par l'ingestion d'une décoction

[1] L'*arcanum duplicatum* de Stahl était le sulfate de potasse ou tartre vitriolé.

purgative quelconque, que l'on laissera séjourner quelque temps dans les intestins. Dans les cas de sècheresse habituelle des surfaces intestinales internes, on y obviera d'une manière préservative en évitant les transpirations trop abondantes, qui rappellent et poussent l'humidité du centre vers la périphérie du corps, et, pour empêcher une récidive, on emploiera les *apéritifs* et les *humectants*, tirés tant de la matière médicale que de l'hygiène et du régime. On parviendra enfin à établir et à fixer le mouvement des humeurs vers l'appareil intestinal, au moyen des *lénitifs* et des *laxatifs* pris de temps à autre. 2° Les substances contenues dans la cavité de l'intestin pèchent par leur degré de maturité vicieuse, par où elles sont en défaut dans la lienterie et dans la diarrhée ou flux cœliaque, états pathologiques dont je n'ai rien à dire ici, leurs indications étant toutes fondées sur la digestion.

Les matières *contenues en excès*, comme dans les cas de corruption putride familière aux scorbutiques et aux hypochondriaques, prenant leur source et leur origine dans ces affections morbides mêmes, il faudra employer, pour les combattre, les mêmes moyens qui sont indiqués dans le traitement du scorbut et de l'affection hypochondriaque.

ARTICLE II ET DERNIER.

Traitement des lésions de contenance relative au temps, ou des altérations du mouvement des intestins et de la sensibilité insolite qui en est la conséquence.

J'ai démontré plus haut que les mouvements des intestins pouvaient être altérés de trois manières différentes : 1° par *excès;* 2° par *défaut* ou *absence* complète ; 3° enfin, par *dépravation* ou déviation de leur but. Or, comme ces divers genres de lésions reconnaissent pour causes les maladies des parties et les symptômes fournis par les contenus, ainsi que je l'ai fait remarquer, il est évident que le

symptôme et l'effet ne cesseront que tout autant que la cause elle-même disparaîtra; et cependant ce mode d'être pathologique et sa violence pressante, agissant d'une manière énergique sur les forces vitales et sur la sensibilité surtout, fournissent une indication réelle à laquelle il faut prêter une sérieuse attention. Mais comme la cause *active* ou *passive*, selon le point de vue sous lequel on considère la chose, se trouve de part et d'autre dans les substances spiritueuses, il faut en réprimer l'effervescence qui se manifeste dans l'activité insolite et du mouvement et de la sensibilité. C'est ce à quoi l'on parvient à l'aide des *opiacés* employés à l'intérieur et par l'usage externe des *parégoriques* saturés de cinnabre *(vide suprà)*; on peut même obtenir ce résultat avec avantage par l'emploi de la camomille seule, ou au moyen de l'eau-de-vie. Je me borne à donner ici ces simples indications, bien que je pusse aisément énumérer, avec un pompeux étalage de paroles, nombre de formules et d'ordonnances ayant trait à cette matière.

Les opiacés, administrés à l'intérieur, seront de la plus grande utilité pour combattre, dans un cas pressant, tout *excès* et toute dépravation des mouvements, en en arrêtant le cours funeste. Ils auront aussi les avantages les plus satisfaisants contre tout excès et toute dépravation de la *sensibilité vitale* des intestins; mais, dans l'un comme dans l'autre cas, il faut bien faire attention d'appliquer à propos les agents thérapeutiques que l'on met en usage, et qu'ils soient en analogie parfaite avec la cause, bien qu'ils n'opèrent que d'une manière secondaire dans l'économie corporelle.

Je conseille ces dernières substances, afin qu'on voie que je ne me borne pas, sous de vaines promesses fallacieuses, à opposer à une affection *réelle* et *pressante* les *sulfures* de *vitriol aurique*, etc., et les *anodins*, qui, jusqu'à ce jour, n'ont été que des substances purement *nominales*,

figurant simplement comme telles dans les officines de nos pharmaciens.

Dans les cas de lésion des mouvements par *diminution*, dans leur énergie naturelle et leur *tonicité*, comme dans la *paralysie* du muscle *sphincter*, on pourra, dans ce cas, administrer avec succès les *nervins*, le *castor* et ses préparations à l'intérieur. L'on peut aussi combattre ce genre d'affections par l'usage externe des fomentations chaudes de romarin, de sauge, de menthe, de mélisse, de marjolaine, etc., ainsi qu'à l'aide des bains de siége avec les mêmes substances et des *bains généraux de fourmis*[1]. A l'intérieur, on peut encore faire l'emploi de l'*essence de succin*[2], de l'*esprit de sel*, du *carbonate d'ammoniaque*, des *terres calcaires absorbantes*, des *yeux d'écrevisse*, des *écailles d'huître*, des *concrétions de corail*. Ces diverses substances, en effet, remplissent parfaitement toute l'indication, en poussant et en prédisposant le corps à une douce et suffisante moiteur.

Dans toutes les affections intestinales, le régime doit être léger, à l'exception du cas où il existe une lésion quelconque par la présence d'un corps étranger contre nature; les aliments doivent être choisis parmi les substances faciles à digérer; les boissons doivent être chaudes, et tout ce qui est mis en contact avec la surface du corps doit également posséder de la chaleur. Aussitôt que tout symptôme inflammatoire a disparu, le malade peut user de vin. Le patient doit se livrer avec modération au travail et jouir du repos. Dans les flux abdominaux, et toutes les fois qu'il existe des symptômes du *contenant*, c'est-à-dire indiquant une lésion des tuniques intestinales, le sommeil est extrêmement nécessaire, et le malade doit s'y livrer aussi long-temps que possible. Les veilles prolongées sont funestes, les chagrins

[1] D'acide formique.
[2] Acide succinique des modernes.

et la tristesse de l'esprit sont aussi très-préjudiciables et doivent être bannis. Ne serait-ce que pour prévenir des accidents plus graves, il ne faut jamais laisser séjourner dans les intestins les matières qui doivent en être excrétées, leur stase pourrait devenir funeste ; cependant, toutes les fois aussi qu'il y aura lésion de la texture intestinale, il faut user des plus grandes précautions afin de ne point provoquer une trop grande irritation dans les parties malades.

Telles sont les considérations et les réflexions qui m'ont été suggérées par la raison et l'expérience sur la matière importante qui fait le sujet de ma dissertation inaugurale ; j'ose assurer par avance à quiconque les aura bien saisies et en fera une sage appréciation, j'ose assurer, dis-je, sans craindre de me tromper, le succès le plus satisfaisant et les résultats les plus heureux, toutes les fois qu'il aura à traiter quelqu'une de ces affections, tant internes qu'externes. Cette promesse, je la fais et la réitère surtout à ceux qui, appuyés sur la raison et l'expérience, sauront faire un usage éclairé et prudent des moyens que j'indique dans cette thèse comme propres à guérir.

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. IX.

FIN DE LA DISSERTATION INAUGURALE DE STAHL.

RÉFLEXIONS

sur le DISCOURS DE FASCHIUS et la DISSERTATION INAUGURALE DE STAHL pour la Licence Doctorale,

PAR LE PROFESSEUR A.-L. BOYER.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

I. AVANT-PROPOS DE FASCHIUS.

Ce *Propempticum inaugurale* est un fragment d'une haute importance, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer.

I. Il nous fournit un exemple d'un usage établi en Allemagne et que nous pourrions imiter : les réceptions doctorales étaient de véritables solennités ; un professeur était chargé de faire connaître les antécédents du candidat depuis son enfance ; de mettre en relief le caractère des doctrines de l'école, et l'esprit particulier dans lequel la thèse était conçue.

II. Faschius nous apprend que le Vitalisme Hippocratique régnait encore, en 1684, dans la faculté médicale d'Iéna : là, comme partout ailleurs, le sage naturisme du Vieillard de Cos, fondé sur l'observation directe et profonde de l'homme sain et malade, et entouré d'ailleurs de tous les secours légitimes empruntés aux autres sciences, luttait avec plus ou moins d'avantage contre les tendances exclusives du mécanicochimisme, prêt à envahir la médecine entière, sous le prestige des grands progrès imprimés depuis peu à la physique et à la chimie, et sous l'impulsion donnée par le Cartésianisme, qui était lui-même une conséquence nécessaire de ce progrès si remarquable et si éclatant.

Développons un instant cette dernière pensée. L'on n'a pas assez vu que le progrès si merveilleux des sciences

physiques et chimiques aux XVIe et XVIIe siècles, dû en grande partie à des médecins, a précédé et produit le Cartésianisme, qui en a été la suite inévitable. A son tour, celui-ci a régularisé, accru et dirigé ce mouvement rénovateur auquel la médecine et les médecins ont pris une part si large et si active. Descartes le savait si bien, qu'il dit[1] : « S'il est possible de trouver quelque moyen de *rendre* » *communément les hommes plus habiles et plus sages qu'ils* » *n'ont été jusqu'ici, je crois qu'il faut le chercher dans la* » *médecine.... Or, ayant dessein d'employer toute ma vie à* » *la recherche d'une science si nécessaire, etc.* »

On sait que Descartes consacra ses dernières années à l'étude de l'anatomie, de la physiologie, etc. Bacon, Leibnitz, Bossuet, etc., sont tout aussi explicites à ce sujet; ils ont donné le même exemple pratique. On possède à la bibliothèque de Hanovre un exemplaire des œuvres de Van-Helmont, annoté tout entier par Leibnitz. L'évêque de Meaux est entré plusieurs fois dans de longs détails anatomo-physiologiques[2] ; il a composé, dit-on, un traité complet d'anatomie et de physiologie, resté manuscrit, véritable chef-d'œuvre, où plusieurs médecins célèbres ont puisé, assure-t-on, le germe ou le développement d'importantes découvertes.

Nous ignorons, en général, bien des détails majeurs sur les rapports intimes de la médecine et des médecins avec les diverses sciences et leurs plus illustres promoteurs, parce que nous étudions peu l'histoire de notre art et la biographie de nos grands prédécesseurs : il est vrai que les bons livres de ce genre sont très-rares; que la plupart de ceux qui sont dans nos mains, faits à la hâte et sans le moindre soin, fourmillent de lacunes étranges et d'inconcevables erreurs.

[1] Disc. sur la méthode, 6e part. p. 52.

[2] *Voy.*, par exemple, sa *Connaissance de Dieu et de soi-même.*

Quant à la preuve de la persistance des dogmes hippocratiques dans l'école d'Iéna au XVIIe siècle, on la trouve partout dans les écrits, trop peu connus aujourd'hui, de W. Wédel; elle est dans chaque page du *Propempticum* de Faschius. « Telle est », dit-il, « la circonspection, la sollici-» tude, la prudence *de la nature,* que tous ses soins ten-» dent à sustenter et à conserver la machine si admirable » du corps humain, etc.» La même doctrine, plus avancée, plus précise, plus largement exprimée, régnait aussi alors à Montpellier.

III. Stahl, ainsi que le dit Faschius, après avoir terminé ses études humanitaires, a consacré trois ans entiers à *approfondir la philosophie ;* il s'est livré ensuite avec ardeur à la physique et à l'anatomie, appliquant sans cesse cette dernière théoriquement et pratiquement à la chirurgie; il est botaniste et a fait de nombreuses herborisations; il s'est adonné d'une manière spéciale à la pharmacologie et à la chimie, fréquentant les laboratoires publics, et faisant lui-même des expériences en particulier. Il se laisse guider par sa raison, mais il tient compte des opinions qui ont cours dans le monde, sous le patronage des grands médecins dont il a médité les écrits. Le maître qu'il a pris surtout pour guide, c'est W. Wédel, le plus célèbre de ses professeurs à Iéna, qui était, nous le savons, un infatigable écrivain, un praticien très-répandu, un profond érudit, très-versé dans les sciences physiques, chimiques, zoologiques, qu'il appliquait, avec autant de zèle que de succès, au perfectionnement du Vitalisme Hippocratique, dont il était un des plus ardents promoteurs.

Tels sont les antécédents de Stahl à 24 ans, au moment où il va soutenir sa thèse pour le doctorat. Il a, comme nous le voyons, embrassé toutes les sciences; il les a contemplées de haut, en les rattachant à leur lien commun,

la philosophie, sans en négliger les détails : il fait grand cas des sciences positives, expérimentales ; il observe et expérimente beaucoup ; il est habile en physique, en botanique, en chimie, en anatomie, en chirurgie ; il aime l'érudition, et respecte sans fétichisme toutes les opinions respectables; mais il soumet tout au contrôle de sa raison, prêt à attaquer, sans hésitation et sans crainte, tout ce qu'il trouvera de contraire à la vérité, qu'il regarde comme divine et qu'il place au-dessus de tout : *Vitam impendere vero,* telle est sa devise. Pas de faiblesse, pas de détour, pas de lâche dissimulation, pas de feinte modestie plus orgueilleuse que l'orgueil même, pas de précautions oratoires ou de circonlocutions hypocrites pour déguiser ou voiler même sa pensée. La médecine est un sacerdoce; elle en a les devoirs et les droits; elle doit avoir horreur du mensonge quand il s'agit des intérêts de l'humanité, car le médecin, plus que tout autre, dit avec Hippocrate[1] et avant Térence : *Homo sum, et nihil humanum mihi alienum puto.* « La » vérité engendre la haine.» Mais qu'importe? elle est utile, elle triomphe et impose le respect[2].

Sous tous ces rapports, dira-t-on, Stahl est Cartésien, mais plus positif, plus ferme, plus intraitable que le philosophe français : non, Stahl est tout simplement Hippocratiste, car tout cela se trouve dans les écrits de Cos; seulement, notre jeune candidat est allemand, très-religieux, piétiste même, et, de plus, il se nomme Stahl.

Ce portrait, qui ressort du discours préliminaire de Faschius, et dont tous les traits deviennent de plus en plus saillants à mesure qu'on médite la dissertation qui est sous nos yeux, ne ressemble guère au tableau de fantaisie que les

[1] Ἢν γάρ παρῇ φιλανθρωπίη, πάρεστι καὶ φιλοτεχνίη : L'amour de la médecine est inséparable de l'amour de l'humanité (Hippocr., Παραγγελίαι. — Van-der-Linden, T. 1, p. 62.) — Voy. *Opusc. hippocr*, trad. sur le texte, avec comment. par L. Boyer et Girbal.

[2] *Voy.* Stahl, *Propempticum de curationibus in chartâ.*

historiens de la médecine reproduisent sans se lasser, en se copiant et en oubliant de remonter aux sources. A côté de quelques points exacts, ils placent des exagérations ou des erreurs. Ici, comme presque partout, le roman plus ou moins historique est venu se substituer à l'histoire. Stahl a-t-il subi, par la suite, une transformation profonde? Nous verrons qu'il n'en est rien; des hommes comme lui se modifient légèrement avec l'âge, la position, les circonstances; mais, dans leur fond, ils ne changent pas.

II. Dissertation de Stahl.

I. La thèse *De intestinis* est-elle bien celle que notre auteur a présentée pour le doctorat, ainsi que nous l'affirmons; ou bien doit-on donner ce titre à la dissertation *De sanguificatione*, comme l'assure K. Sprengel[1], copié depuis par ses successeurs ? On lit, en tête de l'opuscule *De intestinis*: « *Pro licentiâ assumendi insignia ac privilegia doctoralia, summos in arte medicâ honores,* janvier 1684; » — et au commencement de la thèse *De sanguificatione*: « *Quam ventilationi publicæ exponunt G. Ern. Stahl, med. doctor præses, et respondens J. S. Brehmer,* avril 1684.» En janvier, Stahl présente pour le doctorat le traité *De intestinis;* quatre mois après, le docteur Stahl préside la thèse de Brehmer, candidat au doctorat. Rien de plus clair; il suffit de savoir lire.

II. La doctrine de Stahl est-elle originale ? Le fond du Stahlianisme, médicalement parlant, est-il l'animisme

[1] *Voy.* K. Sprengel, *Versucht einer pragmatischen geschichte der arzneikunde.* — Hist. de la médecine (assez mal traduite par Jourdan), 3e édit. en allemand; Halle, 1821-1828, in-8o, 5 v. en 6 part., section 13, ch. 1er, syst. de Stahl, « dans sa dissertation *De sanguificatione*, qu'il soutint, en »1684 à Iéna, pour obtenir le titre de docteur, etc. »

ou le vitalisme? « Si la doctrine de Stahl eût été le fruit de » ses méditations, il l'aurait découverte peu à peu, et ne » l'aurait pas développée comme par inspiration divine, dans » toute son étendue, à vingt-quatre ans, dans sa thèse doc- » torale : *De sanguificatione*[1]. » Examinons.

L'idée fondamentale du Stahlianisme se trouve dans l'opuscule *De intestinis*, comme dans celui *De sanguificatione*; il est *vitaliste* avant tout, et emploie le mot *anima* sans le déterminer : c'est le *principium movens, quod alii spiritum insitum, alii archæum, alii facultatem expultricem, alii sine dubio optimè animam actionum præsidem vocamus*.

Il ne tient pas aux mots, mais aux choses. Il dit, comme Barthez : « Il y a un principe moteur présidant des » actes vitaux: appelez-le *esprit inné, archée*, ou simple- » ment *faculté expultrice*, peu m'importe pourvu que vous » acceptiez le fait *qu'il existe dans les êtres vivants, et sur-* » *tout chez l'homme, un principe spécial, supérieur aux* » *forces physico-chimiques ou organiques, dirigeant tout* » *harmoniquement;* j'aimerais pourtant mieux l'appeler *âme* » *directrice*. » C'est tout simplement le vitalisme de Faschius, de W. Wédel, d'Iéna, de Cos, etc. Évidemment, il n'en est pas l'inventeur, et il ne l'a jamais réclamé. Non, dira-t-on, mais nous voyons percer ici des tendances au *vitalisme animiste*, ou, pour être plus clairs, au *mono-psychisme*, et telle est l'originalité de Stahl, qui se manifestera nettement plus tard.

Voilà donc comment on traite les plus beaux génies et leurs glorieux travaux ! Ainsi, Stahl a inventé l'âme directrice, comme Barthez le principe vital; rien de plus : mais, avant eux, l'âme directrice et le principe vital ou plutôt vivificateur, Ἀρχὴ βιωτικὴ d'Aristote, avec leur action directrice, avaient cours dans le monde, et constituaient des doctrines

[1] K. Sprengel, *loc. cit.*

dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Ce n'est donc pas là leur ouvrage : ce qu'ils ont fait, c'est de séparer nettement et pour jamais le règne vivant du règne inorganique, l'animal de la plante, la brute de l'homme, en tenant compte des actes physico-chimiques qui se passent en eux ; c'est d'avoir fondé irrévocablement, sur des bases inébranlables, le *vitalisme moderne,* expansion et développement du *naturisme hippocratique ;* c'est d'en avoir tracé en maître les grandes lois expérimentales. Ils ont porté, en médecine, à un magnifique degré de splendeur, cette sage et savante méthode inductive, âme de la philosophie naturelle, si bien formulée, si largement appliquée par Hippocrate, Aristote et leurs légitimes successeurs, avant que Bacon, obéissant à l'impulsion de son siècle, de son médecin Harvey, de son ami Gilbert, médecin de la reine d'Angleterre, ne songeât à s'en occuper. Voilà ce que nous commençons à savoir.

Telle est l'œuvre commune de Stahl et de Barthez, monument impérissable de leur génie. Quant aux différences qui les distinguent, nous nous en occuperons à mesure que nous en trouverons l'occasion. Nous traiterons alors dans leur entier toutes les questions si nombreuses, si importantes, que soulèvent l'animisme de Stahl et le vitalisme de Montpellier, bien plus rapprochés qu'on ne le pense. Le vitalisme, en effet, a plusieurs formes qui constituent autant de branches plus ou moins voisines, partant d'un tronc commun qui les nourrit toutes, le *naturisme hippocratique ;* l'animisme, avec ses variétés, en est une. On a dit que le vitalisme de Montpellier est un enfant direct du Stahlianisme, un grand perfectionnement de ce dernier : c'est une erreur. Avant que Stahl fût au monde, il y avait à Montpellier des *Stahliens* auxquels il a rendu hommage ; il vient de nous, plus que nous ne venons de lui ; si nous lui devons beaucoup, il nous doit encore davantage. Ce Stahlianisme

que nous avons perfectionné était à nous avant de lui appartenir : c'est ce que nous espérons démontrer [1].

Nous ne prétendons rien enlever à sa gloire, en rappelant les droits de ses prédécesseurs qui ont vécu parmi nous : sa part restera bien grande, et nous lui rendrons une éclatante justice, qu'on lui a presque toujours refusée.

Remarquons cependant que quelques esprits d'élite l'ont compris, apprécié, vengé dans l'ensemble, si ce n'est dans les détails : bornons-nous à quelques citations.

« Le génie éclate », dit Bordeu, « jusque dans les écarts de » Stahl et de Van-Helmont ; c'est là que le corps vivant est » considéré, non comme une masse froide et inanimée, mais » comme une substance vivifiée par un *esprit recteur* qui » domine sur toutes les fonctions, et le fait sortir de son » existence passive et corporelle. Stahl m'entraîne avec une » mâle vigueur *jusque dans le sanctuaire d'Hippocrate ;* » Boërhaave me laisse à la porte avec des ouvriers qui ramassent des matériaux, et qui n'en mettent jamais en » œuvre, etc. [2] »

« Stahl », dit Roussel, « *a renversé la barrière qui séparait la médecine de la philosophie ; son système doit à* » *jamais laver les médecins de l'imputation de matérialisme* » (phrase de Bordeu) ; *il est le plus orthodoxe* (c'est celui » de S. Thomas et de l'Église), *le plus vrai, le plus simple* » *et le plus conforme aux faits*. Stahl aurait, sans contredit, » subjugué toute la médecine, si, plus complaisant pour ses » lecteurs, il eût pris soin de polir ses ouvrages, et surtout » s'il se fût trouvé dans une position aussi avantageuse que » Boërhaave, etc. [3] »

[1] Nous montrerons, en effet, qu'avant Stahl tout ce qu'il y avait de fondamental dans l'ensemble de sa méthode, de ses dogmes, de leurs conséquences, était déjà dans la doctrine de Montpellier. Qu'a-t-il donc fait ? Ce que Bordeu, Barthez, etc., ont fait à leur tour.

[2] Bordeu, *Médecine théor. et prat. ;* extr. de ses ouvrages par Mainvielle.

[3] Roussel, *Syst. phys. et mor. de la femme*, préface, p. 44 à 48.

Voyez aussi Grimaud, De Sèze, Fouquet, etc. Voilà comment on juge Stahl à Montpellier. « Stahl », dit Cabanis, « *était un de ces génies extraordinaires* que la nature » semble destiner de temps en temps au renouvellement des » sciences. Elle l'avait doué tout à la fois de cette sagacité » vive qui pénètre en quelque sorte les objets, et de cette » retenue qui s'arrête à chaque pas pour les considérer sous » tous leurs aspects ; de ce coup-d'œil rapide et vaste qui les » saisit dans leur ensemble, et de cette observation patiente » qui poursuit avec scrupule leurs moindres détails. Il fut » distingué principalement, ainsi que son maître (Bécher) » par le rare talent de trouver dans les phénomènes les plus » communs les analogues et les points de comparaison, ou » même la cause directe de ceux qui paraissent le plus éton- » nants, et dans les explications les plus simples la base » des plus sublimes théories. Bécher et lui portèrent, les » premiers, la *philosophie* dans cette science chimique, » jusqu'alors si incertaine, etc.

» Stahl entreprit de faire pour la médecine ce qu'il avait » fait pour la chimie. Il était *nourri de la doctrine d'Hip-* » *pocrate,* et *personne* ne savait mieux que lui ce que les » *observations* et les *vues philosophiques des modernes y* » *pouvaient ajouter.*

» Les idées de Stahl ont, en général été mal comprises ; » on peut même dire qu'elles ont été presque également » défigurées par ses critiques et par ses admirateurs. Pour » bien faire comprendre les vues de ce médecin, *le plus* » *grand*, à mon avis, *qui ait paru depuis Hippocrate,* il » faudrait entrer dans *une exposition détaillée, non-seule-* » *ment de ses principes généraux, mais encore d'une* » *grande quantité de vues particulières qui les éclaircissent* » *et les confirment,* etc... [1]. »

[1] Cabanis, *Coup-d'œil sur les révolutions et sur la réforme de la médecine*, p. 145 et suiv. ; Paris, 1804. (Ouvrage remarquable et trop peu lu.)

Voilà ce que dit Cabanis. S'il a bien jugé Stahl (en partie du moins, car il n'en a pas sondé toute la profondeur, ce qui tient au mouvement philosophique si déplorable au milieu duquel il a vécu), il a reconnu aussi, partiellement, les liens qui l'unissent à Montpellier et la portée de notre doctrine. « Des opinions de Stahl et de » Van-Helmont, et du solidisme [1] étendu, corrigé, modifié, » s'est formée une nouvelle doctrine, à laquelle Bordeu, » Venel, Lamure, l'on peut même dire, l'École de Mont- » pellier presque entière a donné beaucoup d'éclat et de » partisans. Agrandie depuis ces maîtres par les vastes tra- » vaux de Barthez ; fortifiée par ses élèves et par ses suc- » cesseurs de ce que les découvertes modernes et les progrès » des sciences collatérales pouvaient lui fournir de preuves » nouvelles ; perfectionnée par l'application des méthodes » philosophiques, que de bons esprits commencent à porter » enfin dans tous les objets de nos études, elle se rapproche » de plus en plus de la vérité. Bientôt ce ne sera plus une » doctrine particulière : en profitant des découvertes réelles, » éparses dans les écrits de toutes les sectes ; en se dé- » pouillant de cet esprit exclusif qui étouffe la véritable » émulation et qui n'a jamais enfanté que de ridicules » débats, elle deviendra la seule théorie incontestable en » médecine ; car elle sera le lien naturel et nécessaire de » toutes les connaissances rassemblées sur notre art jusqu'à » ce jour [2]. »

Tourtelle, professeur à Strasbourg, ne tient pas un autre langage : « Dans le temps », dit-il, « où Boërhaave » répandait ses dogmes dans toute l'Europe, un homme » *d'un génie bien supérieur au sien travaillait pour la* » *gloire du Vieillard de Cos. Le grand Stahl de Halle,*

[1] Cabanis ne tient pas compte de l'humorisme, heureusement combiné au solidisme des auteurs qu'il cite ; il voit les grands résultats obtenus par eux, sans remonter à leur source.

[2] Ouvr. cité, pp. 175 et 176.

» qui devint par la suite premier médecin du roi de Prusse, » s'attacha à observer les divers phénomènes de la nature, » et vérifia par sa propre expérience les aphorismes du Père » de la médecine. *C'est dans l'observation qu'il a puisé les » principes d'une théorie lumineuse*, confirmée par les faits » de pratique... Rebuté des principes faux du mécanisme, » il crut nécessaire de remonter à un premier mobile qui » agit spontanément, et qui a toujours en vue la conserva- » tion de l'individu qu'il anime, etc. [1]. »

Dezeimeris, très-peu partisan de l'animisme de Stahl et du vitalisme de Montpellier, ne peut s'empêcher de rendre hommage à Stahl, et même à Barthez qu'il rapproche de lui. Après avoir combattu l'animisme et le vitalisme en général d'une manière bien peu judicieuse, et en commettant d'un bout à l'autre des erreurs graves en histoire et en philologie, fort singulières pour celui qui le juge sur sa réputation, moins étonnantes pour ceux qui l'ont étudié et apprécié sérieusement [2], Dezeimeris ajoute :

[1] Tourtelle, *Hist. philos. de la médecine*, 1804, T. II, pag. 446 et 447.

[2] Il y a de bons travaux parmi ceux que nous a laissés M. Dezeimeris sur quelques points d'histoire médicale moderne ; mais il obéit, en général, à des préventions ardentes, et affecte une érudition beaucoup plus grande que celle qu'il a réellement et qui aurait dû lui suffire. Son style est correct, élégant, vif, parfois entraînant; mais, avec lui, il faut toujours se tenir sur ses gardes. Assez peu médecin, trop légèrement philosophe, laissant bien à désirer pour la littérature antique, même médicale, dont il parle beaucoup quoiqu'il l'ait trop négligée, bon helléniste en général, mais sans spécialité, il est rarement remonté consciencieusement aux textes, et a pris souvent, même pour l'allemand qu'il connaît bien, son érudition de seconde main, toutes les fois qu'il l'a pu. Si, d'une part, il a rendu des services nombreux et réels, à une époque où la philologie médicale jouissait de peu de crédit; il a, de l'autre, répandu bien des idées fausses. Il passe fréquemment à côté du vrai ; mais quand il le rencontre, il le fait ressortir nettement et avec énergie. Il semble avoir beaucoup étudié Stahl. L'a-t-il fait assez? Ne l'a-t-il pas trop regardé avec ses préventions anti-vitalistes? Nous n'hésitons pas à affirmer que souvent il ne l'a pas suffisamment compris. Il en avait peut-être conscience, car, après avoir promis cent fois un article très-étendu sur Stahl et le Stahlianisme, il ne les a jamais abordés de front : nous devons le regretter.

« Le Stahlianisme n'est qu'une forme particulière de l'ani- » misme, et l'animisme est bien loin de constituer tout » entière la vaste et profonde doctrine du professeur de » Halle : l'animisme est de tous les temps..... Combien de » fois les doctrines de l'illustre professeur de Halle n'ont- » elles point été travesties et défigurées ! C'est les défigurer » que de les enfermer dans une théorie des facultés, des » déterminations et des influences de l'âme.

» Il y a de l'animisme dans ces doctrines ; mais il y a » bien autre chose encore.

» La première chose qu'on y aurait dû voir est la der- » nière qu'on y ait remarquée : c'est que, tout au contraire » des systèmes d'animisme fabriqués jusque-là, l'auteur de » celui-ci ne part point de l'âme comme d'un principe » général, et dont il faille d'abord convenir pour deviner, » ou en déduire par une série de conséquences tous les » phénomènes de l'organisme ; mais il part de ces phé- » nomènes, les étudie en eux-mêmes, dans leurs rapports » réciproques, dans les conditions de leur production. Il les » rapproche, il y saisit les caractères spécifiques qui les » distinguent de ceux que les corps inorganiques présentent » aux chimistes ou aux physiciens ; enfin, il les rattache » par *induction* à une cause substantielle, différente de la » matière organique. Sa manière de philosopher consiste, » non à procéder par hypothèses d'un principe général que » l'on pose, aux faits particuliers que l'on déduit, comme » avaient fait jusqu'alors les animistes, mais à partir des » faits d'observation, pour s'élever, par des rapprochements » et des abstractions, à un principe général qui les domine » tous........... »

« Si la doctrine de Stahl n'eût été exploitée que par des » hommes de la même trempe ; si ses successeurs s'étaient » attachés à confirmer et à agrandir les principes qu'elle » avait rigoureusement déduits de l'observation, la science

» aurait marché plus vite, et l'on serait probablement arrivé
» un demi-siècle plus tôt aux principes les mieux établis de
» nos doctrines modernes, *dont l'origine n'est point ailleurs*
» *que dans celle du professeur de Halle*[1]. »

Il dit plus bas, en parlant de Barthez : « Personne n'a
» pénétré aussi profondément que l'illustre professeur de
» Montpellier, ni développé avec plus de précision et de
» justesse l'esprit de la seule méthode logique qui puisse
» mettre à l'abri des écarts où il est tombé[2]. »

Nous pourrions citer un bon nombre d'auteurs éminents, français et étrangers, qui ont reconnu et proclamé la véritable grandeur de Stahl, s'efforçant de triompher des erreurs et des préjugés qui, dès l'origine, se sont dressés contre lui et ont encore aujourd'hui tant de vigueur; nous arriverions ainsi jusqu'à nos plus récentes publications.

Écoutons, pour terminer, un philosophe distingué, M. Lemoine, professeur à la faculté des lettres de Bordeaux : « La clef de la doctrine de Stahl, le secret de sa
» force et sa vérité sont dans la méthode qui a présidé à sa
» construction. Son système n'est pas, comme on le croit
» généralement, une œuvre de construction et de spécula-
» tion; c'est, au contraire, le résultat de l'*expérience* et de
» l'*induction*. Il a observé long-temps et bien. Sa doctrine
» est bien, en définitive, l'animisme; mais ce n'est point
» par l'animisme qu'il commence, et l'âme n'intervient
» comme principe de la vie qu'au dernier moment et
» comme à la conclusion de son système. Ce système est
» d'abord une réfutation des doctrines contemporaines, une
» réaction contre la chimie et la mécanique, contre les *en-*
» *tités imaginaires,* contre l'*hypothèse,* enfin *en faveur de*
» *l'expérience. On veut deviner la nature et lui dicter des*

[1] Dezeimeris, *Dictionnaire de médecine en 30 volumes*, T. III, pp. 165, 172, 173; art. *Animisme*. 1833.

[2] Dezeimeris, art. cité, p. 215.

» *lois*, au lieu de lui arracher son secret. Stahl en appelle » sans cesse *à l'observation; il gémit de voir méconnue la* » *grandeur de la nature*. Ce qui est lui apparaît bien au- » dessus de ce que l'homme rêve. *La vie, c'est pour lui le* » *point capital. Il s'efforce de la mettre en lumière*, de la » distinguer de tout le reste, *en renversant les utopies* » *mesquines de ses contemporains. Il n'y a plus de méde-* » *cins, il n'y a que des mécaniciens ou des chimistes;* » *tandis que la médecine c'est la science de la vie, qui ne* » *s'élabore pas dans le creuset du chimiste*. Ce qu'il défend, » ce n'est pas *sa pensée, c'est la nature incomprise, c'est* » *la vie, qu'osent nier ceux qui sont chargés de l'entretenir*. » De là, sa colère, qui est légitime; *c'est celle du génie* » *défendant une grande et incontestable vérité*.

» Jusqu'ici, dans la doctrine de Stahl, où est l'hypothèse, » où est l'erreur, où est l'animisme? Il n'est encore question » que de la vie, des faits, de la nature; l'animisme ne » viendra que plus tard, au dernier moment. On ne pourra » donc pas dire que *sa doctrine n'est que l'animisme; sa* » *méthode, l'hypothèse; son mérite, celui d'avoir donné* » *plus de simplicité et de consistance à une opinion presque* » *aussi ancienne que le monde*. L'âme apparaît, enfin, » l'hypothèse succède à l'observation, le vitalisme se » conclut par l'animisme au moment où il se demande » quelle est la cause de la vie [1]. Cette cause, qui agit si » raisonnablement, ne doit-elle pas être raisonnable? » Stahl fait alors le dernier pas, etc...... »

Il y aurait beaucoup à ajouter aux aperçus, encore bien vagues, présentés dans tout ce qui précède, pour faire

[1] Nous examinerons plus tard le rôle de l'Animisme, du Mono-psychisme dans la doctrine de Stahl. On fait encore beaucoup de bruit de ce que les uns nomment son hypothèse, en l'attaquant vivement; de ce que les autres défendent avec tant d'ardeur. Nous verrons alors si l'on en a bien apprécié la portée; si l'on diffère autant qu'on le croit; si l'on n'obscurcit pas une question simple par elle-même; si l'on ne discute pas faute de s'entendre.

connaître même superficiellement et seulement dans son ensemble, la méthode stahlienne et l'esprit général de sa doctrine. Dans les citations que nous avons rapportées, nous avons laissé tout exprès dans l'ombre les objections, les reproches adressés au Stahlianisme, sans excepter ceux que nous regardons comme les plus légitimes : nous accepterons ces derniers sans hésiter; nous y ajouterons quand il le faudra, car nous voulons donner une appréciation sérieuse, consciencieusement approfondie, et non une apologie flatteuse ou mensongère. Notre admiration pour Stahl est grande et solide, parce qu'elle a été longuement réfléchie, et qu'après Hippocrate, c'est l'un des quatre ou cinq grands médecins que nous avons le plus étudié dans toutes ses œuvres, et toujours dans ses textes. Notre culte pour lui n'est pas exclusif; ce n'est point une adoration, un fétichisme. Pour mesurer un homme de génie, il ne faut pas rester à genoux. Mais des esprits de cette trempe, grands encore dans leurs chutes, mêlant de grandes variétés à leurs plus manifestes erreurs, ne doivent être attaqués qu'avec circonspection, et condamnés dans leurs parties défectueuses qu'à la suite d'un mûr examen. Après cette profession de foi, rentrons dans notre sujet.

De ce qui a été dit jusqu'ici, nous pouvons tirer les conclusions suivantes :

1° Stahl est un génie si élevé que nul peut-être ne lui dispute la première place après Hippocrate, ou que tout au plus, parmi les modernes, trois ou quatre autres peuvent aspirer à la partager avec lui.

2° L'Animisme n'est pas le fond, mais le couronnement de sa doctrine, qui, dans ce qu'elle a de capital, au point de vue de la médecine, est le Vitalisme Hippocratique progressif.

3° Sa grandeur tient à la perfection de sa méthode; à la persévérance, à la vigueur avec laquelle il a su l'appliquer

partout ; à la beauté, à l'harmonie, à la solidité du vaste édifice qu'il a construit ; aux lois anthropologiques qu'il a découvertes, étendues ou confirmées.

Personne, si ce n'est le Vieillard de Cos, n'a été plus neuf, n'a fait plus et mieux que lui; nul n'a renversé plus d'erreurs fondamentales soutenues par les plus beaux noms; nul n'a proclamé, imposé plus de vérités du premier ordre sur lesquelles nous vivons encore aujourd'hui. Devançant son siècle de plusieurs siècles, il mérite d'être encore un de nos premiers maîtres, un de nos guides les plus sûrs; il peut dissiper bien des ténèbres et des préjugés que nous acceptons sur parole, et répandre parmi nous de nouvelles et splendides clartés. Quand on remonte à ses textes fondamentaux oubliés, défigurés par des traducteurs plus qu'infidèles, ou par des commentateurs qui faussent souvent sa pensée par ignorance, par légèreté, par prévention, par rivalité, pour s'élever en l'abaissant, déguiser des emprunts dont on a conscience, se parer de ses dépouilles dont ils se sont revêtus, et le mettre sous les pieds pour s'en faire un piédestal, on le voit apparaître dans un jour tout nouveau et bien plus éclatant. On conçoit la grandeur même de *son animisme à lui,* si injurieusement traité par ceux qui n'en ont compris ni la nature ni la valeur, et l'on sent la vérité de ces paroles de Cabanis qui résument la pensée de ceux qui, tels que Bordeu, Grimaud, Roussel, etc., se sont trouvés assez grands pour être justes : « Stahl était un de ces génies extraordi- » naires que la nature semble destiner de temps en temps au » renouvellement des sciences. »

Personne, peut-être, n'a mieux jugé Stahl que Stahl lui-même : s'il a, vis-à-vis de ses adversaires, le juste orgueil qui naît de sa force et de cette supériorité dont il a conscience, il a aussi la modestie du génie quand il est en face des difficultés qu'il ne peut vaincre, soit parce qu'elles sont inhérentes à la médecine même, soit parce que la science

de son époque ne lui permet pas de les résoudre. Nul peut-être ne montre avec plus de soin les parties faibles de sa doctrine et les objections solides qu'on peut lui faire. Quand il a éprouvé des embarras manifestes, quand il lui est resté des doutes insolubles, il revient, dans quelque passage de ses œuvres, sur ses affirmations même les plus absolues, et les modifie. Ce ne sont point des contradictions, mais des rectifications qui rappellent les rétractations de S. Augustin. C'est le cri de l'homme d'honneur qui compte avec lui-même, afin de ne pas trahir la vérité. Nous signalerons avec soin ces aveux précieux, sur lesquels ou ne s'est presque jamais arrêté. Nous allons citer deux ou trois points de sa dissertation inaugurale qui le peindront tout entier.

Dans sa thèse *De intestinis*, 1° il admet l'action de la chaleur; mais quelle est sa nature? Il la laisse indéterminée; il reconnaît seulement son caractère spécial : ce n'est pas simplement la chaleur des fourneaux.

2° Il y a un ferment dans le tube digestif, et la fermentation est un des éléments de la digestion : quel est ce ferment? Est-ce le suc salivaire, pancréatique, biliaire, l'acide stomacal? Quelle est cette fermentation? L'expérience n'avait pas alors suffisamment prononcé; elle ne l'a pas encore fait entièrement aujourd'hui. Pour Stahl, qui sait tout ce qu'on a dit à ce sujet, il reste des doutes : il les expose et attend. Profond chimiste, il voit bien qu'il y a là plus que de la chimie ordinaire, il y a pour lui comme pour nous un *quid ignotum*, la *chimie vivante* de Bordeu, et il ne craint pas d'avouer qu'il poursuit encore une solution. Quand on peut connaître ce que l'on ignore, on s'endort dans une douce et profonde quiétude, et l'on a peu de chance de trouver ce que l'on ne croit pas même avoir à chercher. Comparez avec cette dissertation de Stahl celle qu'Hoffmann soutint pour le doctorat à Iéna, en 1679, sous le titre *De menstruo ventriculi*, vous verrez aisément

la différence qui les sépare : celle-ci révèle un grand talent, celle de Stahl un grand génie.

3° Quel est le siége de la colique ? Dans quelle membrane, dans quel tissu se trouve-t-elle ? C'est *surtout probablement* dans la membrane musculeuse. Les nerfs seuls sont-ils le siége de la sensibilité ? Tous en sont-ils doués au même degré ? Il faut attendre de nouvelles observations, de nouvelles expériences.

4° Ce principe animateur qui dirige si merveilleusement, si harmoniquement les actes vitaux, quel est-il ? Est-ce un *esprit infus*, une *faculté expultrice*, un *archée*, un agent bien connu, bien déterminé ? Je ne sais ; mais est-ce bien un *esprit vital*, une *faculté occulte*, cet *archée* ardent, irascible, passionné de Van-Helmont ? Pourquoi ne pas le nommer simplement *principe présidant des actes vitaux*, énonçant le fait, sans engager l'avenir à rien, en attendant qu'on puisse constater expérimentalement les lois biologiques ?

Voilà ce que fait Stahl à vingt-quatre ans, en face de ces théories médicales, si contradictoires et pourtant si affirmatives, avec lesquelles on expliquait tout au moyen d'une mécanique grossière, d'une chimie à peine naissante et qui est jeune encore aujourd'hui malgré ses immenses progrès, des esprits animaux, vitaux, naturels, et enfin de ces archées multipliés, sortes de contrefaçons de l'âme pensante qui venaient remplir les vides, opérer ce que les agents physiques et chimiques ou les esprits ne faisaient pas, et peuplaient les organismes vivants d'êtres mythologiques assez semblables à ces divinités dont l'antiquité avait rempli le monde, rendant ainsi impossible tout progrès expérimental et réel dans les sciences physiques.

Notre jeune médecin a des doutes légitimes sur toutes ces théories mensongères ; il sonde l'édifice médical, rencontre partout des vides que l'expérience doit remplir, des

murs qui s'écroulent quand on les frappe, des fondements qui chancellent et que l'observation doit affermir. Un seul fait capital subsiste, c'est, au point de vue médical, l'*aliquid inconcussum* que cherchait Descartes; avec lui l'ordre renaîtra dans le chaos, et il reconstruira, en lui donnant un caractère moderne, la vraie médecine hippocratique menacée de toutes parts. Ce fait, c'est le *consensus unus* : il a une cause réelle, incontestable, clef de voûte de l'anthropologie médicale, comme l'attraction newtonienne est celle de la physique céleste. Cette cause n'est point une *entité chimérique, imaginative,* comme dit Stahl, pénétré du vrai génie antique et de celui de la haute scholastique si méconnue, si dédaignée alors, comme elle l'était il y a vingt ans; ce n'est point une *abstraction arbitraire* ou *métaphorique* et *poëtique* comme les *archées* de Van-Helmont et de W. Védel, c'est une *abstraction réelle,* extraite des faits seuls qu'elle représente exactement, ainsi que le dit l'illustre physicien Biot : c'est le τὸ ἐνορμον d'Hippocrate, le τὸ όν ἁπλῶς de Platon, les οὐσίαι οὐσαὶ, ἐντελεχείαι, *entéléchies* d'Aristote, la *forme substantielle* des grands scholastiques, sifflée par le cartésien Régius, et imparfaitement remplacée par la *force* des modernes, suivant la remarque profonde de Leibnitz, qui a voulu lui restituer son rôle et sa place légitimes, et que Maine de Biran n'a pas entièrement retrouvée.

Or, ce que tous ces grands esprits ont vu avec le coup-d'œil du génie, ce que peu d'entre nous voient encore, Stahl seul, parmi les médecins de son temps, a su le voir en entier, et il l'a vu, senti, appliqué plus nettement, plus largement, de bien plus haut que Bacon, Leibnitz, Newton : il l'a fait pour un art bien plus difficile que les sciences physiques, et s'est soutenu jusqu'à la fin à la même hauteur; tandis que les hommes illustres que nous

venons de nommer ont fait des chutes qu'il a évitées et que nous pourrions signaler [1]. Bacon nous en offre à chaque pas, oscillant cent fois entre l'erreur et la vérité; Newton fait de l'espace le *sensorium*, l'*entendement de Dieu;* Descartes ne voit que l'*étendue dans la matière* et que *Dieu moteur direct de l'univers*, enlevant toute efficacité aux causes secondes, et réduisant l'âme humaine à la pensée; Leibnitz aboutit à ses *monades,* pures abstractions, miroirs de l'univers, sans étendue, et les fait mouvoir par son *harmonie préétablie;* le monde n'est pour lui qu'un *automate spirituel* et qu'un *mécanisme* dont Dieu est le principal ressort; Malebranche *absorbe l'univers dans l'être suprême*, etc. C'est un chaos cosmogonique et philosophique où tout se heurte, où l'harmonie se perd et dont nous ne sommes pas bien sortis.

Un chaos identique, fondé sur la même méthode, sur les mêmes principes, existait en médecine au temps de Stahl, et ne s'est point dissipé nettement aujourd'hui. Lisez attentivement Stahl et Barthez, vous n'y trouverez rien de pareil; avec eux, l'ordre reparaît dans le monde cosmogonique, philosophique et médical; avec eux, tout y est harmonique, tout y est soumis à des lois que l'expérience établit, que la raison accepte, que l'observation de chaque jour consolide et agrandit. C'est que ces deux médecins éminents ont une méthode rigoureuse, une *logique sévère,* comme dit Dezeimeris, qui ne les abandonne jamais et que nous ne comprenons pas assez; c'est que, *génies de conception* et non pas *d'imagination,* ils ont le véritable génie scienti-

[1] Nous ne plaçons point Stahl au-dessus de ces célèbres auteurs, ce serait une profonde injustice : classer par rang de taille, et en les soumettant au niveau, des génies de cette trempe, serait une entreprise aussi difficile que téméraire. Chacun a eu quelque chose de spécial dans son génie, dans la science qu'il a agrandie et dans la voie qu'il a parcourue. Que l'Angleterre place Bacon à la tête des philosophes, Newton au-dessus de tous les physiciens, Shakespeare et Milton bien plus haut qu'Homère et Sophocle, que Le Tasse et Corneille, on le conçoit, mais on ne souscrit point à cet arrêt.

fique, celui de la *réalité,* de l'immuable *vérité* [1]. C'est le génie d'Hippocrate, de Platon, d'Aristote, épuré, rectifié par la lecture assidue des deux plus grands philosophes chrétiens, S. Augustin et S. Thomas, les véritables maîtres du XVIIe siècle, qui ont souvent inspiré Leibnitz et Descartes, mais que Bossuet seul nous a conservés tout entiers.

Voilà pourquoi Hippocrate, Platon, Aristote ont survécu à tous leurs détracteurs; voilà pourquoi S. Augustin et S. Thomas sont toujours les grands maîtres de la théologie scientifique ; voilà pourquoi Stahl et Barthez ont formé de *véritables écoles qui se soutiennent, restent unitaires, harmoniques, et marchent toujours en avant d'un pas ferme et sûr au milieu de ces systèmes, plus brillants que solides, élevés un jour par les caprices de la mode et renversés par ses caprices du lendemain.* Ces écoles acceptent le *progrès réel, expérimental, lentement et sagement progressif,* et agrandissent, sans les renverser, leurs dogmes fondamentaux, reposant, non sur des observations très-limitées et de complaisantes statistiques faites pendant vingt ans par quelques médecins de Paris ou de Berlin, mais sur des observations constantes et patientes embrassant tous les pays et tous les siècles. Ces écoles ont pour chefs des génies législateurs et pour guides des codes sérieux, de *véritables établissements,* si souvent réclamés par Leibnitz, où sont

[1] Voyez, à ce sujet, les importantes remarques de M. de Bonald : *Recherches sur les lois naturelles*, pp. 17 et 19, 1800.

Après avoir attaqué l'erreur de ceux qui condamnent les vrais métaphysiciens et la vraie métaphysique si chère à Leibnitz, Descartes, etc., et à tous les génies législateurs dans toutes les sciences, il ajoute : « Ce » qui effraie avec raison les bons esprits, c'est la fausse métaphysique mère » de tant d'erreurs, confondue si souvent avec la *métaphysique bien entendue*, qui n'est que la *science des causes et la connaissance des lois de leurs* » *actions*. Or, ce sont les *hommes à conception qui ont éclairé le monde;* » ce sont les *hommes à imagination qui l'égarent et le troublent.* » Stahl *concevait la nature;* ceux de ses contemporains qu'il attaque s'amusaient à l'*imaginer*. M. de Bonald, dans ses divers écrits, a plusieurs fois reconnu la supériorité de Stahl.

inscrites les traditions humanitaires que les temps ont toujours conservées[1] : « *Quæ in naturâ fundata sunt » crescunt et augentur; quæ verò in opinione, nec augentur » nec crescunt.* » (Bacon.)

Des lecteurs très-réfléchis et très-scrupuleux diront peut-être qu'il leur reste un doute; que les autorités citées plus haut, quelque imposantes qu'elles soient, ne leur ont point laissé des convictions complètes; que, moins que tout autre, nous avons le droit d'exalter le génie original ou tout au moins puissamment restaurateur de Stahl, et que Sprengel peut avoir raison quand il regarde le candidat d'Iéna comme un copiste. Cette objection, si grave en apparence, si spécieuse, si souvent reproduite, contre laquelle Stahl a si vivement réclamé et qui a toujours eu tant de crédit, a cependant peu de valeur quand on fouille l'histoire et qu'on prend la peine de réfléchir.

Pour la présenter nous-même dans toute sa force, nous avons eu soin d'insister sur ce fait, que le Naturisme Hippocratique régnait encore à Iéna en 1684; qu'il était proclamé, défendu par Faschius et par W. Wédel, le maître le plus célèbre de Stahl. Il semble donc manifeste qui celui-ci n'a pu l'inventer, puisqu'on le lui enseignait, et que, dans tous les cas, il l'aurait tout au moins emprunté à Hippocrate. Pourtant, rien ne serait moins exact que cette opinion, en apparence si évidente.

W. Wédel enseignait, en effet, le Naturisme Hippocratique; mais c'était le *Naturisme seul,* séparé de la méthode qui y conduit, le démontre, le vivifie, le féconde: c'était l'arbre sans ses racines, vivant d'une vie éphémère et ne portant presque plus de fruits. Aussi, sous le souffle puissant du Mécanicisme et du Chimisme, cet arbre, ébranlé et presque stérile, se penchait de plus en plus vers le sol,

[1] *Voy.* le professeur Lordat : *Perpétuité de la médecine*, ouvrage capital qu'on doit lire et méditer.

et le moment était venu où sa chute inévitable allait se consommer. Stahl lui rendit ses racines; il y en ajouta de plus nombreuses, de plus larges, de plus profondes; il lui donna pour soutien, en les lui soumettant, ces sciences physiques et chimiques qui aspiraient à le renverser. Alors une sève jeune et vigoureuse circula dans toutes ses parties, et il reprit une fécondité qui était inconnue jusque-là : l'Hippocratisme antique, remanié par ce génie puissant, grandit, se transforma et devint l'Hippocratisme moderne. L'école de Sauvages, celle de Bordeu et de Barthez, achevèrent l'œuvre commencée avant Stahl à Montpellier [1].

Non-seulement W. Wédel enseignait l'Hippocratisme sans sa méthode, sans ses racines, mais il suivait une méthode très-imparfaite, vicieuse, entachée d'hypothèses dont elle ne pouvait se dégager; de plus son naturisme était profondément altéré. L'unité hippocratique se perdait au milieu de ces esprits nerveux, de ces archées sans nombre siégeant dans les divers organes avec leurs passions et leurs caprices. Où retrouver une direction intelligente avec ces archées toujours en colère, toujours prêts, sous le moindre prétexte, à se déclarer la guerre et à s'agrandir aux dépens de leurs voisins? Comment fonder une harmonie au milieu de tous ces petits princes respectant assez peu leur souverain (le grand archée) trônant dans l'estomac au *pylorus rector*, et assez embarrassé de sa puissance duumvirale, qui ne ressemblait guère à une unité? C'était l'Olympe antique où Apollon n'écoutait pas toujours Jupiter fort heureux d'avoir son tonnerre pour foudroyer les Titans. A toute cette mythologie médicale, Stahl substitue

[1] Nous montrerons plus tard que la rénovation stahlienne s'accomplissait à Montpellier avant Stahl, et qu'elle était déjà faite avant que le professeur de Halle n'y eût mis la dernière main. Nous comparerons avec soin les dates pour nous rendre compte de l'influence réciproque du Stahlianisme et des formes diverses revêtues par le Vitalisme dans notre faculté; nous étudierons en même temps l'Hippocratisme de l'école de Paris.

un principe *animateur vraiment unitaire*, qui préside à tous les actes vitaux *(anima præses actionum)*; qui communique avec tout son corps par la sensibilité ; qui le gouverne en mettant en activité les forces inhérentes à ce corps lui-même, supérieures aux forces mécaniques et chimiques et s'unissant à elles pour les besoins et les fonctions du système vivant.

Il retrouve donc le pur Hippocratisme dans son entier, avec sa méthode : c'est l'arbre antique avec son tronc, ses rameaux et ses fruits : Stahl est *rénovateur*. Puis, il donne à cette doctrine une vie nouvelle, un caractère moderne, il l'enrichit de toutes les conquêtes des siècles écoulés, et y en ajoute un grand nombre d'autres qui sont à lui (car il est, avec Bécher, le principal fondateur de la chimie philosophique); en médecine aussi, il est *créateur*. Enfin, il prépare les vastes progrès accomplis depuis ses écrits ; il a donc fécondé l'avenir comme il avait restauré le présent, comme il avait retrouvé, consolidé, agrandi le passé tout entier.

Stahl a donc fondé une doctrine ; c'est un génie créateur, ce n'est point un servile copiste.

Sprengel s'étonne qu'il ait trouvé, soutenu, développé sa doctrine à vingt-quatre ans, dans une thèse de doctorat : c'est comme s'il était surpris qu'un Stahl, pour avoir du génie, n'eût pas attendu d'être docteur et mûri par l'âge et par une longue expérience. Les esprits très-supérieurs ne vieillissent pas dans une longue enfance ; ils sont de grands maîtres dès le début.

Stahl, si réservé, si savamment prudent à vingt-quatre ans, quand il s'enferme dans le Vitalisme expérimental, devient-il téméraire plus tard, quand il a plus de savoir, plus d'expérience ; lorsque sa pensée s'est agrandie par une longue et haute pratique, et par un enseignement qui pendant vingt ans a fixé l'attention de nombreux élèves

devenus célèbres à leur tour ; lorsque des luttes avec les médecins et les philosophes les plus illustres lui ont donné le sentiment le plus complet de sa force ; lorsqu'enfin il a conquis l'un des premiers rangs parmi les hommes les plus éminents de cette époque qu'on a nommée le grand siècle ? Viendra-t-il, par une dangereuse audace, altérer son œuvre en y ajoutant l'Animisme pour couronnement ? Le fait-il avec réflexion, ou est-il ébloui par sa gloire ? Nous pèserons bientôt ses motifs : c'est lui-même qui nous les donnera.

NOTICE ABRÉGÉE

POUVANT SERVIR

A L'HISTOIRE DE L'ÉCOLE MÉDICALE DE HALLE (PRUSSE),

depuis son origine 1694, jusqu'en 1740[1],

PAR LE Dr T. BLONDIN, MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE HALLE, etc.

Bien qu'on ne puisse pas révoquer en doute que ce soit ALBERT, archevêque de Magdebourg, qui ait eu le premier l'idée de fonder une Académie à Halle vers le commencement du XVIIe siècle, il n'est pas moins vrai de dire que ce ne fut que vers l'an 1694 que l'on pensa sérieusement à la fondation de cette académie, et l'honneur doit en revenir à l'illustre électeur de Brandebourg, FRÉDÉRIC III, devenu quelques années après roi de Prusse, sous le nom de FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier.

Cette académie eut quatre facultés : celle de théologie, celle de philosophie, celle de médecine et celle de droit. Les diverses chaires de ces facultés furent occupées par les hommes les plus éminents de l'Allemagne, entre autres celle de philosophie par le célèbre Chrétien THOMAS.

Deux chaires seulement furent d'abord créées dans la faculté de médecine et occupées par les deux plus grands

[1] Cette Notice est extraite d'une Dissertation du docteur FRIEDLANDER, à l'occasion du concours académique de l'année 1841. (Halle, in-4o.) C'est aux soins affectueux et à la rare bonté de M. Ch. WITTE, professeur de droit à l'université de Halle, que je dois le Document qui m'a servi pour composer cette Notice.

génies de l'époque, dont la réputation et la gloire furent désormais immortelles en Europe: je veux dire par le savant et illustre Frédéric Hoffmann, et par le grand G.-E. Stahl, surnommé par les uns *le colosse médical de la Germanie* et par les autres *l'Hippocrate moderne*.

Et d'abord vient en première ligne l'immortel G.-E. Stahl, qui, avec une science aussi certaine que profonde et lumineuse, a valeureusement et noblement combattu les sectes des Iatromécaniciens et des Iatrochimistes, dont les doctrines matérialistes envahissaient alors, avec le Cartésianisme mal entendu, toutes les écoles médicales et philosophiques d'Europe.

Stahl, dit Friedlander, par la puissance de sa parole et l'élévation de son génie, tira le monde savant de l'état de torpeur et de coupable quiétude dans lequel il était plongé; il démontra par des arguments inébranlables que le corps, en tant que substance matérielle, ne peut rien, et que c'est à l'aide d'un *principe vital* distinct de la matière que le corps vit, se conserve et revient dans son intégrité lorsqu'il est atteint de maladie. Stahl, ayant en horreur l'hypothèse, mit en usage la méthode philosophique expérimentale; et c'est ainsi que, par une série d'inductions, de déductions et de raisonnements, basés sur la nature même des phénomènes, il est arrivé à proclamer la puissance vitale de l'Ame *dans et sur le corps*, d'accord en cela avec le texte sacré de la Genèse.

Les œuvres nombreuses de Stahl indiquent la grandeur de son génie; elles exhalent un parfum de sage et profonde philosophie. Le style en est hérissé de difficultés et peu facile à lire : ceci vient principalement de ce que, vu la grande multiplicité de ses travaux, il n'a pas eu le temps d'en raffiner le langage. Mais cela enlève-t-il quelque chose à la pensée du Maître, et Stahl ne sera-t-il pas toujours, au milieu de nous, vénéré comme l'illustre et à jamais

mémorable fondateur du Spiritualisme médical, le digne continuateur du vrai Vitalisme Hippocratique ?

F. Hoffmann, se laissant entraîner dans les opinions erronées de son époque, chercha la vie dans la matière; et, bien qu'il ne pût jamais arriver à la solution de son problème, on doit avouer qu'il fit faire à la science d'immenses progrès.

Stahl occupa pendant plus de vingt années la chaire qui lui avait été dévolue, et, presque sans le secours d'aucun collègue, il y professa tour-à-tour toutes les branches de la Philosophie médicale et de l'Art, tant au point de vue théorique que pratique. Il ne quitta ce poste honorable que pour se rendre à Berlin auprès du roi Frédéric-Guillaume Ier, qui lui donna le titre de conseiller aulique et de premier médecin de Sa Majesté. Stahl mourut à la cour de Prusse, à l'âge de 75 ans, après avoir parcouru la carrière la plus honorable et la plus glorieuse.

F. Hoffmann ne fut pas peu entraîné dans ses idées mécaniques et chimiques par la spécialité des études qu'il faisait journellement pour ses cours, dans lesquels il professa avec une grande distinction l'anatomie, la chirurgie, la physique et la chimie, et cela pendant cinquante ans environ.

Le fond doctrinal de ces deux immortels professeurs de Halle n'est point du tout le même, et il y a entre ces deux conceptions doctrinales autant de différence qu'il en existe entre le Matérialisme et le Spiritualisme.

Pour Hoffmann, le principe de la vie est uniquement constitué par la raison physique et mécanique de la matière, à laquelle il accorde le premier rang; l'action vitale consiste, pour lui, dans les phénomènes dépendant seulement des simples conditions ou propriétés physiques des corps vivants.

Le grand Stahl, au contraire, médecin et philosophe tout à la fois, mettant chaque chose à sa place, n'estime

la matière que ce qu'elle vaut, et trouve le Principe Vital dans une substance plus noble et plus élevée, susceptible de recevoir des perceptions et d'imprimer le mouvement, c'est-à-dire dans la nature immatérielle de l'*âme*, dans son *autocratie* sur le corps à l'état *hygide*, comme à l'état *pathologique*.

Cette belle doctrine, Stahl l'a exposée et vigoureusement soutenue, pendant un demi-siècle, dans une masse d'ouvrages épars, et surtout dans son livre immortel de la VRAIE THÉORIE MÉDICALE, où brille moins l'élégance frivole du style que la force de la pensée et l'heureuse perspicacité du génie, qui assure à l'auteur une gloire éternelle et hors de toute atteinte de l'envieuse jalousie des écoles hétérodoxes.

La réputation de Stahl fut bientôt répandue au loin, et de tous les coins de l'Europe on entendait des échos fidèles prêcher comme une sainte croisade contre le Matérialisme. L'école de Montpellier se fit surtout distinguer par la haute valeur et l'éloquence hardie des sectateurs du Stahlianisme, reproduction fidèle du Naturisme d'Hippocrate accommodé aux besoins et aux idées de l'époque, doctrine déjà enseignée à Montpellier bien avant Stahl. Ce qui acheva surtout de répandre le nom de ce grand homme, ce fut son riche enseignement et les heureux succès d'une pratique médicale au milieu de tout ce qu'il y avait de plus grand et de plus noble en Prusse.

On vient de le voir, deux chaires, seulement, dit Friedlander, furent accordées à la Faculté encore naissante de Halle; mais elles étaient suffisantes pour le petit nombre d'élèves de l'époque. Tout le personnel des professeurs se composait de deux hommes seulement, mais qui, chacun dans son genre, furent des colosses devant à jamais élever au premier rang des écoles médicales la jeune académie de Halle.

Ce ne fut guère que vers l'année 1698 que l'on nomma des professeurs-adjoints chargés de soulager Hoffmann et Stahl dans leurs travaux devenus si pénibles. Les partisans de ces deux grands hommes furent nombreux et non moins recommandables les uns que les autres.

Les plus distingués qui ont suivi les opinions de Fréd. Hoffmann, sont : Pancrace Wolff, Henri Bassius, J.-F. Becker, J.-F. Cassebohm, Phil.-Ad. Boehmer et Fréd. Hoffmann, fils du précédent : ces quatre derniers ont successivement rempli la chaire de F. Hoffmann père.

Les médecins les plus célèbres qui ont adopté et soutneu la doctrine vitaliste de Stahl, sont : Chrét.-Fréd. Richter, médecin de l'hospice des Orphelins de Halle et professeur; And. Goelicke, qui a beaucoup écrit en faveur de l'école stahlienne ; Michel Alberti, disciple, successeur et héritier des pensées de Stahl; l'éloquent et habile anatomiste Daniel Coschwitz ; Pierre Gericke ; Jean Juncker et Jean-H. Schulz, qui fut surnommé la colonne, le palladium et le génie tutélaire de l'université de Halle.

Stahl a été le plus fidèle et le plus sage interprète des principes du Naturisme du divin Vieillard de Cos, dont il n'a fait que développer, étendre et appliquer la sublime pensée. Oui, ainsi que l'ont dit déjà mille bouches, la doctrine médicale de Stahl aurait, sans aucun doute, pu subjuguer toute la médecine et devenir la doctrine universelle, si son auteur, un peu plus zélé pour sa propre gloire, avait pris le soin de polir ses ouvrages, et d'y répandre les agréments et les charmes dont les *vérités métaphysiques* ont même si souvent besoin pour en faciliter la conception à la généralité des intelligences [1].

L'éclat du génie de Stahl et sa haute réputation en médecine devaient servir de phare aux jeunes hommes

[1] Serait-ce là le motif qui l'a fait tant honnir? Mais comment a-t-on pu jamais l'accuser de matérialisme?...

inexpérimentés qui, s'égarant sur la mer orageuse des systèmes médicaux et philosophiques, si violemment agitée en ce moment surtout, auraient, sans nul doute, fait naufrage avant d'arriver au port!

Les œuvres de ces deux grands médecins sont un fonds inépuisable de science et de solide érudition ; et j'ai tout lieu d'espérer que celles de Stahl, frappées au coin d'une saine philosophie toute chrétienne et si peu connues jusqu'à ce jour, deviendront désormais, grâce à notre traduction et aux consciencieux travaux de nos savants collaborateurs, un véritable monument, digne de la LITTÉRATURE MÉDICALE française.

Bien que les limites que je me suis imposées pour cette notice soient bornées, qu'on me permette néanmoins de suivre Friedlander dans ses détails sur l'université de Halle et sur les hommes éminents qui l'ont illustrée, ceci pouvant servir du reste à l'histoire de la médecine, et à l'histoire de l'école médicale de Halle en particulier.

Je me fais un devoir, avant tout, de reconnaître, avec Friedlander, que si l'art médical est enfin sorti de son immobilité et de son antique apathie; s'il a été presque entièrement réformé et enrichi vers la fin du XVIIe siècle par les nouveaux préceptes sur lesquels on a basé sa doctrine; si, dès ce moment, l'esprit humain, prenant un nouvel essor, a fait progresser les sciences médicales, physiques et chimiques, c'est aux efforts généreux de ces deux génies de Halle qu'on le doit en grande partie; c'est surtout à cet homme prodigieux, si profond dans ses dogmes, si éminemment religieux et philosophe, que l'Allemagne, et particulièrement la Prusse, sont redevables de ces hautes et sublimes conceptions qui ont placé Stahl (ainsi que l'avait déjà dit M. de Bonald) [1] au rang des premiers maîtres de la science, à côté des Hippocrate, des Aristote, des Bacon, des Newton, des Leibnitz, etc.

[1] De Bonald, *Rech. philos.*, p. 302.

Naguère encore la science médicale dépérissait languissante au milieu des rêves creux de ceux qui considéraient le corps humain comme un composé inerte de parties matérielles gouverné par des lois mécaniques, ou de ces hommes qui faisaient consister la vie et les causes des maladies dans la fermentation des humeurs et dans d'autres vices de la matière : tels sont les Iatromécanicistes et les Iatrochimistes.

Stahl, le premier, a eu la gloire de dissiper tous ces vains embarras, en cherchant la cause de la vie dans un principe bien supérieur à la matière qu'il a, le premier, nommé *principe vital*, et, remontant à la cause générale de tous les phénomènes vitaux, il a enseigné et prouvé que ce principe est inhérent à l'*âme vivante*, et en provient directement comme d'une source naturelle.

La doctrine médicale de notre immortel professeur doit à jamais laver les vrais médecins philosophes de l'injurieuse imputation de Matérialisme, dont l'injustice et la maligne ignorance de leurs jaloux ennemis les a souvent chargés, et à laquelle la frivole indifférence et la téméraire légèreté de quelques-uns d'entre eux a plus d'une fois donné lieu. Cette doctrine est sans contredit non-seulement la plus orthodoxe et la plus conforme à la foi et aux dogmes de l'Église et de la Révélation ; mais elle est aussi la plus philosophiquement d'accord avec les faits naturels.

Hoffmann, de son côté, plus populaire et plus goûté par les écoles existantes alors, eut une vogue immense comme savant et comme praticien surtout ; il enrichit la thérapeutique de nombreux remèdes et fut très-répandu dans toute l'Allemagne. C'est lui qui préconisa avec le plus de zèle et d'habileté l'usage des bains, et principalement des eaux minérales, auxquelles Stahl n'a pas accordé assez de confiance, bien qu'il ne les proscrivît pas entièrement.

Stahl, doué d'un esprit éminent et profond, curieux investigateur des secrets de la nature, a passé sa vie

dans la méditation et l'étude de tout ce qu'il y a de plus grand et de plus vrai. Son caractère mélancolique et son humeur hypochondriaque le rendaient (ainsi que tous les grands génies doués de pareilles dispositions naturelles) sérieux et sévère, peu curieux des choses de ce monde, desquelles les esprits légers et futiles se nourrissent ordinairement. Il ne recherchait point les honneurs et les applaudissements, et fuyait avec une sorte d'antipathie les charmes et les plaisirs de la vie, pour lesquels les hommes ont tant d'attraits. L'étude faisait toute sa félicité, aussi fut-il largement récompensé de sa constance : et certes, les douces émotions et les délices qu'il dut goûter dans ses suaves entretiens avec la science en valaient bien d'autres!

Cette mâle sévérité dans sa vie et son peu d'amour pour le monde le firent fuir par quelques-uns, blâmer par quelques autres et détester même par un grand nombre; il se trouvait dans la même position que l'Héraclite de l'antiquité, surnommé *le Ténébreux* par Aristote.

La plupart des savants médecins, entraînés d'une manière irrésistible vers une doctrine pour laquelle ils étaient pleins d'admiration, reculaient parfois épouvantés devant les graves difficultés qu'ils y rencontraient dès l'abord; aussi se laissait-on facilement entraîner par la clarté, la simplicité des enseignements, d'ailleurs si remarquables, de F. Hoffmann. Celui-ci, en effet, savait très-bien allier à la dignité de sa haute position l'urbanité et la politesse les plus exquises; il était d'un abord facile et agréable; en lui brillaient toutes les qualités de cette érudition et de cette éloquence qui non-seulement éveillent l'admiration des esprits, mais concilient encore la faveur du peuple.

Aussi, long-temps avant Stahl, avait-il joui de toutes les faveurs royales. Premier médecin et conseiller du roi de Prusse, il sut profiter de cette position exceptionnelle pour doter l'université de tout ce qui pouvait assurer sa gloire et

ses succès à venir. Pendant son professorat, il attira autour de sa chaire un grand nombre d'auditeurs, soit étudiants en médecine, soit savants appartenant aux autres ordres académiques, soit noblesse de son pays, soit même ses propres collègues. Ses écrits portent en eux le cachet de cette facilité de langage et de cette fine érudition qui caractérisait Hoffmann dans sa vie privée et publique; aussi les lit-on avec plaisir et sans se fatiguer.

C'est ainsi qu'après avoir passé une vie comblée d'honneurs et de richesses, toute employée à l'utilité de l'art et aux progrès des sciences physiques et médicales, s'éteignit, à l'âge de 82 ans, le célèbre F. Hoffmann, une des gloires de Halle.

Le zèle de Stahl et d'Hoffmann surtout fut infatigable pour le bien-être moral, scientifique et matériel de l'académie fondée par le grand Frédéric de Prusse.

Ils s'acquittèrent si bien de leur emploi, que, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, Stahl, sans aide et sans relâche, professa pendant vingt-deux années entières les doctrines les plus saines en médecine-pratique, en physiologie, en pathologie, en diététique, en matière médicale et en botanique. Ce fut à cette époque, c'est-à-dire environ vers l'an 1700, que l'*Académie des curieux de la nature* le reçut au nombre de ses membres sous le nom d'*Olympiodore*.

Stahl, après un long professorat des plus honorables, quitta enfin Halle, à l'âge de 56 ans, pour se rendre à l'appel du roi qui le nomma son médecin (1716) et son conseiller. Dix-huit ans après, ce grand homme paya son tribut à la nature, emportant avec lui les regrets de ses amis, l'estime des têtes couronnées, l'admiration du monde savant et d'Hoffmann lui-même, son antagoniste et sincère ami.

Tels furent les deux illustres professeurs dont l'école médicale de Halle fut dotée à son berceau; l'auréole qu'ils ont déposée sur cette université naissante brille encore de son plus vif éclat.

Ce ne fut qu'en 1698, avons-nous déjà dit, que l'académie de Halle compta dans son personnel deux hommes de plus pour l'enseignement des sciences médicales.

Ce fut d'abord Henricus Heinrici, très-remarquable par sa science, qui fut nommé le premier coadjuteur, sous le titre de professeur extraordinaire. On peut dire de ce nouveau maître de l'école hallésienne qu'il était très-renommé comme praticien ; il avait exercé avec avantage sa profession à Iéna, à Leipsick, à Halle même, où il devint l'ami et le protégé de F. Hoffmann. Il mourut à son poste vers l'an 1728.

Presque en même temps que ce dernier fut encore nommé comme professeur-adjoint, Wolff (Pancrace), qui rendit des services éminents à l'école médicale de Halle, de laquelle il se retira en 1712 pour aller professer à Leipsick. Ce professeur partageait les mêmes opinions qu'Hoffmann.

En 1709, deux autres coadjuteurs furent nommés : ce sont Berner (Théophile-Éphraïm) et Goelicke (André-Ottomare). Ces deux professeurs furent donnés à l'école pour remplacer Hoffmann pendant son séjour à la cour de Berlin, et pour compléter l'enseignement auquel Heinrici ne pouvait suffire à lui seul.

Disons, en passant, que ces deux professeurs furent conservés à l'école même après la disgrace d'Hoffmann et son retour forcé à Halle, où ce grand homme sut bien se dédommager de son désappointement en travaillant plus que jamais au bien-être scientifique et matériel de sa chère académie.

Berner ne fit rien de remarquable : il était docteur de l'université d'Altorf, et avait déjà professé la médecine à Duisbourg, lorsqu'il fut appelé à Halle. Nous n'avons de lui aucun écrit. Goëlicke, au contraire, docteur de Francfort, avait produit quelques opuscules avant d'être nommé professeur extraordinaire à Halle. Il suivit avec ardeur les idées doctrinales de Stahl, et écrivit un grand nombre de dissertations très-répandues dans les écoles d'Allemagne.

Celui de tous les professeurs-adjoints qui se soit le plus distingué et qui ait vécu le plus près de nous, celui qui mérite à plus juste titre tous nos éloges, c'est le célèbre ALBERTI (Michel); il est digne d'une mention toute spéciale. Il professa, en effet, la médecine dans l'Université Frédéricienne pendant quarante-deux ans; il fut digne d'occuper la chaire de Stahl son protecteur, son maître et son ami. De tous les professeurs attachés au corps enseignant de l'école médicale de Halle, il fut le premier qui parvint à la dignité de professeur titulaire.

Né en 1682 à Nuremberg, il fit ses études de théologie dans l'université d'Altorf, et, se trouvant à Iéna, où il avait amené un jeune homme de qualité confié à ses soins pour l'y faire instruire, il assista assidûment aux leçons des mêmes maîtres qui avaient formé Stahl et Hoffmann, si bien qu'il s'éprit d'un amour démesuré pour les sciences. C'est pourquoi, étant venu à Halle auprès de FRANCK (Aug.-Herm.), professeur de théologie dans cette université, ce dernier le recommanda à Stahl, son collègue, qui l'aima beaucoup et le dirigea dans ses études. Ils suivit assidûment les divers cours de l'école, et fit de rapides et solides progrès; il reçut le bonnet doctoral en 1703, à l'âge de 22 ans [1].

Ayant reçu plus tard de sa ville natale des offres magnifiques pour y revenir en qualité de médecin public, il résista toujours, même aux instances de son père, pour obéir aux désirs de Stahl, qui, voyant en lui un homme digne de lui succéder, voulait le conserver à l'académie comme une conquête et devant faire un jour sa gloire. C'est pourquoi, par son crédit, Stahl le fit nommer son professeur-adjoint; et lorsque ce dernier fut, en 1716, appelé à la cour de Berlin en qualité de conseiller et de premier médecin de Sa Majesté,

[1] Sa thèse : *De hypochondriaco-hysterico malo*, est assez remarquable, et fait voir nettement quelles doivent être les destinées de cet esprit subtil. Il fut vitaliste comme Stahl, et, comme lui, il admit que le principe de vie est dans l'âme.

Michel Alberti fut nommé son successeur et reconnu comme l'héritier de la chaire et de la doctrine stahlienne.

Alberti mit tant de zèle et tant de soin à remplir ses devoirs de professeur et d'écrivain, qu'il eut un nombre considérable d'auditeurs et d'admirateurs. Il a composé une foule d'ouvrages; car, outre une multitude de livres et de commentaires sortis de sa plume, il a laissé environ 318 dissertations, dans lesquelles il expose et explique surtout, avec la plus grande éloquence, dans un style parfois fleuri, la doctrine de G.-E. Stahl, son protecteur, son maître et son ami.

Persuadé, en effet, que bien des gens trouvaient obscur et rude le style de son prédécesseur et sa doctrine difficile à être saisie et répandue, Alberti s'appliqua non-seulement à y répandre la plus grande clarté et à en dissiper toutes les difficultés qui mettaient obstacle à son intelligence et à l'utilité de la propagation de ces idées parmi les médecins, mais encore à réfuter les objections de ses adversaires.

Il est à regretter que de pareils auteurs ne soient presque plus connus de personne aujourd'hui; car le petit nombre des hommes qui vont secouer la poussière de nos bibliothèques publiques, ne font le plus souvent que parcourir ces trésors de science sans les approfondir jamais et dans un simple intérêt de curiosité, parfois même pour y puiser des idées, des enseignements, qu'ils propagent ensuite comme leur propre production et leur appartenant.

Les œuvres d'Alberti répandent un doux parfum de religion, de saine érudition et de profonde science bien rares de nos jours, dans ce siècle de lumières plus particulièrement occupé à des spéculations grossières et à de mensongères applications.

Alberti fut un maître bien-aimé pour ses élèves, un savant distingué, un précieux ami et une des plus grandes illustrations de l'académie de Halle. Sa vaste érudition embrassait tout l'immense domaine des lettres, des arts et de la science

médico-philosophique. Il eut surtout le talent de faire tourner à l'avantage de la médecine et au progrès des saines doctrines la profondeur et la variété de ses connaissances.

Il fut, durant toute sa vie, d'un respect filial et d'une reconnaissance sans bornes pour son illustre maître, et ces témoignages de piété, de respect et d'amour, il les manifesta non-seulement dans ses paroles, mais encore dans ses écrits, et même dans un journal qu'il rédigeait et dans lequel il consignait tout ce qui pouvait servir de document à l'histoire du corps médical de Halle. Enfin, en 1757, à l'âge de 74 ans, Alberti mourut, après avoir consacré à l'étude des lettres et des sciences philosophiques, médicales et théologiques, soixante ans de son existence.

Ce fut aussi en 1716 que furent créées deux autres chaires occupées par Coschwitz (Daniel) et Bassius (Henri), tous les deux docteurs de Halle. Le premier partageait les idées doctrinales de Stahl; le second, celles d'Hoffmann. L'un et l'autre enseignèrent l'anatomie et la chirurgie, mais le premier avec plus de succès et de profit. Aussi, dès l'année 1718, il eut l'insigne honneur d'être nommé professeur titulaire, tandis que Bassius, bien que appuyé des suffrages d'hommes instruits, n'eut, durant toute sa vie, qu'une chaire de professeur-adjoint.

Gericke (Pierre), homme savant et auteur de plusieurs écrits académiques, ne remplit l'emploi de professeur-adjoint que de 1724 à 1729, quittant Halle pour une meilleure position qu'il sut trouver à Helmstadt par son mérite.

Vint ensuite Juncker (Jean), l'élève, l'ami respectueux de Stahl, le propagateur zélé de ses œuvres et de ses doctrines; il honora le corps médical et l'académie de Halle. Après avoir étudié la théologie et les belles-lettres, qu'il enseigna long-temps, il s'adonna tout-à-fait à l'étude de la médecine et reçut le bonnet doctoral de la main de Michel Alberti en 1717. Pendant quelque temps, il donna des

leçons particulières de médecine et exerça cet art avec beaucoup de distinction, à tel point que les princes étrangers, voisins de la Prusse, l'appelaient sans cesse de tous côtés. Ce fut dans ces entrefaites que, à l'occasion de la mort prématurée de l'excellent Coschwitz, l'académie lui conféra le titre de professeur ordinaire (1729).

Il se fit, parmi ses collègues, une réputation imposante et bien méritée par ses innombrables écrits et par ses dissertations, où brille surtout l'esprit de la doctrine stahlienne, qu'il expose et qu'il explique de diverses manières en suivant toujours l'idée et les traces de son noble et illustre maître.

J. Juncker fut le premier à faire des cours publics de *clinique médicale* dans l'hospice des Orphelins, dont il avait été nommé le médecin en chef; il attira, par la clarté et la profondeur de ses paroles, un grand nombre d'élèves et de médecins à ses leçons : c'est principalement au lit même des malades qu'il faisait ses entretiens, en explorant, en présence de ses élèves, les maladies de ces pauvres malheureux qui en étaient les sujets et qu'il entourait de soins tout paternels.

Après ce dernier, nous voyons entrer dans l'académie de Halle Becker (Jean-Frédéric) en qualité de professeur-adjoint, pour y enseigner l'anatomie quelque temps après la mort de Coschwitz. Il fut ensuite désigné pour succéder à F. Hoffmann, nommé professeur honoraire en 1730; mais il ne jouit pas bien long-temps de son titre, car vers la fin de la même année il mourut (1732). Cassebohm (Jean-Frédéric) remplaça ce dernier : c'était un savant et habile anatomiste, qui a peu mais bien écrit. Il ne contribua pas long-temps à la gloire de l'école de Halle; car, ayant été à Berlin (1739), il y mourut au bout de deux ans (1741).

La chaire d'anatomie passa alors à Boehmer (Philippe-Adolphe), dont nous n'avons rien à dire de particulier.

Nous arrivons (1737) ainsi à HOFFMANN (Frédéric), le fils du grand F. Hoffmann mort en 1742. Il hérita donc, à la mort de Boëhmer, de la chaire et du nom de son père, à la glorieuse renommée duquel il n'ajouta rien.

Celui qui ferme honorablement cette liste de professeurs de Halle, depuis l'époque de sa fondation jusqu'en 1740, est le savant, l'excellent et très-vénérable SCHULZ (Jean-Henri). J'ignore si jamais corps médical a eu la gloire de posséder un homme doué d'une aussi vaste étendue d'érudition. Quoi qu'il en soit, il est bien évident que l'on voyait à cette époque bien plus d'hommes éminents qu'aujourd'hui ; ils embrassaient en général, dans leur esprit, philosophie, théologie, littérature, médecine, etc., et leurs connaissances étaient bien plus solides que dans nos temps modernes.

Schulz, encore enfant, prouva de quel heureux génie la nature l'avait doté; car, encore sur les bancs des écoles de l'hospice des Orphelins, il s'y distingua non-seulement par sa facilité à apprendre le grec et le latin, mais aussi par ses progrès dans la langue arabe. Ayant ensuite pris à cœur l'étude de la science médicale, il embrassa surtout avec ardeur les idées de la doctrine de Stahl et de Richter, alors très-célèbre médecin dudit hospice des Orphelins et plus tard professeur à la Faculté de médecine de Halle.

Deux ans après, poussé par les bons conseils de ses amis, Schulz se livra avec la même ardeur à l'étude de la théologie; il y fit d'étonnants progrès, et apprit par la même occasion les langues hébraïque, chaldéenne, syriaque, samaritaine, éthiopique et néo-hellénique, ce qui lui facilita la compréhension des textes sacrés et les commentaires des anciens. Des occupations aussi variées et étrangères à ses études favorites de la médecine ne l'empêchèrent cependant pas d'enseigner, dans un établissement royal, l'anatomie et la botanique, tout en y donnant des leçons publiques sur les langues grecque et hébraïque.

Revenu, quelque temps après, tout entier à son amour exalté pour les sciences médicales, il s'y adonna sans réserve. Pendant l'absence de Stahl, alors à Berlin, il eut un généreux et véritable ami dans la personne de F. Hoffmann, qui lui ouvrit sa maison, sa table, sa bibliothèque et sa bourse. Reçu docteur en 1717, il avait commencé à enseigner la médecine en 1720.

Schulz fut ensuite appelé à faire partie du corps enseignant de l'académie de Nuremberg, qui, voyant en ce jeune homme un savant possédant si bien la langue grecque (car il composait facilement ses discours en cette langue et aussi bien en prose qu'en vers), lui confia non-seulement le soin d'enseigner la littérature grecque, mais encore les lettres orientales et la science médicale.

Mais, lorsqu'à la mort de Gundling, membre à l'université de Halle (dans la section de littérature), il fut question de remplacer ce digne et savant professeur d'éloquence et d'antiquités, on jeta les yeux sur Schulz, qui, à l'unanimité, fut élu son successeur.

Celui-ci accepta (1740) l'enseignement des belles-lettres comme appendice, et demanda dans la suite le privilége d'enseigner la médecine conjointement avec la littérature médicale; ce qui lui fut accordé comme une juste récompense de ses immenses travaux dans l'une comme dans l'autre de ces branches de l'enseignement universitaire. Mais il fut infatigable au milieu de tant d'occupations si disparates, et, dans un âge plus avancé, plus grand fut encore chez lui le désir d'ouvrir de nouvelles sources à la science. Il s'occupa donc à faire des collections de pièces de monnaie antiques, dont il a doté les riches écrins de la bibliothèque académique.

Les personnes qui connaissent ses commentaires et ses livres, surtout son *Histoire de la médecine*, à laquelle il n'a pas eu le temps de mettre la dernière main, mais qui mérite le premier rang, lui attribuent une vaste érudition.

Pour l'acquérir et la développer davantage, Schulz ruina tellement sa santé, qu'il épuisa toutes ses forces physiques, et succomba à une mort prématurée, en 1745, à l'âge de 58 ans, n'ayant survécu à son premier maître et ami Stahl que onze ans, et à son nouveau protecteur Hoffmann trois ans à peine.

Tels sont les hommes illustres qui, depuis sa création en 1694 jusqu'en 1740, se sont dévoués à la gloire de notre École médicale de Halle, qui, dans moins de cinquante ans, a mérité d'être comptée au premier rang des universités européennes par la célébrité et l'immense érudition de ses principaux membres.

Un mot encore, avant de finir, sur la sollicitude de ces honorables professeurs, pour mettre en harmonie l'état matériel et physique de la faculté avec la hauteur et l'étendue de l'enseignement qui y était professé.

Pendant le décanat dévolu à Frédéric Hoffmann, ce vénérable professeur dota la faculté d'un cabinet de physique et de chimie, où les élèves purent s'exercer et faire des expériences sous la surveillance de leurs chers et vénérés maîtres; des salles de dissection furent ouvertes aux élèves dès 1695, et la bibliothèque fut, en peu de temps, munie des ouvrages les plus dignes d'y figurer. Après Hoffmann, ses successeurs continuèrent, avec non moins de zèle et d'empressement, à faciliter aux jeunes étudiants les recherches qu'exige l'étude de la physique, de la chimie et de l'anatomie.

Stahl, devenu doyen et pro-recteur de l'académie de Halle après Hoffmann, non-seulement mit tous ses soins à continuer l'œuvre commencée par son prédécesseur, mais encore il peut être regardé comme le fondateur du jardin botanique: c'est là où il faisait ses démonstrations de botanique médicale, etc. Quant au musée zoologique et anatomo-pathologique, c'est à Hoffmann qu'on en doit la création, et à Stahl la riche collection de ses premières années.

Heinrici et Coschwitz continuèrent, sans relâche, à faire fleurir leur établissement, en sachant bien souvent s'imposer des sacrifices, sans attendre la munificence royale, pour doter la bibliothèque des œuvres anciennes et modernes nécessaires aux études médicales.

Hoffmann fut encore nommé doyen de la faculté après Stahl, lors de l'appel de ce dernier à Berlin. Alberti succéda, à son tour, à Hoffmann; son décanat fut très-long et très-glorieux, car ce fut par ses soins et sous son administration que l'académie fut dotée des plus précieuses collections.

P.-A. Boehmer est un de ceux qui ont le mieux su comprendre la position et les besoins de la faculté, à laquelle il fit de nombreux et considérables dons.

Juncker facilita l'enseignement clinique aux élèves, auxquels il faisait des démonstrations au lit même des malades.

Richter suivit dignement ses traces, et Schulz, enfin, a enrichi le musée de Halle des plus riches collections numismatiques, et la bibliothèque de précieux manuscrits les plus anciens.

C'est ainsi qu'en 1740 cette jeune et brillante académie, ayant à peine un demi-siècle, éclipsa par sa gloire bien d'autres universités qui avaient dégénéré, et se posa l'égale des universités les plus florissantes de l'Allemagne et de l'Europe.

FIN DE LA NOTICE HISTORIQUE DE L'ACADÉMIE DE HALLE.

DE LA

PHILOSOPHIE D'HIPPOCRATE.

PROLOGUE INAUGURAL

A L'OCCASION DE LA SOUTENANCE DOCTORALE DE JOACHIM COBER,

PAR

G.-E. STAHL,

PROFESSEUR ET DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE HALLE, etc.

Halle, le 11 Mars 1704.

TRADUCTION DU Dr T. BLONDIN,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE HALLE, etc.

ARGUMENT

SUR LA PHILOSOPHIE D'HIPPOCRATE,

PAR LE PROFESSEUR A.-L. BOYER.

Le grand Sénèque, dont presque toutes les pensées sont remarquables, a prononcé cette mémorable sentence que l'on pourrait prendre pour un oracle : « La philosophie est une chose si sainte, » que ceux même qui ne peuvent l'embrasser dans sa réalité, se » plaisent, par un mensonge, à en revêtir le masque. » Beaucoup d'hommes n'osent pas mépriser la philosophie ; ils en conçoivent même si bien la grandeur, que, n'ayant pas la force de la comprendre dans sa vérité sublime, ils s'emparent de son nom, se saisissent de son trompeur fantôme et se proclament philosophes en prenant un titre qui ne leur appartient pas. La philosophie est une chose sainte; elle habite un sanctuaire où la foule profane ne saurait pénétrer. Le philosophe romain nous montre, par son exemple, combien sont solides et profondes les pensées de ceux qui ont un commerce habituel avec la vérité.

En lisant ces mots de Sénèque, le médecin érudit ne peut s'empêcher de songer à cette magnifique parole d'Hippocrate : *Le médecin philosophe devient semblable à la divinité :* Ἰητρὸς γὰρ φιλοσοφος ἰσόθεος. C'est là que l'auteur latin a puisé son inspiration.

Tâchons de bien comprendre le sens de ce beau passage du Vieillard de Cos, qu'on peut lire dans son opuscule sur les qualités et les devoirs du médecin. La pensée qui s'y trouve exprimée serait fausse, ou du moins contiendrait une erreur, si l'on acceptait l'interprétation peu exacte des commentateurs ; ils n'ont pas compris l'idée que l'école hippocratique attachait ici aux mots : *immortalité, philosophie, similitude avec la divinité, rapprochement de Dieu, isothéité, apothéose.*

1° Le très-savant Scaliger a bien vu qu'il y a deux espèces d'immortalité : l'une passagère, purement humaine, que les hommes

nous donnent, et qui n'est qu'un fantôme, un simulacre de notre véritable immortalité; l'autre, qui vient de plus haut, qui nous conduit réellement à Dieu, nous fait vivre éternellement avec lui: mais celle-ci, dont Scaliger sentait tout le prix, n'est point réservée à cette existence éphémère que nous avons ici-bas. L'immortalité terrestre, purement humaine, a pourtant une certaine grandeur, que le médecin philosophe français nous dépeint par ces mots: « Heureux » celui qui vit encore quand il est parvenu au faîte de sa gloire! Heu» reux celui qui mérite de recevoir, vivant, les honneurs qu'on » n'accorde guère qu'aux morts! Mais le plus souvent on ne dépose » que sur la tombe des grands hommes la couronne immortelle dont » on refuse de parer leur front, etc [1]. »

Hippocrate, fidèle aux traditions du paganisme, ne parle ici que de cette immortalité humaine; c'est à elle que le *médecin-philosophe*, plus que tout autre, peut aspirer; c'est elle qu'il doit poursuivre, c'est elle qu'il peut atteindre et posséder.

Cette haute vérité, le Vieillard de Cos avait le droit de la proclamer sans témérité, sans orgueil. Il pouvait montrer ce noble but à ses élèves, à ses successeurs; il aurait pu se donner pour exemple, car il avait marché vers lui pendant sa vie tout entière, et il y était arrivé: Athènes lui éleva des autels; on le nomme encore aujourd'hui le *divin vieillard;* l'antiquité reconnaissante en fit un *homme-Dieu*, au point de vue du paganisme.

Comment le *médecin-philosophe* peut-il obtenir *cette apothéose mortelle*, la seule que les hommes puissent donner? En suivant la voie tracée par Hippocrate; en étant véritablement *médecin-philosophe;* en passant de la véritable médecine à la véritable philosophie; en devenant *l'interprète et le ministre de la nature.*

Parmi les arts, parmi les sciences il n'en est point qui conduise à la philosophie vraie, plus directement, plus sûrement, plus haut

[1] C'est Stahl qui, dans ses écrits, rend un juste hommage à ces Scaliger qui furent une des gloires de notre France, de notre science médicale, et que nous ne connaissons plus. Le plus grand de tous (Jules-César), savant universel, philologue, critique, poète, naturaliste, philosophe, médecin, naquit en Italie au XVe siècle, et exerça la médecine avec succès dans le midi de la France. Son fils (Joseph-Juste) naquit à Agen au XVIe siècle; appelé à Leyde à 53 ans comme professeur, il y enseigna pendant seize ans, et y mourut en 1609.

que la médecine. On peut être un bon médecin sans être un grand philosophe, et l'immense majorité s'arrête là; mais on ne devient un grand médecin, un *médecin-législateur,* qu'à ce prix. Alors le médecin couronne son œuvre, il représente le génie médical, il contemple dans toute sa hauteur la médecine et la nature entière; il n'est plus simplement médecin, il est *médecin-philosophe :* la médecine l'a conduit à la philosophie, la philosophie l'a placé au-dessus de la médecine et a fait de lui un *homme divin;* il est devenu ἰσόθεος, *Deo similis.*

2º Quelle est cette philosophie qui élève si haut le médecin? C'est celle qui développe l'intelligence et surtout celle qui nourrit le cœur; c'est la philosophie scientifique; c'est, au-dessus d'elle, la philosophie morale et religieuse. Les traités philosophiques d'Hippocrate ne laissent aucun doute dans l'esprit de ceux qui savent les méditer. La philosophie scientifique a deux degrés : l'un fait le praticien vulgaire; l'autre, le clinicien profond, qui guérit mieux que le premier, qui sait et qui explique à tous pourquoi et comment il guérit; qui, du haut de sa chaire professorale, rend compte de ses succès, et justifie par son exemple les préceptes qu'il expose dans une théorie véritablement savante, appuyée sur la droite raison, sur la philosophie positive et réelle, sur l'observation de la nature. Quant à la philosophie morale, il n'y en a qu'une : c'est celle qui doit soumettre tout homme d'honneur à sa loi. Plus que toute autre science, plus que tout autre art, la médecine la prescrit impérieusement dans toute son intolérable rigueur; c'est un sacerdoce, dans toute l'inflexible étendue de ce mot si grand; c'est, après le ministère divin, une *scientia sacra.* Aussi les élèves de Cos prêtaient-ils un serment sérieux et magnifique : l'histoire a eu le soin de le conserver. Hippocrate indique à la fois les vices dont le médecin ne doit point se souiller, les défauts même qu'il doit éviter (*privativè, remotivè*) et les qualités qui lui sont nécessaires (*positivè*) [1].

[1] Ceux qui n'ont point l'habitude de la langue scholastique, si riche, si précise, si calomniée parce qu'elle est peu connue, ne comprendraient pas Stahl sans des commentaires et une traduction en style moderne, et se feraient une fausse idée des mots *privativè*, *remotivè*, *positivè*. Pour définir un objet, un être, Dieu, par exemple, il faut une définition *rémotive* et *privative*, indiquant ce qu'il n'est pas, ce qu'il ne saurait être, et une définition *positive* montrant ce qu'il est. Ainsi, Dieu n'est pas un corps, il n'est pas fini, il n'est

Les modernes s'écartent de la route tracée par Hippocrate, soit dans ses deux degrés de la philosophie de l'esprit, soit dans la philosophie du cœur, et cependant nous avons franchi l'abîme qui sépare le monde antique du monde chrétien.

Reprenons donc la voie hippocratique, et allons bien plus haut que lui; car depuis vingt siècles l'humanité a marché, éclairée par une lumière véritablement divine que l'antiquité ne connaissait pas.

pas muable, il n'est pas le monde ni la nature, etc.; mais il est esprit pur, il est infiniment bon, infiniment adorable, infiniment puissant, créateur absolu de l'univers. C'est dans ce sens que Descartes, suivant pas à pas S. Thomas, dont il lisait beaucoup les écrits d'après son historien Baillet (*Vie de Descartes*, 2 vol. in-4°), dit, pour s'élever aux perfections de Dieu: «Je suis un être imparfait, fini, faible, etc.; il doit donc y avoir au-dessus »de moi un être *infini* (non fini), immuable (non changeant), etc., parfai»tement bon, juste, etc.» Hippocrate, comme le fait remarquer Stahl, emploie la définition privative pour son médecin, quand il déclare qu'il ne doit être ni affecté, ni bavard, ni intéressé, ni avare, etc., et la définition positive quand il place parmi ses devoirs la douceur, la prudence, la fermeté, l'amour profond de ses semblables, le culte de la divinité, etc.

DE LA

PHILOSOPHIE D'HIPPOCRATE.

Noble et sublime pensée, vraiment digne de l'esprit éminent qui l'a conçue et de l'illustre auteur qui l'a prononcée, si bien qu'on dirait même qu'elle est sortie de la bouche de l'oracle, lorsque Sénèque a dit : « La philosophie » est une chose si sainte, qu'elle fait même les délices de » ceux qui, ne pouvant en savourer les exquises délectations, » s'en servent comme d'un faux apanage [1]. »

Ce grand homme, juste appréciateur des choses d'ici-bas, a voulu dire, par ces remarquables paroles, qu'un bien grand nombre d'individus n'ayant pas l'audacieuse témérité de tourner en ridicule le nom et la dignité vraie de la philosophie, se complaisent à en affecter les spécieux dehors; et, bien qu'ils éprouvent une profonde répugnance à s'appliquer à son étude, ils affectent de se servir de ce nom comme d'une puissante égide, et en tirent ainsi une vaine gloire; ils se déguisent en philosophes, en revêtant le manteau de la fausse sagesse, sous lequel il n'y a qu'une science mensongère propre à tout discréditer, jusqu'à la vérité.

La pensée de Sénèque nous montre combien est puissant et imposant le langage de ceux qui ont l'habitude de dire toujours ce qui est vrai.

Sénèque appelle la philosophie *chose sainte :* or, de l'avis

[1] « *Tam sacram rem esse philosophiam, ut illis etiam qui reipsà illam assequi* »*non valeant, mendacio placeat.* » (Sénèque.)

de tous les hommes, les profanes doivent être soigneusement chassés des abords de son temple sacré[1], et cependant ils ne peuvent s'empêcher, malgré eux, de contempler le tabernacle auguste qui recèle tant de beautés, d'en approcher d'un pas inquiet et téméraire, et de s'efforcer même d'en soulever le voile ténébreux sous lequel tant de mystères leur restent éternellement cachés.

Quiconque possède un peu d'érudition médicale ne pourra s'empêcher de se rappeler, à cette occasion, ces grandes et solennelles paroles d'Hippocrate, quand il dit : « Le médecin » philosophe se rapproche de la divinité, *medicus philoso-* » *phus quasi divinus.* » Il comprendra surtout le cas qu'il doit en faire. Eh ! n'est-ce point le beau idéal de l'humanité, la lettre majuscule de notre faible nature, que de penser qu'à l'aide de la possession réelle de la philosophie, nous pouvons devenir semblables à Dieu, *ἰσόθεους, Deo similes, quasi divinos*, c'est-à-dire des *hommes-dieux ?*

Certes, je ne voudrais pas ressembler dans mes paroles à Vespasien, qui, dans ces temps de superstition, certain de sa mort prochaine, se jouait froidement de l'apothéose impériale, et laissait échapper de sa bouche, comme une sorte de consolation, ces paroles célèbres : « *Puto mox* » *deus fiam.* Je sais, je sens que je vais bientôt devenir un » dieu. » Non, et c'est par une autre voie que nous devons nous efforcer d'atteindre à cette félicité suprême ; félicité dont Scaliger faisait un grand cas, mais qui ne doit point être goûtée sur cette terre, ainsi qu'il l'exprime dans ces sublimes paroles : « *Famæ, beatus, qui supervixit suæ, et* » *vivus meruit interesse laudibus !* Heureux celui qui survit » à sa renommée, et qui, de son vivant, a mérité les hon- » neurs rendus à son mérite ! » « *Quas vita non dat, funus* » *et cinis darent*, etc. Ce que la vie ne donne point, les » funérailles et la cendre du tombeau le donneraient, etc. »

[1] Horace lui-même n'a-t-il pas dit : « *Odi profanum vulgus et arceo, etc.* »?

Ceux à qui cette sentence d'Hippocrate inspire des idées de grandeur et de gloire futures, ne doivent pas cependant être assez irréfléchis pour ne point comprendre que cette félicité n'est pas tant du domaine de l'*art médical* qu'inhérente à la connaissance vraie de la *philosophie*, attendu que, d'après le véritable sens des paroles du divin Vieillard, il est bien manifeste que ce n'est pas en tant que *médecin*, mais bien en tant que *philosophe,* en vue, dis-je, des prérogatives que donne la *philosophie*, que l'homme est presque semblable à la divinité.

Ce qui veut dire, en d'autres termes, que l'oracle de Cos recommande l'étude de la philosophie, surtout au médecin qui veut, dans son élan généreux, atteindre ces hauts degrés de perfection. Ici se présente ce fameux et terrible préjugé démontré par l'expérience, savoir: que beaucoup d'individus, mais cependant pas un nombre infini, se vantent de posséder à la fois la philosophie et la médecine, si bien que quiconque chercherait à examiner la vérité de la chose, c'est-à-dire à leur contester ce mérite, serait regardé par eux comme coupable de basse calomnie, et susceptible d'encourir les peines portées par les lois civiles. Qu'il nous soit permis de dire néanmoins qu'aucun d'entre eux n'est digne de ce noble titre d'être *semblable à Dieu.* C'est, qu'en effet, tous ceux qui, suivant une méthode vulgaire, paraissent avoir cet honneur, ne sont autre chose que des dieux mortels qui périssent avec leurs bagages; tandis que ceux qui, dociles à la véritable méthode philosophique, bien différente de la première, se rendent vraiment dignes de ce titre si sublime, doivent être placés au rang des immortels et leur nom doit être aussi mêlé à celui des divinités.

Or, ou les paroles d'Hippocrate sont profondément erronées dans leur entier, ou ses commentateurs se sont trompés, ou bien enfin il y a là-dessous un malentendu.

Quant à moi, je crois que l'on doit regarder la sentence

d'Hippocrate comme étant l'expression même de la vérité, et que l'on peut citer son exemple comme une preuve irrévocable de la justesse de ses paroles, puisque, déjà même de son vivant, on lui avait élevé un autel à Athènes, et que sa gloire immortelle jusqu'à nos jours ne permet pas d'en parler sans le nommer *divin*. D'où il me paraît bien évident qu'il y a une très-grave erreur implicitement renfermée dans l'esprit de ceux qui prétendent que, en tant que descendants d'Hippocrate et héritiers de sa philosophie, ils doivent espérer d'arriver un jour à mériter le nom glorieux d'*immortels*.

C'est pourquoi, pour venger la mémoire du grand homme et le laver d'un blâme immérité, je dis : Si l'on a à cœur d'être un jour placé au rang des dieux, que l'on s'applique à acquérir cette faveur, par les mêmes moyens qu'il a mis lui-même en usage ! Et certes, si l'on suivait exactement la voie telle que l'a tracée le sage Vieillard, on retrouverait sans doute le chemin des cieux d'une manière bien plus certaine que ne l'étaient la voie appienne, par où s'envolèrent, si on en croit Suétone, Auguste et Tibère après leur mort, et surtout la voie lactée, par où encore, selon Ovide [1], on pouvait monter jusqu'au palais du dieu de la foudre.

Pour ce qui est du vrai sens que l'on doit donner à la philosophie d'Hippocrate, il est certainement beaucoup trop évident pour que l'on puisse s'y méprendre. En effet, dans son *Traité de la bienséance (De habitu decente)*, ce que l'on pourrait traduire par : *Des qualités et devoirs du médecin*, l'oracle de Cos dit : « Il convient de bien saisir et com-
» prendre tout ce que je viens de dire, afin de pouvoir
» appliquer convenablement à la médecine ce qui est dit de
» la sagesse, et d'appliquer aussi à cette dernière tout ce
» qui est dit de la médecine. Le médecin, en effet, qui
» aime et cultive la sagesse, est presque divin, c'est-à-dire
» presque semblable à un dieu ; car tout ce qui a des

[1] *Metamorph.*, liv I.

» rapports avec la sagesse se trouve aussi faire partie de la » morale médicale : tels sont, en effet, le mépris de l'ar» gent et du gain, la pudeur et le respect, la modestie dans » les vêtements, une bonne réputation, un jugement sain, » une juste appréciation des choses, la douceur, l'aménité, » l'activité, la politesse, la propreté, une précision digne » dans le langage, l'art de savoir distinguer les choses qui » sont le plus souvent utiles et même nécessaires à la vie, » afin que, par une intelligente distinction, le médecin phi» losophe puisse se mettre à l'abri de la crainte des revers de » fortune, auxquels s'exposent l'avare et le superstitieux[1]. »

Si l'on pèse donc avec réflexion tout ce qu'il y a de grand dans les enseignements de la philosophie hippocratique, qui ouvre au médecin la voie de l'immortalité, on comprendra facilement qu'il parle beaucoup plus de cette sagesse pratique que de toute autre : celle-ci se rapporte aux mœurs et à la vie; elle ne consiste pas à savoir plus qu'on ne fait, mais, réellement bonne et vraie, elle aime à faire le bien. Il est néanmoins évident qu'Hippocrate fait spécialement rapporter tout ce qu'il enseigne à ce sujet à l'*éthique*, c'est-à-dire à l'étude et à la culture de la probité, de l'amour de son semblable, de l'humanité, de l'activité, à l'exactitude scrupuleuse de ses devoirs, ainsi qu'à une conduite prudente et sage. Il veut encore et surtout que le médecin reconnaisse parfaitement ce qui est du domaine de la *physique médicale*, et qu'il devienne trèsexpert en cette matière. Il veut, enfin, ce grand législateur de la philosophie et de la médecine, que le médecin

[1] « *Prædicta, ait, colligere singula oportet, et sapientiam* (σοφίην) *ad medi- » cinam traducere et medicinam ad sapientiam. Medicus enim amator seu » cultor, quasi divinus, seu deo similis; quæ enim ad sapientiam spectant, » in medicinâ insunt omnia, pecuniæ contemptus, verecundia atque reverentia, » modestia in vestitu, bona existimatio, judicium, lenitas, promptitudo, mun- » dities, sententiosa eloquendi concinnitas, scientia expurgationum quæ ad » vitam maximè utiles unà necessariæ sunt, ut harum liberatio, superstitiosi » metus, absentia fortunæ.* » (Hipp., *De hab. dec.*)

philosophe possède à fond cette partie de la sagesse qui apprend à connaître et à distinguer quelles sont les choses qui sont vraiment utiles et nécessaires à la vie.

Or, de même que le médecin qui possède réellement cette sagesse mérite pour cette raison d'acquérir la véritable gloire, de même aussi cette sorte de philosophie hippocratique est-elle éminemment différente de cette autre philosophie qui depuis long-temps s'est arrogé ce titre, et de laquelle Sénèque parle *(epist. 108)*, déjà de son époque, quand il dit : « Ceux qui enseignent pèchent en ce qu'ils » s'occupent plutôt à apprendre à disputer qu'à vivre ; et » leurs disciples pèchent, à leur tour, en ce qu'ils écoutent » les leçons de leurs maîtres, plutôt dans le but de cultiver » leur esprit que de nourrir leur âme. » C'est dans ce sens que ce qu'on appelait anciennement *philosophie* (ou amour de la sagesse) peut très-bien aujourd'hui être appelé *philologie* (amour des mots et de la dispute). Ceci devient très-manifeste dans cette partie de la philosophie positive, dont l'objet spécial est l'étude de la *nature humaine*, et qui, du temps même d'Hippocrate, revêtait un caractère bien différent de celui sous lequel cette science fut envisagée par la suite.

C'est ainsi que, dès les premières lignes de son *Traité de la nature humaine,* il dit : « Ce que je viens enseigner » touchant la nature humaine ne plaira pas sans doute à » ceux qui ont l'habitude de traiter et d'envisager ce sujet » sous un autre point de vue que celui qui convient à l'art » médical » ; et que, dans son livre sur l'*Ancienne médecine,* il pense que l'on ne peut avoir la connaissance vraie de la nature que par la médecine : « Celui-là enfin », dit-il, « la comprendra le mieux (la nature), qui aura le mieux » approfondi et saisi la science médicale[1]. » Le noble Vieillard

[1] Νομίζω δὲ ὅτι περὶ φύσιος γνῶναί τι σαφὲς, οὐδαμόθεν ἄλλοθεν ἔσται ἢ ἐξ ἰητρικῆς. Τοῦτο δὲ οἷόν τε καταμαθεῖν, ὅταν αὐτήν τις τὴν ἰητρικὴν ὀρθῶς πᾶσαν περιλάβῃ. (Hipp., *De prisc. med.)*

exprime encore ailleurs son sentiment sur ce qu'il faut penser touchant l'homme au-delà et en dehors des règles du but et de l'art médical, lorsqu'il dit encore : « Quelques » médecins sophistes prétendent qu'il est impossible de con- » naître l'art de guérir, si l'on ne sait préalablement ce » qu'est l'homme, quelle est sa génération primitive et sa » composition. Ce que ces auteurs ont écrit sur la nature » me semble être moins utile à l'objet réel de la médecine » qu'avantageux à un peintre. »

Ce serait certainement en vain qu'Hippocrate et Galien, ainsi que Démocrite lui-même s'adressant à Hippocrate, recommanderaient au médecin d'imiter la nature, afin que, tout en déférant à leurs vœux, devenu le simple ministre de celle-ci, il puisse leur apprendre lui-même, selon leurs désirs, ce qui est contraire et étranger à la nature humaine ; ce serait, dis-je, là une chose fort inutile, puisque, de quelque manière qu'on s'y prît, personne ne serait capable de découvrir ce qu'il est possible et convenable de faire dans le but d'un pareil ministère.

C'est ainsi qu'il inculpe ensuite la méthode de la *philosophie rationnelle*, soit dans divers écrits, soit dans les premières pages des préceptes (Παραγγελίαι), dans la crainte que l'on n'applique les raisonnements aux choses, plutôt que d'appliquer ces mêmes choses aux raisonnements. On voit ainsi combien s'éloignent de la philosophie hippocratique ceux qui, ne cherchant pas à se faire des opinions certaines et arrêtées d'après la vérité des faits, veulent au contraire expliquer ces faits selon leurs opinions et leurs systèmes. La fausse méthode de ces auteurs ne peut être plus facilement et plus clairement comprise qu'en examinant la *pathologie* généralement acceptée aujourd'hui. Dans une pareille théorie, il est vraiment étrange, ou tout au moins très-piquant, d'entendre ces perpétuelles assertions hypothétiques. *Si* l'acrimonie attaque le sang, *si* elle atteint le

système nerveux, *si* elle séjourne dans telle ou telle partie, *si* elle stimule telle ou telle autre, il s'ensuit des mouvements spasmodiques, des douleurs, des constrictions, des épanchements, des éruptions, etc. Et cependant, malgré la grande quantité des substances sapides que nous absorbons, malgré l'assimilation d'un très-grand nombre de matières salines et très-propres à provoquer la corruption, nous ne voyons que fort rarement survenir certaines affections morbides, surtout dans le genre de celles que nous venons d'énumérer, d'après l'hypothèse ci-dessus. Mais, au contraire, lorsque l'on parle de ces phénomènes qui arrivent fréquemment et habituellement dans les maladies, ainsi qu'à certains âges et d'après des circonstances habituelles antérieures, surtout lorsqu'il est question de diverses évacuations accoutumées, plus spéciales au sexe féminin, et même assez souvent familières aux hommes, et enfin des retours périodiques et exactement déterminés des actions vitales, dès-lors disparaît, et pour toujours, cet universel *Si!... Si!...*

Notre Hippocrate, non-seulement dans le petit nombre de passages que j'ai cités, mais encore dans beaucoup d'autres endroits de son texte et sous toutes sortes de formes, ne se borne point à recommander et à inculquer au médecin la philosophie positive avec les qualités et les devoirs qu'elle exige (*positivè*); il va plus loin, et, pour compléter l'œuvre, il montre aussi les défauts et les vices que le médecin doit fuir (*privativè*), et les choses honteuses qu'il doit éviter (*remotivè*).

Il ne cesse, en effet, d'exhorter le médecin à se détourner de toute vanité d'esprit, de toute présomption et précipitation, de l'avidité du lucre, de fuir la paresse, la bouffonnerie, le bavardage, la calomnie, l'envie, les vaines et dangereuses spéculations ; de bien se garder contre l'audace et la timidité, contre l'intempérance et l'oubli de ses

devoirs; et, comme condition essentielle de l'accomplissement de ses désirs, il requiert de lui un heureux naturel, c'est-à-dire une heureuse disposition de son esprit, qui lui en facilite l'exécution. Enfin, il pose en principe, comme une loi, que le médecin doit se tenir en garde contre l'*ignorance,* qui est à ses yeux un fond inépuisable de mal. Il s'élève fortement contre telle ou telle chose, et prouve suffisamment, par ses paroles aussi bien que par ses actions, ce qu'il pense de cette philosophie qu'il recommande à son médecin, non pas tant comme un objet dont il doit faire parade, que comme une chose de la plus haute nécessité.

Les autres philosophies n'étant, par rapport à celle d'Hippocrate, que simplement des philosophies fausses et imparfaites, il n'est pas étonnant que, en altérant les préceptes philosophiques de l'école de Cos par des artifices subreptices et menteurs, il arrive le contraire de l'éloge donné au médecin philosophe qu'on fait égal à la divinité, et que, suivant l'expression même du Père de la médecine, *l'opprobre et le déshonneur* retombe sur ceux qui se sont toujours complus dans cet opprobre même et ont créé leur propre déshonneur, c'est-à-dire sur ceux qui ont suivi tout l'opposé de la philosophie hippocratique. L'espoir de l'immortalité ne saurait jamais être aussi pour ceux-là qui, bien qu'ils ne fassent point tout-à-fait le contraire de ce qu'enseigne la philosophie du Vieillard de Cos, ne s'appliquent pas plus pour cela à ce qui convient à leur noble profession pour obtenir ce degré de haute perfection.

Or, de même que je pense qu'il est suffisamment démontré ainsi par quel genre de philosophie Hippocrate assure que le médecin peut atteindre la ressemblance divine, on pourra également reconnaître sans difficulté en quoi consiste, à proprement parler, cette ressemblance à un dieu, dont notre vénérable philosophe parle et qu'il apprécie tant, lui qui a si bien su mériter le surnom de *divin.*

Il existe une antique loi qui porte : « Il est de rigoureuse » justice qu'on élève ici-bas des temples et des autels au » mortel qui a su mériter d'être mis au rang des dieux. » Ce qui revient à dire que l'on doit regarder comme divin tout individu ou mieux tout homme qui, par le bon usage qu'il a fait de sa vie, a mérité de monter aux cieux, ou bien, pour parler le langage des païens, tout homme qui s'est trouvé parfaitement digne de devenir un dieu.

Je doute cependant que l'immortel oracle de Cos ait porté sa pensée si haut, et qu'il ait voulu parler de ce genre de divinité lorsqu'il nous dit que *le médecin philosophe est semblable à un dieu*. Je suppose plutôt que le Père de la médecine, en homme prudent et sage, avait à cet égard le même sentiment que les autres philosophes de l'antiquité païenne, qui, dans leurs discours publics et dans leurs écoles, professaient qu'ils ne reconnaissaient dans un dieu aucune perfection à laquelle l'homme ne pût atteindre. Mais comme, pour les philosophes de cette époque, il n'était nullement question de *Puissance infinie*, de *Science infinie*, de *Sagesse infinie* et d'*Éternité*, ils voulaient parler seulement des perfections auxquelles les mortels peuvent parvenir par une ferme volonté de suivre la voie du bien et par l'amour profond qu'il inspire, ainsi que par une conscience droite et une vie sans reproche, le tout pratiqué avec tranquillité d'esprit et gaieté de cœur, et, qu'on me permette l'expression, avec modération et sobriété, ou, comme le disaient les Grecs, σὺν αὐτάρκειᾳ : vertu sur laquelle Épicure s'est longuement appesanti, et dont Sénèque, dans un langage plus clair, parle avec non moins d'étendue.

Tel est le sens, je pense, dans lequel notre vénérable Hippocrate a pris le mot ἰσοθέοτητα, c'est-à-dire ressemblance à la divinité [1].

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. X.

Telles sont les réflexions dont j'ai cru devoir faire précéder la thèse inaugurale que le noble J. Cober, marquis de Prizwalcie..., doit soutenir incessamment devant vous, sur *les affections des femmes en couches*, etc.

Halle, le 11 mars 1704.

NOTE DU TRADUCTEUR.

Le discours que l'on vient de lire sur la philosophie d'Hippocrate, n'étant en quelque sorte qu'une intéressante paraphrase de ces paroles si célèbres du divin Vieillard : ἰητρος φιλόσοφος ἰσόθεος (εστίν); ou mieux encore cet entretien académique de Stahl n'étant autre chose qu'un sage commentaire d'un des plus beaux traités de l'école de Cos, trop généralement méconnu jusqu'à ce jour, je veux dire du traité *De decente habitu* (de la *Bienséance*), attendu que les passages que Stahl cite sur la philosophie d'Hippocrate appartiennent tous à ce précieux document; je me fais un plaisir, je dirai même un devoir de placer immédiatement après ces quelques lignes la traduction du traité hippocratique de la *Bienséance* [1].

En exposant ici sous les yeux du lecteur la traduction de ce précieux opuscule d'Hippocrate, encore presque inconnu, je me propose d'atteindre un triple but. Et d'abord, je tiens à prouver par le texte lui-même, fidèlement rendu, que les traités de l'école de Cos dont celui-ci (*De decente habitu*) fait partie, bien loin d'être *apocryphes* comme on l'a cru trop long-temps avec Gruner, Boisseau et Jourdan, qui prétendaient les exclure de la collection des œuvres

[1] Préceptes, — Bienséance, — Traités hippocratiques, — traduction et commentaire de MM. Boyer et Girbal. Montpellier, 1855, in-8°, pp. de 36 à 45.

de Cos, assurant que GALIEN et ÉROTIEN n'en avaient rien dit, sont réellement sortis de la plume du Père de la médecine, ainsi que l'ont toujours pensé DACIER, FOES, SCHELHAMMER (professeur à Iéna, le maître de Stahl en anatomie et en chirurgie); ainsi que l'ont enseigné du reste STAHL lui-même, BORDEU, DE GÉRANDO, F. BÉRARD et DEZEIMERIS; ainsi que le prouve enfin une note trouvée par M. Daremberg dans un manuscrit du Vatican, démontrant que Galien a véritablement commenté les *Préceptes* et la *Bienséance* d'Hippocrate. Il est à souhaiter que l'on parvienne un jour à découvrir les manuscrits de Galien. Espérons, en attendant, que MM. Littré et Daremberg ne nous priveront pas de la traduction d'un si précieux traité, sur l'authenticité duquel il ne peut y avoir plus aucun doute aujourd'hui.

En second lieu, je tiens à démontrer, par ce simple document, que Stahl, par voie généalogique, descendant en ligne directe (au point de vue philosophique surtout) d'Hippocrate par Aristote et S. Thomas; je tiens, dis-je, à prouver que Stahl est le restaurateur du véritable Hippocratisme, ce qui lui a mérité le nom d'*Hippocrate moderne;* je tiens à faire comprendre qu'il a été le *premier* et long-temps le *seul* à combattre les erreurs des XVIIe et XVIIIe siècles; qu'il a donné l'initiative et l'exemple d'un sincère retour vers les idées de Cos. Oui, c'est Stahl qui a eu le premier le mérite (suivant toujours les *préceptes* de notre vénérable maître à tous) d'appliquer la philosophie *chrétienne* aux dogmes médicaux du divin Vieillard, et *vice versâ* de faire l'application de ces mêmes dogmes à la philosophie vraiment divine du CHRIST!... Oui, Stahl a été le premier médecin philosophe chrétien des âges modernes, et, le premier, il a eu le courage d'enseigner le spiritualisme médical au milieu d'un siècle en proie aux convulsions systématiques les plus affreuses! Stahl a été le digne héritier de la méthode Hippocratique et Péripatéticienne dans la voie de la philosophie expérimentale, sachant parfaitement bien mettre à profit ce qu'il y avait de beau et de grand dans Bacon et le grand Descartes; il a été le digne successeur et l'émule d'Hippocrate, de Platon, d'Aristote et de S. Thomas dans les hautes conceptions du domaine pur de l'Intellect. Profond admirateur de ces esprits d'élite, il a marché sur leurs traces, et, comme eux, il a connu la vraie sagesse, et, comme eux, il a volé à l'immortalité!...

Le troisième but auquel je tends d'arriver enfin, c'est à ne plus laisser aucun doute sur ce fait important, savoir : que Stahl était non-seulement un homme très-érudit, mais encore qu'il avait le don insigne de savoir choisir ses auteurs, et s'identifiait parfaitement avec eux.

Ce qu'il y a de remarquable pour nous en ce moment, c'est qu'il ressort de tous ces faits que Stahl était surtout très-familier avec Hippocrate, et qu'il n'est peut-être pas un point saillant de la doctrine du divin Vieillard, sur lequel il n'ait pas fait quelque précieux commentaire [1].

Je veux prouver, enfin, par ce document, que Stahl, sorti de l'école hippocratique d'Iéna, fondateur de l'école hippocratique de Halle, appartient de droit à l'école vitaliste de Montpellier; je vais même plus loin, et je soutiens que Stahl, imbu des idées de ses maîtres W. Wédel, Crause et Faschius, encore sous le poids de la Philosophie Van-Helmontienne, ne pouvait arriver à concevoir le plan de sa doctrine vitaliste, pure, débarrassée de toute hypothèse, qu'en empruntant à Montpellier son génie et son vitalisme. C'est donc Montpellier qui a fait Stahl; mais c'est aussi Halle qui a largement rendu à Montpellier des trésors devenus si fertiles entre les mains des Stahl, des Alberti, des Juncker, des Schulzius, des Richter, etc. Pour nous, il n'y a nul doute que Barthez et le vénérable M. Lordat, à leur tour, doivent beaucoup à Halle; un mot ne saurait mettre entre ces génies et leurs doctrines une ligne de démarcation aussi tranchée qu'on semble en général le croire : le vitalisme de Montpellier et le vitalisme animique de Stahl, issus de la même source, doivent se confondre en une seule doctrine, attendu que c'est la même mère qui les a engendrés, l'école médico-philosophique de Cos, et qu'ils ont tous les deux le même but, la défense des grands principes de la vérité contre l'erreur.

[1] Je ne citerai, à cette occasion, de Stahl que les productions ci-après, et l'on pourra dès-lors facilement décider s'il appartient à l'École Hippocratique. — *De synergiâ naturæ, etc., 1695.* — *De abstinentiâ, 1699.* — *De empireâ, 1699.* — *De Aristotelis errore circa definitionem naturæ, 1701.* — *De aposteseos et apostematos Hippocratis differentiâ, 1701.* — *De vitâ, 1701.* — Περὶ φυσεος απκιδεστων, *1703.* — *De arte longâ, 1706.* — *De logicâ medicâ, 1707.* — *De judicio difficili, 1707.* — *De diætâ, 1708.* — *De febre lethiferâ Hippocratis, 1711, etc., etc.*

Ce sont là des faits que nous avançons avec connaissance de cause, et dans la conviction profonde que ceux qui ont toujours voulu obstinément séparer Montpellier de Halle, Stahl de Barthez, n'ont jamais étudié sérieusement Stahl. Cela se comprend! Mais alors qu'on daigne revenir sur les faits et juger d'après les documents qui sont le fruit de quinze années de consciencieux labeurs, et puis l'on jugera en dernier ressort[1].

TRAITÉ HIPPOCRATIQUE.

DE LA BIENSÉANCE.

I.

On a raison d'affirmer que la sagesse (la philosophie) est utile pour beaucoup de choses, surtout celle qui s'applique aux besoins de la vie (la philosophie pratique).

Il y a bien des espèces de philosophie qui ne paraissent avoir été faites qu'en vue d'objets purement curieux : je veux parler de celles qui ne s'occupent pas d'applications utiles. Ce n'est pas qu'on ne puisse trouver dans celles-ci quelque chose d'avantageux en ce qu'elles font éviter le mal et l'oisiveté. La paresse et l'inoccupation tendent, en effet, vers le vice et y conduisent; tandis que le travail et la méditation retirent, même des études qui ne sont pas immédiatement pratiques, des résultats avantageux pour les besoins et l'ornement de la vie.

On doit préférer la philosophie qui s'occupe directement

[1] *Voy.* les réflexions ci-après de M. le professeur Boyer.

de l'art, surtout de celui qui aboutit à la bienséance et au devoir. Toute philosophie qui ne vise pas à un vil lucre et à l'inconvenance, opère à l'aide d'une méthode basée sur des règles fixes. Si son but n'est pas irréprochable, elle doit être proscrite. Elle séduit les jeunes gens; mais ceux-ci, arrivés à la vigueur de l'âge, ne peuvent voir sans rougir (suer) ceux qui la leur ont enseignée [1]. Quand ils sont plus âgés encore, l'amertume qu'ils éprouvent est si grande, qu'ils réclament légalement leur expulsion. Ces philosophes dangereux trompent, en effet, par leur art perfide, soit qu'ils en fassent étalage sur la place publique, soit qu'ils pénètrent dans des réunions intimes. Vous les reconnaîtrez à leurs vêtements et à leur habitude extérieure tout entière. Plus leur dehors est splendide et recherché, plus vous devrez les fuir et même les haïr. Il convient, au contraire, de rechercher ceux qui sont sans affectation et sans curiosité superflue. A la simplicité, à la convenance de leur costume, à leur modération, vous reconnaîtrez qu'ils s'occupent surtout de leurs devoirs, et qu'ils ont l'habitude de la réflexion et de la méditation, en vue de l'avancement de l'art. Ceux qui ont de telles manières ne sont fastueux en rien; ils ne s'attachent point aux choses futiles. Froids au premier abord, ils sont fermes dans leurs réponses et difficiles à réfuter, affables et gracieux envers ceux qui leur ressemblent, modérés envers tout le monde, silencieux quand il s'agit de discussions qui amènent des troubles. Ils gardent avec soin et avec courage les secrets qui leur sont confiés; ils sont toujours attentifs à surveiller l'occasion, habiles à la reconnaître et à en profiter, sobres et maîtres d'eux-mêmes. Leur parole est facile, ils démontrent tout ce qu'ils avancent; leur langage est plein de grâce et de douceur. Fortifiés par la gloire qui leur revient

[1] Chartier et Van-der-Linden ont traduit *ἰδρῶτας τίθενται* par *idiotas ducunt*, lisant *ἰδιώτας*.

de toutes ces qualités précieuses, ils s'attachent avec persévérance à découvrir et à démontrer la vérité.

II.

La nature est le guide le plus sûr pour obtenir tous ces avantages. Ceux qui, dans les arts, se laissent conduire par elle, font de faciles progrès; car, dans la philosophie comme dans l'art, il faut une aptitude naturelle spéciale, qui ne s'enseigne pas, et au moyen de laquelle on parvient à saisir le principe des choses.

Cette disposition particulière se mêle et se confond ensuite avec l'étude de la philosophie, pour nous découvrir les secrets des œuvres de la nature. Bien des personnes, s'appuyant sur de simples raisonnements, les substituent à cette aptitude naturelle et à la véritable science, celle de l'observation. Il leur manque les deux agents principaux (l'observation et la logique naturelle) pour démontrer la vérité par l'examen même des choses [1]. Si l'on cherche à déterminer ce qu'il y a de vrai dans leurs assertions, on reconnaît qu'elles ne sont pas en harmonie avec la nature. On les trouve bien côtoyant la bonne route; mais, manquant de véritable guide, elles tombent dans toutes sortes de conséquences erronées et funestes.

La bonne science repose sur un enseignement pratique, et la bonne pratique sur une science de ce genre. Quand l'art se trouve dans les paroles mais non dans les actes, il y a nécessairement un vice dans la méthode. Avoir de simples opinions et ne pas les démontrer par la pratique, indique un défaut d'art et de science.

S'appuyer sur de simples conjectures, surtout en médecine, c'est une faute pour ceux qui suivent cet usage,

[1] La plupart des commentateurs ont trouvé ce passage obscur. Les mots ἀδίδακτον γὰρ τὸ χρέος ont donné lieu à de longs développements. Triller croit que δεῖ a été oublié; au lieu de πρόσθεμένη, il lit πρόςθεμὲν.

et un malheur pour ceux à qui on l'applique. Si, par des raisonnements spécieux, on finit par se persuader qu'on possède la vraie science, celle qui émane de l'œuvre, la pratique fera connaître cette erreur, comme le feu découvre l'or qui est faux.

En effet, les idées *à priori* ne sont guère utiles pour découvrir les œuvres spéciales de la nature[1]. La connaissance de ces dernières nous montre seule le véritable but.

Le temps rend l'art de plus en plus facile pour ceux qui suivent cette méthode, et met leurs progrès en évidence.

Après avoir pesé attentivement chacun des préceptes qui précèdent, concluons qu'il faut transporter la philosophie dans la médecine et la médecine dans la philosophie.

III.

Le médecin philosophe ressemble à un dieu[2]. Il n'existe pas (entre la médecine et la philosophie) de grandes différences, car tout ce que celle-ci renferme se retrouve dans la première[3] : désintéressement, modération, pudeur, modestie, attachement au devoir, jugement sain, calme, obligeance, pureté, science, notions des choses utiles à la vie et des purifications nécessaires (au corps et à l'esprit), intégrité, piété profonde sans superstition. Le vrai médecin possède tout ce qui est nécessaire pour vaincre l'intempérance, la bassesse, l'avarice, la convoitise, la cupidité et l'impudeur : de là dérive la connaissance de tous les devoirs,

[1] Chartier et Van-der-Linden ont traduit : *Quanquam talis prædictio nihil commovet eos ad prudentiam.* Heurnius a traduit : *Neque enim tale præceptum alicujus est usus ad intelligentiam cognatæ naturæ.* Avec Dacier, nous substituons μονογενῶν à ὁμογενέσιν.

[2] Ἰσόθεος signifie *Deo similis*, semblable à Dieu ou à un dieu. Ce mot étant pris dans un sens métaphorique, nous avons préféré dire : *ressemble à un dieu.*

[3] Gardeil traduit : *Tout ce qui donne la philosophie, la médecine le met en usage.*

surtout de la manière dont il faut se conduire avec ses amis, avec ses enfants, et dans toutes les occasions.

La médecine a cela de commun avec la philosophie; il faut que le médecin possède ces qualités au plus haut degré.

C'est surtout la connaissance des dieux qui doit être profondément gravée dans son esprit. Il trouve de grandes occasions de leur rendre hommage dans la marche et dans les symptômes des affections morbides graves [1]. Il s'incline devant eux, car les secours du Tout-Puissant (de la divinité) ne sont pas inutiles dans notre art. Il y a bien des maladies dont les médecins triomphent; il en est d'autres qui, par leur nature, résistent à leurs efforts [2]. C'est à la divinité que nous devons rapporter nos succès. N'est-ce point cette pensée qui conduit à la philosophie? Ceux mêmes qui ne partagent pas cette opinion sont obligés de reconnaître que tous les changements survenus dans les corps, que tous les phénomènes de l'univers sont dirigés par une sagesse supérieure. C'est également vrai pour les résultats obtenus par la chirurgie, par les remèdes, par le régime et par tous les moyens de traitement. Il est très-important de connaître toutes ces choses.

IV.

Aux diverses qualités que nous venons d'indiquer, le médecin doit joindre une grande douceur; car la rudesse cause de la peine, soit aux malades, soit à ceux qui se portent bien. Il s'observera beaucoup, sera vêtu avec décence, ne dissertera pas longuement avec les personnes

[1] Au lieu de ἄλλοισι, *autres*, Matthias lit ὁλοισι, *toutes*. Triller lit αλαοῖσι, *obscures*, ou ὀλοοῖσι, *pernicieuses*, *graves*.

[2] Quelques auteurs ont compris : *Il est des maladies qui paraissent guéries par l'effet de l'art; d'autres ne sont dissipées que par une sorte d'intervention divine*. Ceci rappelle le mot de Paré : *Je t'ai pansé, que Dieu te guérisse.*

étrangères à l'art, en leur disant néanmoins ce qui est nécessaire. Agir autrement, c'est faire croire qu'on veut dônner, à tout prix, de l'éclat à sa pratique [1].

V.

Évitez tout ce qui est oiseux et fantastique.

Tenez toujours prêt tout ce qui est nécessaire ; sans cela, quelque chose vous manquera dans l'occasion.

Faites avec une entière simplicité, et avec adresse, les frictions, les liniments, les affusions. Ayez toujours à votre disposition de la charpie, des compresses, des liens; tout ce qui sert à rétablir les parties dans leur état naturel, les médicaments utiles pour les blessures, les maladies des yeux et les autres états morbides; les appareils, les machines et les instruments tranchants. Il serait fâcheux de ne pas avoir tous ces objets sous la main, et d'en ignorer le mécanisme.

Ayez pour les voyages une autre collection d'instruments plus portatifs, plus faciles à manier, s'adaptant à des méthodes plus simples et distribués avec le plus grand ordre, car on ne peut pas tout emporter avec soi. Rappelez-vous bien tous les remèdes, leurs actions simples et multiples, et, si vous tenez à bien connaître tout ce qui concerne la marche des maladies, considérez leurs formes excessivement variées et les modifications qu'elles offrent dans chaque cas particulier. C'est là le commencement, le milieu et la fin de l'art médical.

Préparez à l'avance les topiques de tout genre nécessaires pour les divers usages, les potions incisives, en suivant pour chacune d'elles les formules adoptées. Soyez aussi

[1] Hélas! combien peu de médecins suivent aujourd'hui ces sages préceptes! Ces paroles, écrites il y a deux mille ans, sont encore pleines de vigueur dans notre XIXe siècle. Quand donc le médecin voudra-t-il la grandeur et la noblesse de son sacerdoce? (*Not. du Dr T. B.*)

pourvu de remèdes purgatifs tirés des lieux les plus convenables, préparés d'après le mode le plus utile, suivant leurs espèces, leur volume, la facilité qu'ils ont à se conserver sans s'altérer. Quant à ceux qu'on emploie à l'état frais, il faut les préparer au moment même; tout le reste doit être fait d'une manière rationnelle.

Grâce à ces soins, vous ne temporiserez pas, ayant avec vous tout ce qui est nécessaire pour remplir les indications.

VI.

Avant d'entrer chez le malade, tâchez de savoir ce qu'il y a à faire. En général, ce qui sert à la guérison, ce n'est pas tant une série de raisonnements qu'un bon secours[1]. C'est à l'expérience qu'il faut demander la notion de ce qui doit arriver. Cela est glorieux et *doit être bien connu*[2].

En entrant, songez à la manière dont vous devez vous asseoir, disposer vos habits et votre manteau. Soyez grave, parlez peu, faites tout avec calme, abordez votre malade avec précaution, examinez-le avec soin; soyez prêt à répondre aux objections, à triompher des accidents qui peuvent survenir, à apaiser toute espèce de troubles, à remplir promptement tous les devoirs médicaux; souvenez-vous surtout de la première prescription (d'avoir tout préparé à l'avance); sans cela, il devient difficile de suivre les autres préceptes relatifs à la promptitude avec laquelle il faut agir[3].

Visitez souvent vos malades, examinez-les avec soin, de manière à ne point vous laisser tromper par tous les changements qui peuvent survenir. Vous les reconnaîtrez alors avec plus de facilité, et vous serez prêt à y remédier

[1] Ceci peut signifier d'une manière générale : *C'est par l'examen même des choses, plutôt que par une série de raisonnements, qu'on arrive à la vérité.*

[2] La plupart ont dit : *facilè cognosci potest.*

[3] Nous lisons διάπτωτον au lieu de αδιάπτῶτον. Dacier et la plupart des traducteurs ont trouvé cette phrase obscure.

promptement. Les humeurs changent souvent, soit par un mouvement naturel, soit par l'effet d'autres circonstances. Ce qu'on a négligé de combattre rapidement pendant que l'occasion était favorable, s'accroît, s'aggrave et fait périr si on n'y porte un prompt remède [1]. Beaucoup de choses se réunissent alors pour créer des difficultés. Si, au contraire, on saisit bien l'enchaînement des phénomènes, on les observe et on les traite mieux.

Surveillez aussi les fautes des malades; ils trompent souvent sur l'exécution des prescriptions. On leur ordonne des potions désagréables, des remèdes et des médications diverses; ils meurent (sans les prendre) sans avoir fait l'aveu des infractions qu'ils ont commises : c'est le médecin seul que l'on accuse.

VII.

Occupez-vous aussi des lieux où couche le malade, en ayant égard à la saison et à la nature de l'affection. Les uns ont des lits élevés, les autres couchent dans des lieux bas et obscurs; tenez-les à distance de toutes sortes de bruits et d'odeurs, principalement de celle du vin qui est des plus mauvaises [2].

Faites tout avec calme, avec adresse, avec convenance et avec célérité.

Dérobez en général vos impressions au malade; il doit voir en vous, non des craintes, mais de la sérénité. Détournez-le de ses désirs inopportuns, en lui parlant tantôt avec vigueur et sévérité, tantôt avec douceur et complaisance. Ne lui faites pas connaître vos craintes sur l'état présent ni sur l'avenir; en commettant cette double faute, on le jette souvent dans l'anxiété.

[1] M. le professeur Golfin a publié un excellent travail intitulé : *De l'occasion et de l'opportunité en médecine.*

[2] L'auteur, ainsi qu'on l'a pensé, fait probablement allusion aux émanations du vin qui fermente.

VIII.

Ayez toujours auprès du malade un de vos élèves, pour éviter toute infraction et faire exécuter toutes vos prescriptions suivant les règles de l'art. Choisissez-le parmi ceux qui sont déjà avancés dans leurs études; qu'il soit capable d'ajouter au traitement ce qui peut devenir nécessaire, de ne commettre aucune faute dans l'administration des remèdes, et de vous bien renseigner sur tout ce qui s'est passé en votre absence. Ne confiez rien, en aucune façon, aux personnes étrangères à l'art; sans cela, le blâme de tout ce qui sera mal fait retombera sur vous.

Si vous ne laissez planer aucun doute sur ce qui peut résulter de l'emploi d'un traitement méthodique, on ne pourra pas vous accuser des évènements fâcheux qui auront lieu; on les imputera à la gravité du mal. Révélez donc votre pronostic, sur tout ce qui peut arriver, aux personnes appelées à le connaître.

Tous les préceptes ci-dessus sont nécessaires pour le devoir et pour la bienséance, aussi bien dans la philosophie que dans la médecine et dans les autres professions. Il faut donc que le médecin sache les distinguer, qu'il les applique toujours et qu'il les enseigne par ses actes et par son langage. Ils sont si beaux que tous les hommes doivent concourir à les propager.

Ceux qui suivront cette voie seront estimés par leurs contemporains et par la postérité. Ceux qui n'ont pas les connaissances nécessaires pour en saisir la perfection, seront conduits peu à peu à la comprendre par la pratique même.

RÉFLEXIONS

sur le *PROPEMPTICUM* de Stahl : *DE PHILOSOPHIA HIPPOCRATIS*;

PAR LE PROFESSEUR A.-L. BOYER.

I. En examinant de près les œuvres de Stahl, on y distingue trois éléments principaux, qui se retrouvent chez tous les grands écrivains, et spécialement dans la précieuse collection de Cos, si homogène dans sa méthode, qui en constitue le fond, quoique si diverse en apparence dans ses formes variées, qui représentent les directions différentes qu'elle a suivies pour embrasser la médecine en entier, considérée dans son domaine propre et dans ses rapports nombreux avec toutes les questions humanitaires fondamentales. Bien qu'elle ne nous soit parvenue que mutilée, tronquée, défigurée, altérée dans tous les sens, on peut encore, en rapprochant ces magnifiques débris, en méditant sur ces fécondes ruines, retrouver le plan de l'édifice, en reconstruire quelques parties, s'assurer de sa solidité, dont le temps et la barbarie n'ont pu entièrement triompher, de son étendue que nous n'avons pas encore mesurée, de son harmonie, de sa grandeur, de sa majesté, qui nous imposent même aujourd'hui l'admiration et le respect.

Les trois principaux éléments du Stahlianisme sont : l'*élément critique*, l'*élément dogmatique* et l'*élément justificatif*.

1° L'*élément critique* est double : *A*. tantôt sa forme est *agressive;* elle met à nu, attaque, renverse les erreurs, les lacunes, les assertions douteuses ou hypothétiques de ses devanciers; l'auteur se montre plus ou moins vif, incisif,

et mordant selon les circonstances et les adversaires ; *B*. tantôt la forme est *approbative;* Stahl alors dégage, place en lumière, confirme, étend et poursuit, dans leur développement successif, les vérités proclamées par ses prédécesseurs et ses contemporains.

2° L'*élément dogmatique* permet à notre illustre médecin d'établir sa propre doctrine largement éclectique, et néanmoins fortement empreinte de cette originalité si haute et si profonde, qui fait vigoureusement ressortir la personnalité puissante de cet esprit si énergiquement trempé.

3° L'*élément justificatif* se rencontre partout, mais plus particulièrement dans quelques écrits spéciaux où il domine. Le professeur de Halle y a recours pour expliquer ses doctrines, pour en montrer l'esprit, pour en indiquer le caractère et les points fondamentaux, pour les défendre; il n'en dissimule point les côtés faibles; il fait connaître ses doutes, ses incertitudes, les embarras qu'il a éprouvés, les difficultés qu'il a rencontrées, celles qu'il n'est point parvenu à vaincre, les objections solides qu'on peut lui opposer, les *desiderata* de son système et de la science même; il met à découvert, avec une grande franchise, les erreurs qu'il a pu commettre, les vides qu'il n'a pu remplir, remonte jusqu'à leur origine, et trace la route qu'il faut suivre pour le redresser ou aller plus loin que lui.

Dans toutes ses œuvres, Stahl révèle d'une manière évidente les qualités supérieures de son intelligence ; de cet esprit aussi vaste, aussi élevé, aussi rigoureux dans les synthèses les plus unitaires, les plus hautes, les plus difficiles et par suite les plus périlleuses, que minutieux, scrupuleux, patient et plein de sagacité dans l'analyse des moindres détails; aussi audacieux que circonspect; aussi strictement juste et difficile envers lui-même qu'envers les autres. On s'aperçoit aisément que ses qualités ont été fort heureusement développées par une culture longue,

patiente, admirablement dirigée par une méthode complète, semblable à celle d'Hippocrate, qui allie tout à la fois les procédés *traditionnels et historiques, expérimentaux et rationnels*. Stahl est un homme taillé à l'antique; il représente le génie mâle, ferme, sérieux de ce XVIIe siècle, aussi aventureux que circonspect; aussi sceptique et scrutateur relativement à la science humaine, qu'inébranlablement convaincu des vérités du christianisme: il a le cachet de cette époque, uni à l'empreinte mystique, à l'allure lourde et un peu ténébreuse de cette savante Allemagne, qui garde encore aujourd'hui une partie de ce type spécial dont l'étude nous occupera plus tard. Comme plusieurs de ses contemporains, qui n'ont point été suffisamment polis ou modifiés par le frottement, par des rapports multipliés avec des contrées moins primitives que la Germanie, il est, dans son style aussi bien que dans ses formes, hérissé, rude, rocailleux, souvent inflexible, absolu, et adoucit rarement son énergique franchise par ces modes moelleux, académiques, qui donnent du charme et une force plus grande à la pensée, préparent les convictions, entraînent ceux auxquels on s'adresse, et se montrent au plus haut degré dans les écrits de ces esprits d'élite, aussi brillants que solides, qui, sous Louis XIV, firent la conquête du monde dans le domaine de l'intelligence et des faits, opérèrent une révolution radicale dans toutes les branches des connaissances humaines, devinrent le point de départ d'une civilisation nouvelle, et furent la source de toutes les transformations heureuses qui se sont accomplies jusqu'à nous, de toutes celles que nous attendons encore. Notre France, pays essentiellement chrétien, promoteur, gardien, directeur, et, comme on l'a dit, grand-prêtre de toute civilisation véritable, en fut le principal instrument; la médecine y eut une large part. Ces raisons, et des motifs spéciaux dont nous présenterons le développement, expliquent l'incontestable

supériorité des doctrines de Montpellier, qui se rapprochent de celles de Stahl et viennent s'y unir, tout en se séparant d'elles dans des points d'une haute importance; de sorte que l'on ne peut dire, comme on le fait à chaque instant, sans commettre une grande erreur, que Stahl est le fondateur de nos théories médicales. Paris a le droit de se plaindre de la même injustice, qu'on ne lui a point ménagée [1].

Quoi qu'il en soit, et en faisant nos réserves pour traiter plus amplement cette délicate question, nous devons, tout en signalant dans les écrits de Stahl les incontestables défauts indiqués ci-dessus, reconnaître en lui un médecin philosophe et chrétien, jeté dans le même moule que Descartes et Bossuet.

II. L'opuscule de Stahl : *De philosophiâ Hippocratis*,

[1] « L'école organiciste et l'école vitaliste, de quelque côté qu'elles » inclinent et qu'elles divergent, *n'en remontent pas moins jusqu'à Stahl: » il est directement le père et le fondateur de l'école de Montpellier; le Vitalisme n'est que l'Animisme de Stahl, dégagé de ses grossières erreurs. Si » l'école des organiciens lui doit un peu moins, elle lui doit encore beaucoup,* » beaucoup plus surtout qu'elle ne reconnaît lui devoir..... Si Stahl, à son » tour, a élevé sur des ruines un système ruineux, *en attribuant la vie à l'âme » raisonnable*, c'est qu'il n'est pas donné à un seul homme de tout faire et » d'achever toujours ce qu'il commence, pas plus *à Stahl qu'à Descartes*, etc. » (Lemoine, *Stahl et l'Animisme*, 1858, p. 21.)

M. Lemoine est un philosophe distingué, un penseur, un brillant écrivain; mais connaît-il assez Paris, Montpellier et Stahl lui-même, pour les juger en dernier ressort? S'il réhabilite avec raison son héros sur plusieurs points, est-il d'autres fois parfaitement juste envers lui comme envers nous, envers Paris, envers Aristote, Platon, Van-Helmont, Descartes, Leibnitz, etc.? Pourquoi parler si peu ou ne pas dire un mot d'Hippocrate, S. Augustin, S. Thomas, etc., les véritables pères du Stahlianisme; de Bécher, W. Védel, etc.; des maîtres de Stahl à Iéna; de Sylvius, Willis, Glisson, qui exercèrent sur lui une si grande influence; de ses discussions avec Hoffmann et ses disciples, etc.? Cela eût été long et pénible, mais la vérité ne s'obtient que par une minutieuse étude des détails. Quand on a, comme M. Lemoine, une autorité réelle, justifiée par de remarquables et utiles travaux, on doit prendre garde aux assertions absolues, exclusives, inexactes ou hasardées que l'on peut répandre ou inspirer.

pourrait donner lieu à bien des remarques intéressantes ; il soulève les plus hautes questions de philosophie générale et de philosophie médicale. Entraînées par le mouvement historique et philosophique universel qui domine notre époque, l'école et l'académie de médecine de Paris abordent avec une ardeur de plus en plus grande ces problèmes aussi fondamentaux que difficiles, long-temps négligés dans la capitale, et que Montpellier, depuis son origine, n'a jamais cessé d'étudier, avec d'autant plus de succès que toutes ses écoles des lettres, des sciences, de droit, de théologie, ont toujours eu un caractère philosophique très-prononcé, et ont fourni, dans tous les genres, des philosophes du premier ordre, jouissant d'une réputation universelle, et devant lesquels tout le monde s'incline avec respect. Stahl revient souvent sur la philosophie : « *Philosophiam contemptui habitam per totam vitam hominis ulcisci*, etc. » ; il profite de ses vastes études, de sa haute position médicale, et consacre sa vie entière à éclairer, comme Hippocrate et ses plus illustres successeurs, la philosophie par la médecine, la médecine par la philosophie. Nous nous retrouverons donc souvent avec lui sur ce terrain, et nous pouvons nous borner en ce moment à quelques rapides observations[1].

[1] Voici le passage dans son entier :

« *In scholâ ipsâ, adhuc adolescens, audiveram* philosophiam contemptui » habitam per totam vitam hominis se ulcisci.

» *Aliquot certè millenis occasionibus, veritatem hujus effati, cum fastidio* » *expertus sum. Ità cum hominibus, ratiocinationis impotibus, implicari*, » *nihil utilitatis, immensum autem plus fastidii, involvit.* »

« Dans ma jeunesse, et tandis que j'étais encore sur les bancs de l'école, » j'entendais dire que la *philosophie, vue avec dédain*, savait se venger de ses » contempteurs pendant toute leur vie.

» Certes, j'ai eu mille occasions de faire la pénible expérience de la vérité » d'une pareille sentence. En effet, quel avantage y a-t-il et quel insurmon- » table dégoût n'éprouve-t-on pas à lier d'intimes rapports avec des gens » incapables de raisonner ? » (*Ars sanandi*, p. 19 du texte, T. VII de la traduction du docteur T. Blondin.)

III. La philosophie, dit-il, d'après Sénèque et Hippocrate, est une chose sainte (*sacra*) : c'est déjà l'opinion de tous les grands génies de l'antiquité, Hippocrate, Platon, Aristote, Cicéron, etc. ; car elle est plus que la science, elle est la sagesse même, elle nous vient des dieux. Cette pensée acquiert une force nouvelle avec le christianisme. Alors ce n'est plus des faux dieux du paganisme, c'est du vrai Dieu lui-même que nous vient la véritable philosophie, celle qui doit transformer l'humanité; en un mot, la philosophie chrétienne. C'est elle dont plusieurs philosophes païens, tels que Sénèque[1], subissent d'abord l'influence : c'est elle que célèbrent les premiers Pères de l'Église, que proclament et défendent à leur tour les grands écrivains chrétiens de nos premiers siècles, les plus beaux génies du moyen âge, de la renaissance, des XVI[e] et XVII[e] siècles : c'est elle, enfin, qui tend à reprendre parmi nous la place qu'elle mérite, en se retrempant dans ce spiritualisme pur qui fait sa force, sa vérité, sa splendeur; attaque le panthéisme mystique, l'idéalisme ingénieux, mais faux et trompeur, de certaines écoles allemandes aussi nuageuses que subtilement savantes, et frappe avec plus de force encore le matérialisme aveugle, le panthéisme sensualiste, bien plus dangereux sans doute, parce que, plus séduisant et plus habile, il vient, par de sinueux détours, sous de brillantes métaphores, diviniser les sens, exalter la matière en lui prêtant un fantôme de spiritualité, et recevoir ainsi tant d'éloges pour *cette prudente réserve* qui divinise la nature pour ne pas s'élever jusqu'à son suprême auteur.

IV. Il y a plusieurs philosophies, plusieurs sagesses, ou

[1] Il est démontré aujourd'hui que Sénèque a entendu S. Paul à Rome. On trouve dans ses écrits, comme dans ceux de ses contemporains et de ses successeurs, des preuves évidentes de l'influence exercée sur le paganisme par l'enseignement chrétien.

plutôt, il y en a divers degrés: la philosophie divine, révélée directement par Dieu, occupe le premier rang, à une distance immense de la plus haute philosophie humaine, puisée dans notre raison, dans l'usage de nos facultés humaines. L'espace qui les sépare n'est qu'imparfaitement mesuré par la différence radicale qui se trouve entre l'antiquité et les temps modernes, entre les peuples chrétiens qui dominent le monde, et ces populations déshéritées, si nombreuses encore, que cette éclatante lumière commence à peine à réveiller. Cependant, la sagesse, la philosophie inférieure, la philosophie païenne, fruit de la raison humaine, soutenue par la révélation mosaïque défigurée [1], conserve encore un grand prix, ainsi que l'a si bien établi notre Scaliger [2].

Écoutons S. Thomas à ce sujet, il nous fera mieux connaître la pensée de Stahl. Le sage, dit Aristote, est celui qui met tout en ordre; c'est celui qui connaît tout ce qu'il atteint, dans ses causes et ses raisons les plus élevées (*per altissimas causas*), et qui, dans la pratique, gouverne tout ce qu'il peut diriger, et se gouverne lui-même d'après cette connaissance; aussi est-il juste qu'il enseigne au lieu d'être enseigné. «*Nomen simpliciter sapientis illi » soli reservatur, cujus consideratio circa finem universi » versatur, qui etiam est universitatis principium. Undè, » secundum philosophum, sapientis est causas altissimas*

[1] On sait aujourd'hui, en partie du moins, tout ce qu'il y a de vrai dans les travaux historiques de Marsille Ficin, médecin, théologien, philosophe, historien érudit qui fut l'âme de l'académie florentine, et l'un des principaux promoteurs de cette rénovation scientifique connue sous le nom de *renaissance*, qui illustra le siècle des Médicis. Il a prouvé, par les textes de Platon et d'Aristote, que le premier s'est inspiré de traditions mosaïques, de sorte qu'on a pu dire qu'il était *Moïse hellénisant* (Μωσῆς ἀττικίζων); que le second a largement profité des Mages et des Hébreux.

[2] Entre autres pensées saillantes consignées dans les écrits de J.-C. Scaliger, remarquons celle-ci reproduite par Van-Helmont et modifiée par De Bonald : «*Homo est spiritus concretus*. L'homme est un esprit revêtu de »chair. » (J.-C. Scaliger, Comment. du traité *De insomniis* d'Hippocrate.)

» *considerare.* — On nomme philosophe, dans un sens » absolu, celui dont l'attention se fixe sur le but final de » l'univers, but final qui est aussi le principe, la raison, » la règle de tout ce qui s'y passe. Aussi le philosophe » (Aristote) dit-il que le devoir, le droit, la mission du » philosophe est de remonter jusqu'aux causes les plus » élevées[1]. » Voilà pourquoi Stahl s'occupe tant des causes efficientes et finales, les premières de toutes suivant Aristote et S. Thomas, sans négliger les causes formelles et les causes matérielles ou instrumentales qui ont moins d'importance et de dignité. Comment recherche-t-il les causes efficientes, τό *efficere,* et les causes ou intentions finales? Par l'expérience, la logique, la raison, la tradition positive; dans la réalité, et non dans de chimériques hypothèses ou une histoire fantastique. C'est de l'Hippocratisme, du Platonisme, de l'Aristotélisme vrai; c'est mieux encore, c'est la philosophie de S. Augustin, de S. Thomas, de

[1] Ce passage de la *Summa contrà gentiles (lib. I, cap. I, proœmium)* n'a pas été exactement traduit ni parfaitement interprété, ainsi que la plupart des textes fondamentaux du grand docteur; aussi le véritable chef de l'école dominicaine scientifique n'a-t-il pas été exploré dans toute sa profondeur, malgré les remarquables travaux modernes sur ses écrits. Bossuet est son véritable interprète; il est Thomiste et non Cartésien : observons pourtant que S. Thomas a pénétré encore plus loin que lui les sublimes hauteurs du dogme catholique. (*Voy.* nos traductions modernes des écrits Thomistes, les textes sous les yeux : Barrette, Barreil, Feugueray, etc., et surtout, avec les œuvres de l'illustre P. Ventura, du P. Lacordaire et de notre savant ami le P. Gratry, l'excellente exposition de M. Jourdain, couronnée par l'Institut, 1858.) Ce dernier ouvrage, le meilleur peut-être d'un auteur à qui nous devons plusieurs écrits d'une grande valeur, fixera d'une manière spéciale l'attention de notre époque sur le docteur angélique. Il ne nous laisse qu'un regret, partagé sans doute par tous les amis de la haute et noble science : c'est que, malgré ses deux volumes parfaitement remplis, il est encore trop court, vu l'étendue des objets qu'il embrasse, et que l'auteur n'a point dit tout ce qu'il sait. Il a dû, d'ailleurs, dans l'intérêt du Thomisme, ménager bien des préventions enracinées, des préjugés antiques et hostiles et des susceptibilités philosophiques dont le christianisme triomphe successivement chaque jour. Nous pouvons aller plus loin maintenant, parce que le champ est plus libre; nous l'essaierons dans les études sur le Thomisme qui précèderont notre histoire des sciences et de la civilisation au XIIIe siècle.

Bossuet ; c'est celle de Galilée, de Képler, de Newton; elle est peut-être plus hardie et cependant plus sévère que celle de ces hommes illustres. On peut entrevoir déjà comment Stahl s'unit à Bacon et à Descartes ; comment il s'en sépare; comment il depasse Malebranche, Leibnitz, Fénélon, pour s'élever jusqu'à Bossuet, si supérieur par la forme, l'élégance, la magie du style, la précision, la netteté, l'éloquence de la pensée.

« La philosophie (la sagesse) », poursuit S. Thomas, « est » 1° l'étude *la plus parfaite* : par elle l'homme se rapproche » du *vrai bonheur*, et l'atteint d'autant mieux qu'il la cultive » avec plus de succès et de zèle. 2° Elle est *la plus sublime:* » par son secours *l'homme ressemble le plus à la divinité* » qui a fait tout avec sagesse. 3° Elle est *la plus utile*, » *puisqu'elle nous fait parvenir au séjour de l'immortalité*. » 4° Elle est *la plus agréable* : on n'éprouve pas d'amertume » en conversant avec la sagesse ; en vivant de sa vie, on ne » ressent que de l'allégresse, on goûte des jouissances sans » amertume [1]. »

Dans les chapitres suivants, S. Thomas distingue deux degrés de sagesse ou de philosophie, deux philosophies. l'une est divine, chrétienne, et vient directement de Dieu par la révélation du Christ; l'autre est humaine: les hommes peuvent la trouver *lumine naturali ducti*. Celle-ci a été connue des païens, qui ont eu le tort de ne pas l'enseigner à tous, de ne point l'appliquer dans la vie pratique ; *de la*

[1] « *Inter omnia vero studia hominum, sapientiæ studium est perfectius, sublimius et utilius et jucundius.*

» Perfectius *quidem, quia in quantùm homo sapientiæ studio dat se, in tantùm veræ beatitudinis jàm aliquam partem habet.*

» Sublimius *autem est, quia per ipsum homo ad divinam* similitudinem *præcipuè accedit, qui omnia in sapientiâ fecit.*

» Utilius *autem est, quia per ipsam sapientiam ad* immortalitatis *regnum pervenitur.*

» Jucundius *autem est, quia non habet amaritudinem conversatio illius, nec tœdium convictus illius, sed lætitiam et gaudium.* » (S. c. g., *lib. I, cap. II.*)

tenir captive dans l'injustice, comme dit S. Paul, en étouffant sa voix et lui contestant sa mission et ses droits.

Cette sagesse humaine et païenne, qui pouvait et devait préparer à la sagesse et à la philosophie chrétienne, toute faible qu'elle est à côté de celle que le Christ nous a enseignée, n'en a pas moins une véritable grandeur, et mérite toute notre attention comme la raison humaine qui en est l'une des sources : elle est un brillant reflet de la raison divine (*refulgentia claritatis divinæ, lumen signatum in nobis Domini vultûs, vox Dei in humano corde loquentis*, etc.) : nous devons recueillir avec soin, tout en les rectifiant et les développant, les travaux que nous ont légués les sages de l'antiquité ou des temps plus modernes (Arabes, Islamistes, etc.), lors même que l'inspiration directe de la divinité leur a manqué, etc.; mais ne confondons point avec cette sagesse humaine, puissante encore malgré ses erreurs, cette philosophie vulgaire et plébéienne, comme la nomme Cicéron[1], enfant dégénérée du lycée et de l'académie, et surtout cette doctrine des sophistes qui n'est qu'un vain masque, et qui est venue si souvent à toutes les époques insulter et humilier la raison.

La philosophie humaine elle-même a des degrés divers. Le plus grand se rattache à ces racines délicates et profondes par lesquelles Dieu touche à notre âme et vient s'unir intimement à nous. Les esprits et surtout les cœurs d'élite peuvent seuls parvenir jusque-là, et pénétrer dans ce sanctuaire interdit à la foule qui, sans le christianisme, n'aurait jamais pu en approcher, etc.[2].

Ce léger aperçu doit suffire pour montrer que Stahl a puisé dans ces écrits le fond de sa pensée, sa forme, et souvent même les mots par lesquels il l'exprime.

[1] *De officiis.*

[2] *Voy.*, pour l'ensemble de cette doctrine, S. Augustin (*De verâ religione, De magistro, Soliloq., Confess.*, Cité de Dieu) et S. Thomas (*op. citat., Sum. theol.*, Comment. sur S. Paul, *Quæst. disputat. de veritate, de potentiâ*, etc.).

Stahl tient à S. Thomas, d'abord par Hippocrate, dont Aristote est le disciple [1], puis par son éducation profondément religieuse : il pencha même vers un mysticisme trop contemplatif, dont l'illustre dominicain cherchait à garantir ses disciples : ce christianisme mystique formait alors un des caractères spéciaux de l'Allemagne, surtout dans les pays où le luthérianisme exerçait son empire.

VI. Dans ce qui précède, Stahl établit la grandeur de la philosophie, la distinction de la sagesse chrétienne et de la sagesse purement humaine, dans lesquelles il reconnaît plusieurs degrés ; enfin, il s'élève avec force contre la fausse philosophie. Dans tout cela, il suit Hippocrate, Platon, Aristote, etc. ; puis, il se place plus haut, marchant avec les Pères de l'Église, S. Augustin, S. Thomas, s'appuyant sur Scaliger et rappelant une grande pensée de Sénèque où se trouve déjà l'influence du christianisme [2] :

[1] Aristote, dit Galien en divers endroits, ainsi que Théophraste, ont poursuivi l'œuvre d'Hippocrate et adopté sa méthode. Cette pensée, rappelée plusieurs fois par Bordeu, par Matthias (*De decenti habitu*, etc.), a été reproduite par K. Sprengel (*op. citat.*, T. Ier). *Voy.* notre Commentaire sur ce traité (1855). M. Chauvet a donc eu raison de dire : « Aristote est un disciple d'Hippocrate »; il s'est trop avancé en ajoutant : « Cette opinion paraîtra étrange, elle n'est que neuve. » (Chauvet, *Philosophie d'Hippocrate*, 1855.) L'Institut l'a regardée comme neuve et digne de recherches plus étendues.

[2] Joseph de Maistre (*Éclaircissement sur les sacrifices*) a mis en relief ce caractère de la philosophie de Sénèque ; citons-en un fragment important : « Le sang du Christ arrive jusqu'aux confins inconnus de *ces deux puissances* » *irrévocablement unies* : *Usque ad divisionem animæ et spiritûs* (Heb. IV, » 12), où les élans du cœur *(intentiones cordis)* heurtent l'intelligence et la » troublent. »

« Par une affinité vraiment divine, il s'empare des éléments de l'homme et » les transforme sans les détruire. Par un mouvement de l'instinct humain qui » cherchait ce que la foi possède, Sénèque nous dit : *Miraris homines ad deos* » *ire? Deus ad homines venit imò* (quod proprius est) *in homines venit. In* » *unoquoque virorum bonorum habitat Deus.* » (Sénèque, Ép. 74 et 41). « On » a droit de s'étonner que l'homme puisse s'élever jusqu'à Dieu ; mais voici » bien un autre prodige, c'est Dieu qui descend jusqu'à l'homme. Ce n'est » point assez, il entre dans l'homme, et *tout juste* est un temple habité par » la Divinité. »

Maintenant, il va défendre les droits de la médecine et montrer ses rapports avec la philosophie.

Celui qui est à la fois médecin et philosophe, ne peut s'empêcher de reconnaître que la médecine est la voie la plus courte, la plus sûre, la plus rapide pour arriver aux plus grandes hauteurs des régions philosophiques; pour posséder d'abord la philosophie humaine la plus parfaite; pour s'élancer ensuite dans les régions sublimes de la philosophie chrétienne : « *Scientia altiùs exhausta ducit* » *ad fidem*. — Une science profonde conduit à la foi. » (Bacon[1].)

Hippocrate l'a dit[2], Galien l'a répété[3], l'on ne peut être vraiment philosophe sans s'appuyer sur la médecine. Elle seule, en effet, permet de résoudre le grand problème indiqué par l'oracle et si bien posé par l'école socratique, après les livres saints, bien autrement profonds (car ils émanent de Dieu par révélation) : Γνῶθι σεαυτόν, « *Connais-toi toi-même.* »

La médecine conduit d'abord à la philosophie spéculative et pratique ordinaire, puis à la philosophie transcendante : de là, le premier précepte d'Hippocrate : *Le médecin doit séparer la médecine de la fausse philosophie, de la philosophie vaine;* puis, le deuxième : *Il faut transporter la*

[1] Chateaubriand (*Génie du christianisme*) a cité, pour la faire ressortir, cette pensée de Bacon.

[2] Νομίζω δὲ περὶ φύσιος γνῶναί τι σαφὲς οὐδάμοθεν ἄλλοθεν εἶναι, ἢ ἐξ ἰητρικῆς. Τοῦτο δὲ, οἷόν τε καταμαθεῖν, ὅταν αὐτήν τις τὴν ἰητρικὴν ὀρθῶς πᾶσαν περιλάβῃ. — « Je pense que c'est par la médecine, et » nullement par une autre science, que l'on peut arriver à savoir quelque » chose de positif et d'évident sur la nature. Mais, pour cela, il faut qu'il » embrasse avec justesse la médecine dans son entier. » (Hippocrate, *De priscâ medicinâ*, T. Ier, p. 621, édit. Littré.)

M. Littré a-t-il raison de traduire *sur la nature humaine?* Pourquoi ajouter *humaine*, qui limite et altère la pensée d'Hippocrate, et ne se trouve ni dans le texte ni dans son esprit?

[3] Galien : *Que le médecin doit être philosophe.* Voy. le texte de cet intéressant petit traité et la traduction de M. Daremberg.

vraie médecine dans la philosophie, et la vraie philosophie dans la médecine [1].

Tout grand médecin, toute grande école a une philosophie complète, d'abord simple (logique ordinaire, méthode peu compliquée, physique, médecine pratique et théorique de portée moyenne); puis, une haute philosophie transcendante, c'est-à-dire une logique et une méthode supérieures, une anthropologie entière (psychologie dans tous ses développements, morale privée et publique, etc.); une métaphysique telle que la comprenaient Platon, Aristote, Descartes, Leibnitz, ou, mieux encore, S. Augustin, S. Thomas, Bossuet; enfin, une théodicée et une théologie naturelles solidement scientifiques, préparant à la théologie révélée. Pour connaître à fond un médecin du premier ordre, une école importante, il est indispensable de s'initier à tous les secrets de leur philosophie. Quand on s'occupe avec soin des travaux d'un Hippocrate, d'un Galien, d'un Stahl, d'un Bordeu, d'un Barthez, etc., on trouve partout des traces de ce genre d'études, qu'ils ont poursuivies jusqu'à leurs derniers instants [2]. C'est ainsi qu'il faut étudier Stahl quand on veut comprendre sa doctrine: la philosophie domine son œuvre, et en enchaîne toutes les parties. Il a une philosophie et une médecine purement expérimentales; il a, de plus, une philosophie et une médecine transcendantes.

Ceci nous explique comment le professeur de Halle, fran-

[1] *Voy.* Hippocrate (*De decent. habitu*) et notre Commentaire; Montpellier, 1855. — *Voy.* le Commentaire de Matthias et l'intéressant opuscule de M. Chauvet, professeur à Caen, sur la *Philosophie d'Hippocrate;* Paris, 1855.—*Voy.* aussi Celse, *De re medicâ*, liv. I, préf. p. 3. « *Hippocrates Coüs,* »*primus quidem ex omnibus memoriâ dignus, à studio sapientiæ disciplinam* »*hanc separavit, vir et arte et facundiâ insignis.* »

[2] *Voy.* Lordat, *De la nécessité de créer dans chaque Faculté une chaire de philosophie inductive, 1846.*—Nous en avons si bien senti l'importance, que, pendant la durée de notre professorat à Strasbourg, nous avons consacré, chaque année, une série de leçons à l'exposition successive de la philosophie des grandes écoles anciennes et modernes, françaises et étrangères.

chissant à la fin la médecine clinique, est sorti du Vitalisme pour le couronner par l'Animisme. Alors il n'est plus simplement le médecin renfermé dans cette partie de son domaine, que limitent rigoureusement l'observation des faits ordinaires purement medicaux, et la philosophie naturelle guidée mais bornée par l'induction strictement progressive ; il devient un philosophe-médecin dirigé par cette induction transcendante et plus hardie que Platon a essayée et décrite [1], et montre ce que peut faire la médecine en pénétrant dans la physiologie, la psychologie, la métaphysique *suprà*-médicales, et touchant à la théologie. On l'a accusé d'être devenu ainsi téméraire, d'être tombé dans une grave erreur ou tout au moins dans une hypothèse difficile à défendre ; d'avoir fait de la métaphysique, reproche qu'on a adressé aussi à Barthez, à M. Lordat, à l'école de Montpellier, et qui prouve simplement que ceux qui ont fait usage de ce mot en avaient oublié dans ce moment la signification. Barthez, du reste, a commis, avec ou après beaucoup d'autres, la même injustice à l'égard d'Aristote. L'illustre Bordeu a-t-il été parfaitement exact quand il a écrit, à propos de Stahl, les phrases suivantes ? « Disons-le, puisque » l'occasion s'en présente, il serait à souhaiter, pour la » mémoire de Stahl, qu'il se fût moins avancé au sujet de » l'âme, ou qu'il eût trouvé des disciples moins dociles à » cet égard : c'est là, il faut l'avouer, une tâche dont le » Stahlianisme se lavera difficilement. On pourrait peut-être » le prendre sur le pied d'une sorte de *retranchement* que » Stahl s'était ménagé *pour fuir les hypothèses, les explications physiques et les calculs ;* mais cette ressource » sera toujours regardée comme le rêve de Stahl, *rêve d'un » des plus grands génies qu'ait eus la médecine,* mais d'autant

[1] « Il est juste que le philosophe déploie ses ailes et se souvienne des » idées sublimes qu'il contemplait autrefois, lorsqu'il s'élançait à la suite des » dieux, etc. » (*Voy.* le passage entier de Platon.)

» plus à craindre qu'il peut jeter les esprits *médiocres* dans » un *labyrinthe* de recherches et d'idées purement *méta-» physiques*. *L'école de Montpellier* aurait été *infailliblement » entraînée dans cet écueil*, sans la prudence des *vrais » médecins* qui la composaient, et sans la sagesse de celui-» là même (M. de Lamure) qui y soutint le Stahlianisme » publiquement et qui apprend aujourd'hui à ses disciples » à s'arrêter au point qu'il faut[1].» Nous discuterons ce jugement de Bordeu lorsque nous nous expliquerons sur le caractère et la valeur de l'Animisme Stahlien; remarquons seulement, en passant, que Grimaud n'a pas été aussi sévère : « On reproche communément à Stahl d'avoir rap-» porté à l'âme toutes les opérations du corps; ce n'est » pas assurément de ce côté que sa doctrine est répréhen-» sible. Ce beau génie avait bien vu, comme Hippocrate » et comme tous les autres philosophes théistes, que la » raison d'individualité d'un être vivant ne pouvait se trouver » que dans l'unité du principe qui l'anime, etc.[2] »

[1] Bordeu, *Recherches sur les crises*, 1756, p. 224.

[2] Grimaud, *Leçons de physiologie*, T. Ier, pp. 325 à 328. — Le débat sur l'Animisme se poursuit encore en ce moment : on a dit que l'Animisme était mort, que M. Bouillier seul tentait de le ressusciter, etc. Cela est-il vrai du Vitalisme animiste de Stahl? M. A. Franck (de l'Institut) en est-il bien éloigné, quand il dit : « Chez les anciens, et même au moyen-âge, le mot » *âme* avait une signification plus étendue et plus conforme à son étymo-» logie que chez la plupart d'entre nous. Au lieu de s'appliquer seulement » au moi humain, il s'appliquait sans distinction à tout ce qui constitue dans » les corps organisés le principe de la vie et du mouvement »? ..... « L'âme » n'est pas contenue tout entière dans ce qui tombe dans la conscience ou » dans le *moi;* elle est bien plus que le moi sans en être distincte; car le » moi n'est que l'âme parvenue à une certaine expansion de ses facultés, à » un certain degré de manifestation qui peut être retardé ou suspendu par » la prédominance de l'organisme, sans qu'il en résulte aucune interruption » dans l'existence même de notre principe spirituel. Admettez le contraire, » supposez l'identité absolue de l'âme et du moi, vous aurez aussitôt contre » vous les plus formidables objections matérialistes.

» Où est l'âme pendant la première enfance? Que devient-elle dans l'éva-» nouissement, la léthargie, le sommeil sans rêve, l'idiotisme et la » démence? etc.

» .... Ceux qui ont confondu l'âme tout entière avec le moi, ont dû

Stahl nous donne, à cet égard, dans plusieurs passages de ses écrits, des renseignements précieux sur lesquels on a trop rapidement glissé. Nous allons en citer un qui peut déjà éclaircir plus d'un doute, et que l'on paraît avoir oublié. Dans la préface qu'il a mise au commencement du *Conspectus therapiæ specialis* de son disciple J. Juncker, Stahl nous dit : « Voulant recommander, surtout pour » l'usage de la médecine, la considération précédente, je » m'efforce de montrer et de prouver partout que cette » conservation et cette protection vitale est parfaitement » en harmonie avec la saine raison ; qu'elle a été instituée » par le premier et suprême architecte du corps vivant, » et disposée avec tant de sagesse, que la raison, si elle » est droite, peut saisir et reconnaître cet ordre admirable » qui unit et enchaîne tout. Ceci est d'autant plus impor- » tant, que l'on peut y trouver une règle juste et légitime » pour la méthode médicale. Afin de reprendre les choses » de plus haut *(ab ovo)*, j'ai choisi pour base de mes travaux » ce dogme le plus ancien et le plus vrai dans sa simplicité : » Chez l'homme, c'est l'âme qui est la cause efficiente de ces » directions harmoniques qu'il aurait suffi, en se bornant » au point de vue et au but médical, de *prendre elles-* » *mêmes pour la cause efficiente des actes vitaux*[1].

» nécessairement se tromper sur leur *essence ;* car, dans le cercle étroit où ils » se sont renfermés, ils ne pouvaient rencontrer que des propriétés et des » accidents, des faits variables ou de simples abstractions.

» .... Il ne suffit pas de démontrer que l'âme ne peut être contenue » tout entière ni dans le moi, ni dans aucune des facultés du moi ; il faut » encore, en prenant pour guide la raison à la place de la conscience qui » nous fait défaut, que nous sachions positivement ce qu'elle est, j'entends » en elle-même dans son principe le plus intime.

» .... Aujourd'hui, les philosophes ont la conviction que l'âme ne » pouvant être contenue dans un point particulier de l'espace, ne doit pas » non plus être circonscrite dans une partie déterminée du corps, mais » qu'*elle tient dans sa puissance le corps tout entier et se manifeste par ses* » *mouvements.* » (A. Franck, *Dict. des scienc. phil.*, art. *Ame.*)

[1] « *Dùm autem hanc considerationem, medico imprimis usui commendaturus,*

» J'avoue que j'aurais pu m'arrêter simplement à ce » dernier parti, et ne pas remonter de sitôt jusqu'à ma » proposition fondamentale, du moins pour la médecine » proprement dite, si ce n'est pour la physiologie (*hâc pro-* » *positione , utpotè non tàm ad medicinam quàm physicam* » *anthropologiam , planè supersedere potuissem*). Mais » cédant, sans doute à tort, à la crainte de voir accuser » mes doctrines de n'être que des *énigmes métaphysiques* » (*metaphysicis gryphis*) et de *pures abstractions de mon* » *esprit,* et redoutant qu'on ne me reprochât de parler toujours » de mouvements et de leur direction d'une manière abstraite » (ce qui serait vrai dans ce sens) ; de revenir sans cesse » sur les actions vitales, sans donner un nom précis à » leur agent; je me suis décidé, après mûre délibération, à » prononcer nettement le nom de *principe actif,* à rapporter » ces fonctions à l'âme, à l'affirmer même et à défendre » cette doctrine. Ce parti, que j'ai adopté, m'a valu des » ennemis, des discussions pénibles dans lesquelles je » suis presque fâché d'être entré, car j'ai en quelque sorte

» *illud ubique indicare atque stabilire laboro, quod hæc vitalis conservatio, atque* » *vindicatio, omninò sanœ rationi exquisitè consentanea sit ; utique ab ipso* » *corporis animalis primo supremo architecto sapientissimè instituta, et ità* » *constituta, ut sana ratio scitissimum hunc ordinem utique percipere et* » *agnoscere possit. Tantò magis autem debeat, quo medicœ methodi justam et* » *verè legitimam cynosuram hinc formare liceat : totam rem altiùs, et* ab ovo, » *quod aiunt, exorsurus, antiquissimam illam et ipsâ veritate simplicissimam* » *sententiam, pro fundamento substerno, quod vera causa efficiens (directionum* » *illarum, quas pro purè medico scopo, pro efficiente causâ agnoscere, sufficere* » *poterat), sit in homine ipsa Anima. Agnosco quod hâc propositione, utpotè* » *non tàm ad medicam quàm physicam anthropologiam, planè supersedere* » *potuissem. Intempestivo vero metu, ne tàm motus in abstracto quàm insuper* » *directio in abstracto (sicut hoc sensu reverà sunt), pro metaphysicis gryphis* » *et nudis mentalibus idæis, tanquàm* actus sine agente, *mihi imputarentur* » *consultum duxi. Agens ipsum disertè nominare, et animæ has partes deferre,* » *imo asserere atque vindicare. Tædet autem merito atque piget, imo profecto* » *pudet, altercationum, quâ super hoc negotio, intentatœ, et per aliquod* » *jàm suprà viginti annos, vix non singulis diebus, recoctœ, appositœ, lassatâ* » *tandem patientiâ, ad logicorum atque metaphysicorum in ipsis trivialibus* » *scholis scabella litem hanc rejicere extruderunt.* »

» honte d'avoir entamé des discussions aussi oiseuses [1].
» Là-dessus, j'ai vu se dresser contre moi des objections
» pénibles, que pendant vingt ans on a renouvelées,
» réchauffées, et qui m'ont poursuivi presque chaque jour.
» Enfin, quand la patience a été à bout, on a rapporté
» la solution que j'ai donnée aux travaux logiques et
» métaphysiques de la scholastique et des écoles les plus
» vulgaires. »

Stahl écrivait ceci en octobre 1717, à Berlin; il avait alors 57 ans, et ne craignait point d'exposer sa pensée intime. Son édifice pratique médical, nous dit-il, repose sur ce fait expérimental de l'harmonie des actes vitaux. Il lui suffit, pour le construire, de considérer la cause de cette harmonie d'une manière purement abstraite, sans en déterminer la nature. On arrive ainsi au Vitalisme purement expérimental de Barthez, par la méthode qu'il a si admirablement, si savamment exposée, et que Stahl indique ici très-nettement, quoique en peu de mots; nous la retrouverons ailleurs plus longuement développée. Si Stahl

[1] *Voy.* le titre que Stahl a donné à sa discussion avec Leibnitz : *Negotium otiosum*, *seu* Σκιαμαχία. L'auteur éprouvait, en effet, une répugnance visible à entrer dans des discussions de ce genre, avec un philosophe illustre, qui n'était pas médecin, et qu'il trouvait peu au courant de ses œuvres, et même des questions transcendantes de la philosophie. Faute de connaissances suffisantes dans les sciences naturelles, Leibnitz avait imaginé son harmonie préétablie, qu'il croyait avoir découverte dans un traité hippocratique mal interprété par lui. Le chevalier de Jaucour, médecin philosophe et panégyriste de Leibnitz, déclare que ce dernier n'a pas compris Stahl (*Voy.* sa préface de la *Théodicée*). Desgenettes a remarqué le passage de la préface du *Conspectus* que nous venons de transcrire; il dit à cette occasion : « Stahl »a fait une concession singulière, c'est que son principe général, son auto-»cratie, n'était pas d'une indispensable nécessité; ce qui veut dire, en »d'autres termes, que ce principe était hypothétique et n'influait pas »d'une manière essentielle sur le traitement des maladies. Stahl, en effet, »était trop grand chimiste et trop habile observateur pour ne pas apprécier »l'action des médicaments, etc.» (Desgenettes, *Biograph. méd.*, T. VII, p. 252, art. *Stahl.*) — Nous avons déjà dit quelques mots sur cette *hypothèse* tant reprochée à Stahl; nous parlerons plus tard de l'influence qu'elle a pu avoir sur sa pathologie et sur sa thérapeutique.

s'est décidé à passer ensuite du *Vitalisme expérimental Barthézien* au Vitalisme animiste, c'est quand il a voulu franchir le domaine médical proprement dit, pour s'élever plus haut et donner un fronton à son édifice. Supprimez le mot *âme*, sans décider la question du principe directeur des actes simplement vitaux et animaux ; ne vous prononcez point sur sa nature, sa spiritualité ; restez dans ce scepticisme prudent, dans cette réserve que Stahl semble regretter, et vous avez le vitalisme de Barthez, si sage et si rigoureux. Il est vrai qu'alors on criera à la métaphysique, comme Stahl l'avait prévu et redouté ; il est vrai aussi qu'on n'abordera pas les hauteurs de la physiologie transcendante ; que l'édifice sera moins achevé, moins unitaire, moins harmonique, moins majestueux ; mais en allant jusqu'où va Stahl, en s'entourant de toutes les précautions dont il s'est environné, l'édifice est-il moins solide? Nous le déciderons, en le sondant jusque dans ses moindres détails. Barthez[1] ne s'est-il pas trop avancé quand il a dit : « Notre doctrine est *diamétralement* opposée à celle de Stahl »? Pour la méthode, pour le fond, c'est, médicalement parlant, celle de Stahl, parce que c'est celle de Cos, c'est celle de Montpellier, avant Stahl et avant Barthez. Notre illustre chancelier répète trop souvent ces mots *la doctrine qui m'est propre*, et paraît trop disposé à soupçonner de plagiat des hommes tels que Hunter, par exemple, qui pouvaient bien se rencontrer avec lui, grâce à leur génie et aux sources fécondes où ils avaient eu le soin de puiser. Ce que Barthez possède en propre, ce qu'il a éclairci, fondé, inventé, découvert, démontré, est assez beau pour lui suffire, ainsi que nous l'établirons. Exaspéré par ses adversaires qui lui contestaient, comme à Stahl, la part large, neuve, qui lui était légitimement due, il a fini par l'exagérer peut-être, et par fournir quelques armes ou tout au moins quelques prétextes

[1] *Nouv. élém. de la science de l'homme*, T. I.

à ceux qui s'acharnaient contre lui. Sa destinée ressemble beaucoup à celle de Stahl et de Bordeu.

D'Hippocrate à Stahl la science fait un grand pas ; de Stahl à Bordeu, de celui-ci à Barthez, le progrès est tout aussi grand, on feint de le méconnaître : de là, réaction énergique de ces trois médecins si voisins par le génie ; seulement Barthez réagit comme Stahl, auquel il ressemble tant ; Bordeu, si différent par le caractère, a un mode bien distinct qui est tout à lui. Ni Stahl, ni Bordeu, ni Barthez, ni même Hippocrate, n'ont inventé le Vitalisme et ses formes variées, *organiques, poëtiques, mono-psychiques, poly-psychiques, dualistes,* etc. Ces illustres médecins ont dû leur gloire à des perfectionnements, à d'importantes découvertes dans la méthode et dans la détermination des lois : ici, Bordeu et Barthez occupent avec Stahl une de ces places à part, sur lesquelles peu de noms, même parmi les plus célèbres, peuvent s'inscrire à côté d'eux.

En nous résumant, voici ce que nous pouvons conclure :

Avant Stahl, Montpellier professait l'Hippocratisme avec toute sa philosophie, sa méthode, ses dogmes, ses racines, ses fruits. Attaché au Spiritualisme de l'Église, à sa philosophie supérieure et divine, il s'en était noblement, savamment servi ; il avait profité de tous les progrès accomplis depuis tant de siècles pour rendre cette doctrine plus large et plus pure ; il avait préparé Bacon, Descartes, Leibnitz, etc., il les avait acceptés en les épurant : Paris et le reste de l'Europe suivaient la même voie, mais de plus loin. Stahl paraît, il poursuit la route et l'agrandit. Notre école reconnaît en lui son enfant légitime, son représentant le plus supérieur, le plus illustre, celui qui efface peut-être tous ceux qui ont marché devant lui ; elle l'adopte et se porte en avant. Bordeu le dépasse, comme Stahl avait dépassé ses prédécesseurs. Barthez, à son tour, s'élance

au-dessus de Bordeu, et franchit un espace égal à celui qui sépare Hippocrate de Stahl, le professeur de Halle du médecin des Pyrénées. Grimaud et les disciples de Barthez poursuivent la même route, et y tracent de lumineux sillons. Ne disons pas cependant qu'Hippocrate est tout dans Stahl, pas plus que Stahl dans Bordeu, celui-ci dans Barthez, le chancelier de Montpellier dans ses grands disciples. Non, chacun a sa part à lui; la médecine n'existe que dans leur ensemble, et celui-ci même ne la représente pas dans son entier: c'est ce que nous verrons en les comparant. Aussi le docteur Lasègue, auteur d'une bonne étude sur Stahl, a-t-il été trop loin quand il a écrit cette phrase: «Pour » tout dire en un mot, Bordeu est tout entier dans Stahl, » qui n'est pas tout entier dans Bordeu[1]. »

Pour le prouver, sans sortir de l'opuscule *De philosophiâ Hippocratis,* comparez-en les propositions fondamentales avec les développements donnés par Bordeu; elles peuvent se résumer ainsi : 1° excellence de la philosophie intellectuelle, morale, religieuse; 2° supériorité divine de la philosophie chrétienne ; 3° degrés de la philosophie, de la science et de l'art médical; 4° prééminence de la médecine sur toutes les autres sciences, dès qu'elle embrasse l'Hippocratisme entier, devenu moderne et chrétien; 5° nécessité d'unir le Vitalisme à l'Animisme sans les identifier. Ces propositions, Bordeu les reproduit partout : voyez spécialement ses *Recherches sur les crises,* sur l'*Histoire de la médecine* (chapitres des médecins populaires, des médecins naturistes, des médecins philosophes, des médecins théologiens), sur les *Maladies chroniques* (son dernier ouvrage et son chef-d'œuvre). Il traite à fond toutes ces questions ; il est loin d'épuiser Stahl, et cependant il lui est supérieur, parce qu'il est venu après lui.

Citons-en deux ou trois passages. Bordeu montre d'abord

[1] Thèses de Paris, 1846, N° 20, p. 66, à la fin.

que les idées les plus élevées d'Aristote, Descartes, Montesquieu, etc., ont été puisées chez les médecins philosophes ; il en cite de nombreux exemples, et démontre ainsi cette proposition d'Hippocrate, Galien et Stahl, que la médecine est la vraie route de la philosophie. Il distingue ensuite les divers degrés de la philosophie humaine et de la médecine ; il admet : 1° des médecins purement populaires, esprits copistes ou imitateurs, qu'il nomme les témoins des faits particuliers ; 2° les médecins enseignants ; 3° les médecins initiés à la médecine philosophique ou transcendante ; 4° enfin, les médecins législateurs. « J'appelle », dit-il, « un législateur de l'art, le médecin philosophe qui a » commencé par être *témoin*, qui de *praticien* est devenu » grand *observateur,* et qui, franchissant les bornes ordi- » naires, s'est élevé au-dessus même de son état : ouvrez » les fastes de la médecine, comptez ses législateurs[1]. »

Hippocrate, Stahl, etc., sont des médecins de ce genre ; voilà pourquoi ils se sont crus obligés de se prononcer sur les questions anthropologiques les plus élevées, sur la nature du principe de vie. Pour Bordeu, ce principe est surtout la *force sensitive* et *motrice* qui réside dans l'organisme entier, et dont les opérations, dit-il, sont éclairées, dirigées et soutenues par l'âme immortelle : c'est un vitalisme en quelque sorte organique. « Les Animistes », dit-il, « qui » se retrouvent parmi les Galénistes, les Stahliens surtout, » ont fixé et mérité notre attention, comme les plus éloi- » gnés de tout soupçon de matérialisme, de ces puérils et » vains systèmes mécaniciens, asclépiadiens, épicuriens, etc., » enfants d'une imagination détraquée et libertine[2]. »

Si nous passions à Barthez[3], nous retrouverions toutes les grandes questions qui ont occupé Stahl dans le traité *De*

[1] Bordeu, *Rech. sur les crises*, p. 252.
[2] Bordeu, *Anal. méd. du sang*, p. 1025.
[3] *Voy.*, entre autres, son *Discours sur le génie d'Hippocrate*.

philosophià Hippocratis : mais ce qui nous importe le plus, c'est de savoir si son vitalisme diffère autant qu'on le dit du vitalisme animiste de Stahl.

« Je regarde », dit Barthez, « le principe vital comme la » *cause expérimentale* la plus générale des phénomènes de » la santé et de la maladie : ces expressions indéterminées » abrègent le calcul analytique des phénomènes[1]. »

Ne croirait-on pas entendre Stahl disant : J'aurais pu me contenter de la notion abstraite et métaphysique des phénomènes vitaux et de la direction vitale?

Ailleurs, Barthez nous dit : « Il importe de concevoir » la force vitale et l'âme pensante par des idées distinctes. » Ceci est essentiel, soit qu'*on imagine* que ces deux prin- » cipes *existent par eux-mêmes*, soit qu'*on suppose* qu'ils » existent comme *attributs d'une seule et même substance*, » qu'il est indifférent qu'on veuille appeler *âme*[2]. »

Ici, le professeur de Montpellier se rapproche bien plus de Stahl, pourvu que celui-ci conçoive la force vitale et l'âme pensante par des idées distinctes. Barthez croit qu'on ne peut avoir sur ces opinions que des probabilités, mais il avoue que leur discussion conduit à des spéculations curieuses[3]. Par là, on arrive à cette médecine philosophique et transcendante que Barthez ne dédaignait pas.

Ailleurs, enfin, le chancelier de Montpellier nous dit : « Il n'est pas impossible que de nouveaux faits ignorés » aujourd'hui ne puissent prouver que le principe vital » et l'âme pensante sont *essentiellement réunis* dans un » troisième principe général[4]. »

Pour Barthez, la prétendue hypothèse de Stahl n'est

[1] Barthez, *Nouveaux éléments*, etc., Note, p. 16.

[2] *Op. cit.*, T. I, p. 94.

[3] *Ibid.*, p. 97-98.

[4] *Op. cit.*, p. 109, cité par Bouillier et par M. Lordat (*De la constitution de l'homme*, 1857, p. 66).

plus qu'une anticipation que des faits ultérieurs peuvent démontrer[1] : il reste à décider si elle n'est pas quelque chose de mieux qu'une simple anticipation ; si le Mono-psychisme Stahlien avec son double dynamisme n'est pas, au fond, la vérité vraie ; si cette doctrine n'est point celle que Montpellier a dégagée des ténèbres, en la mettant dans tout son jour par de grands et heureux perfectionnements du Stahlianisme. C'est, du reste, comme nous venons de le voir et quoiqu'on ait dit le contraire, celle d'Hippocrate, de Platon, d'Aristote, de S. Paul, S. Augustin, S. Thomas, etc. Pour le prouver, comme nous l'essaierons, il suffit de remonter aux textes, de les expliquer nettement ; il suffit, enfin, de s'entendre, et de ne pas compliquer une question historique et dogmatique simple par elle-même, qu'on a embarrassée par des subtilités, par un cliquetis et une confusion dans les mots comme dans les choses.

Barthez est un génie de la même trempe qu'Hippocrate, Aristote, Descartes, Stahl, etc. ; comme eux, c'est un législateur des sciences ; comme eux aussi, il a été mal compris et encore plus maltraité. Trop supérieur à son époque dominée par une philosophie menteuse, plébéienne, sensualiste, avidement accueillie par les masses, qui l'acceptaient avec d'autant plus d'ardeur qu'on croyait mieux l'*entendre* à cause de sa vulgarité même, et qu'elle flattait les goûts d'un siècle grossièrement matérialiste dans les classes inférieures, voluptueux et plus délicatement sensuel dans les classes élevées ; il fut attaqué de toutes parts, sans être épargné par les hommes supérieurs qui faisaient alors les réputations, et qui le dédaignèrent presque, parce qu'ils n'avaient point pénétré dans le sanctuaire de la nature, aussi profondément que lui. On le traita d'esprit purement

[1] La phrase de Barthez est évidemment inexacte ; il a voulu dire que le principe de la vie et de la pensée sont deux dynamismes réunis dans une même substance, l'*âme pensante* : c'est le vrai *double dynamisme monopsychique* de l'Église, de S. Augustin, de S. Thomas, de Maistre, etc.

logique, métaphysique et abstrait; sans remarquer que ces désignations qu'on a lancées comme une injure à Hippocrate, à Socrate, à Platon, à Aristote, à S. Augustin, à Albert le Grand, à S. Thomas, à Képler, à Galilée, à Leibnitz, à Bossuet, à Stahl, etc.[1], c'est-à-dire aux véritables législateurs des sciences, sont le plus grand de tous les éloges pour quiconque connaît la véritable valeur des mots, et sait, avec de Bonald, que « *la métaphysique n'est que la* » *science des causes, de leurs actions, de leurs lois.* »

Barthez se dit en lui-même, comme le poète latin: « *Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis.* On me » prend pour un esprit étrange, parce que l'on ne me » comprend point. » Il attendit avec patience que la lumière se fît; répondit scientifiquement et en peu de mots aux antagonistes qu'il estimait; lança quelques traits piquants, et mit tout bas en pratique, vis-à-vis de ceux qu'il trouvait trop au-dessous de lui, ce précepte que M. Guizot a exprimé si énergiquement et si haut: « Vous avez beau faire, vos » injures ne s'élèveront jamais à la hauteur de mon dédain.»

Placé dans une position analogue, Stahl réagit avec plus de force, avec moins de mesure; il fut, d'ailleurs, mieux servi par les circonstances, ou du moins il eut le soin d'en faire plus amplement usage.

1° Stahl s'est livré à une polémique beaucoup plus étendue. Indépendamment de ses *Vindiciæ de scriptis suis*, de son *Negotium otiosum*, etc., il a profité d'une foule

[1] Dans ce qui précède, nous voulons caractériser l'esprit général du XVIIe siècle, sans le déprécier: malgré ses erreurs et ses fautes, il a éclairci et développé d'importantes vérités; il a accompli de grandes œuvres; il a compté dans ses rangs bien des hommes nés avec un magnifique génie: mais sa philosophie, en dehors des sciences physiques, a rabaissé le niveau de presque tous les talents, parce qu'elle était désastreuse. Sa mission providentielle était de détruire plus que d'édifier; il l'a remplie. Plus heureux que lui, notre siècle a reçu, providentiellement aussi, une tâche plus brillante, plus douce, plus difficile; il doit réparer et construire: il accomplira cette œuvre, dont le Spiritualisme pratique a toujours été l'instrument.

d'occasions pour se défendre; il les a fait naître avec habileté : l'élément justificatif se trouve partout dans ses écrits.

Barthez a mieux aimé se renfermer dans le silence et le calme philosophique. Content des suffrages publics ou privés de quelques hommes d'élite, plein de la conscience de ses forces, de la grandeur et de la vérité de son œuvre, du sentiment de sa dignité, il ne descendit jamais jusqu'à l'injure, s'occupa rarement de sa justification, et n'insista guère sur des réfutations de détail. Certain que le moment solennel d'une justice décisive, immortelle et sans appel, arriverait pour ses doctrines et pour lui-même, il voulut confier à la postérité le soin de sa gloire, et cette vengeance éclatante qui ne manque jamais au génie méconnu.

La renommée ressemble au dauphin de la fable [1] : elle oublie parfois pendant long-temps des esprits supérieurs qui ne savent point, par de vulgaires manœuvres pour lesquelles on profane le nom d'habileté, encenser la foule, capter et arracher ses suffrages; par une erreur qu'il n'est pas difficile d'expliquer, elle leur substitue de fastidieux copistes, qui usurpent une place dont ils ne sont pas dignes, sacrifient leurs titres, en se parant des brillantes dépouilles dont ils ont l'art de se revêtir. Mais le moment arrive où la renommée s'aperçoit et s'indigne de sa honteuse méprise : elle livre alors à l'oubli ou aux sarcasmes et au dédain ces imitateurs

[1] *Voy.* la fable de La Fontaine qui a pour titre : *Le singe et le dauphin.*

Un dauphin prit un singe pour un homme,
Et sur son dos le fit asseoir....
Notre magot prit pour ce coup,
Le nom d'un port pour un nom d'homme...
De telles gens il est beaucoup
Qui, prenant Vaugirard pour Rome,
Parlent de tout et n'ont rien vu...
Le dauphin rit, tourna la tête,
Et l'ayant bien considéré,
Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
Du fond de l'eau rien qu'une bête :
Il l'y replonge, et va trouver
Un *homme* qu'il puisse sauver.

serviles auxquels on avait élevé des autels, et dépose pour toujours une éclatante couronne sur le front rayonnant du génie oublié, dont le nom ne s'effacera plus. Aujourd'hui, comme toujours, dans la littérature, les arts, les sciences, la médecine, nous trouvons, surtout parmi nos prédécesseurs des derniers siècles (XVIIe, XVIIIe, XIXe), que l'histoire a provisoirement jugés, des écrivains supérieurs qui reçoivent de nous tous de justes hommages ; mais il y a aussi, comme dit Bordeu, « bien des singes que l'on prend pour des hommes », et qui reprendront leur place quand on les aura dépouillés de leur manteau. Alors les *hommes véritables* retrouveront le rang que la haine, l'envie, l'ignorance, la ruse, d'injustes préventions leur ont enlevé ; alors un Hippocrate, un Aristote, un S. Thomas, un Descartes, un Bossuet, etc., s'élèveront plus haut ; alors un Stahl, un Bordeu, un Barthez seront pour toujours jugés et vengés.

Dans cette œuvre de réparation si importante pour le progrès, aucune époque ne peut être comparée à la nôtre, si remarquable par son retour vers le Spiritualisme pratique vrai; par sa puissance historique; par son indépendance d'autant plus sage qu'elle se trouve surtout dans les rangs les plus élevés, et qu'elle a le sentiment profond de sa force.

2° Barthez n'a point publié, en les signant de son nom, des ouvrages aussi étendus que ceux du grand médecin allemand; il a embrassé plus que lui, et a cependant encouru le reproche de n'avoir laissé que les aphorismes de sa doctrine, en y joignant quelques modèles spéciaux pour nous montrer l'art de les expliquer [1]. Il est tout aussi peu

[1] Barthez l'a fait peut-être pour ne pas enchaîner le génie de ses successeurs. Il a voulu laisser le champ plus libre à son école et à ses disciples, afin de ne point les transformer en trop serviles imitateurs. Il savait que l'on reprochait à Aristote d'avoir imposé son joug à l'esprit humain, de lui avoir enlevé sa plasticité propre, le génie créateur; de l'avoir traité comme un enfant auquel on laisse toujours des lisières. Stahl, dit-on, a eu le même tort: aussi leurs écoles ont-elles fourni beaucoup de *singes*, dit Bordeu, d'*imitateurs*, dit De Gérando. Hippocrate, Socrate, Platon, Barthez ont

lu que Stahl (Hippocrate ne l'est guère plus): quoiqu'il ait écrit habituellement en français, on le connaît et on le comprend peut-être encore moins (même dans sa patrie) que le Vieillard de Cos et le Professeur de Halle.

3° On a recueilli toutes les dissertations que Stahl a composées sous le nom de ses élèves, ou qui ont été faites sous sa direction. Nous sommes, en France, moins occupés de la gloire de nos maîtres, et des progrès de notre science à l'aide des monuments qu'on nous a laissés : on n'a point montré pour Barthez le zèle dont les écoles allemandes nous ont donné l'exemple en faveur de Stahl. On n'a pas même réuni en un seul corps l'ensemble complet de ses œuvres. Espérons, dans l'intérêt de tous, que l'avenir réparera les injustices ou les oublis du passé [1].

fait mieux : ils ont fait des *hommes*. « Stahl », dit Lemoine, « n'a eu de vrais » disciples, de continuateurs, ni en Allemagne, ni en Ecosse, ni ailleurs; il » n'en a trouvé qu'à Montpellier. » (Ouv. cité, p. 197.)

« Ce ne sont ni Samuël Carl, ni M. Alberti, ni Coschwitz, ni Juncker, etc., » qui ont servi à répandre la doctrine de Stahl en l'éclairant; ce ne sont pas » non plus les sectateurs anglais et écossais que rencontra le Stahlianisme, » qui ont vraiment poursuivi son œuvre; ce n'est point, enfin, l'adhésion de » quelques philosophes rêveurs, comme Ch. Bonnet, qui a donné à ce sys- » tème de la force et de la vie.

» Le Stahlianisme, après la mort de Stahl, n'a vraiment fleuri qu'en » France, à Montpellier : là s'est rencontrée toute une suite de médecins » distingués qui se sont inspirés de la doctrine de Stahl; il semble même » qu'elle a, pendant un siècle entier, trouvé dans cette ville un asile et une » patrie, qu'elle fasse tradition parmi les médecins de cette école, que tous » en respirent l'esprit général comme un air vivifiant...... C'est dans cette » école que Stahl est compris, admiré comme il doit l'être, c'est-à-dire » expliqué et souvent corrigé, etc. » (Lemoine, ouvr. cité, pp. 196-197.)

Nous ne transcrivons pas le passage tout entier, il contient de grandes vérités; mais il renferme aussi des propositions que nous ne saurions accepter, ainsi que nous espérons le démontrer plus loin.

[1] M. Lordat est celui qui s'est occupé le plus de propager et de défendre les doctrines de Barthez, qui n'a pas eu de disciple plus illustre. Donnant un exemple qui a peu de précédents et qui n'aura pas malheureusement beaucoup d'imitateurs, il s'est dépouillé pour enrichir son maître, loin de s'enrichir en le dépouillant. Il a toujours répété que Barthez lui inspirait tous ses ouvrages, et n'a point voulu qu'on lui fît honneur à lui-même de ses nombreuses et importantes découvertes. Cependant des hommes comme

Notre grand Bordeu a-t-il toujours été juste envers Stahl et Barthez? N'a-t-il pas regardé quelquefois notre illustre chancelier, qu'il précéda de peu dans notre école, comme un antagoniste et un rival de gloire? N'est-ce point à lui, comme à Stahl, que s'adresse une phrase déjà citée : « Le » rêve animiste de Stahl, rêve d'un magnifique génie, peut » jeter les esprits médiocres dans un labyrinthe de recher-» ches et d'idées purement métaphysiques, dans lesquelles » l'école de Montpellier eût été infailliblement entraînée, » sans la prudence de De Lamure, etc. » Stahl et Barthez, nous l'avons déjà vu, avaient répondu victorieusement à cette objection, qu'on leur adresse toujours et qu'on nous répète sans cesse d'une manière aussi fastidieuse que triviale ; ce qui suppose une insigne mauvaise foi ou une ignorance absolue, non-seulement des principes, mais des mots même qui traînent sur les bancs de la philosophie naturelle la plus vulgaire : *In triviis vulgaribus et scholarum scabellis*, comme le répète Stahl.

Broussais, l'un de nos principaux adversaires, avait, dit Peysse, «l'esprit du monde le plus anti-philosophique.» Un talent supérieur ne dispense pas d'étudier, et devrait rendre assez prudent pour ne point enseigner ce que l'on ne

lui doivent à eux-mêmes et à leur nature beaucoup plus qu'à ceux qui les ont enseignés. Comme Barthez, M. Lordat a ses œuvres et son génie, qui sont bien à lui. Malgré tous ses efforts pour nous montrer entre notre chancelier et lui une distance que nous ne saurions apercevoir, nous restons convaincu qu'il a aussi un genre de talent des plus élevés et un vaste domaine scientifique qui lui appartiennent exclusivement et qui sont tout aussi remarquables. Son dévouement et sa modestie expliquent une erreur sur son mérite, d'autant plus honorable qu'on en trouve peu d'exemples ; mais nous le connaissons trop bien et nous l'apprécions trop pour souscrire là-dessus à son opinion. — M. Bayle a publié une édition compacte du *Traité des maladies goutteuses;* M. Barthez, l'un des médecins les plus distingués de Paris et petit-neveu du professeur de Montpellier, dont il porte dignement le nom, vient de donner une belle édition des *Nouveaux éléments de la science de l'homme*, auxquels il a joint plusieurs autres opuscules du même auteur. Nous regrettons qu'il n'y ait pas ajouté une introduction et des notes; personne n'aurait pu faire mieux que lui.

connaît point, parce que l'on ne l'a pas appris. Quand Broussais, imitant le poëte dont parle Boileau,

> Huant la métaphore et la métonymie,
> Grands mots que Pradon croit des termes de chimie,....

reproche à tous les médecins de faire de l'*ontologie,* sans se douter que ce mot désigne la philosophie première, c'est-à-dire la science des causes, des principes et des lois; il est jugé, philosophiquement parlant. Sous ce rapport, cet observateur, si éminent quand il ne regarde point à travers le prisme d'un système qu'il a emprunté à Chirac, et quand il écrit la première édition de ses *Phlegmasies chroniques,* rappelle tout-à-coup l'apologue du bon La Fontaine, prend le Pirée pour un de ses amis, et couronne une vie brillante et utile par une chute, qu'il a, au reste, su rendre grande et profitable pour la science, par les luttes qu'elle a suscitées. Le sol, profondément fouillé par ses disciples et ses adversaires, est devenu bien plus fécond. Mais faut-il nécessairement que nos batailles, comme celles des conquérants, coûtent si cher à l'humanité? Tous nos progrès, en tout genre, doivent-ils, comme le dit J. de Maistre [1], coûter à l'homme de sanglants sacrifices? Sans être aussi optimiste que Leibnitz, nous sommes moins pessimiste que l'illustre auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg,* et nous ne pensons point que le fer et le feu soient seuls l'instrument de la civilisation. Laissons au paganisme, à l'islamisme, au boudisme, etc., ce dogme et celui de la fatalité: le Spiritualisme chrétien est moins sombre, plus doux, plus consolant, parce que, seul, il est divin, et par conséquent entièrement vrai. Cette doctrine, au point de vue de la philosophie, de l'histoire, de la raison, de l'expérience, de la médecine, qui forment un tout inséparable, est celle de notre école, comme elle est celle que l'huma-

[1] Ouvr. cit.

nité trouve dans sa conscience intime quand elle veut et sait l'interroger. Du reste, notre école n'en réclame ni le monopole ni l'invention ; elle est éminemment française, parce que la France est la sentinelle avancée de la civilisation. Si nous la défendons avec une énergie plus grande, plus soutenue, plus constante, c'est que, cherchant à accueillir le progrès de quelque côté qu'il vienne (du présent comme du passé), à accepter toute vérité, en lui demandant ses titres plutôt que son origine, nous défendons les traditions justes et grandes, avec d'autant plus d'ardeur qu'elles sont plus anciennes, et que tous les siècles les ont respectées. Une période centenaire n'est rien dans la vie humanitaire, et l'humanité entière est moins sujette à l'erreur qu'un homme ou même qu'une époque, quelque grands qu'ils puissent être.

Bordeu le savait aussi bien que Stahl et Barthez : élève de Montpellier, il était disciple de Cos, défenseur de l'éclectisme vrai, tout à la fois traditionnel et progressif. «Mêlant», nous dit-il, «et combinant les faits et les assertions avérées » dans chaque secte, dans chaque opinion principale, dans » chaque parti, nous avons tâché d'arriver à une suite de » principes propres à expliquer les phénomènes de la vie, etc., » en essayant d'imiter l'abeille, qui compose son miel des » sucs combinés de diverses fleurs [1]. »

Bordeu savait très-bien apprécier la métaphysique bien entendue, à propos de laquelle Descartes disait : «Il y a » quelque chose au-dessus de la géométrie (des mathémati- » ques) : c'est la *métaphysique* de la géométrie, et c'est là » tout [2]. »

[1] Bordeu, *Malad. chroniq.*, T. II, p. 1025.

[2] *Voy.* là-dessus *Études sur Fontenelle*, par M. Flourens. — Ce savant éminent, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française, élève de notre école, a été, dans ces derniers temps, soumis à des critiques qui montrent qu'on cherche à oublier les services qu'il a rendus, et que nous n'honorons pas toujours, comme nous le devrions, les hommes qui font

Le philosophe de La Haye (en Touraine) a écrit ailleurs ces lignes remarquables : « Il y a un cinquième degré pour » parvenir à la sagesse, incomparablement plus haut et plus » assuré que les quatre autres : c'est de chercher les pre- » mières causes et les vrais principes dont on puisse déduire » les raisons de tout ce qu'on est capable de savoir ; ce sont » particulièrement ceux qui ont travaillé à cela qu'on a » nommés philosophes [1]. »

Cette science est justement la métaphysique. Ici Bordeu et Barthez se rencontrent avec Stahl et Descartes, parce que ce dernier parle comme Hippocrate, Platon, Aristote, Sénèque, Scaliger, etc., ainsi qu'on peut le voir par la dissertation toute entière : *De philosophiâ Hippocratis*, dont nous nous sommes attaché à faire ressortir quelques traits saillants et sur laquelle nous aurons à revenir par la suite.

le plus honneur à notre art. Comment obtiendrons-nous l'estime que nous devons espérer, si nous sommes les premiers à frapper ceux d'entre nous qui ont su mieux la mériter ?

[1] Descartes, préf. des *Princip. de la philos.*, p. 276 ; édit. du Panthéon.

TRAITÉS

MÉDICO-PHILOSOPHIQUES

SERVANT D'INTRODUCTION

A LA

VRAIE THÉORIE MÉDICALE.

Traduction et Notes du Dr T. BLONDIN,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE HALLE, etc.

Les quatre Traités qui suivent forment une collection curieuse de Traités médico-philosophiques et critiques; ils peuvent être considérés comme formant la véritable Introduction à cette œuvre, si justement renommée, de G.-E. Stahl, connue sous le nom de VRAIE THÉORIE MÉDICALE.

Ils comprennent :

1° Dissertation sur la nécessité d'éloigner de la Doctrine Médicale tout ce qui lui est étranger.

2° Recherches sur la différence qui existe entre le Mécanisme et l'Organisme.

3° Distinction a établir entre le Mixte et le Vivant du corps humain.

4° Récréances, indications et remarques justificatives de G.-E. Stahl touchant ses propres œuvres.

Ces quatre Traités sont précédés chacun d'un Argument spécial et suivis de Réflexions collectives.

DE LA NÉCESSITÉ

D'ÉLOIGNER DE LA DOCTRINE MÉDICALE TOUT CE QUI LUI EST ÉTRANGER.

DISSERTATION MÉDICO-PHILOSOPHIQUE ET CRITIQUE

PAR

G.-E. STAHL,

PROFESSEUR ET DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE HALLE.

Halle, 1706.

TRADUCTION ET NOTES DU Dr T. BLONDIN,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE HALLE, etc.

L'auteur fait remarquer, dans cet opuscule, que les sujets ÉTRANGERS à la Médecine, non-seulement retardent les progrès de la Doctrine Médicale, y jettent le trouble et exposent à l'erreur, mais que, de plus, ils introduisent dans l'esprit des idées étrangères à la vérité elle-même et à l'usage pratique.

Il démontre, en même temps, que les opinions qu'on se fait communément en Physique se perdent elles-mêmes et perdent entièrement avec elles la Théorie Médicale, même la plus vulgaire, et cela par l'ignorance du *Mixte* et du *Vivant*, par la confusion des propriétés particulières de la matière et du mouvement, et surtout par cette impéritie, qui, d'un côté, ne leur permet pas de savoir diriger les mouvements vers leur but final, naturel, et, de l'autre, vient le troubler par des médications qui ne reposent pas sur des intentions positives.

ARGUMENT

PAR LE PROFESSEUR A.-L. BOYER.

Notre vie est si courte, l'art médical est si long, il exige tant de temps pour en apprendre les principes et pour parvenir à les appliquer, qu'il est indispensable d'examiner avec soin quels sont les points principaux qui le concernent d'une manière directe, quels sont ceux qui lui sont plus ou moins étrangers.

L'esprit humain a, par sa nature même, un si vif désir de connaître toute chose, que chacun est disposé à sortir de son domaine spécial, et à employer ses moments les plus précieux à des recherches relatives à des objets qui s'éloignent beaucoup du champ qu'il devrait parcourir. Il y a plus : on prend souvent pour base de la science que l'on cultive, des sciences qui lui sont complètement étrangères et dont le génie est tout différent. Ce défaut est si commun, il s'est tellement rencontré dans tous les temps, que l'on peut se demander s'il ne tient point au caractère propre des sciences si étroitement unies entre elles qu'on ne peut guère les séparer, et si l'on doit accuser cette méthode qui tend à les unir toutes au lieu de les distinguer.

Remarquons cependant que la marche suivie par les physiciens et les médecins, depuis les temps les plus anciens, présente deux défauts manifestes : le premier, c'est que l'on s'est souvent perdu dans des abstractions trop éloignées de la réalité, au lieu de s'occuper directement des choses qui tombent sous nos sens ; le second, c'est que, se jetant dans un vice opposé, l'on a étudié trop exclusivement le matériel des choses, en négligeant les forces motrices qui existent dans le monde, et le but vers lequel elles tendent : alors on n'a vu que des rapports mécaniques, et l'univers ne s'est montré que comme une machine ordinaire dont il suffit de connaître les rouages.

Pour ne pas sortir de la profession à laquelle nous avons consacré notre vie, rappelons ce vieil adage, qui pourrait servir à fixer les limites de l'art médical : «La médecine commence là où la physique »finit.» Cet axiôme est très-vrai d'une manière générale, mais il devient inutile tant que les limites qui séparent le médecin du physicien ne sont pas exactement tracées. On ne peut point alors classer les diverses sciences d'après leurs rapports précis avec la nôtre. C'est là, je l'avouerai, ce qui me causa un grand embarras dès mon début dans la carrière médicale.

J'en éprouvai un second, qui ne fut pas moins grand, lorsque j'entendis répéter sans cesse, autour de moi, qu'une excellente théorie

ne conduit point à une pratique heureuse ; lorsque je vis surtout que les médecins-cliniciens, allant plus loin que le vulgaire, affirmaient, qu'au lit du malade, il fallait oublier tout ce qu'on avait appris dans les écoles, et faire ordinairement le contraire de ce qu'on y enseignait. Je ne pouvais comprendre que, pour nous, l'expérience fût, tout juste, complètement opposée à la raison. Je concevais bien que certaines théories, qui me paraissaient fausses, dussent être funestes quand on venait à les appliquer; mais il me semblait impossible qu'une théorie lumineuse et vraie, fondée sur l'expérience unie à la raison, dût nécessairement conduire à une pratique meurtrière. Ces motifs ont frappé beaucoup d'auteurs qui se sont livrés à bien des recherches pour éclaircir ce mystère : de là sont nées des théories nouvelles et des découvertes modernes. Mais ont-elles été meilleures, ont-elles conduit à de plus heureux résultats ? Nous ne le pensons pas.

La source du mal, c'est toujours l'étude trop prolongée d'objets étrangers à ceux dont on devrait surtout s'occuper. Les physiciens ne sortent point de la matière dépouillée des forces motrices qui l'animent. Les médecins, à leur tour, s'arrêtent à l'examen du corps, considéré surtout dans la matière qui le constitue; ils cherchent à deviner les lésions qui peuvent être la conséquence de sa nature anatomique, plutôt que celles dont l'observation clinique montre la fréquence et la réalité; ils ne s'appliquent point aux méthodes curatives dont l'expérience démontre l'efficacité.

Ce premier aperçu donna un peu de calme à mon esprit. Je vis alors dans quel sens devaient être dirigées mes explorations, et je me posai avant tout les questions suivantes : 1° Quels sont, médicalement et thérapeutiquement parlant, les secours que l'on peut attendre, pour une bonne théorie, des diverses branches des connaissances humaines, l'anatomie et la chimie, par exemple ? 2° Quelle différence y a-t-il entre un mécanisme et un organisme ? 3° Quels sont les distinctions et les rapports d'un mixte vivant et d'un mixte inorganique ? 4° Qu'est-ce que la vie ? Voici, en peu de mots, quelles furent mes conclusions.

I. L'anatomie minutieuse, celle qui s'occupe de la structure intime des tissus, est-elle indispensable ou absolument nécessaire à l'homme de l'art, considéré dans ses fonctions purement médicales ? Je déclare que non ; mais il faut bien me comprendre. Je suis loin de mépriser cette anatomie délicate, considérée comme une science distincte ; je ne veux point qu'on la néglige, mais je ne puis point admettre qu'elle fasse partie intégrante de l'art médical. Le praticien qui aurait employé un temps très-long à ces recherches si minutieuses, n'en aurait pas assez pour les travaux vraiment pratiques ;

il contracterait des habitudes simplement anatomiques, expliquerait tout par des lésions de ce genre, et se croirait un grand médecin parce qu'il serait un anatomiste distingué.

II. Mes déclarations, par rapport à la chimie, sont encore plus formelles. Jusqu'à présent on n'a pu trouver aucun lien naturel et vrai entre les théories chimiques et les théories médicales. Jusqu'ici tout ce qu'on a écrit à ce sujet ne concorde nullement avec le caractère et le génie de la vitalité humaine, et les explications qu'on a essayées, pour rendre compte des transformations aussi variées que faciles qui se passent dans nos humeurs, ne sont en rapport ni avec les vérités chimiques, ni même avec les hypothèses que l'on a imaginées. Quelle est la valeur de toutes ces fables qui plaisent tant à la multitude, et dans lesquelles on nous parle de la coagulation de nos humeurs par les acides, de leur colliquation par les alcalis, de leur stimulation par des acrimonies sulfuréo-salines, de tant d'innombrables fermentations? Que penser de ces acides hémicranique, ophthalmique, odontalgique, pleurétique, etc., de tous ces vagues produits dont on infecte l'économie vivante?

L'étude de la fermentation peut vraiment être utile, mais il faut la considérer sous un autre point de vue que celui sous lequel on l'a envisagée jusqu'à ce moment. Tenons-nous en garde contre toutes ces témérités, et cependant voilà ce que la chimie a fait par le passé, ce qu'elle fait encore aujourd'hui, ce qu'elle fera toujours.

III. Pour avoir une idée exacte de l'organisme humain, il faut savoir en quoi un organisme diffère d'un mécanisme; par quel procédé le premier se transforme dans le second, sous l'impulsion et la direction de la force vitale, à l'aide de laquelle il devient un instrument dont elle se sert pour atteindre un but déterminé.

IV. Les anciens ont rendu un véritable service en établissant, d'une manière solide, qu'il y a une différence marquée entre un mixte inorganique et un mixte vivant; mais, cette différence, ils n'ont pas su la découvrir dans ses causes intimes; sous ce rapport, ils se sont livrés à de véritables rêveries sur le mélange et l'association des quatre corps élémentaires et de leurs qualités. Les modernes ont été moins heureux encore, quand ils ont voulu tout expliquer par la structure des parties, par les rapports physiques de leurs molécules intégrantes, par leur forme, leur volume, etc.

V. Aucun d'eux ne nous a dit ce que c'est que la vie. Quelques-uns assurent qu'elle consiste dans un mouvement, mais cette définition est très-vague : quelle est sa nature, quelles sont ses diverses espèces? Il est un principe fondamental auquel on n'a fait nulle attention. La vie organique consiste surtout dans la nutrition, c'est-

à-dire dans un acte par lequel les molécules usées et vieillies se séparent sans cesse des molécules voisines et sont expulsées, pour être remplacées par des molécules revivifiées qui entrent dans de nouvelles combinaisons. Les éléments constitutifs des corps vivants doivent donc avoir une grande mobilité, des affinités peu énergiques; ils doivent tendre à se séparer sans cesse, à se corrompre (*cum-rumpere*). Or, cette corruption matérielle, toujours en puissance, passe difficilement en acte. C'est la force vitale qui enchaîne les parties, qui s'oppose à leur séparation, à leur dissolution par les forces chimiques ordinaires, et telle est la fonction principale de la vie organique. Ce point de vue est celui qui domine l'anthropologie médicale. Cette force enchaînante et conservatrice doit être plus grande dans les fluides vivants, dont les éléments sont moins fixes. Ce n'est pas seulement par un mouvement général vague et indéterminé, ce n'est pas même simplement par la circulation générale considérée mécaniquement, que cette conservation s'accomplit; elle a lieu surtout par une distribution convenable du sang dans l'intimité des organes, par les sécrétions et les excrétions.

C'est ainsi que la santé se maintient; c'est par des modes analogues que la nature ou le principe animateur travaille à guérir les maladies: aussi la théorie qui repose sur ces bases, et qui est la vraie, s'applique également à la physiologie, à la pathologie et à la thérapeutique.

La force médicatrice parvient à mûrir les humeurs morbides, à en séparer et en excréter les éléments nuisibles, plus facilement et plus souvent qu'à faire subir aux parties des transformations profondes.

Ces derniers actes (de transformation profonde) s'obtiennent rarement, péniblement, d'une manière souvent imparfaite, très-laborieuse et très-lente.

Cette marche si raisonnable, si simple, que suit la nature, a été imposée et réglée par la Sagesse Suprême ; elle est bien supérieure à ces mouvements tumultueux et sans ordre que la folie humaine a voulu lui substituer. C'est cette thérapeutique naturelle et spontanée, ce cours régulier que suit la force vitale médicatrice, quand elle n'est point dérangée par des aberrations ou des circonstances particulières, qu'il faut avoir soin d'étudier, pour saisir, autant qu'on le peut, des indications, des tendances que l'observation de la nature même nous fournit, et que nous devons autant que possible nous efforcer d'imiter. C'est ce qui nous explique les succès obtenus par nos prédécesseurs, généralement supérieurs à ceux que nous offre la pratique moderne, bien que nous ayons dans nos mains des moyens médicateurs beaucoup plus nombreux et plus puissants que ceux dont ils pouvaient disposer.

DE LA NÉCESSITÉ

D'ÉLOIGNER DE LA DOCTRINE MÉDICALE

TOUT CE QUI LUI EST ÉTRANGER.

§ Ier. *La brièveté de la vie et l'amour sérieux de l'art médical nous obligent à en bannir les choses étrangères.*

Parmi les nombreuses difficultés qui enveloppent la science médicale et que le grand Hippocrate a contrôlées lui-même, nous devons compter, — tout en nous conformant en cela au sentiment du divin Vieillard, — la brièveté de la vie humaine comme étant un des plus grands obstacles aux progrès de l'intelligence et de l'art [1] : ὁ βίος βραχύς.

Entre autres innombrables écrits du philosophe Sénèque, il convient de citer ici ce qu'il a dit à ce sujet avec tant de dignité et d'à-propos pour corriger les sophistes de son temps, touchant leurs vaines études et la fade ostentation de leur ridicule logomachie.

« Est-ce bien pour cela qu'ils froncent leurs sourcils ? » Est-ce bien là le motif pour lequel ils laissent croître » leur barbe et la laissent aller dans un si grand désordre? » Serait-ce là une cause de leur tristesse et de leur pâleur, » quand du haut de leurs chaires doctorales ils déclament si » complaisamment leurs sophismes et les formules alambi- » quées de leur doctrine captieuse ? » Le philosophe dit encore ailleurs : « O sophiste ! pourquoi viens-tu me proposer tes » mauvaises plaisanteries? Il n'y a pas lieu à plaisanter : » tu as une mission à remplir auprès des malheureux, etc. »

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. XI.

Le célèbre stoïcien indiquait, par ces paroles, que les philosophes chargés d'enseigner la véritable bonne manière de vivre, en arrachant les hommes au vice et en combattant en eux la pusillanimité, les angoisses, les inquiétudes, les tristesses et les faiblesses de l'âme, afin de leur assurer, à l'aide de ces moyens, la sécurité, la joie et son *empire* sur elle-même par la modération de ses désirs; Sénèque, dis-je, indiquait par là que de tels hommes ne doivent pas regarder ces choses comme indignes de leur attention et les négliger dans leurs entretiens publics.

Or, pourrait-on dire aujourd'hui quelque chose de plus convenable à l'égard des études médicales, et pourrait-on parler plus énergiquement pour indiquer qu'elles doivent être toujours dirigées vers leur véritable but, en ayant soin toutefois d'en bannir toute vaine spéculation qui leur est étrangère, afin de les ramener dans la sphère, si vaste d'ailleurs, de leurs véritables attributions? Ἡ τέχνη μακρή.

Eh! n'est-ce pas auprès des malheureux patients que le médecin est toujours appelé à remplir sa haute et noble mission? Ne trouve-t-il pas auprès de ces infortunés un assez vaste champ d'observation, alors que, non-seulement sans cesse flottants entre les divers dangers qui les entourent et inquiets sur les dommages et les pertes qu'éprouve leur débile santé, mais encore incapables, dans un si triste état, d'être utiles soit à eux-mêmes, soit aux autres, et ballottés le plus souvent entre la vie et la mort, ceux-ci, épouvantés à la vue du danger qui les menace, viennent en toute hâte implorer les secours de son art et de ses lumières.

Or, je le demande, ne convient-il pas, en cette circonstance, d'agir le plus promptement et le plus efficacement possible? N'est-ce point là le vrai devoir du médecin, et ne serait-ce pas se rendre coupable aux yeux de tous que d'y manquer?

§ II. *Les choses étrangères à l'art ont bien souvent des charmes qui les font prendre pour de vrais fondements.*

Je pense donc, et tout le monde pense sans doute avec moi, qu'il est convenable et opportun de prendre en sérieuse considération des faits d'une si haute importance, et j'espère qu'aucun médecin, appelé auprès de ses malades par le devoir, ne serait assez insensé pour consacrer à des occupations étrangères et à des jeux publics un temps qu'il doit entièrement à la santé de ses clients [1].

Il existe encore une cause plus occulte d'éloignement [2], si difficile à être reconnue, je ne dirai pas tant par tous les hommes indistinctement, mais encore et surtout, chose réellement surprenante! par le médecin lui-même : or, une pareille disposition à s'écarter de la vérité s'insinue aisément dans l'esprit ; une fois admise, elle y prend droit de domicile, s'y impose et détourne l'entendement qui, sans s'en douter, sort de la voie naturelle et véritable du devoir.

Je n'entends pas parler simplement ici de cet empressement à se mêler de tout [3], si évidemment excité par la sotte curiosité des choses étrangères à l'art ; mais, qu'on ne s'y méprenne pas, je prétends ici ne faire allusion qu'à ce vice radical qui, *introduisant dans la science médicale des matières qui lui sont complètement étrangères, en compliquent les questions, en détruisent les vrais rapports et l'éloignent enfin de son propre et véritable but,* et la doctrine, ainsi

[1] Un pareil reproche ne pourrait-il pas, à juste droit, s'adresser à un trop grand nombre, hélas! qui, basant leur clientèle et leur avenir sur des conditions absurdes de fortune, de parenté ou même d'intrigues, s'embarrassent fort peu de nourrir leur esprit de connaissances sérieuses, font de la médecine une chose vénale et passent leur temps à des futilités?

[2] Ἀλλοτρίωσις, *éloignement du vrai but.* Cette signification m'a paru plus littérale et plus propre.

[3] Πολυπραγμοσύνη signifie *curiosité*, que j'ai cru devoir traduire par *empressement à se mêler de tout*, afin de ne pas répéter l'expression qui revient à la ligne suivante.

hérissée de difficultés de toutes parts, devient désormais méconnaissable à tous.

§ III. *Ce coupable défaut s'étant perpétué dans tous les âges, doit-il être attribué plutôt à la chose même qu'à un vice réel de la méthode médicale?*

Quiconque est peu versé dans l'étude des choses humaines, sera sans doute grandement étonné que, depuis les temps les plus reculés jusqu'à ce jour, des considérations étrangères à la doctrine médicale s'y soient insinuées de toutes parts et s'y soient ainsi perpétuées, si nombreuses et si considérables, sans que néanmoins la doctrine, habituée à ce genre d'invasion, n'ait jamais perdu de l'excellence de son titre : *le véritable moyen de secourir salutairement les infirmités du corps humain.*

C'est que, au milieu de ces désordres, d'autres, par la fusion des opinions diverses en système et leur coordination en corps de doctrine, ont sauvé du naufrage la vraie méthode de traiter exactement les maladies; de sorte que l'on serait presque en droit de douter d'où naît la grande difficulté de concilier les opinions diverses des auteurs, dont les uns prétendent que c'est la méthode, tandis que les autres soutiennent que c'est la chose elle-même qui porte ce vice en soi.

§ IV. *Méthode employée jusqu'à ce jour pour enseigner la physique.*

Il existe un vice radical généralement répandu dans l'enseignement de la physique. Depuis l'antiquité la plus reculée, en effet, dans ces formules abstraites de langage et de conception, cette science s'est sans cesse éloignée de la juste appréciation et de la véritable considération corporelle des actions, en tant que exécutées dans le corps ; et, dans des temps plus rapprochés de nous, la physique ne s'est-

elle pas encore fourvoyée dans les idées les plus générales touchant la matière ? Stériles conceptions dont elle n'a retiré que certaines considérations de bien peu d'importance, sans se mettre nullement en peine de chercher à découvrir les plus véritables causes actives de ces phénomènes, leur raison d'être ou leurs forces harmoniques.

§ V. *C'est ainsi que, en médecine, on ne voit que de la matière, et on néglige d'étudier le mouvement, le but final et le lien organique.*

Ne voyons-nous pas, en effet, de toute part l'esprit humain s'occuper exclusivement de la matière, et n'observer, dans tous les êtres de la nature, que la seule conformation qui tombe sous nos sens, et leur mutuelle proportion corporelle ? A peine accorde-t-on quelque attention à l'*ordre*, à la *puissance,* à l'*énergie des mouvements* qui agissent d'une manière plus absolue sur la matière, ainsi qu'aux temps, aux degrés, aux vicissitudes, et aux fins surtout de ces mêmes mouvements.

Aussi est-ce pour cela même, et principalement à cause de cette dernière faute et *de la manie qu'on a de se mêler de tout,* que l'esprit humain se fourvoie presque partout à l'égard de ce rapport que tous les êtres matériels de ce monde, et notamment d'une manière absolue les corps *organiques*, ont, soit avec leurs propres fins certaines, soit avec des fins communes à tous les êtres.

§ VI. *Les choses étrangères à la médecine portent un grand préjudice à la science et à l'art.*

Or, pour ne pas mériter moi-même le reproche de m'être trop occupé de choses étrangères à la science médicale, je dois déclarer ici quel est le vrai but que je me propose dans cette courte dissertation.

En médecine, les observations trop étrangères à la

science et à l'art portent un grave préjudice à la véritable et solide conception de la doctrine; car non-seulement elles altèrent les théories les plus justes, les plus saines et les plus utiles, mais encore elles les dénaturent et les bouleversent.

§ VII. *Inutile de dire que le médecin commence là où le physicien finit, car c'est de là que provient une vraie confusion entre les choses du domaine physique et celles du domaine médical.*

C'est avec juste raison sans doute que déjà, dès la plus haute antiquité, les médecins avaient soutenu que là où le physicien finit, le médecin commence. Cependant je ne puis nullement me rappeler l'endroit où, je ne dirai pas, j'ai trouvé, car cela ne m'est point arrivé, mais où j'aurais pu trouver ou dû chercher le point précis et bien déterminé qui constitue les limites de la physique; le point, dis-je, où cette science est vraiment distincte et séparée de la médecine; si bien que celle-ci puisse, dès-lors, entrer dans son vrai domaine, et y exercer toute son autorité sur les phénomènes qui sont uniquement et absolument de son ressort.

Je pense que le défaut de cette connaissance et d'une telle appréciation engendre un inconvénient bien plus grand et bien plus réel encore, savoir: que les spéculations physiques introduites et admises dans la science médicale, ainsi que les considérations de certains phénomènes plus vrais, quoique d'ores et déjà véritables en elles-mêmes, n'ont cependant aucune utilité réelle et fondamentale pour le but que s'efforce sans cesse d'atteindre l'art médical proprement dit.

§ VIII. *D'autres prétendent encore que la théorie n'influe en rien sur une heureuse pratique.*

Ce qui, dans ma jeunesse, alors que je me livrais à mes études médicales, affectait vivement mon esprit, c'était

d'entendre le vulgaire même tenir habituellement ces propos indécents à l'égard des médecins : « Que le *meilleur* théori-» cien (le peuple dit *le plus savant*) est souvent celui qui » obtient le moins de succès dans le traitement de ses » malades. » L'on voit même souvent les praticiens les plus expérimentés appuyer encore aujourd'hui de leurs suffrages de pareilles sottises, en lançant sur les jeunes médecins le venin de leur malicieuse envie, et déversant sur eux tout le fiel de leur amère et méchante faconde, répétant sans cesse que la pratique diffère beaucoup de la théorie; ils ne craignent même pas d'ajouter que, dans la pratique, non-seulement on oublie peu à peu les plus importantes maximes théoriques, mais encore (ce qui mérite ici une mention particulière) que cet oubli est vraiment nécessaire pour exercer avec succès la pratique de l'art médical.

§ IX. *Ce qui fait conclure qu'il importe peu de suivre ces préceptes dans la pratique.*

Et qu'on ne vienne pas me dire que j'exagère ; non, ce que j'avance ici est en tout conforme à la vérité et est de notoriété publique. Quant à moi, je me rappelle très-bien avoir vu des confrères recourir, d'une manière contradictoire (ainsi qu'on le dit au barreau), à cette oiseuse formule trop souvent usitée, et dire, en fronçant le sourcil, qu'il est de la plus haute importance de s'appliquer à éloigner de la pratique les opinions systématiques, et de prendre pour guide plutôt l'expérience que la théorie. Or, ceci est arrivé principalement lorsque de jeunes praticiens, encore imbus des idées de l'école et des préceptes de la théorie, les invoquent dans les consultations, en les opposant solennellement aux sages conseils donnés par leurs confrères vieillis dans l'expérience.

§ X. *L'expérience est-elle contraire à la saine raison?*

C'était là pour moi une chose bien pénible à entendre, pour moi, dis-je, encore novice en cette sorte de langage, qui signifiait dans mon esprit : *qu'il faut être sourd aux cris de la raison, car elle n'est jamais d'accord avec l'expérience!* Ne sont-ce pas là, en effet, des paroles qui tiennent de la cabale médicale ?

Je n'aurais certes jamais pu m'imaginer que le paradoxe[1], et surtout le paralogisme[2], fût quelque chose de vrai, et que cependant, dans les objets corporels, non-seulement il ne pût être compris par la raison, mais encore il lui fût entièrement hostile et complètement étranger.

Ce qui me tourmentait le plus, c'était que, *avant* comme *après,* ou, comme on dit, *à priori* ainsi qu'*à posteriori*, la chose elle-même présentât toujours une si grande difficulté et qu'elle fût en pleine contradiction avec la saine raison. De telle sorte que, lorsqu'on a recours aux expériences par lesquelles on peut réellement et efficacement prendre des mesures à l'égard de cette chose, d'ailleurs si anormale, si l'on veut mettre en rapport ces sortes d'expérimentations avec le reste des objets, c'est-à-dire si l'on s'efforce de les soumettre à une mutuelle et réciproque comparaison, l'obscurité devient alors si profonde qu'il est impossible de rien y comprendre, et, bien loin d'en dissiper les ténèbres, ces essais ne font que les augmenter.

Mais d'où vient donc un si grand inconvénient ? Eh ! n'est-il pas évident que le mal vient de ce que ce genre d'expérimentation offre une difficulté spéciale et réelle qui

[1] Erreur de *jugement.*

[2] Erreur de *raisonnement*, παράλογον, — de παρά et λόγος. — J'aurais pu traduire παράλογον par *une chose absurde ;* mais, le paralogisme étant par lui-même un vice dans le raisonnement, j'ai cru pouvoir laisser le mot *paralogisme.*

est en parfait désaccord, non-seulement avec la raison elle-même, mais avec les raisons ou les preuves sur lesquelles on appuie ces infructueux essais, je veux dire avec ces *vaines* spéculations, mais non avec toute raisonnable appréciation des faits ?

Tel est pourtant le plus grand mystère de cette religion qui brûle ainsi un téméraire encens au dieu déchu du mécanicisme[1].

§ XI. *Désir d'étudier le fond de ces erreurs, inspiré par les efforts encore imparfaits des autres médecins.*

Je déclare ici qu'aussitôt qu'il m'a été donné de pénétrer dans les secrets de cette contemplation, je conçus en mon âme le désir ardent de sonder, — autant que mes forces pouvaient me le permettre, — ces difficultés jusque dans leurs replis les plus intimes, et d'y découvrir une *raison suffisante* sur laquelle on pût asseoir un espoir ultérieur, en débarrassant le sujet des obstacles qui jusqu'à ce jour avaient retardé la découverte de la vérité.

Viendra-t-on, pour cela, me dire que ce ne soient ces méthodes trop libres de penser et de douter des constantes opinions des anciens, qui m'aient paru indiquer, comme avec le doigt, cette hardie tentative ? Ces méthodes, en effet, ne portent-elles pas en soi les vrais moyens de mettre en évidence les défectuosités des anciens, de les éloigner de la doctrine et même d'y remédier ?

Je ne dois pas dissimuler néanmoins que, quelque louable que me parût cet effort généreux pour arriver à de meilleurs résultats, je ne pouvais cependant pas donner un entier assentiment à une méthode aussi peu conforme à la raison ; attendu que, ainsi que peut s'en convaincre tout homme doué d'un esprit observateur et attentif, à l'aide d'une pareille

[1] Le texte porte : *En autem Θεὸν ἀπό μηχανῆς, et temerè elapsum totius hujus religionis mysterium!*

méthode, la doctrine repose plutôt sur une simple distinction dans les *mots* que sur le vrai discernement des *choses elles-mêmes*. Certes, cela est d'autant plus exact, que dans ces principes de la physique, sur lesquels les médecins prétendaient édifier la science de l'art de guérir, on peut remarquer un grand nombre de faits moins connus que ceux soutenus par les anciens et dénués d'ailleurs de toute preuve évidente: or, ces faits et ces principes des modernes m'ont bien plus frappé par leur *multiplicité* que par leur *certitude*, je veux dire par leur *excellence*, s'il m'est permis d'employer cette locution générale, se rapportant plus directement à certains points de vue des choses.

§ XII. *En physique, on ne considère que la simple matière, en dehors du mouvement.*

A l'égard de tout ce qui peut tomber sous les sens, l'esprit constamment attentif et vigilant a pu s'apercevoir que, au milieu de tant d'efforts de la part de ces novateurs, la principale faute consiste en ce que l'on se livre avec un peu trop d'abandon à des considérations *étrangères*, et que d'autres considérations, au contraire, quoique par le fait plus importantes, sont complètement négligées à cause de leur difficile accès, ou bien enfin sont entièrement mises de côté et passées sous silence.

En physique, en effet, tout bon et louable effort paraissait être rendu inutile et vain par cette opiniâtre négligence en tout conforme à celle des anciens, ou par cette facile et coupable insouciance relativement à l'étude des *mouvements*. Ce qui, en outre, a toujours rendu inutiles et superflus les travaux des physiciens, c'est, d'une part, la *confusion* des mouvements *universels* avec les mouvements *particuliers;* d'autre part, le défaut de distinction entre ceux qui sont *adventices* et *transitoires* et ceux qui sont *inhérents*, *naturels* et *immanents;* c'est surtout et

enfin la confusion bien plus surprenante encore entre les phénomènes ayant une tendance manifeste, directe et prochaine, à une fin réelle et certaine, et les faits indifférents, strictement inorganiques et vraiment plus propres que réellement destinés à des usages particuliers.

§ XIII. *En médecine, les modernes n'étudient le corps qu'au point de vue physique.*

Or, comme j'avais pu m'apercevoir d'abord que de tels inconvénients, assez graves d'ailleurs, détruisaient complètement le mérite de ces efforts, de ces tendances purement physiques, de même aussi je m'aperçus bientôt après que la science médicale avait beaucoup à souffrir de ces opinions hardies et mal déguisées, dépourvues de nerf et de vérité, mais qui n'en étaient pas moins pour cela transférées si témérairement dans le domaine de la médecine, à l'honneur et à l'intégrité de laquelle elles ne pouvaient que nuire sérieusement, soit en annihilant tout effort le plus louable et le plus généreux, soit même en le détournant de son propre et véritable but.

Ce qui m'a paru le plus obscur dans ces vaines théories; ce qui a achevé de porter le trouble et la confusion dans mon esprit, ce sont ces manières si différentes de considérer le corps humain au nom de la théorie médicale, quoiqu'elles ne soient, par le fait, que l'expression sincère d'une considération simplement *physique*, bien loin d'avoir une corrélation naturelle, une véritable conformité avec le but direct de l'art médical, et de lui être de quelque utilité.

§ XIV. *Cette contemplation simplement physique du corps diffère beaucoup de la considération de ses lésions diverses et de leur guérison.*

N'est-il pas vrai, en effet, qu'il existe réellement une énorme différence entre la simple histoire physique et des-

criptive du corps, tel qu'il est et qu'il se présente naturellement à nous, et l'étude de ce même corps, considéré tant au point de vue des diverses lésions qu'il peut éprouver dans ses parties qu'à celui de leur guérison et de leur entière réintégration, envisagé surtout au point de vue de ses dispositions et de sa tolérance à l'égard de ces lésions et de ces restaurations ?

Or, ce premier mode de contemplation n'a trait qu'à la simple et directe connaissance du corps dans son état le plus naturel, à l'aide de laquelle on parvient à découvrir son véritable *caractère*, ou, comme on le dit vulgairement d'une manière assez confuse, sa *nature*. C'est ainsi que s'est formée l'*anthropologie*, qui n'est que la simple histoire ou étude physique de l'homme. Mais, ainsi considérée, l'anthropologie s'éloigne tellement de la doctrine médicale, que c'est à peine si elle a avec celle-ci quelque trait d'analogie, quelque connexité, dont on découvre non sans effort la véritable utilité.

§ XV. *Ce n'est pas la connaissance physique et purement descriptive du corps qui nous fournit celle des lésions, non pas simplement possibles, mais ordinaires, et la méthode propre à les guérir.*

En effet, de même qu'il serait absolument inutile, même après un sérieux examen, ainsi qu'après une description très-exacte d'une horloge, soit de vouloir comprendre sur-le-champ les raisons et les proportions mathématico-mécaniques, tant des nombreux engrainages des roues dentées que des mouvements successifs par des divisions mesurées du temps, soit de prétendre acquérir le talent et l'adresse nécessaires à l'art de construire un chronomètre d'une manière parfaite, et, le cas échéant, de réparer, de réintégrer, de rétablir et même de fabriquer les pièces dérangées ou brisées ; de même nous pouvons

dire, dans le même sens, qu'on ne peut comprendre immédiatement, d'après ces simples considérations physico-historiques et purement descriptives du corps, non-seulement comment il peut recevoir quelque lésion, mais encore et surtout de quelle manière il a l'*habitude* de les recevoir; ce qui est plus encore, on ne pourra jamais, à l'aide de ces simples notions, ni découvrir ni trouver la méthode qui permet de veiller à ce que ces lésions n'aient pas lieu, ne produisent pas leurs effets, et qui indique les moyens de subvenir à leurs ravages, de les réparer réellement, et de rétablir ainsi l'ordre et l'harmonie dans l'économie lésée.

§ XVI. *D'où la vanité de toute minutieuse anatomie.*

Je puis dire en toute vérité que j'ai été vivement affligé et contrarié à l'apparition de ces grands et fastueux travaux des anatomistes modernes [1], — car j'étais déjà depuis longtemps familiarisé avec les banalités et les vulgaires inanités des chimistes; — mais ce qui a le plus froissé mon esprit, ce sont, non pas tant les minutieuses et naïves recommandations qu'ils adressent aux médecins, que les vaines et ridicules parades qu'ils font en médecine pour se débarrasser en quelque sorte de ce bruyant concours de mots et de préjugés.

J'étais naturellement entraîné par le désir le plus ardent de découvrir la vérité au milieu de cette confusion de choses, et même, à vrai dire, il m'était impossible d'en agir autrement; car comment aurais-je jamais pu y comprendre,

[1] C'est sur ces paroles que se fondent certains reproches adressés de toutes parts à Stahl; il me semble, cependant, en lisant ces lignes, entendre encore la mâle et puissante voix de mon illustre et vénéré maître M. Lordat. Et pourtant, l'on sait que Stahl connaissait et aimait l'anatomie *fine;* il en aurait beaucoup appris sur ce point à bien des modernes. Mais il faut ici bien comprendre le sens de ce langage, du reste si vrai encore aujourd'hui :..... l'anatomie n'est qu'une science *accessoire* à la vraie doctrine médicale.

y discerner quoi que ce soit, sans avoir préalablement une notion claire et précise tant du caractère que de la vertu prétendue inhérente à ces mêmes choses ?

§ XVII. *En quoi est vicieuse l'histoire physique du corps. — 1° On ne détermine pas seulement ce que c'est que la vie.*

Après que je me fus *soigneusement pénétré* de tout ce qui était parvenu en ma connaissance, et que, avec tout le zèle et toute l'application dont j'étais capable, j'eus bien examiné et découvert comment toutes ces considérations se lient entre elles par des rapports de cohérence, et quelle analogie elles ont avec la vérité des choses elles-mêmes; dès-lors je repris ma tranquillité d'esprit, et, mon attention se trouvant pleinement dégagée de toute idée d'objets étrangers, je finis par m'apercevoir qu'un grand nombre de choses d'une assez haute importance se trouvaient en défaut dans l'histoire même de ces faits.

Ce qui me choquait par-dessus tout, c'est que, dans cette théorie physique du corps humain, la *vie,* même dès le début, était passée sous silence, et que je n'en voyais nulle part une définition logique.

J'eus beau chercher en effet, ce fut en vain; car aucun des propagateurs de ces prétendues doctrines n'a jamais dit et démontré *ce que c'est, en quoi consiste, d'où provient,* par quels *modes,* par quels *moyens* se maintient et subsiste ce que nous appelons la *vie;* par quoi, enfin, et sous quel point de vue le corps est dit *vivant*[1].

Or, je l'avoue sincèrement et d'une manière ingénue, *tout ce que je sais* à cet égard, c'est *chez les anciens* que je l'ai puisé[2], c'est à eux *seuls* que je le dois; ce sont eux,

[1] Sujet du 8e doute de Leibnitz (*voy.* T. VI) : Polémique entre Leibnitz et Stahl.

[2] Je prie le lecteur de prendre bien note de cette déclaration, et qu'il se la rappelle en temps et lieu : je prie surtout ceux qui se plaisent à dire que

en effet, qui, les premiers, ont établi cette solennelle distinction dans le corps humain entre le *vivant* et le *mixte*, c'est-à-dire entre les proportions du mélange des particules qui constituent le corps, en tant que *mixte*, et la *vie* elle-même. Ce sont les anciens, je le répète, qui ont d'abord indiqué cette importante distinction; mais ils ont été incomplets à ce sujet, et je trouve qu'ils n'ont pas suffisamment éclairé le fond de cette si intéressante question.

Du reste, je crois réellement que cette distinction du mixte et du vivant, transmise aux anciens eux-mêmes par une tradition plus antique encore comme un reste de la pure vérité[1], a été ainsi réduite peu à peu, à presque rien, tant par la variété des interprétations que par une simple négligence; de sorte qu'aujourd'hui elle ne fait que rappeler à notre mémoire le souvenir de l'importance que l'on a fait jadis de cette distinction si majeure, et nous indiquer combien elle est encore digne de notre attention.

§ XVIII. — 2° *Le vrai caractère et la raison de la mixtion ont été négligés. — Les anciens ont étudié les éléments constitutifs du corps; les modernes ne se sont occupés que de sa structure.*

A côté de cet inconvénient et de cette défectuosité si flagrante se trouvait encore un autre vice non moins capital, au point de vue de la science et de sa haute dignité: je veux parler de la coupable négligence apportée par les médecins, touchant le vrai *caractère* de la *mixtion* humaine, en vertu de laquelle la *corporéité* doit être distinguée de la *vitalité*.

Stahl n'était point un homme érudit et qu'il ne lisait pas (les bons auteurs), d'apprécier convenablement cette solennelle proposition dès le début de ses œuvres, alors qu'il s'occupe à chasser du sanctuaire tout ce qui lui est étranger.

[1] Stahl doit, sans doute, faire allusion ici aux paroles de la Genèse ou de quelque livre sacré; il songe aussi certainement aux traités hippocratiques, pour ceux qui sont venus après cette époque.

Les anciens et les modernes ont bien dit quelque chose à cet égard, mais ni les uns ni les autres n'ont jamais eu réellement à cœur la grande affaire de la vie.

Les premiers, en effet, ne se sont occupés de la matière en elle-même qu'à un point de vue éloigné, et des éléments communs à tous les corps que d'une manière très-générale; tandis que les modernes, tantôt ne faisant aucun cas de la matière, tantôt ne l'appréciant que sous des rapports étranges, ne se sont principalement et uniquement occupés que de la forme matérielle du corps, je veux dire de sa structure ; mais ni les uns ni les autres n'ont rien prouvé, n'ont rien solidement démontré.

Or, comme les anciens, d'après leur vague allégation de l'existence, dans l'univers, d'une matière première commune à tous les êtres, n'ont laissé ni l'occasion ni la raison d'établir la doctrine de ce mixte très-spécial du corps humain, en la léguant à la postérité; de même aussi il m'a paru très-surprenant que les modernes se livrassent avec une si grande ardeur aux curieuses investigations de la simple structure du corps, et qu'ils fissent avec une si scrupuleuse attention la description des diverses parties qui le composent. Aucun d'eux cependant ne nous a encore appris quelle est la cause efficiente de cette structure du corps ; tous ont hésité, ont négligé même, et ont été bien embarrassés pour donner une explication plausible sur les fins véritables et les usages évidemment nécessaires des diverses parties de cette structure.

Mais ces divers auteurs se sont trouvés néanmoins d'accord sur ce fait, savoir : qu'ils n'ont pu ni trouver ni nous fournir une raison quelconque de la mixtion du corps de l'homme; ils ont avoué encore, tous ensemble, ou qu'ils n'ont pas pu établir, ou qu'ils ne se sont pas même donné la peine de chercher l'importante et indispensable distinction entre le mixte et le vivant du corps.

§ XIX. *Cela s'explique par un fait semblable.*

Dans l'arrangement, la combinaison ou la distribution et la division des quantités numériques, il arrive habituellement qu'une trop grande négligence dans le calcul des premiers nombres suffit non-seulement pour altérer et dénaturer complètement la somme collective, mais encore pour que l'erreur du calcul augmente d'une manière si progressive, que plus on avance dans l'opération, plus on s'éloigne de la vérité. L'expérience nous démontre que cela se passe de la même manière tant dans les arts que dans les sciences.

C'est ainsi que, comme je l'ai déjà dit, lorsqu'on s'appuie sur des faits étrangers à la médecine, ou bien tout en ayant recours aux vrais principes, lorsqu'on affecte de les oublier, de les négliger sans scrupule, il ne peut jamais en résulter quelque chose de solide, fondé d'ailleurs sur des bases aussi légères, sur l'abîme de fondements qui n'existent même déjà plus.

§ XX. *On n'a point observé, à l'égard de la proportion du mélange des corpuscules du corps, que, quoique essentiellement corruptibles, ils ne se corrompent cependant pas.*

Ce qui prouve combien les uns et les autres se sont éloignés du but vers lequel je m'efforce de tendre sans cesse, c'est que, malgré leurs labeurs, malgré leurs sérieuses et pénibles spéculations, ils ne se sont jamais livrés eux-mêmes à d'importantes considérations à ce sujet, bien loin qu'ils l'aient jamais recommandé à l'observation des autres dans l'intention arrêtée de savoir d'où vient que le corps humain, considéré en lui-même au point de vue de la matière, *soit réellement une chose corruptible,* et comment il se fait, au contraire, que l'affaire se passe tout autrement; de telle sorte, dis-je, que ce corps matériel, *si disposé* d'ailleurs *à la corruption,* malgré cette *étonnante aptitude*, *ne subisse*

jamais cet effet d'imminente corruptibilité, qu'il résiste à une si profonde disposition à la pourriture, et que, sans en être atteint ni souillé, il subsiste enfin et dure ainsi pendant une longue série d'années.

§ XXI. *L'utilité des excrétions n'a pas été dignement considérée.*

Ces deux fautes capitales une fois commises, il ne pouvait qu'en résulter une troisième, non moins grande par son caractère et non moins profonde, savoir : la *négligence* presque absolue de la *véritable utilité,* de l'efficacité réelle, et surtout de l'importance, de la dignité des *excrétions,* au point de vue de l'économie vitale, je veux dire de la *vie.*

Tant s'en est fallu que, après un pareil oubli de l'usage réel, de la nécessité même des excrétions, l'on ait pu jamais parvenir à s'élever à la sérieuse contemplation de l'affaire universelle de la vie, ni même déterminer par ce moyen, ni *ce que c'est que la vie* et *par quels moyens elle se maintient,* ni même quel est son *principe* et sa *fin.*

§ XXII. *C'est ainsi que l'on n'a jamais pu parvenir à distinguer le vrai mécanisme de l'organisme.*

Les modernes ont beaucoup mais vaguement parlé de la *force mécanique;* et, comme tout ce qu'ils ont pu en dire çà et là reste sans fruit, tombe et s'évanouit en de stériles considérations, il ressort, d'une manière non équivoque, du sujet qui nous occupe ici, une preuve certaine de ce fait, savoir : que toute spéculation dénuée de principe vrai est peu profitable à la science et à l'art.

Or, cette grande et admirable œuvre, sur laquelle reposent et la véritable anthropologie et la réalité, la simplicité, l'efficacité de l'art médical, ne s'accomplit très-certainement que par l'action d'un pur mécanisme plutôt que par une force quelconque de cohésion physique, matérielle et cor-

porelle, en tant que action corporelle; mais je vois régner de toutes parts, chez les modernes, un silence absolu touchant cette matière, et l'esprit humain se livre dès-lors à des considérations tout-à-fait étrangères au sujet, plutôt que de s'appliquer strictement à la juste appréciation de la vérité de tous les phénomènes de la vie.

§ XXIII. *En anthropologie physique, on doit éviter tout ce qui lui est étranger.*

Telle est en toute vérité la source de cette première faute que je viens de signaler, et en vue de laquelle je recommande avec tant d'instance d'éviter cette espèce de *violation* scientifique, au moyen de laquelle on introduit sans cesse dans l'étude de l'*anthropologie* physique bien des choses qui lui sont tout-à-fait étrangères, qui ont du reste très-peu d'analogie avec la constitution toute particulière du corps humain, et qui, pour le moins, lui sont aussi peu convenables que peu familières. Mais, qui plus est encore, la plupart de ces spéculations introduites ainsi témérairement dans le domaine de la science anthropologique, n'ont aucune espèce de rapport avec la contemplation du corps humain au point de vue médical; et si parfois elles renferment quelque chose de vrai, c'est plutôt sous le simple rapport d'un exposé historique et physique que sous celui de l'intention et de la fin directe de l'art médical, ainsi que de ce qui constitue son véritable *sujet* et son *objet* propre.

§ XXIV. *Moyen de corriger ces abus.*

Il ne me sied point ici d'insister plus long-temps sur les vices radicaux de l'anthropologie physique; qu'il me soit permis seulement de répéter encore que je conseille tout particulièrement qu'on s'efforce de parvenir à la véritable intelligence des choses dont je viens de m'occuper dans ces derniers paragraphes: je veux dire, à la connaissance de la

mixtion humaine, ou tout au moins *animale,* des principes qui lui sont propres et des lois qui président à son existence; je recommande spécialement, en outre, qu'on s'occupe de la *vie,* qu'on s'applique à rechercher ce qu'elle est dans le corps qui à cause d'*elle* est dit *vivant ;* je ne saurais trop conseiller, enfin, que l'on s'applique presque d'une manière absolue à l'appréciation de ces moyens proportionnels, de la raison instrumentale, dis-je, vraiment et purement mécanico-organique, qui maintient la vie et préserve ainsi le corps de la corruption [1].

Ce n'est qu'à l'aide de ces nobles et sérieuses contemplations qu'on pourra réellement voir vivre et refleurir cette science physique, de laquelle on pourra dire en toute vérité que là où le physicien finit, le médecin commence.

§ XXV. *Conseils et exhortations.*

Il est de la plus haute convenance, je dirai même il est absolument nécessaire, de consacrer, d'une part, la plus grande partie de son temps et de ses labeurs à l'étude de la doctrine médicale, afin de ne point la surcharger et l'embarrasser de matières qui lui sont complètement étrangères; car il n'est que trop vrai, hélas! que la vie est courte et que l'art est long [2]. Mais il convient aussi, d'un autre côté, de prendre bien garde que ces choses étrangères à la science et à l'art, une fois introduites, n'y soient admises (ce qui arrive presque toujours) comme naturelles et domestiques; qu'elles ne nous enlèvent tout espoir d'établir de solides fondements, et ne nous fassent prendre le change, en nous imposant d'une manière tyrannique et absolue cette opinion : qu'il n'y a plus aucun moyen de rien comprendre en médecine, dès le moment que ces allégations qui lui sont étran-

[1] Sujet du 9me doute de Leibnitz. (*Voy.* T. VI.)

[2] Hippocrate : Ὁ βίος βραχὺς, ἡ δὲ τέχνη μακρὴ (1er Aph.).

gères et que de telles interprétations n'aboutissent à aucun résultat positif.

Il ne se trouvera personne, je pense, qui ose se persuader que l'on doive prendre une pareille assertion en sérieuse considération, et que l'on puisse impunément poser de semblables conditions à ce qui fait le sujet des études médicales; alors que naguère encore la fin du XVIIe siècle n'a pas craint de nous promettre solennellement que la science s'élèverait progressivement à son plus haut degré de gloire et de perfectionnement, et jusqu'à l'évidence même la plus palpable, à l'ombre de ces subtiles théories.

§ XXVI. *La vérité une fois connue ne doit pas être lâchement abandonnée.*

Mais, hélas! que sont devenues et ces promesses et ces folles spéculations?... Et ne voyez-vous pas aujourd'hui ces mêmes hommes séduits jadis par l'amour d'une bruyante gloire et par l'ardeur insatiable d'atteindre vers ce but, plutôt qu'inspirés et soutenus dans leurs efforts par le louable désir de venir en aide à la vraie méthode scientifique; ne les voyez-vous pas, dis-je, ces mêmes hommes qui, hier encore armés de leur vague et frivole appareil d'un verbiage oiseux, dont la force immobile égale la fixité du courage, semblaient insulter à la perpétuité d'une vérité immuable et invincible, toute radieuse de son plus pur éclat, appuyée sur cette phalange indomptable de faits...., se taire maintenant, et profitant du désordre qui règne dans leurs rangs, ne plus opposer aucune résistance à l'ennemi et battre honteusement en retraite? Ne les voyez-vous pas dans leur déroute désespérée jeter des cris d'alarme, afin de tâcher de rallier ainsi, d'une manière insidieuse, l'ennemi dans leur propre camp? Il n'est pas de machination qu'ils ne s'efforcent de mettre en œuvre, et leur stratégie aux abois ne manque pas, dans l'élan d'une singulière

indignation, d'insinuer dans l'esprit des juges cette défense aussi ridicule qu'insidieuse à laquelle on a recours dans tous les temps, savoir : que les vaincus, recommandables non pas tant à cause d'une juste espérance de bonne foi, qu'à cause même de leurs dissidences d'opinions, doivent être, en tant que vaincus, non-seulement admis comme membres de la société, mais encore reconnus comme concitoyens.

Oh ! mais sont-ce bien là les lois qui régissent la société? La vérité est une ; il est donc de toute nécessité de la confesser publiquement, et de passer franchement dans son camp, si l'on veut jouir désormais d'une paix durable et vraie : « *Una est veritas, in hujus castra transire oportet si » vera pax et fida placet* [1]. »

§ XXVII. *L'anatomie prouve que ce qui est réellement du domaine de la physique est, par cela même, quoique vrai, inutile à l'art médical.*

C'est à la face du soleil que la vérité se plaît à étaler la justice et l'équité des choses.

Pour donner une preuve de la justesse de cette assertion, il me suffira certainement de démontrer d'une manière sensible comment certaines choses peuvent réellement exister même dans le corps humain, et comment il se fait que ces mêmes choses, réellement existantes, sont regardées par l'étude physique des corps, non-seulement comme utiles, mais, qui plus est, comme nécessaires, à moins qu'on ne veuille mutiler l'histoire naturelle ; tandis que cependant ces mêmes choses-là sont en toute vérité, d'une part, entièrement inutiles et étrangères à l'*objet* et au *but* médical, et que, d'autre part, elles jettent effectivement une certaine confusion dans la méthode médicale ; qu'elles font souvent le désespoir de l'homme de l'art, qui doute désormais de

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. XII.

tous ses efforts, même les plus généreux, et finit par ne plus croire à la possibilité de toute intervention efficace.

Or, *l'anatomie moderne, avec ses recherches si minutieuses,* fourmille d'exemples de cette nature. Nous y trouvons, il est vrai, la description de bien des choses qui servent à nos usages particuliers, et c'est même parmi ces faits qu'elle s'efforce de nous offrir, que je vais choisir un exemple à l'aide duquel je démontrerai que c'a été toujours en vain qu'elle s'est exercée à des recherches qui n'ont eu aucun résultat avantageux pour la médecine proprement dite [1].

§ XXVIII. *Preuve tirée de la structure des muscles.*

L'anatomie, dans l'élan de ses curieuses et minutieuses investigations, a scruté avec avidité la *structure intime des muscles,* et, d'après ses recherches, elle a fait en sorte d'établir en première ligne ces deux faits, savoir : que, au point de vue des fibres ténues et imperceptibles qui constituent la structure des muscles, 1° leur nombre, leur site et l'ordre qui préside à leur arrangement ainsi qu'à leur agencement, sont dans des conditions mochlico-mécaniques telles; que 2° non-seulement la grande force motrice du corps a son point d'appui général dans le nombre, le site, l'ordre et l'agencement de ces puissants leviers, mais encore, et surtout d'une manière spéciale, dans cette petite masse vraiment si surprenante de leurs fibrilles les plus déliées.

Or, je le demande, lorsqu'il arrive (ainsi qu'on a l'occasion de le voir chaque jour) que la masse musculaire ainsi constituée reçoit une blessure quelconque, et que même elle est atteinte d'une lésion grave et profonde qui exige de faire appel aux lumières du médecin; je le demande,

[1] Sujet du 10e doute de Leibnitz. (*Voy*. T. VI.)

[2] Sujet du 11e doute de Leibnitz. (*Voy*. T. VI.)

dis-je, de quelle utilité est alors pour l'homme de l'art une connaissance anatomique si minutieuse.

Supposons, pour un instant, que le médecin anatomiste parvienne à connaître parfaitement — chose d'ailleurs impossible — le nombre exact des petites fibres qui composent un muscle : comment pourra-t-il compter d'une manière précise celles qui auront été lésées ou coupées dans une blessure quelconque? Et, en admettant même la possibilité de ce fait, comment, par quel moyen parviendra-t-il à bien reconnaître et à distinguer les extrémités respectives de chacune de ces fibres, afin qu'elles puissent dûment et convenablement correspondre et se rejoindre chacune à chacune?

Supposons enfin que l'homme de l'art puisse atteindre à ce degré de perfection : mais encore une fois comment s'y prendra-t-il pour rétablir le tout dans son état et dans l'ordre primitif? Quels seront ses moyens assez ingénieux pour parvenir à souder chaque fibrille avec sa véritable portion correspondante, et comment rétablira-t-il ce faisceau charnu dans son état naturel de solidité, avec toutes les conditions voulues de consistance et de juste connexité[1]?

§ XXIX. *Par la raison même que cette connaissance n'est d'aucune utilité, elle peut, dès-lors, devenir nuisible.*

Puisqu'il est si évident que le médecin ne peut rien obtenir de toutes ses subtiles recherches, et qu'il ne doit jamais rien en espérer de la manière la plus absolue, à quoi bon, certes, quant au but universel de l'art, à quoi bon, dis-je, connaître ou ignorer tous ces détails de fine anatomie?

Or, le mal ne s'arrête pas là, et il y a en ceci des conséquences bien plus graves encore ; car, dès le moment qu'une pareille étude n'offre aucun avantage réel au médecin,

[1] Ceux qui accusent Stahl de ne pas aimer la fine anatomie, devraient trouver un moyen pour rétorquer ces arguments.

elle peut, par ce motif, lui *devenir nuisible,* lors même qu'on ne l'accepte et qu'on ne la considère que sous son plus simple point de vue.

Pour si peu, en effet, qu'on veuille y faire attention, on s'apercevra facilement que non-seulement de telles spéculations ne peuvent être d'aucune utilité réelle au médecin, mais encore celui-ci ne pourra mesurer et comprendre pour sa propre raison combien sont grands les préjudices qu'une pareille théorie peut porter dans son esprit, et en apprécier l'étendue des moyens à employer pour réparer de tels dommages.

Ce qui est plus encore, je prétends que, quelque universelle, quelque vaste et quelque solide que soit la connaissance exacte du médecin touchant la structure intime des muscles, il ne pourra jamais parvenir à voir clairement, ni même à soupçonner raisonnablement quelque chose d'important dans ces vaines théories.

§ XXX. *L'anatomie n'est donc pas absolument indispensable au médecin.*

Pour ne pas perdre et mon temps et ma peine, plus que la chose ne l'exige, en d'inépuisables citations de preuves d'un pareil fait, je couperai court par une seule et dernière assertion bien précise.

Je dirai donc que je nie de la manière la plus formelle que, dans l'universelle *structure,* dans la *structure,* dis-je, et dans la *texture* des diverses parties organiques du corps, — considérées tant d'une *manière spéciale* au point de vue *mécanique* que d'une *manière générale* au point de vue de leur contexture et de leur structure, — il puisse s'y trouver la moindre des choses qui *intéresse* et regarde *directement* le médecin, quelque chose que l'homme de l'art doive *absolument* savoir et ne doive pas absolument ignorer.

Je dis plus encore, et je nie qu'une pareille connaissance

en science anatomique soit jamais d'une utilité notable et réelle au véritable médecin, alors qu'il dirige ses efforts vers la médication, la guérison, le rétablissement, la réparation, la restauration et la prévision même des lésions qui peuvent atteindre l'économie corporelle [1].

Mais j'entends qu'on crie au *paradoxe!* Ah! c'est que j'ai à cœur de distraire la science médicale de ces vaines et oiseuses théories [2] dans lesquelles elle se complaît tant aujourd'hui, et qui, par leur entraînante prolixité, la détournent des études qui devraient faire le seul objet de son incessante application; car la médecine est loin d'être *toute entière* dans ces théories. Or, tel est l'état de la question, et on ne saurait l'envisager autrement sans préjudice pour la vérité.

Ce n'est pas que *je professe le moindre dédain pour l'anatomie,* que j'éprouve pour elle une certaine répugnance ou que j'en proscrive absolument l'étude; ce n'est pas non plus que je veuille qu'on la néglige, non; mais ce qu'il y a de réel et de constant, c'est que je nie formellement que l'anatomie soit une partie *intégrante* de l'art médical, qu'elle lui appartienne en propre et qu'elle lui soit enfin d'une utilité effective, bien loin qu'elle lui soit tout-à-fait indispensable.

Pour exprimer plus explicitement ma pensée, je dirai que tout l'objet de mes désirs et de mes exhortations consiste à éloigner purement et simplement ceux qui se livrent à l'étude de l'art médical, de la contemplation de détails trop délicats et d'une connaissance *trop* minutieuse de l'anatomie,

[1] Sujet de la dernière proposition du 10e doute de Leibnitz (*Voy.* T. VI.)

[2] Que le lecteur ne s'y trompe donc pas: Stahl ne parle ici que de ces vaines et futiles spéculations introduites dans les études médicales par les sectes des matérialistes de son époque; Stahl ne les proscrit réellement de la médecine qu'en tant qu'inutiles et même préjudiciables, mais tant s'en faut qu'il ne veuille point que le médecin ait une connaissance exacte de la structure du corps humain. N'avait-il pas été professeur d'anatomie? Tout homme de sens et de science comprendra et appréciera la haute valeur de ses déclarations.

alors surtout qu'ils y sacrifient *tout* leur labeur, qu'ils en font un exercice exclusif et qu'ils y *perdent* le plus souvent et leur temps et leur peine. Et cela, je le soutiens contrairement à l'opinion de ceux qui s'imaginent que l'anatomie regarde *directement* le médecin, pensant que c'est en elle que repose *uniquement* la vraie science médicale, et laissant même de côté les connaissances les plus nécessaires pour saturer leur esprit de vaines et subtiles spéculations, qu'ils regardent comme la base de la science et de l'art.

§ XXXI. *La chimie est entièrement inutile à la vraie théorie médicale.*

Pour ce qui est de la *chimie*, il est encore vrai de dire que jusqu'à ce jour, cette science doit être regardée comme complètement étrangère et inutile à la vraie théorie médicale [1].

En effet, il est exact et certain d'abord que, à l'aide de la chimie et des doctrines systématiques qu'elle engendre, les médecins n'ont encore pu parvenir à rien établir touchant une vraie et convenable théorie dogmatique, universellement reconnue et liée à la médecine par des rapports naturels; je dois même ajouter ici que, en cherchant à formuler dans leur esprit une idée des divers et faciles changements qu'éprouvent les humeurs dans le corps humain, les chimistes n'ont, jusqu'à ce jour, rien, absolument rien découvert *qui se trouve en parfaite harmonie, soit avec la vérité chimique,* soit même seulement avec quelqu'une des *hypothèses* qu'ils ont adoptées, bien loin, certes, qu'ils y aient pu découvrir

[1] Cette proposition va sans doute provoquer un sentiment de vive indignation chez les chimistes modernes, qui ont prétendu expliquer tout par la chimie, même la vie. Mais qu'ils se consolent et qu'ils apaisent leur injuste inquiétude : celui qui parle ici, philosophe, chimiste et médecin, n'est pas l'ennemi du progrès; non, il a été surnommé par bien des savants l'étoile polaire du XVIII[e] siècle, et je ne sache que, en tant que chimiste surtout, Stahl n'ait pas mérité ce nom glorieux. (*Voy.* Fourcroy, Bertholet, L. Figuier, etc.)

quelque rapport solide avec le caractère propre et réel de la *vie humaine*.

§ XXXII. *Le changement des humeurs est supposé avoir lieu de quatre manières*.

En effet, toutes ces brillantes promesses que nous ont faites avec tant de complaisance et d'emphase tous les chimistes modernes, peuvent aisément se réduire à un très-petit nombre d'opinions, attendu que, en parlant de la *coagulation* de la *masse humorale* par *acidité*, de sa *colliquation* par la *volatilité* de ses principes *alcalins*, de sa *propriété stimulante* par une *acrimonie sulfuro-alcaline* et de sa *mutabilité fermentescible* enfin, ils ne parviendront certainement jamais, au moyen de cette quadruple et toute gratuite supposition trop générale, à persuader à aucun de ceux qui s'occupent sérieusement des objets qui les concernent, que, à l'aide d'une aussi générale indication du second ordre, on puisse parvenir à former et à expliquer autant de modes spéciaux d'altération que les chimistes s'imaginent rencontrer si fréquemment dans cette masse des humeurs.

§ XXXIII. *On prétend que la fermentation produit d'innombrables espèces d'acides*.

C'est ainsi que la chimie, s'évertuant aujourd'hui à créer gratuitement une infinité d'acides dans le corps humain, a tour-à-tour appelé *acide hémicranique*, acide *ophthalmique*, acide *odontalgique*, acide *anginique*, acide *pleurétique*, acide *néphritique*, acide *hystérique*, acide *fixe*, acide *volatil*, acide *vague*, etc., certaines substances auxquelles elle est tout-à-fait incapable d'assigner une origine propre et réelle, à moins qu'elle ne prétende, d'une manière spécieuse, que tout cela a lieu par divers modes de *fermentation*.

Mais, je le demande, qui oserait se contenter d'une

pareille explication ? Car, *à priori,* elle n'est fondée sur aucune vérité, sur aucun fait qui prouve que telle humeur soit toujours disposée à un tel mode de fermentation, et, *à posteriori,* cette interprétation ne s'appuie sur aucune solide expérimentation qui démontre la possibilité de produire de semblables effets à l'aide d'une fermentation artificielle, et que de si nombreuses altérations acides de nos humeurs puissent jamais se manifester dans l'économie vivante humaine sous l'influence d'une fermentation quelconque.

§ XXXIV. *La fermentation acide ne saurait atteindre nos humeurs.*

Or, comme toutes ces expressions ne présentent elles-mêmes en soi rien autre chose qu'une certaine conception très-générale, complètement étrangère à tout usage spécial, à toute perception scientifique, et partant qu'elles sont d'une stérilité presque absolue ; de même, quant au fond, le véritable inconvénient, le vrai mal de la chose consiste en ce que tout cet appareil d'opinions et de paroles, dont on s'applique à faire un si pompeux étalage, n'est qu'un tissu d'erreurs, en opposition complète avec toute espèce de probabilités; attendu que les *humeurs* du corps humain, étant on ne peut plus *étrangères et inaccessibles à toute fermentation acide,* ne se prêtent qu'à une sorte de *coagulation mucilagineuse spontanée,* ou, quand elles tombent sous l'influence d'une fermentation accidentelle, sont soumises à une prompte corruption putride.

C'est ainsi que s'évanouissent toutes ces vaines et stériles spéculations, en face de cette imposante difficulté, qui démontre péremptoirement que, malgré les efforts inouïs de la chimie moderne, on ne saurait donner aucune raison probante, soit même vraisemblable, basée sur ces opinions, non-seulement de la rareté remarquable de pareils genres de fermentation (attendu que toute fermentation est une

action qui se manifeste, avec une énergie spéciale aussi prompte que facile, dès le moment même de son apparition), mais encore de ces sortes de commotions, et surtout de ces divers genres de productions (acides), sous la seule influence des passions de l'âme.

§ XXXV. *L'homme vit de l'usage de substances fermentescibles.*

Puisqu'il est réel, en effet, que l'homme se nourrit particulièrement et vit proprement de substances fermentescibles, et que rien d'absolument étranger aux changements fermentatifs n'est propre à une nutrition convenable du corps entier et surtout du sang; puisque, en outre, chez les personnes qui vivent dans l'abondance, la somptuosité, l'intempérance, et même dans le désordre de la licence, l'usage immodéré (*ingurgitatio*) de substances hétérogènes pourrait très-vraisemblablement fournir matière et donner lieu à une infinité de cas de ces sortes de fermentation, rien ne devrait être plus fréquent que les exemples de la formation de ces diverses altérations acides de nos humeurs; tandis que l'expérience journalière nous démontre, d'une manière aussi certaine que surprenante, que les affections de ce genre sont très-rares, bien loin de se produire à toute heure, à l'occasion de ces divers actes fermentatifs et des fréquentes secousses qu'ils devraient provoquer dans le corps.

§ XXXVI. *L'infréquence des maladies déjoue ces changements fermentatifs.*

Une chose, par-dessus toutes, mérite de fixer ici notre attention : je veux parler de cette étonnante et remarquable *infréquence* des maladies. Cette circonstance, dis-je, est très-digne d'éveiller la sollicitude la plus scrupuleuse des médecins éclairés.

N'est-ce pas pour cette raison, en effet, que l'on voit non-seulement un seul et même individu vivre très-long-temps sans être atteint de fréquentes maladies, et être spécialement à l'abri d'un grand nombre d'entre elles; mais n'est-ce point encore pour ce même motif que l'on peut constater tous les jours que la plupart des hommes jouissant d'ailleurs d'une santé robuste, et exempts de toute espèce d'atteinte fâcheuse, passent de longues années sans éprouver la moindre affection morbide ?

Ce qui est plus surprenant encore, ne voyons-nous pas journellement nombre d'individus qui, privés en apparence des indices physiques de la force corporelle, et usant leur vie par de graves et téméraires écarts, n'en vivent pas moins long-temps pour cela exempts de toute espèce de maladie ? Or, je le demande, comment cela pourrait-il avoir lieu ?... Et ne serait-ce pas une chose réellement impossible, si cette prétendue inconstance ou mutabilité humorale, et surtout si cette altération, si prompte d'ailleurs, avait lieu à l'occasion d'une perturbation fermentative.

§ XXXVII. *Le retour périodique de diverses affections, et celui de certaines maladies par les passions de l'âme, n'ont aucune espèce de rapport avec cette altération des humeurs.*

Comme je n'ai rien dit jusqu'ici de ces deux circonstances solennelles de la plupart des affections morbides, qui sont hypothétiquement attribuées par les Iatrochimistes à la corruption fermentescible des humeurs, circonstances aussi éloignées d'une pareille conception que le ciel l'est de la terre, je me permettrai de les citer ici; ce sont : 1° le *retour de telles maladies à des périodes fixes,* sans être néanmoins déterminées par aucune raison spécifique constante, mais ayant quelque chose de particulier dans chaque individu, ou du moins manifestant dans le nombre plusieurs espèces, qui n'ont pas même devers elles un caractère

absolument spécifique ; 2° non-seulement la *provocation,* mais encore la *rechute*, et même la *récidive (par de graves perturbations et commotions de l'âme)* de ces sortes de *maladies* que l'on se plaît parfois à attribuer à l'acte fermentatif.

Certes, je voudrais bien que quelqu'un pût jamais m'indiquer quelle est l'analogie de rapports et de convenance qui existe ou paraît exister entre ces deux circonstances pathogéniques, et ces gratuites suppositions d'altération des humeurs, ne s'accomplissant d'ailleurs que sous la seule influence des phénomènes grossiers et sensibles d'une fermentation préalable. Tant est étrangère et nuisible à la véritable doctrine médicale cette vaine théorie chimique, tant il est vrai enfin que cette fausse théorie n'offre à l'art de guérir aucune espèce de garantie sérieuse, bien loin de lui être d'une utilité réelle et effective !

§ XXXVIII. *Choses du domaine vraiment médical.*

Comme ceci en vaut la peine, et qu'il convient grandement d'établir ici quelque raison positive de la différence vraie et indubitable qui distingue la *théorie médicale* de tout ce qui est *en dehors* de son domaine, il m'a paru que je pourrais m'élever à la hauteur et à l'importance de ce fait, si je parvenais à établir la véritable raison de cette différence, en lui accordant une sérieuse considération et en en recommandant expressément l'étude et la méditation.

Je pose donc en principe qu'on ne doit donner le nom de vraiment *médical* qu'à ce qui est absolument du domaine de la science médicale, et qui conduit directement au seul et unique but de l'art avec lequel il a certains rapports de convenance et d'utilité.

Or, le but de l'art médical consiste à prévenir, combattre, chasser et réparer enfin soigneusement et normalement les *lésions* qui menacent d'envahir et d'altérer le corps humain, soit dans l'intégrité de ses organes, soit même dans ses

actions vitales, ou qui ont déjà produit leur effet. L'on parvient à ce résultat désiré lorsqu'on suit la méthode natu relle basée sur une *solide et infaillible expérience*, et que l'on suit surtout les bienfaisantes inspirations d'une saine raison.

Je dis enfin, touchant cette considération, que les seules spéculations et les vrais moyens contemplatifs qui conduisent le plus sûrement au véritable but de l'art médical, ce sont celles qui ont avec ce dernier les rapports les plus intimes de convenance et d'utilité réelle.

§ XXXIX. *Choses étrangères et même opposées à la théorie médicale.*

Je soutiens donc que, quelle que soit d'ailleurs l'importance d'une science, quelque étendues et profondes que soient les connaissances qu'elle embrasse dans son domaine, quelque spécieuses que puissent être ses prétentions, quelque curieux que puissent paraître les faits sur lesquels elle repose, quelque habiles et solides que soient les arguments qui viennent à son appui, et quelque convaincantes enfin que soient les expérimentations sur lesquelles elle se base, je soutiens, dis-je, et je prétends que cette science, avec tout ce brillant étalage de mots, d'érudition, de raisonnements spécieux et d'expérimentations, n'appartient pas directement à l'usage de l'*art médical*, dès le moment qu'elle n'a avec celui-ci aucun rapport naturel de *connexité*, de *convenance* et de *réelle utilité*. J'ose, de plus, affirmer que cette science devient *superflue* et même *nuisible*, par le fait de son inutilité, à la bonne *théorie médicale*, qui embrasse les raisons de la pratique et de ses résultats; et, chose remarquable enfin, plus ces vérités expérimentales sont rapprochées de la science médicale par leur faux air de ressemblance avec ce qui est de l'usage médical, plus elles troublent l'harmonie des choses, c'est-à-dire plus elles les embarrassent de rapports étrangers

au but purement médical, et, par là, elles parviennent bien souvent aussi à pousser le médecin dans un sens inverse et tout opposé à la fin qu'il se propose, ainsi qu'à jeter la confusion dans son esprit et à le détourner du vrai but final de l'art, lorsqu'il n'a pas de solides connaissances de ce véritable but et des saines théories qui l'y conduisent directement.

Mais quelle est donc et quelle pourra jamais être la véritable utilité, la puissance réelle de ces spéculations de la chimie appliquée à la médecine ? Parviendra-t-elle à nous apprendre à guérir les ulcères? Non, certes; car ce n'est point par l'ignorance ou la négligence des vrais principes de l'art que l'on pourra réussir à traiter avantageusement ce genre de lésion et à arrêter la corruption des tissus organiques, qui fait des progrès d'autant plus prompts et d'autant plus graves que le mal a revêtu un caractère malin et invétéré.

Non, la chimie ne parviendra jamais à de pareils résultats, car sa doctrine n'est rien plus qu'*étrangère* à la saine théorie médicale ; et c'est là pourtant ce qu'elle fait maintenant, ce qu'elle a prétendu faire jusqu'ici, ce qu'elle fera toujours[1].

Mais, vains efforts, inutiles labeurs[2] ! L'iatrochimie n'a été qu'un leurre lancé jusqu'à ce jour aux imaginations faciles et crédules; et ne voit-on pas encore en ce moment une grande partie de nos savants modernes se laisser prendre à cet appât trompeur, sans s'apercevoir seulement qu'ils s'éloignent de la vraie science médicale, qui seule peut satisfaire à leur universelle attente?

Telle est, en peu de mots, cette fictive théorie, cette vaine spéculation qui, à l'aide de quelques indices spécieux d'évidence et de vérité, s'est furtivement insinuée dans le domaine médical avec la prétention de se faire regarder comme *de la*

[1] *Non potest hoc facere ἀλλοτρίωσις illa, sed facit, fecit, faciet.*

[2] *Voy.* T. VIII, Comment. XIII.

maison, et qui, enfin, a poussé ses prétentions et ses exigences jusqu'à vouloir régner en maîtresse absolue, en arbitre suprême, s'imposant désormais comme seule utile et nécessaire à l'art.

§ XL. *La pratique des anciens était mieux fondée sur la bonne expérience que celle des modernes.*

L'erreur ne pouvait s'arrêter en si beau chemin, et ce serait certes bien peu de chose si tout le mal était là; car il ne serait alors resté que ce vieux sujet de plainte : « que » la théorie n'est point en harmonie avec la pratique, et que » celle-ci est forcée de ne s'appuyer que sur la seule expé- » rience. » Mais l'allure des choses a bien changé de physionomie, depuis que les fauteurs d'une telle doctrine ont voulu rejeter ce reproche, en prétendant établir (ce qui est bien digne de remarque) sur leurs folles opinions et leurs spéculations imaginaires une pratique médicale qui fût en accord parfait avec leurs principes.

Cependant, s'il était vrai que de cet antique désaccord entre la théorie et la pratique il résultât malheureusement que la science ne pût fournir aucun fondement solide et avantageux à l'art, il arriverait néanmoins que la pratique médicale ne cesserait de faire d'heureux progrès tant qu'elle s'appuierait sur une bonne expérience, et que, imitant ou exécutant habilement les enseignements que celle-ci lui montre, elle parviendrait à produire les effets désirés calqués sur les opérations de la nature.

§ XLI. *La pratique moderne repose sur de nouveaux essais et sur une expérience fallacieuse; elle ne réussit qu'en des occasions tout-à-fait rares et extraordinaires.*

Dans une telle pratique, fondée sur des théories tout-à-fait étrangères à la vraie science médicale et avec lesquelles elle semble néanmoins avoir les rapports les plus intimes,

il est à craindre, à redouter même ce grave inconvénient, savoir : qu'elle ne s'appuie sur une expérience fallacieuse, qu'elle n'atteigne jamais (ceci soit dit sans métaphore et dans son vrai sens littéral) aux véritables fins vers lesquelles tendent tous ses efforts, et qu'elle ne réussisse point enfin à obtenir un fait vraiment expérimental. Cela peut paraître dur et bien difficile à quelques-uns, mais c'est là l'exacte vérité. Les choses se passeront toujours ainsi, dans ce cas, à moins que la nature, à l'aide d'*efforts*, de *mouvements successifs* et de *résultats anormaux* (étrangers, sous tout point de vue, à une pareille théorie et à une telle pratique), n'obtienne *une issue* avantageuse, ou plutôt, en d'autres termes, ne parvienne à une conséquence éventuellement favorable à cette pratique téméraire, ou bien encore, à moins que les ardents fauteurs de pareilles doctrines, ayant retenu dans leur esprit quelque chose de la pratique et de la sage *expérience des anciens*, ne l'aient complaisamment adapté à leurs idées systématiques, et n'obtiennent ainsi quelque heureux résultat que d'*autres* plus opiniâtres ne rougissent pas d'attribuer à leur *méthode toute récente*. Ce n'est, dis-je, qu'à l'aide de ces deux seules conditions ci-dessus que les modernes pourront espérer jamais d'obtenir des résultats satisfaisants.

§ XLII. *Principes d'une théorie étrangère à la médecine. on dit trop généralement que le mouvement c'est la vie.*

Comme la vraie doctrine médicale doit reposer sur des principes et des fondements plus vrais, plus certains et plus constants que ceux sur lesquels repose toute théorie étrangère à cette doctrine et qui en sont bien différents, il me paraît qu'il ne sera pas hors de propos de signaler brièvement ici les principes fondamentaux de la vraie théorie médicale, et de donner en même temps une raison explicative de leur différence avec les idées qui lui sont étrangères,

ainsi qu'avec la vaine et futile expérience qui semble leur servir de guide.

Ceux qui possèdent une notion générale quelconque touchant le phénomène de la *vie,* ont la coutume de dire que *la vie consiste dans le mouvement.*

Or, si nous acceptons ces mots dans leur vrai sens médical; si, dis-je, nous accordons que ces mouvements soient destinés à sauver la vie, ou du moins à combattre les pénibles épreuves qu'elle subit et à rendre ainsi à la vie sa pleine liberté, il faudra donc veiller avec la plus grande sollicitude à ces *mouvements vitaux,* afin qu'ils puissent avoir lieu et s'exécuter *régulièrement, librement, sans entrave, en toute sécurité et sans aucun inconvénient.*

§ XLIII. *Le mouvement ne dépend pas de la proportion de la matière.*

Les partisans des théories médicales modernes prétendent, de leur côté, expliquer la *vie* par le moyen d'une disposition particulière de la crase des matières corporelles propres à être mues; proportion matérielle qu'il s'agit de conserver et de rétablir, afin de la rendre incapable de mettre obstacle aux mouvements, et qu'elle leur soit, au contraire, favorable, en leur assurant la liberté d'exécution.

C'est ici qu'errent évidemment, d'une manière grossière, ces hommes systématiques, quand ils supposent que toute l'énergie du mouvement dépend purement et simplement d'une juste proportion de la matière et de la bonne disposition des organes corporels. De telle sorte (comme on le dit dans nos écoles) que, dans la suite, le mouvement persiste naturellement dans son état normal par la vraie et intègre proportion actuelle de la matière; et si jamais le mouvement reçoit quelques atteintes fâcheuses, une fois que la matière est rétablie dans son état primitif, le mouvement reprend

alors sa marche ordinaire, rentre dans son intégrité normale et continue ses évolutions.

§ XLIV. *Ce sont les passions de l'âme et l'habitude qui altèrent les mouvements.*

Ce qu'il y a de bien vrai, c'est que la vanité de ces opinions est pleinement prouvée, non-seulement par la plus simple expérience, qui s'appuie sur la vérité des faits, mais encore par les nombreux exemples journaliers vulgairement connus et avérés; car tout le monde sait que, sans qu'il y ait aucun vice ni aucune altération réelle et même simplement probable, sans qu'il existe, dis-je, aucune lésion matérielle et proportionnée des humeurs et des organes, les mouvements peuvent très-bien, *à priori*, être violemment surexcités et, dès-lors, puissamment enrayés, et qu'on les voit de jour en jour, que dis-je? d'heure en heure, sortir en général de leur marche habituelle et de leur allure normale. Or, il est universellement reconnu que de tels phénomènes sont directement produits tant par les *passions de l'âme* que par l'*habitude*. D'où je conclus avec raison qu'à ce point de vue, l'opinion des modernes ne saurait arriver à démontrer d'une manière certaine tout le fond d'une question si importante, unique but de ses recherches : je veux dire qu'elle ne pourra jamais parvenir à expliquer la vie d'une manière satisfaisante et claire, à l'aide d'une pareille méthode, appuyée sur une simple considération matérielle du corps.

§ XLV. *Fictions obscures touchant les vices des matières et touchant les corrections de ces vices.*

Toute l'erreur n'est pas là seulement : à cette difficulté vient s'en joindre encore une autre, non moins sérieuse et importante, savoir : Quelles doivent être et quelles sont habituellement ces *altérations matérielles* qui, en enrayant les

mouvements, donnent lieu à tant d'espèces de dérangements et sont la cause de tant de maladies et de tant de symptômes morbides? En outre, de quelle manière peut-on remédier à chacune de ces lésions organiques? Par quel moyen *correctif* ou simplement *altérant,* par quelle transformation de la *crase* ainsi viciée, — le tout basé sur des idées dont nous venons de parler, — par quel changement enfin parviendra-t-on à accomplir cette œuvre par les mouvements vitaux, et comment ramènera-t-on le corps dans un état normal et satisfaisant? Or, ceux qui caressent de pareilles opinions n'ont rien autre dans la pensée que de venir au secours de la matière corporelle ainsi altérée, et d'en réparer, à l'aide de divers remèdes matériels, les dégâts, les vices profonds que, dans leurs hypothèses erronées, ils avaient supposé exister. Du moins sont-ils conséquents avec eux-mêmes, car, admettant en principe un *vice matériel,* ils doivent avoir nécessairement recours aux moyens propres à y remédier.

§ XLVI. *La nature agit bien autrement; ce n'est point par le mouvement en général, ni par la circulation du sang en particulier, mais bien par sa propre énergie et à l'aide des excrétions, qu'elle opère le phénomène de la vie.*

Voilà donc à quoi se bornent les inventions et les ressources de l'art humain! Mais il en est bien autrement de la *nature, auteur et soutien de notre vie,* de la *nature animale,* dis-je, c'est-à-dire de l'*âme.*

C'est par le mouvement, en effet, que l'*âme humaine* accomplit son œuvre *dans* et *sur* le corps, autant et aussi long-temps qu'elle le peut; mais on ne saurait dire d'une manière absolue et vraie que le *mouvement* c'est la *vie,* dans le vrai sens de ce mot. C'est encore par le *mouvement circulatoire des humeurs* que la *nature* opère le phénomène de la vie; mais ce n'est point une raison pour cela de dire que la *circulation des humeurs* c'est la *vie,* car elle n'en est

qu'un simple instrument, voire même éloigné. La *nature animale,* enfin, préside à l'existence, à la durée de l'être, et l'entretient au moyen d'*incessantes sécrétions* et d'*excrétions convenables* des matières non-seulement *inutiles*, mais encore *nuisibles* : personne, néanmoins, n'oserait soutenir que ces excrétions et ces sécrétions constituent la vie ; elles n'en sont réellement que le suprême et plus immédiat *instrument*, auquel la nature a recours pour rejeter au-dehors tout ce qui lui est impropre et étranger, pour retenir et assimiler au-dedans tout ce qui est utile en vue de la conservation du corps.

C'est donc de cette manière que s'accomplit la *vie,* ce grand phénomène de la *conservation du corps humain* et de sa *mixtion :* c'est ainsi que s'effectue sa *préservation* contre toute corruption, à laquelle il est d'ailleurs si naturellement exposé par sa propre constitution matérielle.

§ XLVII. *Raison de cette conservation vitale.*

Tels sont les mouvements, telle est la méthode que la nature met en usage pour conserver le corps, pour le préserver des atteintes fâcheuses auxquelles il est exposé, pour le délivrer enfin des lésions qui sont sur le point de l'envahir, ainsi que de celles qui ont déjà pénétré dans les parties fluides ou d'apparence fluide de l'économie corporelle; car, pour ce qui regarde les altérations des parties solides, pour si profondes qu'elles soient, la nature seule y satisfait directement et d'une manière absolue, et l'art médical ne possède *aucun* moyen de secours qui soit capable, en cas de *suspension* ou d'*arrêt,* de continuer et d'achever l'œuvre de la nature, bien loin de pouvoir la remplacer complètement et dignement. Or, on ne saurait nier que la nature soit guidée dans ses opérations et dans sa méthode par une saine *raison* qui en est le véritable auteur.

Qu'y a-t-il, en effet, de plus raisonnable et de plus

certain que ceci, savoir : qu'une chose quelconque est d'autant plus sûrement privée des moyens de nuire à l'économie vivante, qu'elle en est séparée et éloignée, de sorte qu'elle ne soit plus en contact avec le corps et qu'elle ne puisse plus agir sur lui d'une manière immédiate et certaine? C'est pourquoi il est encore plus naturel et plus vrai de dire que tout ce qui est capable de nuire doit être irrévocablement et entièrement chassé du corps par la nature, plutôt que de penser que, dans sa sollicitude, cette puissance conservatrice de la vie emploie tous ses labeurs et ses pénibles efforts à un indolent et très-douteux changement en bien de la substance corporelle lésée[1].

§ XLVIII. *La correction des matières nuisibles est difficile et douteuse.*

Or, n'est-il point irrationnel de prétendre ramener dans leur état normal et leur parfaite intégrité, — par des efforts obstinés et une application assidue, — les parties de l'économie profondément altérées, alors que, moyennant un régime journalier très-simple, la nature a le pouvoir de réparer et de rétablir d'une manière complète les choses dans un état satisfaisant, et de les rendre très-propres à la conservation de l'économie corporelle? Quel est l'homme sensé qui ne blâmerait cette espèce d'opiniâtreté; puisque chaque individu possède en lui-même et a, pour ainsi dire, sous la main la faculté et la libre puissance d'user à son gré de toutes les choses nécessaires *à la vie et à la santé?* Pourquoi donc, au lieu d'accepter et de mettre à profit cette faculté, insister si obstinément dans de téméraires essais? Pourquoi courir à la recherche de pareils moyens, qui n'auront jamais d'avantageux résultats au point de vue de l'entier rétablissement des organes lésés? Pourquoi fatiguer son esprit par

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. XIV.

un travail continuel et une constante application à vouloir atteindre une heureuse terminaison, que la nature seule peut, d'ailleurs, obtenir par un mode spontané? A quoi bon tant de sueurs et de veilles pour recueillir et rassembler en corps de doctrine de pareils procédés? Où mèneront enfin tant de labeurs et une telle persistance[1]? Et pourquoi ne pas renoncer à de semblables pratiques, lorsque les conséquences les plus graves suivent le plus souvent cette obstination coupable non-seulement à affronter, mais encore à rechercher témérairement, à provoquer même avec une frivole audace, à prendre enfin sur soi et à subir directement et volontiers tous les funestes dangers qui peuvent résulter d'une expérimentation aussi douteuse que vaine?

§ XLIX. *Cette méthode instinctive de conservation est la même dans tous les êtres animés.*

Combien diffèrent de cette *folle théorie* les procédés qu'emploie la nature humaine, et combien elle met de soin et de sollicitude à ne jamais s'ingérer dans d'autres *voies* et à ne se renfermer dans d'autres *limites* que celles que le Créateur, dans sa suprême sagesse, lui a *montrées* et invariablement *prescrites!*

C'est encore ainsi que, chez les *brutes* en général, cette loi naturelle est strictement observée [2].

Je veux dire que, dans l'universalité des espèces animales, il existe comme chez l'homme une *mixtion* en tout semblable, apte et sujette à de subtiles et faciles altérations : de même et pareillement, ce *moyen*, cette *force*, en tant que

[1] Qu'on n'oublie pas que Stahl parle toujours ici des Iatrochimistes, et tourne en dérision leur théorie et leurs prétentions ridicules.

[2] Il y a des auteurs qui ont osé prétendre, même de nos jours, que Stahl était Cartésien : cette phrase seule prouve combien, au contraire, il était éloigné des idées de ce philosophe, qui s'est plu à ne regarder les bêtes que comme de pures machines. Stahl le dit ici et ailleurs en toutes lettres : « Les »animaux ont tous un principe vital qui préside à la conservation de la vie, »règle et administre toutes les fonctions de leur économie corporelle, etc. »

puissance de *conservation vitale,* est identique partout et pour tous; de telle sorte qu'en éliminant par de perpétuels mouvements de paisibles excrétions tout ce qui paraît devoir être nuisible au corps, cette *force conservatrice naturelle,* après avoir fait disparaître la *cause* morbifique, domine absolument tout l'*effet*, et l'anéantit certainement beaucoup mieux qu'elle ne pourrait le faire si, au lieu d'éliminer ainsi cette cause, elle en tolérait la présence, si elle fermait les yeux (qu'on me permette l'expression) sur son accumulation et sa concentration, si elle en favorisait même la formation, non pas tant comme ayant l'air d'attendre, que comme semblant provoquer et accueillir avec plaisir le danger d'un plus grave dommage, devenant de plus en plus douteux à mesure que la matière morbifique déjà long-temps tolérée s'accroît indéfiniment.

§ L. *La nature humaine suit cette méthode dans l'état hygide comme dans l'état pathologique.*

Ce sont là vraiment les moyens et la méthode que la nature humaine emploie pour conserver la vie du corps, non-seulement d'une manière perpétuelle et constante tant qu'il jouit de la *santé* et qu'il se trouve dans un état satisfaisant et une disposition matérielle tout-à-fait *normale*, mais encore lorsque l'économie corporelle se trouve sous l'influence des premières atteintes du *mal,* et que les éléments de plus profondes *altérations* l'envahissent progressivement de toute part[1].

[1] La principale cause des erreurs des Physiologistes et des Pathologistes anciens et surtout modernes, c'est ce défaut commun de négliger la considération de l'homme en état de maladie. Le principe, quel qu'il soit, qui fait vivre le corps et veille à sa conservation dans l'état hygide, est le même que celui qui le guérit quand il est malade. Où en serait donc l'unité vitale si les choses ne se passaient pas de cette manière? Ce dogme établit un rapprochement des plus frappants entre l'école vitaliste de Stahl et l'école de Barthez. C'est là un fait que mon savant collaborateur M. Boyer a déjà établi, et que nous tâcherons de prouver dans le cours de cette publication.

En effet, comme la nature n'a rien de plus simple et de plus aisé que de *provoquer des mouvements*, et qu'il n'y a rien de plus difficile pour elle que de *former des matières*, mais qu'elle peut seulement, en puisant dans celles qui lui sont offertes de toute part, diriger, rassembler et coordonner, avec une médiocre énergie, ce qui est ainsi mis à sa diposition et qui exige même d'elle un certain laps de temps; de même aussi, dans cette importante affaire elle déploie sa plus grande énergie d'une manière d'autant plus convenable, qu'elle expulse et rejette de bonne heure et à propos tout ce qu'elle rencontre de nuisible à la vie, et cela plutôt que d'essayer, par un *vain effort* ou une *tentative audacieuse* inconnue à son énergie, de modifier, de changer le caractère de la matière morbide, ou bien enfin d'attirer sur l'économie corporelle des maux très-graves et des pertes irréparables, en choisissant et en éliminant à force de temps une partie de cette matière nuisible, dont elle laisserait séjourner le reste dans le corps.

§ LI. *Curation spontanée de la nature.*

Or, comme la *raison* est d'abord l'auteur de cette *méthode curative naturelle*, et qu'une puissance ainsi qu'un caractère propre d'*activité vitale* lui appartiennent d'une manière spéciale; de même il est vrai de dire que c'est l'âme qui s'occupe avec un soin tout particulier de cette activité, et qui l'emploie à l'heure indiquée avec autant de constance que d'exactitude et de précision.

C'est donc, je le répète, à l'aide de cette *méthode* que le corps *vit* et qu'il est conservé dans la *pureté* et l'*intégrité* de sa *mixtion;* c'est par elle aussi qu'il est entièrement préservé des altérations qui le menacent sans cesse et qui même l'ont déjà atteint.

Telle est la *médecine de la nature,* cette *force*, cette *puissance* qu'Hippocrate avait déjà signalée comme pouvant

guérir un grand nombre d'individus de leurs affections sans le secours même de l'art médical. Telle est, en un mot, l'*autocratie* méthodique de la nature, si digne de la considération et de l'appréciation la plus délicate ; car, ne l'oublions point, c'est seulement par elle que l'homme sujet aux maladies les plus affreuses, se trouve spontanément délivré de ses souffrances et est rendu à la santé, après avoir été arraché à une mort imminente.

Je m'arrête ici sur ce sujet ; car, comme je dois traiter ailleurs ces mêmes matières et leur donner un plus grand développement, selon l'importance, la dignité et le degré de l'utilité réelle de chacune d'elles[1], il me suffira, je pense, de les avoir simplement nommées ici, non pas tant dans le but de proclamer que dans l'intention de faire entrevoir son immense, unique et indubitable utilité pour la *vraie théorie médicale.*

§ LII. *La vraie théorie médicale, fondée sur cette méthode de la nature, doit exclure toute autre spéculation.*

Or, la THÉORIE MÉDICALE n'a vraiment pour objet, dans tout ce qu'elle embrasse et traite, que d'exposer et d'apprendre comment tout ce qui pourrait nuire au corps et tourner à son détriment, en est ordinairement et paisiblement éliminé et rejeté sans effort à l'aide d'une incessante *excrétion,* d'un *acte vital* permanent, ainsi qu'au moyen du *mouvement* perpétuel des humeurs et de leur circulation lente et graduée, avant que ces substances ou matières nuisibles aient eu le temps de s'agglomérer et de prévaloir ainsi contre l'économie vivante.

Mais il arrive, contre le cours des choses naturelles, non-

[1] Outre les considérations émises çà et là par Stahl sur cet intéressant sujet dans les divers ouvrages que j'ai traduits et qui composent la présente publication, le lecteur pourra trouver tout ce qu'il désire à cet égard dans une dissertation spéciale ayant pour titre : *De autocratiâ naturæ* (Halle, 1696), et dans cette autre : *De restitutione sanitatis in integrum* (Halle, 1711).

seulement que les actes libres et réguliers des excrétions sont lésés d'une manière indirecte et secondaire par certains vices, soit des matières, soit des voies, mais encore l'acte excréteur peut recevoir quelque atteinte fâcheuse d'un vice des mouvements *à priori*, c'est-à-dire d'une anomalie quelconque dans l'intestin, la direction, l'ordre, la constance, la persévérance, la continuité et l'exécution de ces mêmes mouvements.

C'est ainsi que, préludant à la *pratique,* la saine *théorie médicale* pose les bases inébranlables de la vraie *pathologie clinique* et de la *thérapeutique;* c'est ainsi, dis-je, enfin, qu'elle suggère la judicieuse invention des agents thérapeutiques et la *vraie méthode rationnelle de guérir.*

C'est sur de tels fondements que la vraie théorie médicale, solidement déduite des véritables faits et des actes réels de la nature, dont elle est le fidèle écho, élève majestueusement ses sublimes enseignements, sans se mettre trop en peine des folles spéculations et des opinions erronées des hommes.

§ LIII. *Oubli de toute considération. Différence qu'il y a entre ce qui arrive dans le corps vivant (mais qui n'y arrive pas ordinairement) et ce qui s'y passe habituellement, en tant que vivant, sans avoir jamais lieu dans le corps non vivant.*

Je vais signaler ici, en terminant, un dernier mais bien grave embarras qu'éprouvent les théories étrangères à l'art médical (je le ferai en peu de mots, attendu que je me propose de donner ailleurs un plus ample développement à ce sujet). Je préviens donc itérativement le lecteur, que cette théorie, — que je combats, — persistant à caresser ses propres spéculations, tombe dans une profonde erreur par ses croyances et ses déclamations à l'égard du dommage et des pertes que le corps humain *peut* éprouver, disent-ils,

d'après la simple et absolue constitution et disposition matérielle de sa mixtion, abstraction faite de la vie.

Mais elle se trompe d'une manière étrange, cette théorie! Car il est démontré et prouvé, par l'observation de chaque jour, qu'il peut s'écouler de bien longues années sans que rien de semblable ait, le moins du monde, *habituellement* lieu dans le corps et y produise son effet. La seule négligence de l'appréciation d'un pareil fait du ressort d'une simple et solide expérience a été, sans nul doute, un puissant obstacle pour l'esprit humain dans la découverte et la pénétration des véritables circonstances, et de là, des causes réelles d'un tel phénomène; car, bien certainement, si cette chose, même négligée dans le fait, comme on dit, n'avait échappé à l'attention de tous les médecins, il ne serait point arrivé que la raison humaine, sans cesse tourmentée de la démangeaison de vouloir concilier les paradoxes, ne se fût point appliquée, de quelque manière, à la discussion de cette fameuse contradiction, savoir : Comment peut-il se faire qu'une chose qui peut avoir lieu et produire ses effets par des moyens et des succès si nombreux et si prompts (de telle sorte même qu'elle paraît, au contraire, ne pouvoir pas ne pas avoir lieu), comment se fait-il, dis-je, cependant que, d'après l'expérience elle-même et d'après les actes et les opérations journalières de la nature, cet évènement n'ait que rarement, et comme par miracle, la faculté de se produire d'une manière lente et tardive et passer enfin en acte en vertu de cette puissance suprême, semblant tirer vers sa fin, ainsi qu'on le dit en terme d'école?

§ LIV. *Conclusion. Il est important de bien noter tout ce qui est étranger à la théorie médicale.*

Ne jugeant pas nécessaire d'insister plus long-temps sur des choses aussi évidentes par elles-mêmes, je me bornerai simplement et de préférence à donner un dernier avis.

Je recommande plus que jamais et d'une manière toute particulière de porter exactement l'attention et d'avoir toujours les yeux soigneusement ouverts sur toute doctrine *étrangère* à la vraie et solide théorie médicale, par sa *perplexité*, son *doute*, et par les *innombrables exemples* de sa *scandaleuse pratique si fatale* et *si funeste*. Une pareille doctrine, en effet, en embarrassant et en occupant témérairement l'esprit de l'homme d'objets frivoles et étrangers à l'art, suscite de nombreuses et réelles difficultés dans l'étude et l'appréciation des connaissances vraiment utiles et nécessaires au médecin.

Je dirai, en terminant, qu'on doit surtout se méfier de ces théories fallacieuses, par la raison qu'elles n'ont aucune connexité, aucune analogie, aucun lien direct avec la *vraie science médicale* fondée sur la *nature*, parce qu'enfin ces sortes de théories n'appartiennent ni de près ni de loin à la MÉDECINE et ne doivent pas être confondues avec elle.

FIN DE LA DISSERTATION.

RECHERCHES

SUR LA DIFFÉRENCE QUI EXISTE

ENTRE

LE MÉCANISME ET L'ORGANISME.

DISSERTATION MÉDICO-PHILOSOPHIQUE

PAR

G.-E. STAHL,

PROFESSEUR ET DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE HALLE.

Halle, 1706.

Traduction et Notes du Dr T. BLONDIN,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE HALLE, etc.

L'auteur démontre, dans cet opuscule, que, parmi les êtres physiques, qui renferment tant d'espèces et un si grand nombre d'individus, et qui, de tous les êtres naturels, sont les plus propres, les mieux destinés à recevoir l'existence, à subir des transitions, des transformations et un renouvellement, certains genres ont, *à priori* et *à posteriori*, une raison d'être, une destination et un but, non pas simplement MÉCANIQUES, mais bien réellement ORGANIQUES : de telle sorte que ces genres d'êtres, tels qu'ils sont, non-seulement reçoivent l'existence, mais doivent même la recevoir, et être absolument tels en vue d'une *fin*.

ARGUMENT

DU TRAITÉ SUR LA DIFFÉRENCE QUI EXISTE ENTRE LE MÉCANISME ET L'ORGANISME,

PAR LE PROFESSEUR A.-L. BOYER.

Cet opuscule de Stahl a une grande valeur philosophique et médicale. Toutes les propositions qui le constituent sont unies par de remarquables liens logiques ; il importe de bien en saisir l'enchaînement. Le but principal de l'auteur est de montrer la différence qui existe entre un simple mécanisme et un organisme ; de prouver que, chez tous les êtres vivants, le corps n'est qu'un organe, un instrument fait pour un principe supérieur, incorporel ; pour une âme qui le dirige tout entier ; qu'il en est de même pour l'homme, bien que son âme ne soit pas un principe simplement incorporel, et qu'elle constitue de plus, et par-dessus tout, une substance spirituelle, douée, comme tous les esprits, d'intelligence, de volonté, de liberté. Fidèle à la marche adoptée jusqu'ici dans nos arguments, nous laisserons parler Stahl, en nous servant, dans plus d'un cas, de ses phrases mêmes.

Le désir insatiable de science est ce qui caractérise l'homme : c'est lui qui nous révèle sa véritable nature. Par sa volonté, il fait effort pour atteindre la science, pour s'emparer non-seulement des sciences particulières, mais de la science universelle : cet effort est d'autant plus puissant, que sa volonté s'exerce avec plus d'énergie et de liberté. Deux facultés le conduisent à la science : l'entendement et la volonté. Le mécanisme intime de l'acte intellectuel, de l'intellection, œuvre de l'entendement, nous échappe ; nous sommes plus heureux par rapport au mécanisme des actes volontaires. L'étude approfondie de ces actes et de leur principe est le moyen le plus sûr que nous possédions pour pénétrer, autant qu'il est en nous, dans l'essence intime des objets qu'il nous est permis de connaître.

Cette étude a déjà été faite avec soin par les anciens, plus habiles observateurs que nous ne le pensons, et dont les écrits sont trop négligés. Démocrite et Épicure, tout sensualistes qu'ils sont, nous

ont transmis les résultats de ces travaux ; ils les ont empruntés à leurs prédécesseurs, mais ils les ont altérés.

Malgré ces importantes recherches, et bien qu'on ait indiqué la véritable route (la méthode que nous devons suivre), on n'est pas allé bien loin : on a des notions encore confuses sur les rapports généraux des choses, sur leurs essences génériques; on ne sait presque rien sur leurs rapports et leurs essences spécifiques. En d'autres termes, les sciences mathématiques et physiques, qui considèrent les choses sous le point de vue de la quantité, du nombre, de la figure, des qualités physiques extérieures, sont peu avancées; les sciences chimiques, qui s'occupent de leurs qualités intimes, de leurs combinaisons, de leurs mélanges, sont tout-à-fait dans l'enfance. On s'est livré à des analyses quantitatives, on a négligé les analyses qualitatives; la partie iatromécanique et iatrochimique de la médecine, moins importante que la partie biologique et psychologique, laisse beaucoup à désirer. Que peut-on espérer des sectes iatromécaniques et iatrochimiques, qui veulent faire de la médecine entière une branche de cette mécanique et de cette chimie si imparfaitement connues, réduites jusqu'ici à épeler et à balbutier les principes fondamentaux qui les constituent?

Veut-on reconnaître la vérité de cette proposition? Examinons les notions les plus simples. Avons-nous, par exemple, une connaissance précise, claire, distincte, adéquate de ce que nous nommons l'agréable? Dans cette notion, tout est obscur et confus : nous la sentons instinctivement, nous n'en avons point analysé, distingué les éléments intimes et constitutifs.

Partout, les essences génériques ont seules fixé notre attention; elles sont pourtant couvertes d'un voile qu'il faut soulever: quant aux essences spécifiques, dont l'intérêt est bien plus grand, nous les avons à peine signalées.

Ceci nous explique pourquoi nous *entendons* si peu ce que c'est qu'un organisme, et cependant le premier objet de la médecine, c'est de connaître l'organisme humain. Tâchons donc d'arriver sur ce sujet à des connaissances plus précises.

Les anciens avaient compris l'importance de cette notion, et c'est pour cela qu'ils s'étaient efforcés de déterminer ce que l'on doit entendre par hasard, destin, fatalité. Nous ne croyons point à l'empire du hasard, de la fatalité; la *prévoyance*, la *providence* d'un principe, d'une intelligence, d'un être suprême, se montrent partout, et cependant il y a des choses où son action se manifeste d'une manière moins évidente, où des circonstances que nous appelons fortuites nous paraissent avoir une plus large part. Frappés de ce fait, de cette

apparence, les anciens ont abusé de ce prétendu hasard, de cette fatalité; ils ont cru qu'il jouait un trop grand rôle dans le domaine du monde purement physique, et n'ont pas reconnu les hautes lois expérimentales positives qui le dirigent; ils les ont à peine cherchées, parce qu'ils ne croyaient guère à leur existence : aussi les ont-ils faiblement ébauchées.

Il est important d'établir une distinction entre la destination spéciale, supérieure, bien déterminée de certains êtres, et l'élan impétueux, plus fortuit de certains autres. Il ne faut pas croire que la Providence porte une attention du même genre sur l'agrégation des molécules d'un caillou, ou sur la combinaison de celles d'un sel, et sur les actes d'un être hiérarchiquement plus élevé (sur les œuvres morales humaines, par exemple, sur les opérations de son intelligence et de sa volonté).

Les Épicuriens n'ont pas vu tout cela; ils n'ont point compris que les choses même les plus minimes sont soumises à l'empire de l'homme, qu'elles obéissent docilement pour ses besoins à sa persévérante industrie; que, par la connaissance de ces hautes facultés et du pouvoir qu'il exerce sur elles, l'homme parvient à la notion d'une intelligence, d'une volonté, d'une puissance suprême qui dirige l'univers, comme il dirige lui-même ce qu'il peut atteindre et modifier, avec cette supériorité et à cette distance infinie qui sépare l'homme de celui qui l'a créé.

Cette pensée, beaucoup trop vague chez les anciens, excita chez eux une profonde admiration : les uns déclarèrent qu'il était téméraire d'aller plus loin; des choses aussi sublimes, dirent-ils, ne nous regardent point; d'autres se bornèrent à affirmer qu'il fallait modérer l'élan de notre curiosité et limiter nos recherches. Tout en nous imposant une sage réserve, nous pouvons cependant, par des voies légitimes, à l'aide d'une bonne méthode, nous élever très-haut dans le domaine de la vérité. N'oublions point que, pour la saisir, il ne suffit pas de déterminer les causes efficientes; il faut aussi apprécier le mode générique et surtout spécifique de leur action, ainsi que le but final (général et particulier) pour lequel les choses ont été instituées. Abordons maintenant notre sujet principal.

On parle beaucoup aujourd'hui de mécanisme; on y ramène tout: l'univers, dit-on, et les êtres variés qui le composent ne sont que des machines plus ou moins grandes, plus ou moins compliquées. Pour les matérialistes, elles marchent toutes seules, sans direction déterminée; pour les autres, ce sont des automates que Dieu dirige entièrement, dans leurs moindres détails : les animaux sont de purs automates, les hommes ne semblent guère privilégiés sous ce rapport; Dieu lui-

même n'est, d'une certaine façon, qu'un grand musicien, un grand organiste; le monde et tout ce qui le constitue est l'instrument où il souffle et dont il joue, la machine qu'il dirige par une espèce d'incorporation intime (panthéisme).

D'où viennent ces idées si étranges, même au point de vue du simple sens commun, et après un examen superficiel? De la manière peu exacte dont on conçoit un mécanisme; de l'oubli que l'on fait des organismes et des éléments qui les caractérisent.

Qu'est-ce qu'une machine? C'est un assemblage de parties, de pièces réunies entre elles, de manière à agir les unes sur les autres, et à constituer un organisme en puissance : cette machine devient un organe, un instrument, et passe, du mécanisme, à l'organisme en acte ou effectif, quand elle tend vers un but déterminé, en suivant l'impulsion volontaire et raisonnée d'un principe intelligent.

Ainsi, un ruisseau, un fleuve est une sorte de mécanisme; empruntez-lui une chute d'eau à laquelle vous adaptez un moulin, vous avez une espèce d'organisme : une horloge qui n'est point montée ou qui manque de cadran est un mécanisme; dès qu'on la monte et qu'elle marque l'heure, elle devient un organe, un instrument, un organisme fait par l'homme.

On voit par là ce que c'est qu'un instrument, un organe; ce que sont une cause instrumentale *(τὸ facere)*, une cause efficiente *(τὸ efficere)*, une cause finale; ce que c'est qu'une raison, ou un mode formel, intime, spécial. Dans un organisme, il ne faut donc pas séparer le mécanisme, l'instrumentation, de l'agent qui le met en jeu, du but qu'il doit atteindre : sans le musicien, sans le mécanicien, sans le but, la partie matérielle d'un organisme ne constitue pas long-temps un véritable organisme; elle cesse bientôt d'agir et même d'exister.

Ainsi, une horloge se dérange ou s'arrête quand le mécanicien ne s'en occupe plus : ainsi, le monde rentrerait bientôt dans le chaos et s'anéantirait, s'il était séparé de Dieu, si l'Être Suprême cessait de le maintenir, de le soutenir par sa puissance et sa volonté.

Stahl cite un grand nombre d'exemples pour développer sa pensée et la rendre plus claire et plus précise.

Les machines, dit-il en continuant, sont donc construites pour atteindre un certain but, pour accomplir une fonction; elles le font sous la surveillance d'un directeur. Par leur étude, on peut se faire déjà une idée de ce que c'est qu'un organisme.

Les êtres purement physiques qui se trouvent distribués dans l'univers, présentent un mécanisme que l'on peut (par métaphore) appeler un organisme physique, un pseudo-organisme, sans oublier qu'il ne faut point alors attacher à ce mot un sens trop rigoureux,

puisque l'on prendrait ainsi l'univers physique pour un véritable animal. La recherche des causes efficientes, et même des causes finales, est d'une grande utilité pour ceux qui veulent bien connaître ce que sont les organismes. Tout en appréciant la valeur des causes finales, sachons bien dans quel sens on doit essayer et accepter cette recherche. Il n'est pas nécessaire de poursuivre avec une inquiète sollicitude les causes finales universelles, mais on doit s'attacher avec soin aux causes finales spéciales : ce sont elles qui servent à classer les êtres d'après leurs différentes espèces. C'est ainsi qu'on arrive à distinguer les êtres purement physiques, de ceux qui sont vivants et offrent de véritables organismes. Ces derniers ont en eux-mêmes un principe spécial, vivificateur, une force vitale, une âme qui met en jeu et dirige leur organisme instrumental; les caractères spécifiques de ces âmes distinguent les êtres vivants si nombreux qui peuplent l'univers.

Jetons un coup-d'œil sur les questions relatives à l'âme des bêtes. On refuse le jugement aux brutes; on leur accorde néanmoins ce genre de mémoire qui régit le corps. Stahl réfute, par des preuves irrésistibles, l'opinion si accréditée de son temps, que les bêtes ne sont simplement que de pures machines. Il termine ainsi son argumentation : Il suffit d'avoir combattu solidement une doctrine aussi étrange; si l'on y insistait trop, l'on envelopperait dans le ridicule qui frappe de lui-même d'aussi vaines hypothèses, les savants d'ailleurs très-honorables qui les ont soutenues, et qui ont proposé sérieusement des rêves enfantés par une imagination sans règle et sans mesure.

Le professeur de Halle applique enfin tous les principes qui précèdent à l'âme humaine : il montre que celle-ci est faite pour être unie à un corps dont elle est le principe animateur, et qui lui sert d'instrument. Il développe, à cette occasion, toutes les idées fondamentales d'une psychologie plus lumineuse dans son ensemble que toutes celles qu'on nous enseigne aujourd'hui.

Les animaux, dit Stahl, ont une sorte de mémoire imaginative, une espèce de jugement *(vis æstimativa)*, étonnant dans certains cas, ainsi qu'on le voit chez les pigeons distinguant et retrouvant leur demeure; mais ils n'ont ni entendement vrai (celui des idées générales), ni mémoire intellective, ni jugement véritablement réflexif, ni rationalité (raison raisonnante, λογισμός). L'âme humaine, au contraire, possède tout cela; elle a des opérations propres, qu'elle accomplit par elle-même sans le corps : ce sont les actes intellectuels. *Anima humana intelligendi fine existit, ut res suas verè per se, absolutè proprias habeat.* Par là, elle s'élève à la connaissance d'un architecte universel unique, d'un seul Dieu. Cet acte

prodigieux, inimitable, est le plus grand de tous ceux qui s'accomplissent dans l'univers : *Actus stupendus, inimitabilis, agnitio unius artificis, majoris est dignitatis, quàm quodcumque in toto reliquo orbe invenitur.* (*Voy.* § LXXXIII.)

La psychologie de Stahl est d'autant plus irréprochable, qu'elle se trouve en parfaite harmonie avec celle de l'Église, telle que nous la trouvons dans S. Paul, S. Augustin, S. Thomas, etc., etc. Elle est d'autant plus exacte, qu'elle concorde avec la philosophie la plus positive, la plus vraie, avec ce que nous montre l'observation journalière de l'homme sain et malade. C'est ce que nous espérons prouver dans nos réflexions, et dans toutes les études physiologiques et pathologiques renfermées dans cet opuscule si court et pourtant si précieux.

CHAPITRE UNIQUE.

A Ω

§ Ier. *Le désir de* savoir *est une preuve évidente de la nature intime de l'homme.*

L'esprit humain, par le privilége absolu d'une *raison* qu'il possède d'une manière exclusive parmi tous les *êtres* qui lui sont connus ici-bas, se trouve tellement avide de *science,* qu'il se sent constamment entraîné vers ce noble but par une incessante et facile activité intentionnelle, et qu'il ne goûte de repos que lorsqu'il a acquis la connaissance de ce qu'il se proposait de *savoir;* aussi, par là même se révèle un enseignement touchant le fond de sa *nature intime,* qui consiste dans une *action,* dans une agitation permanente, dans une marche progressive au milieu des objets et du passage varié d'un objet à un autre, si bien que tout ce que nous savons à l'égard de cette nature (c'est-à-dire que tout ce que notre nature sait d'elle-même), c'est précisément et uniquement ce que nous voulons savoir, acquérir, découvrir et comprendre.

§ II. *L'effort de la volonté en est une autre preuve.*

La *volonté* elle-même, cet acte souverain de la nature humaine, qu'est-elle, sinon un continuel *effort* que fait l'esprit pour découvrir, pour savoir, pour expérimenter ou comprendre parfaitement les qualités intimes des choses (*τό quale rerum*), c'est-à-dire ce qui fait que nous jugeons ces choses agréables, aimables, acceptables enfin et dignes des mouvements de la volonté pour se les approprier; ou bien ce par quoi nous rejetons ces mêmes choses, à cause de ce qu'elles ont de désagréable, et parce que la nature

humaine éprouve une certaine répugnance et un véritable dégoût dans son contact et son commerce avec elles.

§ III. *Habileté d'acquisition par l'intellect et la volonté.*

C'est assurément plutôt au point de vue de l'intention pure de l'acte que de l'action elle-même, qu'est digne de remarque cette intime et très-subtile *habileté d'acquisition,* qui, d'une part, atteint la connaissance d'un grand nombre d'objets, différant entre eux par l'espèce et surtout par le nombre, et cela avec une incroyable promptitude; tandis que, d'autre part, elle en poursuit la conquête avec une intention toute particulière et une ardeur sans égale.

La première de ces opérations est directement exécutée par l'*intellect,* manifestant de toute manière sa puissance et son énergie; la seconde est du domaine de la *volonté,* douée pour certaines raisons particulières d'une constance telle, qu'elle demeure généralement inébranlable durant toute la vie, et qu'elle poursuit constamment et sans relâche l'objet de ses recherches.

§ IV. *Explication.*

Je ne parle ici que des espèces les plus subtiles des choses qui sont du ressort de la perception délicate des organes sensitifs, tels que l'*odorat*, le *goût*, l'*ouïe*, la *vue* même et le *tact* le plus exquis.

L'action de l'intelligence, dans ces diverses opérations, est on ne peut plus manifeste[1], attendu que, à l'instant même de la perception, non-seulement 1° elle reconnaît la présence réelle des objets, mais encore 2° elle les distingue parfaitement, et cela, non pas tant d'une manière générale et *négative,* en contrôlant simplement ce que tel ou tel objet n'est pas dans sa réalité, au point de vue de la sensation, en sorte que chacun d'eux puisse être facilement

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. XV.

distingué d'un autre (quoiqu'un esprit clairvoyant et attentif doive bien s'apercevoir qu'une pareille distinction ne peut s'opérer que par un acte profond de l'intelligence, par un sérieux jugement de la pensée, touchant la véritable différence de nature formelle des objets), mais surtout d'une manière spéciale si *positive* et si directe; que 3° l'objet est défini et compris plutôt par les attributions qui lui sont propres que par ce qui lui est étranger [1].

Or, quoique ce qui vient d'être dit suffise pour démontrer directement que toutes ces choses sont l'œuvre de l'entendement, il y a là cependant comme un troisième et dernier agent principal, la volonté, qui, de concert avec l'intelligence et la pensée, admet favorablement toutes ces distinctions, et qui agrée ou rejette toutes ces espèces de choses, telles qu'elle les a saisies; puisque, en effet, elle les tient non-seulement pour agréables, délicieuses, belles et désirables, et qu'elle les déclare telles, c'est-à-dire que, par un mouvement qui lui est propre, elle se porte vers ces objets; mais quelquefois encore (et combien d'exemples n'en avons-nous pas!) la volonté, par un mouvement impétueux et souvent opiniâtre, poursuit ces mêmes objets, désire évidemment les atteindre, et fait tous les efforts imaginables, les plus pénibles, les plus fréquents et les plus soutenus, pour les posséder et en jouir toujours.

§ V. *Le mode d'action de l'intelligence est insaisissable. — On se rend mieux raison de la volonté.*

Voici un fait bien digne des plus sérieuses considérations:

[1] Ce haut et transcendant langage, frappé au coin de la fine scholastique, est néanmoins bien intelligible. Quelle profondeur de pensée dans notre médecin-philosophe! Quiconque est tant soit peu familier avec S. Thomas reconnaîtra ici le cachet de la haute École créée par le docteur angélique. Mais, de grâce, qu'on ne vienne point accuser Stahl de sensualisme, encore moins de matérialisme; il vient de le déclarer lui-même: « Je parle ici des espèces les plus subtiles des choses qui sont du ressort des sens. » Qu'on pèse donc bien ces paroles avant de juger!

l'esprit humain agit avec une véritable et solide *raison,* avec une réelle *liberté de choix* (sans aucune espèce de raisonnement vulgaire), et je pense que mon sentiment sera partagé et facilement adopté par toutes les personnes chez qui la puissance de la pensée fait goûter les jouissances de l'usage du jugement le plus exact, et qui ont à cœur d'employer cette éminente faculté à la méditation de ce fait ; je m'explique, et je dis :

Au point de vue du mode de l'intelligence, et de la manière dont elle s'exerce si bien à propos sur tant de choses, il n'y a certes aucun espoir de comprendre quelles en sont les mystérieuses raisons ; tandis que, au point de vue des motifs de cette *volonté* (je veux dire de cet appétit d'après lequel un certain objet, et même un si grand nombre de choses sont appelées *agréables, acceptables*, *délicieuses,* etc.), l'idée de ces objets pourrait naître dans l'esprit sans qu'il y eût préalablement un acte de désir, de choix, ni même un sentiment de plaisir, comme si nous étions réellement portés par la volonté vers ces objets-là, et à leur plus fréquent usage, parce que l'esprit humain désire connaître à fond la véritable nature des choses, afin d'entreprendre ou au moins de tâcher de les saisir par le *raisonnement,* et surtout d'atteindre à l'intelligence ou plutôt à la conception absolue de leur absolue constitution naturelle.

§ VI. *Aversion et répulsion de la volonté.*

Mais, en tout cela, il peut y avoir un acte d'opposition contradictoire, je veux dire un acte bien volontaire de répulsion et d'éloignement, une déclaration formelle de la volonté, sur ce que ces objets ont de désagréable, de nuisible, d'odieux, de répulsif et de dégoûtant.

Certainement les choses pour lesquelles notre âme a de l'aversion, peuvent facilement être aussi nombreuses que celles qui font l'objet de ses désirs ; mais cela n'a aucune

analogie avec le but des investigations de l'esprit, c'est-à-dire avec l'intention d'acquérir une plus profonde connaissance de la nature intime et absolue des êtres; puisque, en effet, refuser d'acquérir la notion des choses, ou d'une chose quelconque considérée en elle-même, ce serait certainement envelopper de plus grands embarras encore la faculté de raisonner et de comprendre.

§ VII. *L'esprit se porte avec passion à la connaissance de la nature intime des choses.*

Il nous serait, évidemment, bien facile de donner une meilleure raison de cette appréciation des choses agréables ou désagréables, une raison, dis-je, d'autant plus solide qu'elle est fondée sur la comparaison des objets au point de vue de leur utilité pour le corps; mais ce n'est pas ici le lieu d'en faire l'application. Cette réflexion nous amène du moins à une plus exacte considération de la vérité du fait, c'est-à-dire que l'esprit humain se porte avec une certaine passion et avec une ferme volonté à connaître la nature constitutive et absolue des choses, comme si celles-ci étaient susceptibles d'être soumises au *raisonnement;* en d'autres termes, comme si elles étaient accessibles à l'intelligence et à l'imagination, sous une forme constante, une dimension réelle et une proportion numérique locale.

§ VIII. *L'étude de cette connaissance a été le sujet de soigneuses recherches.*

S'il fut jamais une époque où l'esprit de l'homme se soit porté à cette étude, c'est bien certainement depuis la renaissance, alors qu'on s'est occupé de cette question avec non moins d'ardeur, de soins et d'exactitude qu'avaient pu en déployer quelques anciens plusieurs siècles auparavant: ce qui est prouvé par les monuments que nous ont laissés Démocrite, Épicure et leurs nombreux disciples.

Mais nous constatons avec douleur que cette sollicitude

ne s'est pas maintenue. Nous voyons, en effet, de part et d'autre, ces hommes prétendre avoir écarté toutes les difficultés et regarder la science de la nature comme arrivée à sa perfection; ils s'en réjouissent et assument sur eux une grande responsabilité lorsqu'ils assurent qu'ils sont parvenus à pénétrer à fond tous les mystères de la Création.

§ IX. *Le rapport spécial des choses est encore inconnu.*

Or, le contraire de cette dernière assertion est attesté par cette grande et capitale difficulté, savoir : que l'homme, dans la jouissance de sa prétendue propre gloire, n'a nul souvenir de ce qui l'intéresse réellement en ceci : je veux dire que, quelle que soit la forme que notre imagination donne aux choses, nous ne saisirons jamais (dans une seule espèce particulière, pas plus que dans l'universalité des objets considérés sous ce point de vue d'appréciation et de compréhension générale) aucune sorte de *rapport pour* lequel et *selon* lequel une chose quelconque de ce monde puisse être trouvée ou doive être regardée d'une manière absolue comme bonne ou mauvaise, agréable ou désagréable à l'égard de la nature humaine.

§ X. *Parce que la condition propre de ces choses est aussi inconnue.*

Et cependant, pourquoi ne saisirions-nous pas, d'une manière certaine, la raison de ce rapport, s'il est vrai que l'on puisse parvenir à la connaissance exacte de la véritable *condition propre de l'essence constitutive de chaque chose* en particulier ? N'est-il pas évident, en effet, que de la comparaison de plusieurs objets devraient ressortir les rapports mutuels qui existent entre eux, et de là, probablement aussi, leur raison d'être ? Mais on ne l'a pas fait ; il paraît même, au contraire, que l'esprit humain n'a pas reçu de son Créateur ce privilége d'intuition intime, et que

cette imperfection chez l'homme doit être attribuée à ce que les objets extérieurs ne transmettent à l'esprit que des impressions et des affections très-générales, par là même sans aucun résultat ni aucun rapport spécial.

§ XI. *Raison encore défective du rapport général ou de l'affection. — Preuve tirée de l'absurde définition de l'agréable.*

Quoique ce soit avec plein droit que j'insiste encore sur ce que la raison d'une affection, même la plus générale, n'est pas sans avoir un défaut naturel bien remarquable, car elle ne répond pas même, dans la moindre proportion, à ce véritable effet : de présenter à la volonté humaine la réalité de l'agréable ou de son contraire ; ce n'est ici cependant ni le lieu ni le moment d'apprécier la portée de ces expressions, par lesquelles on croit se tirer d'embarras, quand on dit que l'on doit appeler *agréable* ce qui affecte agréablement les parties sensibles ou les organes sensitifs du corps, et cela certes, d'une manière complète, à l'aide de cette constitution corporelle qui absorbe déjà toute l'essence de l'objet sensible, c'est-à-dire perçoit l'essence absolue de cet objet par la connaissance des proportions réelles de sa forme, de son étendue et de sa mobilité spéciale.

Or, comme cette vaine argumentation n'est qu'une fade et grossière pétition de principe, elle ne mérite pas une sérieuse réfutation, mais elle me fournit l'occasion bien opportune de prévenir combien je suis l'ennemi d'une aussi faible dialectique, et que je dois m'abstenir de toute espèce de discussion sur de pareilles futilités. Mais s'il m'était permis de donner un avis à ce sujet, j'engagerais ceux-là mêmes qui veulent paraître y comprendre quelque chose, de ne pas user d'aussi absurdes arguments. Ne faudrait-il pas, en effet, qu'on eût à faire au plus mince de nos écoliers, et que ce jeune étudiant fût imbu de la logique la plus vulgaire, pour qu'il daignât prêter l'oreille à des raisonnements tels

que celui-ci : « *L'agréable* ou *l'agrément,* offert à la sensibilité ou perçu par les sens, n'est que l'*effet* particulier de la *forme* certaine de quelque corps *subtil,* effet que les personnes qui savent s'exprimer avec discernement et convenance nomment du nom de *douceur,* de *suavité* ou d'*agrément.* » — Loin de nous un pareil langage[1] !....

§ XII. *Ces rapports conviennent à l'essence générale des choses.*

Quoique tout cela ne soit qu'une pure invention assez futile de la raison humaine ou de son caractère raisonneur, et pour l'ordinaire, même très-généralement, un fait très-simple, d'un bien stérile avantage, ce n'est certes pas cependant un fait absolument nul ou contraire à la vérité; car, en l'absence du concours immédiat de toute volonté, ce fait peut atteindre certains rapports qui conviennent suffisamment à l'*essence générale* des choses, et paraissent indiquer assez de vraisemblance, touchant même la puissance des faits spéciaux et des modes d'existence.

Puisque de même que tout *être* implique deux considérations distinctes, celle de son *existence* et celle de sa *création,* et, sur ce dernier point, deux modes divers, celui de la *possibilité de sa production* et celui des *lois selon lesquelles il doit être produit;* de même aussi cette considération qui fait consister l'essence des choses dans leur extension numérique, leur forme et leur compréhension ou grandeur (selon leur nature, au point de vue de leur existence actuelle et de leur possibilité d'être), s'accorde certainement assez avec l'essence générale de tous les êtres.

§ XIII. *Ces rapports ne conviennent pas à la manière spéciale dont les choses doivent être produites.*

Mais, sous ce dernier point de vue, il n'existe réellement

[1] Voy. T. VIII, Comment. XVI.

aucune disposition, soit simple, soit réciproque, à une volonté. Cependant, est bien différente la considération d'un fait, *selon qu'il doit être produit,* attendu que, par l'effet même de l'obtention finale et de la perpétration de ce fait, cette considération présuppose non-seulement la volonté de l'*agent* et la *destination* ultérieure de l'acte ou de l'effet lui-même, — car l'idée de la production qui doit avoir lieu renferme aussi toujours celle du but final du phénomène, but pour lequel on comprend bien qu'il se produit et doit même se produire, — mais encore une pareille destination des moyens propres à obtenir cet effet à l'égard de l'agent lui-même; de sorte que l'agent, à cause de cette disposition, désire ces moyens en tant qu'ils lui sont avantageux, c'est-à-dire en tant qu'il les croit agréables et bons au but principal de sa propre destination.

§ XIV. *Cette disposition n'est pas bien connue.*

Or, quelque insignifiantes et, comme nous l'avons dit, quelque peu importantes que soient les conquêtes de l'esprit humain touchant cette considération déjà mentionnée de l'existence simple des êtres, tels qu'ils sont ou tels qu'ils peuvent être par hasard, il suffit cependant d'un peu de prudence et d'attention pour s'apercevoir que notre esprit n'a pas acquis assez de lumière, même pour connaître simplement (bien loin de connaître à fond) cette disposition par laquelle les choses doivent être faites de telle ou telle manière, et jamais absolument d'une autre; disposition telle, qu'il y a nécessité absolue qu'elles se fassent de telle manière, c'est-à-dire qu'il ne peut pas ne pas se faire que les choses soient produites telles qu'elles sont. Je le répète encore, à ce point de vue, les modernes ne me paraissent pas mieux avoir approfondi la question que ne l'ont fait les anciens, attendu qu'ils ne veulent admettre, ni comprendre, ni saisir presque rien touchant l'ORGANISME, pour ne s'attacher uniquement,

au contraire, qu'à tout ce qui se rapporte à ce MÉCANISME que l'on étudie, mais que l'on comprend si mal.

§ XV. *Aperçu des anciens sur cette disposition. — Quelques-uns ont prétendu qu'elle était l'effet du hasard.*

Toutes les fois que mon attention se porte sur les fragments scientifiques que les anciens, quels qu'ils soient, ont légués à la postérité, je suis moins étonné de leur sagacité que de l'indifférence et de l'aversion qu'affectent à leur égard nos contemporains, alors qu'ils devraient mettre tout leur zèle à les imiter, à continuer leurs efforts et à les faire utilement fructifier par leur habileté spontanée et par toutes les ressources de leur génie, si fécond.

Les anciens comptent le *hasard* au nombre des causes physiques, et ils prétendent que les différents changements, les générations et les corruptions physiques sont dus à cette cause inconnue, le hasard.

Je suis certes bien loin moi-même de compter le hasard au nombre des causes qui ont quelque efficacité, et personne, je crois (pour peu qu'on s'applique à parler avec justesse, clarté et précision, afin d'être bien compris), ne pourra dire que le hasard soit la cause active et génératrice de quoi que ce soit.

Cependant il est raisonnable de faire ici cette distinction, qu'un certain nombre de choses sont, au moins, produites par le hasard, mais que beaucoup, ou même un très-grand nombre d'autres, sont, en réalité, le produit plus positif d'une véritable raison causale, tout opposée à cette ignorance de causes, c'est-à-dire au hasard[1].

§ XVI. *Les anciens font intervenir le destin dans les causes physiques.*

La plupart des philosophes tournent les anciens en

[1] Premier sujet de doute de Leibnitz. (Voy. *Negotium otiosum*, T. VI; Polémique entre Leibnitz et Stahl.)

ridicule, de ce qu'ils ont fait intervenir le *destin* dans les causes physiques; quant à moi, je ne m'occupe pas de savoir dans quelle acception propre ces derniers prennent ce mot *destin,* et si la chose prise dans ce sens (de cause physique) mérite réellement d'être étudiée. Cependant je pense qu'il ne serait pas indigne d'une sérieuse considération d'examiner, non pas tant ce que les anciens ont dit touchant le destin, que ce qu'ils auraient pu et dû dire à ce sujet[1].

§ XVII. *Mauvaise manière d'argumenter en réfutant.*

L'ineptie se mêle, en effet, bien souvent au sérieux de la controverse, lorsqu'il s'agit de réfuter les erreurs des autres sur de pareilles matières; mais on ne défend pas mieux pour cela l'intérêt de la cause, et on n'a pas le courage d'avouer que ce qu'on réfute est plutôt un vice de l'opinion que l'on se fait des choses, que le vice des choses elles-mêmes. Car, quoique souvent dans le feu de la discussion il se glisse d'ailleurs de grandes méprises (παρόραμα), lorsque l'opposant, au lieu de réfuter simplement la thèse contraire, se jette témérairement dans la critique de cette thèse; — attendu qu'il y a une grande différence entre enseigner une vérité et soutenir comme vraie une chose qui est réellement fausse, et qu'on peut aisément prouver qu'une proposition fausse ne mérite pas d'être admise comme vraie; bien qu'on ne puisse pas arriver toujours à la déduction propre de ce qu'un fait a de vrai en soi, — cependant le contraire vaut infiniment mieux, soit que l'on entreprenne de mieux déduire et de mieux expliquer la nature de la chose, soit que, au lieu de réduire à néant une fausse hypothèse sur un fait quel-

[1] La principale cause des erreurs des anciens à ce sujet avait son origine dans les défectuosités et les vices des croyances superstitieuses de leur époque; elle provenait surtout de cette espèce d'influence tyrannique exercée par le paganisme sur tous les esprits. Qu'on se rappelle que l'accusation capitale dirigée contre le sage Socrate par ses ennemis s'appuyait sur ce qu'il enseignait l'existence d'un seul Dieu!

conque, on s'efforce sans réflexion d'en révoquer généralement en doute, ou d'en détruire et nier l'existence et la vérité.

§ XVIII. *Ce qu'on entend par* hasard *et* destin.

Quant à moi, si j'examine ici le sentiment des anciens sur le hasard et le destin[1] par rapport aux choses naturelles ou physiques, c'est afin de faire comprendre la véritable distinction qu'implique la production des espèces, en tant qu'elle est, ou plus indifférente dans sa raison d'être, ou plus conforme à un dessein, à une destination pour une fin évidemment certaine. Aussi faut-il concevoir que différentes espèces d'êtres corporels, et surtout qu'une quantité innombrable d'individus dans ces diverses espèces, naissent et périssent certainement sans avoir eu aucune destination évidente, sans aucun but final positif et posé d'avance, et que la cause occasionnelle d'une pareille génération, qui n'a rien de certain, rien de stable, rien de fatalement ou de finalement nécessaire, peut bien être appelée *hasard*.

Attendu que ce mot, employé à l'égard de toutes autres choses quelconques, présente à l'esprit l'idée d'une telle nature et d'une telle série de circonstances, que rien ne s'y produit avec un plan bien arrêté, avec une intention réelle et un dessein délibéré; mais que, quoiqu'il y ait production, tout ne se fait dans ces espèces que par le concours (sans prévision et sans dessein) de circonstances aveugles.

Il faut cependant concevoir aussi que différentes autres espèces sont plus évidemment, d'une part, destinées, *à priori,* à des usages certains, comme à leur fin constante et inévitable, et par conséquent nécessaire à ces mêmes usages qui, sans ces espèces, n'auraient aucune valeur, aucune raison d'être; mais, d'autre part, *à posteriori,* il ne se présenterait jamais ou ne se trouverait nulle part telle espèce ou même tel individu qui, par sa constitution for-

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. XVII.

melle plus encore que par l'acte lui-même, ne soit, très-réellement et sans aucun doute, destiné et tout dévoué au service de semblables usages ; à tel ou tel usage, dis-je, et non jamais à telle ou telle autre fin.

Or, que cette destination plus vraie ait un rapport positif de cause, *pour* lequel, à l'égard du genre, *d'après* lequel, à l'égard de l'espèce, l'acte de production soit non-seulement entrepris, mais encore dirigé et régulièrement accompli, avec toute l'exactitude qui convient à son but final ; il est assez évident, je pense, que tout cela a une parfaite synonymie avec une *nécessité fatale de production physique*.

Pour ce qui est du hasard, au contraire, nous sommes bien loin de le prendre comme indiquant la notion exacte et positive d'un fait réel, bien loin de le regarder en lui-même comme une chose réellement efficace ; mais nous le considérons plutôt comme une simple constatation de l'absence de ce caractère, sur lequel se fondent évidemment (d'après les nombreux et les frappants exemples matériels que nous possédons à cet égard) et la destination et la marche régulière des choses vers une fin certaine et arrêtée.

§ XIX. *Nécessité de distinguer entre la destination de l'impétuosité fortuite.*

Une distinction entre la fatalité ou destin et le hasard nous semble devenir d'autant plus nécessaire, que, dans ces derniers temps, on a remis en vigueur et le système de Démocrite et celui d'Épicure.

Le sentiment de Démocrite, comme plus simple, nous paraît certainement assez vraisemblable et clair ; car il prétend que tout ce qui tombe sous nos sens, et qui même affecte notre sensibilité la plus subtile, se trouve accompagné et grossi d'un nombre incompréhensible de corpuscules insaisissables un à un et ne pouvant tomber isolément sous les sens.

Mais comment toutes ces choses-là ne forment-elles qu'un seul corps par l'*acte* même ? Quel est l'*agent* qui les unit ?.... Démocrite ne paraît pas avoir dit grand'chose de positif à ce sujet.

Mais Épicure, ayant eu l'audacieuse témérité de nier tout concours de la Divinité dans ces phénomènes, n'hésita pas à leur attribuer une sorte d'*impétuosité,* — je ne sais laquelle, — d'une nature si douteuse et si indécise, entre une nécessité générale et les fluctuations spéciales du hasard, que ce serait en vain qu'on en espèrerait quelque chose de positif, et surtout un résultat ayant quelque analogie avec la nature des choses physiques possédant une destination connue et déterminée.

§ XX. *Réunion corpusculaire.*

Un grand nombre de ceux qui ont embrassé le système de la *réunion corpusculaire,* ont été plus réellement entraînés dans ce même gouffre d'erreurs profondes, qu'ils n'ont été les sectateurs avoués de Démocrite : je veux dire, en effet, que n'ayant aucune idée de la destination de ces phénomènes, ou bien se les imaginant bien autrement qu'ils ne sont en réalité, ces mêmes hommes renversent l'ordre naturel des choses, pour attribuer au *hasard* les plus considérables de ces phénomènes, et à la *nécessité* les moins importants.

§ XXI. *Les sectateurs d'Épicure ont mal interprété la destination des choses physiques.*

Qui pourrait, en vérité, prêter l'oreille à Épicure s'il est l'auteur de pareilles absurdités, ou aux sophistes qui affectent d'en paraître eux-mêmes les auteurs, alors qu'ils posent en principe, comme une vérité universellement reconnue et qu'il faut absolument croire, savoir : que toute la masse immense de ce vaste univers, et que ce grand

système d'êtres innombrables, de la multitude et de la grandeur desquels ils n'ont eux-mêmes aucune idée exacte, ont, *un jour,* si bien reçu du *hasard* leur disposition présente, que chacun d'eux en particulier a adopté la situation qu'il possède encore aujourd'hui, ou que, après l'avoir une fois subie, il est tombé dans un autre état, pour y persévérer par le simple fait d'une *nécessité* inviolable?

Des sophistes qui, avec une témérité inouïe, jettent ainsi la confusion et le désordre dans l'exposé scientifique d'un sujet si sublime, peuvent-ils nous faire espérer quelques considérations sérieuses de leur part, touchant, je ne dirai pas seulement, les choses les plus légères en apparence, mais même touchant celles qui ont en réalité la plus haute importance, vu qu'elles s'exécutent par la volonté de l'homme à l'égard de sujets corporels, et sur des choses qui, pour la plupart, sont évidemment assujetties et soumises d'une manière toute spéciale, avec exactitude et surtout avec un certain ordre, à la volonté humaine ; et tout cela cependant sans qu'il y ait aucune espèce de nécessité préalable, ni même aucune disposition absolument directe à ce que les choses se fassent ou ne se fassent pas ainsi, puisque rien ne se fait uniquement que selon l'intention de la volonté humaine, de la *manière,* au moment précis et *autant de fois* que cela lui plaît.

§ XXII. *Comment les plus sages ont prétendu résoudre cette difficulté. — Lois éternelles.*

Quelques philosophes un peu plus clairvoyants s'aperçurent de ces difficultés, et entreprirent de les résoudre par de bien regrettables inventions. L'un de leurs procédés fut de mettre d'abord à l'écart toutes ces choses (c'est-à-dire tout ce qui concerne la destination des choses physiques), comme trop difficiles et même insolubles. Mais c'est là certes un bien triste expédient, et une pareille exclusion

est d'autant moins logique, qu'ils veulent faire considérer tout le reste comme une vérité incontestable, osant donner pour appui et fondement à leurs assertions erronées *certaines lois éternelles*.

Cependant lorsque, en plein cours de ces lois supposées, il arrive un changement subit ou même frivole à certains égards, mais dans des rapports contraires à toutes ces lois hypothétiques, et partant tout opposés au système des lois et des raisons qu'on a gratuitement imaginées; lorsque, d'ailleurs, il n'est peut-être pas bien rare de voir, — par une longue série d'occasions insolites et le plus souvent même par une foule d'exemples très-familiers, — qu'un tel changement s'opère, pour la totalité des espèces, d'une manière solennelle, régulière, convenable et naturelle, et qu'il embrasse, dans les espèces physiques, des faits et des actions non frivoles mais très-importantes, non en petit nombre mais en très-grande quantité : je le demande et, de grâce, qu'on me dise qui pourrait, quand même tout le reste serait juste et vrai, qui pourrait, dis-je, se soumettre de gaîté de cœur à ce décret nouveau et certainement le plus unique de tous : *qu'on doit considérer et admettre comme vraies et certaines toutes ces choses, mais qu'on doit rejeter toutes celles qui, quoique liées avec les premières par des rapports intimes, indiquent et montrent le contraire de ces hypothèses?*

Assurément personne n'aura l'envie d'improuver l'aveu qu'on a fait ici, qu'un grand nombre d'objets de cette nature résistent à toute explication; mais personne aussi ne saurait approuver cette ardente et contentieuse assertion : que tels principes réellement *faux* pour l'explication d'une foule de choses de cette espèce doivent être néanmoins *vrais* pour une foule d'autres, quoique tous ces faits appartiennent à un *seul* et *même* genre de causes efficientes ou raisons d'être.

§ XXIII. *D'autres philosophes regardent comme surprenants les effets physiques.*

D'autres philosophes se font une vaine gloire de s'extasier dans l'admiration de ces phénomènes physiques, qu'ils regardent comme surprenants. Certes, je suis bien de leur avis; mais ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est de voir ces philosophes, — au milieu de ces nécessités proposées et mises en avant par eux avec tant de confiance, non comme choses admirables et surprenantes, mais comme choses très-simples, — nier sans aucun égard pour ces mêmes phénomènes ainsi établis et pour le lien indissoluble qui les rattache et les unit les uns aux autres, nier, dis-je, et rendre vaine la vérité de ces nécessités hypothétiques, et s'efforcer même d'éluder absolument toute apparence de vérité, et ne pas rougir, au lieu d'en faire quelque application utile, de se livrer tout entiers à leur surprise et à une stérile admiration!

§ XXIV. *D'autres conseillent de modérer le désir de connaître ces effets.*

D'un autre côté, certains philosophes emploient une certaine fourberie dans leurs conseils et dans leurs paroles, soit qu'ils prêtent une oreille favorable à la mauvaise foi qui les trompe, soit qu'ils aient eux-mêmes recours à la supercherie pour faire des dupes. On les voit se livrer gaîment à leur humeur, et, sur un ton pathétique, on les entend condamner et blâmer un trop vif désir de savoir et de connaître; ils font enfin appel à l'impartialité de l'esprit, afin qu'il se détermine de bonne grâce à ignorer certaines choses.

Cela serait beau, je l'avoue, pourvu que ce fût l'expression du sentiment d'un cœur franc et sincère! Mais de pareils conseillers s'en tiennent-ils là, et ne prétendent-ils pas

déguiser, par ce langage, la fausseté réelle de leur propre science? Attendu que ce qu'ils proposent, étant compris dans sa vraie signification naturelle, consiste seulement en ce que « l'on doit admettre comme vraies les opinions cer- » taines, pourvu néanmoins qu'elles concordent directement » avec la raison divine, et que, lorsque ces mêmes opinions » ne sont pas du tout vraies, mais réellement fausses pour un » grand nombre d'autres faits particuliers, il est convenable » alors d'en dissimuler avec calme la fausseté, sans se livrer à » de pénibles débats pour en déduire quelque vérité absolue.»

Mais est-ce bien là cette vertu qu'on a l'air de prescrire à d'autres sous le beau nom de *modération?*

§ XXV. *Négligence dans la distinction entre la destination et l'impétuosité fortuite.*

Sans nul doute, si toutes ces choses étaient prises en sérieuse considération, il deviendrait bien évident que toute la difficulté a son principe dans la négligence de la distinction universelle de cette différence de faits accomplis et qui s'accomplissent, ou d'après une intention manifeste, ou suivant une destination convenable vers un but déterminé, ou tout simplement sans qu'il y ait évidemment ni intention réelle ni direction vraie, mais plutôt un mouvement fortuit, et comme qui dirait un certain cours naturel de causes concurrentes et allant aveuglément *à priori* à leur rencontre réciproque.

§ XXVI. *Utilité de la vérité des faits et des modes de production.*

Or, comme néanmoins cette distinction nous conduit à mieux connaître et quelquefois à connaître parfaitement, tant la vérité des faits que celle de leurs modes de production; comme elle est aussi d'un précieux avantage, et souvent tel que nous ne saurions nous en passer sans nuire

grandement à nos propres intérêts, j'en ai toujours fait et j'en fais encore aujourd'hui le plus grand cas.

Je dis donc que j'établis une distinction dans l'évolution de ces modes et méthodes de production, par lesquelles un grand nombre de choses corporelles reçoivent l'existence, périssent, renaissent et se remplacent dans des modes variés, sans qu'il y ait en cela dessein réel ni époque déterminée, et sans qu'il y soit question de quantité, de situation, d'ordre et de proportion absolument nécessaire, ni même d'aucune espèce de but certain, soit d'utilité, soit de nécessité (surtout si l'on n'en fait aucun examen convenable, aucune appréciation) : j'établis, dis-je, une distinction entre toutes ces choses et une foule d'autres faits spéciaux qui naissent si laborieusement, se produisent, se forment, se coordonnent et déploient des rapports mutuels de convenance, bien certainement en vue d'une fin toute spécifique, sous certains points de vue noble et excellente ; et ces rapports se trouvent dans un parfait accord de proportion physique avec cette même fin.

§ XXVII. *Leur usage spécial.*

De même, en effet, que ces choses, considérées ainsi, peuvent répandre une grande lumière sur l'étude et la conception de leur histoire naturelle complète, en les rendant plus claires ; de même aussi elles possèdent un avantage d'autant plus précieux, qu'on peut venir à leur aide et secours, non-seulement avec et d'après une intention directe, certaine, pour une fin destinée, mais encore avec des moyens et une méthode parfaitement analogues à une telle intention ou destination.

§ XXVIII. *Entrée en matière.*

Or, ce n'est pas ici le moment convenable de faire une application toute spéciale de ces principes, surtout avant

d'en avoir donné quelque explication; il ne convient pas non plus de les employer encore à cet usage précieux, excellent, unique, qu'ils ont en médecine [1].

Si bien que tout ce qui n'est point reconnu et su selon cette manière et cette pratique habituelle, et qui, par suite, n'est pas arrangé dans cet ordre artificiel, doit être regardé comme inutile et vain. La chose, d'ailleurs, ne pourrait pas se faire ou exister autrement, attendu que la vérité est une et simple en elle-même, et que tout ce qui s'en écarte de quelque manière doit être considéré comme lui étant étranger.

Appuyé donc sur ces principes universels, je vais aborder d'une manière générale ce qui fait le fond de mon sujet, je veux dire non-seulement la différence en elle-même entre le MÉCANISME et l'ORGANISME [2], mais encore ce qui concerne leur existence et leur vérité, dans des choses diverses assez sérieuses, importantes et nombreuses : c'est là, dis-je, ce que je vais m'efforcer de démontrer.

§ XXIX. *Mécanisme. — Son explication.*

On ne parle aujourd'hui généralement et partout que de MÉCANISME, de *mécanique*, de *machine*, de *puissances mécaniques;* mais je serais très-curieux de savoir où l'on pourrait trouver le vrai sens, la véritable signification de ces diverses dénominations, et où l'on a pu en faire un exposé assez clair pour convenir et satisfaire surtout aux diverses applications qu'on en fait journellement aujourd'hui.

[1] Si les raisonnements qui précèdent paraissent parfois superflus, fastidieux même (ainsi que plusieurs pourraient les appeler), qu'on se rappelle seulement que Stahl (ainsi que je l'ai dit dans mon Introduction), dans toutes ses Œuvres, critiques surtout, réfute les opinions de ses adversaires avant d'établir ses dogmes; il parle en médecin-philosophe, et il veut que ses paroles aient un véritable but d'utilité : qu'on ne perde pas de vue enfin le siècle et l'époque à laquelle il vivait.

[2] Cette question a fourni à Leibnitz le sujet de son *Deuxième doute*. — Voy. *Negot. otios.*, T. VI.

Il est de toute évidence qu'on appelle indistinctement *propriétés mécaniques*, la *figure*, la *grandeur*, la *position* et même la *mobilité* des corps physiques : or, personne n'ignore que ce sont ces mêmes propriétés que quelques-uns ont désignées sous le nom de *puissances mécaniques ;* et ces mêmes auteurs, dans des explications éparses çà et là, plutôt que dans l'exposé systématique de leurs opinions, font intervenir indistinctement, au nombre de ces puissances mécaniques, le *mouvement*, où, comme d'autres l'appellent, l'effort moteur *(nisus motorius)*, la force motrice *(vis motoria)*[1].

De telle sorte que, pris dans ce sens, ce mécanisme doit être compris, dans sa véritable signification concrète la plus générale, comme quelque chose pourvu d'une certaine disposition, d'une certaine grandeur, d'une certaine figure propres à recevoir le mouvement, nanties enfin d'un certain mouvement actuel, et, qui plus est, douées d'un principe inné de mouvement, c'est-à-dire possédant le mouvement en puissance.

§ XXX.

Cependant, d'après ces conditions mêmes, il faut bien se garder de croire qu'il y ait là un rapport réciproque de *tendance* et de *destination* strictement mutuelle dans les divers sujets, au point de vue de ces mouvements ou de ces efforts moteurs : comme si, par exemple, un seul de ces sujets pouvait tendre et s'efforcer naturellement et finalement d'arriver auprès d'un autre objet quelconque, comme vers un but final à atteindre.

Ce sont là ces propensions particulières que les anciens ont assignées vaguement aux choses naturelles, sous les noms d'*appétit naturel*, de *sympathie*, d'*antipathie*, en prétendant qu'une nature se plaît avec une autre nature,

[1] *Voy.* T. VIII., Comment. XVIII.

que les choses semblables se plaisent ensemble et que chacune tend avec effort à arriver vers celle qui lui est analogue.

§ XXXI. *Ce qu'on entend aujourd'hui par mécanisme.*

Mais, selon les opinions généralement admises de nos jours, tout corps serait une machine qui fonctionne naturellement *par* elle-même et *pour* elle-même, sans aucun autre but réel, n'importe le *motif*, la *manière* et la *fin* de son mouvement par rapport aux autres corps ; tandis que, d'après ces mêmes opinions, les effets qui résultent de tel ou tel concours de ces corps, n'ont pas d'autre raison d'être que la nécessité d'avoir été produits chacun par celui qui le précède, sans qu'il soit besoin de remonter jusqu'au premier pour expliquer leur mode de formation[1]. Et voilà pourquoi avec ces idées il n'y aurait jamais aucune raison de provoquer ou de diriger de quelque manière de pareils concours capables de faire atteindre à cette fin; mais, en réalité, ce seraient là des résultats simplement accidentels plutôt que des effets réels, en considérant la chose *à priori*.

§ XXXII. *Rapport instrumental d'ordre et de mode.*

C'est ainsi pourtant, comme je l'ai déjà fait observer, que l'on explique ordinairement aujourd'hui les *faits* mécaniques et le mécanisme. Cependant, comme il y a certainement lieu de croire à la manifestation d'un grand nombre d'actions et de faits là où l'observation découvre un concours certain et la coopération de plusieurs autres *agents,* tant *immédiats* que *médiats,* qui semblent procéder à leur effet par un acte de subordination, quiconque est juge compétent dans l'appréciation de l'ordre et de l'harmonie des causes, ne fera aucune difficulté de reconnaître qu'il y a là, dans tous les cas, un *rapport* particulier d'*instrument,* d'*ordre* et de *mode*.

[1] Ceci est spécialement dirigé contre la doctrine de Leibnitz.

§ XXXIII. *Ce qu'on entend par instrument.*

Néanmoins, de même que, selon l'ancienne acception de la philosophie tout entière, on sait fort bien que, dans sa signification la plus logique, l'*instrument* est un moyen d'action tel, que, de prime abord et selon la dignité de l'opération, il est réellement employé pour une cause supérieure pour la production d'un effet, comme but final que cette cause se propose ; de même aussi, il est aisé de comprendre qu'une pareille raison de concours et d'intervention, dont un effet devient la consécration, doit conserver une certaine analogie générale avec la nature de l'instrument, sans épuiser néanmoins la véritable raison formelle de l'instrumentalité.

§ XXXIV. *Produire est bien différent de faire. — Caractère réciproque entre la cause efficiente et la fin.*

Or, sans avoir recours à aucune espèce de subtilité de langage (λεπτολογίαν), ni de bavardage (σπερμαλογίαν), et par la seule raison des véritables essences des choses, et de toutes les classes de leurs espèces, tout le monde sait d'une manière certaine qu'il y a naturellement une bien grande différence entre la cause *efficiente, τό efficere* (produire un effet), et la cause *occasionnelle, τό facere* (faire)[1] ; si bien que l'on ne peut point attribuer ce *τό efficere* à ces sortes d'*agents* qui paraissent tendre et se porter vers l'action qui se produit, non par un acte direct, mais comme par accident (à ces sortes d'agents, dis-je, qui ne produisent sous l'influence de leur acte que des cas fortuits et non l'effet direct de leur acte propre) ; non, je le répète, on ne saurait dans un sens propre avancer une pareille proposition. Nous savons, au contraire, qu'une cause mérite absolument et éminemment le nom de cause *efficiente*, lorsque, par

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. XIX.

toute l'énergie de son acte et dans sa marche naturelle, elle tend et vise à un résultat certain, ne paraissant agir que pour cette *fin*, et s'accordant avec elle d'une manière si parfaite, que, là où cette fin n'existe pas, il ne paraît ni *agent* ni *acte*, et que, au contraire, partout où cet agent paraît, là se trouve aussi ce but final inséparable ; et réciproquement, là où l'on voit la *fin*, on voit aussi l'*agent*.

Or, l'évidence de cette sorte de caractère de réciprocité entre la *cause efficiente* et son *but final* est d'autant plus frappante, que non-seulement la cause tend directement à produire son effet, mais encore qu'elle ne paraît exister et subsister par elle-même que tout autant qu'elle agit pour cette fin à laquelle elle aspire, et que l'effet direct et principal ne peut convenir, ni même paraître être directement soumis à aucune autre chose, si ce n'est seulement pour que cette cause efficiente déploie et exerce son énergie, et qu'il soit vraiment et simplement prouvé que l'effet rend témoignage de la cause.

§ XXXV. *Instrument nécessaire à cette fin.*

En suivant ce système et cet ordre de causalité, on voit bien plus évidemment le caractère réel d'une véritable instrumentalité ; puisqu'en effet c'est par cette cause efficiente, tendant, par ce moyen, et avec cette méthode vraiment supérieure, visant, dis-je, vers telle ou telle fin, qu'est accepté, choisi même, et, qui plus est, qu'est mis tout spécialement en action tel ou tel instrument ; c'est-à-dire que c'est à l'aide d'une pareille cause qu'est généralement mis en mouvement, accéléré, ou même gouverné spécialement et dirigé tel ou tel *moyen* ou instrument possédant d'une manière particulière toutes les conditions convenables pour atteindre, ou faire parvenir à cette fin. Or, ce qu'il y a de bien réel encore, c'est que tel moyen qui, par son propre état formel d'être *instrument* apte à atteindre telle

fin déterminée, ne peut, ni proprement, ni absolument, soit par son existence, soit par son essence, convenir à aucun autre usage, ou y être directement appliqué.

§ XXXVI. *Organisme.*

Quiconque sait penser et raisonner sera facilement d'accord avec nous sur ce fait, qu'on doit entendre par ORGANISME ce caractère vraiment remarquable qui constitue la nature de toute raison, ou cause instrumentale. Nous osons croire, en outre, qu'il n'existe pas un seul homme assez indifférent sur ce qui intéresse l'humanité, et capable de révoquer en doute la réalité de tels *agents,* de tels *instruments*, de tels *effets* ou résultats produits.

Car, sans avoir recours à d'autre raison, nous aurions bien pu, du moins, donner à l'appui de ce fait des preuves tirées de nos productions artificielles, comme un véritable spécimen de ce caractère organique.

Nous pourrions encore exposer ici quelques documents en faveur de ce même fait, appuyés sur des preuves péremptoires; mais nous préférons poursuivre et donner du fait une démonstration synthétique, et faire voir *jusqu'à quel point le mécanisme est subordonné à l'organisme, et comment il peut néanmoins subsister par lui-même, sans jamais atteindre naturellement et directement au caractère distinctif de l'organisme.*

§ XXXVII. *Raison formelle du mécanisme.*

Ainsi, pour que le mécanisme ait une *raison formelle,* il lui suffit de posséder en général les propriétés éminemment variables de grandeur, de figure, de site ou position, de mouvement, ou une faculté réelle à une mobilité quelconque; de sorte qu'on puisse dire d'une chose possédant de tels caractères ou modes, qu'*elle est disposée mécaniquement.* Mais il faut que cette même chose n'ait aucun rapport avec

un usage particulier immédiat, attendu que, en vertu de cet usage, elle pourrait subir une modification et prendre aussitôt le caractère d'instrument.

§ XXXVIII. *Preuves de ce qui précède.*

On rencontre partout, dans les plus petites comme dans les plus grandes choses, des preuves de cette espèce de constitution mécanique. Ainsi, par exemple, toute *liqueur acide* contient réellement en elle certains atomes salins, ou, comme on le veut aujourd'hui, des corpuscules ayant une forme aiguë régulière ou irrégulière. Ces corpuscules possèdent d'ailleurs une telle mobilité, qu'ils peuvent, pour ainsi dire, se loger dans un fluide aqueux, et paraître avec lui sous une consistance fluide.

Ils affectent même d'une manière particulière cette *saveur* caractéristique que nous appelons *acide*, alors que dans une occasion quelconque ils concourent, avec des substances terreuses et des alcalis, à s'échauffer plus intimement avec elles, à provoquer, par l'acte même de leurs combinaisons, certains *bruits*, et à former des bulles provenant de leur effervescence, et que, même avec certaines substances, ces corpuscules acquièrent un certain degré de chaleur et d'ardeur actuelle, etc.

Ainsi, à plus forte raison, voyons-nous un caractère mécanique dans le fait de l'*eau* qui coulant en très-grande quantité finit par former un *ruisseau* et même un *fleuve*, lequel, à cause de la situation fortuite de son lit et de la hauteur des rives qu'il baigne, se trouvant tantôt plus à l'étroit, tantôt plus au large, roule ses flots avec plus ou moins de rapidité. Sous ce même point de vue, il y a mécanisme dans le fait de la subsistance, en divers lieux, de *longues étendues de terre* et d'*îles* incultes et inconnues aux hommes, inaccessibles peut-être à l'industrie humaine, et répandues çà et là sur le globe terrestre ; mais qui sont

néanmoins magnifiquement ornées (en ce qui concerne du reste la situation universelle et libre des terres et des eaux) de sites agréables, de toutes les conditions d'accidents de terrains, de forêts, de campagnes, de la présence, du passage et du séjour de tant d'espèces d'animaux, et cela avec un tel mécanisme qu'il serait impossible d'en faire ou d'en imaginer un tableau plus riant et plus animé.

Personne, je pense, ne niera qu'il y ait là un vrai et réel mécanisme.

Or, il est également évident que, malgré le concours de toutes ces circonstances, il n'y a dans tout cela absolument rien qui soit actuellement organique[1]. A ce caractère de mécanisme convient la pensée, que ces choses, avec de pareilles conditions propres, peuvent quelquefois subsister assez long-temps, et même bien souvent continuer à exister perpétuellement, de sorte que, s'il survient enfin quelque changement dans leur durée, on doit penser qu'il provient de toute autre cause étrangère à toute espèce de relation ou de rapport avec une raison organique directe et vraie.

§ XXXIX. *En quoi consiste l'organisme, tant en général qu'en particulier.*

Ce qui est le propre absolu de l'*organisme,* ce qu'il requiert d'essentiel et de particulier, c'est de posséder en soi une *disposition mécanique* (notez-bien que je ne parle ici que de cet organisme qui touche et échoit en partage tant aux choses qu'aux actions de l'ordre physique).

Or, un tel organisme doit évidemment jouir d'une disposition pareille, non-seulement d'une manière générale, en tant qu'il est de nécessité absolue que tout sujet corporel doit être convenablement nanti de cette disposition mécanique, mais encore, et surtout d'une manière spéciale, il doit la posséder dans une proportion mécanique, convenant

[1] Troisième sujet de doute de Leibnitz. (Voy. *Negot. otios.*, T. VI.)

exactement à l'objet auquel il est destiné, et se trouvant en parfaite harmonie avec lui.

Cette circonstance n'a, dans l'organe, d'autre raison que celle d'une constitution générique et matérielle; mais, pour ce qui est d'une raison de constitution absolument spécifique et formelle, c'est bien autre chose; car, dans ce qui la regarde en propre, cette raison est fort étrangère à tout mécanisme. Elle consiste, en effet, dans la *destination* et dans une *intervention* actuelle à la production d'*un effet tout spécial, unique,* et réellement si exceptionnel que cette raison, à cause même de sa constitution vraiment très-spéciale qui lui est propre et par laquelle elle vise à une fin certaine, n'a vraiment pas une autre condition motivée d'être ni d'exister.

§ XL. *Applications des preuves alléguées.*

Ainsi, pour rendre plus évidentes les preuves que je viens d'alléguer ci-dessus, je puis dire que ces *liqueurs acides,* dont j'ai déjà parlé, deviennent (sous la direction arbitraire du chimiste, et selon son bon plaisir, dans la proportion et sur les sujets qu'il veut, comme aussi pour l'usage qu'il se propose et le résultat qu'il doit atteindre) les véritables organes non-seulement de dissolutions et de compositions diverses, mais encore, par exemple, de changements variés, de couleur, de saveur et de décompositions différentes, et tout cela selon des fins et des circonstances arbitraires.

C'est donc ainsi qu'une masse ou un cours d'eau, avec ces circonstances purement mécaniques dont nous avons parlé, prennent un caractère organique, lorsque l'industrie humaine, dans des intentions et pour des fins sociales et arbitraires, maîtrise à son gré ce docile élément, soit qu'elle le conduise au moyen des canaux, soit qu'elle le renferme dans des réservoirs et des bassins, où elle le fait arriver au

moyen de certaines machines ; c'est ainsi, dis-je, que ces masses d'eau deviennent des instruments, ou bien subissent une sorte d'organisme pour le service des moulins, et pour d'autres semblables usages mécaniques plus importants.

C'est enfin ainsi que ces immenses étendues de *terres* vierges deviennent, sous la main de l'homme, de véritables instruments destinés à ses divers usages, pour la construction de demeures solides, et pour fournir à tous les hommes et aux animaux domestiques des logements commodes, même de quoi les nourrir abondamment, et enfin, particulièrement, pour conserver à toute l'espèce humaine certains genres particuliers de plantes, de légumes et de fruits qui parviennent à une parfaite maturité.

§ XLI. *Autres exemples.*

Or, bien que je pense fermement que tout ceci soit de la plus grande évidence, je me ferai encore un devoir et un plaisir d'en exposer d'autres preuves, que je puise dans des causes toutes particulières, comme celles, par exemple, des *machines artificielles,* dont le confectionnement exige beaucoup de peine et de travail. Je recommande de bien observer dans ces machines les différences qu'on y découvre, au point de vue pur et simple du mécanisme et de l'organisme : ainsi, une *horloge,* habilement et ingénieusement travaillée, présente, de quelque manière qu'on la considère, une foule de particularités mécaniques; et quoique l'intention directe de l'ouvrier ait été de la destiner à un usage tout spécial, c'est-à-dire à marquer très-exactement les heures, et que, sous ce rapport-là, comme sous celui de cette véritable aptitude à indiquer la division du temps, ce qu'on appelle *puissance,* cette horloge soit et demeure un simple instrument organisé, elle est et demeure néanmoins aussi pendant quelque temps une simple machine, et aussi long-temps même qu'une main habile ne la

monte pas ou ne la monte pas au moment convenable, afin qu'elle puisse indiquer l'heure vraie du méridien du lieu[1].

Mais, en réalité, toutes les fois que, soit par intention, soit par maladresse, cette horloge est mal montée ou mal réglée, dès-lors, ou elle n'indique plus exactement les heures, ou bien même elle s'arrête tout-à-fait.

Cependant, quoique l'horloge puisse naturellement continuer ces mouvements d'élasticité, au point de vue de sa puissance très-spéciale, en vertu de laquelle elle est propre à indiquer régulièrement l'heure, et est destinée à marquer d'une manière précise les heures vraies et naturelles du jour; toutes les fois et aussi long-temps que, par un vice quelconque, cette horloge n'atteint pas à ce but, elle *ne mérite absolument pas* d'être appelée *organe* ou *instrument,* dans le sens strict du mot.

C'est pourquoi, dans ce même sens, véritablement fondé sur la nature de l'objet, une petite machine de cette espèce, ayant un défaut quelconque à l'intérieur, et étant incapable d'indiquer les heures d'une manière directe et vraie, *ne mérite* absolument que le nom de *simple machine,* et non celui d'*instrument* propre et utile à quelque chose.

§ XLII. *Les machines sont construites dans un but déterminé.*

Dès-lors, convaincu que l'on regarderait comme un insensé quiconque oserait soutenir que de pareilles machines, telles qu'elles sont, n'ont pas été fabriquées dans la vue toute spéciale de les appliquer proprement et directement à quelque intention, mais qu'elles ont été faites sans but, ou tout au plus pour donner le spectacle de ce *mouvement* vulgairement appelé *automatique*[2]; je pense qu'on sera d'accord avec la saine raison, quand on comprendra qu'un ouvrage spécial, péniblement élaboré, qui possède une

[1] Sujet du 7e doute de Leibnitz. (Voy. *Negot. otios.*, T. VI.)
[2] *Voy.* T. VIII, Comment. XX.

constitution en parfaite harmonie avec un effet tout spécial et uniquement propre à lui seul, n'a pu être réellement produit, *à priori,* que dans l'intention et dans le but d'être appliqué et employé par une cause quelconque, dirigeante à un résultat pareil.

§ XLIII. *Description plus générale de l'organisme. — Il ne faut pas cependant se tourmenter l'esprit pour découvrir la fin réelle des choses.*

Ce sujet mérite de notre part et à tous égards une plus profonde considération ; il exige aussi une étude particulière, surtout dans ce présent traité, où notre intention formelle est d'étudier la *nature propre de l'organisme :* notre devoir est donc d'insister sur cette matière, et de la développer convenablement en peu de mots.

Les personnes qui s'appuient plutôt sur la relation des sens que sur la raison, saisissent une foule de choses en proportion avec l'impression organique ; c'est ce qui arrive précisément à l'égard de cette maxime, qu'il serait imprudent de rejeter, tant elle paraît avoir été émise avec certitude et bon sens ; la voici : *Il n'est point nécessaire de se tourmenter l'esprit pour découvrir le but final de l'existence des êtres.*

Pourquoi, en effet, vouloir ainsi perdre son temps et torturer son esprit en l'appliquant à la contemplation des choses qui sont si au-dessus de la raison humaine, et dont les profonds mystères lui seront toujours cachés ? Pourquoi chercher à savoir, par exemple, en quel lieu précis, dans quel ordre propre et surtout dans quel but final et naturel tant et de si grands corps célestes qui roulent dans l'espace ont été faits et ainsi disposés ? Et pourquoi demanderait-on encore quel est le but final de l'existence, je ne dis pas seulement de ce nombre infini d'individus vivants, mais même de chacune de ces innombrables espèces d'insectes

qui pullulent et se multiplient sans cesse?... Elle n'a donc pas un sens frivole, cette considération touchant toutes les espèces des êtres créés, attendu que nous ne pouvons pas plus soupçonner que découvrir la véritable raison de leur universelle subordination à l'ordre général, si nous nous refusons d'y reconnaître la souveraine volonté adorable et absolue de la Divinité.

§ XLIV. *Dans quel sens faut-il prendre ce qui vient d'être dit?*

Cependant, bien que toutes ces choses se passent assez régulièrement de cette manière, il sera permis à chacun d'apprécier aisément quel est l'avantage réel qu'on pourrait retirer d'un pareil langage. L'homme ignore en lui-même la force de la loi, comme si, appliquer son esprit à cette connaissance était pour lui l'expiation d'un crime; mais il est bien plus sage de s'en tenir à ce conseil et à cet avertissement salutaire : *de ne point épuiser témérairement son intelligence à vouloir pénétrer le fond des choses qu'il ne peut se promettre de découvrir, et qu'il n'aura apparemment jamais l'espoir d'aborder avec fruit.*

Au surplus, ce qui est bien méritoire et même bien évident d'après toutes ces circonstances, c'est que les personnes qui s'occupent de ces questions n'ont absolument en vue que les *fins dernières* des êtres, sans s'inquiéter nullement des rapports simples, naturels et plus évidents de *finalité* et d'*instrumentation*.

Mais qu'on se garde bien de regarder comme oiseux et inconvenant d'étudier de semblables rapports; il me paraît, au contraire, réellement absurde, je dirai même honteux, — pour toute personne qui se livre à des considérations scientifiques, quelles qu'elles soient, — de négliger, non l'étude du but final des choses, mais l'existence et la nature manifeste, c'est-à-dire le mode d'être réel et vrai des

instruments, ou bien de désespérer d'acquérir jamais, sinon autre chose, du moins la science de l'histoire naturelle des êtres qui dévoilerait la raison de leur mode d'existence.

§ XLV. *Il ne faut point trop rechercher les fins universelles des êtres; mais on doit en rechercher les fins spéciales.*

Bien s'en faut donc que l'homme ne doive pas absolument s'occuper à l'étude et à la sage méditation des fins dernières des êtres; car que serait-il permis alors d'étudier méthodiquement? On ignorerait même les premières notions de l'histoire, s'il n'était ni permis, ni juste, ni obligatoire pour l'homme d'en étudier les derniers résultats. Ainsi faudrait-il, par exemple, dissimuler l'usage de nos parties organiques, parce que leur destination est telle que les organes des sens sont faits pour transmettre les sensations, les muscles pour exécuter les mouvements, et la langue pour articuler des paroles, etc.? Et faudrait-il encore renoncer à l'investigation de toute disposition mécanique à ces usages, de celle des yeux pour recevoir la lumière, de celle des oreilles pour aider à percevoir les sons, etc.?

Mais si, au contraire, ces choses doivent être prises dans leur seul et véritable sens, et qu'on veuille les regarder comme des *fins universelles*, assez bien désignées par quelques auteurs sous le nom de *fins cosmiques*, et appartenant à la généralité des êtres de ce monde au point de vue de l'ordre universel, on doit les considérer simplement comme des fins naturelles, et l'on ne doit pas fixer son esprit à les approfondir avec une sollicitude trop minutieuse; il faut surtout éviter avec soin de les imaginer.

Cependant, lorsque ces mêmes fins s'adressent à des choses *spéciales*, elles méritent bien certainement d'être considérées et appréciées au point de vue de leur connexité et de leur union intime, et cela d'autant mieux qu'elles sont évidemment liées entre elles; alors, dis-je, mais seulement

alors, nous devons examiner ces choses avec tout le soin scrupuleux d'une observation sérieuse, et non simplement les effleurer ou, pour mieux dire, les ébaucher en passant avec des opinions préconçues.

Or, pour bien et convenablement fixer notre intention vers le but que nous voulons atteindre, nous devons absolument éloigner de notre esprit ce *préjugé,* qui fait plus absolument encore refuser un but final aux êtres existants, au lieu d'en apprécier mûrement la réalité.

Pour cela, il faut de préférence s'attacher uniquement à l'*histoire* des faits, et s'appliquer sérieusement à rédiger avec méthode ce qu'elle nous fournit.

C'est ainsi qu'il deviendra évident et clair qu'*un grand nombre de choses sont de toute manière si bien liées par leur rapport à leur fin spéciale,* que, si l'on faisait abstraction de ces fins, non-seulement ces mêmes choses, en tant que telles (en en supposant d'ailleurs quelque part la possibilité), n'auraient et ne pourraient absolument avoir aucun usage, même universel; ce qui cependant serait réellement contraire à la nature universelle de tous les êtres en général et en particulier de ce vaste univers. Mais aussi une chose pareille ne serait certainement *à priori* qu'une pure chimère; elle ne pourrait donc pas exister, à moins qu'elle ne fût directement formée pour cette fin.

§ XLVI. *Les fins spéciales constituent toutes les classes des espèces.*

Si l'on tient enfin à faire une plus heureuse appréciation de ces choses, il convient de ne point oublier, soit la nature de ces fins en général, soit le caractère de cette appréciation que l'on fait de leur importance, tant sous un rapport simplement universel que relativement à leur comparaison avec d'autres objets dans cette universalité des êtres.

Il se présente tout d'abord à l'esprit cette considération,

savoir : que ce sont ces nombreuses *fins particulières* et les conditions qui s'y rapportent, qui constituent non-seulement les *véritables espèces* d'êtres dans le système universel de ce monde, mais encore *toutes les classes de ces mêmes espèces,* à tel point que, si l'on faisait abstraction de ces fins, par ce seul fait seraient abolies toutes les classes spéciales des êtres de la nature, et, par conséquent, je ne dirai pas seulement certaines espèces, mais absolument les espèces les plus nobles, c'est-à-dire celles qui exigent le plus de peine, le plus d'art, et qui embrassent sommairement une foule d'autres êtres plus simples de cet univers; mais dès-lors tout serait détruit et rentrerait dans le chaos.

Or, comme il ne convient pas de penser que cela puisse arriver ainsi, et qu'il n'y a pas de raison pour que les choses se passent de cette manière, il importe de bien examiner comment on peut empêcher cette confusion, et de rendre à la vérité le solennel et si éclatant témoignage qu'elle mérite; afin que je ne paraisse pas avoir rien exagéré par une téméraire invention, bien qu'on puisse être ici à l'abri de toute appréhension, quand on comprend, sans trouble et sans effort, la véritable nature des choses et les modes successifs de production et d'existence.

§ XLVII. *On refuse le jugement aux bêtes. — On leur accorde cependant la mémoire qui régit le corps.*

Nous ne parlerons pas ici de tout le règne *animal,* ni de ses innombrables espèces, attendu que, selon les mœurs des temps présents, on confond et on profane vaguement, dans des observations désordonnées, toute considération et tout rapport de la pensée à l'égard des animaux, et que, contrairement à toute sérieuse, vraie et légitime méthode de discernement, de distinction et d'emploi convenable des véritables noms des choses, on révoque en doute qu'ils soient doués de *jugement* ou de *discernement,* et par là aussi d'*imagi-*

nation (*phantasiæ*), à l'égard des choses qu'ils auraient discernées [1].

Et cependant, non-seulement on n'hésite pas à leur accorder la *mémoire* des choses distinctes, mais, ce qui est plus encore (chose inouïe dans ce monde et bien contraire à tout mode rationnel de contemplation!....), on attribue à cette mémoire des brutes la puissance et l'acte de *mettre énergiquement en jeu les organes corporels*, d'agiter le corps dans toutes ses parties, de lui faire exécuter les mouvements les plus compliqués et de le pousser même jusqu'à son entière ruine [2].

Or, comme je ne suis nullement disposé à passer mon temps à réfuter des erreurs aussi absurdes, je prends le parti d'insister uniquement et directement sur la vérité du fait relatif à l'espèce humaine.

§ XLVIII. *L'âme humaine existe dans le corps et avec le corps.*

Que si nous considérons l'*âme humaine* d'après les propriétés vraies et certaines que nous concevons uniquement en elle, nous reconnaissons : 1° sous le rapport de sa véritable existence, qu'*elle existe réellement dans le corps et avec le corps*, lequel a seul, pour cela, le droit d'être appelé *corps humain;* 2° en raison de sa force efficace et de son énergie quelle qu'elle soit, tout ce que nous savons de l'âme et rien de plus, c'est que, quelles que soient les actions dont elle s'occupe, elle n'agit qu'au point de vue des *affections* ou *états affectifs des corps*, de ces affections si essentiellement *inhérentes*, — comme on dit, — que l'on ne saurait pas même les en séparer par la pensée, sans que par là, aussitôt que l'on opère l'abstraction d'un tel fait dans l'esprit, non-seulement l'idée de corps disparaisse, mais encore et absolument celle de ces affections, vu que nous ne pouvons

[1] Voilà, j'espère, un argument *ad hominem* et à l'adresse des Cartésiens!
[2] *Voy.* T. VIII, Comment. XXI.

pas même les concevoir séparées du corps[1] ; 3° enfin, si l'on veut donner un nom plus positif, en parlant de ces choses, ce sera d'une manière abstraite que nous dirons que l'âme est quelque chose *de fini*, *τo finitum*, c'est-à-dire que le fini seul sera du ressort de l'intelligence de l'âme, à tel point que sa puissance ne pourra atteindre dans ses efforts que ce qui est le plus fini, le mieux déterminé ou ce qui est absolument *un*.

§ XLIX. *L'âme est accablée par la multitude des objets dont elle est assaillie.*

Convient-il maintenant que j'expose ici, sans utilité aucune et d'une manière aussi générale que confuse, en présence de tant d'esprits indifférents, ma pensée à l'égard de l'*impuissance* bien connue de l'âme à *supporter* la fatigue qu'elle éprouve en présence *de cette multitude d'objets* qui viennent l'assaillir à la fois? Je crois plus opportun de dire que l'âme se possède très-bien et qu'elle a conscience d'elle-même, elle ne s'oublie pas, se souvient aussi parfaitement qu'elle ne peut véritablement et d'une manière positive comprendre absolument qu'une seule chose à la fois, c'est-à-dire qu'elle ne peut, dans un seul et même instant donné, ne s'occuper par la pensée que d'un seul et unique objet sur lequel elle veut porter un jugement ; elle sait aussi que tout ce qui est complexe et se présente sous un aspect composé, ne peut être atteint par elle si ce n'est par une suite d'actes composés ou successifs, seul moyen de s'en rendre raison et de s'en occuper avec fruit.

§ L. *Elle redoute l'infini.*

Mais ce qui est plus encore, c'est que, comme l'ont déjà depuis long-temps fait remarquer les anciens, l'âme *recule*

[1] C'est à tort que M. le Dr Garreau et bien d'autres avant lui, s'appuyant sur cette phrase, ont accusé Stahl de matérialiser l'esprit !... Qu'on y regarde de plus près, et l'on admirera une fois de plus ici le médecin-philosophe,

avec un vrai tremblement devant l'infini, et que, voyant tomber les vains efforts de toute son énergie, elle fuit devant cet infini, comme frappée d'impuissance, tant elle redoute son abord !

Tant s'en faut donc qu'elle ose s'élever vers les dernières limites, et jusqu'à la souveraine et principale propriété des choses corporelles, effort sublime auquel elle ne peut atteindre[1].

§ LI. *L'âme s'occupe des affections corporelles.*

Mais ce qui est plus positif et qui vaut encore davantage, ce que généralement tous les hommes, et, s'il est permis de le dire, tous les philosophes, appellent le *propre suprême et absolu,* ou, en termes d'école, le *spécifique* et le *formel de l'âme humaine*, c'est cet acte puissant de la pensée par lequel l'âme se représente certaines images des êtres pour les observer de près, et pour s'arrêter ou se reposer enfin sur ce qu'il y a de plus saillant, de caché ou de fugitif dans ces images. Un tel acte est, dis-je, la pensée suprême et la plus éminente de cette énergie de l'âme pour s'occuper continuellement des affections corporelles.

§ LII. *L'âme ne conçoit ces affections que sous des figures et des formes.*

De tous les actes produits par la puissance de l'âme, c'est bien certainement ici le moins subtil et le plus lent ; par la raison d'abord qu'au point de vue du sujet, l'âme s'occupe

qui ne voulait pas plus de l'*animal-machine* de Descartes que de Malebranche. Encore une fois, Stahl c'est Hippocrate, c'est Aristote, c'est S. Thomas, c'est Mélancton lui-même appliquant son génie à la médecine.

[1] Le lecteur doit bien faire attention ici que Stahl parle de l'*anima* et non de l'*animus*. L'*anima* s'occupe spécialement des choses physiques et corporelles ; l'*animus*, des actes purs de l'*intellect* et du *raisonnement*. Ce sont là deux puissances en acte, mais issues d'une seule et même source dans la personnalité humaine.

moins des états affectifs des corps que de ceux de leur masse ; puisque, en effet, l'esprit ne peut, à l'égard de quoi que ce soit, se former par la pensée aucune notion vraie et réelle, aussi absolue ou distincte que possible, sans en avoir saisi préalablement les notions de quantité ou fins, les notions de lieu ou mesure de limites, les notions de figure ou mode, et, enfin, une notion de rapport de dimension [1].

Qui plus est encore, l'âme, moyennant la figure, la position et le nombre dans les choses corporelles, s'en représente la forme spécifique, et, en quelque lieu qu'elle soit, elle soumet ces deux choses à son empire absolu, et détermine ainsi la raison vraie, pleine et formelle de la corporéité. Il est d'autant plus évident que *l'âme humaine est liée à ces états des corps,* que la pensée ne peut rien atteindre avec plus de certitude, avec plus de facilité, plus d'évidence et plus de constance que ces figures mêmes et ces formes qu'elle se représente sous des images.

§ LIII. *L'âme doit se former d'abord une idée de ces images.*

J'ajouterai, en outre, qu'il est absolument impossible à l'âme d'exercer sa pensée, même sur un objet, d'une manière bien distincte sous sa forme et sa figure, autant qu'il lui est impossible de le faire à l'égard de plusieurs choses à la fois, ou de les mettre en rapport, si ce n'est d'une manière très-grossière et sous des expressions très-significatives, en leur donnant une apparence corporelle figurée, c'est-à-dire sous une formule vulgaire de langage et une acception physique et éminemment sensible.

D'où je conclus que l'âme ne peut dignement exercer sa pensée sur quoi que ce soit, qu'après qu'elle en a perçu l'idée par l'intelligence, au moyen des impressions organiques, et de la relation des sens ; voilà pourquoi encore il

[1] Cette idée a donné lieu à la dernière objection du 3e doute de Leibnitz. (Voy. *Neg. otios.*, T. VI.)

n'est pas au pouvoir de l'esprit humain de se représenter aucune figure, ou de penser à aucune forme, à moins que cette forme et cette figure ne tombent dans le domaine des sensations, sous une fiction ou une image comme placée d'avance en dehors de notre corps à la disposition des yeux ; et ce qu'il y a d'incontestable, c'est que personne n'est absolument capable d'avoir ou d'éprouver une seule perception distincte et réelle *à l'égard du plus petit corps* imaginé, sans se le représenter encore avec toutes les dimensions sous lesquelles il le voit, et tel qu'il le considère et l'observe quand cet objet est placé à une distance raisonnable de ses propres yeux ; personne ne pourra non plus avoir quelque notion d'un son très-subtil que tout autant qu'il suppose que ce son puisse encore être bien entendu.

§ LIV. *L'âme ne peut juger de ces espèces que collectivement.*

Quoiqu'il y ait encore d'autres distinctions, je veux dire des jugements et d'intellectives perceptions de choses encore plus subtiles, telles que les odeurs, les saveurs, les couleurs et même d'autres espèces tangibles, en tant qu'espèces ; cependant je dois faire observer, à l'égard de tous ces faits, que l'âme non-seulement n'a pas le pouvoir de s'occuper de ces choses (en tant que telles), ou d'en concevoir la nature par de rigoureux raisonnements et par manière de conclusion, d'après des comparaisons ou des raisons particulièrement manifestes et reconnaissables, mais encore et de plus l'âme n'a aucune puissance éminente et familière d'acquérir la connaissance de ces choses et de les bien comprendre dans son intelligence, sinon par un acte de pur raisonnement, du moins par un acte de simple raison, à moins que ce ne soit à l'aide de la disposition toute matérielle de ces choses, c'est-à-dire au point de vue d'une *agrégation* ou réunion collective de ces substances corporelles en une très-grande masse.

Par conséquent, pour ce qui est des odeurs, à moins qu'elles ne se présentent sous une masse compacte unie dans une étroite compression de leurs exhalations odorantes, jamais l'organe de l'odorat ne pourra reconnaître ce qu'elles sont en réalité, ni distinguer ou bien comprendre telle ou telle odeur, pas plus que leurs qualités spéciales.

§ LV. *L'anxiété causée par la présence d'un chat dans une chambre ne conclut rien contre notre assertion.*

Qu'il me soit permis de citer ici un fait que je ne puis négliger, ni passer impunément sous silence : il s'agit de ce cas de connaissance particulière, chez une personne qui tient de l'imagination timide et inquiète de sa mère; cette disposition, par exemple, où elle se trouve de croire à la présence d'un *chat* enfermé dans une chambre (peu spacieuse, ce qu'il est essentiel de noter), à tel point qu'elle éprouve, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du corps, les faits ordinaires de l'inquiétude et de la frayeur.

Or, il faut prendre ici en considération cette extrême *perplexité* (qu'on me pardonne l'expression), bien certaine et bien évidente de cette énergie de l'intelligence; quoique, au fond de cette perplexité, il n'y ait absolument rien, même *à posteriori*, qui soit véritablement et sans nul doute conforme à la vérité; bien loin de se présenter au discernement de la pensée elle-même, c'est-à-dire à quelque action de l'âme, afin qu'elle puisse établir une notion distincte, bien loin même qu'elle n'y parvienne par l'acte propre du discernement.

Tant s'en faut, en effet, que cette perception soit réelle, à cause des émotions que l'âme éprouve; car elle ne peut comprendre ce fait, en avoir le moindre souvenir, comme d'un fait réellement certain et présent, si ce n'est simplement par une expérience long-temps répétée. Tant s'en faut, enfin, que l'âme puisse, en pareils cas, exercer avec

discernement un acte de perception et de connaissance analogue aux autres qui lui sont habituels.

§ LVI. *Observation à l'appui de ce qui précède.*

Quoiqu'il ne convienne pas au sujet que je traite de m'arrêter plus long-temps sur cette matière, c'est néanmoins avec plaisir que, pour jeter quelque lumière sur ce qui vient d'être dit, je vais citer un exemple extraordinaire à peu près semblable.

« Une jeune fille, très-saine de corps et d'esprit, jusque- » là d'un caractère gai, et ne connaissant point encore les » craintes frivoles et les inquiétudes de la peur, avait toujours » joui d'ailleurs d'une santé parfaite jusqu'en ce moment, et » n'avait depuis très-long-temps éprouvé aucune espèce de » maladie. Etant allée, un certain jour, visiter une personne » de sa connaissance, elle en fut très-bien accueillie; pour » la recevoir dignement, on lui dressa un lit de plumes très- » souple, qu'on appelle vulgairement (*eider-dunen*) duvet » ou édredon. Elle demeura donc sur ce lit pendant la » première nuit, avec beaucoup de peine, sans prendre » aucun repos, sans pouvoir même goûter le sommeil et en » proie aux plus violentes agitations; de sorte qu'elle passa » toute la nuit à se plaindre, mais sans pouvoir désigner no- » minativement quelque incommodité particulière, si ce n'est » que, contre son habitude, et après avoir passé une nuit » inquiète jusqu'au jour, elle se sentit vers le matin la tête » appesantie et embarrassée plutôt qu'affectée d'une douleur » réelle. Elle resta dans cet état toute la matinée jusqu'à » l'heure du dîner (mais elle avait repris, de suite après son » lever, le caractère animé et jovial de son naturel ordinaire).

» Cependant, ayant senti après le repas le besoin de » dormir, et ne s'inquiétant déjà plus de tous les désagréments » qu'elle avait éprouvés durant la nuit précédente et qui » l'avaient privée de sommeil, elle alla se jeter sur ce même

» lit pour y goûter un peu de repos; mais aussitôt elle res-
» sentit en elle quelque chose d'insolite et de surprenant,
» qui, augmentant de plus en plus, renouvela la scène fati-
» gante de l'autre nuit.

» Or, de même qu'il serait bien difficile à qui que ce soit
» de pouvoir se rendre raison d'un pareil phénomène, la
» jeune personne ne pouvait s'imaginer ni découvrir en
» son esprit quelle devait être la cause de ce qu'elle éprou-
» vait; à moins, disait-elle, qu'après avoir joui si long-temps
» d'une longue santé, ce ne soit ici un prélude à quelque
» grave maladie, ou qu'il faille en rejeter la cause sur la
» fatigue d'un voyage de plus de deux jours.

» Il arriva par hasard qu'en changeant les draps de ce lit
» si impropre au sommeil (je veux dire les draps qui, selon
» l'usage des grandes maisons, ne font que recouvrir les lits
» de plume), il arriva, dis-je, qu'en enlevant ces draps, la
» jeune fille reconnut l'étoffe de coton qui habituellement
» sert à contenir le duvet, et ce fut alors que, se rappelant
» l'antipathie qu'elle avait naturellement pour ces sortes de
» lits, elle fut ainsi délivrée de toute crainte ultérieure; car,
» ayant tranquillement changé de lit, elle put réparer faci-
» lement le repos que lui avait fait perdre l'insomnie.»

§ LVII. *Affection de désir ou d'aversion de l'âme pour ou contre ces choses.*

Assurément, après avoir apprécié ces faits sous tous leurs rapports, il est, je pense, assez évident que toute l'énergie de l'âme se lie uniquement et s'attache étroitemen aux choses corporelles, et, comme on le dit vulgairement, à celles qui sont comprises sous un rapport tout matériel. Nous devons donc, d'après ce qui a été dit, attribuer en quatrième lieu à ce phénomène plutôt, comme il paraît, une *affection* qu'un *acte*, c'est-à-dire, *à priori*, un *désir* de l'âme pour obtenir ces choses, et sa *joie* quand elle les

obtient et qu'elle en jouit ; ou bien, au contraire, une *aversion* de l'âme pour les choses qui font naître en elle la crainte, la haine, la tristesse.

Tout cela provient moins du contact et de la présence matérielle des corps, que de leur simple réminiscence, et même seulement de la simple fiction arbitraire de choses semblables.

§ LVIII. *L'âme s'occupe des divers états des corps par des moyens matériels.*

Comme tous les faits dont il vient d'être question ont été si bien mis en rapport qu'on ne peut plus douter, d'après cela, que l'âme humaine, — à l'égard de ce qui constitue les divers états des corps, ou leurs manières d'être affectives, en tant que simplement et absolument telles, — non-seulement s'en occupe, s'y attache et même en fait d'abord l'objet de ses désirs pour s'en réjouir ensuite, mais encore, autant du moins que cela lui est permis, qu'elle n'exerce sa puissance et son action que sur cette seule et unique chose et sur ce qu'il nous est donné simplement de connaître; de même aussi, à cette disposition de notre âme vient se joindre pareillement cette circonstance ultérieure d'une égale énergie et d'un caractère identique en ce genre.

C'est que l'âme n'opère ses actes et n'arrive à ces objets que d'une manière médiate et non immédiatement, mais bien par des moyens qui sont en très-grande partie tout-à-fait *corporels* et en nombre infini.

§ LIX. *Ces moyens sont relatifs à l'âme et non aux objets.*

Nous devons, en cinquième lieu, exposer ici une preuve qui mène plus directement et plus évidemment même à la vérité des faits dont nous faisons l'appréciation.

En effet, bien que l'on puisse peut-être dire que ces moyens matériels regardent principalement les objets, et

qu'ils ont une utilité particulière dans la concentration, par exemple, de ces sujets et même des objets (de sorte que l'on peut dire que les yeux sont faits pour concentrer les rayons lumineux ; que les labyrinthes, les limaçons surtout et les divers canaux auditifs, malgré leurs nombreuses circonvolutions et différentes directions, convergent vers un point unique et y concentrent les sons, et que des plexus nerveux, à l'instar de faisceaux pénicillés, s'élèvent sur la surface de la langue, comme pour veiller à ce que les corpuscules sapides soient saisis, retenus et exactement transmis à l'organe du goût, etc.); d'après cette même considération, il est cependant assez manifeste que tout cet immense appareil physiologique n'a aucune espèce de rapport direct, final et formel avec ces matières pas plus qu'avec d'autres, mais uniquement avec l'âme elle-même; de telle sorte que les objets matériels viennent, par ce moyen, se présenter même plus corporellement à l'âme, comme nous l'avons déjà fait sentir, et cela non-seulement en très-grand nombre, mais encore comme étant unis ensemble par leur agrégation.

Or, il est d'autant plus facile de voir que ces appareils organiques se rapportent absolument à l'âme elle-même, si bien que sans eux l'âme ne saurait ni voir, ni entendre, ni goûter, etc., ces objets matériels, ni même avoir rien de commun avec la lumière, les sons et les saveurs, dont elle ne pourrait même pas se faire une idée.

D'où je suis en plein droit de conclure, d'une manière positive, que *l'âme humaine, si elle était privée des organes convenables à la perception des objets, ne pourrait en concevoir jamais ni la forme ni la figure,* ni même en avoir la moindre notion[1].

[1] C'est là une vérité dont personne ne saurait douter, à moins qu'on ne fût dépourvu de bon sens. L'âme *humaine*, unie au corps, ne peut rien percevoir au-dehors *sans les sens*, rien, bien entendu, des sensations qu'elle éprouve au point de vue des êtres d'ici-bas.

§ LX. *Ces moyens organiques sont destinés à une fin certaine.*

Comme, selon l'avis de tout le monde, et autant qu'il nous est donné de le savoir, non-seulement toute la disposition naturelle de l'âme, mais encore toute sa destination, a pour unique but d'arriver à la connaissance des divers états affectifs des êtres (comme qui dirait vers leur véritable et unique but universel), il ne peut donc pas se faire que, par l'acte simultané *des divers moyens de connaître* que nous possédons, nous ne reconnaissions pas, en effet, que *ces moyens organiques* sont, directement, véritablement et uniquement *destinés et faits pour cette fin.*

Car, d'après ce que nous avons dit déjà plus haut, j'ose espérer que quiconque n'est point novice en ces matières partagera mes sentiments, — personne, en effet, ne pourrait me blâmer de revenir si souvent sur un sujet que les circonstances du jour me forcent de répéter; — j'espère, dis-je, que quiconque est capable d'approfondir ces conceptions relatives aux fins formelles pensera, avec moi, que partout où, par une nécessité quelconque, existe une fin certaine, là aussi existent des moyens nécessaires, propres à conduire à cette fin; et ces moyens, en tant que tels, n'ont uniquement et directement de nécessité qu'en vue de ce seul but et non d'un autre.

§ LXI. *Ils ont un rapport d'union intime avec l'agent qui tend à une fin.*

Par conséquent, comme il est notoire, du moins par cette preuve de la disposition naturelle de l'homme, que l'on voit certaines espèces de choses naturelles vraiment et évidemment faites pour une fin déterminée, sans laquelle elles ne pourraient pas être ce qu'elles sont, pas plus qu'elles ne pourraient arriver à cette fin sans le secours

d'autres moyens parfaitement propres à les y conduire, nous devons tirer de là cette bien simple et logique conclusion : que ces moyens mêmes ont un *rapport d'union* intime avec cet *agent*, qui n'existe, dans tous les cas, que pour un but final.

Ces moyens, dis-je, sont des *instruments* directs qui existent essentiellement, et non d'une manière accidentelle ou secondaire ; simples instruments de cet agent et de son acte, incapables d'exercer aucune action propre sur cet acte ni dans cet acte, mais plutôt applicables à l'acte et uniquement pour l'acte même, et n'existant absolument qu'à cause de lui, sans avoir aucune autre raison d'être, puisque, en effet, cet acte est nécessaire en soi, ainsi que dans toute son espèce.

§ LXII. *Il n'y a point d'autre raison d'être pour ces instruments.*

Toutes ces choses se passent réellement ainsi et ne peuvent se passer autrement. Nous devons, au surplus, faire observer que la certitude d'une telle position est d'autant plus évidente, que, même *à posteriori*, on ne saurait donner aucune autre raison, soit de l'existence naturelle et simple de ces instruments à l'égard de leur objectivité, soit de leur essence, si parfaitement et uniquement propre à de telles actions, à l'égard de leur subjectivité. Ceci est d'autant plus vrai, que, dans l'hypothèse de la puissance de ces instruments en acte, cette opération serait bien loin de pouvoir être assignée à un usage quelconque, unique et réel.

§ LXIII. *Difficulté de la conception de ces choses, par l'incurie de bien des gens.*

Les personnes versées dans l'étude de ces questions, et qui se trouvent édifiées sur l'acception générale des mots *organe* ou *instrument* et *instrumentalité*, s'impatienteront

peut-être de me voir insister avec tant de soin et tant de prolixité sur des matières si simples et si palpables; mais on aura égard à mon intention de diriger les études et l'instruction des élèves inexpérimentés et négligents; et, tout en rendant hommage à ma bonne foi, ces mêmes personnes n'hésiteront pas à faire retomber sur l'expérience et l'enseignement des temps modernes cette coupable et habituelle incurie, si généralement admise et tolérée touchant de pareilles matières.

§ LXIV. *Les brutes sont-elles de pures machines?*

Je n'ai certes ni l'intention ni le loisir de m'occuper de ces continuelles plaisanteries, ainsi que de ces absurdes et communes moqueries qui de nos jours sont si familières et si agréables à certains esprits, faisant l'unique sujet de leur contemplation, des idées fantastiques qu'ils ont touchant la nature des *bêtes*.

Ils prétendent, en effet, que les bêtes sont de pures *machines*, sans aucun *but final*; qu'elles n'ont d'autre *fin*, ou *raison* d'être ce qu'elles sont, que celle que Dieu a voulu qu'*elles eussent*, et qu'elles ne *sont* enfin que *ce que* Dieu a bien voulu qu'*elles fussent*[1].

On insiste en disant que tout cet acte qui s'opère dans les corps des bêtes, et même par leurs corps, tant dans chaque membre en particulier que collectivement dans toutes leurs parties, et, ce qui est plus encore, que les actes qui, quelque nombreux qu'ils soient, s'opèrent ainsi, sont tous et chacun produits par une cause non efficiente et finale, mais simplement établie et absolument mise en mouvement, pour opérer ces actes et produire tels effets quelconques les plus spéciaux, sans but, ni fin, ni destination.

[1] Barthez accorde l'intelligence et la volonté aux brutes (Voy. *Nouv. mécan. des mouv. de l'homme et des animaux*, § XXI, p. 219), mais bien entendu une intelligence et par conséquent une âme *sui generis*.

De telle sorte qu'on ne laisse aucune place à l'action propre des bêtes, qu'il y ait production d'acte ou non.

§ LXV. *La volonté et l'intention de Dieu ont néanmoins une fin certaine.*

Cependant, malgré toutes ces gratuites et imaginaires assertions, aucune solide raison ne peut détruire l'essence nécessaire et vraie de l'organisme ; puisque, en effet, ce qui se fait par la volonté expresse de Dieu doit par conséquent, dans tous les cas, avoir nécessairement lieu et se faire absolument pour une fin, c'est-à-dire pour l'accomplissement de l'intention et de la volonté divine.

Or, quand ce but est atteint, existe-t-il une autre fin plus noble et plus vraie? Néanmoins, si l'on conçoit et qu'on affirme, avec connaissance de cause, que toutes ces choses se font au moins pour cette fin, sinon pour un autre but intermédiaire, on comprendra certainement que tout ce qui a ainsi lieu s'opère entièrement pour une destination, c'est-à-dire selon l'absolue intention de Dieu même. Peut-on, je le demande, concevoir une autre destination plus simple, plus certaine et plus vraie?

Eh! ne sommes-nous pas même obligés de dire avec vérité et simplicité que tout se passe ici d'une manière organique? Ne devons-nous pas concevoir aussi que cette direction pareillement organique provient moins immédiatement de la volonté divine, qu'elle ne procède, s'exécute et se soutient si long-temps, tant qu'elle existe, en quelque temps et en quelque lieu qu'elle s'opère, sous l'impulsion continue et perpétuelle d'une force active?

§ LXVI. *Le corps de l'homme, en tant que machine, a été ainsi formé, pour que toutes ses parties aient un rapport organique avec ses usages et ses actions.*

Mon intention ne saurait être ici d'épuiser péniblement cette déduction universelle, attendu que toute personne peut

facilement donner suite à ma dernière observation, et que d'ailleurs tout le reste de notre raisonnement ultérieur peut s'y appliquer également.

Je m'occuperai donc de préférence à l'étude du corps humain, que le vulgaire des philosophes modernes considère comme un *automate*[1], c'est-à-dire comme agissant par lui-même; car, en tant que ce que nous observons de nos yeux est une chose visible, le corps humain est lui-même un corps distribué en un certain nombre de parties qu'on avoue être toutes organiques; mais les disciples de pareilles doctrines ne vont pas eux-mêmes jusqu'à nier, certes, que ces parties (observées en particulier dans tous les détails de la machine, et considérées en général, du moins par rapport à l'usage de la machine et par rapport au système des actions qui lui conviennent) paraissent *posséder* parfaitement une *telle raison organique*.

§ LXVII. *Manière de traiter cette matière.*

Cependant je ne suis nullement disposé à poursuivre ma dissertation en rejetant purement et simplement cette opinion des modernes, ou bien de la réfuter directement : mon intention est plutôt d'expliquer comme dans une thèse, et de considérer, d'après les déductions que nous avons déjà tirées, si, sous ce rapport-là, *le corps humain paraît subsister par lui-même* et ne point *exister* pour autre chose, ou s'il paraît du moins avoir une destination quelconque toute différente de sa véritable et unique destination; et cela touchant le corps considéré en lui-même, et, *à priori*, dans ses rapports avec l'âme humaine. J'exposerai ensuite, *à posteriori*, mes considérations : 1° d'après les facultés propres et intrinsèques de l'âme, facultés qui lui sont absolument naturelles tant du côté de l'intelligence que de celui de la

[1] L'on voit ici le cas que ferait Stahl des partisans des idées cartésiennes, au point de vue de l'automatisme du corps.

volonté ; 2° d'après ses propriétés relatives, mutuelles, puissamment effectives, surtout actives et principalement ici du côté de la volonté qui doit librement s'exercer sur le corps, tant pour agir sur lui que dans l'action elle-même.

§ LXVIII. *Le mouvement conserve la constitution matérielle du corps.*

Quant à ce qui concerne directement le corps, 1° nous avons sous les yeux toute sa *constitution matérielle* si essentiellement disposée à une *corruption* intime et prompte, que, considérée en elle-même, elle nous apparaît réellement avoir été faite à dessein et même destinée, comme on dit, à la corruption. 2° Nous voyons aussi cette constitution matérielle du corps dans une disposition toute contraire, je veux dire, par opposition à la corruption, susceptible de se *conserver* durant de longues années par un quelque chose toujours opposé et étranger à la nature foncièrement corporelle et matérielle de cette constitution ; et ce quelque chose, quelle que soit l'idée que nous nous en fassions, est réellement incorporel et *immatériel*, de sorte que, si nous le considérons comme un effet d'une cause certainement pareille et elle-même *immatérielle*, nous le ferons bien raisonnablement dériver du *mouvement*. 3° Pour ce qui est de cette conservation extraordinaire du corps, et aussi contraire à sa matière qu'opposée à sa nature, nous ne voyons pas évidemment comment, *sans ce principe,* ce corps devrait avoir une durée réelle et se conserver longtemps, contrairement à sa propre essence. 4° Mais ce qui est encore moins évident que cela, c'est qu'on ne voit aucune raison pour que ce corps existe dans toute sa compréhension, ayant une existence telle que nous la lui reconnaissons, c'est-à-dire en tant qu'il produit telle ou telle action. 5° Nous n'avons pas non plus la faculté d'apercevoir clairement quelle espèce d'acte absolu et positif pourrait exercer ce corps con-

sidéré en lui-même, et en dehors de la direction de l'âme. 6° Nous sommes bien loin aussi d'apercevoir quelle utilité aurait ou pourrait avoir la réalité de pareils actes. 7° Mais, au contraire, nous voyons très-bien, je ne dis pas seulement, cette nécessité très-expresse ou, comme on dit, très-absolue, et ces rapports du corps et de ses actes propres qui répondent exactement aux facultés particulières de l'âme, ainsi qu'aux usages et aux résultats de ces facultés. 8° Enfin, je dis encore que nous voyons évidemment la disposition directe de toute la compréhension du corps, en tant qu'il est tel, par rapport à la nature de l'âme, que celle-ci nous est connue du moins d'une manière générale.

§ LXIX. *L'âme est, sous un triple rapport, destinée à se mêler des choses matérielles.*

Ainsi, pour exposer la principale partie fondamentale de ces considérations, nous devons dire que l'*âme*, — autant qu'il nous est permis d'apprécier en elle-même et d'une manière absolue ses propres actions, — est un *être* destiné sous un triple point de vue à se mêler des choses matérielles.

En premier lieu, parce qu'elle est d'une manière très-générale un *être actif*, tout aussi bien que la matière est une substance *passive*, et que, à cause même de ce caractère relatif, elle est destinée à servir à cette substance active.

Parce que, en deuxième lieu, l'âme est un *être* généralement *moteur*, par ce motif que toutes ses actions propres, dans tous les cas abstractivement compétentes à elle-même, sont génériquement des *mouvements* [1], soit que l'on considère ces actions dans le corps et par le moyen du corps, soit que, sous un rapport quelconque, on les considère en elles-mêmes et par elles-mêmes : ce qui veut dire que ces

[1] *Voy.* T. VIII, Comment XXII.

mouvements sont une marche progressive d'une chose à une autre. C'est sous ce point de vue qu'Aristote définit la pensée, comme étant une véritable *promenade* de l'esprit humain.

Troisièmement, parce que l'âme humaine est un *être intelligent*. Sous ce rapport tout spécial, elle a absolument besoin de *temps*, soit à cause du nombre de ses actions, soit à l'occasion des choses qui constituent l'objet de son intelligence, puisque, en effet, par la pensée, l'âme compare absolument plusieurs choses entre elles, et que la comparaison devient variée et multiple quand il s'agit d'un grand nombre d'objets.

§ LXX. *L'âme a besoin de temps.*

Conséquemment, en quatrième lieu, comme l'âme intelligente paraît avoir été *simplement* créée pour qu'elle puisse comprendre naturellement et absolument une seule chose à la fois, et pour que son intelligence exerce l'énergie de la pensée sur un grand nombre d'objets qu'elle lui montre et lui expose, il a bien fallu, en cinquième lieu, que l'âme eût à la disposition de ses propres besoins une certaine *durée de temps*, soit pour elle-même et ses propres actions, soit, en sixième lieu, pour ses divers instruments, quels qu'ils soient, puisqu'il est reconnu qu'elle ne peut s'en passer.

§ LXXI. *L'âme a besoin d'instruments.*

Or, ce qui prouve, septièmement, que l'âme a réellement besoin d'instruments, ce sont, *à posteriori*, ses propres *usages*, ou bien, comme on le dit, ses *mœurs* et ses *habitudes*, attendu qu'elle emploie les organes sensitifs du corps à l'aide de l'intelligence, et les organes locomoteurs au secours de la volonté. Huitièmement cependant, ce qui le prouve encore mieux *à priori*, ce sont non-seulement

les qualités naturelles des objets sur lesquels doit s'exercer l'intelligence, qualités d'objets, en tant que corporels, qui semblent exiger que l'âme emploie indispensablement des instruments proportionnellement analogues à ces choses, en tant que corporelles; mais, en neuvième lieu, c'est encore la *manière* dont ces instruments peuvent, pour la plupart, être réellement utiles à l'emploi que l'âme veut en faire, de telle sorte qu'il est indispensable que les objets corporels des sens, et, par eux, que les objets de l'intelligence[1] soient rendus comme plus corporels, c'est-à-dire qu'ils doivent être convenablement groupés, rassemblés et réunis; puisque, en effet, dixièmement, c'est non-seulement par les sens, mais absolument encore par l'intelligence elle-même, que nous sommes capables de percevoir, de comprendre ou d'imaginer quoi que ce soit, uniquement sous un état d'*agrégation* ou sous une apparence de *divisibilité,* sous une masse quantitative assez grande pour pouvoir être encore divisée indéfiniment (je parle ici de la forme sous laquelle nous concevons les choses).

§ LXXII. *Tout sentiment formel doit être précédé d'un mouvement spécialement dirigé vers les organes sensitifs.*

Ce qui confirme, en onzième lieu, tout ceci, c'est la manière même d'employer ces organes, en tant qu'ils sont des instruments, manière ou mode qui est réellement encore un *mouvement.*

Douzièmement, ce mouvement n'est pas seulement et simplement en général tel; il est aussi spécialement direct et convenablement disposé, je ne dis pas uniquement suivant la variété des objets, mais aussi selon le temps et surtout un temps à peu près arbitraire. En treizième lieu,

[1] M. Garreau, à ce propos, accuse Stahl de matérialiser l'esprit; mais il se trompe, et évidemment il a mal compris le sens du texte, car il n'y a pas à s'y méprendre.

bien que, en vérité, les personnes quelque peu expérimentées dans l'intelligence de *l'organisme des sens* voient avec évidence que, en général, les organes sensitifs, quelle que soit leur direction, ouvrent et préparent même une voie, une entrée aux espèces sensibles.

Cependant il est vrai de dire que la sensation, dans son acception véritable et juste, n'a nullement lieu lorsque, par exemple, nous nous trouvons au milieu de bruits divers plus ou moins légers d'abord et ensuite plus graves, et que nous sommes très-attentifs, soit par les organes des sens, soit par une simple intuition mentale, à une tout autre chose; en effet, quoique tous ces bruits viennent, en vérité et en réalité, frapper directement nos oreilles, et pussent être exactement entendus si nous avions une intuition capable de saisir et de comparer ces espèces de bruits ainsi offertes formellement à nos sens.

Néanmoins, comme nous n'y apportons pas réellement une attention suffisante, il n'en résulte aucun effet, et, par conséquent, il y a absence complète de toute sensation formelle [1].

§ LXXIII. *L'âme se sert arbitrairement des organes des sens.*

D'autre part, au contraire, je dirai, en quatorzième lieu: L'âme peut certainement user des organes des sens selon sa volonté et par son propre mode d'activité, c'est-à-dire, relativement au temps, quand et aussi long-temps qu'elle le veut, au point de vue du sujet sur lequel elle veut agir, comme par rapport à l'objet à l'égard duquel et selon lequel elle veut directement exercer son action: je veux dire que l'âme dirige l'organe, *à priori*, sur l'objet qu'elle veut, aussi bien qu'elle peut choisir *à posteriori*, employer, activer proportionnellement vers l'objet qui est le but de ses désirs, l'organe sensitif convenable et nécessaire.

[1] *Voy.* T. VI, Sujet du 5e doute de Leibnitz.

§ LXXIV. *Double considération sur la destination de l'existence de l'âme.*

Comme nous croyons que ce que nous avons dit peut suffire à la démonstration des véritables et nécessaires *rapports* établis par un lien absolument direct et indivisible *entre les propriétés de l'âme,* considérée en elle-même , et les *dispositions* réciproques du *corps organisé,* nous devons encore, quinzièmement, pour terminer d'une manière convenable nos considérations, rappeler ici le souvenir de la destination de l'existence de l'âme raisonnable de l'homme, afin de découvrir quelle est la plus vraisemblable de ces deux assertions, savoir :

1° Si l'on peut ou si l'on doit concevoir *que le but de l'existence de l'âme soit d'exercer absolument et naturellement son intelligence* par des moyens et des ministères à elle directement propres, destinés à elle-même et soumis au service de ses intentions et de ses directions formées *à priori* et devant avoir leurs effets, c'est-à-dire selon la nature des instruments, en commençant, en continuant et en transmettant ses propres actes ;

2° *Si,* au contraire, *l'âme doit être tout spécialement et absolument, à l'égard de quelque chose, considérée comme étant tellement l'attribut (dans ce monde) de cette seule machine du corps, qu'elle ne puisse ni rien faire ni rien exécuter, par son acte propre et absolument essentiel d'intelligence, de pensée et de volonté, si ce n'est de seconder et de suivre jusqu'à la fin ce qui se passe dans cette machine,* ou contre cette machine, et en tant que quelque accident lui survient [1].

[1] Stahl se pose cette double question, qu'il va résoudre pour enlever tout doute sur les opinions déjà émises. Je ne vois pas pourquoi M. Garreau voit dans ses paroles les troubles et les inquiétudes de l'auteur, *quant à sa psychologie.* Ce sont de simples objections, qu'il prévient et qu'il résout d'une manière avantageuse à sa doctrine !

§ LXXV. *Le mécanisme considère le corps comme une pure machine.*

J'espère bien cependant que toute cette question, *touchant la disposition parfaite de l'âme à être naturellement intelligente,* ne laissera plus aucun doute et qu'elle deviendra même plus évidente, si l'on fait abstraction d'abord de ce caractère d'opposition que je viens de mentionner en seconde ligne.

En effet, ceux qui prétendent que *le corps humain n'est qu'une pure machine,* veulent que ce corps ait été proprement produit et directement formé *pour lui-même,* et qu'il s'opère en lui non-seulement des mouvements *vitaux* (quoique ces hommes n'aient jamais compris ce qu'est proprement la *vie*), mais encore des mouvements animaux, c'est-à-dire d'animation sensitive et locale, attendu qu'effectivement, par le moyen des sensations, les choses que l'on dit sentir mettraient, par un effort continu (par l'énergie, dit-on, de l'acte propre et du concours de ces objets), certaines masses entières du corps dans un état d'agitation, et cet acte serait le mouvement local[1].

Au milieu de tous ces faits, ces systématiques auteurs *admettent une âme* qui a seulement le droit d'intuition sur ces faits simplement tels et quels, ainsi que la prérogative de les accepter seulement à mesure qu'ils ont lieu, ou plutôt, peut-être, de les subir indistinctement qu'ils ont été produits.

Cependant ils laissent à cette âme la liberté d'agir, en face d'un fait étranger, selon son bon plaisir, avec imprudence et légèreté, puisqu'elle n'a rien à craindre d'un fait qui lui est indifférent; elle peut donc, selon son libre arbitre, aller au-devant des faits qui se produisent, et se

[1] Ce qui précède prouve, on ne peut mieux, je pense, que Stahl n'a jamais partagé l'opinion, bien confuse du reste, que Descartes et son école se faisaient de son animal-machine.

présenter devant les sensations qui s'opèrent, sans même l'intervention de sa pensée ou de sa volonté, et en prendre connaissance par un acte abstrait.

Mais, comme tout cela, pour peu que l'on soit raisonnable, tombe complètement devant la simple volonté de diriger l'action des organes sensitifs, il a fallu faire au corps une nouvelle violence; car l'on ne soupçonnait pas et l'on ne pouvait s'imaginer, selon les hypothèses, que cela dût provenir de la part de cette âme elle-même.

§ LXXVI. *Explication du fait par un exemple.*

Les faits deviennent ordinairement plus clairs par des exemples. S'il arrive qu'une ou plusieurs personnes réunies ensemble entendent derrière elles un certain bruit, et qu'une d'entre elles se tourne pour voir distinctement et pour connaître de quelle nature est la chose qui a produit ce bruit; les gens qui, amis sincères de la vérité, examinent ce fait sans détour, disent, sans doute, que c'est par la volonté de savoir quelle est la cause de ce bruit que les mouvements du corps sont directement provoqués, afin que les yeux soient dirigés vers cette cause comme instruments organiques capables de saisir le sujet matériel par lequel, et parfois dans lequel, on croit que ce bruit a été produit. Mais les partisans aveugles du *mécanisme* mettent le plus grand soin à donner à ce fait une tournure en rapport avec leur théorie. Ils prétendent que certaines molécules (qui d'ailleurs, selon eux, sont en général aptes à ébranler les organes sensitifs, et par le moyen de ces derniers les organes du mouvement) trouvent dans certains corps aussi naturellement qu'elles y obtiennent séparément une entrée toute spéciale, et ces hommes ne rougissent pas d'inventer à cette occasion un nouvel appareil fantastique de pores, de méats et de trames fibreuses; une ouverture spéciale, dis-je, qui conduit ces molécules jusqu'aux parties motrices du corps,

afin que, lorsque par la suite elles font irruption par les organes des sens, elles puissent en même temps mettre en jeu de telle ou telle manière les organes du mouvement, c'est-à-dire les exciter directement à produire non-seulement des mouvements en général, mais même certains mouvements tout particuliers, d'une manière absolument mécanique.

Ce qui signifie que ce n'est pas immédiatement, mais bien après avoir tâtonné avec tout le zèle et toute la sollicitude de l'intention, que de pareilles molécules, dans une proportion mécanique très-spéciale, peuvent arriver à tel acte très-spécial et en tel lieu très-spécial aussi.

Quel grand appareil d'efforts, mon Dieu, pour d'aussi vaines futilités !

§ LXXVII. *Cette hypothèse réfutée par un nouvel exemple.*

Mettons, par exemple, cette hypothèse des molécules en face de ce cas pris entre mille autres : une personne, n'importe la raison, plus avare qu'indifférente au point de vue de l'argent, entend tomber à ses côtés quelque chose qui tinte comme un morceau de verre ou de métal; alors tout attentif à l'appréciation qu'il fait de cet objet, il se met en mouvement, il porte et dirige ses regards vers l'endroit où il croit avoir entendu ce bruit argentin; mais il fait plus encore, il se glisse sous les tables, sous les bancs, plie son corps dans tous les sens; il cherche sous le parquet, dans les joints et les fentes des planches, dans les interstices des soliveaux; il tourne et retourne, renverse et dérange tout ce qui paraît lui faire quelque embarras; il ne cesse de répéter les mêmes choses et d'y revenir toujours, sans se désister de sa première idée, que c'est de l'argent qu'il a entendu tomber; il n'abandonne enfin cette pensée qu'après avoir trouvé l'objet de ses recherches, mais il persiste dans la même opinion s'il lui arrive de ne rien trouver.

Qu'on me dise donc ici quelle est cette puissance efficace des molécules, et ce qu'elle est devenue.

Il suffit d'avoir dit ces choses une fois en passant, y revenir serait manquer à la bienséance. Insister, en effet, sur de pareilles futilités, ce serait décocher gratuitement un sarcasme piquant contre les auteurs de ces théories, attendu que ces choses sont d'autant plus ridicules à entendre, qu'elles sont réellement de véritables rêveries.

§ LXXVIII. *Qu'est-ce qui pousse les pigeons à aller chercher leur nourriture dans les champs?*

J'éprouve une certaine répugnance à aborder ces sortes de fables qu'on établit d'après ces fictions touchant les bêtes. Mais comme j'y suis maintenant poussé, pour ainsi dire, par une impulsion mécanique, j'en dirai quelques mots, comme en passant, ῶς εν παροδῳ (afin de ne pas être incomplet).

Lorsque des pigeons font leur demeure habituelle dans un lieu quelconque d'une maison, et qu'ils appartiennent à cette espèce qui va chercher sa nourriture dans les champs, que les Germains appellent *feld-tanben* (pigeons des champs); si ces pigeons sont habitués à se rendre non dans une seule et unique maison, mais dans une seconde et même dans plusieurs autres de la même ville; quand ils en partent et qu'ils vont se disperser çà et là dans la campagne, à quelques milles, pour y chercher péniblement une nourriture qu'ils ne peuvent pas trouver immédiatement; quand enfin rassasiés ils reprennent naturellement leur vol en troupes diverses du même lieu vers la ville, ou en bandes appartenant à des maisons différentes, quoiqu'ils volent ensemble tous mêlés, ils retrouvent cependant très-bien leurs demeures particulières.

Mais ce qui est plus encore et ce qui arrive assez fréquemment, si quelques-uns de ces pigeons entraînés et

séduits par d'autres sont attirés jusqu'à la demeure de ces derniers et même jusqu'à l'entrée de leur pigeonnier, quoiqu'ils rodent tout autour pendant un assez long temps, ils finissent tôt ou tard par abandonner pigeons et colombier, et par s'envoler enfin, jusqu'à ce qu'ils parviennent à retrouver, après bien des détours nombreux, leur propre séjour ordinaire.

§ LXXIX. *Cela provient-il des émanations des graines? — Quelles sont les émanations qui ramènent ces animaux vers leur colombier?*

Si l'on veut maintenant expliquer tous ces faits et chacun d'eux en particulier d'après ces hypothèses de l'émanation des molécules, il faudra certainement placer ici en première ligne les émanations très-subtiles des graines (je ne dirai pas d'une seule graine, mais bien de toutes les espèces de froment, de seigle, d'orge, d'avoine, de pois, de lentilles, de pois-chiches, de cicérolle, de vesces, de nielle, et même à défaut d'autres, de tithymale ou *euphorbe cyparissias*, etc.), graines dont les émanations ayant l'air pour véhicule vont non-seulement impressionner ces pigeons, mais encore leur donner une impulsion précisément telle, qu'ils sont poussés non dans la direction naturelle des émanations, mais bien dans une direction rétrogressive vers le foyer d'où s'exhalent de telles émanations et dans le sens contraire de leur mouvement primitif de départ.

Mais, il y a plus encore, après avoir rempli, rassasié (comme on dit) les organes pour la satisfaction desquels ces pigeons ou colombes ont fait une course aérienne si longue et si pénible, ces animaux sont excités alors de nouveau par les émanations d'autres molécules (de graines champêtres sans doute; car les colombes qui ne sortent pas de leur demeure ordinaire, se rassasiant des graines qu'on leur donne, ne vont pas voltiger dans les champs, mais restent

en repos), par l'émanation, dis-je, des molécules qui les invitent naturellement à voltiger dans l'espace, et qui les attirent spécialement vers la ville d'où elles étaient parties d'abord et d'où, comme disent certaines gens, les premières émanations moléculaires les avaient fait sortir.

Arrivées enfin à la ville, elles sont attirées dans leur colombier par d'autres émanations particulières qui s'en échappent. Mais si, poussées, on ne sait comment, par des émanations qui, sous tous les rapports, leur sont étrangères, elles arrivent par erreur dans des colombiers qui ne soient pas les leurs, on demeure dans l'incertitude pour savoir si elles sont repoussées ensuite de ces colombiers par les mêmes émanations qui les y avaient déjà attirées, ou bien si elles en sont chassées par une plus puissante attraction des émanations moléculaires de leur propre colombier, lesquelles, sans doute, doivent prévaloir comme plus efficaces.

§ LXXX. *Cette efficacité des molécules est très-simple.*

Je crois qu'il serait superflu de prévenir que cette puissance de l'émanation des molécules d'une maison et d'un colombier me paraît devoir être regardée comme merveilleusement inexplicable au point de vue final et purement moral de leur attraction, par laquelle les colombes sont portées à chercher leur demeure, attendu que les enfants même savent que la plupart de ces intéressants animaux qu'on laisse voltiger en liberté (s'ils sont longtemps retenus captifs dans une seule maison), retrouvent néanmoins leur ancienne demeure, et que, quoiqu'ils soient habitués dans tel ou tel colombier, ils se laissent facilement séduire par tel ou tel autre aussitôt qu'on les lâche et qu'on leur donne la liberté[1].

Je dis donc que ce sont là de vaines superfluités, puisque cette force de rétropulsion mécanique, de quelque

[1] *Voy.* T. VI, Sujet du 6e doute de Leibnitz.

plaisante manière qu'on veuille la considérer, ne pourra jamais convaincre facilement personne.

§ LXXXI. *C'est l'âme qui provoque et qui dirige les mouvements.*

Mais je reviens à mon sujet : je répète et je dois soutenir, ce que personne ne conteste, à l'égard des mouvements volontaires, que l'âme peut très-positivement non-seulement provoquer ou susciter les mouvements du corps, mais encore les diriger absolument, tant sous le rapport de la quantité que sous celui du but final.

Mais il faut ici se tenir sur ses gardes, afin de ne pas confondre, dans le feu ordinaire de la controverse, les idées métaphysiques avec les faits purement physiques, ce qui parfois arrive avec une certaine apparence de droit et de raison. Qu'on se garde donc bien de faire figurer ici une idée réellement métaphysique, abstraite, l'idée comme d'une chose absolument immatérielle touchant la direction si naturellement et si contrairement distincte de l'acte du mouvement, pour que cette direction puisse avoir pour cause un autre agent et puisse être surajoutée au mouvement, je veux dire au mouvement physique ou même au moteur physique aussi, attendu que la direction, comme chose purement métaphysique dans l'abstrait, peut recevoir et subir une concrétion physique réelle, et même une véritable transmission sur un sujet corporel de la part d'une cause immatérielle : comme si l'on disait qu'une fiction de la pensée peut immédiatement, naturellement et absolument, être transformée en acte réel et corporel.

C'est effectivement ainsi que raisonnent ces philosophistes qui refusent à l'âme le mouvement lui-même et son droit sur ce mouvement, en tant que tel, mais qui prétendent que ce mouvement vient d'ailleurs et qu'il se produit d'une manière tout-à-fait spontanée, ajoutant même qu'une

direction ne lui est donnée et imprimée qu'au moment même où il s'exécute et est mis en jeu.

§ LXXXII.

Or, bien certainement, cette direction est une chose permanente et durable; elle accompagne et embrasse tout le mouvement, à tel point que celui-ci ne s'exécute jamais autrement que sous une direction quelconque et selon cette direction, comme on le voit, par exemple, chez ceux qui règlent les mouvements de leurs bras selon les modulations musicales, ou selon les dessins qu'ont à exécuter les graveurs sur cuivre.

Il y aurait donc une grande, une complète confusion à attribuer à cette direction, comme à un être simplement métaphysique, une puissance physique si immédiate dans les mouvements du corps, dans les sujets mus et à mouvoir, ainsi que dans leurs effets même toujours corporels. Mais les personnes capables de distinguer la différence des choses métaphysiques d'avec les choses matérielles, ne se persuaderont jamais de cette immédiate transmission d'une chose abstraite dans une autre, non-seulement concrète, mais encore physique et corporelle.

§ LXXXIII. *Preuve que l'âme n'existe que pour exercer son entendement.* — (Voy. § LXXIV.)

Quant à ce qui concerne cette autre question, — qui a tant de rapports avec les deux considérations précédentes, — savoir : *s'il est vraisemblable que l'âme humaine existe absolument et naturellement pour la seule raison d'exercer son entendement,* de telle sorte qu'elle fasse elle-même et véritablement par elle-même ses propres affaires, ce qui la regarde personnellement ; ou si, au contraire, elle ne fait qu'intervenir dans des choses qui lui sont purement étrangères, et dont elle ne jouirait qu'en second ordre et

comme par emprunt pour ses besoins au point de vue de ces choses considérées en elles-mêmes; nous croyons qu'on peut être fermement convaincu de la réalité de cette vraisemblance pour plusieurs bonnes raisons : *à priori*, parce que 1° cet acte de l'âme humaine, l'action de concevoir ou de connaître tant l'entier système des choses créées que les circonstances de ce système, desquelles, par cet acte même, résultent l'évidence et la vérité non-seulement de cette merveilleuse, inimitable, intime, incompréhensible et habile méthode, mais encore de cette connaissance même d'une seule cause, d'un unique artisan; parce que, dis-je, cet acte de l'intelligence est d'une bien plus grande dignité que quelque autre acte qu'on puisse imaginer ici-bas.

2° L'acte de l'intelligence a donc été probablement établi ou destiné, comme on dit, pour s'exécuter par lui-même, d'une manière positive, absolue et simple, mais non pour avoir lieu, selon et par je ne sais quoi d'essentiellement différent, d'une manière secondaire et accidentelle, par rapport à quelque chose qui le devancerait.

3° Nous croyons certainement qu'il est très-vraisemblable qu'on doive attribuer à une telle constitution de propres causes concurrentes : j'entends celles qui existent et qui agissent ou concourent naturellement et absolument en faveur de cet acte de l'intelligence, ou du moins en premier ordre et directement pour cet acte même, et rien de plus.

4° Mais nous jugeons que ceci est, *à posteriori*, d'autant plus évident, que non-seulement tout le corps, dans sa constitution mécanique tout entière, est en parfait rapport régulier avec le but et la tendance des organes, et que, par cela même, il paraît avoir été directement, expressément et proprement fait pour ces usages-là.

5° Nous croyons encore qu'il n'est réellement pas du

tout vraisemblable que le corps ait pu être fait pour servir et à un autre usage et à une autre fin ; il ne le doit point.

6° Tout ceci est effectivement encore prouvé par l'activité libre de l'âme, non-seulement sur les organes des sens pour les diriger comme elle veut, mais aussi sur les organes vitaux et même sur l'ensemble de toutes les actions vitales, au moyen de ce qu'on appelle les *affections de l'esprit.*

Pour que cette question ne laisse plus rien à désirer, il importe de considérer les relations évidentes et les proportions de ce qu'on nomme ordinairement les *appétits,* qui sont les arbitres des plaisirs et des peines quand on les apprécie dans leur intime nature ; relations et proportions dont le but est de mieux conserver, de protéger plus avantageusement et d'entretenir le corps, de servir à en éloigner tout ce qui peut lui nuire, et d'être très-propres à le faire par leur dernier effet; ou bien encore ayant, par celui-ci, une tendance réelle à la conservation de l'espèce, ou même en déployant leur énergie par une spéciale convenance de forme, de structure et de mouvements, par une similitude, dis-je, de rapports corporels et moraux.

§ LXXXIV. *Le corps est l'instrument immédiat de l'âme.*

Je crois que ce que je viens d'exposer touchant l'organisme, soit d'une manière générale, soit d'une manière spéciale, au point de vue organique du corps humain, peut assez évidemment prouver que le corps est le véritable *instrument immédiat* de l'âme, non-seulement pour ses propres usages, mais qu'il est encore organisé et façonné directement et absolument, *à priori,* à cause de ces mêmes usages auxquels il est, par sa constitution organique, utile et propre, ce qu'il ne peut être pour une tout autre chose, à moins que celle-ci ne possède une énergie pareille à celle

de l'âme pour mouvoir et diriger encore (ainsi que la foi nous l'apprend en parlant des *malins esprits*)[1].

§ LXXXV. *Puissance qu'a l'âme de mouvoir le corps.*

Je suis certainement bien loin de penser qu'il soit nécessaire d'insister plus long-temps pour démontrer encore ce que j'ai déjà exposé plus haut, savoir : que l'âme possède une puissance capable d'exercer ses droits légitimes sur le corps humain, je veux dire pour le mettre en mouvement. Quoiqu'il en soit réellement ainsi, je pense, néanmoins, qu'il me suffira d'en exposer simplement ici les raisons, et de les abandonner franchement à l'appréciation réfléchie de qui que ce soit.

Or, voici quelles sont ces raisons.

§ LXXXVI. *Le mouvement ne doit jamais être séparé de l'agent ou moteur.*

Quels que soient les actes particuliers et les usages tout spéciaux de ces actes qui s'exécutent dans le corps ou par le moyen du corps, en tant que organisé, ils ne constituent génériquement qu'un seul acte, je veux dire un mouvement, et ils ne peuvent certes pas être *spécifiquement* autre chose que des espèces de mouvements diversement dirigés.

Or, le mouvement, quelque idée qu'on s'en fasse, non-seulement est en lui-même une chose *incorporelle,* mais encore il persiste dans son immatérialité toutes les fois, aussi long-temps et par cela même que nous le voyons s'exécuter dans les corps et sur les corps.

Le mouvement possède encore certains attributs, ou, comme on le dit vulgairement, certains états affectifs et

[1] M. Garreau fait encore dire ici à Stahl autre chose que ce qu'il a écrit. Stahl ne fait pas allusion à l'*action divine permanente* de Malebranche; non, il cite comme exemple exceptionnel l'influence d'un esprit (malin) quelconque qui agirait sur le corps, mais vivant et animé.

des propriétés également incorporelles, tels que le temps, le degré d'énergie, et, tant à l'égard de lui-même qu'à celui de l'organe affecté, un rapport de direction et de proportion vers un but final, ainsi qu'un rapport de convenance avec ce but même. De la même manière que l'effet rend témoignage de son analogie avec sa propre cause, pareillement le mouvement, en tant que chose immatérielle, rend (comme effet) témoignage de ces rapports avec une *cause* qui est de sa propre espèce, c'est-à-dire *immatérielle* comme lui [1].

C'est donc en vain qu'on sépare (comme acte) le mouvement de son agent; car, ainsi abstractivement considéré, ce n'est point un être existant physiquement, mais seulement une entité métaphysique.

Voilà pourquoi, dans une acception physique, on ne peut jamais dire du mouvement effectif ce qu'on dit naturellement de l'acte abstrait; mais on peut toujours le dire et le concevoir touchant l'agent, dans un sens concret.

Ce serait inutilement encore que, dans les faits matériels, on prétendrait mentionner le mouvement, qui, sous aucun rapport, n'a ni permanence ni stabilité, sans que, au préalable et avec plus de vérité, on ne doive faire mention du moteur. Sous ce dernier rapport, ont certainement mieux pénétré dans les profondeurs de la vérité, les physiologistes qui, traitant de ces matières, supposent une force motrice vraiment substantielle (mais certains philosophistes ont, au gré de leurs caprices, corrompu une doctrine qu'ils ont très-mal comprise et qu'ils ont travestie sous

[1] A ce propos, M. Garreau accuse encore Stahl de matérialisme; il ajoute même que, pressé par Leibnitz, « Stahl finit par déclarer qu'il donne à »l'âme l'*étendue* et la *matérialité*, mais une matérialité qui n'est pas celle »des corps. » Je certifie que j'ai parcouru, traduit et commenté les principales œuvres du professeur de Halle, mais je ne sache pas que l'on puisse y trouver l'ombre d'un pareil aveu. M. Garreau pourra en juger lui-même quand il aura sous les yeux notre sixième volume, je veux dire le *Negotium otiosum*.

le masque d'une bien stérile *spermologie* métaphysique, eux qui, à la place d'une force substantielle motrice, ont sophistiquement substitué une force de mouvement mouvant le corps, une force du corps lui-même, selon sa nature et dans sa nature propre)[1]; je dis donc que cette conviction, touchant une force substantielle motrice, est certainement plus vraie en elle-même, pourvu qu'on distingue bien où elle réside réellement et à quelles espèces de choses physiques elle convient, comme lui étant véritablement innée; car on appelle ordinairement *animés* les êtres dans lesquels cette force motrice existe[2].

Les anciens l'avaient appelée *nature*.

§ LXXXVII. *De l'étymologie du mot ψυχὴ, âme.*

Je trouve dans un lexique grec des plus anciens, et surtout après avoir consulté plusieurs fois celui de Budée, cette nomenclature un peu trop légèrement alléguée : φυσεχή, poëtiquement pour ψυχή. Ce qui me fait soupçonner que le vrai premier nom de l'âme, chez les plus anciens Grecs, a bien pu être ce φυσεχή, comme ἔχων τὸ φύειν, *ayant le souffle de vie*. De la prononciation variable de ce mot, ainsi que cela arrive souvent par l'énonciation fugitive des voyelles accentuées, on a formé insensiblement les mots φυσ-χή, φσυχή, et ensuite, pour faciliter la prononciation, on a substitué au mot φσυχή celui de ψυχή.

Ce qui semble me confirmer dans ce soupçon, c'est que,

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. XXIII.

[2] Comme on peut en juger par cette période, Stahl, vitalo-animiste, ne balance pas de dire ici hautement qu'il serait plutôt partisan du double dynamisme Barthésien, que du système de ceux qui placent la puissance de vie dans le corps lui-même et la font inhérente aux organes comme condition physique de l'organisme; ces derniers, nombreux à l'époque de Stahl, pullulent aujourd'hui dans le monde médical. Espérons que de mûres et sérieuses réflexions, les arrachant à une indifférence coupable, prépareront leur esprit aux grandes vérités du vitalisme animique et les feront revenir à de plus saines idées !

dans la langue grecque, on ne trouve aucune analogie convenable de ce mot ψυχή avec la signification propre du mot *âme;* puisqu'en effet ψυχή dérive du mot ψύχῶ, dont la signification véritable et directe est notoirement *je rafraîchis*, mais dont le sens indirect est plutôt *je souffle.* Je ne vois certainement en tout cela aucune espèce d'analogie avec le sens que nous attachons au mot *âme*[1].

§ LXXXVIII. *Lien organique entre l'âme et le corps, prouvé par l'énergie de l'âme de la mère sur la structure du corps de son enfant.*

Comme il est assez évident, ainsi que j'en ai la conviction et que ce rapport absolument organique du corps humain avec l'âme humaine le prouve clairement; comme il est, dis-je, assez évident que le corps n'existe absolument et naturellement qu'à cause de l'âme, de même aussi il y a quelques circonstances qui paraissent confirmer d'une manière certaine et positive cet imposant et manifeste rapport naturel d'union entre l'âme et le corps.

I. Je citerai, entre autres circonstances, d'abord cette puissance énergique même de l'âme d'autrui sur la formation réelle et la structure d'un corps par un simple acte artificiel d'une *raison* qui *raisonne*, comme on dit: alors, par exemple, que l'imagination d'une mère ajoute fortuitement quelque chose au corps de l'enfant qu'elle porte dans son sein, et que cette même imagination peut altérer cette structure propre et naturelle du fœtus et lui en substituer une autre; ce qui certainement arrive quelquefois prodigieusement et en moins de temps qu'il n'en faut pour la formation ordinaire de ce même fœtus.

Nous devons surtout faire observer ici qu'un semblable phénomène est le plus ordinairement accompagné, chez la

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. XXIV.

mère même, d'une tendance particulière d'appréciation et d'intention affective et absolument morale; de sorte que les impressions, comme on dit, d'un indomptable désir, d'une aversion, d'une crainte, d'une terreur très-violente, ont le plus souvent leur efficacité habituelle. Je dois aussi faire pareillement remarquer que c'est la même cause qui, dans des circonstances semblables, produit dans l'esprit lui-même de pareilles impressions, et transmet, de l'esprit de la mère dans l'esprit et dans la *raison* de l'enfant, de pareilles appréciations des choses.

Je dois, enfin, faire observer encore et plus particulièrement cette circonstance : c'est que toute espèce d'acte affectif, le plus transitoire de tous chez une femme enceinte, produit habituellement sur le fœtus un effet si énergique et si constant, qu'il imprime non-seulement sur le corps une trace ineffaçable grandissant de jour en jour, mais encore sur son esprit une perturbation irrévocable, n'admettant aucune correction raisonnable ultérieure.

§ LXXXIX. *Deuxième preuve de l'efficacité des actions de l'âme sur le corps.*

II. Je dois citer cette force efficace que l'âme déploie dans son propre corps à l'occasion de ces mêmes perturbations pathétiques de ses intentions propres. Voilà un fait qui mérite certainement une sérieuse considération.

Comment peut-il se faire, en effet, que, à l'occasion d'une terreur soudaine, d'un transport de colère, d'une grande joie subite, d'un désir indomptable, et dans le même instant, le mouvement universel du sang soit modifié, les pulsations du cœur soient profondément altérées, et qu'un changement momentané se fasse sentir presque en même temps dans la tonicité de tout le corps? D'où vient, enfin, que cette espèce d'altération varie et alterne par moments et aussitôt après?

§ XC. *L'âme a connaissance des organes.*

III. Nous croyons que l'âme possède quelque connaissance particulière des organes qui lui appartiennent, et que, par ce moyen, elle n'ignore pas le rapport proportionnel qu'ils ont avec des fins différentes; mais l'âme connaît même toute la proportion et l'aptitude de ces organes à subir le mouvement; mouvement, certes, qui peut être singulièrement et positivement modéré selon les intentions arbitraires de l'âme elle-même.

Or, c'est justement ici que, en dehors de toute considération, on nous oppose cette exception, savoir : que l'âme semble étrangère à toutes ces choses-là, et que tout ce travail paraît plutôt devoir être attribué à certaines autres causes et à d'autres moyens, parce que, dit-on, l'âme n'a nullement aucune conscience de son propre concours et de son intervention dans ces faits, bien loin qu'elle puisse l'avoir par rapport à toute cette sorte d'actions, attendu que, dit-on encore, actions et faits seraient impossibles si l'âme y était réellement pour quelque chose [1].

Mais comme ce que l'on prétend être pour l'âme un fait de conscience, n'est tout simplement qu'un acte de l'imagination ou bien de la mémoire, comme d'une imagination composée ; ces sortes d'actes n'ont trait qu'à des objets qui se présentent sous une figure ou image grossière : tant s'en faut que tous ces faits ci-dessus doivent subir une pareille action de l'âme, de quelque manière qu'on imagine cette action; qu'au contraire, la chose est absolument impossible, pour peu qu'on en fasse une véritable appréciation.

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. XXV.

M. Garreau a donné à cette période un sens qui n'existe nullement dans le texte, et fait dire à Stahl ce qu'il n'a jamais pensé. Il est inévitable, par ce moyen, de porter un jugement erroné. M. Garreau n'aurait sans doute pas compris ici que Stahl se pose une fin de non-recevoir (*exceptio*) venue d'un adversaire ; mais ce n'est pas lui qui parle, la suite le prouve.

Au point de vue de la question qui nous occupe, il est juste de comparer également ces actes que l'âme dirige d'une manière absolue, tels, par exemple, que le jeu des organes, selon certaines proportions, tant de leur structure que des fins vers lesquelles ils sont dirigés; et je ne dirai pas de quelle manière cette direction a lieu, mais seulement qu'elle a réellement lieu, c'est-à-dire que l'âme remplit dès-lors ainsi cette fonction, quand elle détermine par la pensée la mesure du mouvement qu'elle imprime au corps pour franchir un fossé, pour danser en mesure, pour diriger un projectile,. non pas seulement à une distance déterminée, mais même dans une direction donnée et vers un certain point comme vers un but.

Mais je vais plus loin encore, et je demande : Quand est-ce que l'âme a conscience, quand se rend-elle témoignage à elle-même de sa propre pensée actuelle? L'âme pense-t-elle, dis-je, ou se rappelle-t-elle directement qu'elle pense présentement [1] ?

C'est bien certainement ici qu'une plus profonde considération est due à cette distinction, que nous avons déjà recommandée plus haut, entre la *raison* et le *raisonnement*, — *inter* λόγον καί λογισμον, — entre l'*intelligence* simple et la *collection* d'une multitude de choses de quelque manière qu'on les conçoive, entre la connaissance, le jugement et la réflexion distincte ou même confuse [2].

§ XCI. *De quelle utilité est ici le lien organique entre l'âme et le corps.*

De même qu'autrefois Cicéron formulait sagement cette

[1] Le spirituel feuilletoniste de *la Gazette* a encore donné à cette phrase un sens tout opposé à ce qu'elle exprime. Il fait dire à Stahl : « J'ajouterai que »l'âme a conscience qu'elle pense actuellement » , lorsqu'il se pose cette question : « *Imo, quando, quæso, seorsim conscia sibi est anima, seu cogitat »aut meminit directi, quod jam cogitet?* » Ce qui est certes bien différent!...

[2] Il en est de même pour celle-ci.

maxime : « *qu'il n'y a que vaine gloire à faire ce qui n'est* » *point utile* » [1]; de même et surtout nous attachons ici une égale importance à ce principe d'un lien organique entre le corps et l'âme humaine.

Nous considérons ce lien, non-seulement dans l'état naturel, dans la santé, dis-je, ou simple constitution et légitime conservation du corps, mais encore dans l'état pathologique, — comme ayant plutôt une utilité unique que rien ne peut compenser en son absence, — dans la véritable étiologie des maladies et des symptômes divers, tant quand il s'agit de saisir la cause de la perturbation des actions différentes de l'âme jusque dans le délire, que quand il convient de découvrir les divers et vrais avantages que présentent les différents genres de commotions, par un moyen véritablement et légitimement organique, au point de vue de certains buts utiles et même nécessaires à la conservation du corps.

§ XCII. *On ne peut bien connaître les actions vitales, dans l'état pathologique, si on ne sait point ce qu'est la vie.*

Comme jusqu'à ce jour l'on n'a pas même bien pu comprendre en quoi consiste véritablement et réellement la vie du corps, c'est-à-dire ce selon quoi le corps est dit vivant; de même qu'on ignore encore quel est le rapport ou l'acte organique qui existe, ou même s'il en existe quelqu'un qui soit simplement et, comme on dit, formellement nécessaire à la vie; de même que l'on ne sait point aussi quel est le lien matériel de tout le reste de la disposition du corps, soit à sa vitalité propre, soit à sa mortalité surtout, etc.; de même et pareillement on n'a jamais pu parvenir à rien reconnaître touchant le véritable organisme, bien loin d'avoir eu le bonheur d'en savoir quelque chose, relativement à ces utiles

[1] Phèdre *(Fab. 1.)* avait dit avant Cicéron :
« *Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria.* »

actions vraiment vitales, qui, dans une proportion fort variée, s'exécutent indistinctement dans les constitutions morbides du corps, non certes à son préjudice ni pour sa *destruction,* mais bien plutôt pour sa *conservation* et celle de toute son économie.

Or, c'est uniquement à la faiblesse de ce fondement qu'il faut absolument imputer cette grave erreur pathologique, qui, dans une maladie franche et directe, fait prendre pour des symptômes intolérables et nuisibles au corps, soit les actes vitaux, soit même les efforts des mouvements corporels, et plus encore leurs effets, qui non-seulement ne conviendraient pas parfaitement et pourraient être impropres à l'expulsion de certaines matières vraiment nuisibles ou ultérieurement préjudiciables; mais qui seraient encore parfois si nécessaires que, sans ces actes et ces effets, le corps, en proie à d'autres incommodités de même nature, pourrait à peine, et même pas du tout, être conservé et arraché à la mort.

§ XCIII. *On reconnaît la vérité du jeu des organes ; mais on néglige d'observer le lien organique entre l'âme et le corps.— On attribue les effets organiques aux irritations et aux commotions nerveuses.*

Dans cet admirable déploiement des forces organiques de cette espèce, si variées et si multiples, se présentent à notre considération deux faits qui exigent de toute nécessité la connaissance approfondie et le véritable usage de ce qui fait le sujet de notre présente étude, et qui en ont surtout un besoin réel.

Et d'abord, c'est qu'après de si laborieuses et de si nombreuses répétitions, quelques personnes reconnaissent enfin et admettent même la *vérité* du jeu *successif des organes* pour la conservation vitale; tandis que, d'une part, on néglige de tous côtés purement et simplement l'étude du *lien*

organique et ses rapports naturels avec l'âme humaine; que, d'autre part, on semble tantôt admettre avec un étonnant enthousiasme, et tantôt, dans l'incertitude de l'hésitation, nier absolument l'existence de ce lien organique et des rapports réels entre le corps et l'âme.

Or, il existe quelquefois des motifs bien différents et une tout autre raison particulière de ces vagues et coupables hésitations: c'est qu'il paraît indispensable, d'un côté, de renoncer à son propre sentiment, mais qu'il est cependant bien difficile et bien pénible, d'un autre côté, d'embrasser directement l'opinion d'un autre; néanmoins, il est assez facile par ce moyen de s'approprier la chose elle-même, car on peut lui donner une certaine tournure, et essayer par-là de se la rendre propre. Mais ce sont là deux choses aussi vaines qu'illusoires, puisque la vérité, qui est une, ne souffre pas de formes étrangères, et que ceux qui conçoivent la chose ne peuvent point ignorer d'où la vérité peut naître, alors que, étant une et se dégageant d'une foule de faits qui lui sont étrangers, elle ne peut pas facilement admettre des origines différentes.

En deuxième lieu, le fait qui se présente encore ici est une nouvelle difficulté digne d'une meilleure application de cette considération physiologique : c'est cette implication non-seulement *à posteriori* grossièrement contraire à toute vraisemblance, mais même *à priori* diversement étrangère à toute probabilité; implication qui suppose que les effets organiques que nous reconnaissons comme véritablement tels, pour le but final et nécessaire de la conservation du corps, sont des effets d'un certain genre équivoque d'organisme pour procéder par de simples et immédiates *irritations* plus simplement *sensitivo-mécaniques,* ainsi supposées et feintes, comme si ces mêmes effets organiques suscitaient des commotions diverses et diversement implicites, tantôt des nerfs, tantôt d'un fluide nerveux à travers les nerfs, et

tantôt des nerfs par le moyen de ce fluide contenu en eux : commotions qui, de simples et particulières ou de minimes et très-subtiles qu'elles étaient, deviennent, *mécaniquement* et indistinctement, ou universelles, ou très-profondes et très-violentes.

Et certes, cet acte universel se passe ainsi sans avoir aucune utilité directe, encore moins un but réel pour la conservation entière du corps, mais uniquement parvenant d'une manière tout accidentelle à cette conservation du corps, alors que cet acte vital n'y tendait point d'une manière directe et spéciale.

§ XCIV. *Tous ces doutes mettent la confusion dans la science médicale. Il importe donc de bien étudier l'organisme.*

Comme ces perpétuelles fluctuations d'incertitude et de doute, tant par rapport à ces faits organiques et à leur véritable histoire, qu'à l'égard de l'explication, de la collection et de la conclusion qu'on peut faire de leur véritable caractère, portent directement un désordre et une confusion insurmontable dans la science médicale, et que non-seulement elles entretiennent et favorisent certaines erreurs antiques et surannées, mais qu'elles y produisent même et y en introduisent de nouvelles avec une étonnante profusion ; quiconque sait faire une digne appréciation de ces faits, connaît certainement le grand prix d'une œuvre qui fait sagement connaître au public *le mystère vraiment organique qu'il y a dans la machine du corps humain.*

J'ai donc pleine confiance que cette déduction pourra jeter une clarté suffisante sur un sujet aussi important, pourvu, néanmoins, qu'on se rende exactement compte, *à priori,* de ce qui est essentiellement nécessaire à une fin si remarquable par sa propre et réelle dignité, comme *effet* et *avantage rationnel,* en tant que tel, de l'*âme;* et, *à posteriori,* de la raison pour laquelle ce corps avec sa

constitution mécanique, ne pourrait avoir aucun autre but, si cette utilité, à l'unique fin de sa conservation, venait à lui manquer; elle démontrera, enfin, la raison pourquoi on ne surprend jamais le corps occupé que de l'acte qui se rapporte bien évidemment à cette fin.

§ XCV. *Sans la connaissance de cet organisme, il n'existe plus aucun rapport ni aucune vérité en théorie comme en pratique.*

Voici ce que je dis encore pour exprimer ma pensée en terminant cette dissertation : c'est que, *en dehors* de ce qu'il y a de solide et de certain dans cette *théorie de l'organisme,* il n'est plus possible d'apercevoir la trace d'un véritable enchaînement des choses, ni même de ce qu'elles ont de vrai, non-seulement dans les sciences physiologique et pathologique elles-mêmes, mais encore et par conséquent dans une raisonnable méthode médicale, et cela certes indistinctement dans les cas les moins sérieux comme dans ceux de la plus haute importance; tellement que, dans l'enseignement médical de l'école, on a soutenu et propagé en théorie ce qui est diamétralement contraire à la vérité; tandis que, dans la pratique vraiment efficace et rationnelle, il a fallu non-seulement observer, mais encore recommander et enseigner ce qui est réellement le contraire d'une telle théorie.

Voilà donc une nouvelle preuve, bien manifeste et digne d'être prise en considération, par laquelle il devient évident que de telles théories sont fausses et hostiles à la vérité, attendu que la pratique, je veux dire ce qu'il y a de vrai dans les effets ou résultats qui ont lieu, doit être nécessairement contraire à une pareille théorie, si tant est qu'une telle pratique doive être véracе et rationnelle.

§ XCVI. *L'étude pathologique des fièvres est le fondement et même l'objet de l'étiologie de l'organisme.*

Je ne saurais dissimuler et je déclare hautement que le

principal motif d'enseignement qui, tant par l'évidence de ses preuves irrévocables que par toute son importance clinique, m'a engagé à traiter à fond cette matière, ce sont les *fièvres*. Mais, quoique la pathologie des fièvres, fondée sur leur simple et véritable histoire, soit non-seulement le plus solide fondement, mais encore le plus constant objet de notre étiologie de l'organisme, puisque sans elle l'organisme ne saurait être jamais ni compris, ni expliqué, ni susceptible d'une démonstration conforme à la vérité ; cependant, ce qui est en même temps d'une vérité invincible, c'est que, au point de vue de l'économie animale et vitale, nous n'aurions en général aucune notion, mais seulement une idée très-vague et fictive, ainsi qu'une ridicule conception touchant cette économie, à proportion qu'on s'éloignerait davantage de ses solides et uniques fondements.

§ XCVII. *La vraie science pathologique et la vraie méthode médicale dépendent de la connaissance du travail de la nature et de sa synergie.*

Tout ce qui vient d'être dit pourra suffisamment faire comprendre comment un agent qui a l'intelligence et la volonté d'un but, et qui ne veut une fin qu'à cause d'elle-même, doit posséder des organes en rapport proportionnel avec ce but final; il doit être capable de diriger et de gouverner convenablement et dignement ses organes pour atteindre une telle fin; il doit savoir, enfin, comment ces organes, d'ailleurs si directement et si efficacement utiles à ce but final, doivent, à bon droit et justice, être compris n'existant que pour lui.

En effet, s'il est réel que toutes ces choses aient lieu avec une convenance qui soit telle, que tout ce qui est vital et tout ce qui s'observe dans l'ordre de la vitalité soit sensiblement administré ainsi pour des fins nécessaires; que l'on reconnaisse donc alors le véritable travail de la nature dans

l'administration savante et habile de l'économie vitale ; que l'on conçoive les causes et les rapports des appétits et des aversions, tant des sens que des affections de l'âme, pour la conservation et la préservation du corps ; que l'on daigne comprendre aussi la raison, soit de l'efficacité en général, soit du mode ou des effets en particulier des affections de l'âme sur les actions du corps ; et qu'avant tout, la *synergie* de la nature, absolument nécessaire à l'art médical, soit enfin reconnue, bien nettement vue et fidèlement respectée, non-seulement en acceptant le secours si désiré qu'elle nous porte, mais encore en l'aidant quelquefois, en la suivant, en l'épiant et la soulageant, en la débarrassant et en préparant les matières et les voies avec autant de sage prudence que d'habileté.

C'est alors, enfin, et non autrement, qu'on a le bonheur d'arriver à la véritable science pathologique touchant les différentes affections les plus compliquées, et qu'on parvient à découvrir la seule vraie et solide méthode de guérison, réellement digne de l'art médical et véritablement efficace. C'est, dis-je, en suivant la marche sûre de cette méthode médicale naturelle, qu'on verra clairement la chose active, utile et nécessaire même, qui se fait et qui agit dans le corps humain, avec un ordre admirable et sous un rapport vraiment mécanico-organique, pour la conservation, la délivrance et le rétablissement de ce corps, et que l'on saura combien est digne de considération cette différence d'un sujet qui, par sa *synergie*, coopère avec l'art médicateur à l'égard des sujets des arts simplement mécaniques, et conséquemment à l'égard de leurs rapports, dispositions et concours relatifs à l'effet qu'on en attend ; différence que l'on n'a seulement signalée que légèrement et comme en passant, au lieu de lui donner le nom qu'elle mérite.

§ XCVIII. *Le corps de l'homme est organique; il est l'instrument ou l'officine d'une âme raisonnable.*

Je suis donc fermement convaincu, et je pose pour fondement de toute ma doctrine, que le corps humain est simplement et naturellement organique, et qu'il est l'*instrument* ou l'officine de l'*âme raisonnable* [1]. Devant être formé et conservé en vue des besoins de l'âme, le corps doit, sous tous les rapports possibles, être gouverné par des mouvements sagement proportionnés et directement analogues à une fin désirée, vers laquelle ils conspirent sans cesse.

D'où résulte, d'une manière réciproque et différente, l'efficacité morale et affective des périls du corps sur l'âme, et l'efficacité pathético-physique de l'âme sur le corps, tant dans la structure et la formation que dans l'usage et le mouvement de ce même corps; d'où résulte, enfin, cette puissance efficace de l'âme sur le corps, en vertu de laquelle il est préservé de dangers si divers, ou délivré des maux qui l'ont déjà atteint.

§ XCIX.

C'est en rendant de sincères et profondes actions de grâces au Ciel que je termine ainsi cette dissertation sur la *différence* qui distingue l'ORGANISME du MÉCANISME, sur la vérité et sur la nécessité de cette distinction dans le corps de l'animal, et principalement dans le corps de l'homme.

A Dieu seul en revienne toute la gloire!

[1] *Voy.* T. VI, Comment. XXV.

FIN.

VÉRITABLE DISTINCTION

A ÉTABLIR ENTRE

LE MIXTE ET LE VIVANT

DU CORPS HUMAIN,

et

NÉCESSITÉ OU L'ON EST DE DÉTERMINER D'UNE MANIÈRE POSITIVE
LA DIFFÉRENCE RÉELLE QUI EXISTE ENTRE LES CONDITIONS PARTICULIÈRES
ET LES PROPRIÉTÉS RELATIVES A CES DEUX ÉTATS.

DISSERTATION MÉDICO-PHILOSOPHIQUE

PAR

G.-E. STAHL,

PROFESSEUR ET DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE HALLE, etc.

Halle, 1707.

Traduction et Notes du Dr T. BLONDIN,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE HALLE, etc.

L'auteur déclare et démontre solidement, dans cette Dissertation, que la considération du corps VIVANT, en tant que tel, n'a jamais été, avant LUI, l'objet réel et sérieux d'une étude physique et médicale convenable et suffisante, et que, dans les écoles de médecine, une semblable négligence est une faute grave, vu que, jusqu'à ce jour, ont été vains et stériles tous les efforts qu'on a pu faire et l'espoir que l'on avait déjà conçu, tant pour la THÉORIE que pour une PRATIQUE rationnelle.

Cet opuscule renferme des Principes dogmatiques qui peuvent être regardés comme étant le vrai et solide fondement de la DOCTRINE MÉDICALE, et comme constituant le point culminant et ce qu'il y a de plus élevé et de plus grand dans le domaine des connaissances PHYSICO-MÉDICALES admises jusqu'à ce jour.

ARGUMENT

DU TRAITÉ SUR LA VÉRITABLE DISTINCTION A ÉTABLIR ENTRE LE MIXTE ET LE VIVANT DANS LE CORPS HUMAIN ,

PAR LE PROFESSEUR A.-L. BOYER.

I. Les quatre traités : *De philosophiâ Hippocratis , Parænesis , etc., Disquisitio de mecanismi et organismi differentiâ* et *De verâ diversitate mixti et vivi* , se lient si étroitement, que nous devons dire quelques mots sur les trois premiers avant de commencer l'argument du quatrième.

1° Dans le fragment *de philosophiâ Hippocratis*, Stahl a montré la valeur de la philosophie païenne, qui est portée à son plus haut degré de perfection dans Hippocrate ; de sorte que Galien a pu dire : «La philosophie naturelle (φυσιολογία) hippocratique l'emporte sur »celle de l'académie, du lycée et du portique.[1]» Mais le médecin philosophe chrétien peut faire mieux aujourd'hui, en greffant la philosophie de Cos sur la philosophie médicale chrétienne ; il peut arriver ainsi jusqu'au sanctuaire, jusqu'au seuil de la théologie : cette pensée donne la clef de l'œuvre que Stahl a entreprise. Ceux qui savent tout ce qu'il y a de vrai, de profond, de scientifique dans la philosophie du christianisme , telle que l'ont comprise les S. Augustin , les S. Thomas, les Bossuet, et les savants les plus éminents du XVIIe siècle (qui ont fondé les sciences mathématiques , physiques , chimique et zoologique modernes), concevront aisément ce qu'a pu faire le génie de Stahl, en mettant en usage ce puissant instrument, cette large méthode que Bacon et Descartes lui-même ne nous ont exposée que par fragments et d'une manière incomplète.

Nous avons ainsi une première notion sur le point de départ et sur la Méthode Stahlienne; nous l'exposerons par la suite : nous en trouvons l'application dans les traités qui suivent celui-ci.

[1] Κατὰ τὸν Πλάτωνα, καὶ κατὰ τοὺς ἐκ τοῦ περιπάτου, καὶ κατὰ τοὺς ἐκ τῆς Στοᾶς, ἡ Ἱπποκράτους νικᾷ φυσιολογία. (Galien , *Meth. med.*)

2° Dans le *Parœnesis, etc.*, Stahl expose les motifs qui l'ont engagé à tenter une réforme totale dans la médecine mécanico-chimique si vivement préconisée à son époque ; il a voulu mettre l'anthropologie spéculative ou théorique en rapport avec l'anthropologie pratique, et refaire ainsi la psychologie, la physiologie, la pathologie, l'hygiène, la thérapeutique naturelle et artificielle, vitalement et moralement. Pour atteindre ce but, il a distingué d'abord le mécanisme de l'organisme ; puis il a montré chimiquement les différences intimes d'un organisme vivant et d'un agrégat qui ne vit pas ou que la vie a abandonné ; enfin, il s'est demandé : Qu'est-ce que la vie? Quelle est son essence? Quel est son principe? Toutes ces questions, solidement touchées, ne sont point approfondies ; il va les reprendre avec plus d'étendue et plus de clarté dans les deux traités suivants. Si Stahl n'a présenté qu'une ébauche de sa doctrine dans le *Parœnesis*, c'est que son objet principal, dans cet ouvrage, était surtout de montrer aux médecins que notre science est trop vaste, pour que la plupart d'entre eux puissent consacrer un temps précieux à l'étude approfondie de sujets intéressants d'ailleurs, mais étrangers au but fondamental et suprême de l'art médical.

3° Dans le traité : *Disquisitio de differentiâ, etc.*, l'auteur s'occupe particulièrement à prouver que, dans un organisme vivant, on trouve toujours un principe organisateur, vivificateur, une âme qui en est l'élément actif le plus important ; qu'en s'attachant seulement à l'examen, même très-minutieux, du matériel de l'instrumentation, on ne parvient point à se rendre compte d'une manière exacte des opérations qui s'y passent, et l'on ne peut point le ramener, par les voies les plus sûres et les plus efficaces, à un mode normal quand il s'en est écarté. Sans la connaissance expérimentale complète du dynamisme qui dirige l'instrument organique, toute physiologie, toute pathologie, toute thérapeutique deviennent illusoires, imparfaites ou fausses.

Stahl prouve que, chez l'homme, c'est l'âme raisonnable qui, par les facultés dont elle est douée, réalise tous les phénomènes moraux, intellectuels et vitaux.

C'est dans le § XC qu'il commence à établir sa distinction fondamentale entre le λόγος et le λογισμος.

4° Dans l'opuscule : *De verâ diversitate corporis mixti et*

vivi, il va faire usage de ses connaissances en chimie, si supérieures à celles de ses contemporains : il entre dans le cœur de son sujet.

II. Jusqu'ici, nous dit Stahl, l'on n'a pas nettement distingué les *mécanismes* des *organismes physiques;* ceux-ci, des *organismes vivants;* ces derniers, les uns des autres. Mais l'on est peut-être encore moins avancé relativement aux différences qui séparent les agrégats physiques des *mixtes* du même genre; ceux-ci, des mixtes organiques et vivants; le mixte végétal, du mixte animal; le mixte animal, du mixte humain : ce sont les abords de la science médicale que nous trouvons encombrés des plus dangereuses erreurs.

III. Cette confusion tient à une pensée radicalement fausse et généralement répandue : on croit presque partout que la matière réelle, créée par Dieu, est uniforme et divisible à l'infini. Il n'en est rien; on ne peut douter qu'il existe des *atomes* variés, principes élémentaires, indivisibles et insécables, véritables éléments primitifs que les agents physiques et chimiques ne peuvent ni diviser ni séparer : ces éléments sont hétérogènes, assez nombreux sans doute et doués de propriétés distinctes.

Il faut donc en revenir à l'*atomisme,* non point tel que les anciens nous l'ont donné, mais tel que doit le faire la science nouvelle. Les propriétés physiques (figure, grandeur, etc.) des petites particules matérielles, si celles-ci ne différaient que par ces circonstances, ne pourraient suffire pour expliquer les propriétés intimes des corps. Au-dessus et à côté des forces et des lois physiques il y a des forces et des lois chimiques. La chimie est une science distincte, la physique ne saurait la remplacer; elle doit respecter son domaine, quoi qu'en dise le physico-chimisme de nos jours.

La physique, bien interprétée, indique l'existence de ces atomes chimiques individuels; la chimie seule la démontre. Stahl établit ces propositions par des expériences irrécusables; il sépare ainsi la chimie de la physique, et lui assigne son domaine propre.

IV. Un mixte, comme l'a prouvé Bécher, n'est point un agrégat physique; ce dernier peut être formé d'éléments hétérogènes juxtaposés ou unis par des forces physiques, tandis que le mixte est constitué par des éléments combinés, mêlés, fondus en vertu de forces chimiques : *Ubi desinit physicus, incipit medicus.*

Les atomes chimiques échappent à l'œil par leur ténuité ; mais ce sont des corps simples ayant une individualité propre et inviolable : ils sont enchaînés par la force de cohésion chimique, comme les agrégats physiques par les forces attractives de cohésion physique ; sans ces forces, l'univers inorganique se dissoudrait et se réduirait en poussière ou en atomes chimiques plus impalpables, plus insaisissables encore.

Faisons remarquer, en passant, les rapports qui existent entre cette doctrine et les théories physiques et chimiques les plus modernes. Ici apparaît la véritable notion de force, si obscurément ou si faussement présentée même aujourd'hui dans la plupart de nos ouvrages. Les forces physiques et chimiques, pour Stahl, sont des principes incorporels, qui servent de lien harmonique universel entre les molécules matérielles et les empêchent de s'écarter indéfiniment. Peu de personnes comprennent ce que c'est qu'une force ; on se la représente comme une cause corporelle, bien que insaisissable par les sens : c'est là ce qui a conduit à l'admission des fluides impondérables que l'on regarde comme des corps, quoiqu'on ne puisse ni les toucher, ni les voir, ni les peser. Nous aurons à revenir sur cette question, pour montrer la haute portée pratique de la doctrine spiritualiste de la force : c'est en partant de là que Leibnitz l'a soumise aux lois mathématiques du calcul infinitésimal ; c'est là ce qui a fait, avec le concours de la méthode expérimentale, la richesse et la solidité de notre physique moderne. Tous les physiciens du premier ordre parmi nos contemporains, mais ceux-là seuls, sont parvenus à la notion réelle et précise de la force ; tous les autres ne savent point ce qu'elle est, et, par suite, ils ne parviennent jamais à la bien définir[1].

Dans la Théorie Stahlienne, la force est un principe actif imposé aux différents êtres, ainsi que les lois qui la dirigent et que l'expérience constate. La force est *un ordre de Dieu, jussus Dei*, comme dit Van-Helmont ; c'est une chose réelle mais incorporelle, une idée divine, immatérielle comme Dieu, incorporée avec les êtres : elle leur est inhérente ; elle les fait agir conformément à la volonté

[1] *Voy.*, là-dessus, Bordas-Desmoulins, *Du cartésianisme*, et son *Appendice sur la théorie de la substance et de l'infini ; voy.* aussi Lamarle et Cournot sur la *Métaphysique du calcul infinitésimal*, et la logique du P. Gratry sur le même sujet.

divine; elle s'est manifestée, suivant l'expression de Malebranche, au moment où a été prononcée cette magnifique parole *fiat*. Dieu a dit : *Fiat lux*, etc.; dès cet instant, l'éther créé par lui, entrant en vibration, a produit ces principes animateurs du monde physique, la lumière, la chaleur, l'électricité (statique et dynamique).

Il est facile de voir comment cette notion peut s'appliquer aussi aux forces vitales. Celles-ci, dominant les forces physiques et chimiques, ont une nature analogue; elles sont, comme elles, simplement incorporelles. Au-dessus de toutes ces forces, il y a un élément bien supérieur : c'est l'*esprit*. Celui-ci n'est plus une force, c'est une substanee; il se distingue de la force par sa substantialité permanente et par la pensée. Une force ne pense point; la pensée proprement dite n'appartient qu'aux esprits, qu'elle sépare du reste de la création: nous verrons dans les réflexions comment cette doctrine conduit à l'immortalité de l'âme humaine. Ainsi, entre les forces et les esprits il y a une différence radicale : la pensée, la raison leur sert de limite; les brutes, même les plus parfaites en leur genre, ne sont qu'une matière animée par des forces. Chez l'homme, la pensée commence avec ses oscillations et ses doutes; la raison apparaît avec ses fluctuations et ses incertitudes; la volonté se manifeste avec ses combats et ses faiblesses; la liberté essaie sa puissance et lutte contre les entraves qui l'embarrassent et qui l'entraînent. L'homme est le dernier des esprits, rivé à son corps par des chaînes de fer; il est, comme le dit Pascal, un roseau que le vent courbe, que l'univers écrase; mais c'est un roseau qui pense, qui se pèse lui-même, et qui pense et pèse l'univers. De la brute à l'homme il y a un abîme; avec lui un nouveau monde se découvre, et ce monde est le monde des esprits.

Partout Dieu a ménagé des transitions : au-dessus de l'homme il a placé les esprits incorporels; au-dessus des forces, l'âme humaine; au-dessus des forces physiques et chimiques, les forces vitales qui servent de passage entre les forces et l'âme humaine, et qui distinguent le règne vivant du règne inorganique, comme l'âme raisonnable distingue l'homme du reste de la création visible.

Qu'est-ce donc que la vie? Que sont les actes vitaux dans leur formule la plus générale?

Les êtres vivants naissent, s'accroissent en se nourrissant, par-

courent une évolution croissante, puis décroissante, qu'on nomme des *âges*, et qui les conduisent à la mort. Pendant le temps de leur durée, ils produisent des êtres semblables à eux-mêmes. Leur caractère fondamental, c'est de changer sans cesse, d'avoir une durée limitée par un temps qui n'est jamais long. Les blocs de pierre, les rochers durent pendant des milliers d'années ; les arbres peuvent durer plusieurs siècles ; il n'y a pas d'animal qui atteigne deux cents ans. Les éléments des êtres vivants sont mobiles ; ils tendent à se dissoudre, à se séparer, à se corrompre. L'eau, l'air, le feu, tout ce qui les entoure tend à détacher, les unes des autres, les particules constitutives des agrégats physiques ou des composés chimiques vivants ; ces molécules, mobiles même dans nos tissus les plus durs, sont plus mobiles encore dans les parties molles ; leur mobilité devient excessive dans nos fluides. L'être vivant est donc un composé qui se décompose sans cesse ; les actes vitaux sont une lutte constante contre cette décomposition permanente comme eux : la vie c'est l'ensemble des actes conservateurs qui résistent aux actes destructeurs, et la force vitale est la force qui dirige ces actes de conservation. *Vita est conservatio, actus et motus servator; vis vitalis, principium vivificans est vis formalis actûs servatoris vitæ, actûs conservationis :* telle est la définition de Stahl, qu'il a plus ou moins enveloppée sous des formes scholastiques.

Cette force vitale lutte contre des ennemis nombreux qui la harcellent sans cesse ; il faut donc qu'elle soit énergique, harmonique, unitaire dans ses facultés multiples ; qu'elle déploie une sorte d'intelligence instinctive et confuse dont l'action s'ajoute à sa vigueur même, qui souvent ne lui suffirait pas : il le faut, et cela existe en effet. Dieu et la nature, qui font tout ce qui est nécessaire, lui ont donné cette unité, cette harmonie, cette intelligence instinctive (sans écho, comme dit Leibnitz), sans conscience nette et déterminée (Stahl).

La force vitale conserve, accroît, nourrit, répare, reproduit ; de sorte que la force conservatrice est en même temps nutritive, réparatrice, reproductive, générative. Ses actes principaux sont la circulation, la sécrétion, l'excrétion. Voilà ce qu'est la vie du corps vivant. On parle aussi, par extension, par métaphore, de la vie de l'âme, de la vie de Dieu ; mais ce sont des vies à part, et Stahl

sépare, en passant, Dieu de l'homme et l'homme des animaux, comme il avait distingué le règne vivant du règne inorganique, les forces physiques et la physique entière des forces chimiques et de la chimie.

Là-dessus repose une vraie physiologie physico-médicale, qu'il ne faut point confondre avec la physiologie mécanico-chimique, si bien accueillie de ses contemporains. En partant de là, Stahl arrive jusqu'à la psychologie médicale, jusqu'aux rapports positifs et expérimentaux du physique et du moral. Mais cette force vitale, qui travaille si bien pour maintenir la vie et la santé, ne se repose point quand il faut guérir la maladie et rétablir l'état normal; elle redouble de surveillance et d'activité dans ces moments difficiles : la nature, *vis vitalis naturalis et innata*, de conservatrice, devient curative: *Natura morborum curatrix*. Elle crée des actes, des fonctions anti-morbides, qu'il ne faut pas confondre avec les actes morbides. Dans les *maladies*, il y a des *actes morbides conservateurs*, comme il y a des *actes morbides destructeurs* : les pathologistes les réunissent souvent sans voir combien ils diffèrent, l'analyse clinique doit les distinguer. C'est ainsi que s'établit et se fonde la thérapeutique naturelle, qui donne naissance à la thérapeutique expectante ou imitatrice.

La nature ou force vitale curative est sujette à de nombreuses erreurs, parce que son *intelligence* est purement instinctive, sans conscience, sans raisonnement; mais souvent, dans ses erreurs mêmes, le médecin qui observe et raisonne saisit des intentions heureuses, des tendances utiles : il doit les aider, les redresser et les imiter en les modifiant: *Quò natura vergit, eò ducendum.*

La marche naturelle des maladies (des fièvres éruptives, par exemple) peut donner des enseignements utiles pour la thérapeutique naturelle expectante, aidante, imitatrice. Dans bien des cas, cette thérapeutique, puissante par sa réserve même, et forte parce qu'elle est douce et patiente, est plus salutaire pour le malade que ces médications compliquées, multipliées, turbulentes, qui violentent la nature, troublent sa marche, altèrent et changent ses efforts à chaque instant. La nature est, plus qu'on ne le croit, notre associée, et non pas notre antagoniste. Nous devons l'admettre dans notre conseil, et tenir compte de ce principe : *Medicus naturæ*

minister, que Bacon a rendu plus général en disant : « L'homme-» ministre de la nature doit savoir ce qu'elle peut faire ou supporter » *(quid natura faciat aut ferat);* car on n'enchaîne la nature » qu'en obéissant à ses lois *(natura non imperatur nisi parendo)*[1]. »

Quand la nature, troublée ou en délire, ne suit plus d'ordre et dévie de sa route, le médecin peut se substituer à elle; la thérapeutique artificielle prend une forme nouvelle, un développement plus grand. Stahl ébauche, à son tour, cette thérapeutique spéciale, qui se crée une voie plus hardie en franchissant les limites que les thérapeutiques naturelle et imitatrice doivent s'imposer.

Après ce coup-d'œil d'ensemble sur le caractère et le rôle de la force vitale en physiologie, en pathologie (étiologie, pathogénie et symptomatologie), en thérapeutique, Stahl se demande quelle est l'essence de cette force : Est-ce une faculté de l'âme pensante qui serait tout à la fois vie et raison, *anima, animus* et *mens*, ψυχή et νόυς? Stahl, pour des motifs puissants qu'on n'a pas assez pesés, se prononce pour l'affirmative, avec les *écrits* vraiment légitimes de Cos, avec le véritable Platon qu'on a si étrangement défiguré, avec Aristote souvent mal interprété, avec S. Paul et S. Augustin qu'on a méconnus et mutilés, avec S. Thomas et l'Église entière, avec J. de Maistre, etc., avec les médecins et les philosophes du premier ordre anciens et modernes. Beaucoup de savants qu'on nomme *dualistes* sont *duo-dynamistes*, mais en même temps *monopsychistes*, c'est-à-dire qu'ils admettent deux puissances, deux facultés distinctes, mais indissolublement unies dans une seule et même âme substantielle. Il importe de peser cette proposition et d'éviter une confusion de mots qui sépare en deux camps dissidents des hommes également distingués, faits pour s'entendre, et qui s'entendent réellement, sans savoir assez que, différant dans le langage et dans les termes, ils sont d'accord sur le fond des choses : c'est là ce qui s'éclaircira peu à peu.

[1] Bacon, *Novum organum.*

VÉRITABLE DISTINCTION

A ÉTABLIR ENTRE

LE MIXTE ET LE VIVANT

DU CORPS HUMAIN.

§ Ier. *Confusion coupable entre la mixtion et la vie du corps humain.*

Comme déjà, depuis l'antiquité la plus reculée, cette perplexe implication, qui fait confondre entre elles et la *mixtion* et la *vie* du corps humain, a porté un énorme préjudice non-seulement à la vraie théorie médicale, mais encore et par suite à la thérapeutique elle-même, c'est-à-dire à la méthode d'invention des remèdes convenables; il est absolument nécessaire, avant de fonder quelque espoir sur une considération médicale quelconque et spécialement thérapeutique, il est nécessaire, dis-je, que je tâche avant tout d'éclaircir cette espèce de mystère, de l'expliquer et de le débarrasser de toutes ces difficultés, qui, jusqu'à ce jour, l'ont sérieusement obscurci.

§ II. *Principe de cette confusion, ou première erreur.*

Il ne saurait être douteux que la véritable source du mal, surtout dans la plus ancienne école, se trouve dans cette assertion purement spéculative d'Aristote (absolument étrangère à toute vraie notion comme à tout acte physique) touchant la ***divisibilité des corps à l'infini,*** conception

purement mathématique. C'est là, en effet, à bien apprécier la chose en elle-même, cette *première erreur* et le vrai *premier mensonge, verum* πρῶτον ψεῦδος, sur lequel il a fallu bâtir tout l'édifice, d'après cette opinion erronée, aussi nulle que mal fondée, ou plus véritablement encore d'après cette fausse appréciation de la *mixtion* du corps.

Le chef de l'école péripatéticienne regardait, en effet, la mixtion corporelle comme un acte ou un effet qui pénètre si intimement ce corps auquel elle est échue en partage, que toute particule corporelle, même *infiniment petite*, conserve encore, au milieu de toutes les variétés organiques, *une même et toujours égale mixtion* (telle qu'on la suppose dans le corps animal), quelle que soit la grandeur de la masse, quels que soient aussi la quantité matérielle et le volume sensible qui constituent ce même corps.

§ III. *La physique moderne n'admet pas la divisibilité des éléments à l'infini.*

Or, quoique Démocrite ait émis à ce sujet une opinion tout opposée, et que tous les modernes qui ont parlé sur cette matière, soit comme leur mémoire la leur rappelle, soit comme ils la conçoivent réellement, nous fassent observer avec assez de convenance et d'à-propos qu'en physique, il faut nécessairement s'arrêter à une *certaine grandeur, la dernière des corps simples* et même des corps *les plus simples* de la nature (en sorte que cette partie, si petite qu'elle soit, puisse néanmoins subir diverses combinaisons et contribuer ainsi à former une plus grande masse), quoiqu'ils nous fassent remarquer, en outre, que les *corps* physiques de la nature ne sauraient être divisés d'une manière quelconque jusqu'à un tel point, que la dernière de ces divisions ne fût plus ce qu'elle doit être, en tant que telle, soit dans l'état le plus simple, soit dans un état de combinaison; cependant, malgré leurs efforts réitérés, ces hommes

éminents n'ont pas encore pu établir leur assertion sur une base solide, et les travaux de la plupart des modernes sont même stériles à cet égard : en effet, il n'y a guère que ceux qui s'appuient autant sur l'expérience que sur la raison chimique et mécanico-géométrique, qui puissent espérer de parvenir à ce résultat.

§ IV. *Cela peut se démontrer non-seulement par la géométrie et la mécanique, mais même et surtout par la chimie.*

En effet, bien que la géométrie et la mécanique puissent aisément nous convaincre qu'une simple *apposition* ou *jonction* la plus étroite et la plus intime, une *juxta-position* ou *union* et une *adhésion* [1] mutuelles puissent former et entretenir ou constituer de telles combinaisons (que je nomme tantôt *mixtions* et tantôt *compositions*) ; bien que, dans un tel état, aucune véritable division physique (ou même une séparation effective et réelle) ne puisse se faire, non-seulement en de très-nombreuses et surtout en d'infiniment petites parties [2] ; quoique même il soit impossible que ces deux ou trois substances qui, par la combinaison ou par le simple mélange de leurs éléments, ont contribué à former un nouveau corps, une mixtion quelconque, puissent jamais, tout d'abord et immédiatement, être séparées par leur déplacement [3] de cette situation, qui constitue leur mode de cohésion (je veux dire au moyen d'une simple ligne tirée au lieu même de leur commissure ou union et passant juste au point précis où elles sont en contact, mais non au moyen d'une tout autre ligne, etc., au point de vue direct de la *mixtion* dont il est ici question); bien que, dis-je, les choses se passent réellement ainsi et que l'on conçoive parfaitement

[1] *Appositio*, apposition, jonction.... *Innexio* (n'existe pas en latin), de *innecto*, *innexum*, lier, unir, lien, union, et *compressio*, compression.

[2] Sujet du 17e doute de Leibnitz. (*Voy.* T. VI.)

[3] *Dimotionem* n'est pas latin ; je l'ai traduit par *déplacement*, de *dimoveo* (je sépare), supin, *dimotum*.

qu'elles peuvent être et se passer effectivement ainsi, il faut cependant reconnaître que la chimie expérimentale seule pourra démontrer d'une manière péremptoire toute la vérité du fait, savoir : que les choses ne se passent pas habituellement d'une autre manière, et même qu'elles ne peuvent probablement pas s'accomplir d'après un mode différent de celui que nous venons d'exposer[1].

§ V. *Distinction entre les corps mixtes et les corps composés.*

D'après ces faits, on a pu établir cette évidente et réelle distinction (entrevue et admise d'abord par Bécher[2]) entre les corps simplement *mixtes* et les corps *composés*. Les corps mixtes sont ceux qui se forment par la combinaison des plus simples éléments physiquement indivisibles ; les composés, au contraire, sont constitués par l'union intime des mixtes, ou du moins par la réunion d'un nombre indéterminé de corpuscules simples et homogènes, qui finissent ainsi par constituer un tout physique de cette espèce, c'est-à-dire un individu.

La chimie peut, à l'aide de nombreuses expériences, nous offrir un témoignage irrécusable de ces faits, et nous prouver que de telles compositions et même que certaines mixtions très-subtiles peuvent être décomposées par la séparation des principes élémentaires qui avaient servi à les constituer, et que ces corps composés peuvent subsister ainsi intacts jusqu'à ce qu'une puissance nouvelle provoque encore leur décomposition.

§ VI. *Différence entre l'agrégat et l'individu.*

Ici se présente cependant un nouvel écueil, contre lequel

[1] Le lecteur doit noter, en passant, que Stahl ne dédaigne pas de prendre ici, à l'appui de ses assertions, les mathématiques, la physique et la chimie. Mais il serait à souhaiter qu'on fît toujours de ces sciences une application aussi sage et aussi bien raisonnée.

[2] *Voy.* T. VIII, Comment. XXVI.

viennent inévitablement se briser et la théorie aristotélicienne et l'opinion d'un certain nombre de modernes : je veux parler de cette confusion, je dirai même de cette ignorance dans laquelle se trouvent tant les Péripatéticiens que certains modernes, au point de vue de l'agrégat physique et de la différence réelle qu'il convient d'établir entre cet agrégat et l'individu physique lui-même.

Aristote, du reste, ne pouvait éviter cette grave confusion, attendu qu'il ne reconnaissait point l'existence de l'*individu* physique, et que, par une conséquence nécessaire, il ne pouvait admettre et reconnaître un *agrégat homogène*. En effet, puisqu'un agrégat ne peut être que le résultat de la réunion de plusieurs individus, si l'on n'admet pas l'individu, on ne peut point raisonnablement reconnaître l'agrégat qui se compose d'un certain nombre d'individus réunis. Or, la différence réelle entre l'*agrégat* et l'*individu* ne peut être admise et reconnue par les personnes qui n'ont aucune notion des expériences chimiques.

La chimie démontre très-bien, en effet, elle prouve d'une manière certaine par de nombreux exemples et elle met hors de doute que les corps qui sont dits et que l'on doit appeler, physiquement parlant, *individus* ou *indivisibles*, sont d'une exiguité, d'une petitesse telle, que leur propre constitution, considérée isolément, échappe à la perspicacité et à la puissance de tous nos sens.

§ VII. *Différence entre l'agrégat homogène et l'agrégat hétérogène.*

Pour que ce fait ressorte dans toute sa lumière et avec toute sa vérité, il est indispensable de commencer par établir une différence entre l'agrégat *homogène* et l'agrégat *hétérogène*. De même, en effet, que, si l'on admet l'hypothèse d'Aristote relative à la divisibilité des corps à l'infini, l'agrégat homogène ne pourrait jamais exister (selon

ce que j'ai déjà dit et d'après la vérité manifeste du fait en lui-même); de même aussi, dans quelques agrégats hétérogènes il existe une autre raison, un autre rapport des parties plus petites qui constituent ces agrégats, comme nous le verrons bientôt.

§ VIII. *Les éléments individuels des mixtes échappent à la perception des sens par leur propre exiguité.*

Énonçons d'abord cette vérité incontestable, certaine, indubitable, savoir : « que les individus ou éléments indi- » visibles qui constituent les agrégats mixtes, en tant que » tels, sont d'une *exiguité* si absolue, que, dans leur situa- » tion numérique et propre, c'est-à-dire considérés séparé- » ment et un à un, ils échappent à la perception la plus » subtile de nos sens. »

Ajoutons à cela que ces très-petits corpuscules mixtes et composés à leur propre point de vue, je veux dire en tant qu'ils sont mixtes par eux-mêmes et d'eux-mêmes, sont indistinctement propres à toute espèce d'agrégation. Or, c'est plutôt *à posteriori* seulement que ces sortes d'agrégations acquièrent, par suite de ces différences des mixtions ou des corps ainsi mêlés et combinés, une certaine diversité particulière : cela arrive, selon qu'il résulte une modification quelconque dans cette agrégation par le concours des instruments qu'elle a à son service, ou que, d'après une cause finale toute spéciale, une distribution toute particulière et un arrangement tout singulier d'une agrégation exceptionnelle sont ménagés en vue de cette fin spéciale et déterminée.

§ IX. *Différence entre l'agrégat organique et l'agrégat mécanique, prouvée par l'exemple du fer.*

D'après ce que je viens de dire, on distingue donc les agrégats en *homogènes* et en *hétérogènes*, selon qu'ils sont disposés dans un ordre particulier plus ou moins régulier et

spécial. Les agrégats homogènes, ceux qui sont disposés dans un ordre particulier, sont encore appelés *mécaniques* ou simplement *organiques*, c'est-à-dire propres à des usages organiques.

Dans les agrégats simplement mécaniques, une mutuelle proportion particulière des matières elles-mêmes est d'un grand prix; tandis que, dans les agrégats organiques, cette même proportion organique n'est comptée pour rien.

Rendons cette vérité plus évidente par des exemples.

D'abord, lorsqu'un morceau de fer est dissous dans une liqueur corrosive, chacune de ses particules extrêmement petites y est séparément invisible. (Ainsi, quoique l'acide nitrique dans lequel on jette de la limaille de fer prenne une couleur jaune-verdâtre, il est cependant impossible, dans cet état et tant que cette couleur persiste, d'apercevoir un seul atome de fer; et si l'on mêle ensuite une goutte de cette solution dans quelques onces d'eau limpide, elle perd aussitôt sa couleur.)

Mais lorsque les particules de cette limaille de fer en excès, et qui ne sont point entrées en solution, se précipitent, elles forment par leur réunion une masse moléculaire plus perceptible à l'œil nu.

La solution de cette poudre (impalpable) de fer constitue un agrégat homogène, mais disposé d'une manière moins spéciale (à en juger par nos sens); tandis que lorsqu'un morceau de fer sous l'action du marteau, de la lime, de la meule, prend une forme propre à des usages particuliers, il devient ainsi un agrégat ordonné, préparé d'une certaine manière et pour un service spécial. Comme cette même masse de fer, selon le bon plaisir de l'ouvrier, peut recevoir telle ou telle forme, il devient pareillement évident que la condition propre de la matière ne coopère en rien dans l'arrangement organique de l'agrégation, en tant que simplement et généralement tel.

Ainsi, de la même manière que tous les muscles sont charnus, mais qu'ils ont tous une configuration différente, etc.; de même et pareillement les corps inorganiques constitués dans un ordre réel, mais qui ne doivent leur origine qu'à un simple concours fortuit de certaines matières et de certains mouvements, sont aussi des agrégats (tels sont, par exemple, les cristaux de roche et les cristaux minéraux); tandis que les corps inorganiques dits *amorphes* sont des agrégats irrégulièrement constitués par la simple juxta-position de ces matières fortuites, etc.

§ X. *Différence entre les corps mixtes et les corps vivants.*

Après avoir établi toutes les considérations sur ce qui précède à un point de vue *philosophico-physique*, nous allons maintenant les étudier sous un point de vue *physiologico-médical*, seul objet de nos recherches, et même sous un point de vue *zoologico-physique*. Avant tout, nous ferons l'application des distinctions que nous venons d'établir, afin de pouvoir expliquer la différence remarquable qui existe entre les corps, *en tant que mixtes* et *en tant que vivants*.

I. Il se présente ici tout d'abord cette contradiction, aussi évidente et claire que vraiment nécessaire et même, comme on dit, essentielle, savoir : que les corps *mixtes*, en tant que tels, non-seulement sont, dans toute la force du terme, étrangers et contraires (*leurs molécules étant prises individuellement et une à une*) à toute espèce d'*agrégation*, mais encore que, sous ce point de vue, ils opposent une résistance réelle à un état d'agrégation, attendu qu'ils ne sont *mixtes* que dans leur *unité*.

Les corps *vivants*, au contraire, sont si éloignés d'avoir ce caractère, qu'il est absolument et naturellement de leur essence d'exister comme *agrégats*.

II. Les corps *mixtes*, en tant que tels, se comportent

indifféremment, tant au point de vue de l'agrégation *homogène* que vis-à-vis de l'agrégation *hétérogène*.

Contrairement à ces faits, les agrégats qu'on nomme *vivants* et qui servent à constituer les corps doués de vie, se trouvent être, par une nécessité absolue, des agrégats composés de parties hétérogènes.

III. De plus, il existe de nombreuses variétés de corps mixtes, et presque tous ces corps, qui méritent d'être strictement appelés corps *mixtes*, résistent à une prompte et facile dissolution. On voit même des espèces composées, très-nombreuses, douées d'une force de cohésion, dans leurs éléments, si grande qu'elles sont réfractaires à toute tentative de dissolution, à moins que l'art ou le concours insolite de causes fortuites et particulières ne vienne la provoquer.

Tous les corps vivants, au contraire, sans en excepter un seul, possèdent et exigent même une mixtion ou composition particulière, faite avec des matières peu adhérentes et peu cohérentes entre elles, c'est-à-dire exposées à une prompte dissolution ou à une facile corruption putride.

IV. Nous dirons encore que les corps mixtes, étant par eux-mêmes étrangers et impropres à toute agrégation et n'y entrant en participation que par accident et par le concours de causes externes, sont, d'eux-mêmes et par eux-mêmes, indifférents, *à priori*, à tout mode certain d'agrégation.

Dans tout corps vivant, au contraire, l'agrégation requiert et exige absolument, comme *à priori*, une disposition réelle et un arrangement particulier pour chaque espèce, conditions sans lesquelles ces mêmes corps ne sauraient ni vivre ni subsister.

V. Quant aux corps simplement mixtes, il ne paraît pas y avoir en eux d'autre raison spéciale de leur durée que celle qui se rattache à leurs propriétés purement matérielles et physiques: or, il en est tout autrement pour les corps dits

vivants, et ceux-ci ont cela de commun que leur durée naturelle n'est pas longue.

La différence qui existe entre les corps vivants et les corps mixtes est très-grande, au point de vue de la durée proportionnelle, eu égard à leur étendue ; en effet, le plus petit, le plus imperceptible des corps mixtes, quel qu'il soit, a une durée de beaucoup supérieure à celle d'un corps vivant, quelque grand qu'il puisse être.

VI. En outre, les corps mixtes ou composés, en tant que simplement tels, ont en eux une raison naturelle de leur propre durée, comparativement à celle des autres corps mixtes ou composés, au milieu desquels ils se trouvent.

Mais les corps vivants, par une raison tout opposée, possèdent, au point de vue de leur mixtion, une raison proportionnelle bien différente. Les corps vivants, en effet, ont une mixtion éminemment disposée à la dissolution aussi prompte qu'imminente; et cependant, contrairement à ces faits, il arrive que, malgré cette constitution qui leur est naturellement propre, et malgré leurs rapports avec toutes les autres matières au milieu desquelles ils se trouvent, cette mixtion, dans cet état comparatif, a une durée incomparablement plus longue que ne le comporterait son propre caractère matériel.

VII. Ce qu'il y a encore non-seulement d'évident, mais aussi de vraiment certain en ceci, c'est que la conservation des autres corps mixtes, en tant que tels, dépend en grande partie d'une condition proportionnelle de la matière qui les constitue ; tandis que, au contraire, les corps vivants n'ont besoin d'aucune espèce de condition matérielle semblable pour se conserver, et que même ils semblent s'y refuser comme défavorable à cette fin.

VIII. Mais pourquoi donc cela? C'est que, d'après toutes ces considérations (outre ce qui a été déjà dit), on doit reconnaître d'une manière toute particulière, que, dans tout

le règne des corps *mixtes non vivants,* cette disposition si remarquable à la corruptibilité ou à une dissolution quelconque, telle qu'on l'observe dans le règne des corps vivants, ne se rencontre réellement jamais, et qu'elle est l'apanage particulier des corps vivants.

Quoique nous ne disions rien ici sur ce fait, que la mixtion *vitale* doit, de toute nécessité, être formée des matières *non vitales* par elles-mêmes, nous ferons observer cependant qu'il ne faut pas croire que, par sa dissolution, cette mixtion puisse revenir tout entière aux principes élémentaires des mixtes non vivants, avec autant de promptitude qu'elle a paru en tirer elle-même son origine.

IX. Outre tout ce qui vient d'être exposé, nous ajouterons que la principale différence de cette cause de durée quelconque consiste en ce que les corps qui sont simplement mixtes ne possèdent en eux-mêmes aucune cause intrinsèque et propre de leur conservation, abstraction faite de la simple proportion matérielle de leurs principes constitutifs, ainsi que de l'analogie de cette proportion avec la mesure des matières extérieures concourant à leur formation, et de la proportion même de ces matières; tandis que, chez les corps *vivants,* le feu, la chaleur, l'air, l'humidité (ces abîmes profonds où s'engloutissent les matières les plus mobiles), exercent, d'une manière certaine et toute spéciale, une immense et incessante influence sur leur mixtion vitale elle-même, en tant que simple mixtion. On ne saurait douter cependant qu'il existe dans les corps vivants une autre raison spéciale de leur durée vitale, puisqu'en effet, en opposition avec la durée matérielle des mixtes, cette durée dépend directement et très-spécialement d'une cause particulière et vraiment intrinsèque, s'appartenant en propre, absolument étrangère à tout le régime des corps mixtes non vitaux, et luttant sans cesse contre tous ces principes tant naturels qu'artificiels de dissolution.

X. A côté de toutes ces réflexions se présente encore ici, comme sujet d'étude, une dernière considération très-spéciale, savoir : que tout mode d'*action* et d'*opération* relatif à cette durée vitale diffère beaucoup, sous tous les rapports et relativement à ses effets, dans tous les mixtes vivants, de la durée des autres corps mixtes non vivants; attendu que cette durée ou conservation vitale, fondée sur un acte simple, formel, incorporel, s'exécute aussi par ce même acte entièrement étranger à toute mixtion matérielle.

XI. Or, cela a lieu d'une manière itérative et continue, par une nouvelle raison de variété, au moyen d'*un principe naturel, permanent, immanent,* et agissant dans cet agrégat vital aussi long-temps qu'il est capable d'y produire de pareils phénomènes.

Rien de semblable à ce *principe moteur* n'a pu être constaté dans aucun des autres mixtes non vivants, et l'on n'a rencontré jamais rien d'analogue dans ces mêmes corps.

XII. Nous dirons, enfin, pour terminer ce qui concerne cette question, qu'il existe encore une dernière et remarquable différence entre les corps mixtes vivants et les corps mixtes non vivants. C'est que les individus des espèces vivantes, une fois que leur mixtion est entrée en dissolution, sont remplacés à mesure par la production incessante de nouveaux individus, à l'aide d'une direction toute spéciale, je veux dire en vertu d'un instinct primitivement uni dans cet agent vital. Or, cela se passe réellement ainsi dans tout le genre ou règne des corps vivants, non-seulement d'année en année et d'un jour à l'autre, mais effectivement d'un moment à l'autre, et en un nombre indéterminé de fois.

La plupart des espèces, et, qui plus est, toutes les espèces des corps mixtes non vivants, n'étant, ainsi que nous l'avons déjà vu, que très-difficilement sujettes à se dissoudre, ne peuvent, à dire vrai, que très-difficilement aussi parvenir

à une rénovation individuelle, c'est-à-dire à la reproduction d'un grand nombre d'individus dans chaque espèce.

Tout ce qui arrive dans cet ordre de choses, parmi ces êtres, n'est réellement dû qu'au hasard, et dépend plutôt du concours fortuit de causes externes et inconnues : cela se passe d'une tout autre manière que chez les êtres vivants, attendu que même les végétaux produisent, par leur action spéciale, les semences de leur espèce, c'est-à-dire les principes propres à leur continuelle reproduction naturelle.

Quant aux *animaux,* un instinct particulier, un certain appétit, leur volonté, un désir les portent, d'une part, à des actes répondant *à priori* au but final de la reproduction de l'espèce, et les font, d'autre part, s'attacher *à posteriori,* de l'amour le plus ardent, à leur progéniture.

Il résulte de ce que nous avons dit au Nº IX de ce paragraphe, que non-seulement la destruction, mais même la régénération des espèces mixtes sont en général soumises et obéissent à des causes externes, quelquefois même fortuites, violentes et désordonnées : l'art peut aussi provoquer et diriger, à son gré, de pareils phénomènes de décomposition et de recomposition.

Pour ce qui regarde, au contraire, la corruption et la destruction du corps vivant, il est pareillement au pouvoir de l'art de la provoquer, mais non d'une manière immédiate; tandis qu'on n'a jamais pu, par aucun moyen artificiel quelconque, reproduire le moindre petit corps organisé et vivant.

Ceci est d'autant plus vrai, que, comme on est en droit de l'inférer de ce qui vient d'être dit, les hommes n'ont jamais pu imiter, par toutes les ressources de leur art, la plus simple mixtion vitale, non pas seulement en employant les mêmes matières, mais encore en affectant à cette fin les diverses espèces de matériaux qu'ils peuvent avoir sous leurs mains; bien loin qu'il leur ait jamais été permis de consti-

tuer d'une manière convenable et régulière une agrégation vivante quelconque.

§ XI. *Quel avantage y a-t-il pour la physique et la médecine de connaître cette différence entre le mixte et le vivant ?*

De même, ainsi que nous venons de le voir, qu'il existe une très-grande différence entre le *mixte* et le *vivant* du corps humain, c'est-à-dire entre la vraie constitution matérielle apte à la mixtion, et la disposition formelle de cette mixtion à produire les actes et les effets propres à la vie ; de même aussi, au point de vue physique et médical, il est indispensable de savoir et de bien connaître à fond, et non d'une manière superficielle et fugitive, laquelle de ces deux choses tombe ou ne tombe pas dans le domaine de l'art. Il convient donc de bien établir cette utile distinction, afin que, d'une part, le médecin ne dirige pas en vain ses intentions et sa sollicitude vers telle partie de ces objets sur laquelle il n'a absolument rien à voir, et que, d'autre part, il s'occupe d'une manière toute spéciale et parvienne à se rendre parfaitement raison de ces choses, sur lesquelles il doit agir efficacement, afin qu'il puisse leur porter secours, et, par leur intermédiaire, intervenir avantageusement dans toute l'affaire de la vie et de la santé humaines.

§ XII. *Pareille étude n'est point aujourd'hui du goût de tout le monde.*

On regarderait, sans doute, comme bien téméraire et hardi celui qui oserait avancer que, jusqu'à ce jour, aucune école médicale n'a établi, réellement connu et expliqué cette différence entre le *mixte* et le *vivant ;* et pourtant, si nous voulons bien l'avouer, nous devons certainement savoir qu'il en est véritablement ainsi. Ceci confirme pleinement

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. XXVII.

du reste cet argument ou, qui mieux est, ce document en tout conforme à la vérité, savoir : que l'exposition et la démonstration de ces faits non-seulement ne sont pas du goût de tout le monde, et ne sont point accueillies favorablement, dans les écoles médicales, par les maîtres qui y sont chargés de l'enseignement, mais encore qu'elles ne sont pas même comprises par ces derniers ; et c'est dans le dédale obscur d'opinions étrangères à l'art et préconçues que l'on s'imagine follement de trouver la vérité.

§ XIII. *Conséquences de ce qui précède, et transition au sujet.*

Après avoir énoncé mon idée à l'égard de cette question, il est convenable maintenant de continuer notre travail sous ce même point de vue, et de démontrer, avant tout, quelle est la manière d'être propre et réelle du corps vivant, dont nous n'avons retracé que quelques traits épars dans la comparaison que nous en avons exposée naguère, avec la mixtion corporelle, pour en faire ressortir la différence. Par ce moyen, la constitution, tant matérielle que formelle du corps vivant, en tant qu'il est vivant, pourra acquérir toute l'évidence qu'on peut désirer.

§ XIV. *La mixtion animale est sujette à se dissoudre et à se corrompre.*

De quelque manière que l'on considère le corps vivant, deux choses principales se font remarquer en lui, savoir : une mixtion particulière d'abord, ensuite une structure ou agrégation spéciale.

1° La mixtion peut être l'objet d'une double considération, soit à son point de vue simplement matériel, soit même au point de vue de sa finalité, c'est-à-dire tant sous le rapport du but final que sous celui de l'usage en vue desquels la mixtion a dû être telle qu'on a découvert qu'elle est.

Sous le premier de ces rapports, la mixtion des corps vivants est un assemblage de terre subtile [1], de graisse et d'eau. Or, il ne peut point se faire entre ces diverses substances une union solide et constante, et il ne peut exister entre elles qu'une espèce de cohésion, assez peu intime et véritablement durable ; voilà pourquoi une pareille mixtion a une si grande disposition à subir la dissolution et la séparation complète de ses éléments constitutifs : cette entière désorganisation des parties vivantes s'accomplit à l'aide de la putréfaction [2].

La portion terreuse du corps, en effet, a si peu de consistance, que, par sa propre nature, elle se rapproche singulièrement de la faiblesse saline, subit avec la partie aqueuse une espèce de combinaison assez prompte, il est vrai, mais non assez solide (ce qui se passe du reste toutes les fois qu'il y a une très-grande ténuité saline), et prend ainsi une consistance mucilagineuse.

C'est alors que la graisse peut adhérer plus facilement à la partie terreuse du corps ainsi constituée, et c'est aussi par l'intermédiaire de cette dernière substance qu'elle parvient à s'unir à l'eau ; union qui, du reste, ne saurait s'effectuer autrement d'une manière immédiate.

§ XV. *Cette dissolution est l'effet d'un mouvement intérieur.*

La vérité de ce fait devient entièrement manifeste dans l'acte de la corruption et de la dissolution de ces diverses substances, une fois séparées de leur état de mixtion naturelle ; car, tandis que cette séparation des molécules élémentaires de la mixtion corporelle, s'opère par un certain mouvement subtil intérieur, à l'aide duquel ces particules matérielles, outre leur simple séparation mutuelle, éprou-

[1] Genèse, cap. II, v. 7 : « *Formavit igitur Dominus Deus hominem è limo terræ.* »

[2] *Voy.* T. VIII, Comment. XXVIII.

vent encore en elles-mêmes une espèce de secousse violente ultérieure et une sorte d'exténuation ; il arrive ainsi qu'une certaine portion de cette substance terreuse subtile qui, jusqu'à ce moment, n'avait fait qu'approcher de près la ténuité saline, passe aussitôt, par l'acte de la décomposition, à l'état salin : en d'autres termes, elle devient sel, de mucilage délié et subtil qu'elle était. D'autre part, lorsque la graisse, ayant déjà beaucoup perdu de sa naturelle constitution par cette exténuation, s'allie plus intimement à ces molécules terreuses, il résulte de ce nouveau mode de combinaison un sel volatif oléagineux, d'une odeur fétide, pénétrante et inflammatoire[1]; ainsi que cela arrive quand on traite le sel ammoniac (chlorhydrate d'ammoniaque) par le nitre (azotate de potasse) ; attendu que, dans ces cas, la propriété inflammatoire ne provient pas de l'acide du sel commun traité par le nitre, mais bien de l'évaporation du sel volatil combiné avec ce même nitrate de potasse.

Une fois que la graisse qui a subi déjà cette première opération et s'est ainsi dégagée, abonde, il résulte et il naît de ces sortes d'atténuations une espèce d'esprit ardent (alcool très-rectifié)[2]. Or, le résidu, ou ce qui reste après que l'eau s'est séparée de cette substance graisseuse terreuse et oléagineuse plus grossière, consiste en une matière terreuse plus solide et en une concrétion d'apparence graisseuse[3].

[1] Ce procédé opératoire naturel de la décomposition de la graisse a trouvé une véritable sanction dans les expériences de MM. Bussy et Lecanu, faites en 1835. Il résulte, en effet, de ces expériences, que la distillation de la graisse donne, outre certains autres produits, une *huile volatile* odorante et une *matière particulière* volatile très-odorante, non acide et soluble dans l'eau; elle a beaucoup d'analogie avec le *sel volatil oléagineux* de la graisse dont parle ici Stahl.

[2] Ceci correspond à ce que MM. Bussy et Lecanu ont observé à la deuxième époque de la distillation de la graisse, c'est-à-dire une espèce d'huile contenant un peu d'acide acétique, peu soluble dans l'alcool, non saponifiable par la potasse, et susceptible de brûler à l'air, comme les huiles essentielles.

[3] Cette troisième réflexion à ce sujet prouve que Stahl connaissait avant nous (il y a 150 ans environ) la composition chimique de la graisse, et

La chimie expérimentale peut, mieux que ne feraient tous nos raisonnements, démontrer la vérité de ces phénomènes et de ces documents; aussi j'y renvoie le lecteur.

§ XVI. *Rapport final de la mixtion.*

Le rapport final de cette espèce de mixtion se fonde sur cette vérité, savoir : que tous les corps vivants, et très-spécialement les animaux (à cause de leurs opérations locomotives et même sensitives), requièrent une consistance légèrement flexible et nullement fragile dans la mesure des mouvements de flexion à exécuter, mais douée d'une consistance ayant une souplesse convenable et médiocre.

Il ne pouvait point se faire, en effet, qu'une mixtion destinée à une telle fin et à un pareil usage fût dans des conditions d'un mélange terreux trop raide, ou que sa constitution terreuse saline fût trop ténue, et par là toute disposée et très-prompte à la fluidité.

§ XVII. *Proportion différente de mixtion des principes dans les différentes parties du corps.*

Or, une saine considération logique, au point de vue de ces intéressantes observations sur la mixtion du corps humain, peut nous conduire à une sage appréciation touchant la diversité dont elle est susceptible dans tous les êtres vivants, c'est-à-dire à la connaissance de la différence proportionnelle qui existe entre les divers tissus des corps vivants, à savoir : 1° qu'il y a dans les êtres des parties possédant une mixtion terreuse plus consistante . tels sont

Orfila, qui ignorait probablement les travaux chimiques de Stahl, était dans l'erreur quand il disait (*Éléments de chim. appl. aux arts*, T. III, p. 131): « Avant MM. Bussy et Lecanu (ce dont M. Dupuy revendique la découverte), »on se bornait à indiquer comme produits de la distillation de la graisse, »l'eau, le gaz hydrogène carboné, l'oxyde de carbone et l'acide carbo»nique, les acides acétique et sébacique, une matière grasse particulière »et du charbon. »

les os (chez les animaux), les troncs et les branches (chez les végétaux), parties destinées, pour certains usages et certaines fins, à avoir peu de flexibilité, mais beaucoup de solidité; 2° et que, par contre, il y a dans ces mêmes êtres une sorte de mixtion, quelque peu accidentelle, répandue çà et là, et plutôt entremêlée que vraiment mélangée d'une nature terreuse saline très-déliée et propre aux parties non flexibles, mais tout-à-fait fluides. Ce genre de mixtion est plus abondant chez les végétaux, et a un goût plus franchement salin dans les humeurs ou sucs qu'ils contiennent; chez les animaux, ce même principe se présente sous la forme d'une sérosité saline excrémentitielle, transitive et se reproduisant sans cesse[1].

§ XVIII. *Circonstance très-spéciale de la mixtion par rappo t à la saveur et à l'odeur.*

Tout cela, comme tout le monde le sait, n'est que l'expression véridique de ce qui se passe réellement, tant au point de vue général qu'au point de vue le plus spécial, chez tous les êtres vivants de la nature. Je vais, maintenant, pour compléter cet aperçu sur la mixtion, dire un mot de cette singulière et très-spéciale circonstance d'une plus intime mixtion, comme surajoutée à la mixtion ordinaire, et si surprenante qu'elle varie même dans chacune des espèces vivantes : je veux parler de cette inénarrable propriété si variable d'odeur et de goût que présentent les espèces animales et surtout végétales.

Ce qui est plus encore, c'est que (chose incroyable!), en ce qui regarde l'odeur, il existe une différence bien tranchée parmi même les individus d'une seule et même espèce; ce dont on peut se convaincre par l'exemple des chiens, si habiles à les distinguer. Ces intéressants animaux, en effet, non-seulement savent établir, par l'odeur, une véritable

[1] Sujet du 18e doute de Leibnitz. (*Voy.* T. VI.)

différence entre les espèces et les innombrables individus d'une même espèce, mais encore ils reconnaissent ces mêmes individus par leur simple émanation odorante : c'est ainsi que le chien distingue parfaitement, parmi tous les autres hommes, son maître par la simple odeur de ses pas et, comme on dit, à la piste.

§ XIX. *Structure du corps humain.*

Après avoir fait l'exposé de tous ces faits dans toute leur vérité, et après avoir mis en relief toute la dignité dont la mixtion des corps vivants est susceptible, je vais, en second lieu, considérer à son tour cette raison particulière de structure, de construction, d'arrangement, d'ordre et de distribution par laquelle non-seulement s'accomplit, d'une manière complète et consistante, la charpente et l'agencement des diverses parties solides des êtres vivants, mais encore s'exécute la distribution normale et parfaite des fluides, dans ces corps, par des voies et des moyens particuliers, à l'aide desquels ces divers liquides vont, d'une manière différente pour chaque espèce, se répandre dans les parties solides.

§ XX. *Différence entre la structure et la texture.*

Il est à propos, je pense, d'établir en cette occasion une sage distinction entre la plus *intime* et la plus subtile partie de la construction de la machine corporelle, et celle qui est *plus diffuse* : la première connue généralement sous le nom de *texture*, plus délicate et plus déliée, en opposition avec la seconde de ces parties, vulgairement connue sous le nom de *structure*, et désignant la partie la plus commune et la plus applicable à des compositions plus grossières.

Quoique, en effet, sous l'acception la plus large, le mot *construction* puisse se prendre pour une simple disposition, un arrangement naturel, et que, dans le corps vivant, toute

construction soit accomplie et se fasse par une véritable disposition des parties, de telle sorte que toute la masse du corps, tant dans l'éléphant et dans la baleine que dans la puce et le ciron, se construit par la juxta-position d'un seul point physique ou atome (plus petit qu'un point visible) à un autre point ou atome physique; cependant, comme le mot *structure* désigne habituellement, dans sa signification la plus ordinaire, la liaison moins intime et plus grossière de parties solides entre elles, tandis que le mot *texture* exprime vulgairement et d'une manière spéciale le délicat assemblage de parties plus ténues : ce mot peut, dès à présent, conserver en cette occasion la place qu'il occupe et qui lui appartient d'ailleurs, attendu que, dans tous les cas, la raison des rapports mutuels des parties les plus délicates doit occuper la primauté, et que toutes les parties subissent une contexture simultanée par le moyen de lignes ou linéaments physiques, ou de filaments extrêmement dégagés, avant que n'arrive le temps et le lieu d'entrer, d'une manière visible, en participation à la construction de la masse universelle du corps.

§ XXI. *La texture et la structure du corps procèdent chacune selon son rang et dans un rapport mutuel.*

L'une et l'autre de ces deux conditions de la formation du corps humain procèdent et s'exécutent d'une manière naturelle ou, comme l'on dit, *spontanée,* sans aucun secours et aucune intervention directe venue du dehors.

C'est ainsi qu'en suivant un *ordre* vraiment admirable et une *marche* éminemment régulière, la *texture* et la *structure* du corps arrivent toutes les deux à leur propre fin, non-seulement dans chacune des parties et même dans chaque atome ou corpuscule constitutif de ces mêmes parties, mais encore, ce qui exige surtout une considération plus exacte, elles arrivent à ce même but, en conservant toujours entre

elles une mutuelle proportion, un accord, une harmonie, un équilibre social proportionné en toute chose, comme entre associées, c'est-à-dire, en deux mots, comme guidées par une seule et même *raison sociale.*

Ainsi qu'on le voit, la chose mérite, sous tous les rapports, une sérieuse considération, quand on la considère surtout au point de vue de la formation du côté droit et du côté gauche du corps.

§ XXII. *Les mixtions spécifiques ne se font pas par concrétion spontanée.*

Voilà tout ce que je m'étais proposé de dire à ce sujet, car il n'entrait nullement dans mon plan et je ne devais pas non plus entreprendre de traiter en détail et à fond ces diverses matières; je n'ai jamais eu dans la pensée d'étudier et d'examiner absolument tout ce qui peut ou qui mérite être dit à cet égard. Dans ce cas, il faudrait, en effet, démontrer d'abord que ces susdites mixtions spécifiques ne peuvent, en aucune manière, se faire par une méthode de *concrétion* spontanée quelconque, attendu qu'il est contraire à toute saine raison qu'une *collection* déterminée de choses toutes différentes puisse non-seulement avoir lieu dans un seul et même organe et *s'y localiser* naturellement, mais qu'elle ne puisse pas ne pas avoir lieu dans ce dit organe, et là, de préférence à toute autre partie du corps.

§ XXIII. *Ces mixtions sont l'effet d'un acte libre opéré par l'agent vital, qui est l'âme.*

Nous pourrions cependant, en cette occasion, faire remarquer de quelle manière ces *agents vitaux* (que les plus illustres philosophes de l'antiquité ont appelés tantôt *nature,* tantôt *âme*) administrent par un acte purement électif et règlent selon leur choix ces diversités de mixtions

spécifiques, qu'on ne rencontre jamais ailleurs que là où se manifeste leur énergie particulière, et que l'on ne saurait trouver ni reconnaître dans ces choses ou lieux et matières dans lesquelles ces agents vitaux puisent et choisissent les matériaux propres à constituer les différentes mixtions qu'ils opèrent, de telle sorte que ces mêmes agents sont réellement, directement, et les véritables architectes et les vraies causes efficientes de ces sortes de mixtions spécifiques qui font le sujet des présentes considérations.

§ XXIV. *Circonstances et conditions de la structure.*

Mais je crois qu'il ne me convient point d'entrer ici dans de plus longs détails à cet égard et d'entamer en ce moment d'interminables digressions. Il me suffira de m'arrêter simplement aux faits qui se rattachent de plus près, et appartiennent plus directement au domaine et au but médical, ou même de discerner, parmi les observations générales et contemplatives de ces faits, celles qui se prêtent le plus à l'observation médicale, et celles qui lui sont inutiles ou nuisibles.

Afin que nous puissions, du moins autant qu'il le convient à notre but, passer en revue les circonstances mêmes et les conditions de la structure, il convient de savoir et de retenir que toutes les parties du corps humain et chacune d'elles ont, surtout à cause de leur usage organique, une telle disposition directe et formelle, que, depuis les filaments les plus déliés des organes jusqu'à l'entière et complexe étendue de tout le corps, ces dites parties offrent dans leur conformation une structure spéciale.

§ XXV. *Étendue, continuité, forme et position de la structure.*

Nous allons donc considérer ici les diverses parties du corps, non-seulement sous le point de vue général de l'étendue intime et propre de chacune d'elles, mais encore

au point de vue de leur mutualité et de leur association particulière, c'est-à-dire : 1° leur *continuité* (dans les solides) tant intérieure, à l'aide de leurs filaments et de leurs fibres élémentaires, qu'extérieure, par les rapports de véritable association qu'elles ont avec les parties voisines auxquelles elles adhèrent et avec lesquelles elles conspirent et communiquent directement; 2° leur *figure*, au point de vue des rapports qu'ont chacune des plus petites particules les plus intimes des organes avec l'ensemble complexe du tout; 3° enfin, la *position* convenable de ces parties, considérée dans son rapport social ou d'association, tant propre que respectif. C'est sous ce dernier point de vue qu'il convient de prendre en sérieuse considération la configuration organique spécialement appropriée tant au côté droit qu'au côté gauche du corps humain.

§ XXVI. *Ces conditions de la structure regardent le corps vivant et les actes vitaux.*

Toutes ces circonstances de construction regardent proprement le corps vivant, non-seulement au point de vue du mode général d'acception et d'usage, qu'on a l'habitude d'attribuer, dès la plus haute antiquité, à la vie et à la nutrition, sous l'expression assez vague d'*acte vital* ou de *faculté vitale*, mais encore à l'égard d'un véritable progrès subordonné de l'*acte vital*, considéré de la manière la plus stricte et dans le sens le plus vrai, c'est-à-dire en parfaite harmonie avec la chose elle-même.

Il est certain que, de quelque manière que l'acte vital, proprement dit (qui n'a d'autre objet que l'entière conservation du corps), fût administré et exécuté, il ne pourrait cependant pas atteindre purement et simplement son but final, sans qu'il survînt dans la partie la plus noble du corps humain (dans le sang et dans les humeurs vitales) une très-grande fatigue, un épuisement réel et même la mort.

Par conséquent, à moins qu'un corps ne soit destiné qu'à vivre un très-court espace de temps, il devient nécessaire (et cela ne saurait se passer autrement) que la réparation entière de cette masse matérielle, qui échappe et est réfractaire à une absolue conservation, s'effectue et s'entretienne avec le plus grand soin. — Or, comme l'effet immédiat qui résulte de ces phénomènes de conservation n'est autre chose que la nutrition du corps, il doit en résulter, d'une manière évidente, la subordination directe de l'acte nutritif à l'acte conservateur lui-même, ou, pour parler plus exactement, à l'acte vital.

§ XXVII. *Le principe actif de la vie est aussi le principe de la nutrition.*

Voilà dans quel sens il arrive que la méthode ou marche instrumentale de l'action vitale, dans son acception la plus rigoureuse, requiert absolument l'intégrité de toutes les parties même solides, et le passage partout convenable, suffisant et libre des fluides. C'est absolument pour cela que l'acte nutritif lui-même se trouve étroitement lié et subordonné à l'acte vital proprement dit.

Je ne vois pas la nécessité de pousser plus loin nos curieuses investigations, au point de vue du rapport intime et naturel qui existe entre la structure et la vie du corps. Dans ce cas, en effet, il faudrait un chapitre à part pour traiter spécialement cette question, savoir : *que le principe actif qui préside à la vie, est aussi le même principe qui préside à la nutrition du corps,* puisqu'il est réel que la vie et la nutrition ne sont en elles-mêmes autre chose que certains phénomènes d'action, et qu'elles ont toutes les deux un seul et même agent, qui non-seulement ne saurait accomplir ces actes l'un sans l'autre, mais qui encore, par la raison donnée déjà, ne pourrait effectuer l'un de ces deux actes sans l'autre, attendu que, par une nécessité de dépen-

dance réelle et d'inévitable subordination (voire même de conspiration entre eux), ces deux actes de vie et de nutrition sont tenus d'être perpétuellement en exercice, de manière que, dans leur simultanéité, l'acte nutritif soit le soutien de l'acte vital.

§ XXVIII. *Il n'y a de corps vivants que les corps organisés.*

Pour nous, il nous suffira donc de poser en principe que, dans la véritable acception du mot, il n'y a de corps vivants que les corps organisés [1].

Ainsi donc, quoique une grande partie de la structure, dans un corps organisé quelconque, ne soit pas sous la dépendance directe de la vie et ne lui appartienne point d'une manière immédiate et propre; cependant, comme cette même partie de la structure est elle-même nécessaire à d'autres usages et effets organiques qui, par leurs propres fins, sont aussi d'une nécessité même absolue, il faut bien que la raison de cette structure même embrasse la texture et la consistance organiques qui, sans une incessante et toute particulière énergie conservatrice et ses perpétuels secours, ne sauraient nullement subsister. De là, par conséquent, découle cette mutuelle subordination et cette véritable harmonie de rapports indissolubles.

§ XXIX. *Répétition de ce qui vient d'être dit plus haut.*

La considération qui se rattache de plus près à mon but et s'y rapporte le plus directement, c'est celle de la *raison formelle* de la vie elle-même; c'est-à-dire, que ce qu'il nous convient le plus de savoir ici, c'est ce qu'est réellement la vie, et quel est son objet direct à l'égard de ce corps (touchant lequel elle est dite *vie*) qu'elle anime et qu'elle vivifie.

Jusqu'à présent nous n'avons parlé que du corps vivant;

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. XXIX.

nous avons démontré son extrême corruptibilité au point de vue de la matière dont il se compose ; nous avons fait observer son étonnante durée, naturellement contraire à son aptitude à la corruption matérielle, et néanmoins indispensable à sa fin et à sa destination ; nous avons indiqué ensuite quel est le véritable acte de conservation qui pourvoit à cette nécessité et lui porte aide et protection, afin que, d'une part, cette durée ait lieu et se maintienne malgré l'acte de la corruption, quoique, d'autre part, cette disposition naturelle à la corruption demeure cependant toujours la même en puissance dans sa nature propre. Ceci montre que ce n'est point du tout la corruptibilité, mais uniquement le seul effet ou le résultat éventuel de la corruption, que le principe vital conservateur combat sans cesse, et s'efforce perpétuellement d'éloigner du corps vivant.

§ XXX. *Raison formelle de la vie. — Le corps, éminemment corruptible, a grand besoin de conservation.*

C'est pourquoi, comme cette chose, je veux dire cette véritable essence, cette raison formelle de la vie, mérite grandement et sous tous les points de vue une exacte et sérieuse considération, nous pensons qu'il convient d'en faire un exposé un peu plus clair, et d'insister davantage sur la connaissance de son véritable état.

Ainsi que nous l'avons dit naguère, le corps vivant, non-seulement *à posteriori* et tel que nous le voyons, est d'une constitution matérielle éminemment corruptible ; de plus, en le considérant *à priori*, il ne paraît pas possible qu'il puisse être doué d'une autre constitution et d'une autre consistance, attendu que cette dernière, telle qu'elle est et qu'elle se présente à nos sens, est la seule propre, de préférence à toute autre, à ces usages et effets ou avantages auxquels ce corps, en tant qu'instrument, se trouve proprement et directement destiné. Malgré cela cependant,

comme ces usages et ces effets sont extrêmement nombreux et variés, au point de ne pouvoir, *à priori,* s'exécuter et s'accomplir simultanément et une fois pour toutes ou seulement dans de très-courts espaces de temps ; comme ; d'une part, *à posteriori* et selon l'importance solennelle du fait, il paraît, d'après une loi suprême d'institution et d'ordination divines, que ces corps, si soigneusement confectionnés, existent non pour une courte et fugitive durée, mais plutôt pour un long usage et la production d'effets incessants ; comme, aussi, la production primitive de ces corps ne saurait avoir lieu qu'en s'appuyant sur une assez longue durée de temps et une longue suite de jours, avant que ces corps ne soient propres à remplir leurs fonctions les plus spéciales : pour ces motifs, se trouve réellement indispensable une positive conservation actuelle. Aussi faut-il en conclure que, dans un pareil état de choses, cette puissance conservatrice, certainement et véritablement étrangère aux organes corporels, doit résider dans un principe tout autre, quel qu'il soit du reste, qu'une disposition quelconque, soit de la matière, soit de la consistance, soit même de la structure du corps, d'autant mieux que cette faculté conservatrice se trouve en tout contraire et opposée à cette disposition constitutive purement matérielle du corps.

§ XXXI. *Cette conservation requiert un tel sujet et un tel objet corruptible.*

Or, ce principe de conservation comporte avec lui et garantit avant tout, d'une manière spéciale, l'intégrité d'une telle constitution matérielle ; de telle sorte, en effet, que le corps ne change en rien ni de texture ni de structure, soit dans la matière dont il est formé, soit dans la consistance qui est propre à sa forme ; mais, au contraire, il demeure en son entier simplement et absolument tel qu'il

est, en vertu de sa propre constitution matérielle; de plus, d'après ce qui vient d'être dit, il doit, par rapport à ses propres fins, être maintenu et conservé nécessairement tel; et si quelque chose vient à lui manquer, ou bien même est en défaut quelquefois dès le moment de sa première formation, c'est encore ainsi que, par l'acte d'une telle conservation et non autrement, le corps est restauré et rétabli dans sa primitive constitution naturelle.

Je veux dire, en un mot, qu'une telle disposition corruptible, et non une autre, est le véritable sujet le mieux assorti à une pareille faculté conservatrice, et, sous un certain rapport, son objet naturel; quoique, après une mûre et sévère appréciation, on soit porté à penser que le but primitif de cette puissance de conservation ait pour objet réel l'empêchement d'une corruption actuelle.

§ XXXII. *Réfutation d'une contradiction apparente.*

C'est ainsi que je proclame et que je prouve l'existence de cette conservation du corps, en tant que nécessaire et activement efficace, non-seulement *à priori* pour empêcher la corruption, mais encore *à posteriori* pour en répéter et suspendre les fâcheux effets (et cela afin d'écarter l'apparence même de toute espèce de contradiction, puisque, en effet, j'avance que la conservation a été établie et même a été rendue assez puissante pour éloigner et chasser la corruption, et qu'elle est indispensable à cet usage et à ce but). Mais comme j'ai dit également plus haut que, malgré la puissante intervention de ce principe conservateur, quelle qu'elle soit, la corruption n'en a pas moins lieu, et qu'il faut, par conséquent, que ses dommages soient matériellement réparés et restaurés par l'acte vitalo-nutritif qui vient en aide à l'économie corporelle; comme, enfin, j'ai déjà dit précédemment que cette même action vitale provoque elle-même en certaines circonstances, et facilite bien certaine-

ment plus qu'elle n'empêche et n'arrête cette corruption, qu'elle est appelée à combattre plus tard, je me vois dans la nécessité d'entrer dans le vif de la question, et d'en pénétrer le véritable fond, pour en élucider les points obscurs et litigieux.

§ XXXIII. *La corruptibilité du corps est putride; il faut lui venir en aide.*

Il importe donc de savoir, dans tous les cas, que cette *corruptibilité* très-spéciale, à laquelle se trouve naturellement et directement exposée la mixtion des corps *vivants*, et à l'action de laquelle il est absolument nécessaire d'opposer un puissant obstacle, une vive résistance par l'intervention et l'énergie de l'*action vitale;* il importe, dis-je, de savoir que cette disposition, toute particulière à la *corruption*, n'est autre chose qu'une simple, naturelle et directe *putréfaction.* Or, comme celle-ci consiste en une espèce réelle, puissante et très-efficace de *fermentation*, qui se répand et s'insinue dans toute l'étendue de l'agrégat avec une facilité extrême et une étonnante rapidité, il devient pour cela indispensable d'en arrêter le cours progressif et les effets en les *prévenant;* de peur que, si on n'agit pas ainsi et qu'on donne le temps (par une coupable négligence) à l'acte fermentatif d'accroître son énergie et d'augmenter ses ravages, et que, une fois que l'effet de la corruption aura pénétré dans la masse matérielle des tissus, il ne soit désormais inutile et impossible même d'espérer, selon les lois immuables qui régissent la vie, que l'agent vital puisse enfin écarter le danger actuel qui menace le corps et le corriger d'une manière positive; dès-lors, il ne reste plus absolument aucune autre espèce d'espoir, si ce n'est uniquement que, par la simple *ablation* ou l'extirpation de la partie *corrompue* et sa séparation complète des tissus, il peut encore s'opérer une nouvelle, entière et positive restauration naturelle des parties lésées.

§ XXXIV. *On observe chez l'homme quelque chose de particulier à l'égard de la prévision de la putréfaction.*

Au point de vue de cette intervention active de la part du principe conservateur, il se présente, surtout dans l'espèce *humaine*, plus que dans toutes les autres espèces connues des êtres vivants, certaines circonstances de la plus grande importance et dignes du plus haut intérêt; attendu que chez l'homme toute l'affaire vitale semble s'appuyer plus évidemment sur une *raison* chancelante, livrée à la plus vive hésitation en des cas difficiles, et manifestant surtout plus de crainte en face d'un travail actuel que de sollicitude pour l'avenir. Rien de semblable n'a été observé, que je sache, chez les autres espèces animales, si l'on considère la promptitude et la constance de résultats analogues.

§ XXXV. *Retraite et défection de l'agent dans la résistance.*

Or, cette circonstance, particulière ici à l'espèce humaine, consiste en ce que, une fois que la corruption est passée en acte et a pris le dessus dans une partie quelconque de l'économie corporelle, les actes vitaux eux-mêmes semblent abandonner cette même partie ainsi lésée, comme s'ils n'avaient plus assez d'énergie pour continuer leurs efforts sur et à travers la partie affectée; mais, qui plus est encore, ils n'exercent déjà plus leur action sur les parties contiguës à celle qui est ainsi atteinte de cette invasion corruptrice actuelle, ils se retirent ainsi d'un moment à l'autre et s'éloiguent de plus en plus des parties qui avoisinent le siége du mal.

Il résulte donc de ce défaut de prophylaxie naturelle, c'est-à-dire de cette négligence de la part du principe conservateur à s'opposer à la corruption, et de l'abandon complet où se trouve la mixtion matérielle du corps ainsi livrée à ses propres ressources, ou, mieux encore, soumise à l'influence délétère de ces causes qui exercent sur elle

une action directe et une puissante énergie corruptrice ; il résulte, dis-je, de ce délaissement complet de la matière ainsi abandonnée à elle-même, qu'elle subit cette espèce de dissolution, ou, pour parler notre langage habituel, cette sorte de corruption avec laquelle elle a des rapports si directs et si naturels de convenance. De sorte que, une fois que le principe conservateur cesse ses actes de préservation et de résistance, que la cause corruptrice *présente* continue, au contraire, son action avec une incessante énergie, et que la mixtion corporelle, reprenant ainsi son état matériel primitif, acquiert par cela même une plus grande réceptivité; dès-lors, ce qui peut uniquement résulter de cet état de choses, c'est que la *cause corruptrice* poursuit son œuvre de destruction et produit des effets aussi prompts qu'inévitables.

Cependant, comme il est non-seulement certain *à priori*, d'après la nature même des choses, mais encore incontestable et réel *à posteriori*, par de nombreux exemples même, que cette espèce d'invasion corruptrice (si rapide et si facile à s'étendre à travers les parties encore saines du corps) pourrait être anéantie néanmoins, pourvu que l'*agent vital* continuât seulement à faire son office et à poursuivre son action habituelle : je conclus que, selon toutes les apparences, c'est à cet agent préposé à la conservation de l'être vivant qu'il faut attribuer directement toute la faute du mal et le défaut d'action *à priori*. (Je dois faire simplement remarquer que l'agent vital ne renoncerait pas ainsi directement et *à priori* à ses actes conservateurs, s'il ne rencontrait, *à posteriori*, dans ces mêmes parties déjà atteintes de corruption un obstacle à son action réparatrice.)

§ XXXVI. *La faute de cette défection de l'acte vital ne peut pas être dans la constitution matérielle du corps.*

Si l'on veut sagement apprécier la chose en elle-même,

et qu'on l'observe avec une sérieuse attention, on se demandera naturellement comment il se fait que cette action vitale soit ainsi suspendue en pareil cas; ou, pour mieux parler le langage de la vérité, on voudra savoir pourquoi le principe de vie et de conservation cesse d'exercer son énergie, et sur la partie atteinte de corruption, et même sur les parties encore saines!.....

Certes, ce ne sera pas sur le compte de la constitution purement matérielle de la partie lésée, quel que soit d'ailleurs l'état de l'organe voisin, qu'on pourra jamais rejeter la faute de cette désertion de l'acte vital; c'est là, en effet, une chose que tout le monde peut facilement comprendre, tant *à priori* qu'*à posteriori*.

A priori, dis-je, parce que dans les parties qui ne sont pas encore atteintes par la corruption et qui sont saines, il n'y a, par cela même, aucune nouvelle raison pour qu'il doive s'y passer autre chose que ce qui s'y passe ordinairement. Pour ce qui regarde *à posteriori* la *corruptibilité imminente*, certainement cette *imminence*, en tant que telle, n'est point encore quelque chose de matériellement positif.

§ XXXVII. *La corruption d'un organe ne peut pas, physiquement parlant, disposer l'organe voisin à la même corruption.*

La disposition à un pareil résultat éventuel et effectif, dans un corps plein de vigueur et de santé, ne se montre jamais matériellement moindre, que lorsque ce corps se trouve exempt et éloigné d'une corruption gangréneuse actuelle et profonde; en sorte que, lorsque sa présence se fait sentir quelque part, cette corruption ne peut physiquement augmenter cette disposition dans toute l'étendue des autres parties du corps; elle ne peut, dis-je, augmenter en aucune manière cette disposition à la corruption, quoiqu'elle soit bien grande d'ailleurs.

En outre, cet acte de corruption, déjà commencé dans

quelque partie du corps, ne peut, dans un pareil cas, rien ôter, soit simplement, soit directement, à l'acte vital conservateur dans les autres parties voisines, encore intactes et à l'abri de toute corruption. Car, puisque cet acte conservateur est sans cesse mis en opposition et résiste même efficacement à l'acte corrupteur, il ne peut jamais survenir dans les parties saines aucune espèce de changement physique, qu'un tel acte de corruption ait déjà commencé ou non à exercer son action funeste sur l'organe voisin.

§ XXXVIII. *L'acte de corruption n'occasionne aucune différence physique.*

Comme pour les personnes peu expérimentées et peu habiles dans l'art d'établir des distinctions, — ainsi qu'il est notoire et certain qu'il y en a beaucoup dans les écoles médicales et dans les autres écoles, — il ressort, d'une manière évidente, indubitable et certaine (comme dans les cas dont il est ici question), qu'une corruption actuelle, déjà commencée dans une partie quelconque, y amène un changement physique, une différence matérielle. Il convient ici de ne pas confondre et de ne pas perdre de vue, d'une part, que la chose se passe bien autrement quand le corps se trouve absolument et réellement à l'abri de toute corruption actuelle, et que, avant qu'elle ne fasse invasion, il peut en être préservé avec un entier succès par cette méthode conservatrice naturelle, que nous avons déjà signalée comme exerçant son efficacité sur le corps, surtout en prévenant le mal; mais que, d'autre part, il en est bien autrement aussi lorsque cette corruption est déjà passée en acte, qu'elle se manifeste avec énergie dans le corps, qu'elle s'y développe, y progresse et s'y établit définitivement.

§ XXXIX. *L'acte corruptif ne peut porter aucune atteinte à l'acte conservateur.*

Je prie le lecteur de vouloir bien peser la valeur réelle

de notre manière de voir et de parler à ce sujet, car elle est l'expression pure de la vérité. Quand je dis, en effet, que l'acte de la corruption n'exerce aucune action funeste et directe sur l'acte même de la conservation, je ne prétends pas pour cela parler d'un seul et même sujet, d'une seule et même partie du corps ; non, mais j'entends évidemment déterminer par ces mots des parties bien différentes, c'est-à-dire des organes dont les uns sont effectivement atteints d'une véritable corruption, et dont les autres, seulement voisins, adjacents, ayant un rapport de contiguité et même de continuité réelle avec ces derniers, sont cependant exempts encore de toute atteinte corruptrice et entièrement sains. C'est sous ce point de vue que j'avance et soutiens que ces dernières parties, ces organes voisins, contigus, etc., de l'organe lésé, ne diffèrent en rien, physiquement parlant, de toute autre partie saine du corps. Et, par cela même que ces parties sont encore intactes et libres de toute fâcheuse atteinte, elle n'a besoin d'autre mode de conservation que de l'acte naturel préservatif par lequel tout le corps entier se trouve également, directement et efficacement conservé dans l'intégrité de ses parties et dans toutes ses proportions matérielles.

§ XL. *Un organe atteint de corruption ne peut plus se conserver.*

Mais il en est bien autrement, avons-nous dit, sous tous les rapports d'une partie quelconque du corps, quand elle est déjà sous l'empire destructeur de la corruption ; car vouloir faire qu'elle ne soit pas corrompue, tandis qu'elle l'est en réalité, ce serait là une prétention aussi absurde que contradictoire et même impossible. Et dans l'hypothèse que cela ne fût pas contradictoire, on avouera néanmoins que, selon les lois physiques de l'économie universelle des êtres vivants, il est tout-à-fait impossible que l'organe même qui

est déjà atteint par l'acte de la corruption, ou, pour mieux dire, qui est envahi par une corruption actuelle, soit guéri ou rétabli de cette profonde lésion, soit en son entier, soit même simplement en partie; de telle manière que ce qui a supporté déjà l'acte corrupteur puisse encore être conservé et continuer à être et à demeurer une partie naturelle et intégrante du corps.

En effet, quoique, dans le fait de la suppuration, l'acte libre de la corruption soit modifié et interverti par l'acte vital conservateur, qui s'oppose à ce que cette corruption, de simple qu'elle est, ne prenne le caractère putride qui, comme on dit, couve déjà pour éclore plus tard; ce n'est pourtant pas à croire pour cela que ce genre, ou, si l'on aime mieux, cette espèce subalterne de corruption soit tout-à-fait éloignée du corps. Une telle espèce de corruption, en effet, après avoir apporté dans la matière organique une semblable modification qui en change la vraie crase corporelle comparativement à ce qu'elle devrait être, la rend ainsi si étrangère aux conditions voulues, que celle-ci (la matière organique), une fois corrompue, non-seulement est désormais impropre à pouvoir, en aucune manière, demeurer dans le corps, mais encore est destinée à être complètement éliminée et expulsée.

§ XLI. *La désertion coupable de l'acte vital retombe sur la rationalité de l'ame, en tant que dépravée et téméraire.*

Or, comment se fait-il que lorsque la putréfaction envahit une partie du corps, l'acte conservateur vital abandonne la partie voisine encore saine, tandis qu'il pouvait et qu'il devait même arrêter les progrès de cette corruption actuelle? Certes, et ce que je ne cesserai de rappeler à l'attention de chacun, *on ne saurait citer aucune espèce animale chez laquelle de pareils phénomènes se produisent aussi aisément et d'une manière si solennelle que chez l'homme.*

Mais à quoi donc attribuer cette prodigieuse anomalie, si ce n'est à ce *principe vital actif et vivifiant* de l'homme, doué de la *faculté de raisonner,* je veux dire à l'*âme raisonnable,* telle qu'elle est, mais non telle qu'elle devait être, au point de vue de sa *rationalité,* non telle, dis-je, qu'on se l'imagine plutôt qu'on ne la suppose ordinairement? Cette faculté de raisonner, cette rationalité, dis-je, n'est ni *droite,* ni *simple,* ni *directe,* ni, ainsi qu'on le dit vulgairement, naturellement *saine,* mais *dépravée , timide* et *incertaine,* téméraire et *trop hâtive* à tirer des conséquences erronées et intempestives, se mêlant et s'occupant de nombreuses et différentes choses à la fois, mais n'entreprenant et n'exécutant jamais rien avec exactitude et précision, si ce n'est après de nombreux détours et de grandes hésitations; se livrant plutôt à la *contemplation* qu'à la simple *méditation* des choses, ou bien, quand elle parvient à délibérer avec calme et sagesse, cherchant avec plus d'empressement à prévoir l'avenir qu'à imaginer les moyens propres à y pourvoir; faculté, dis-je, tantôt craintive et tremblante, tantôt impatiente à l'égard des choses imprévues; bien souvent désordonnée et inconstante, et se hâtant témérairement d'arriver à son but avec précipitation, tout en négligeant d'employer les moyens convenables et propres à cette même fin.

Tandis que, chez les autres animaux, cette sorte de faculté, cette rationalité, dis-je, s'arrête directement, mais moins long-temps et simplement, sur chacun des objets qui viennent tour-à-tour et naturellement frapper leurs sens grossiers; elle les poursuit ensuite de cette manière spéciale et naturelle qui répond à la représentation sensible que cette faculté se fait elle-même de ces objets, et cela à l'aide de conséquences simples et naturelles , ainsi que par l'application directe qu'elle en fait[1].

J'ai, du reste, déjà parlé de cette matière dans une disser-

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. XXX.

tation *sur la fréquence des maladies chez l'homme comparativement aux brutes*[1].

§ XLII. *D'après de pareils motifs, il est plus raisonnable de suspendre les actes vitaux que d'en continuer l'exercice.*

C'est pourquoi, comme cet acte vital, avec son incessante persévérance et son exactitude (tant qu'il n'est pas violemment dérangé), est, par ses effets réguliers, utile à prévenir toujours la corruption et à en préserver ces parties organiques, qui, encore à l'abri des atteintes funestes de l'acte corrupteur, sont néanmoins menacées sans cesse de tomber en sa puissance prochaine; comme aussi toute l'intention de cet acte vital a pour but unique (tout occupé de son plan, de son dessein perpétuel et de son action) de s'exercer à éloigner, par ses vigilants efforts et sa prompte activité, toutes les occasions et tous les commencements d'atteinte de cette corruption, afin qu'elle ne puisse nulle part exercer librement son influence délétère et produire ses fâcheux effets; il est certainement évident et bien conforme à la saine raison que, toutes les fois et partout où cette corruption (sans cesse imminente, et qui doit être éloignée du corps avec tant de zèle et de vigilance, avec une sollicitude si constante et si attentive, avec de si pénibles efforts d'invention continuelle et d'administration extrêmement étendue); toutes les fois, dis-je, que, néanmoins malgré toutes ces destinations et ces opérations, la corruption fait (ainsi que cela arrive habituellement) une prompte et violente invasion dans le corps, et qu'outre cela, en y multipliant et y étendant son influence, elle oppose son action si rapide à cette énergie vitale devenue plus languissante et moins active qu'à l'ordinaire; nous le répétons, il est certes bien logique de penser qu'il est tout-à-fait conforme à une

[1] *Dissertatio de frequentiâ morborum in corpore humano præ brutis.* Halle, 1705.

raison jouissant de son calme et assez tranquille dans son état normal (mais pareille, en ce moment, à une imagination livrée à toute l'agitation du trouble), d'être en proie à la précipitation, à la crainte et au découragement de toute intention active et efficace, sans néanmoins éprouver la moindre agitation tumultueuse dans l'acte[1].

Bien plus, lorsqu'il n'y a pas absolument espoir de conserver (chose d'ailleurs assez difficile, quelque saine que soit la raison) la partie du corps déjà envahie par la corruption; dès ce moment, cette portion de la machine corporelle (perdue à jamais) est vouée à un simple et naturel oubli, et l'âme n'éprouve désormais plus pour elle qu'une indifférence et une insouciance qui tiennent de l'insensibilité et de l'apathie. Aussi est-ce pour cela que l'on ne devra pas regarder comme absolument déraisonnable cette crainte désespérée, par cela même que l'énergie de l'action vitale naturelle, devenue plus lente, a perdu toute espèce d'espoir de résistance au prompt envahissement de la corruption, même dans les parties voisines et encore saines. Voilà aussi pourquoi il me paraît plus conforme à la saine raison de suspendre plutôt que de poursuivre tout acte vital.

En effet, la raison tend toujours, en pareil cas, vers la *conséquence,* et vise sans cesse au *but* et à la *fin* dans l'administration de ses actes, toutes les fois qu'elle suppose ou s'imagine (en appréciant comme vraie une chose fausse) qu'il lui est impossible d'opposer une résistance suffisante à la corruption, et partant d'atteindre son but. Dès-lors, il est facile de comprendre combien sa détermination est juste et légitime en tout point, attendu que lorsque l'on nie la fin, il faut également nier les moyens qui conduisent uniquement et naturellement à cette même fin.

Pourquoi cela, direz-vous? C'est parce qu'il n'est nullement faux ni même hypothétique, mais qu'il est au contraire

[1] *Voy.* T. VI, Sujet du 19e doute de Leibnitz.

absolument vrai et incontestable que, par cette simple, naturelle et ordinaire méthode vitale, il est très-certainement impossible de combattre victorieusement les progrès de cette puissante corruption actuelle, et que tout moyen efficace de conservation est également impossible, en présence d'une aussi formidable atteinte actuelle de corruption, par la simple méthode naturelle, et principalement dans la mesure ordinaire que peut, en pareil cas, employer l'acte conservateur de la vie.

§ XLIII. *Ce qui précède est confirmé par le fait de la suppuration simple et du sphacèle.*

Tout ce qui vient d'être dit trouve *à posteriori* une preuve évidente et une confirmation pleine et entière dans les exemples du *sphacèle*, dont on arrête les progrès par certains moyens médicaux et chirurgicaux convenablement employés, et de la *suppuration* pure et simple. Il ressort, en effet, parfaitement de ces deux exemples que si l'acte vital se continue seulement d'une manière normale et dans une proportion convenable, il peut aussi opposer avec succès une résistance suffisante et satisfaisante à la violence de l'acte corrupteur, qui a envahi une partie quelconque du corps, y occupe déjà une certaine étendue, mais qui n'est encore qu'à son début.

En effet, de même que, dans la suppuration simple, tout le mouvement, l'afflux et le passage du sang (je veux dire tout l'acte inflammatoire) est un acte purement et *vraiment vital,* naturel, convenable et propre à la conservation de la vie et à l'élimination de la corruption franche et librement putride; de même aussi ce mouvement vital se trouve absolument et naturellement nécessaire dans une pareille constitution, et, partant, plus évidemment que probablement destiné à cette fin en vue de laquelle il a été positivement établi, entrepris et dirigé dans de justes pro-

portions. De même aussi et pareillement, dans cette sorte de corruption putride elle-même vulgairement appelée *sphacèle,* il n'y a pas d'autre moyen de modifier une semblable corruption, si ce n'est en provoquant le changement de cette corruption putride en une simple suppuration. C'est là la seule méthode vitale, vraiment salutaire, à l'aide de laquelle les parties ambiantes les plus voisines de l'organe ainsi lésé sont mises à l'abri de l'invasion du sphacèle et protégées contre ses incessants et imminents progrès.

Tout cela est généralement obtenu par un procédé purement vital, nous voulons dire à l'aide des *sécrétions* et des *excrétions*. Mais j'arrête ici toute considération à ce sujet, dans la crainte, en entrant dans des détails trop spéciaux, d'entamer des questions étrangères an plan que je me suis tracé.

§ XLIV. *L'action et la résistance vitales se proportionnent au caractère de la corruption.*

Qu'il nous suffise donc de conclure, de tout ce qui vient d'être dit, que la principale et la plus remarquable de toutes les formes de *corruption,* c'est la corruption putride, à laquelle toute saine raison conseille, veut et exige qu'on oppose une résistance directe, vigilante et avant tout opportune, en tant que cette corruption est non-seulement simple et directe, mais encore lorsqu'elle est plus grave, plus énergique, et surtout plus prompte et plus subtile.

Quant aux autres espèces de corruptions moins violentes, l'action vitale y pourvoit et s'y oppose subsidiairement d'une manière plus calme et beaucoup plus régulière que dans l'espèce ci-dessus. Certes, je ne veux pas dire pour cela que ce principe vital actif puisse, d'une manière générale et absolue, supporter avec moins de sollicitude la corruption, puisqu'il est censé avoir une connaissance quelconque de sa puissance d'élection, en vertu de laquelle il peut choisir et

allier à son gré les matières convenables pour la mixtion et la structure de son corps, en prévision de ses usages futurs. D'où l'on peut concevoir que le principe de vie a, de cette inévitable corruptibilité en général, une connaissance telle, qu'il n'éprouve aucune répugnance naturelle, ni aucune crainte notable à son égard, en considérant la chose à un point de vue générique; et cela d'autant mieux qu'il a à sa disposition des moyens propres à y pourvoir et à y remédier, etc., et qu'on peut, à ce propos, appliquer d'une manière fort convenable cet adage : *Qui veut la fin veut aussi les moyens*, etc.

Considérant donc le fait tel qu'il est en lui-même, nous dirons seulement que, comme le sang surtout ne peut point ne pas être éminemment corruptible, il est pareillement impossible que cette humeur ne soit pas atteinte un jour de corruption.

Pour ce qui regarde la différence des modes variés d'action de la puissance corruptrice, voici dans quelle proportion plus spéciale elle a lieu : c'est que plus le caractère et les progrès de cette corruption sont lents et modérés, plus intimes et plus prochains sont leurs rapports avec le caractère de toute méthode d'action vitale conservatrice, qui se prête merveilleusement à toutes les exigences du moment, avec autant de justesse et de célérité dans l'intention, que de promptitude et de régularité dans l'exécution ou invention de ses mouvements.

§ XLV. *Le mouvement intérieur ralentit la corruption du sang.*

La principale et plus notable espèce de corruption, affectant un caractère lent et tardif, est celle par laquelle, chez les animaux vivants *pourvus de sang,* celui-ci s'épuise et s'altère peu à peu. C'est ainsi, en effet, que les choses se passent lorsque, par le perpétuel mouvement intérieur

du sang, par le mouvement plus précipité de sa circulation, surtout chez les animaux à sang chaud, et par une plus violente agitation de la portion graisseuse de la mixtion sanguine, il s'opère peu à peu non-seulement la séparation d'une seule partie de la masse sanguine d'avec une autre, mais encore l'élimination et la disparition ultérieure et complète de certaines autres parties constituantes de cette même masse. D'où résulte une plus grande ténuité du sang, et partant une plus grande mobilité, pouvant, dans sa suite, facilement servir comme d'instrument à une trop grande commotion de cette espèce, à une corruption, dis-je, capable de s'étendre et de se communiquer de plus en plus, à moins que le principe de vie ne vienne y pourvoir à l'aide d'un acte méthodique et proportionné.

Or, cette méthode consiste plus généralement dans la *destruction* complète de la partie ainsi *lésée* ou *corrompue*, dans la crainte que le *reste* de la masse sanguine (bien que n'ayant encore éprouvé aucune espèce d'altération) ne soit affaibli et vicié par le simple *rétablissement* ou la *restauration* de cette *portion* matériellement ruinée par la corruption.

§ XLVI. *La raison formelle de la vie, ainsi donnée, confirme l'explication touchant l'acception de la vie corporelle.*

On peut voir assez clairement, d'après tout ce qui vient d'être dit, quelle est cette *raison formelle de la* VIE CORPORELLE, c'est-à-dire de cette faculté si excellente par laquelle les corps dits VIVANTS, sont naturellement supérieurs aux corps simplement MIXTES et l'emportent sur eux en dignité. Cependant je pense qu'il ne sera point superflu d'ajouter encore ici quelques mots, pouvant servir à compléter notre idée au point de vue de l'acception propre de la VIE, en tant que opposée à la *mixtion*, et du *vivant*, en tant que opposé au *mixte*, je veux dire de la vie *corporelle* ou de la vie considérée quant au corps.

On dit communément que les choses même les plus connues peuvent être avantageusement enseignées et inculquées aux jeunes gens. Pour moi, qui ne me suis pas cru trop jeune, j'ai appris, par une bien longue expérience, qu'il est indispensable de bien expliquer, de démontrer clairement toutes ces choses, même à des personnes qui, ayant déjà dépassé l'âge de la jeunesse, sont encore jeunes du moins par leur intelligence et leur science.

§ XLVII. *La véritable essence de la vie n'est pas encore bien connue.*

En effet, personne, jusqu'à ce jour, n'a encore donné une bonne et exacte définition de la *vie*, et les diverses interprétations, auxquelles elle donne lieu, engendrent de toutes parts de graves embarras et favorisent les perplexités qui règnent à ce sujet; tandis que, d'un autre côté, on ne sait point apprécier et apercevoir convenablement sa manière d'être à l'égard du sujet, auquel on dit qu'elle est attachée et unie. Après une pareille négligence, nous dirons même après un si coupable oubli, comme nous avons simplement cru qu'il était dans notre devoir, en notre qualité d'homme, de nous efforcer d'acquérir, *à posteriori* du moins, la connaissance des choses, et, suivant l'ordre naturel et méthodique des études, de procéder de l'espèce au genre, il est résulté de là l'impossibilité d'arriver à la véritable conception générique de la vie, telle que nous la considérons vulgairement, par rapport aux divers sujets qui la possèdent ou en jouissent.

§ XLVIII. *Trois sujets auxquels la vie est attribuée.*

Or, on est généralement d'accord de n'attribuer proprement la vie, dans son acception la plus solennelle, qu'à trois sujets, savoir : *Dieu, l'âme, le corps.*

Quant à Dieu et à l'âme, il n'est nullement douteux que le mot *vie,* sagement interprété, ne signifie (dans

son acception tant propre et générique que métaphysico-matérielle) rien autre chose qu'*activité;* et, dans son acception spécifique (en tant qu'on peut la distinguer de l'activité simplement prise dans le sens le plus naturel véritable ou supposé, ou prise formellement dans ce sens), la vie doit être regardée comme *activité* se rapportant aux affections[1] corporelles, ayant surtout une action directe sur les corps; c'est-à-dire, en prenant les choses dans un sens plus exact et plus vraisemblable, que le mot *vie* désigne une force active, une activité exerçant sa puissance sur les affaires et les affections corporelles, ne les exerçant même qu'en vue de ces affaires et de ces affections; force active, dis-je, éminemment *conservatrice* et *restauratrice.*

§ XLIX. *Explication de ces paroles de l'Écriture-Sainte : « L'homme fut fait en âme vivante. »*

Lorsqu'il est dit, en effet, dans l'Écriture-Sainte, en parlant de la création des êtres, que l'homme fut fait en *âme vivante*[2], est-il possible de ne pas voir dans ce passage de la Genèse que l'âme humaine fut réellement infusée[3] dans le corps, et pourrait-on lui donner une autre signification en se tenant au sens littéral de ces mots? De plus, comme l'expression même des termes en mémoire de l'œuvre divine a été exposée de telle sorte que les interprètes latins sont convaincus qu'elle doit être rendue sous cette formule : « *Factus est homo in animam viventem,* l'homme fut fait en âme vivante », c'est-à-dire *afin qu'elle fût vivante,* « *ut viva sit* »*;* certes, cette même expression ne signifie pas autre chose que l'homme fut fait *âme vivifiante,* « *vivifica,* »

[1] On doit entendre ici par *affections* les divers états passifs qui peuvent affecter les corps, c'est-à-dire se manifester en eux.

[2] Genèse, chap. II, v. 7. — Première épître de S. Paul aux Corinthiens, chap. XV, v. 45.

[3] *Infusée*, c'est-à-dire répandue dans le corps par infusion ou par un don surnaturel, comme on dit : Les Apôtres avaient le don des langues par *infusion*.

c'est-à-dire capable d'exercer l'acte conservateur de la vie du corps, capable aussi d'agir *dans* le corps et *par le moyen* du corps, en vue des affections corporelles; capable enfin, à l'égard de ces mêmes affections, d'exécuter, d'accomplir, de poursuivre, de considérer, d'apprécier avec persévérance ces actes de la vie, et de s'en occuper d'une manière digne de la sagesse du divin Créateur.

§ L. *Il ne faut pas confondre la vie de l'homme avec la vie du corps.*

Comme nous savons et comprenons combien peu il est raisonnable de vouloir mettre sur le compte de la vie tous les embarras et toutes les difficultés qu'éprouve l'esprit humain, si prompt à se tromper, nous pensons que nous ne devons pas perdre un temps précieux à critiquer et à redresser ces sortes de discussions, aussi oiseuses que vaines, qui viennent sans cesse échouer devant la moindre difficulté. Qu'il nous suffise, à ce propos, de prévenir, en passant, quiconque ne serait que peu versé dans les connaissances ordinaires de la philosophie, de ne tomber dans les mêmes excès et de ne commettre les mêmes erreurs. En d'autres termes, je conseille, à quiconque est peu expert en ces matières, d'éviter d'employer à contre-temps des mots auxquels on se plaît à donner une signification tout-à-fait étrangère à leur véritable acception : telle est, par exemple, la confusion que l'on fait entre la vie de l'homme et la vie du corps, ou bien encore le défaut de distinction entre la vie du corps et l'action organique ou faite à l'aide d'un instrument.

§ LI. *En quoi consiste la vie de l'homme ou de l'âme humaine?*

En effet, comme l'homme est proprement *âme,* toute la masse corporelle ne doit être regardée que comme son *officine*. Et cependant cette âme est étroitement liée non-seulement à la matérialité de cette officine corporelle, mais

encore à l'inhérence de ses propres objets dans les matières, c'est-à-dire qu'elle a des rapports intimes avec les affections de la matière.

Il s'ensuit donc que la vie de l'homme ou de l'âme humaine consiste, non pas simplement et en général dans l'action, mais aussi tout spécialement dans l'action exercée et faite *dans* le corps, *par le moyen* du corps, *sur* et *touchant* les affaires corporelles et même sur son propre corps; et cela, en effet, autant qu'il nous est évidemment et véritablement permis de le concevoir à l'égard de l'âme par une simple notion physique, chose sur laquelle les physiciens surtout ne daignent pas toujours fixer leur attention. Devons-nous les tourner en ridicule, ou simplement prendre pitié de leur indifférence? Je ne sais trop ce qui convient le mieux.

§ LII. *Le corps est l'instrument de l'âme*[1].

Or, puisque ce corps, par le moyen duquel l'âme humaine ou l'homme agit, n'est réellement en lui-même qu'un simple instrument, et que autre est la constitution matérielle d'un instrument, et autre aussi est sa raison formelle; bien certainement, toute personne intelligente et raisonnable comprendra aussi combien ces deux conditions diffèrent essentiellement entre elles, au point de vue de leurs rapports réciproques.

Mais, comme toute action que l'âme exerce par le moyen du corps est dite *organique,* ou, en d'autres termes, comme le corps, à l'égard de l'âme, n'est qu'un simple instrument, et comme jusqu'à ce jour on n'a jamais ouï dire, et qu'il soit sans exemple, que l'action d'une cause supérieure sur un instrument, ou, comme on le dit vulgairement, que l'*actuation*[1] de l'instrument ait été appelée du nom de *vie* par

[1] Toutes ces questions, et les solutions que leur donne Stahl, respirent l'esprit philosophique de l'école de S. Thomas.

[2] J'ai cru devoir traduire ici le mot *actuatio* par *actuation,* attendu qu'il

aucune école avant nous, il s'ensuivra donc qu'en parlant de la vie, personne ne craindra plus de s'égarer dans une formule perplexe et douteuse, en disant : *corps organique*[1].

§ LIII. *De la vie du corps organique.*

Puisqu'il existe réellement et indubitablement une naturelle différence entre les mots *corps* et *organique,* pris dans leur sens propre, il n'est dès-lors personne qui ne comprenne aisément, par la seule expression des termes, quelle est la différence qu'il y a entre la raison du corps considéré en lui-même, en tant que *non organique,* c'est-à-dire en tant que *inorganique* dans l'acte même, et la considération due au corps organique, lorsque aussi long-temps que, et même plutôt en tant qu'il est, brièvement et formellement, mis organiquement en action.

C'est dans ce sens que nous disons que cette formule : *la vie du corps organique,* ne peut jamais fournir à l'homme occasion ni matière d'erreur.

Car, si l'on refuse d'admettre cette locution : *la vie du corps, qui est organique,* il faudra admettre du moins celle-ci : *la vie du corps, en tant qu'il est organique.* Tous les jeunes élèves qui fréquentent nos écoles savent, en effet, que cette dernière locution équivaut à celle-ci : *la vie de l'organe* ou de l'instrument qui est corporel.

Or, sous cette acception significative, apparaît cette vie inaperçue de l'instrument, qui prend la place de son *actuation*, c'est-à-dire de l'acte transitoire d'une cause supérieure, s'exerçant au moyen d'un instrument sur un objet quelconque.

Mais en voilà bien assez; et n'est-ce pas même trop

rend beaucoup mieux qu'aucun autre la pensée de Stahl ; pensée neuve et sans exemple parmi les médecins-philosophes ses devanciers. Une périphrase aurait affaibli le sens et paralysé la vigueur de la conception Stahlienne.

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. XXXI.

long-temps nous arrêter sur un sujet que les écoliers peuvent eux-mêmes juger et sainement apprécier?

§ LIV. *De la vie relativement à Dieu.*

Ce qu'il y a de bien certain et d'indubitable, c'est que, en parlant de DIEU lui-même, quand on dit qu'il jouit de l'attribut *vivant*, ce ne peut être, sous aucun autre rapport, plus prochain que sous ce double point de vue, savoir : 1° que la *durée de Dieu* est réelle, et qu'elle ne saurait avoir de fin; 2° que c'est de Dieu lui-même que relèvent et la durée et la pérennité de tous les êtres créés par lui; ce que nous enseigne, du reste, bien clairement l'Apôtre[1] par ces paroles si sublimes : « *In ipso vivimus, movemur* » *et sumus,* — c'est en Dieu que nous puisons la vie, le » mouvement et l'être. »

C'est dans ce même sens qu'on rencontre assez souvent dans l'Ancien Testament cette manière de parler : « *Vivit* » ***DEUS**, et vivit anima tua,* — Dieu est vivant et ton âme » est vivante aussi » ; ainsi que celle-ci : « *Vivit **DOMINUS** meus* » *rex,* — le Seigneur mon roi est vivant[2]. »

Or, ces diverses locutions non moins optatives qu'affirmatives ne signifient-elles pas ceci ? « Dieu, qui est la véritable » source infinie de la vie, et qui en est aussi le souverain » maître et dispensateur, daigne vouloir que ton âme vive, » comme lui-même, mon seigneur et mon souverain maître, » est vivant. — ***Velit DEUS, vitæ DOMINUS atque fons, ut*** » ***anima tua vivat, ut DOMINUS meus vivat.*** »

[1] S. Paul. — Le lecteur sera convaincu, par cette citation entre mille, que non-seulement Stahl savait puiser à la bonne source quand il volait à la recherche de la vérité, mais qu'encore il regardait les livres saints comme les premières autorités en matière philosophique. Il serait à désirer que nos hauts génies du XIXe siècle comprissent l'importance d'une pareille conduite, et que l'esprit humain fît un sincère retour vers la philosophie chrétienne, la seule vraie source de toute vérité. Les progrès n'en seraient que plus sûrs et plus rapides, car cette philosophie n'exclut aucune sage et solide expérimentation raisonnée.

[2] S. Augustin a dit aussi : « *Anima, vita est quâ vivimus.* »

Qu'il daigne donc aussi, ce Dieu puissant, principe de tout, avoir encore pour agréable pendant long-temps et bénir durant une longue série de siècles la vérité ferme, constante et manifeste que je soutiens ici! Qu'il me punisse s'il me trouve menteur; mais qu'il daigne m'être toujours propice et m'accorder ses divines faveurs si j'ai dit la vérité[1]!

§ LV. *Quelle idée présente à l'esprit le mot* vie *dans son acception absolue, et quelle notion en avons-nous dans son acception relative?*

Ainsi donc, quels que soient la manière et le sens dans lesquels on admet l'acception universelle des mots *vie* et *vivant*, quelque signification, dis-je, qu'on leur donne ou qu'on veuille leur donner, ils rappellent toujours à l'esprit l'idée d'une évidente activité quelconque, ou mieux encore d'une action sur les choses corporelles; action, soit véritablement, soit apparemment innée et même immanente, non transitoire, et ne cessant jamais d'agir tant qu'on y reconnaît sa présence.

Telle est l'idée que le mot *vie*, pris ët conçu dans un sens général et, par cela même, dans un état plus absolu, présente à l'esprit de l'homme.

Mais, au point de vue de l'état respectif de la vie par rapport aux corps, et, qui plus est, au point de vue de la manière d'être des corps à l'égard de la vie elle-même, la chose mérite une double appréciation en rapport avec le caractère mutuel et réciproque de la vie et du corps. Ce n'est pas, en effet, seulement d'une manière générale qu'il convient de considérer et d'étudier les rapports et le mode d'être de la vie à l'égard du corps; mais il importe surtout d'observer réciproquement les rapports naturels ou la manière d'être des corps à l'égard de la vie.

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. XXXII.

Car, enfin, c'est de cette comparaison que résulte et se manifeste une plus spécifique et plus formelle raison, tant de la vie elle-même, que du corps par rapport à la vie.

Ce qui vient spécialement à l'appui de cette considération, c'est, d'une part, l'observation sérieuse du corps humain, *en tant que privé de sa vie*, et, d'autre part, l'étude de ce corps *uni* d'une manière concrète *à la vie,* c'est-à-dire jouissant de *sa propre vie* [1].

§ LVI. *Véritable existence et essence de la vie du corps.*

Telle est l'*unique* et la *véritable* voie, tel est le seul et vrai moyen de faciliter à l'esprit humain la perception raisonnable et l'intelligence solide, non-seulement de l'existence réelle de la *vie corporelle,* mais encore de sa véritable essence.

Je m'explique, et je dis que c'est seulement à l'aide d'une pareille investigation que l'on parviendra aisément à savoir et à comprendre, d'une part, qu'il existe, en toute vérité, une réelle constitution particulière, dans certains genres de corps, selon laquelle ces genres diffèrent éminemment de ceux qui ne sont pas ainsi affectés; et, d'autre part, quelle est aussi dans ces mêmes corps cette constitution en vertu de laquelle, étant si merveilleusement affectés, ils diffèrent singulièrement des autres qui en sont privés entièrement; et, réciproquement, on apprend à découvrir enfin quelle est la loi selon laquelle ces corps ont reçu cette toute particulière constitution différente et déterminée.

§ LVII. *C'est perdre son temps que de considérer la vie seulement sous un simple point de vue général.*

C'est pourquoi, si l'on veut bien se donner la peine de procéder distinctement à l'appréciation et à la comparaison

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. XXXIII.

de ces divers phénomènes, il est impossible de ne pas comprendre clairement combien diffèrent entre eux l'état ou le mode d'être respectif de la vie, en tant que, touchant le corps et par rapport au corps, elle est dite *vie corporelle*, et le mode d'être du corps, en tant que, quand on parle de vie à son égard, on veut dire qu'il en jouit, c'est-à-dire qu'il *vit*. Il en serait bien autrement d'une acception et d'une considération différentes quelconques, ou même d'une autre opinion et d'une hypothèse toute fictive touchant la vie, qui prétendraient l'expliquer d'une tout autre façon.

N'est-ce point, en effet, et en toute vérité, se livrer vainement à des idées purement chimériques et fugitives, ou du moins n'est-ce point perdre son temps en de folles et inutiles spéculations, que de donner pour vraies ces opinions mensongères qui font consister la *vie du corps* seulement dans l'*union de l'âme* avec le corps, ou bien simplement dans l'action en général, et non dans l'*activité* de l'*âme dans* et *sur* le corps; ou qui la font provenir plutôt d'une simple activité immédiate et absolue, ou d'une action générale quelconque, s'exerçant sur le corps lui-même, mais dépendant uniquement de cette union immédiate de l'âme et du corps[1] ?

§ LVIII. *La constitution de la vie et du corps vivant est moins médicale que physique.*

J'espère maintenant, et j'ose me flatter en toute confiance, que j'ai surabondamment satisfait à cette question, savoir : ce que c'est *formellement* que la VIE DU CORPS. J'ajouterai cependant que, quelque bien comprise qu'elle soit, cette manière d'être naturelle et constitutive de la vie et du corps, en tant que *vivant,* est encore entièrement stérile, je dirai même vraiment inutile et superflue, au

[1] *Voy*. T. VIII, Comment. XXXIV.

point de vue de tout usage, de tout avantage directement MÉDICAL. Mais, pour ce qui regarde la notion physique de ces choses, je dirai non-seulement que ce qui vient d'être développé ci-dessus est parfaitement approprié et convenable à cette connaissance, mais encore que cette sorte de déduction que j'ai établie ici peut suffire, au point de vue de ces rapports matériels et formels, de manière que l'on peut, par ce moyen, très-bien concevoir : 1° d'une part, ce qu'est le corps *vivant,* et ce qu'est le principe selon lequel le corps est tel et dit tel ; 2° ce qu'est le corps *non vivant;* 3° d'autre part, quelle est la chose qui, dans ce corps déjà vivant, est d'elle-même et par elle-même non-seulement *étrangère,* mais même *contraire* à la vie ; 4° quoique ce ne soit nullement par quelque activité, ou, comme on dit vulgairement, par une sorte de *résistance* qui lui soit propre, mais tout simplement par une proportion portant en soi un certain caractère de *passivité* à l'égard d'autres causes très-puissantes, qui ne sont rien autre chose que ce principe d'activité vitale *inhérent* au corps, ou qui du moins lui est *étroitement uni,* et dont il jouit par une faveur si remarquable.

§ LIX. *A quelle fin conduit une pareille déduction.*

Mais, cher lecteur, vous me direz peut-être : A quoi bon un si grand étalage d'érudition, et pourquoi tant de prolixité s'il ne doit en ressortir aucune utilité réelle ? Il est vrai que, puisque j'ai pris sur moi d'exposer et de démontrer ce qui appartient de plus près au domaine médical et le constitue en quelque sorte, on pourrait bien me regarder d'ores et déjà comme n'ayant encore rien fait pour la science et l'art ; on pourrait même me faire passer, méchamment, pour avoir fait tout le contraire, et pour avoir perdu mon temps parce que je me serai appesanti, avec un peu trop de complaisance et de prolixité, sur des matières si con-

traires et si opposées à mon but. Cependant, qu'on ne se hâte pas trop de juger, et que l'on sache bien que ma curiosité et ma prolixité s'appuient sur une raison autrement importante qu'on ne le pense. Les choses qui sont du ressort de la science médicale, ne sont pas de nature à nous laisser la liberté d'établir cette science et d'en déterminer les propres limites, comme (en géométrie, par exemple) l'on peut librement procéder du centre à la circonférence d'un cercle ; d'autant mieux, au contraire, que la médecine a subi une telle réduction, que non-seulement elle n'a plus aujourd'hui une place qui *lui appartienne* réellement, et même un endroit solide où elle puisse se réfugier en sûreté, mais encore à peine est-il si, comme vivant çà et là d'emprunt au milieu d'usurpations étrangères, et comme se traînant de porte en porte, elle peut trouver une humble retraite qu'il lui soit permis d'approcher; et c'est ainsi que, partout, son domaine se trouve aliéné, assigné et dévolu à des étrangers, je dirai même envahi et occupé par eux.

D'où il résulte, par conséquent, que, pour rétablir la science médicale dans ses droits naturels et pour la remettre en possession des limites de son vaste empire, il est absolument indispensable que la nature, l'état et la situation de ces lieux où elle ne fait aujourd'hui que passer furtivement, soient soigneusement explorés ; il faut, dis-je, qu'on examine avec attention comment elle s'y trouve, comment elle y est traitée, et qu'enfin, délivrée de ses entraves, elle soit rendue et remise en sa place naturelle, où et d'où elle puisse librement administrer son propre patrimoine, et y trouver même de quoi fournir aux autres sciences, tout en y puisant certains documents [1].

[1] Un peu avant Descartes, et surtout après l'admission presque universelle des doctrines mathématique, mécanique, chimique, hydraulique, etc., la médecine était devenue si vague, et son domaine si peu distinct de celui de toutes les sciences physiques, que l'on ne guérissait et qu'on ne traitait plus

§ LX. *La doctrine médicale doit être corrigée et prendre une autre forme.*

En deux mots, exclure tout-à-fait du domaine de la doctrine médicale ces sortes de choses qui, au point de vue de l'art, sont vraiment inutiles, superflues, et qui, même en bien des occasions, donnent lieu à un scandale et à un danger réels, tout en ne laissant pas de lui être souvent funestes: tel est le but où doivent tendre nos incessants labeurs, et cela avec d'autant plus de zèle et de persistance que ces choses ont été introduites dans la médecine par un audacieux et détestable abus. C'est là, du reste, une entreprise certainement plus difficile que d'établir et de produire simplement des choses qu'on doit prendre, accepter et traiter d'une manière absolument différente et parfois même contraire.

C'est dans ce but, dis-je, qu'il est indispensable aujourd'hui de *dégager la doctrine médicale moderne*, et de *rejeter complètement de son sein toutes les choses qui ne lui sont proprement d'aucune utilité réelle et absolue,* mais qui y ont usurpé le droit de domicile et de libre possession, et qui, sous de faux titres et de spécieux prétextes, s'y sont franchement installées plutôt que furtivement introduites; et cela, afin de parvenir à ce but si désiré et si nécessaire *de corriger et d'épurer la vraie doctrine médicale moderne, et de lui faire subir ainsi une réforme complète*[1].

Un semblable travail fournira l'occasion et l'avantage de tirer profit de cette déduction plus étendue; de telle sorte que, en temps et lieu convenables, chacun pourra, d'après

en général les maladies d'après les préceptes Hippocratiques, mais bien seulement au nom des lois mécaniques, chimiques, mathématiques, etc.... Il n'y avait plus de vraie doctrine médicale.

[1] Tel a été le but incessant des efforts de celui qui a mérité le nom d'Hippocrate moderne. Ce sera donc à juste titre que nous l'appellerons le réformateur de la doctrine médicale et le fondateur du véritable Hippocratisme médico-philosophique christianisé. C'est là ce qui fait la vraie gloire du Professeur de Halle.

le véritable caractère connu de cette nouvelle forme, voir clairement, malgré les cris d'indignation du vulgaire, combien peu d'utilité lui revient de ces choses étrangères à l'art véritable, et combien est stérile et vain, souvent même contraire, l'abus qu'on en fait; abus si fertile d'ailleurs en périls bien gratuits et en dommages toujours regrettables.

§ LXI. *Transition à une autre démonstration de la cause organique de la conservation du corps.*

Nous allons donc passer à la démonstration déductive d'une autre proposition, touchant laquelle il est bon, avant tout, de donner un avertissement au point de vue d'un double et très-grand paradoxe, savoir: « 1° que cette démonstration » appartient si directement à l'art médical qu'elle en constitue » véritablement le fond le plus évident et le plus solide; et » cependant, 2° à peine est-il, surtout parmi les sciences » enseignées dans nos écoles médicales modernes et dans » l'enseignement de la médecine pratique, à peine est-il, » dis-je, si on daigne accorder à cette démonstration, en » tant que fondamentale, la place d'honneur qui lui est due » à cause de son rang et de sa dignité, alors que déjà même » chez les anciens elle n'avait pas été convenablement exa- » minée, et qu'on ne lui avait point assigné la véritable place » qu'elle aurait dû occuper. »

Or, voici la proposition qu'il s'agit de développer et de soumettre à une sérieuse démonstration : « Quelle est la » véritable RAISON INSTRUMENTALE, ou, selon l'expression » vulgaire, quel est le *mode d'être et d'agir,* quels sont les » *moyens,* dis-je, à l'aide desquels ce que nous appelons la » VIE, c'est-à-dire l'acte *conservateur* du corps, s'exécute et » s'accomplit? »

§ LXII. *La plupart du temps les causes de la conservation vitale sont supposées être matérielles.*

Ce n'est ici, je pense, ni le lieu ni le moment de signaler

ces frivoles et vaines assertions, qui font quelquefois tant de bruit à ce sujet dans les écoles médicales.

Ne voit-on pas en effet, dans ces diverses écoles, substituer impunément quelque autre chose à la place du *vrai principe de la vie,* et sans se mettre en peine, quand ils essaient de s'occuper de la vie, de faire mention le moins du monde de la *raison formelle* ou *instrumentale* surtout de cette vie? Ne les voit-on pas aussi, les uns et les autres, mettre à la place de ce *principe,* tantôt (et ceci très-communément) les *esprits*, tantôt un *baume vital?* On en a vu même faire intervenir une *puissance astrale* (ENS ASTRALE), et d'autres enfin, à l'exemple de Van-Helmont, invoquer une forme substantielle quelconque et, qui plus est encore, un véritable ENS MEDIUM, un *être intermédiaire* ou *mitoyen* entre l'*âme* et le *corps*, entre l'*esprit* et la *matière,* entre le *matériel* et l'*immatériel*[1].

Tous ces faiseurs de théories sont en effet forcés, quels qu'ils soient, d'admettre ou de supposer l'existence d'une certaine *cause* simplement MATÉRIELLE et d'une *raison instrumentale,* qui, par sa seule présence (faute d'autre raison plausible), accomplit ce qu'ils nomment fort bien, mais qu'ils ne savent pas définir, ce qu'ils appellent la *vie*.

§ LXIII. *C'est par une action particulière et vraiment mécanique que ce phénomène de conservation a lieu.*

Mais les choses se passent bien autrement qu'on ne le suppose dans ces diverses théories purement hypothétiques; attendu que le phénomène de la vie s'accomplit en entier, non sous une influence ainsi matérielle, mais simplement sous une influence vraiment formelle, c'est-à-dire sous l'action toute particulière, non cependant sans nom réel et propre ou bien incompréhensible, mais bien réellement sous l'action purement mécanique d'une puissance très-

[1] Voy. T. VI, Comment. XXXV.

manifeste, qui, une fois que la disposition physique et relative du sujet auquel elle est dévolue est suffisamment comprise comme lui étant apte, devient aussitôt accessible à notre intelligence, au point de vue de l'effet qu'elle accomplit et consomme complètement.

Je dis donc que cette cause instrumentale, par le moyen de laquelle cette conservation du corps que nous appelons *vie,* est accomplie, et qui, par son simple mode formel d'agir, influe habituellement sur cet effet vital, n'est absolument qu'un certain acte mécanique accomplissant, en vertu d'une puissance purement et directement mécanique, toute cette énergie naturelle et conservatrice.

§ LXIV. *Cet acte mécanique n'est autre chose que le mouvement.*

Or, cet acte mécanique n'est effectivement en lui-même que le mouvement à l'aide duquel ces matières hétérogènes, qui non-seulement sont étrangères et contraires à la disposition naturelle du corps, mais encore très-dangereuses, se trouvent éliminées de toutes les parties du corps, et rejetées entièrement au-dehors au moyen d'une perpétuelle et successive agitation, afin que tout effet nuisible au corps leur soit désormais impossible.

Mais il devient absolument indispensable que la chose elle-même, je veux dire l'énergie du mouvement, qui produit et maintient proprement dans le corps le phénomène de la vie d'une manière vraiment instrumentale ou organique, soit convenablement, explicitement et distinctement conçue ; et cela est d'autant plus nécessaire, que certains esprits inquiets et jaloux se plaisent parfois à murmurer, ironiquement sans doute, cette assertion obscure et perplexe, savoir : *que la vie ne consiste que dans le mouvement.*

§ LXV. *C'est une confusion que de dire que la vie est dans le mouvement.*

On voit souvent, dans le vaste domaine de la science médicale, comme dans le sujet qui nous occupe présentement, régner une certaine ambiguité, une incertitude et une confusion réelle dans les choses que l'on reconnaît en général, que l'on admet, que l'on avance et que l'on établit même, mais qu'on n'ose cependant pas affirmer comme vraies et certaines, et dont on ne peut acquérir aussi une notion claire, distincte et irréfragable.

Car, de même que le sens de cette locution : *consiste dans...*, est évidemment incertain et ambigu par lui-même, puisqu'en effet, dans une signification plus absolue, cette formule paraît devoir être prise pour s'appliquer à la disposition *formelle* d'une certaine chose plutôt que sous un autre rapport quelconque; de même aussi les personnes qui s'expriment de la sorte ne se soumettent jamais cependant d'une manière franche et réelle à cette assertion ainsi exprimée : *que le mouvement même c'est la vie,* et encore moins à cette manière de parler : *Le mouvement est l'instrument de la vie.* Mais elles paraissent du moins incliner davantage en faveur de cette assertion : *Le mouvement est l'effet de la vie,* comme qui dirait : *La vie consiste en ce qu'elle donne le mouvement au corps.*

Or, je soutiens en face du monde entier et je déclare solennellement que le sens de ces paroles est encore étranger à l'acception dans laquelle je prends les mots : *efficaciæ motus ad vitam,* puissance motrice produisant le phénomène de la vie[1].

§ LXVI. *Sécrétion et excrétion.*

Par conséquent, afin que l'on puisse mieux et plus positivement reconnaître comment et par quelle raison le mou-

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. XXXVI.

vement est directement utile à l'acte conservateur de la vie, il faut nécessairement savoir que cela s'opère principalement par l'élimination des matières étrangères ou contraires au reste de la crase constitutive naturelle et encore intacte de toutes les parties du corps, et de chacune d'elles en particulier. Or, cette soustraction et cette élimination se fait de deux manières, savoir : à l'aide d'une véritable *séparation* de certaines particules organiques d'avec d'autres meilleures et par leur *expulsion* absolue de l'économie corporelle, ou, en termes ordinaires, par la *sécrétion* et l'*excrétion*.

§ LXVII. *L'intégrité du corps n'éprouve aucune perte par ces mouvements.*

De même, en effet, qu'il est assez évident aux yeux de la simple raison que s'il est sans cesse expulsé de tout le reste de la crase corporelle (dans un état constant de santé) et de sa consistance matérielle, tout ce qui, sous le nom de *cause*, pourrait léser ou troubler de quelque manière cette crase ; ou bien si, quelque chose ayant déjà subi une certaine altération dans cette dite constitution matérielle et ayant ainsi perdu ses qualités constitutives, c'est-à-dire étant devenue hétérogène ou désormais étrangère ou contraire au commerce du corps ; si, dis-je, cette partie de la crase est aussitôt rejetée et chassée hors de l'économie corporelle, avant surtout qu'elle n'ait porté plus loin son influence funeste ; si tout cela, je le répète, s'exécute constamment ainsi par ces moyens éliminatoires, n'est-il pas vrai alors et conforme à la saine raison que, de cette façon, rien ne doit absolument se détériorer ni manquer à l'égard de la véritable intégrité de toutes les parties du corps et de chacune d'elles; attendu que si, parmi des choses *inégales*, on fait disparaître celles qui constituent l'*inégalité*, celles qui resteront seront nécessairement *égales* entre elles ; de même aussi, pour peu qu'on veuille fixer son attention sur la véri-

table économie des corps vivants (principalement dans le règne animal, où la corruptibilité exerce de préférence son action énergique), l'on s'apercevra bien facilement et partout, non-seulement de la présence manifeste, mais encore de la puissante efficacité des sécrétions et des excrétions, aussi *avantageuse* et *positive* (en tant qu'elles ont régulièrement lieu et pendant tout le temps qu'elles s'exécutent normalement) que *privative* et *dangereuse* quand elles n'ont pas lieu.

§ LXVIII. *La raison instrumentale de l'organisme s'explique.*

Je crois donc en toute confiance, d'après ces faits, que, tant *à priori* qu'*à posteriori*, au point de vue de la vérité de ces phénomènes généraux, il est aussi naturel qu'évident que l'incessante soustraction des matières étrangères, faite à propos, convient et satisfait pleinement à la conservation des autres matières domestiques ou intérieures, bonnes et indispensables; de telle sorte qu'il ne reste plus aucune incertitude, et qu'il n'est pas possible d'élever raisonnablement aucun doute formel à l'égard de cette conservation vitale.

Il nous est donc permis maintenant de procéder à l'étude de l'état instrumental, ou, avec plus de vérité, à l'examen sérieux de la constitution matérielle et de l'appareil de tout cet organisme, afin de savoir et de connaître par quel moyen l'organisme procède lui-même à la production de son effet, c'est-à-dire accomplit son ministère.

§ LXIX. *Les sécrétions s'exécutent sans confusion.*

En effet, les procédés qu'emploie la nature pour arriver à la sécrétion et à l'excrétion des matières hétérogènes ne sauraient être simplement immédiats et confus. Non; le mouvement, considéré en lui-même et d'une manière absolue, ne peut être ici, pas plus que dans tous les autres faits physiques, d'aucune efficacité réelle.

Le mouvement, dis-je, n'a point une origine purement

mécanique, et il ne se précipite pas directement sur les matières pour les pousser en avant et les expulser simplement au-dehors; mais il s'applique d'une manière immédiate à ces mêmes matières dans la machine corporelle; il s'en empare, les travaille et les agite dans l'intérieur et à l'aide de cette même machine. Cependant ce mouvement est administré, dirigé et appliqué dans toutes ces matières par différents moyens et procédés successifs et subordonnés. Or, en général, le mouvement s'attache particulièrement, d'une manière directe et de très-près, à ces matières mêmes qu'il doit expulser du corps, quoique néanmoins il soit bien plus intimement lié à toute la masse corporelle, exposée à l'influence de ces matières, soit en raison de leurs produits, soit même en raison de leurs effets. Mais, au point de vue spécial, le mouvement semble déborder de toute part, et, découlant comme d'une manière progressive et successive de sa propre énergie plus générale que nous lui connaissions, il agit violemment sur ces mêmes matières, afin d'en effectuer la complète élimination. Et ces phénomènes sécréteurs et excréteurs s'accomplissent, enfin, à l'aide de certaines directions spéciales coopérant naturellement à l'acte, directions auxquelles président, comme premiers serviteurs, les structures matérielles et toutes spéciales des organes préposés à la transmission.

§ LXX. *Le mouvement de la circulation du sang n'accomplit pas seul le phénomène de la conservation du corps.*

Il existe dans le corps un *mouvement* plus général: c'est ce mouvement même d'impulsion de toute la masse sanguine, à l'aide duquel celle-ci est emportée dans une perpétuelle agitation progressive, qu'on pourrait appeler *cours incessant et progressif,* auquel on a vulgairement donné le nom de *circulation du sang*. Mais ce n'est pas ici

le lieu d'expliquer, d'une manière détaillée, l'effet que produit et le bien que confère directement à sa propre crase naturelle le mouvement circulatoire du sang.

Il convient principalement d'exposer en ce moment cette vérité : que ce simple mouvement, en tant que simplement tel, n'accomplit pas même dans le sang le phénomène de la conservation vitale, bien loin qu'il l'effectue réellement dans le corps. De même, en effet, que la bonne qualité du sang ne dépend pas, *à priori* et exclusivement, de sa fluidité, mais qu'elle exige aussi une crase tout particulièrement convenable, ainsi qu'une constance et une pérennité inviolables dans sa constitution ; de même aussi, bien s'en faut qu'un pareil mouvement progressif du sang soit d'une utilité directe pour sa véritable crase ou mixtion, et puisse, à lui seul, assurer et encore moins constituer la durée de cette véritable crase ; car, contrairement à ces faits, le mouvement du sang se montre très-propre à faciliter sa dissolution et sa destruction complètes. Mais, qui plus est encore, non-seulement ce mouvement peut produire cet effet avec facilité, mais encore il le produit et l'accomplit effectivement lui-même. C'est ce que l'on peut voir dans mon *Traité spécial de physiologie* (destiné aux études médicales), où j'ai expliqué ce fait avec toute la clarté et l'étendue convenables que j'ai l'habitude de donner à ces matières.

§ LXXI. *Manière dont se font les sécrétions.*

Or, puisque la masse universelle du sang, dans ce perpétuel mouvement progressif, se distribue dans toutes les parties du corps, et en particulier dans chacune d'elles, et qu'il les arrose successivement dans son passage transitif, il arrive certainement, par ce fait même, que, partout où, dans ces parties, adhère une substance étrangère et hétérogène, — directement plus nuisible à la régularité

du mélange naturel des particules composant la mixtion corporelle, que vraiment préjudiciable à la structure elle-même, et d'ailleurs si ténue, si subtile et par cela même si bien disposée, que le sang peut facilement la saisir et l'entraîner dans le courant rapide de son énergique circulation ; — cette substance, dis-je, est aussitôt enlevée du lieu où elle se trouve, et cette partie en est ainsi débarrassée désormais.

Mais, tandis que le sang, ainsi poussé çà et là, arrive dans son incessante et active circulation vers les différents organes sécréteurs et excréteurs, il s'opère, au moment de leur rencontre et à cause de cet obstacle, ou, comme on, le dit, en vertu de la *réceptivité* mobile, ou même plutôt par la réceptivité de la *consistance* de certains corpuscules entraînés avec le sang dans le torrent de la circulation ; il s'opère, dis-je, en ce moment une véritable *retraite,* ou pour mieux dire, une sécrétion telle, que certainement le reste du sang (qui, à cause de sa consistance, ne peut passer à travers des méats si déliés et si ténus) *coule* et *s'échappe,* par le seul fait de son mouvement progressif, en dehors de ces méats si exigus. Mais s'il y a dans la masse sanguine une substance quelconque qui, dans son cours, se soit dirigée avec lui vers ces organes servant d'émonctoires ; si, dis-je, dans son parcours avec le sang, cette substance rencontre des méats capables de la recevoir, il arrive alors, par une conséquence toute naturelle, que cette dite substance ou matière quelconque, entraînée et agitée par un mouvement commun avec celui du sang, est poussée et forcée d'entrer dans les réceptacles qui lui sont ménagés sur son passage ; et c'est ainsi, enfin, qu'elle *se sépare* de la masse plus homogène du sang.

§ LXXII. *Les physiologistes désignent la sécrétion sous le nom de* colature *ou* filtration.

Je ne vois certainement aucun inconvénient à ce que les

physiologistes modernes donnent communément le nom de *colatio, filtration*, à cette méthode naturelle de sécrétion, de séparation, afin qu'on comprenne, par cette expression, que ce phénomène a lieu ici de la même manière que les autres séparations des substances ayant une consistance différente, mais constituant un seul et même liquide, et que l'on conçoive aussi que cette opération de la nature se passe à peu près de la même manière que lorsque des substances ou matières plus subtiles quelconques se séparent des matières plus grossières ou plus consistantes, avec lesquelles elles étaient unies. Mais, comme ce phénomène (ainsi que cela se passe réellement pour toutes les matières qui, différant entre elles par une diverse proportion de ténuité, parviennent à se séparer par une semblable opération de filtration) s'opère dans une proportion simplement mécanique ; de même aussi il est tout-à-fait avantageux que de pareilles matières parviennent, à l'aide des divers émonctoires naturels du corps, à leur complète séparation des autres matières *plus épaisses,* avant de subir de nouveaux détours et d'éprouver de nouveaux obstacles, et cela toujours en rapport de la plus ou moins grande ténuité de leur consistance.

§ LXXIII. *Quelle est la forme des pores colateurs?*

Je crois qu'il n'est point à propos ni même utile de traiter ici, d'une manière toute spéciale, le sujet en question, et qu'il ne vaut pas la peine non plus de censurer ces opinions que certaines personnes se sont imprudemment créées avec tant de sollicitude, dans leur imagination, touchant la *forme* ou *figure* nécessaire et toute particulière des *méats colateurs*, appropriée à la figure des *corpuscules* qui doivent être expulsés par leur entremise. J'ai traité, du reste, cette matière d'une manière spéciale dans une brochure ayant pour titre : *Du paralogisme, ou erreur*

de raisonnement touchant la forme des pores colateurs, d'après les démonstrations que j'en avais déjà faites sommairement dans mes leçons, plusieurs années même avant que Pitcarn[1] eût publié son opinion à ce sujet et que j'eusse connaissance de ce travail.

§ LXXIV. *Les matières qui doivent s'éliminer par elles-mêmes et par les excrétions, inspirent des craintes à cause de leur ténuité trop légère.*

Il n'est pas plus à propos, ni plus convenable sans doute, d'entrer ici dans une discussion générale, dans le but de prouver : « que la plupart des matières qui, par le moyen » des sécrétions et des excrétions vitales, doivent être chas- » sées de la masse du corps et du sang lui-même, dans le » but de la conservation de la vie, inspirent quelque crainte » à cause surtout de leur très-grande ténuité et de leur exces- » sive agilité, ainsi qu'à cause de leur efficacité trop active » ou subtile, trop grande, je dirai même périlleuse à entrer » subitement en dissolution ; attendu qu'il ne se présente » jamais à la fois, ni dans une et trop grande proportion, » qu'une seule espèce de matière hétérogène grossière à » expulser. »

§ LXXV. *Principaux organes de l'excrétion.*

Ce ne sera qu'en passant et sans m'y arrêter que je vais dire un mot ici des principaux organes *excréteurs* destinés à entraîner au-dehors de l'économie animale ces dites matières *hétérogènes*. Ce sont : 1° la *peau,* qui recouvre toute la

[1] Pitcarn (Archibald), célèbre médecin, né à Édimbourg en 1652, étudia avec ardeur la théologie et puis la jurisprudence. Il vint ensuite étudier la médecine à Montpellier. De-là, il alla à Paris et puis à Édimbourg. Il professa à Leyde, en 1692, pendant un an seulement ; il rentra dans sa patrie, où il mourut en 1713. Il consacra la plus grande partie de sa vie médicale à combattre les erreurs de la chimiatrie et de la secte des Iatromathématiciens. Ces œuvres furent collectivement publiées sous le titre de : *Opera omnia Pitkarni.* In-4°, Venise, 1793, et Leyde, 1797.

surface du corps, et à travers les pores de laquelle les matières très-ténues et étrangères au corps sont ordinairement et manifestement éliminées au moyen de la transpiration, soit sous forme vaporeuse, soit même et plus habituellement sous forme aqueuse; 2° les *intestins*, à l'aide desquels les substances ou matières les plus grossières, les plus épaisses et les plus impures du corps et des humeurs sont rejetées au-dehors avec les résidus excrémentitiels des aliments absorbés; 3° les *voies urinaires*, par lesquelles les matières salines surtout, ainsi que les parties oléagineuses[1] les moins grossières, les plus subtiles, sont expulsées de l'économie, mêlées à une certaine quantité de liquide aqueux et en suspension dans l'urine; 4° la *vésicule biliaire* (avec son conduit hépatique), qui va, à l'aide des canaux cystique et cholédoque, déverser immédiatement la bile plus pure dans le duodénum, et de-là dans la cavité intestinale, d'où la portion qui n'a pu servir à la digestion des aliments, est rejetée avec le résidu des substances récrémento-excrémentitielles, qui, par leur mélange avec la bile, en avaient modifié l'âcreté et l'ardeur d'un caractère oléagineux et salin, en même temps qu'elles avaient reçu de celle-ci une modification, une énergie nouvelles dans leur lenteur et leur inertie.

Telles sont donc les voies ordinaires, habituelles et naturelles, par lesquelles les substances hétérogènes et non naturelles, provenant tantôt des matières alimentaires, tantôt du sang lui-même et des autres parties du corps, sont éliminées de l'organisme, le laissant ainsi, après

[1] Les substances volatiles, telles que la térébenthine et autres, communiquent en effet aux urines une odeur particulière, et sont entraînées par conséquent avec les urines. On peut comprendre dans la même catégorie toutes les matières oléagineuses subtiles, c'est-à-dire les huiles volatiles et essentielles. J'ai observé que l'éther, le chloroforme, l'esprit de camphre opéraient le même effet, et qu'après leur inhalation, les urines du sujet exhalent une odeur caractéristique, facile à être perçue lorsqu'on a l'organe de l'odorat tant soit peu exercé à ce genre d'expériences.

l'accomplissement de ces actes successifs et perpétuels, dans un état de pureté et d'équilibre parfait entre ses parties constituantes, homogènes et nécessaires, débarrassé d'ailleurs de tout ce qui lui est étranger et préjudiciable.

§ LXXVI. *Avec quelle régularité les mouvements, comme instrument, conservent le corps corruptible.*

On peut concevoir, d'après ce simple exposé, avec quelle régularité, dans quel ordre, certainement fort éloigné, les *mouvements vitaux* s'accomplissent : mouvement de *circulation* du sang dans un ordre moyen et intermédiaire, mais néanmoins encore trop éloigné; mouvement de *colature,* de filtration ou *sécréteur,* dans la masse entière du corps, dans un ordre plus prochain; enfin, dans un ordre plus prochain encore et plus immédiat, mouvement d'*excrétion,* le dernier de tous. On concevra, dis-je, comment ces divers mouvements, ainsi ordonnés, ne sont autre chose que l'instrument à l'aide duquel le corps, éminemment corruptible, se trouve néanmoins préservé tant des atteintes des causes que de celles de leurs effets corruptifs, qui l'assiègent de toute part, et, par le fait, constamment conservé dans sa propre intégrité parfaite.

§ LXXVII. *Résumé de ce qui précède.*

J'espère donc qu'après ce qui vient d'être dit, on ne pourra plus désormais reprocher la moindre obscurité ni le moindre doute à ce principe dogmatique de ma doctrine médico-philosophique, savoir : « que la vie ou la conser- » vation du corps, au point de vue de la corruptibilité sans » cesse imminente de l'agrégat, toujours exempt néanmoins » de l'atteinte réelle de la corruption; la vie, dis-je, s'ac- » complit et se maintient dans le corps à l'aide d'un simple » acte mécanique, formellement incorporel ou immatériel, » je veux dire par le mouvement, et cela, certes, d'une » manière très-spéciale, par l'élimination des matières hété-

» rogènes et leur perpétuelle séparation, en tant que étran-
» gères et nuisibles à l'économie, de tout ce qui y est bon et
» pur, afin que, par cette opération incessante et par cette
» séparation soigneuse et préalable, le corps organique de
» l'homme soit perpétuellement conservé dans sa plus par-
» faite intégrité. »

J'ose aussi espérer avoir suffisamment démontré non-seulement comment le corps, en tant que simplement *mixte,* diffère du corps *vivant,* et comment, en tant que *vivant,* il doit nécessairement être *mixte,* mais encore ce qu'on doit entendre par *vie corporelle,* c'est-à-dire ce en vertu de quoi le corps est dit *vivant;* je crois encore avoir convenablement prouvé de quelle manière et par quelle méthode ce phénomène, je dirai mieux cet acte que nous appelons la *vie du corps,* existe, s'opère et s'accomplit; par quels moyens, enfin, elle s'établit, s'exécute et se maintient ainsi pendant un laps de temps indéterminé.

§ LXXVIII. *Méthode particulière que suit la nature dans ces mouvements conservateurs.*

Il ne me reste donc à ajouter uniquement ici que ce qu'il est indispensable de savoir touchant la méthode particulière que suit la nature dans ces mouvements conservateurs ou vitaux, attendu d'ailleurs que ces développements auront une très-grande importance pour l'intelligence vraie des divers modes d'être ou nature des mouvements vitaux établis dans le reste de l'économie, et qui y ont lieu non-seulement d'une manière normale et selon les lois naturelles, mais encore en dehors de ces mêmes lois.

Et d'abord, nous devons regarder comme certain et indubitable que ces mouvements excrétoires et sécrétoires s'accomplissent successivement d'une manière tranquille, régulière, paisible, admirable et vraiment avantageuse, alors surtout que le corps, en pleine et constante santé,

n'est pas sous le coup d'une fâcheuse et active corruption, et n'est point atteint d'une affection morbide quelconque. En effet, une fois que l'énergie de ce mouvement vital est convenablement établie; une fois, dis-je, qu'elle est également constituée et distribuée sur tous les points de l'économie vivante, et qu'elle se maintient ainsi dans la perpétration d'actes perpétuels, successifs et continus, il faut nécessairement que, pour ainsi dire, chaque petite parcelle de matière étrangère et nuisible au corps, d'où qu'elle provienne, en soit sur-le-champ et complètement expulsée, sans lui laisser le temps de s'accroître par elle-même ou de s'associer à une autre matière également étrangère à l'économie corporelle, en sorte que tout séjour prolongé et, pour ainsi dire, tout droit de domicile lui soit désormais interdit, et qu'elle soit, à l'aide de mouvements paisibles et incessants, modérés et successifs, repoussée, mais en petite quantité et sans difficulté, jusqu'au plus profond des organes émonctoires.

De même, en effet, que, pour arriver à un pareil résultat, la méthode et l'énergie de ces mouvements vitaux ont été convenablement instituées, et qu'elles ont été même proprement et directement destinées à ces sortes de mouvements, non-seulement avec une intention formelle, mais encore avec un instinct inventif de la nature, institué et disposé avec sagesse, ordre et proportion, à l'exécution d'un semblable effet; de même aussi, chez l'homme en santé, rien ne s'oppose à ce que ces phénomènes de sécrétion et d'excrétion perpétuelles s'exécutent, avec toutes les circonstances qui les accompagnent et d'une manière générale, dans l'ordre le plus convenable et le plus naturel, paisiblement, régulièrement, avec une exactitude, enfin, et une proportion vraiment surprenantes.

§ LXXIX. *Différence entre la méthode calme et les actes violents de la nature.*

D'après ces faits, il est évident qu'il existe une réelle et bien notable différence entre cette disposition naturelle du corps où les actes sécréteurs et excréteurs se passent dans le *plus grand ordre* et avec une *incessante harmonie,* et cet état si opposé de l'économie où les mouvements vitaux font invasion d'une manière *impétueuse* et *subite,* s'accomplissent avec trop de *violence* et d'*intensité,* et détruisent, par leur funeste apparition, l'ordre, la régularité et la proportion des actes vitaux ordinaires. De la même manière, en effet, que, *à priori* et par la raison même de l'intention ou du moins de l'administration de ces mouvements, ainsi que de tous les autres (alors qu'ils s'exécutent pendant un long temps avec constance, liberté, ordre et mesure), l'agent, quel qu'il puisse être, qui dirige ces actes si bien proportionnés de mouvement, s'habitue si facilement à une telle continuité de rapports, qu'il ne peut nullement être disposé à adopter un changement si subit et si violent, et qu'il ne peut, même volontairement, passer d'un pareil état de tranquillité et de convenance primitives à un état si différent; pareillement aussi, dans une telle administration si étendue des mouvements vitaux et dans leur distribution lointaine et proportionnée dans tout le corps à l'aide d'une tardive succession, le tout devant s'exécuter et s'accomplir avec une mesure et une proportion bien différentes, il est évident qu'il est bien plus difficile, *à priori,* que cette importante et habituelle proportion des mouvements, ainsi que leur longue, égale et régulière continuité, puissent se changer immédiatement et s'appliquer à des proportions extraordinaires et surtout bien différentes d'objets accidentels, d'ailleurs insolites.

§ LXXX. *Les mouvements vitaux de l'économie humaine s'accordent parfaitement avec les mouvements moraux; quand ceux-ci sont troublés, ceux-là sont en désordre.*

L'économie des mouvements vitaux, tels qu'ils se passent dans l'homme, nous donne une preuve solennelle et péremptoire de cette vérité.

En effet, tout ce qui, dans cette économie humaine, s'adresse d'une manière directe, naturelle et manifeste, à cette si excellente proportion des mouvements, peut, de l'ordre *vital*, s'appliquer exactement à l'ordre *rationnel* et *moral;* et réciproquement, toutes les fois qu'il survient dans l'ordre des choses *rationnelles* et *morales* un désordre subit et extraordinaire qui porte le trouble et la confusion dans une idée fixe et uniforme que s'était faite l'âme, toutes les fois, dis-je, qu'il se manifeste dans ces fonctions rationnelles et morales de l'*âme pensante* une violente perturbation qui, par l'incidence d'objets nouveaux, la contrarie dans la perpétration de ses actes : dès-lors, non-seulement l'âme, dans son trouble, ne se reconnaissant pour ainsi dire plus, devient impuissante à poursuivre son activité et à suivre l'ordre habituel qu'elle apporte dans ses actions; mais encore, dans sa précipitation et son épouvante, elle transmet, comme on dit, elle imprime d'une manière directe et immédiate, à l'économie des mouvements vitaux, cette même perturbation; oui, je le répète, cette même perturbation (et non une autre) qui a déjà porté le désordre dans la suite régulière de ses idées et de sa propre activité morale et rationnelle.

Ce dernier fait est de l'évidence la plus frappante dans cette puissante énergie des affections de l'esprit sur la concaténation des mouvements vitaux.

Eh! certes, puisque ceux qui s'arrogent impunément le droit d'enseigner la simple *physique* (ignorant bien certainement tout ce qui peut se rapporter à l'étude de la *pathologie*

médicale, comme tant d'autres choses), ne peuvent pas cependant méconnaître l'authenticité de ces phénomènes naturels; il ne peut point se faire aussi que, puisqu'ils se tiennent en dehors de ces vérités si palpables, comme des profanes, ils ne soient condamnés toute leur vie à ignorer aussi les choses les plus vulgaires, qui sont d'ailleurs à la portée de tous les hommes.

J'ai déjà démontré tous ces faits, soit en en faisant indistinctement l'application dans plusieurs endroits de mes écrits, soit d'une manière plus directe même sous le premier point de vue : comment l'idée des mœurs, c'est-à-dire des mouvements de l'esprit, naît principalement de l'idée des mouvements du corps[1]. Au second point de vue, j'ai également démontré, dans une autre brochure, que les anomalies pathétiques des mouvements vitaux ne doivent pas simplement être regardées comme des actes tumultueux et confus.

J'ose avancer et soutenir que toutes ces choses ont été suffisamment démontrées dans ces divers écrits; je désire néanmoins que celui qui voudra s'ériger en censeur me comprenne avant tout.

§ LXXXI. *Qualité des matières proportionnée à la méthode d'excrétion.*

En considérant ici la juste proportion qui doit exister entre les matières destinées à être rejetées hors de l'économie corporelle, et la manière paisible et régulière dont le mode d'excrétion doit avoir lieu, il est convenable d'ajouter encore quelques réflexions sur la condition des matières et sur leur qualité par rapport au fait même de l'acte excréteur. C'est pourquoi j'ai déjà parlé quelquefois de ce phénomène; mais comme ce n'a été que dans un sens plus absolu, sans nul

[1] *Voy.* ma dissertation : *De temperamentorum variâ consideratione*, *et de sanguinis optimâ temperie*. (Considérations diverses sur les tempéraments, et de la meilleure constitutiou du sang.)

égard pour les considérations opposées, il importe donc que je traite ici ce sujet d'une manière plus spéciale et plus ample.

Or, il est on ne peut plus certain que, pour que l'effet des actes *sécréteurs* et *excréteurs* puisse s'accomplir avec un entier succès et avec un avantage réel, il est indispensable que la proportion de la matière réponde justement tant aux organes matériels de la sécrétion et de l'excrétion, qu'au but que se propose la nature; ou bien, comme dit l'école, il faut que cette proportion soit parfaitement analogue à la *raison expulsive*.

§ LXXXII. *Première condition.*

La première condition d'une heureuse et facile exécution, c'est que cette matière hétérogène, non-seulement inutile, mais encore nuisible au corps, corresponde si bien à la capacité des organes destinés à les recevoir et à les transmettre, qu'elle puisse, sans aucune difficulté, y être introduite et y poursuivre aisément son cours, et que, une fois introduite dans ces parties, elle y séjourne et y soit retenue assez long-temps, afin qu'elle puisse ainsi être amenée jusqu'à l'organe de la dernière excrétion; afin, dis-je, qu'au milieu de son trajet, elle ne s'épanche pas dans une autre partie, qu'elle ne dérange pas l'acte incessant de la sécrétion, et qu'elle ne porte point enfin, par ce moyen, un obstacle réel à l'accomplissement d'une excrétion complète.

Il est urgent, en outre, que ces matières hétérogènes ne soient point trop épaisses et n'aient pas une consistance trop grossière; car il faudrait nécessairement que les organes sécréteurs et excréteurs qui les reçoivent, qu'elles parcourent et par lesquels elles sont expulsées, fussent en proportion parfaite avec les conditions physiques de ces mêmes matières.

§ LXXXIII. *Deuxième condition.*

Une seconde condition, nécessaire pour l'accomplissement

régulier de ces phénomènes, consiste en ce que la matière à expulser n'exige pas une *activité* trop intense, et qu'elle ne favorise pas surtout cette naturelle *corruptibilité putride* du corps, à laquelle s'oppose sans cesse et d'une manière directe ce laborieux appareil des mouvements vitaux; car, enfin, ce serait là une raison pour que cette énergie, si active sur une telle matière, ne fût pas en rapport avec la proportion ordinaire des mouvements vitaux, correspondant si bien, par leur lenteur notable et leurs résultats tardifs, à la crase naturelle du corps, à la conservation de laquelle ils ont été préposés. Ce serait encore une raison pour que cette mesure proportionnée des excrétions, abandonnée à son mode d'action ordinaire, ne fût certainement pas apte à satisfaire aux exigences d'une subite et profonde corruption, résultant de cette activité anormale et si puissante.

Or, voilà pourquoi, si cette condition n'est point gardée, il doit s'ensuivre nécessairement, ou la ruine complète du corps et celle de tous les appareils vitaux matériellement organiques, ou bien, si les choses ne se passent pas absolument ainsi, il est alors de toute nécessité que ces actes vitaux soient extraordinairement reconstitués et dirigés en vue de cette proportion nouvelle et pressante, et qu'ils soient surtout convenables à cette actuelle nécessité, créée par la nature particulière d'une matière si urgente et si nuisible.

Mais comme, dans cette affaire, on doit justement supposer une difficulté réelle dans l'intention d'accomplir ces mouvements extraordinaires, insolites et vraiment pénibles; de même aussi devient tout-à-fait évidente cette autre difficulté, bien plus grande et plus sérieuse, de trouver non-seulement une espèce convenable de ces mouvements extraordinaires, mais encore l'ordre qu'il convient de suivre en pareille circonstance, et surtout la véritable méthode de coordonner ces mouvements et de les maintenir autant qu'il

le faut dans ce mode d'action avec la plus grande régularité, et cela d'autant mieux, qu'à l'occasion de certains incidents externes, il y a lieu de craindre et d'avoir des doutes par rapport à l'issue de l'entreprise laborieuse du principe conservateur, non-seulement à l'égard du succès, mais encore touchant la juste espérance, la ferme et inébranlable confiance qu'a la nature dans ses propres actes.

J'ai, du reste, développé amplement ce sujet dans ma dissertation : *De frequentiâ morborum in homine præ brutis*[1], — De la plus grande fréquence des maladies chez l'homme que chez les brutes.

§ LXXXIV. *Soudaine efficacité des affections de l'âme sur les mouvements vitaux.*

Or, quoique je pardonne bien volontiers l'ignorance de ces choses à ces hommes qui, du bout des lèvres, ne voient partout que *mécanismes,* mais qui, dans leur intelligence, n'en reconnaissent réellement aucun, attendu qu'effectivement, séparer de l'acte lui-même et non de l'agent l'idée du type formel de l'action, c'est sortir des bornes les plus triviales du bon sens, c'est se retrancher dans un subterfuge indiscret ; cependant il est vraiment scandaleux de voir ces mêmes hommes négliger, mépriser même ce simple tableau historique, qui, comme une image fidèle et véridique, présente incessamment, de jour en jour et d'un moment à l'autre, le moyen de trouver, d'une manière certaine et directe, le nœud de cette vérité connue de tous et qui ne saurait accepter des interprétations imaginaires : je veux parler ici de l'observation simple et naturelle de cette énergie soudaine, que les soudaines commotions des intentions de l'âme excitent d'une manière directe et immédiate dans le *type,* l'*ordre* et l'*idée* des mouvements vitaux, et cela avec une vitesse, une promptitude et une facilité de beaucoup

[1] Halle, 1705, in-4°.

supérieures à l'activité propre et directe d'aucune espèce de substance matérielle ou corporelle, quelle qu'elle puisse être jamais ; car la raison formelle de toute efficacité qui s'exerce à l'aide de la *sensation*, ne saurait être autre que celle des mouvements *pathétiques* de l'âme elle-même.... Je ne saurais, en effet, m'empêcher d'éprouver en moi un sentiment de vive indignation, de frémir même quand j'entends dire que les mouvements, tant *hygides* que *morbides*, *vitaux* bien entendu, ne sont en aucune manière et sous aucun rapport sous la PUISSANCE de l'AME PENSANTE et RAISONNABLE [1].

En effet, lorsqu'à une nouvelle subite, quoique absolument feinte et mensongère, lorsque, dis-je, au simple bruit que nous prenons pour le mouvement d'un rat, nous éprouvons dans notre esprit une certaine frayeur, suivie d'un tremblement soudain, d'une précipitation dans nos actes et de battements de cœur ; cet acte, je le demande, éminemment *vital*, qui, en ce moment solennel et non dans un autre, surexcite l'âme, n'est-il pas lui-même, non-seulement en ce même instant, mais encore par le même motif, provoqué sous la même influence *typique* d'une agitation de crainte et de terreur. Or, je le demande encore, cet acte pourrait-il jamais être regardé comme un acte isolé, purement et simplement vital? Cet acte, en tant que tel, ou même sous quelque rapport qu'on veuille le considérer, peut-il être jamais supposé prendre son origine dans d'autres principes ou organes plus directement vitaux? Ou bien enfin, par l'intermédiaire de ces mêmes organes, aurait-il réellement quelque analogie, quelque lien intime avec cette affection même de l'âme?

§ LXXXV. *Efficacité de l'envie de vomir artificielle et des autres mouvements chevrotants et convulsifs.*

Or, qui oserait maintenant, sans rougir de honte et de

[1] *Voy.* T. VI, Sujet du 20e doute de Leibnitz.

confusion, faire ici une vaine parade de ces considérations et de ces questions touchant l'efficacité d'une *envie de vomir* fausse et simplement fictive, très-propre néanmoins à provoquer dans l'estomac des efforts quelquefois intolérables et opiniâtres de vomissement? Il est inutile, à plus forte raison, je crois, de rappeler ici ces autres espèces de mouvements *palpitants, chevrotants* et *tremblotants*; surtout ces mouvements convulsifs et violents de nos organes survenus à la suite, soit de la peur, soit de la colère, passés avec le temps à l'état de chronicité et revenant même à des époques fixes, ayant les plus intimes rapports avec les premiers mouvements qui, dans le principe, étaient issus de cette primitive sensation de frayeur ou de crainte.

Négliger d'apprendre à connaître, et ne point comprendre ces choses que le vulgaire même n'ignore certes pas, serait sans doute bien peu édifiant, et peu digne d'hommes qui veulent approfondir la vraie connaissance des faits en question.

Quant à moi, j'affirme et je persiste à dire que l'efficacité directe et identique des affections de l'âme sur les actes vitaux, même de premier ordre, desquels dépendent étroitement et d'une manière indissoluble les autres mouvements plus spéciaux et même très-spéciaux de l'économie vivante, constitue un phénomène tel, que, dans l'*histoire naturelle*, comme dans la *théorie médicale*, aussi bien que dans la *thérapeutique* et surtout dans la science du *pronostic*, il mérite la plus sérieuse attention, et que toute négligence à cet égard, tout en tolérant les faussetés et les mensonges que l'on pourrait lancer contre la vérité de ce fait, serait une chose vraiment honteuse et indigne de tout homme de sens et d'intelligence.

§ LXXXVI. *But de cette présente dissertation.*

Gardons-nous bien cependant de prendre sérieusement à

cœur de guérir et de vouloir dissiper des erreurs qui, bien loin de ne révolter que la saine raison, heurtent même de front nos sens grossiers; certes, il nous sera plus profitable de poursuivre notre route dans la voie de la vérité des faits. J'ai toujours eu, en effet, présentes à mon esprit ces belles paroles de l'orateur romain : « Il n'y a que vaine gloire à » faire des choses inutiles. — *Nisi utile est quod faciamus,* » *stulta est gloria!* » (Cic.)

Quant à moi, je suis pleinement convaincu que quiconque ne vit pas sans soucis et au jour le jour, saura comme moi que l'*art est long* et que *la vie est courte;* il saura même que cet art médical sera infiniment long, s'il n'y a jamais personne qui, prenant la ferme résolution de subvenir à ses imperfections, n'essaie de les corriger ou du moins de les signaler, s'il ne lui est pas donné d'aller plus loin et d'atteindre au but qu'il s'était proposé.

Une chose qui depuis déjà long-temps m'inspire le plus profond dégoût, c'est cette démangeaison inconcevable qu'ont les modernes de vouloir toujours se mêler de tout; c'est cette manie prétentieuse par laquelle on *agite,* plutôt qu'on ne *fait* avec quelque résultat, une foule de choses à la fois, mais le tout sans succès évident; et, ce qui est pis encore, c'est que les esprits, une fois énervés par ces sortes d'études si hétérogènes les unes aux autres, non-seulement s'écartent, même avec intention, du but utile, et perdent ainsi de vue l'enchaînement naturel des rapports qu'ont les choses entre elles (le seul et véritable but qu'ils devraient sans cesse s'efforcer d'atteindre dans leurs études), mais encore, perdant même de vue leur intention réelle et primitive, ils deviennent, par le fait, impropres aux choses sérieuses et à cette constance de l'esprit, si nécessaire à la découverte et à l'étude continuelle des rapports intimes et invariables que ces choses ont entre elles. Or, toutes ces digressions si vaines, libres et sans frein, tous ces écarts

coupables d'une téméraire curiosité, sont absolument inutiles et même préjudiciables.

Je dirai donc que le but principal, le but unique de la présente dissertation déjà trop étendue, est d'être de quelque utilité avantageuse à la *doctrine médicale* et à l'*art*. Que si, néanmoins, il existe dans mon travail quelque chose capable de porter du retard ou du préjudice aux progrès de la science, et s'il est bien démontré que cela soit, que le masque soit arraché, que mon œuvre soit jetée au vent et proscrite du sanctuaire de cet art divin, qu'elle soit à jamais reléguée loin de son domaine, j'y consens!

§ LXXXVII. *Affections intérieures attribuées à la matière.*

Il est complètement évident et même certain que, depuis déjà long-temps et même dès la plus haute antiquité (si l'on en juge par les documents qui sont parvenus jusqu'à nous), les hommes qui ont appliqué leur esprit, soit convenablement, soit avec une sorte de passion, à l'appréciation des affections simples, naturelles et internes de la matière, n'ont nullement apporté une attention digne et convenable, tant aux nombreux rapports de cette matière qu'aux actions multiples qui s'accomplissent autour d'elle.

Il serait hors de propos d'énumérer ici les exemples et les preuves qui attestent comment les différentes affections *naturelles* et *intérieures,* — ou, comme dit l'école, *essentiellement inhérentes,* — ont été, au pied de la lettre, attribuées comme propres à ces grands systèmes des choses corporelles. Je ne citerai seulement, parmi ces sortes d'affections, que la *fluidité* de l'eau et son *humidité,* la *froideur* de l'air; pour le *feu,* un mouvement ascendant et gagnant les parties supérieures de l'atmosphère, ainsi qu'une simple matérialité propre et spécifique; pour les choses qui sont dites *pesantes,* une tendance naturelle absolue, une propriété, dis-je, toute spéciale de se diriger vers le

centre de la terre, ou *gravitation*, et autres choses semblables plus ou moins physiques et sensibles.

§ LXXXVIII. *On ne prête point une attention suffisante au mouvement.*

Malgré les efforts incessants de l'époque moderne pour attribuer aux choses corporelles la *matière* et le *mouvement*, ce langage ne s'est pas long-temps soutenu, et dès-lors on s'est borné à leur accorder les simples attributs de la matière, savoir : le *fini permanent*, la *grandeur*, l'*étendue*, la *figure*, et, ce qui met le comble à leur erreur, l'*impénétrabilité* des corps solides, à côté de laquelle ils placent cependant la *divisibilité physique à l'infini*. Mais lorsqu'on a voulu en venir à la question du mouvement, alors des génies plus clairvoyants, mais encore attachés à ces matières, ont certes eu assez à faire, si l'on veut bien apprécier la chose, en prenant sur eux d'ajouter simplement le *mouvement* aux autres propriétés intrinsèques et essentielles de la matière, en se gardant bien néanmoins de reconnaître (car la chose ne peut comporter la dissimulation) les preuves innombrables et les plus imposantes des mouvements transcendants, soit même des mouvements transcurrents subtils et rapides, ainsi que de leur communication, etc.

§ LXXXIX. *Quoique certaines personnes aient essayé d'examiner plus attentivement le mouvement, elles ont cependant rencontré bien des obstacles et éprouvé bien des échecs.*

Mais on vit, d'autre part, surgir d'autres génies profonds et plus remarquables, et par cela même en bien petit nombre, qui s'appliquèrent avec ferveur à aborder séparément (abstraction faite de toute matière) le mouvement et ses diverses affections. Cependant les difficultés immenses et si multiples qu'éprouvèrent ces hommes d'élite furent telles, qu'ils ne purent parvenir à saisir et à bien com-

prendre les affections réelles du mouvement, en tant que étrangères à tout rapport d'identité avec la matière, et de cette incapacité il résulta bien des hésitations et des incertitudes à ce sujet ; de là aussi naquit un nouvel et très-grand embarras au point de vue du mouvement des atomes *indivisibles* et des *agrégats matériels*, au point de vue des mouvements *universels* et même des mouvements vraiment *particuliers* et *spéciaux*, et, partant, enfin, à l'égard des agents moteurs particuliers, attendu que tout acte est un mouvement, et surtout touchant les agents universels. Ces derniers sont bien certainement, tant par les espèces de leurs sujets d'action que par celles de leur objet, d'un nombre beaucoup moindre, et, si l'on veut bien y prêter son attention, d'un très-petit nombre, eu égard aux agents particuliers, qui, sous tous les rapports, sont en nombre bien plus considérable.

§ XC. *La cause de ces embarras est dans l'imperfection de l'histoire des choses matérielles et de la chimie.*

Or, je suis bien convaincu que l'obstacle le plus sérieux et le plus redoutable qui s'oppose à ce bon et généreux élan de l'esprit humain se trouve dans le manque de connaissances nécessaires touchant l'histoire des êtres matériels, aussi bien qu'on pourrait l'imputer surtout à l'ignorance des phénomènes chimiques, ainsi qu'à un vice radical dans l'appréciation suffisante et l'étude sérieuse de la science zoologique[1], c'est-à-dire de la parfaite connaissance des êtres vivants. Car, de même que la chimie nous offre, à l'égard des dispositions des corps non vivants au mouvement,

[1] Ce passage est une solide et certaine réfutation des prétentions de ceux qui se plaisent à reprocher à Stahl de détourner les médecins de l'étude de la chimie et des sciences accessoires à la science médicale. Il blâme en divers endroits, il est vrai, la mauvaise et fâcheuse direction et l'empiètement de ces diverses connaissances dans le domaine purement médical ; mais il n'a jamais prétendu nulle part qu'il fallût les ignorer : l'on en voit ici une nouvelle preuve.

divers enseignements utiles, et qu'elle nous donne une démonstration de différents phénomènes, tant positifs que négatifs par rapport à des choses qui, selon certains théorèmes faux et préconçus, sont regardées comme pouvant avoir réellement lieu, mais qui ne sauraient d'ailleurs jamais être vraiment et physiquement conçues comme probables; de même aussi l'énergie efficace des moteurs vivants nous est presque entièrement inconnue dans sa nature, et cela, à la vérité, non pas tant uniquement et simplement à l'égard de l'affaire vitale proprement dite qu'au point de vue surtout du but ultérieur, en vue duquel et pour lequel il est nécessaire que les corps organiques possèdent la faculté de vivre et de durer.

§ XCI. *Mêmes résultats dans la négligence des mouvements dans l'agrégat organique.*

Je désire ardemment aussi que les personnes qui en ont le loisir veuillent bien considérer combien sont grandes, en cette circonstance, les difficultés qu'oppose à une étude d'une si grande importance la négligence d'une sage appréciation des mouvements dans les *agrégats*, et principalement des mouvements si réguliers qui s'exécutent dans les *agrégats organiques;* je désire surtout qu'ils jugent quelle est l'énormité du préjudice qu'une pareille négligence peut porter aux hommes qui, jusqu'à ce jour, sont encore imbus, n'importe comment, d'opinions générales quelconques touchant la nature du mouvement. Mais, de grâce, qu'il n'y ait que les personnes auxquelles des dispositions naturelles, une solide instruction, une indépendance d'esprit et des connaissances assez étendues permettent un pareil travail et de si profondes considérations, qui s'occupent de ces choses, et qu'un pareil soin ne soit jamais confié à ces gens qui sont dépourvus de tout génie; qu'ils ne s'immiscent jamais dans des questions de cette nature! Ne savent-ils

pas, en effet, qu'ils sont un sujet de honte et d'avilissement pour la science et pour la raison humaine?

§ XCII. *Les corps dits* vivants *ne peuvent être conçus sans mixtion.*

Pour ne pas devenir prolixe et ne pas dépasser les limites que je me suis imposées dans cette dissertation, en me laissant aller à des considérations dont l'extension propre est illimitée, je me restreindrai et me contenterai d'envisager ici la question pendante, dans son point de vue qui se rapporte le plus directement au but vers lequel je tends sans cesse, l'*usage médical*. Ayant donc toujours à cœur de signaler les fausses routes, du moins les plus rapprochées de la vraie voie, j'aurai bien garde de m'y fourvoyer; mais je m'appliquerai, en cette occasion, comme toujours, à montrer en quoi ces chemins battus de l'erreur diffèrent essentiellement de la voie que je me suis tracée, et de laquelle je ne saurai dévier.

C'est pourquoi, m'appuyant sur ce qui a été dit jusqu'à ce moment, je déclare encore ici que les corps dits *vivants* peuvent, une fois dépouillés de toute vitalité propre, être regardés et conçus comme des corps *simplement mixtes*. Oui certes, mais de tels corps ne pourraient point également être dotés d'une mixtion semblable s'ils n'étaient destinés à vivre; attendu que, sans cette condition de mixtion, ils n'auraient que faire d'une force vitale conservatrice, à tel point que la vie corporelle n'aura jamais de réalité possible, à moins que ces corps vivants ne soient affectés et pourvus d'une pareille mixtion.

Cependant la plus vraie et la plus évidente raison pour laquelle ces corps mixtes doivent exister et existent nécessairement, c'est précisément le but organique de ces mêmes corps, but auquel aucune mixtion d'un genre différent ne pourrait nullement satisfaire.

§ XCIII. *Le corps vivant est donc un agrégat régulier.*

Enfin, tout corps vivant, dans le vrai sens du mot, et considéré tant sous un point de vue général que sous un simple point de vue spécial (il existe, à cet égard, un nombre infiniment plus grand d'exemples), tout corps vivant, dis-je, est toujours, et par une absolue nécessité, un agrégat parfaitement ordonné.

Dès-lors, quoiqu'il ne nous soit pas permis de connaître les véritables usages organiques de la structure des *végétaux,* nous pouvons néanmoins très-bien comprendre qu'il y a là dedans un véritable but final général; en sorte que l'homme doué d'une saine raison saisira et reconnaîtra aisément qu'il existe un nombre infini d'agents dont les espèces, quelles qu'elles soient, suivent et gardent un ordre particulier et très-régulier d'agrégation; et que, par conséquent, tant pour chaque espèce que dans chaque individu, est immense aussi et incalculable le nombre des effets provenant d'une telle structure et réellement amenés en acte; attendu que, dans les actions universelles de tous les animaux, principalement dans celles des *brutes,* prises individuellement surtout, il est impossible de donner, en fin de compte, une raison finale autre que celle de leur production nécessaire.

§ XCIV. *Par quel moyen la durée du corps vivant est-elle obtenue?*

Mais comme, du moins *à posteriori,* dans l'ordre des choses, ce corps vivant et mixte a une absolue nécessité d'une durée assez longue, sans laquelle cependant sa mixtion, si importante, ne saurait nullement s'accomplir d'elle-même et par elle-même, car par sa nature elle est, au contraire, éminemment disposée, destinée et propre à un effet tout opposé à cette durée; par conséquent, pour que cette destination de durée obtienne constamment un

plein succès, il faut indispensablement ici l'intervention d'une puissance auxiliatrice quelconque, mais portant en soi le caractère d'une tout autre constitution que cette constitution essentiellement *matérielle* d'une simple mixtion. Il faut, dis-je, un *principe* ou *cause* capable d'administrer et d'exécuter, non pas seulement d'une manière générale et simple, mais encore avec une régularité, une modération et un ordre singulièrement remarquables, des mouvements particuliers qui, par une raison qui leur est spéciale et propre, satisfont aux besoins de cette durée, chose qui est tout-à-fait opposée et contraire aux conditions et aux propriétés naturelles de la matière. Or, je dirai, en dernier lieu, que ces phénomènes ne peuvent avoir leur entier et véritable accomplissement d'une manière immédiate et formelle, qu'au moyen d'un *acte incorporel* en soi, quoiqu'il soit effectué par des *organes corporels* qui ont des rapports intimes et prochains avec cette même matière qui réclame et demande la durée.

§ XCV. *La revendication de cette durée du corps est un acte incorporel; elle peut cependant être altérée par des sujets corporels.*

Bien que cet acte, considéré en lui-même, soit réellement quelque chose d'*incorporel,* cependant, comme il s'exécute 1° *pour* des choses *corporelles,* 2° *sur* des choses *corporelles,* 3° enfin, *par le moyen* d'organes *corporels,* il pourra certainement éprouver des altérations moins fréquentes au point de vue de ce triple rapport corporel qu'au point de vue des sujets mêmes, quoique, en réalité, ni l'acte en lui-même, ni l'agent moteur qui en est la véritable cause efficiente, ne puissent aucunement être atteints ni altérés d'une manière immédiate.

Or, c'est ici que se présente avec tout son prestige cette distinction, que l'on inculque, avec raison d'ailleurs, dans les jeunes intelligences, et qui est, du reste, si simple

par elle-même, savoir : comment le *à priori* diffère du *à posteriori*, l'*immédiatement* du *médiatement*, le *positif*, enfin, du *privatif* ou *négatif*. Si ces distinctions puériles ne sont pas, en effet, bien saisies dès la plus tendre enfance, on ne pourra désormais plus rien comprendre dans tout le reste du cours de la vie, et cette ignorance deviendra un motif incessant d'erreurs et de vaines querelles, qui provoqueront la pitié la plus désespérante des hommes sensés et érudits [1].

§ XCVI. *Avantage de cette déduction.*

En conséquence, afin de démontrer quel est le véritable avantage que la doctrine médicale et l'art, que la théorie et la pratique peuvent retirer de notre manière de raisonner en ces matières, nous recommandons expressément de bien apprécier, d'après ce que nous avons déjà dit, que la mixtion du corps, et notamment celle du sang, n'est en réalité, ne peut et ne doit être que ce qu'elle est, c'est-à-dire une chose éminemment corruptible, particulièrement exposée surtout par sa constitution toute matérielle à une corruption fermentative et putride. Qu'il ne vienne donc jamais à l'esprit d'aucun médecin la folle idée de vouloir modifier, corriger et même changer cette intime et essentielle disposition naturelle du corps à la corruption ; et cela même *à priori*, car il sera d'autant plus sage qu'il s'apercevra que ces choses-là lui sont complètement impossibles. Je ne sache pas, en effet (le témoignage des expériences de tous les hommes est là pour le constater), qu'on soit jamais parvenu à préserver de la corruption, des substances putrescibles par leur nature, à l'aide d'une méthode et de moyens capables de produire le même effet sur le corps vivant, et de sauver ainsi, c'est-à-dire de conserver saines et sauves, et les matières qui composent le corps, et, par

[1] *Voy*. T. VIII, Comment. XXXVII.

une semblable raison, les actions de l'effet conservateur lui-même.

§ XCVII. *Examen de l'expérience du sel volatil d'urine.*

Quant à ce qui concerne certaines expériences de quelques observateurs modernes, il est vraiment si pénible d'entendre parfois faire mention de ces expérimentations avec une telle effronterie, qu'on ne peut s'empêcher d'en éprouver une certaine indignation. Qu'il me suffise d'en citer un exemple : quelqu'un ayant remarqué que le *sel volatil d'urine* (urate d'ammoniaque) mêlé au sang en empêche la coagulation, aussitôt les médecins (avec la logique qui leur est, pour la plupart, ordinaire) décidèrent que ce même sel ingéré dans le corps vivant opèrerait sans doute le même effet[1]. Mais lorsqu'une malheureuse expérience (cette digne et franche conseillère des sots) leur eut appris qu'une trop forte dose de cette substance ne pouvait que porter le trouble et une perturbation parfois bien grave et durable dans l'économie corporelle, ils convinrent qu'il ne fallait désormais plus administrer ce sel qu'à de très-petites doses.

Cependant, comme, d'une part, cette première expérimentation ne démontra pas cette efficacité si prônée et à laquelle on s'attendait (à moins qu'on n'ingérât de cette substance, non une petite quantité, mais bien une quantité proportionnée à la masse du sang); comme, d'autre part, ces spéculateurs attribuèrent cette efficacité, non à un mode formel d'action, mais simplement à une influence purement matérielle, c'est-à-dire à une saturation de l'acide du sang (cause coagulante de ce liquide), à l'aide de la partie volatile de ce sel (l'ammoniaque, en tant que substance alcaline); comme, enfin, ce dernier effet ou phénomène purement chimique ne peut avoir lieu qu'à la condition expresse de la combinaison réelle de cet alcali volatil avec

[1] *Voy.* T. VI, Sujet du 21e doute de Leibnitz.

l'acide de l'humeur sanguine, opération qui suppose de part et d'autre une quantité proportionnée et précise, seule capable de produire l'effet physique désiré; qui est-ce qui, je le demande, sera assez peu jaloux de sa qualité d'homme pour divorcer si ouvertement avec sa raison, et prétendre, sans aucune considération pour la différence naturelle et si manifeste de la diversité des rapports des sujets d'expérimentation, obtenir dans le corps un effet absolument semblable et toujours le même?

§ XCVIII. *Il n'est point au pouvoir du médecin de changer la corruptibilité du corps.*

Comme l'on pourrait me répliquer ici, que jamais aucun médecin n'a entrepris sérieusement de changer *en entier* la crase universelle du corps et d'en exclure *à priori* toute corruptibilité, mais que ces efforts n'ont uniquement tendu qu'à modifier l'acte corrupteur en lui-même, à en prévenir la funeste énergie, même à en corriger les effets, et à rétablir enfin le corps vivant dans son *intégrité* parfaite; il importe absolument de savoir que, comme en physique l'appréciation de la puissance à l'égard de l'acte doit être sagement établie en général, de même aussi, et *à fortiori,* elle doit l'être nécessairement en science médicale, et l'on doit poser à cet égard ce principe fondamental et régulateur : *que tout ce qui ne correspond pas à une similitude exacte des actes généraux symboliques, tout* ce qui s'éloigne *spécialement de toute certitude de ces actes, et partant* tout ce qui s'écarte *directement de toute expérience générale et spéciale,* tout cela, dis-je, *peut néanmoins avoir lieu, mais ne doit pas cependant être regardé comme vrai.*

Dès-lors, si l'on soumet à cette suprême et fondamentale assertion ces frivoles espérances et ces simples intentions de nos expérimentateurs modernes, elles ne pourront être

considérées que comme des choses vaines et chimériques; attendu, d'une part, que la très-longue expérience des siècles passés les a voués au silence, et que, d'autre part, cette même expérience en a démontré toute la vanité et la frivolité par des résultats tout-à-fait opposés.

§ XCIX. *Toute matière nuisible doit être au plus tôt chassée du corps.*

Mais à quoi bon, me direz-vous, tous ces conseils, puisqu'il n'est pas absolument nécessaire de porter secours au corps, et qu'il possède d'ailleurs en lui une puissance capable par elle-même de subvenir à tous ses besoins? C'est qu'il y a réellement une autre matière *adventice*, qui, non-seulement par sa *quantité* et par son introduction dans l'économie, en se joignant aux matières impures existant déjà dans le corps, vient fatiguer et gêner singulièrement l'action vitale, mais qui encore, par sa *qualité* surtout et par son *énergie* vraiment trop efficace, acquiert un degré d'influence par trop funeste, et bouleverse avec trop de violence l'action ordinaire des mouvements vitaux et spontanés qui ne sauraient plus opposer une résistance suffisante et convenable; de manière qu'il n'y a plus désormais que l'*art* qui puisse en triompher!

Si donc, en pareille circonstance, on ne consulte que la simple raison et que l'on s'y conforme, on peut être assuré, pourvu qu'on sache bien exécuter la chose, que la raison démontrera, comme la chose la plus utile et la plus pressante, de procéder sur-le-champ à l'élimination pure et simple de la matière nuisible contenue dans l'intérieur de l'économie corporelle.

En effet, aussitôt que cette matière sera chassée entièrement du corps, elle ne pourra plus lui nuire, quelle que soit d'ailleurs la puissance de sa malignité, et le corps en sera ainsi désormais à l'abri pourvu qu'elle en soit totalement exclue.

Or, si à ce besoin si pressant il se joint une facilité évidente d'expulsion et d'élimination d'une pareille matière, il serait certes bien imprudent et bien coupable de la part du médecin de laisser plus long-temps séjourner dans le corps une matière aussi nuisible; et il est donc de son devoir de l'en expulser, sans perdre son temps à une simple correction ou modification de cette matière par une médicamentation qui, par sa lenteur, son peu d'efficacité, par son incertitude enfin, ne laisse plus après elle que déception et désespoir.

§ C. *Toute correction ou altération de cette matière est dangereuse.*

De là provient un double danger réel et assez grave, mais néanmoins plus ou moins funeste, selon que 1° la correction de cette matière nuisible ne s'effectue pas assez promptement, car alors on aura toujours à craindre, avec raison, qu'avant que cette médication corrective ait produit son effet, la matière morbifique n'étende sa maligne influence dans le reste de l'économie vivante; ou selon que 2° tous les essais tentés jusqu'alors demeurent infructueux, et que cette matière, persistant dans son action délétère et ainsi livrée à elle-même, continue d'exercer sa malignité, à tel point que la présence du médecin et son intervention avec ou sans le secours des remèdes devient désormais inutile et superflue.

Or, si l'on veut bien se donner la peine d'apprécier convenablement la chose, et qu'on en juge non d'après de frivoles allégations, mais d'après un usage circonspect et une observation franchement dépouillée de toute espèce de prévention, nous croyons que tout médecin sincère et éclairé dira, avec nous, qu'il n'y a rien sur la terre d'aussi rare que ces sortes d'agents thérapeutiques auxquels on a donné le nom d'*altérants*[1] (des matières morbifiques), auxquels

[1] *Voy.* T. VI, Sujet du 22e doute de Leibnitz.

on reconnaît la propriété de corriger d'une manière directe et naturelle ces dites matières. Mais, outre la frivole vanité d'une pareille médication, indigne tant du malade qui place en elle tout son espoir que du médecin qui consent à l'employer, l'on peut dire encore qu'elle est complètement oiseuse, extrêmement douteuse, pour ne pas dire inutile et fallacieuse; cependant, que dire d'une méthode curative qui expose le malade à un péril certain et presque inévitable, malgré les efforts et les labeurs du médecin en de pareilles occasions?

§ CI. *Les altérants sont des remèdes incertains, trompeurs et vains.*

Bien que le sujet spécial que je traite ici et les limites que je me suis imposées dans ce travail ne me permettent pas de donner un plus grand développement à ce sujet, je dois cependant déclarer (afin qu'on ne se plaise pas à croire que ce que j'ai dit touchant les vains éloges donnés à certains agents thérapeutiques et l'usage inefficace des *agents* ou *correctifs* simples et directs des *matières* morbides, soit de pure invention et par moi gratuitement supposé), je dois déclarer, dis-je, que cela est certainement et absolument vrai, j'en ai moi-même la certitude, aussi bien que ceux de mes dignes confrères qui, ennemis de vaines ostentations, ne s'occupent que de leur devoir, et comme le savent peut-être aussi quelques-uus de ces malheureux praticiens vulgaires qui, quoique tout dévoués aux vaines et trompeuses persuasions des promesses de ce genre, confirment néanmoins, par leurs plaintes continuelles, la vérité des faits que j'avance, sans y penser et même sans s'en douter; car ceux d'entre ces médecins qui sont encore à jeûn de succès, regardant comme une impiété tout soupçon à l'égard de la bonne foi de pareils panégyristes, sont forcés de s'imputer à eux-mêmes ou du moins à leur peu d'habileté, ou bien encore, si leurs prescriptions n'ont

pas été bien suivies, à leur propre malheur, leur désappointement et tout ce qui fait le sujet de leurs propos et de leurs plaintes); je soutiens, dis-je, et je déclare hautement et distinctement que les *médicaments,* si nombreux du reste, qu'on préconise et qu'on recommande ordinairement comme destinés à corriger d'une manière directe les matières morbides, sont pour la plupart inutiles et incapables de produire un pareil effet, et partant d'une nullité complète pour atteindre ce but; j'affirme que quelques-uns d'entre ces remèdes sont fallacieux et incertains, et presque sans influence; j'ajoute qu'il y en a un bien petit nombre qui agissent d'une manière certaine et sûre; ce nombre, je le répète, est, si l'on veut juger la chose en conscience, infiniment petit et limité; je dis, enfin, que beaucoup d'entre eux, au point de vue des effets réels qu'ils provoquent dans les maladies auxquelles on les applique, les produisent effectivement en agissant évidemment sur les organes *excréteurs,* plutôt qu'en vertu d'une efficacité réelle de leur matière ou de son énergie *spécifique* et habituelle.

§ CII. *Ce qui précède est confirmé par le rétablissement spontané d'un grand nombre de malades.*

Ce qui confirme et rend tout-à-fait manifeste la vérité de ce que j'avance et soutiens ci-dessus, ce sont les observations faites sur les malades qui, dans des affections de différent genre et d'une très-grave intensité, n'ayant fait usage d'aucun de ces médicaments ou d'autres semblables, ont pourtant recouvré pleinement la santé, et les exemples nombreux de ces autres malades qui ont également guéri par l'emploi d'autres médicaments tout-à-fait opposés aux *altérants.* Et, certes, ces guérisons se sont opérées avec autant d'avantage, d'une manière aussi durable et avec un succès au moins égal que si le malade avait été soumis à un traitement le mieux entendu, par ces remèdes prétendus *si héroïques.*

Mais il ne sera pas déplacé, je crois, qu'en cette occasion je dise un mot de ces guérisons spontanées d'une infinité de malades atteints de ces mêmes affections morbides, sans l'intervention du médecin et sans l'emploi d'aucune espèce de *médicamentation*. Or, je ne parle pas seulement du rétablissement pur et simple de la santé; mais ce que je tiens à faire ressortir ici, ce sont ces conditions qui viennent si providentiellement concourir à ce naturel rétablissement.

A l'aide de ces dites conditions naturelles, en effet, la guérison du malade se fait avec non moins d'avantage, non moins de sûreté et de constance dans les résultats, avec autant de succès enfin dans l'issue non moins prompte et solide, et dans un aussi parfait retour à la santé que jamais on puisse l'observer et l'obtenir par l'usage de ces sortes de *médications altérantes* [1].

§ CIII. *Il faut suivre la voie naturelle, quoique la précipitation parfois s'y rencontre.*

Une fois ces considérations et ces faits bien établis et bien avérés, qu'y a-t-il, je le demande, de plus beau et de plus convenable, même aux yeux des hommes d'une médiocre intelligence? Qu'y a-t-il de plus sage que de suivre la voie la plus naturelle et la plus battue, où la saine expérience, avec les mille moyens qu'elle nous offre, n'assure pas moins la certitude, qu'elle ne facilite et ne soutient l'espérance d'atteindre au but final? Écoutez plutôt Sénèque à ce sujet, et admirez la justesse de ces paroles: « *Hæc est sapientia ad naturam converti, et eò redire » undè excidimus.* — La vraie sagesse consiste à se con- » former aux lois de la nature, et d'y revenir toujours » quand on s'en est écarté. »

Néanmoins, dans l'état où se trouve aujourd'hui la *logique*

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. XXXVIII.

médicale avec ses nombreuses voies, il est même à craindre de heurter et de faire un faux pas dans cette même voie naturelle, pour si peu qu'on y mette de la *précipitation*. Or, j'ai entendu moi-même, de mes propres oreilles, à propos de cette admirable sentence de Sénèque, j'ai entendu des hommes oser en conclure : « Ainsi donc, le médecin ne » peut et ne doit faire autre chose que de se montrer oisif » spectateur, afin que, puisque la nature accomplit tout » spontanément, il ne se donne la peine de rien faire lui- » même. »

Voilà bien certainement une conclusion habilement formulée ; elle n'est pas cependant, malgré son astuce et son langage déguisé, assez subtile pour qu'on ne comprenne pas aisément qu'elle n'a été faite que dans le but de dissuader et d'écarter de la véritable voie ; mais elle est si frivole au fond et si peu décente, en faisant naître des soupçons et de la défiance dans l'esprit des personnes peu expérimentées, que ceux qui parlent, du reste, de ces choses d'une manière assez convenable, sont même assez étourdis pour finir par les comprendre dans le même sens qu'en ont parlé ces tristes raisonneurs, et qu'il ne leur fallait rien plus que de tels auxiliaires, je veux dire de telles paroles, pour revenir dans cette voie publique et vulgaire.

§ CIV. *Quand et dans quelles conditions le médecin doit-il être simple expectateur ?*

Cependant, quoi qu'il en soit, je suis tout disposé à leur faire une concession touchant cette voie d'*expectation*, pourvu néanmoins que cette simple concession leur suffise, car ils ne sont pas même d'accord entre eux. En effet, quand les uns *veulent*, les autres *ne veulent pas*, et aussitôt que ceux-ci *consentent*, les autres *ne veulent plus*.

C'est pourquoi, je fais l'aveu et je déclare hautement, qu'à l'exemple d'un grand nombre d'individus, du reste

réfléchis et prudents, moi-même aussi, qui que je sois et qui que je puisse être d'ailleurs, je conçois cette chose et je voudrais la faire comprendre, de manière que des *trois* conditions nécessaires pour le traitement des maladies ou le rétablissement complet de la santé, *deux* d'entre elles semblent dire d'elles-mêmes que *l'on doit laisser à la nature le soin de toute l'affaire morbide,* et que, dans ce cas, le médecin n'a rien de mieux à faire qu'à demeurer simple spectateur, ou mieux encore de *demeurer chez lui*[1]. Mes adversaires voient, en effet, par là, que je n'ai pas l'intention de rejeter toute leur assertion, et je me fais un plaisir d'en reconnaître certains points comme vrais et pleinement d'accord avec nos idées. Si donc, cette large concession une fois faite, ils veulent pousser la chose jusqu'au bout, qu'ils sachent bien que je suis l'auteur de cette assertion, savoir: *que la plupart du temps* (deux fois sur trois) *le médecin n'a rien à faire et ne fait réellement rien du tout.* J'en assume donc sur moi toute responsabilité: il ne tiendra qu'à eux de l'essayer; j'y consens.

§ CV. *Les maladies à traiter présentent trois conditions.*

Or, voici quelles sont ces *trois* conditions.

La première, c'est lorsque la nature concourt, par son acte efficace, dans la curation des maladies, et qu'elle intervient d'une manière satisfaisante; lorsqu'elle fait, dis-je, assez régulièrement et convenablement ce qu'il est urgent qu'elle fasse.

La seconde, c'est quand la méthode médicatrice de la nature, dans quelque sens qu'on la prenne, soit dans son action ordinaire, soit du moins dans son action particulière

[1] Stahl explique nettement ici et sans ambages sa méthode expectante, si opposée à celles de ces personnes dont il cite le langage étrange, et qui semblent être l'écho de la doctrine de G. Harvée. Du reste, l'auteur développe sa pensée dans les §§ 105, 106, 107, 108, 109, etc. (*Voy.* T. VII, *Ars sanandi.*)

à l'égard des hommes les plus robustes (*medicinische, entrepreneurs*, *maghalfe, und ritter von der ronder fafel*), est tout-à-fait contraire et opposée à ces maladies.

La troisième, enfin, c'est quand chez quelques individus l'énergie de la nature elle-même n'est pas convenablement et suffisamment constante à elle-même, que la matière morbide exige réellement, ou, du moins, qu'elle admette un secours étranger.

Dans les *deux* premières conditions, non-seulement il est utile que le médecin demeure simplement spectateur de ce qui se passe; mais il faut et il est absolument nécessaire, dans le second cas surtout, qu'il n'intervienne jamais en aucune manière.

§ CVI. *La première condition s'explique par le fait des varioles et des fièvres.*

Pour ce qui est d'abord de la *première* de ces conditions, nous dirons, afin de ne pas déroger à notre manière habituelle de parler, que de même qu'il ressort nettement de la propre évidence du fait, que ce serait tout-à-fait irraisonnable de vouloir intervenir d'une manière quelconque dans les actes spontanés de la nature, attendu que cette intervention serait, par le fait même de cette spontanéité, superflue et inutile, et que ce dont on peut se passer est sans valeur aucune; de même aussi, le fait dont il est ici question trouve une démonstration pratique dans l'exemple des *varioles ;* exemple dont les praticiens intelligents savent, de nos jours, faire un bon usage et tirer des conséquences avantageuses.

Un certain nombre de médecins reconnaissent, en effet, et déclarent que, dans les varioles qui se manifestent et se développent spontanément et d'une manière régulière, toute médication artificielle et directe, bien loin d'être nécessaire ou même utile, est le plus souvent et réellement périlleuse.

C'est là ce que Sydenham a été le premier à contrôler et à enseigner, avec l'esprit judicieux qui le caractérise.

Ce qui vient encore corroborer la preuve des nombreux avantages de ce principe dans beaucoup d'affections morbides, pour la plupart très-nuisibles, ce sont les différentes espèces de *fièvres,* et principalement les fièvres *malignes*. Dans quelques-unes de ces affections, l'on voit, en effet, survenir un soulagement manifeste et très-avantageux : tantôt par un *vomissement* subit et spontané, tantôt par une salutaire *transpiration* abondante et opportune.

Que si, cependant, alors que la nature a recours à de tels moyens et surtout au vomissement, et que même, à certains moments où elle montre et manifeste tout l'appareil de ses efforts pour arriver à ce résultat ; que si, dis-je, dans ce même instant, le médecin s'avisait de provoquer le vomissement à l'aide d'un médicament qui produit de pareils effets sur l'homme dans un état hygide et tranquille, ce serait là, bien certainement, une conduite on ne peut plus *étrange* et *coupable;* car, outre qu'elle serait tout opposée à la marche et à l'intention de la nature, elle pourrait encore exposer le patient aux dangers les plus graves et les plus funestes.

§ CVII. *Deuxième condition.*

A propos de la *seconde* condition énoncée ci-dessus, tout homme doué de bon sens et de raison est certainement bien persuadé qu'il vaut mieux ne rien faire que mal faire ou mal agir, et cependant ceux qui agissent mal sont bien loin de faire un tel aveu. Mais, comme je l'ai déjà dit plus haut, c'est en vérité, ainsi que le dit Héraclite lui-même, de cette manière que toutes les choses se sont faites dans le but d'élever des difficultés et par esprit d'opposition ; de telle façon que ces sortes de gens s'appliquent à être en perpétuelle contradiction avec les autres hommes, à tel point qu'ils ne veulent absolument que ce que les autres ne

veulent pas, et qu'ils ne veulent jamais ce que veulent et pensent les autres.

Ce sont, en effet, ces mêmes hommes qui, étant bien aises de ne jamais paraître oisifs en cette matière, se refusent à reconnaître ces conditions, et qui, — comme le dit Bécher en parlant des astrologues, — proclament l'emploi des médicaments comme chose nécessaire et indispensable, afin de se faire valoir comme indispensables eux-mêmes. Et cependant ils ne voudraient pas que, de leur vivant, ces diverses méthodes, ces moyens artificiels, ces formules spécieuses de médicaments, ces interprétations, enfin, erronées et coupables, leur fussent imputés comme leur appartenant en propre.

Certes, je consens de tout mon cœur et je prétends même que ces personnes demeurent les paisibles possesseurs de leurs propres inventions et méthodes; mais je ne saurais trop sérieusement recommander à ceux qui sont encore dociles et qui prêtent une oreille favorable à nos sages avis, de s'appesantir sur ces faits et de s'appliquer à leur étude, leur promettant par avance les plus douces consolations et les plus grands avantages.

§ CVIII. *Troisième condition.*

Nous pourrions, sans doute, continuer notre division et parler ici de ce qui a trait à cette *troisième* condition, qui comprend le traitement des maladies, et c'eût été même assez convenable ; mais nous nous sommes hâté de passer, des faits douteux, à des faits plus constants et plus clairs, et nous avons fait dès-lors mention, d'une manière plus spéciale, de cette *méthode vitale* spontanée qui réagit contre les constitutions anormales, et qui, en les combattant, finit par les vaincre et provoquer une heureuse issue, une fin salutaire ; il convenait de parler de cette méthode au point de vue médical, avant de continuer notre

étude du traitement des maladies. Maintenant, nous allons reprendre le fil de notre discours et continuer le développement de notre thèse là où nous l'avons laissée, nous promettant de la mener à bonne fin, et nous réservant plus tard de faire ailleurs, d'une manière spéciale, l'exposé de notre méthode thérapeutique.

§ CIX. *La constitution corruptible du corps ne doit ni ne peut être changée.*

J'ai déjà exposé plus haut que la considération toute matérielle du corps et de sa mixtion ne présente aucune espèce d'avantage au médecin; je soutiens présentement ici, et *à priori,* ce que j'ai dit naguère, savoir : que la constitution matérielle du corps, telle qu'elle est en réalité selon sa nature, c'est-à-dire éminemment *corruptible,* ne doit pas cependant subir de changement; mais je soutiens encore, *à posteriori,* que cette même constitution, pas plus qu'une autre constitution corporelle quelconque, ne peut point être facilement changée avec un avantage réel, attendu qu'il n'existe pas réellement de vrais altérants (sinon supposés et faux) capables d'opérer de pareils changements dans le corps, et que, dans la plupart des cas de ce genre, les moments précis de l'activité de ces sortes de matières étrangères et adventices ne peuvent suivre une semblable méthode.

C'est pourquoi, quand bien même tout ce qu'on dit deces substances, en tant que réellement existantes, serait vrai en soi et en tout digne de la science physique, cependant, comme ces matières n'apportent au médecin aucune lumière pour l'aider à faire la découverte de quelque puissant moyen direct, elles lui sont d'une bien mince utilité.

§ CX. *La considération matérielle du corps et de sa mixtion n'a qu'un usage physique et non pathologique.*

Quoique, en effet, ces diverses considérations paraissent

avoir quelque usage en *pathologie*, si l'on prétend néanmoins leur attribuer un véritable avantage au point de vue *médico-thérapeutique*, cette assertion est absolument fausse.

Car, de même qu'il ne convient nullement de confondre l'étiologie *physique* avec la pathologie *médicale*, pareillement aussi, comme cette constitution matérielle du corps vivant nous montre plus directement son étiologie physique, c'est-à-dire comme elle insiste et qu'elle s'arrête purement et simplement plutôt sur la simple raison d'être du fait, qu'elle ne nous découvre les véritables rapports sur lesquels il nous serait donné de nous appuyer pour nous opposer au mal et pour mettre en pratique une raison directe de guérison, il reste donc invariablement vrai que toute considération matérielle de la constitution du corps humain est presque absolument *étrangère* à l'usage direct de l'art médical.

Or, ces paroles ne s'adressent certainement pas à ces cas où il existe réellement dans le corps quelque chose qui, en tant que objet matériel, puisse, *à priori*, simplement et directement, être expulsé de l'économie par les moyens artificiels qui sont en notre pouvoir, pas plus qu'il ne peut également, *à posteriori*, être traité d'une manière simple et directe; non, mais je fais uniquement allusion ici à cet état de putridité dans lequel se trouve une partie quelconque du corps tombée en corruption, et je comprends, je reconnais et je sais, — *à posteriori*, — qu'une fois ainsi corrompue, cette même partie ne peut désormais plus, ni spontanément ni artificiellement, être reconstituée dans son état matériel; d'où je conclus qu'il n'y a plus rien de possible, en ce cas, que l'extirpation de la partie lésée.

§ CXI. *La véritable raison instrumentale de la vie, ou sa constitution propre, consiste dans l'efficacité des mouvements.*

Laissant donc de côté toutes ces vaines considérations, incapables de fournir au médecin le moindre sujet de con-

solation et d'espérance, je passe à un autre genre d'étude, je veux dire à l'appréciation de la *véritable raison instrumentale et manière d'être de la vie.* J'ai déjà dit plus haut, à cet égard, que cette raison instrumentale n'est autre chose que l'efficacité des mouvements ; je dis des *mouvements,* non que le mouvement en lui-même soit tantôt une chose et tantôt une autre, selon le lieu, attendu que le mouvement ne saurait être partout qu'une seule et même chose, mais bien parce que les quelques rapports de différence qu'il affecte dans son allure proviennent de l'ordre de ses progrès successifs et de ses propres effets, à l'égard de la diversité des matières, des lieux, des organes corporels, et enfin du temps lui-même.

Ainsi donc, en poussant toute la masse du sang avec quelques autres fluides qui lui sont mêlés et d'autres qui lui sont étrangers, le mouvement concourt certainement comme simple instrument à la conservation et à l'énergie vitale, seulement d'une manière générale et éloignée.

Mais lorsque le mouvement pousse le sang et le dirige d'une manière plus spéciale vers et à travers des organes particuliers, à travers les organes sécréteurs surtout, et contribue ainsi par cet acte à séparer de la masse sanguine tout ce qui peut être étranger à sa crase naturelle, il accomplit et il entretient par là même la *pérennité* de sa *pureté,* et devient enfin un vrai moyen de la conservation de cette liqueur si précieuse à la vie.

Or, comme ces matières, qui sont ainsi séparées du sang et expulsées du corps, sont déjà, jusqu'à un certain point, corrompues et corruptrices, elles ne pourraient être retenues plus long-temps dans telle ou telle partie du corps sans y causer des ravages, puisque, en effet, ce n'est pas seulement le sang qui se trouve exposé à la corruption, mais absolument toute l'économie corporelle, tout l'agrégat matériel, dis-je, dans ses parties même les plus solides,

tout aussi bien que dans les plus tendres et les plus délicates. Aussi ne suffit-il pas que ces matières hétérogènes soient, par voie d'excrétion, éliminées simplement de la masse sanguine; mais il est indispensable qu'elles soient chassées du plus profond des parties solides, et partant expulsées de toute l'étendue des organes corporels. Car si les choses ne se passaient pas exactement ainsi, les parties solides seraient bientôt envahies par cette puissante énergie corruptrice; et c'est alors que le sang, forcé de traverser ces parties peu à peu corrompues et détruites, y subirait une stase mortelle et une corruption inévitable.

§ CXII. *Ce qu'il importe au médecin de connaître.*

Puisque ces faits renferment en soi et présupposent certains genres de matières corruptibles, ainsi qu'une certaine disposition particulière de toute la masse du sang et de sa circulation, ils devraient certes contribuer à instruire suffisamment l'esprit humain, quoiqu'il soit aussi peu capable *à priori* de s'élever aux notions exactes des rapports que ces faits ont entre eux, qu'il l'est *à posteriori* de saisir les enchaînements et les conséquences de leur durée successive et de leurs effets. Car, bien que je n'ignore pas que la connaissance *à priori* de la nécessité de ces faits exige une certaine justesse d'esprit, aussi bien que la connaissance *à posteriori* de la véritable analogie qui existe entre cette nécessité et ses résultats et effets successifs, cependant je ne pense pas qu'on puisse jamais reprocher à qui que ce soit de ne pas vouloir reconnaître les choses les plus visibles et les plus palpables; principalement lorsque, à un point de vue moral, l'on saurait fort bien devoir *fâcher* quiconque à qui l'on oserait en imputer l'ignorance réelle.

§ CXIII. *La conservation du corps ne dépend pas de la seule circulation du sang.*

Pour jeter sur ces phénomènes la plus vive clarté, et

pour prouver que toutes ces choses se passent effectivement ainsi, il faut en faire en soi et *à priori* une application directe à cette opinion, qui prétend faire consister tout l'appareil vital (d'une manière absolue et directe) dans la simple *circulation du sang*. Mais qui oserait soutenir ou simplement avancer que la matière stercorale qui se trouve dans les intestins soit du sang, ou du moins provienne du sang, et qu'elle ait participé à sa circulation? Et qui serait assez téméraire, enfin, pour soutenir que le trajet que font ces matières fécales dans toute l'étendue de l'intestin soit une espèce de circulation du sang, ou bien en soit une partie, ou bien encore en dépende d'une manière quelconque? De pareilles gens, en effet, s'il s'en trouvait, pourraient-ils jamais penser qu'il n'est pas d'absolue nécessité que ces excréments soient rejetés au-dehors, et cependant dans quel but doivent-ils être excrétés [1]?

Ainsi, l'urine, qu'a-t-elle désormais de commun avec la circulation du sang, une fois qu'elle en a été séparée et qu'elle a été déposée dans la vessie? Or, je le demande, toutes ces matières impures, et chacune d'elles en particulier, ne doivent-elles pas être soumises, *à priori,* à une éjection nécessaire, et cela non-seulement parce qu'elles sont elles-mêmes sous l'imminence certaine de leur propre et rapide corruption, mais encore parce que les parties organiques qui contiennent ces matières, et le sang qui arrose et vivifie ces mêmes parties, sont aussi exposés aux effets de cette imminente corruption?

Il est donc entièrement faux de dire que la véritable nécessité de la conservation du corps dépend purement et simplement du mouvement naturel et de la circulation du sang. Cette conservation, en effet, est, *à priori,* aussi absolument nécessaire non-seulement, sous un point de vue général, aux fluides et aux solides du corps humain, mais

[1] *Voy.* T. VI, Sujet du 23e doute de Leibnitz, 1er point.

encore, sous un point de vue tout spécial, aux parties solides; attendu qu'elles ne pourraient jamais être atteintes de corruption, sans que le sang lui-même fût sous le coup d'une corruption immédiate et directe.

§ CXIV. *Réfutation de l'excitation des matières excrémentitielles.*

C'est pourquoi, afin de ramener à une certaine règle plus simple toutes ces manières confuses et erronées d'observer et de raisonner, il convient d'abord que je dise un mot de cette malencontreuse *stimulation,* sous l'influence de laquelle on prétend et on se persuade que tous ces phénomènes peuvent avoir une plausible explication ; attendu que l'on soutient que ces matières excrémentitielles surexcitent et stimulent les organes intestinaux, de manière que ceux-ci se contractent et finissent par expulser ces matières stimulantes qu'ils contiennent. Mais, quoique je ne sache que trop bien que ceux qui s'appliquent à donner une pareille explication de ces phénomènes, professent une sorte d'éloignement, je dirai même de l'aversion, non-seulement pour ces mots : *relations causales,* mais même pour la simple connaissance historique de ces relations causales elles-mêmes, j'ose cependant espérer qu'ils ne pousseront pas leur rigueur et leur entêtement jusqu'à refuser de vouloir bien considérer dans leur esprit l'état de la question, et d'examiner laquelle de ces deux choses il est plus raisonnable d'accorder, savoir : si la vessie a été construite comme un organe devant être stimulé par la présence de l'urine ou bien si elle a été faite pour être le réservoir de l'urine, une fois sécrétée et séparée du sang, et pour la rejeter enfin au-dehors. Certes, il est bien évident que, pour ce qui regarde la stimulation de la vessie par l'urine, elle est complètement nulle; attendu que ce n'est point par la contraction de cet organe, mais bien seulement par le fait de la

contraction du *sphincter vésical*, qu'a lieu l'éjection de ce liquide.

Or, qui pourrait jamais oser entreprendre de prouver que l'action du sphincter de la vessie n'est simplement due qu'à une stimulation de l'urine?

§ CXV. *La sécrétion ne suffit pas à la conservation du corps.*

Laissant de côté des questions oiseuses et perplexes, je reviens à mon sujet, et je dis que la *sécrétion* ne peut pas suffire non plus au grand phénomène de la *conservation* nécessaire et universelle du *corps*, et pour le mettre à l'abri de toute cause destructive et corruptrice.

Car, quoique le sang, en tant que conservé par l'acte même de la sécrétion des substances qui lui sont étrangères, doive être considéré comme jouissant de sa parfaite intégrité, cependant je dois dire aussi que cette conservation ne saurait être de longue durée, puisque, si les substances désormais inutiles à l'économie et mises de côté par l'acte sécréteur étaient ramassées et rassemblées trop abondamment, elles pourraient provoquer la corruption des parties solides, et tout le monde sait à quel dépérissement et à quel danger serait exposée, dès-lors, la masse sanguine elle-même.

§ CXVI. *Raison physique de la circulation du sang.*

Pour ce qui concerne le sang lui-même et son mouvement circulatoire, je conseillerai simplement et directement de bien examiner quelle est la raison physique (oui, *la raison*) qui paraît la plus vraisemblable au point de vue du mouvement circulatoire, c'est-à-dire de l'incessante circulation du sang, savoir : Est-il plus probable que ce mouvement ait lieu en dehors de toute loi d'ordre, d'une utilité ou d'une nécessité physique réelle, et qu'il n'ait lieu ainsi que pour avoir simplement lieu? ou bien : Est-il plus vraisemblable et manifeste que, si les choses ne se passaient pas réellement ainsi, le sang lui-même n'aurait point de durée? En effet,

cette opinion qui enseigne que la vie consiste immédiatement dans la circulation du sang, implique et présente cette condition que le sang n'existe que pour être mis perpétuellement en mouvement; quoique, selon une plus juste considération et dans un sens plus correct, c'est évidemment le contraire qu'il faut dire, savoir: que le mouvement circulatoire n'a été imprimé au sang qu'afin qu'il puisse exister long-temps et jouir d'une durée perpétuelle; bien que, dans le fait, l'acte circulatoire du sang ne soit point un acte isolé et n'existe pas seul, car il est, par un effet ultérieur et naturel, accompagné d'un acte sécréteur et excréteur permanent et perpétuel aussi.

§ CXVII. *Avantages que le médecin peut retirer des rapports organiques des actes vitaux.*

Mais en voilà bien assez sur des considérations de ce genre. J'arrive, enfin, à l'appréciation du phénomène considéré sous son véritable point de vue touchant le présent traité, et je vais, dès à présent, comme en son lieu convenable, chercher ici quel est l'avantage réel qui peut revenir à l'art médical de l'étude des rapports des actes vitaux organiques. J'ai dit, bien souvent, et tout homme raisonnable doit certainement savoir, que l'on ne doit compter au nombre des connaissances médicales que les choses qui ont un rapport réel avec l'art de guérir, et que leur avantage est d'autant plus direct que leur rapport est plus immédiat et plus vrai. Si donc l'on considère, sous un point de vue plus éloigné, cet acte conservateur organique qu'on appelle *la circulation du sang,* et si l'on examine sérieusement ce que peut le médecin sur cette circulation ou, par elle, sur tout le reste du corps, tout ce qu'on pourra découvrir à cet égard se bornera à savoir que le médecin ne possède réellement aucune puissance d'agir directement sur la circulation, c'est-à-dire sur l'impulsion et les mouvements progressifs et suc-

cessifs du sang (à tel point qu'il puisse exercer réellement sur lui son influence et administrer tout l'acte circulatoire avec ordre, modération, facilité et une proportion en tout régulière et efficace), bien loin qu'il lui soit donné la faculté de diriger et d'administrer convenablement ces actes, de diverses manières et selon l'exigence du moment.

Mais nous touchons ici à cette profonde erreur et à ces fausses théories s'arrogeant le pouvoir d'opérer, soit ces actives *altérations* de la matière, soit ce prompt et facile *rétablissement* des forces, pouvant non-seulement arrêter, tempérer ou susciter toutes les anomalies des agents moteurs, quelles qu'on les suppose, mais étant encore capable (ce qui constitue proprement ici le fond même de la question) de *rétablir* dans un *état normal* toutes ces dites anomalies; de les rétablir, dis-je, dans un ordre tel, que, d'une part, il soit en parfaite harmonie, d'une manière générale, avec la succession naturelle des mouvements ordinaires qui ont l'habitude de s'accomplir dans l'économie corporelle, et que, d'autre part, cet ordre convienne et satisfasse à toutes les proportions insolites quelconques des matières nuisibles adventices, quelle que soit d'ailleurs leur active énergie.

Contrairement à ces faits, le médecin exerce une véritable *puissance* sur les actes *sécréteurs* et *excréteurs,* sur ces derniers surtout. Quel est l'homme, en effet, qui ignore ou qui oserait nier que l'art puisse, à son gré, provoquer principalement les diverses excrétions, les augmenter, les diminuer, les arrêter enfin; et qui ne sait aussi que le médecin, à l'aide des moyens artificiels qu'il possède, peut aisément obtenir de pareils résultats au moment qu'il veut et par les organes de son choix, toujours d'une manière généralement convenable et efficace?

§ CXVIII. *Comment le médecin peut-il venir en aide au corps?*

Tels sont les organes (ceux de la sécrétion et de l'excré-

tion) par lesquels le médecin peut, comme en dernier ressort, agir d'une maninière toute spéciale sur l'organisme et sur toute l'économie vitale elle-même; tels sont les instruments à l'aide desquels il lui est uniquement et véritablement permis, en vertu de la puissance qui lui a été accordée, de porter de mille manières un prompt secours au corps contre les différents périls qui viennent sans cesse l'assiéger.

Le médecin, en effet, peut de bien des façons, par une efficace intervention, porter aide et secours à la conservation du corps, surtout au moyen d'une abondante évacuation, et par l'expulsion pleine et entière, du corps, des matières qui lui sont absolument étrangères et nuisibles. Il le peut, certes, d'une manière immédiate, soit en excitant directement et simplement ces sortes de mouvements excréteurs, soit même en en suspendant l'action, soit encore en disposant favorablement les voies quand l'excrétion est plus difficile et d'un succès incertain, soit enfin en préparant simplement et directement, à l'aide d'une énergie très-obscure en elle-même et difficile à obtenir, cette matière hétérogène dite *peccante,* en l'adaptant ainsi et la soumettant enfin au mode particulier d'excrétion qui convient à sa nature propre[1].

§ CXIX. *Les sécrétions et les excrétions sont utiles à l'économie animale.*

C'est donc avec raison que je dis que l'on peut retirer un très-grand avantage de l'observation et de la connaissance de cette efficacité que possèdent et que manifestent, sans le secours de l'art, les sécrétions et les excrétions qui s'exécutent spontanément dans l'économie animale, pour maintenir la conservation vitale, non-seulement en temps ordinaire et régulier, quand le corps jouit de son intégrité, mais encore,

[1] *Voy.* T. VI, Sujet du 24e doute de Leibnitz (2e point).

en dehors de ce temps, lorsqu'il arrive que des matières insolites et dangereuses sont introduites dans le corps, jouissant d'ailleurs d'une entière santé.

En effet, l'on voit des individus, chez lesquels il existe une énergie et une constance régulières dans le type et l'exercice des actions vitales ordinaires, capables de tout faire spontanément ; tandis que chez d'autres, au contraire, une pareille énergie naturelle fait complètement défaut, et à l'égard desquels on est obligé d'avoir recours à des moyens artificiels assez puissants pour la provoquer d'une manière convenable.

§ CXX. *Le médecin n'a, par lui-même, aucune puissance sur l'exécution des fonctions vitales; l'énergie des individus doit y concourir.*

D'après ces paroles, il est évident que, chez ces derniers, bien qu'il y ait un manque d'énergie suffisante, elle existe néanmoins en puissance, et qu'on peut la provoquer et la faire se manifester. Car non-seulement, en premier lieu, le médecin peut très-bien arriver à de tels résultats, c'est-à-dire produire un effet sécréteur réel, et le poursuivre avec ordre, selon un type naturel; mais encore, en second lieu, il est absolument indispensable, en pareil cas, pour que ces phénomènes vitaux (de sécrétion et d'excrétion) s'accomplissent, que cette puissance individuelle vienne, par son énergie propre, concourir à l'acte; attendu que le médecin ne pourrait par lui-même rien opérer dans le corps, je veux dire des phénomènes qu'il se propose d'y provoquer utilement, savoir : des *mouvements* tant *éloignés* que *prochains,* mais capables d'effectuer l'*éjection* des matières étrangères au corps, et qu'il ne doit uniquement attendre de pareils effets, en général, que du sujet lui-même sur lequel il exerce sa puissance artificielle; de sorte que le rôle de ministre de la nature ne consiste pas tant à produire ces mêmes mouvements, qu'à en modifier simplement la

marche. Car, enfin, en troisième lieu, dans la plupart des constitutions non naturelles, le médecin ne peut trouver une méthode plus facile, surtout plus sûre et plus certaine, que celle qu'emploie la nature chez les individus de cette catégorie, et à l'aide de laquelle, même sans aucun secours étranger, la force médicatrice interne, par un acte propre et spontané, par une sorte d'énergie qui lui est toute particulière, débarrasse le corps de ces mêmes espèces d'épreuves périlleuses et graves.

§ CXXI. *Cette énergie est propre au corps humain.*

Mais je ne dois jamais oublier de faire remarquer, et j'insiste sur ce point, que cette énergie dont je parle ici doit être réellement comprise comme appartenant en propre au corps vivant, et que, en tant qu'étant parfaitement réglée dans sa marche, elle ne peut être soumise à de certaines variations, que tout autant que celles-ci ont pour but une modification d'un mode particulier ou d'une mesure spéciale, soit en vue d'une légère augmentation dans son intensité, soit dans le but d'une direction particulière vers un certain lieu ou organe, soit enfin d'après un certain type ou ordre déterminé. Ce phénomène a assez fréquemment lieu d'ailleurs, ainsi qu'on peut le comprendre aisément, chez les personnes douées de vivacité de caractère et d'une activité vitale plus constante. Telle est donc, en réalité, cette théorie, cette connaissance, cette science, en un mot, qui seule est utile, je dirai même seule nécessaire au médecin et la seule qu'il doive posséder à fond, au point de vue de l'économie vitale; car c'est cette énergie qui, seule, non-seulement est utile et même nécessaire à ses intentions, et favorise ses moyens de recherches et d'inventions, mais encore qui se présente et se comporte presque toujours uniquement ainsi, d'après la disposition générale et médiate de l'économie vitale. En effet, d'après tout ce

que j'ai déjà surabondamment démontré, toutes les autres circonstances sont réellement étrangères tant au pouvoir qu'à l'usage du médecin.

§ CXXII. *Quel rôle doit-on attribuer à l'âme dans l'administration des actions vitales?*

Mais quoique, par ces motifs, on puisse voir assez évidemment combien il est important, pour l'art médical, d'avoir une connaissance certaine de la diversité du corps humain, considéré non-seulement à son point de vue matériel, mais encore et contrairement en tant que vivant, et bien que je puisse paraître avoir atteint le but que je m'étais proposé; cependant, puisqu'il existe une foule d'individus qui sont dans l'impossibilité de s'armer eux-mêmes d'assez de courage pour attaquer les doutes qui se présentent publiquement et solennellement devant leurs yeux, et qu'ils ne sont pas capables de les combattre victorieusement, sans le secours d'autrui; je pense qu'il est indispensable, avant de terminer ce travail, d'ajouter quelques mots touchant cette question équivoque, que la routine et la chicane ont mise tant et tant de fois en avant, savoir : *Quel est le rôle qu'on doit attribuer et imputer à l'*AME HUMAINE *dans l'administration des actions vitales*[1] ?

C'est ainsi, en effet, que doit se formuler le véritable sens de la question qui, dans la perplexité du doute, est assez ordinairement enveloppée d'une obscurité et d'une confusion réelles.

On s'est bien gardé, certes, de refuser aux *âmes* des *brutes* la puissance de diriger les *actions vitales,* selon que l'exige la constitution matérielle de leurs corps, attendu que, dans l'âme des bêtes, il n'existe pas cette raison qu'on allègue, comme étant un empêchement, pour l'*âme humaine,* dans la direction des actes vitaux : c'est ainsi que l'on dit

[1] *Voy.* T. VI, Sujet du 25e doute de Leibnitz.

que, en tant que *immatérielle, l'âme raisonnable ne peut plus agir sur les choses purement matérielles,* que la *matière* elle-même ne *peut agir sur elle* et l'*impressionner*[1].

§ CXXIII. *Le corps a été fait pour l'âme; elle est en lui, elle agit par lui et sur lui.*

Je ne pense pas cependant qu'il soit nécessaire d'insister longuement ici sur ces considérations, que j'ai déjà suffisamment développées, soit dans mon précédent traité sur la différence du *mécanisme* et de l'*organisme,* soit aussi dans bien d'autres endroits de mes œuvres, et qui consistent en ce que le corps humain doit naturellement et nécessairement *exister* pour l'*âme humaine* ou *raisonnable,* et absolument non pour aucune autre chose. Le corps, par sa propre constitution tout organique, ne saurait avoir la moindre utilité réelle pour aucune autre substance que pour l'*âme,* par ces motifs que non-seulement cette âme raisonnable se trouve intimement *liée* à ce corps, mais qu'encore elle *agit par le moyen* de ce corps à l'aide de la *sensibilité,* et qu'elle agit même *sur* lui en produisant en lui des mouvements locaux. Je pourrais ici montrer le ridicule de ces gens qui parfois condamnent inconsidérément les *abstractions métaphysiques,* mais qui, en cette circonstance, invoquent et imaginent un quelque chose qui n'est ni *physique* ou *matériel* (étant, d'après leur propre aveu, le fait propre de *l'âme raisonnable*), ni *métaphysique,* mais agisssant d'une manière très-efficace dans les mouvements corporels, locaux et physiques (comme ils le prétendent grossièrement), c'est-à-dire ayant une influence sur l'acte de direction lui-même : or, d'après ces mêmes individus, ce quelque chose de

[1] Mais comment peut-on comprendre avee cette doctrine, même la perception par le sens, l'action directe de la volonté sur les organes qui lui sont soumis? (*Voy.* Tome VIII, *Questions transcendentales sur le principe de vie.*)

non physique et de *non métaphysique* serait substantiellement différent et séparé de l'*acte de mouvement*.

§ CXXIV. *L'âme agit sur le corps au moyen des affections de l'esprit. — Elle peut mouvoir le corps, et s'afflige des lésions qu'il reçoit. — Considérations sur les éphélides congéniales.*

Mes assertions acquièrent une évidence incontestable, à l'aide de ces exemples si dignes de l'attention du physicien et du médecin. Ils prouvent, en effet, que l'AME peut agir sur le *corps* d'une manière prompte, efficace et énergique (et cela à tout instant), sous l'influence des *affections de l'*ESPRIT [1].

Il en est réellement ainsi, parce que, avant tout, l'*âme* se montre naturellement, *à priori*, comme une *puissance capable de mouvoir le corps*, attendu que le mouvement, en tant que chose incorporelle, présuppose une cause de même nature que lui, c'est-à-dire *incorporelle*. L'on voit aussi, du reste, à la suite des violentes épreuves qui assiègent le corps, et surtout après les lésions qu'il subit, l'âme raisonnable se livrer à divers sentiments de tristesse, d'inquiétude et de crainte. Ce qui peut clore surtout et faire cesser toute contestation à ce sujet, c'est ce qui se passe chez le fœtus à l'occasion d'une IDÉE passagère et qui lui est tout-à-fait ÉTRANGÈRE, idée perçue par une autre âme (celle de la mère livrée à tout le vague d'une imagination erronée et de fausses appréciations) exerçant une influence réelle sur la formation d'un autre corps, c'est-à-dire sur l'acte de la formation du fœtus lui-même : or, cette *idée* n'est pas l'agent direct et immédiat, elle n'est pas la direction elle-même, mais elle est une idée communiquée et capable d'établir une telle ou telle direction, ou plutôt, à l'aide d'une telle direction, pouvant opérer la motion par laquelle la structure du corps est accomplie et exécutée de point en

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. XXXIX.

point, ainsi que cela se manifeste bien souvent dans les *envies maternelles* ou *éphélides congéniales* [1].

Dans ces phénomènes, ce qu'il y a de plus étonnant et de plus digne de la considération des savants, ce n'est pas tant cette construction insolite que la destruction, dans sa plus grande partie, de la structure déjà existante, et une nouvelle coordination prenant la place de l'ancienne.

Il n'est donc pas étonnant que ce dernier fait, comme tous ceux qui précèdent, ainsi que les profondes et légitimes réflexions qu'ils suggèrent, soient, pour des esprits peu intelligents, de véritables écueils en ces matières, et les laissent dans une position désespérante à cet égard.

§ CXXV. *Jusqu'à quel point peut-on imputer à l'âme ces actions, et comment peut-elle être troublée?*

Mais j'arrête là ces sortes de considérations et me borne à l'examen de cette question, savoir : *Jusqu'à quel point, comment* et *sous quel point de vue* est-il permis et possible d'imputer ou d'assigner à l'*âme* ces différentes actions? *Comment* peut-il se faire que dans ces mêmes actions et par ces actions l'âme elle-même puisse être *dérangée* et *détournée* de sa direction, et que, même à cause de certains modes d'intervention, elle soit *éloignée* assez souvent de

[1] Je pourrais ici citer une masse de cas tirés des auteurs, pour prouver l'énergie des affections de la mère sur la formation de son fœtus; mais il me suffira de citer deux cas que je prends dans ma propre pratique médicale :

1° Une jeune dame, enceinte de deux mois, alla visiter une de ses amies, récemment accouchée d'un enfant atteint d'oblitération de l'*anus*, et qui mourut quelques jours après. Le récit de ce malheur fit une telle impression sur son esprit, que, pendant toute sa grossesse, son unique chagrin était la crainte de faire un enfant qui eût le même vice de conformation que celui de son amie. Ses craintes, hélas! ne furent que trop réelles, car elle mit au monde une petite fille chez laquelle on put constater une imperforation de l'*anus*.

2° J'ai accouché, en 1849, une jeune dame qui enfanta d'un petit garçon qui avait deux mains en tout semblables à deux pattes de singe. Cette dame avait eu continuellement devant ses yeux, pendant sa grossesse, un petit singe appartenant à son voisin.

toute intention, à l'égard de pareilles actions variées? Et lorsque, enfin, les choses se passent réellement ainsi, quelle est l'explication qu'on peut en donner?

§ CXXVI. *Hypothèse contraire.*

Ne voulant pas trop long-temps m'appesantir sur les propositions énoncées dans *ma thèse* ci-dessus, je saisis l'occasion qui m'est fournie, pour dire un mot en passant sur cette hypothèse particulière, qui prétend que ceux qui attribuent les phénomènes vitaux à l'âme, ne le font qu'au point de vue et suivant la condition d'un *lien immédiat,* c'est-à-dire d'une action qui ne s'appuie sur aucun moyen instrumental. Mais quoique ceux qui confondent ainsi les choses, ne s'expriment pas en ces termes (car, ou ils en ignorent le sens, ou bien ils ne savent pas appliquer aux choses la force de ces termes, ou celle des autres termes qui expriment, selon l'usage vulgaire, l'ordre des causes, sans les confondre avec leurs effets, ὕστερον πρότερον), cependant ils ont d'autres mots pour exprimer leur pensée, puisqu'ils disent : « Si » l'âme est elle-même supposée être l'auteur des mouvements » vitaux; si ces mouvements sont sujets eux-mêmes à quelque » anomalie, et que le médecin prenne le parti de les régu- » lariser, ou, comme on dit vulgairement, qu'il entreprenne » de les guérir, il faut entendre par ces mots que le médecin » est censé vouloir *guérir l'âme.* »

Or, comme il n'est pas possible qu'une pareille hypothèse trouve jamais son application, je pense que ceux qui s'avisent de parler de la sorte, assument sur eux un très-grand ridicule.

§ CXXVII. *Une pareille hypothèse est feinte et mal intentionnée.*

Si cette hypothèse n'était une pure et méchante invention, si elle n'était une preuve évidente de l'ignorance sophistique de ses astucieux auteurs, si elle n'était enfin

basée sur une imputation, une explication et une acception vraiment ridicules, il serait certes bien difficile d'y remédier, il serait même impossible d'y parvenir par une méthode logique de distinction et de démonstration; car ces mots *à priori, immédiatement,* comme ceux *à posteriori, médiatement,* deviendraient désormais inutiles et vains : bien loin de s'entendre sur ceux de *directement,* ou d'une manière *effective,* et d'*instrumentalement,* ou d'une manière *indirecte.*

Mais s'il était enfin possible de concevoir ce que l'on veut désigner ordinairement par ces termes, et qu'on pût bien s'entendre sur l'importance de leur signification et de leur valeur, touchant l'économie universelle des êtres, il deviendrait désormais impossible, à tout homme de sens et de logique, de tomber dans d'aussi graves erreurs, et de s'abandonner aussi méchamment aux plus simples conceptions erronées de ce genre.

§ CXXVIII. *Il faut en ceci avoir recours à l'argument* ad hominem.

Or, l'unique et le meilleur moyen de remédier à de pareilles frivolités, c'est de rentrer, franchement et sans hésitation, dans la voie la plus naturelle, dans celle qui, pour m'exprimer convenablement, est aussi la plus facile, attendu qu'il est indispensable, pour des hommes qui savent se respecter, de ne pas s'ingérer dans de tels labyrinthes; et cette voie, c'est l'argumentation, vulgairement appelée en termes de l'école *argumentatio ad hominem,* κατ' ἄνθρωπον.

Si, par exemple, tel homme qu'on a vu naguère sur la place publique, se montre bientôt après sur le faîte d'une maison ou bien au haut d'une tour; certes, il ne faut pas se hâter de conclure qu'il y ait volé, comme le ferait un oiseau, ou qu'il y ait été transporté par quelque esprit ou même par le vent, mais il faut penser tout d'abord qu'il n'y est parvenu qu'à l'aide de ses propres jambes.

Lorsqu'un pilote veut faire changer la direction déjà imprimée à son navire, ou bien lorsqu'il veut en ralentir la marche, il n'a pas besoin de faire diriger le vent dans un autre sens, ou, comme le représentent grossièrement certains peintres, de lui fermer la bouche et de l'empêcher de souffler; mais il convient simplement d'imprimer un mouvement convenable au gouvernail, ou bien de plier les voiles.

C'est ainsi encore que, lorsque les femmes (et certes aucune n'ignore ce fait) veulent arrêter le mouvement rapide de leur tourne-broche, elles y réussissent facilement, non en brisant et en détruisant la tige spirale élastique qui est le moteur de toute la machine, quoiqu'elles sachent très-bien que, de cette manière, elles pourraient parvenir à leur but; mais elles se contentent, par un moyen quelconque, d'enrayer un rouage, serait-ce même un des moins importants, voire même le *ventilabre* que les unes appellent *mindfang* et les autres *die unruhe*.

Or, il résulte de ces divers exemples, comme chacun pourra le reconnaître, qu'il est tout-à-fait possible, non que l'énergie elle-même d'un moteur quelconque, mais bien son effet (abstraction faite de tout langage métaphysique), non que le moteur, dis-je, soit gêné dans sa libre activité, mais que la chose qui devait recevoir son action motrice soit embarrassée, de telle sorte que l'agent moteur lui-même ne puisse déployer sur elle toute la liberté de sa puissance.

Toutes ces considérations peuvent, dans la force et la légitime acception du mot, aussi bien s'appliquer à l'*âme humaine* qu'à la *pierre* qui sert de puissance impulsive et motrice à nos horloges publiques.

§ CXXIX. *Autre fausse hypothèse touchant les actions de l'âme.*

Mais afin de démontrer combien il serait utile d'appli-

quer ce même remède, — ce mode d'argumentation *ad hominem,* — à ces sortes de maux qui peuvent présenter le plus grand embarras, et dans lesquels un homme même instruit s'expose au ridicule, je vais en peu de mots, d'après les exemples déjà cités, procéder à l'examen des questions suivantes, savoir : si l'*âme raisonnable,* en supposant que tout se passe normalement, sans suspendre un seul instant les mouvements vitaux et sans manquer à leur proportion, exécute ses propres actions en affectant le même ordre; si elle les aborde, les entreprend et les accomplit de cette manière; bref, si les choses se passent réellement ainsi, ou bien une telle diversité d'action de la part de l'âme est en elle-même telle, qu'on puisse, *à priori,* l'appeler *spécifique;* ou bien, si ce changement d'action ne peut pas être dit *spécifique, essentiel, interne,* ne serait-il pas possible de lui donner le nom de *diversité* générale ? Mais pourquoi pas? Et courrait-on, pour cela, le risque de passer pour ridicule (parmi des hommes qui sont déjà si ridicules eux-mêmes), et de devenir pour eux un sujet de moquerie?

§ CXXX. *Sur quoi cette hypothèse se fonde.*

L'hypothèse dont je viens d'exposer la substance est de la plus grande évidence pour quiconque a l'habitude de bien raisonner, et ce qu'elle renferme de plus évident, c'est qu'elle se fonde sur ces deux faits : 1° qu'elle n'a d'origine et de fondement qu'*à posteriori;* qu'elle retombe sur l'âme; qu'elle se surajoute pour ainsi dire à elle; qu'elle se joint et s'associe à ses actions, et qu'elle n'est pas tant une nouvelle chose spéciale qu'un simple mode particulier de la chose, je veux dire une modification des actions de l'âme, mais non de l'âme elle-même; 2° qu'elle prend sa source plus haut dans des causes toutes corporelles, et de plus près dans des mouvements ayant un rapport immédiat et direct avec des causes corporelles.

§ CXXXI. *Différence entre la constitution* à priori *et la constitution* à posteriori *d'un objet quelconque. — Autre différence entre l'objet lui-même et son mode.*

Tout homme doué d'un jugement sain et de raison sait parfaitement quelle est la différence qui existe entre la simple constitution d'une chose, quelle qu'elle soit, telle que cette chose la possède en elle-même, *à priori*, par rapport à d'autres objets, et la constitution de cette même chose, telle qu'elle la reçoit ou l'acquiert, *à posteriori*, et provenant du concours d'objets étrangers. Or, ce n'est pas cette chose elle-même, mais bien une certaine énergie de cette chose qui reçoit cette constitution et la contracte; et ce qu'il y a de plus remarquable en ceci, c'est que la chose même ne reçoit pas d'une manière absolue cette constitution comme une nouvelle combinaison intime, mais elle se l'associe plutôt d'une manière superficielle, non pour la posséder et la retenir absolument, mais bien seulement pour s'attacher à elle, comme on dit, afin de la maintenir et de la gouverner.

En effet, de même qu'on ne peut ignorer la différence qu'il y a entre un objet quelconque et son mode, de même aussi l'on comprendra que cette différence est d'autant plus grande dans le sujet du mouvement; en pareil cas, le mode de mouvement n'est qu'une certaine mesure de proportion, un certain mode de succession, un ordre suivant lequel le mouvement lui-même s'exécute.

§ CXXXII. *Toutes ces choses ne sont point inhérentes à la substance ou essence de l'âme, c'est-à-dire à l'agent moteur.*

En vérité, je soutiens que personne, excepté les fauteurs des erreurs que je combats ici, n'ira s'aviser de croire que toutes ces choses, et chacune d'elles en particulier, soient existantes et inhérentes dans l'agent moteur lui-même, et dans sa substance ou son essence; car, quoique l'idée

selon laquelle l'âme règle et dispose ses propres opérations, quelles qu'elles soient, puisse être regardée et comptée comme essentiellement *innée* pour ce qui regarde l'espèce humaine elle-même ; cependant, quelque rapport que cette idée puisse avoir avec les proportions qui existent entre les actions et les choses elles-mêmes sur lesquelles ces actions s'exercent, et quelle que soit son analogie avec cette proportion qui est ou se présente *telle* en un tel temps, et *certaine* en un certain temps, ceci se trouve, comme on dit, plutôt circonscrit et déterminé par la réceptivité de la matière, qu'il ne dépend purement et simplement de l'activité même de l'agent.

Ainsi, qui que ce soit pourra, je pense, comprendre la différence qu'il y a entre une disposition plus générale de cette activité, et un état plus spécial dans lequel cette activité peut être amenée par différentes modifications.

Et cela d'autant mieux que, pour parler d'une manière propre et convenable, toutes ces modifications qui surviennent et retombent sur les actions dont il est question ici, ne diffèrent jamais entièrement par l'espèce, mais seulement par un simple degré de variation, ou, comme je l'ai dit ailleurs, par *le plus* ou *le moins*. Mais, ainsi que tous les jeunes élèves sont loin de l'ignorer, comme l'espèce ne peut varier du plus au moins, on ne saurait inférer de là d'une manière absolue cette diversité dite *spécifique*.

§ CXXXIII. *L'âme a-t-elle de l'aptitude pour les mesures du temps et du mouvement? — Rapport de l'âme avec les mouvements corporels. — Mouvement de l'âme très-apte à ce commerce.*

Chacun peut raisonnablement sentir et connaître, sans difficulté, si l'âme raisonnable est capable de comprendre, de distinguer et de répéter, suivant une certaine détermination, ces mesures de temps et de mouvement, et même si elle est capable de le faire selon sa propre volonté. Or, il

suffit pour cela de considérer ces sortes d'habitudes, non-seulement assez fréquentes et non tout-à-fait insolites, mais au contraire journalières et communes à tous les hommes, par lesquelles l'âme, suivant sa simple volonté et sans le concours de causes corporelles, voire même quelquefois avec ce concours, nous fournit divers exemples de faits, dont le plus familier est l'acte de *s'éveiller* à certaines heures, ou, au contraire, de *s'endormir* habituellement à une heure donnée, etc.

C'est donc ainsi que les rapports intimes de l'âme raisonnable avec les mouvements corporels, non-seulement se manifestent par les directions des mouvements volontaires, mais deviennent plus évidents encore par l'efficacité de l'âme contemplant l'ordre et la série, ainsi que l'acte universel des mouvements corporels les plus importants, tels que ceux du pouls, le mouvement tonique universel et les mouvements toniques particuliers de la région épigastrique ou stomacale; les mouvements du pouls, dis-je, dans ses profondes variations et ses altérations dangereuses et imminentes sous l'influence de la terreur ou de la colère; les mouvements convulsifs (ou la surexcitation dú mouvement tonique uuiversel), survenus également après un paroxysme de terreur ou de colère; l'hypéresthésie stomacale dans les troubles organiques provoqués par une envie de vomir purement imaginaire, etc.

De l'universalité de tous ces phénomènes ressort, même *à posteriori* (pour ce qui regarde l'homme), avec une évidence bien manifeste, l'activité réelle de l'âme et son *aptitude,* tant à la distinction de ces sortes de mesures par rapport au *temps,* qu'à leur conception et à leur détermination par rapport aux *mouvements* vitaux. De la même manière que, pour les véritables observateurs, il est tout-à-fait évident, *à priori,* que non-seulement le mouvement lui-même, en tant que chose *incorporelle,* est très-propre au commerce

d'une âme *incorporelle,* ainsi qu'à un véritable accord, à une naturelle *conspiration* avec elle, mais qu'encore et d'autant mieux la proportion des mouvements, non pas tant au point de vue organique qu'au point de vue final, est quelque chose de vraiment et absolument incompréhensible, θεωρητέον, mais non corporel, *non autem corporale.*

§ CXXXIV. *La proportion du mouvement a une tendance moins organique que finale.*

Or, cette proportion des mouvements existant plus directement pour un but *final* plutôt que pour un but simplement *organique,* deviendra réellement compréhensible, si l'on considère que, être mu toujours ou pendant un certain temps, avec plus ou moins d'intensité, plus vite ou plus lentement, d'une manière toujours uniforme ou saccadée et interrompue, ne dépend pas du tout d'une disposition organique quelconque, mais simplement d'une raison et d'une proportion vraiment finales; d'une fin, dis-je, absolue et nécessaire, soit vraie et dès-lors conforme à la nature, soit fausse et par cela ayant des tendances contraires aux lois de cette nature[1].

§ CXXXV. *On accorde à l'âme une direction volontaire sur le corps; cette direction requiert la disposition des organes. — Idée de mouvement. — Habitude.*

Cette proportion finale des mouvements devient plus manifeste encore par la direction volontaire que l'on se plaît généralement à accorder à l'âme sur le corps; car, d'après ce même aveu, l'on ne peut s'empêcher de reconnaître que cette direction, que cette administration, dis-je, sa célérité ou son retard dans son établissement ne dépend nullement des organes eux-mêmes, mais purement et simplement d'une ferme résolution, d'un dessein intime, d'une volonté d'accomplir ces actes de cette manière. Mais comme

[1] *Voy.* T. VI, Sujet du 27e doute de Leibnitz.

le succès de cette intention, pour être effective, demande et exige de la part des parties organiques certaines conditions d'aptitude, à tel point que, lorsque des organes sont moins bien disposés, quoique rien d'essentiel ne manque à l'accomplissement de l'acte, un plus grand effort d'énergie devient indispensable, il découle naturellement de cette disposition organique, naturelle à la direction intentionnelle de l'agent, une modification nécessaire, qu'on désigne ordinairement sous le nom d'*idée de mouvement,* dont l'allure, si variée qu'elle soit et qu'on désigne sous le nom d'*habitude,* est aussi naturellement stable dans les actes éventuels, mais fréquents, que dans les actes permanents.

§ CXXXVI. *Actes de sensation.*

La question que je viens d'agiter ci-dessus recevra une évidence réelle, une fois qu'on sera parvenu à bien comprendre l'acte de la *sensation.* Je m'adresse ici aux hommes de sens et d'intelligence; car il est certain, et personne n'ignore, que ceux dont je combats les opinions ne sont pas susceptibles de saisir toute l'importance de ces considérations.

En effet, puisque la *sensibilité* n'est autre chose que la réaction de mouvements subtils externes sur les mouvements, plus subtils encore, directement établis par l'âme dans le but d'avoir des perceptions (je dis sur des mouvements extrêmement subtils, réellement établis et entrepris avec dessein par l'âme; ce qui constitue vraiment, comme je l'ai dit, une réaction des mouvements externes); à quoi n'est-on pas en droit de s'attendre des réactions internes de ce genre [1], des retards des simples actions et de leur efficacité pour provoquer les idées et même les intentions particulières à l'égard des proportions des motions à établir, ainsi

[1] Lamartine a dit (*Cours famil. de littérat.*, 6e entretien) : « L'équilibre » des sensations est la santé de l'âme. » C'est en philosophe qu'il parle ici.

qu'au point de vue des habitudes, tantôt d'un usage fréquent, tantôt aussi d'une stabilité permanente et continue[1].

Celui qui ne comprend pas ces choses ne parviendra certainement jamais à la conception des choses les plus grossières[2].

§ CXXXVII. *Si l'on ne peut concevoir que l'âme est capable de mouvoir le corps, comment pourra-t-on comprendre que ses actions puissent être altérées par des choses corporelles ?*

Or, comme, d'après ces faits, il n'est personne qui ose attribuer, *à priori,* une différence essentielle entre les âmes d'une même espèce, entre les âmes humaines surtout, dont il est uniquement question ici ; de même évidemment, si l'on ne peut point parvenir à comprendre, dans le vrai sens de la chose, que l'âme puisse être capable d'imprimer des mouvements, et surtout de percevoir pour le moins leurs proportions (sinon autre chose), et qu'elle ne puisse pas, par ce moyen, contracter l'habitude de cette idée d'après laquelle elle dispose même ensuite ses actes directs ; comment pourra-t-on parvenir jamais à acquérir la conception de ces opinions purement spéculatives, qui arrêtent là toutes leurs méditations à cet égard, mais qui allèguent en cette occasion un mode d'efficacité tel, que non-seulement les choses n'en sont que plus difficiles à expliquer, mais qu'encore elles deviennent tout-à-fait impossibles et inexplicables, si l'on veut bien se donner la peine de considérer le fait d'une manière rigoureuse ?

Je veux parler ici de ces sortes d'opinions qui supposent que les actions, les inclinations ou volontés et les mœurs de l'âme raisonnable peuvent être et ont coutume d'être altérées d'une manière tout-à-fait différente par les choses corporelles, mais qui nient que cela ait lieu par le mouvement de ces choses corporelles, affirmant simplement que

[1] *Voy.* T. VI, Sujet du 28e doute de Leibnitz.
[2] *Voy.* T. VI, Sujet du 29e doute de Leibnitz.

le phénomène dépend uniquement d'une raison matérielle des corps[1].

Cependant, quoique, vu l'impossibilité d'exprimer ces opinions en des termes clairs et distincts, ces paroles n'expriment pas bien le fond de la pensée et qu'elles ne soient pas en rapport avec la force des termes, il est réel néanmoins qu'elles ne sont pas susceptibles d'une autre interprétation, en ce qu'on y regarde comme ridicule le sentiment qui fait consister ces choses dans les mouvements.

Mais cependant quels autres principes des corps pourra-t-on alléguer désormais pour donner une explication satisfaisante de ces phénomènes, si on les cherche en dehors de la matière et du mouvement?

§ CXXXVIII. *Il faudra dire comment les choses corporelles peuvent agir sur l'âme.*

Si l'on veut donc faire disparaître ces difficultés, il faudra nécessairement que les fauteurs de pareilles opinions s'expriment avec plus de clarté et de précision pour nous dire comment les choses corporelles agissent sur l'âme, et par quel moyen elles parviennent à ce résultat, si ce n'est par le mouvement; ou bien, pour me servir du langage familier à ces personnes, par quelle autre modalité ces mêmes choses matérielles agissent-elles sur l'âme? Et qu'on m'apprenne sur quoi elles exercent leur action dans l'âme. Est-ce sur sa substance même? Est-ce sur son énergie ou bien sur son efficacité? Sur quelle faculté, dis-je, de l'âme ces choses corporelles agissent-elles?

Ces manières de parler sont conformes, je pense, au langage usité par les fauteurs complaisants de ces doctrines, attendu qu'ils asservissent à ces mêmes conditions matérielles et le génie humain, c'est-à-dire l'intellect et les inclinations naturelles ou la volonté et les mœurs, ou bien les directions

[1] *Voy.* T. VI, Sujet du 30e et dernier doute de Leibnitz.

motrices pour l'exécution de la volonté, et par conséquent tous les actes de l'âme.

Je parle ainsi, afin qu'ils se déterminent à se prononcer avec franchise, sans ambiguité ni détours, et pour les contraindre nécessairement à nous déclarer selon quelles lois d'ordre ils opposent ainsi des obstacles aux actions de l'âme. Je ne demanderai pas si la difficulté des termes métaphysiques compromet sérieusement, *à priori* ou *à posteriori,* la bonté de l'œuvre ; mais seulement si ces choses corporelles peuvent modifier et changer en rien l'âme elle-même, ou bien si elles peuvent détourner et affaiblir simplement son énergie en elle-même ou son efficacité, ou bien si elles s'immiscent seulement dans les effets eux-mêmes, et si, enfin, par ce mélange de choses matérielles, ces effets-là perdent leur caractère de pureté.

§ CXXXIX. *On accorde au corps un pouvoir sur l'âme, mais l'on refuse à l'âme toute puissance sur le corps.*

Quoique, d'après l'exposé des opinions ci-dessus, il soit pleinement évident que les substances matérielles ont réellement sur l'âme un droit et une puissance, tandis que, à son tour, l'âme n'aurait aucun pouvoir sur ces mêmes corps ; cela ne suffit pas néanmoins, et il est indispensable non-seulement de mettre en avant, mais encore d'établir d'une manière solide une raison sur laquelle on puisse s'étayer comme moyen ou fondement pouvant servir de base à de pareilles assertions.

En effet, puisque ces théories en question répudient en quelque sorte ce puissant moyen de défense, c'est-à-dire ce précepte de l'ancienne philosophie qui enseigne qu'il n'existe aucune espèce de commerce entre le matériel et l'immatériel, il leur est absolument nécessaire de s'appuyer sur un autre principe fondamental qui puisse prouver que l'immatériel ne peut exercer aucune puissance sur le corps par le

moyen du mouvement, mais que, au contraire, le corps jouit d'une liberté de puissance et d'action variée sur l'immatériel[1].

Tout en laissant aux partisans de ces idées la pleine et entière jouissance de leurs droits, et bien que je ne prétende rien leur prescrire, je pense qu'ils ne manqueront pas, pour leur commodité, dans ce nouveau canon si indispensable, de faire une large mention de ces effets qui agissent d'une manière manifeste sur la vie entière, sur le mouvement du sang, sur les mouvements des parties solides, sur les variations des mouvements corporels selon certaines mesures de temps, sur l'estomac, sur la conformation d'une grande partie du corps, et même sur ces mouvements les plus énergiques; mouvements nombreux d'ailleurs et multiples dans l'espèce, que nous appelons *volontaires*. Or, tous ces effets proviennent le plus souvent, par une sorte de direction déterminée, de la terreur, de la crainte, de l'anxiété, de la colère, du regret, de la joie, de l'amour, du dégoût, de la nausée, de l'imagination, et enfin du simple libre arbitre de la volonté.

§ CXL. *Quatre arguments touchant l'impuissance de l'âme sur les choses corporelles.*

L'intérêt public, la vérité et la science exigent néanmoins, dans un but d'utilité générale, que ces choses soient exposées avec clarté et lucidité, afin qu'il ne règne plus désormais d'obscurité en ces matières, et pour que l'erreur ne puisse plus se produire au grand jour. Voici donc, dans toute leur étendue et leur simplicité, ces quatre arguments, qu'on a pu voir formulés ailleurs, touchant l'impuissance de l'âme sur les choses corporelles; les voici, dis-je, formellement exprimés.

« I. Comme tous les phénomènes vitaux s'opèrent par les

[1] *Voy*. T. VIII, Comment. XL.

» mouvements corporels, l'âme, en tant que puissance, » agissant simplement par un acte immatériel, ne peut, » par cela même, rien sur ces mouvements. »

Il faudrait néanmoins déterminer ici, d'une manière absolue, ce qu'il y a de purement *instrumental* dans ces mouvements corporels, et ce qu'il y a, en outre, de vraiment *efficient;* ou ce qui, pendant que ces mouvements, si variés d'ailleurs, s'exécutent avec une véritable convenance, administre l'acte de direction, ou, comme on le dit aussi, ce qui met en action.

« II. Nonobstant cela, cet agent, nanti du *seul* mouve- » ment immatériel, peut réagir sur les mouvements cor- » porels; ce qui est prouvé par l'exemple des mouvements » qui suivent l'appréciation des sens (et non leur simple » impulsion). Ces mouvements, en effet, s'exécutent, dans » leur efficacité toute physique, au moyen des organes cor- » porels, et même suivant une proportion de temps, de » degré et de finalité; et cette proportion des mouvements » sensoriaux correspond simplement, non aux objets des » sens tels qu'ils leur sont offerts en eux-mêmes, mais bien » tels qu'ils sont d'après l'appréciation actuelle.

» III. Quoique l'âme ne puisse rien sur les choses corpo- » relles (d'après le premier argument), par la raison que » sa puissance ne repose que sur des actes immatériels seu- » lement; cependant il est évident que les choses purement » corporelles, même externes, peuvent exercer un im- » mense pouvoir sur cet agent, c'est-à-dire sur l'âme et sur » toutes ses actions même directes et propres, mais *seule-* » *ment idéales et immatérielles.*

» IV. Enfin, comme complément de ce qui vient d'être » dit dans les arguments qui précèdent, on peut poser cette » dernière argumentation entièrement *décisive* et *concluante,* » savoir: que, puisque les choses se passent réellement » ainsi, il s'ensuit très-évidemment que les actions de l'âme

» sont entièrement différentes des mouvements des choses » corporelles. »

Or, je crois fermement que si l'ordre et la série de ces faits, si les liens étroits qui les unissent sont une fois bien connus et solidement établis; j'affirme, dis-je, en conscience, et tous les hommes prudents, habiles et sages croiront sérieusement avec moi (ce dont je suis pleinement persuadé et intimement convaincu), que quiconque entendrait avancer et soutenir ces assertions comme vraies et solidement établies, ne pourrait s'empêcher de les tourner en ridicule; et je crois même que, saisi d'épouvante et de terreur, on s'attendrait à voir l'univers crouler et rentrer dans le néant; car, si de pareilles hypothèses se réalisaient jamais, ce serait le signal de la destruction du monde et le commencement du chaos.

§ CXLI. *Sur quel fondement le médecin doit s'appuyer.*

Quant à moi, toujours attentif à ne pas m'éloigner du plan que je me suis tracé, ni à sortir de la sphère qui m'est propre, travaillant sans cesse à poser les solides fondements d'une vraie *théorie médicale,* je donne sérieusement ici pour conseil qu'à l'avenir (suivant ce qui vient d'être dit plus haut), le médecin prenne et considère non-seulement comme le plus véritable, mais encore comme le seul vrai et l'unique fondement de son art, la réelle et profonde connaissance des sécrétions et des excrétions, ainsi que des mouvements et des organes intermédiaires et généraux, à l'aide desquels ces importantes fonctions s'exécutent; qu'en outre de cette étude, le médecin cherche encore à savoir et à comprendre ce qu'est en elle-même la circulation universelle du sang dans tout le corps, en tant que telle. En effet, tant que la circulation de la masse sanguine est normale et régulière, elle ne devient point un objet de préoccupation pour l'art médical; mais si l'on

parvient à constater quelque chose de fâcheux dans cette fonction (ce qui est, du reste, très-rare), lorsqu'on considère simplement l'état naturel des matières, c'est-à-dire tant celui du sang que celui des vaisseaux et des voies, et que cette fonction soit lésée et ne s'accomplisse pas normalement, le médecin ne peut, en aucune manière, porter directement le moindre secours à l'*acte circulatoire* même ; mais il peut simplement et tout au plus corriger le vice de la matière, ou, plus fréquemment encore, il tâche (ce qui est certes bien plus difficile) de préparer à une bonne *sécrétion* et à une franche *excrétion* les parties *incoërcibles* et *corrompues* de cette matière. Mais, bien certainement, si la nature n'accomplit pas elle-même, par sa singulière efficacité, ce travail vital des sécrétions et des excrétions, il est bien évident et réel que le médecin ne pourra jamais en venir directement à bout.

§ CXLII. *En quoi consiste le principal devoir et l'habileté du médecin.*

Tout médecin prudent et expérimenté n'a nul besoin que je lui recommande de ne pas confondre avec la circulation générale du sang, en tant que telle, toutes les différentes formes si variées et plus spéciales des mouvements des diverses humeurs du corps, tant inutiles qu'utiles parfois à ces séparations légitimes, je veux dire aux sécrétions et aux excrétions. Non-seulement il comprendra très-bien que le *devoir* de son art a pour unique et véritable objet de bien connaître les nombreuses séparations ou désagrégations spéciales de chacune de ces humeurs de la masse sanguine, et l'élimination complète (de cette même masse) de toutes les substances qui lui sont étrangères ; et il saura qu'il lui importe de distinguer la véritable époque, le vrai mode de succession et les lieux convenables, ainsi que les résultats complets et les proportions réelles de tous

ces phénomènes sécréteurs et excréteurs ; mais il comprendra aussi ce qu'il faut savoir et connaître d'une manière sûre pour exécuter en particulier tout ce qui, d'après l'expérience, est utile et nécessaire à chacun de ces actes, auquel il doit porter aide et secours, et surtout ce qui est capable d'activer et de perpétuer d'une manière proportionnée ces opérations sécrétives et excrétives.

§ CXLIII. *Vraie et solide théorie médicale.*

Tels sont, en réalité, les seuls moyens pour parvenir à l'établissement d'une vraie et solide THÉORIE MÉDICALE ; c'est-à-dire, pour arriver à la perception vraie et rationnelle de tout ce qui concerne la *vie,* ou, en d'autres termes, de tout le phénomène *vital,* tel qu'il est vraiment en lui-même, considéré au point de vue de tous ses rapports et de tous ses liens de causalité, tel qu'il se présente au point de vue de son utilité toute spéciale, vraie, directe, je dirai même unique pour l'état médical. C'est la seule théorie qui puisse assurer à la science des fondements vastes et solides ; c'est elle qui inspire l'homme et peut conserver sa conscience tranquille, à l'abri de tout remords.

Quant à moi, je sais fort bien, avec la grâce de Dieu, ce que j'écris, et je fais hardiment à tous les hommes capables de raisonner le défi formel de me prouver, d'une manière sérieuse, qu'à l'égard de ces faits si simples en eux-mêmes, j'aie, en quoi que ce soit, violé les lois logiques d'une démonstration relative aux faits de la question.

§ CXLIV. *Erreurs d'une autre théorie.*

D'autre part, je suis toujours prêt et disposé à prouver en quelques lignes combien sont graves les erreurs que l'on commet en général à l'égard de cette grande affaire de la vie, en procédant même par antithèse (*et quidem* κατ' αντίθεσιν) : toutes ces opinions erronées ne sont qu'un tissu

de choses qu'on ne doit pas dire (ἄλογα), contradictoires (ἀντιλέγα), inutiles (ἄθετα), futiles (ἀδίαθετα), oiseuses (ἀσύνθετα), inconvenantes et irrationnelles (ἀσύστατα), légères (ἀσυλλόγιστα), blâmables (παρέλεγχτα), incompréhensibles (ἄσκοπα), dont l'histoire de l'art ne fait aucune mention (ἀνιστόρικα), et qui ne sont bonnes qu'à susciter de nombreux embarras (ἀντίπρακτα).

On pourrait, sans doute, s'étonner que j'aie pu rendre en si peu de mots un si grand nombre d'écarts commis au point de vue d'une chose si simple de sa propre nature et de la plus grande évidence pour toute intelligence raisonnable. Ce n'est pas que je prétende m'arroger le pouvoir d'établir l'art médical sur de pareilles bases, telles qu'il me plairait de les poser; non, mais il est néanmoins indispensable, pour celui qui laisse volontiers les autres jouir tranquillement de leur propre bien, que ceux-ci s'abstiennent, à leur tour, de toucher aux choses qui lui appartiennent.

Je le répète donc, je suis toujours prêt et dispos à réfuter d'une manière péremptoire, en quelques lignes et sans trop de peine, ces opinions erronées; je me sens fort d'en démontrer logiquement toute la vanité. Cependant je dirai (quoique l'on affecte de donner à ces raisonnements la forme d'antithèse) que je ne suis nullement désireux de me livrer à de pareilles occupations, attendu, d'abord, qu'avec la grâce du Ciel, j'ai bien de quoi passer mon temps ailleurs, et que, du reste, j'éprouve pour une telle entreprise un véritable dégoût et une profonde répugnance.

§ CXLV. *En médecine, on ne doit pas employer des termes impropres. — Il ne faut pas intervertir l'ordre historique.*

Or, ce qui met une sorte d'obstacle à toute conception vraie et à toute perception des choses, c'est l'impropriété des termes, ou cette insouciance avec laquelle on prend les

choses dans une acception de sens large ou diffuse ; aussi pensons-nous qu'on doit la proscrire d'une manière absolue du langage de la science physique, attendu que, en tant que science, elle est entièrement destinée au développement des causes, et qu'on doit la faire disparaître de la science médicale et de l'art, en tant que l'on conçoit que cet art est dans un parfait rapport avec la saine et droite raison.

Mais comment peut-on dire que la *raison* soit droite et saine, tant qu'elle se livre aux égarements des conceptions perverses, inopportunes et étrangères, à l'égard des rapports des choses dont on doit traiter?

Cette impropriété des termes ne saurait convenir davantage à la simple histoire des faits, car elle contribue à bouleverser l'ordre des choses accomplies, et, en insistant sur les faits généraux, à négliger le récit des évènements spéciaux dont l'histoire doit s'occuper d'une manière toute particulière, et à faire supposer enfin qu'on puisse ou qu'on doive induire les faits spéciaux des généralités, comme s'ils en découlaient spontanément.

C'est pourquoi, de même qu'un pareil procédé serait aussi absurde pour les autres histoires qu'il l'est réellement en matière *généalogique;* de même aussi, comme les développements *scientifiques* ne sont en eux-mêmes autre chose qu'une espèce de *généalogie* des phénomènes, tout le monde comprendra facilement quelle folie ce serait de bouleverser l'ordre de leurs affinités, de leurs affiliations, ou même de garder quelquefois un silence obstiné sur leurs *générations* ou sur leurs *alliances* naturelles.

§ CXLVI. *L'hypothèse que les battements du cœur et que la circulation du sang constituent la vie, embrasse bien des complications.*

Ainsi, chacun peut aisément reconnaître dans quel dédale de distinctions vraiment nécessaires, mais fausses et erro-

nées, doit pousser cette manière de s'exprimer, quand on avance comme preuve démonstrative cette fameuse hypothèse, savoir : que les *mouvements* du *cœur* et la *circulation* générale du *sang* doivent être considérés comme constituant véritablement et *immédiatement* la VIE ; parce que, à l'instant même que cette importante fonction cesse de s'accomplir, toutes les autres actions, tant sensitives que rationnelles, cessent aussitôt, d'une manière immédiate et simultanée, d'avoir lieu dans toute l'étendue du corps.

Nos jeunes logiciens, qui sont encore sur les bancs, sont en droit de répondre à de pareilles suppositions, qu'il n'y a rien de surprenant que, dès l'instant que le genre cesse d'être, toutes les espèces cessent aussi d'être avec lui ; que cependant il ne faudrait pas, pour cela, prétendre que le genre soit les espèces, et que celles-ci, au contraire, soient le genre. Qu'y aurait-il d'étonnant que, si l'on anéantit les causes éloignées, mais essentielles, l'on détruise par-là leurs effets immédiats et leur production directe, c'est-à-dire les causes plus prochaines et même très-prochaines qui en proviennent ? Comment pourrait-il se faire, enfin, qu'en niant le ministère instrumental, on n'annulât pas pour toujours l'idée de toute perpétration possible de ses effets propres ?

Mais, en supposant ainsi une propriété d'ordre directement pour un effet spécial, il ne s'ensuivrait pas néanmoins en même temps une prérogative de dignité ou d'efficacité formelle et dernière. Car alors la circulation du sang, par cela même qu'on avance qu'elle constitue la *vie*, devrait aussi être appelée *raison ;* chose, bien certainement, que nos élèves de logique sont prêts à démontrer par les mêmes arguments et au moyen d'une simple instance.

§ CXLVII. *Examen de l'instance contre la corruption.*

On peut ranger dans la même catégorie que cette hypothèse, cette *instance* contre la *corruption*, qu'on peut

strictement appeler la *mort,* savoir : qu'un froid extrêmement intense préserve les corps de la putréfaction, quoique néanmoins ces corps soient reellement morts, et que, plongés dans l'esprit de vin ou l'alcool, ils s'y conservent aussi à l'abri de toute décomposition putride, quoique réellement privés de *vie.*

Mais on devrait cependant bien comprendre ici, sans le secours d'aucun guide, que, quoique dans un état ordinaire et très-naturel, il soit entièrement certain et constant que la *corruption* et la *putréfaction* sont la conséquence nécessaire de la véritable cessation des mouvements vitaux, il ne doit néanmoins, dans cette supposition énoncée ci-dessus, se manifester aucune espèce de corruption, tant extraordinaire que simplement ordinaire. Car, de même que le sujet direct de la conservation vitale se trouve placé dans cette mixtion corporelle, ainsi que dans la *crase* fluide ou consistante qui correspond convenablement à ses fins; de même et pareillement, toute corruption de cette *crase* et de cette mixtion, qui rend désormais le corps, d'une manière absolue et irrévocable, impropre à accomplir ses fonctions, c'est en toute vérité la *mort* effective du corps, de sa crase et de sa mixtion. D'où il faut conclure que le *sérum excrémentitiel* se trouve aussi fatalement privé de vie que l'est réellement un membre atteint de *sphacèle*[1].

Cependant, comme c'est avec raison qu'on donne la préférence à cette dénomination, surtout à cause de l'usage ordinaire de son acception, plutôt qu'en vue d'une acception impropre, il en doit être de même pour cette prétendue énergie ou efficacité du froid. Car, par exemple, lorsque par l'effet d'un grand froid, une partie quelconque du corps

[1] Stahl a parfaitement raison ici; car la conservation prétendue d'objets morts n'est pas applicable aux objets ou corps qui, par cela même qu'ils sont morts, ont été frappés de corruption et de putréfaction. Ces corps, conservés de quelque manière que ce soit, rentrent donc dans l'ordre des choses inorganiques, et le procédé n'est nullement applicable dans ce cas.

se gèle et meurt, c'est-à-dire est privée du mouvement vital sans pouvoir être désormais rétablie dans son état normal, et se trouve sans retour dans une telle altération qu'il n'y a plus d'espoir de la conserver à la vie, on aurait grandement tort de dire que le froid maintient l'incorruptibilité du corps dans toute sa crase et sa mixtion. Or, telle serait la conséquence d'un pareil abus de mots et de langage, de cette espèce de catachrèse, semblable à celle qui précède.

§ CXLVIII. *La chimie et l'expérience prouvent que le commencement de la corruption est un effet du froid.*

L'assertion en instance contre la corruption des corps ne saurait être démontrée en termes formels par un CHIMISTE doué d'une raison sagace, c'est-à-dire capable de comprendre et de bien distinguer les modifications successives des substances selon leur ordre naturel et vrai ; de telle sorte qu'il puisse se poser lui-même comme ouvrier et comme opérateur habile agissant avec une droite raison. Comme tel, en effet, il doit même connaître et savoir que les causes éloignées, mais véritables néanmoins, se rapportent d'une manière aussi certaine à un effet spécial et dernier, que le genre est relatif à l'espèce, et la matière à un agrégat quelconque susceptible de recevoir une *forme spécifique*. En tant que homme de science et de raison, notre chimiste doit savoir aussi que toute coagulation du sang se rattache d'une manière étroite et réelle à une imminente *corruption putride* prompte à s'effectuer, à moins qu'on ne parvienne de bonne heure à la dissiper, en rendant au sang sa fluidité naturelle.

Aussi les femmes savent-elles par expérience que lorsque l'effet du froid est si profond et si puissant que les choses ainsi congelées ne puissent plus reprendre leur primitive et ancienne consistance, c'est là le signe le plus évident d'un *commencement de corruption*. Ce qui veut dire qu'une fois que la *congélation* a produit son effet, dès-lors commence

la *putréfaction,* dont les progrès se font remarquer par une marche aussi rapide que funeste.

§ CXLIX. *La congélation ne tue pas sur-le-champ.*

Néanmoins, la *congélation* n'enlève pas la vie d'une manière immédiate et absolue aussitôt qu'elle se déclare; mais ce n'est seulement que lorsque, après avoir pénétré bien avant dans les tissus, elle est parvenue à déterminer la corruption de la mixtion elle-même. On a été amené à reconnaître cette vérité par l'exemple de *membres gelés* qui, n'étant pas encore tout-à-fait pénétrés du plus haut degré de refroidissement, ont pu être ranimés et rappelés à la vie à l'aide de moyens prudents et sages, tels que des frictions avec de la neige ou des lotions avec de l'eau extrêmement froide; de même que l'on a éprouvé, par l'expérience, que des fruits ou des œufs non entièrement congelés peuvent revenir dans leur état primitif en les plongeant dans une eau très-froide.

Il en est de même d'un poisson quelconque, — la carpe, par exemple, — qui, exposé à un très-grand froid jusqu'à ce qu'il en soit saisi, peut être laissé dans cet état pendant quelques heures sans danger de mort; car, si on le met ensuite dans une eau moins froide que la première, dans un lieu à l'abri du froid, comme, par exemple, dans un cellier, ce poisson se désengourdira peu à peu et finira par reprendre toutes ses facultés actives et vitales, etc.

§ CL. *Une très-forte congélation décompose la mixtion la plus intime.*

Que si cependant des fruits sont atteints par une intense gelée, à tel point que les glaçons brillent à leur surface, ce que les Germains expriment par ces mots : *Dab sie zu glase gefrohren sind,* ces fruits ayant éprouvé une véritable décomposition intime dans leur mixtion, de quelque ma-

nière qu'on parvienne à les dégeler, présentent aussitôt une consistance molle et sont dans un état de putridité bien manifeste, passant bien promptement à une putréfaction complète, que les gens du peuple désignent, pour les pommes, par le mot de *morsch,* et pour les poires, par celui de *teig,* expressions que l'on applique d'ailleurs aux parties charnues gravement contusionnées, ou plutôt à leur consistance ainsi lésée.

Si une forte gelée agit sur une mixtion, sa consistance intime en est profondément modifiée ou altérée. Ce fait est réellement incontestable, par l'exemple non-seulement des œufs qui, sous l'influence d'un froid glacial, deviennent tout-à-fait liquides, à tel point qu'une fois dégelés, ils conservent désormais cette dernière consistance anormale, de telle sorte que : 1° ils n'ont plus aucune ténacité et demeurent toujours dans un état fluide ; 2° le jaune et la portion albumineuse sont mêlés et confondus, et 3° si on les expose à l'action du feu, ils ne se cuisent pas comme les autres œufs et ne se durcissent pas ; mais encore ce phénomène se passe de la même manière dans le vin, la bière, le vinaigre, et même dans l'encre, ainsi que dans les couleurs par coction, les plus tendres et les plus délicates, des teinturiers.

C'est donc se fourvoyer grossièrement et se révolter contre l'évidence des expériences chimiques, que de soutenir qu'un corps exposé à un froid rigoureux et continuel soit à l'abri de se corrompre et de se putréfier.

§ CLI. *Recommandation de bien et dûment apprécier les rapports tant des mouvements que des matières.*

Je conclus donc, en recommandant d'observer avec une sérieuse attention et de bien apprécier les véritables rapports (non-seulement des mouvements, mais encore des matières *à priori* et de leurs usages *à posteriori*), dépendant, je ne dis pas uniquement des succès, mais même de la nécessité et de l'exigence de tout le système ; car

c'est de cette manière qu'on pourra facilement voir et qu'il apparaîtra clairement, soit dans les propositions qui ont été émises, soit dans les opinions qu'on a soutenues ci-dessus, quelle est la chose qui se fonde et s'appuie sur un rapport solide, exact et invariable, ainsi que sur l'ordre vrai des phénomènes, ou bien encore quel est le sentiment qui, dépourvu de tout fondement, ne se présente que sous un aspect trompeur, incertain et futile.

§ CLII. *Les médicaments peuvent-ils agir sur l'énergie même de la nature?*

Or, ce qu'il convient principalement de faire ici, c'est d'examiner ce fait au point de vue de l'application des matières *médicamenteuses* à l'usage de la médecine. Est-il vrai d'abord qu'il existe de ces substances médicamenteuses et une méthode uniforme, à l'aide desquelles il soit possible, en agissant d'une manière énergique sur le sang et les humeurs vraiment utiles au corps, de satisfaire comme spontanément à toutes les autres humeurs étrangères à l'économie et à leurs effets? Et cela peut-il encore se faire aussi commodément, aussi promptement et avec autant de sécurité que si l'on ne s'occupait purement et simplement, d'une manière particulière et plus directe, que de la séparation et de l'expulsion de certaines humeurs? Est-on sûr, enfin, d'agir *indifféremment* chez *tous* les malades avec le même *avantage,* sur toute sorte de *tempérament,* de *disposition* et de *caractère,* au point de vue des mouvements de l'*esprit* et du *corps* si étroitement liés et unis ensemble par des rapports si intimes?

§ CLIII. *C'est faire violence à l'autocratie de la nature; mais tout se passe sous les directions très-spéciales qu'elle donne aux mouvements.*

En effet, bien que, parmi les médecins modernes, je sois celui qui ai insisté le plus sur la puissance autocratique

de la nature, capable même, sans le secours de l'art, de combattre avantageusement les affections morbides; comme néanmoins la nature ne manifeste cette énergie que dans les individus chez lesquels elle se trouve établie dans un parfait rapport avec sa manière d'être naturelle, chez lesquels il existe aussi la meilleure disposition de la part de la matière, et dont les organes jouissent d'une liberté et d'une aptitude pleine et entière; comme, en outre, toutes les fois qu'elle accomplit ce travail avec une si grande attention et tant de régularité, la nature n'y parvient pas seulement par un simple mouvement ordinaire et général du sang, mais bien absolument à l'aide de directions toutes spéciales des mouvements vitaux, en proportion exacte avec le temps, la mesure, l'ordre et les lieux destinés à l'excrétion des matières; d'autant plus que, pour parvenir à ces fins, la nature dispose convenablement et met en acte des organes spéciaux propres à de tels effets particuliers qui ne sauraient être naturellement accomplis par les organes plus généralement réservés aux fonctions ordinaires de la vie : pour ces motifs, on n'aurait nullement le droit de m'imputer un tort que je ne mérite pas, comme si, par exemple, j'avais supposé et soutenu qu'il suffit au médecin de *veiller* simplement à la provocation de cet acte général de la nature, attendu qu'il faudrait, par cela même, poser en principe que la nature ne peut employer dans ce cas que ce seul acte général (de la circulation), mais ne met point en usage les directions particulières que peut recevoir cet acte, pas plus que les actes concomitants particulièrement proportionnés d'autres mouvements spéciaux accomplis par le moyen d'organes spéciaux aussi.

§ CLIV. *Si la nature n'employait pour cela que le mouvement du sang, le médecin pourrait dès-lors venir à son aide par l'emploi des corroborants.*

En effet, ce n'est pas tant d'après cette hypothèse, mais

bien réellement d'après l'énergie autocratique de la nature, qu'il est seulement permis de conclure raisonnablement que cet acte général peut suffire, pourvu qu'au moyen de l'art la *nature* puisse être directement *corroborée* ou *fortifiée* (ainsi qu'on le dit vulgairement) dans sa propre énergie ou dans sa promptitude à agir, en conservant toujours néanmoins la direction des proportions convenables et pourtant bien différente du type ordinaire de tous les jours. Mais, au contraire, ce raisonnement direct ne saurait trouver là un solide fondement, comme si, par cette raison, il suffisait d'augmenter simplement la circulation du sang en général, ou d'en activer davantage la marche progressive, puisqu'il est évident, aux yeux mêmes de la plus simple observation, que toute cette affaire repose sur la direction administrative et des organes et des mouvements progressifs spéciaux à travers ces mêmes organes tout particulièrement proportionnés aussi.

§ CLV. *Cette corroboration apportée à la nature par la médecine universelle gît encore dans l'espoir du possible.*

Bien que je reconnaisse et que je déclare formellement et volontiers que ce serait certainement un très-bon conseil, une sage intention de soutenir et de surexciter d'une manière directe et simple les *forces* de la *nature* elle-même, afin qu'elle pût ensuite, par ce moyen, aisément poursuivre, exécuter l'affaire universelle de la vie, et cela à l'aide soit de sa propre *énergie* intrinsèque, soit enfin de la juste et convenable *direction* de cette même énergie; cependant je n'ai pu m'empêcher de blâmer dans le cours de cette dissertation cette autre intention, qui prétend pouvoir accroître d'une manière directe et proportionnée, au moyen de l'art, l'acte général de la circulation du sang (chose qu'il n'a jamais été ni possible, ni permis au médecin, d'accomplir d'une manière absolue, bien loin qu'il

lui soit aisé et facile de la provoquer). C'est ce qui est démontré par ce que nous avons déjà dit dans cette intention : attendu que cet *art* dont il est question ici, cet art supposé de maintenir ainsi et d'accroître directement les forces de la nature, est encore jusqu'à ce jour dans un *espoir* pur et simple de *possibilité,* malgré son titre pompeux de *médecine universelle.* Mais la science médicale pourra-t-elle jamais mettre dans cette prétendue *médecine* une *confiance* réelle de probabilité prochaine ? Et cet *art* pourra-t-il jamais correspondre aux usages de la médecine, qui aime et demande le *positif,* et ne demande pas à être bercée dans de folles *espérances* [1] ?

§ CLVI. *La vraie méthode médicale consiste tant à maintenir qu'à protéger et défendre la vie du corps.*

Je conclus donc, en terminant cette dissertation, qu'il est tout-à-fait indispensable au médecin de s'attacher uniquement à cette méthode, qui peut réellement produire un effet, c'est-à-dire qui est véritablement *capable* à posteriori *de venir en aide d'une manière toute particulière aux intentions de la force médicatrice naturelle.*

Or, un pareil but ne peut être atteint qu'au moyen d'une sage administration *artificielle* et efficace de *sécrétions* et d'*excrétions spéciales,* au moyen, dis-je, d'une *direction* toute particulière, mais vraie, et plus aisée à exécuter que toute autre intention, devant être *provoquée* et *administrée à posteriori.*

C'est donc, enfin, par la connaissance de la véritable *théorie de la vie,* et non *par une autre voie,* qu'il sera donné à l'homme de l'art de bien comprendre ce qui peut lui être réellement d'une véritable utilité *médicale.*

Il est néanmoins, dans cette même théorie vitale, des considérations bien autres qui, pourvu qu'elles soient fon-

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. XLI.

dées sur la vérité, peuvent bien certainement être d'une grande utilité physique quelconque ; mais qu'on fasse bien attention qu'elles sont pleinement *étrangères* à tout usage *médical*.

C'est pourquoi je ne saurais trop vivement recommander aux hommes de génie et compétents en cette matière le soin de bien distinguer toutes ces choses entre elles, afin de ne jamais les confondre.

GLOIRE SOIT A DIEU,

l'Éternel Auteur de toutes choses !...

FIN.

RÉFLEXIONS ET COMMENTAIRES

SUR LES TROIS TRAITÉS PRÉCÉDENTS,

PAR LE PROFESSEUR A.-L. BOYER.

Ces commentaires seront divisés en deux parties :

1° Commentaire général,

2° Commentaires spéciaux.

CHAPITRE Ier.

COMMENTAIRE GÉNÉRAL.

I. Nous avons vu que le point de départ de Stahl, est l'Hippocratisme ; mais le Professeur de Halle avait trop de génie pour ne pas comprendre qu'il fallait d'abord saisir l'esprit de la doctrine de Cos et la mettre à la hauteur de son époque, en profitant des progrès accomplis depuis tant de siècles et s'inspirant à leur source même, le CHRISTIANISME.

C'est donc l'Hippocratisme devenu chrétien, l'Hippocratisme du XVIIe siècle, que nous retrouverons dans Stahl ; il forme un des grands anneaux de la chaîne qui unit la médecine antique à la médecine moderne. Entre Cos et Stahl, nous verrons apparaître surtout Montpellier, dont les travaux fondamentaux se présenteront encore à nos yeux entre Stahl et la science de nos jours.

II. Cherchons donc d'abord quelle est la première idée essentielle de l'Hippocratisme. On peut l'exprimer par une formule qui la résume, et que nous avons déjà citée :

« Hippocrate sépara la médecine de la philosophie ; puis

» il transporta la médecine dans la philosophie, et la philo-
» sophie dans la médecine. »

1° *Il sépara la médecine de la philosophie*. Ici, nous apercevons deux opérations : il sépara complètement la médecine de la fausse philosophie ou de la sophistique; il distingua la médecine de la philosophie générale, où elle était absorbée.

A. *Séparation de la médecine et de la sophistique*. Au temps d'Hippocrate, il y avait, comme le dit Stahl, des hommes qui, ne pouvant atteindre aux hauteurs de la philosophie véritable, mentaient cette philosophie (*philosophiam mentiebantur*) et cherchaient à en revêtir le masque; ces hommes avaient des disciples en médecine. Ceux-ci, disait Hippocrate, ressemblent aux acteurs que nous voyons sur le théâtre : ils jouent le rôle des personnages qu'ils représentent; ils en usurpent les droits et les priviléges; ils trompent les élèves qu'ils instruisent, et les malades qu'ils traitent; ce sont des frêlons médicaux, comme les sophistes sont des frêlons philosophiques; ils font beaucoup de bruit et peu d'ouvrage, beaucoup de mal et très-peu de bien. Le Vieillard de Cos s'élève contre eux avec une indignation sainte et profonde, avec une verve et une éloquence admirables, avec une conviction et une persévérance que rien ne vient ébranler. On peut lire, entre autres choses, ce qu'il a écrit à ce sujet dans ses traités : *De præceptis, De decentiâ, De priscâ medicinâ*. Ailleurs il pénètre plus profondément dans le fond de la question; il s'élève avec force, en philosophie aussi bien qu'en médecine, contre le sensualisme aveugle et contre le panthéisme matérialiste ou spiritualiste : terribles fléaux qui frappaient alors les esprits de stérilité, ou les jetaient dans des voies dangereuses, comme ils l'ont fait dans tous les temps, comme ils essaient de le faire encore même aujourd'hui.

B. *Distinction de la médecine et de la philosophie géné-*

rale. Si les médecins doivent, comme tout le monde, rompre complètement avec les doctrines funestes que nous venons d'indiquer, ils doivent, au contraire, se rattacher à la philosophie générale légitime et l'embrasser dans ses hautes vérités : mais il ne faut point qu'ils confondent la médecine avec elle. La médecine est une science autonome, qui a son domaine propre, son but spécial, son génie particulier; si elle a des rapports intimes avec toutes les autres sciences, elle doit marquer aussi nettement son étendue et ses limites, ce qu'elle donne et ce qu'elle est appelée à recevoir.

Tout cela n'était que vaguement indiqué avant Hippocrate; c'est lui qui eut la gloire d'accomplir la grande distinction dont nous venons de parler. Il fit de la médecine une science et un art indépendants, et mérita véritablement le nom de *Père de la médecine,* qu'on lui a accordé et qu'on lui a vainement plusieurs fois contesté[1]. Il a aussi, du même coup, le droit de s'appeler *le Père de la philosophie*. Cette double couronne lui a été décernée par Galien, qui le nomme *le prince et le premier des philosophes, comme des médecins*. Nous chercherons à établir plus tard la vérité de cette proposition, qui peut faire murmurer les philosophes; mais, quel que soit notre respect pour ces derniers, il ne nous est pas permis de faire violence à la vérité.

Lorque le Vieillard de Cos parut, au sein de la Grèce de Périclès, au milieu des vastes génies qui jetèrent sur ce siècle une si grande splendeur, la médecine et la philosophie offraient le spectacle d'une confusion étrange. Il y avait des médecins livrés à un empirisme aveugle, et à côté d'eux des philosophes-médecins, qui, partant de théories arbitraires ou même de faits réels plus ou moins étrangers à notre science, créaient une médecine fondée sur des hypothèses plus ou moins vraisemblables, et en déduisaient des consé-

[1] *Voy.*, entre autres, Houdard, *Étude sur Hippocrate.*

quences spéculatives ou pratiques, le plus souvent fausses et dangereuses. S'il existait quelques vrais médecins, ils étaient perdus dans la foule. On peut donc affirmer que la médecine n'existait pas : elle possédait ses éléments constitutifs ; elle n'était pas constituée. Pour former, en effet, une science et même un art, il faut connaître sa méthode propre ; il faut s'en servir pour arriver à une formule générale, à un premier principe, à une vérité première, contenant en germe plus ou moins développé toutes les vérités secondaires ; il faut créer une ÉCOLE composée d'hommes ayant une même devise, un même serment, un même drapeau ; alors, mais alors seulement, on a une science, et une école qui l'enseigne et la pratique.

Hippocrate fit tout cela ; il formula avec une admirable netteté le rationalisme expérimental et l'expérimentalisme rationnel, appuyés, d'une part, sur l'observation et l'expérimentation, de l'autre, sur le raisonnement et la raison, et poussant leurs profondes racines dans le sol fécond des traditions de tous les siècles : il profita de ces puissantes ressources pour jeter les bases d'une doctrine inébranlable, qui, depuis, s'est modifiée, perfectionnée, agrandie, sans changer ses principes fondamentaux, parce que les verités premières sont inébranlables.

Le Médecin de Cos créa, de plus, pour défendre et propager ses doctrines, une école, dont les écrits mutilés par le temps, et souvent défigurés, même de nos jours, par des traducteurs ou des commentateurs qui n'ont pas constamment bien saisi le sens ou l'esprit des textes hippocratiques, sont, néanmoins, restés des modèles.

En distinguant la médecine de la philosophie générale et de toutes les sciences confondues sous ce même nom, en assurant l'indépendance de l'art médical, Hippocrate rendit le même service à toutes les branches des connaissances humaines et à la philosophie elle-même. Par lui et avec

lui, l'ordre s'établit dans ce chaos; tout devint libre, indépendant, distinct, et cependant on vit se conserver le lien naturel qui enchaîne le tout et les parties.

Socrate, Platon, Aristote suivirent cet exemple, et Galien a eu raison de l'affirmer[1]. On trouve, du reste, les preuves de ces faits dans Platon et dans Aristote lui-même. Nous connaissons tous le passage important du *Phèdre* de Platon, si souvent cité par des médecins célèbres, et qu'on paraissait avoir oublié lorsque M. Littré a rappelé sur lui l'attention générale, en l'accompagnant de réflexions, dont nous reconnaissons toute la valeur, bien que nous n'adoptions pas toutes les conséquences qu'en a tirées cet éminent écrivain. Socrate, dans ce dialogue, dit : « Hippocrate de » Cos, descendant des Asclépiades, assure qu'on ne peut » pas connaître la nature même du corps vivant, sans con» naître celle de l'ensemble du monde : voyons si la pensée » d'Hippocrate est en harmonie avec la droite raison. »

Le maître de Platon démontre ensuite combien cette pensée hippocratique est vraie, large, profonde. En comparant ce fragment avec d'autres textes de l'école socratique et avec des textes nombreux des écrits du Vieillard de Cos, il ne serait pas difficile d'y trouver, comme l'a fait M. Littré, une méthode et une doctrine tout entière ; seulement on y rencontrerait beaucoup de choses que nous n'avons point vues dans les commentaires de M. Littré, et des arguments incontestables en faveur de ce que nous avons avancé jusqu'ici.

2° et 3°. Une fois parvenu par la médecine, ou plutôt par l'anthropologie, aux plus grandes hauteurs de la philosophie ; après avoir proclamé l'existence d'un *Être suprême, unitaire,* dont l'action se montre partout, et dont le médecin doit reconnaître l'intervention, l'association, avec respect quoique sans superstition aveugle, Hippocrate domine la

[1] *Voy.*, entre autres, dans le traité *De placitis Hippocratis et Platonis.*

médecine et la philosophie : il est médecin-philosophe. Il peut alors, avec avantage et sans danger, transporter toute la vraie médecine dans la véritable philosophie, et toute la véritable philosophie dans la vraie médecine. Est-ce par la force seule de son génie qu'Hippocrate est parvenu jusque-là ? Nous démontrerons qu'à sa puissance propre il a joint celle, plus grande encore, des traditions, et surtout des traditions de famille ; car Hippocrate descend des Asclépiades d'Égypte, de ces prêtres-médecins rattachés aux Hébreux et à nos révélations premières, qui réunissaient dans leurs mains un double sacerdoce, et traitaient tout à la fois les maladies du corps et celles de l'âme. Hippocrate est comme Platon, et mieux que lui un Μωσῆς ἀττικίζων, c'est-à-dire un interprète médical des traditions hébraïques. Ce fait, qui aurait paru très-étrange il y a vingt ans, et dont l'énoncé surprendra peut-être encore aujourd'hui, sera prouvé plus tard au moyen de documents médicaux nombreux que nous possédons, et de travaux allemands tout-à-fait récents et probablement inconnus en France, dont nous donnerons des extraits.

Ce point culminant de la Doctrine Hippocratique a été peu mis en relief : c'est pourtant cette marche qu'ont imitée, en la perfectionnant et la développant, Platon, Aristote et les créateurs de toutes les sciences modernes. Comme Hippocrate, ils ont su unir et distinguer ; saisir les différences et les rapports ; constituer une philosophie proprement dite, une physique, une chimie, une astronomie, une anthropologie, etc., distinctes et indépendantes, tout en les disposant dans un ordre hiérarchique et naturel, tout en les unissant par leurs liens légitimes. Aristote, le plus grand de tous, sans en excepter peut-être Platon, a été l'immortel modèle devant lequel se sont inclinés tant de siècles, et devant lequel nous nous inclinerons encore quand il nous apparaîtra de nouveau dans toute sa véritable puissance. Il

a fait une encyclopédie-modèle que Bacon a voulu renverser pour la reconstruire, et qu'il a faussée et altérée dans son ensemble, bien qu'il ait utilement agrandi et modifié quelques-uns de ses détails. Notre grand Descartes lui-même, si supérieur à Bacon (quoique certaines écoles anglaises aient dit le contraire, quoique l'école encyclopédique du XVIII[e] siècle l'ait aussi répété, humiliant ainsi une de nos plus grandes gloires nationales devant une gloire étrangère que la passion la plus aveugle ne saurait lui comparer), notre Descartes ne s'est point élevé toujours jusqu'à la hauteur aristotélique, malgré les splendeurs du XVII[e] siècle sur lequel il a exercé une influence de premier ordre, malgré son vaste génie que nous n'avons pas encore entièrement vengé, parce qu'il est en partie méconnu, et que ses doctrines, suivant l'expression de Bossuet, ne sont pas généralement bien comprises.

Au-dessus des hommes qui se sont principalement occupés des sciences humaines, nous en trouvons surtout deux dont on ne sent pas assez la merveilleuse supériorité, et qui ont appliqué cette méthode à la science sacrée : nous voulons parler de S. Augustin et de S. Thomas, fondateurs, après S. Paul et les autres disciples du Christ, de la théologie scientifique [1] ; eux aussi ont su la distinguer des sciences humaines, en montrant cependant la part que celles-ci peuvent y prendre.

Si l'on fait bien attention aux écrits de Stahl que l'on vient de lire, on verra sans peine que le Professeur de Halle, appliquant à l'Hippocratisme, pour le rectifier et le vivifier, la méthode et les doctrines de S. Augustin et de S. Thomas, a véritablement continué l'œuvre traditionnelle qui lui avait été léguée; qu'il a su aussi, dans une large mesure, séparer et unir; qu'il a suivi, non pas seul, mais avec des formes

[1] *Voy.* le P. Lacordaire, *Panégyrique de S. Thomas;—voy.* aussi Massillon sur le même sujet.

qui sont à lui, la grande route tracée par l'École hippocratico-socratique.

Nous poursuivrons cette idée-mère dans son ensemble et dans ses détails, en montrant ce que Stahl et le Stahlianisme doivent à leurs prédécesseurs, ou à leurs successeurs des divers pays et surtout de Montpellier.

III. Tous les médecins de premier ordre ont attaché la plus grande importance à la philosophie; ils ont saisi les indissolubles liens qui l'unissent à la médecine, en reconnaissant que tout *grand médecin* doit être philosophe : telle est la doctrine d'Hippocrate, de Galien, des auteurs qui ont dominé l'arabisme, le moyen âge, la renaissance, les XVIe et XVIIe siècles. Nul n'a été plus explicite que Stahl sous ce rapport; les médecins de Montpellier seuls, avant et après lui, peuvent être placés à ses côtés. Voyez, parmi les grands médecins de notre époque, M. Lordat (*Perpétuité de la médecine,* première leçon) : « *Importance de » l'étude des principes métaphysiques qui existent chez » l'homme,* etc. »

Dans son *Propempticum : De philosophiâ Hippocratis*, Stahl dit nettement : « Ce qui fait la force du médecin-» philosophe, c'est sa science philosophique. »

IV. La philosophie, pour le médecin, embrasse, ainsi que nous l'avons établi : 1° la méthode, 2° la logique, 3° la métaphysique ou ontologie générale, 4° la psychologie, 5° la morale privée et publique, 6° la théologie naturelle et révélée.

Toutes ces parties de la philosophie ont été traitées par Hippocrate, et beaucoup plus largement par Stahl.

On sera peut-être surpris de ce que nous disons ici, relativement surtout à la théologie révélée à Hippocrate; mais cet étonnement cessera quand on se rappellera, comme l'ont dit les théologiens érudits, que les traditions primitives ou judaïques antérieures au Christianisme n'ont jamais

été entièrement perdues pour l'humanité, quoiqu'elles soient restées très-obscures et défigurées chez les païens. On en trouve des traces dans l'Hippocratisme, dans Platon, Aristote, Cicéron, Virgile, etc. [1]

Quant aux autres parties de la philosophie, elles se rencontrent avec assez de développement dans ce qui nous reste de la collection mutilée de Cos, pour qu'on puisse parvenir à les reconstruire entièrement : c'est, du reste, ce qu'ont entrepris de faire divers auteurs, surtout en Italie, en Allemagne et en France. Voyez FABRICIUS, *Theologia Hippocratis;* CONRIGIUS et SCHELAMMERT; F. LICETI, *De animarum humanarum immortalitate;* SCHULZIUS, *Histoire de la médecine;* MATTHIAS, Commentaires *De decentiâ hippocraticâ;* voyez surtout STAHL, l'un des commentateurs les plus recommandables et les plus étendus des traités hippocratiques; voyez enfin une foule de travaux de célèbres médecins de l'École de Montpellier, qu'il serait trop long de citer.

Avec ces documents et le mouvement philosophique qui nous presse de toutes parts, grâce à l'impulsion donnée d'abord par Coray, docteur de Montpellier, et si puissamment renouvelée par MM. Littré, Duremberg, Busemaker, etc., il est possible de faire beaucoup mieux.

Quant à Stahl, on peut réunir, après de grands efforts, les fragments très-nombreux et considérables, dont l'ensemble constitue un cours entier de philosophie à l'usage des philosophes, des théologiens et des médecins. Il faut, pour cela, deux conditions : 1° une patience et une persévérance à toute épreuve, qu'aucun obstacle matériel ne rebute, qui brave la rudesse de la forme, l'âpreté du style, l'obscurité de la pensée devenant ensuite claire et lucide; l'habitude de la scholastique la plus ingrate; la difficulté

[1] *Voy.* entre autres l'Idylle intitulée *Pollium*, le Commentaire de J. Le Maitre, et une Thèse récente soutenue à la Sorbonne sur ce sujet, etc.

de se procurer des œuvres multipliées, rares, pleines le plus souvent d'erreurs typographiques, écrites en tout ou en partie dans toutes sortes de langues, faisant enfin allusion à un grand nombre d'ouvrages philosophiques et médicaux à peine indiqués ; 2° il faut de plus un travail préparatoire plus pénible encore, analogue à celui qu'a fait Stahl lui-même, et qui consiste dans l'étude approfondie des philosophes, des théologiens anciens et modernes les plus éminents, sans négliger les contemporains, que Stahl a étudiés à fond et résumés, malgré le singulier reproche qu'on lui adresse de ne pas être érudit.

Ceci fait comprendre qu'il s'agit tout simplement de dévouer une vie presque entière à tenter une œuvre qui est certainement d'une haute importance. Si l'on ne réussit point comme on le désirerait, on aura du moins essayé une voie dans laquelle d'autres ne manqueront pas de s'engager, par la suite, avec un succès complet. Nous donnerons ici une esquisse, un tableau synoptique de cette étude, que nous poursuivrons, plus tard, dans tous ses développements, et qui sera une introduction indispensable aux doctrines médicales et chimiques du Professeur de Halle. Nous joindrons ainsi, dans la mesure de nos forces, nos recherches aux travaux fondamentaux de M. Blondin, dont on appréciera, nous l'espérons, toute la valeur, quand ils seront terminés. Ce jeune médecin, qui appartient à notre École, pourra dire avec l'orateur romain, en y mettant la même modestie : « *Non tàm vocatus quàm derelictus malui me* » *quàm neminem*. — Je me suis livré, plutôt par amour de » ce qui m'a paru bon que par une vocation spéciale, à une » œuvre que je crois utile à tous et qu'on a négligée. » Pour ce qui nous concerne, nous dirons, en modifiant la phrase : *Tàm vocatus quàm derelictus ;* et nous espérons que l'ouvrage même, agrandi par les collaborateurs qui veulent bien lui prêter leur concours et dont nous ne formons qu'une faible partie, justifiera ce que nous disons en passant.

Quand on saura que Stahl a eu le bon esprit de chercher ses inspirations et de puiser largement, par la lecture et la méditation, dans les écrits des grands docteurs de l'Église, et spécialement dans S. Augustin et S. Thomas[1], on verra comment sa philosophie peut être utile, même aux théologiens catholiques, qui sentent, avec Bossuet, que la vraie médecine spiritualiste ne se sépare point de la théologie.

Esquissons rapidement les six parties de la Philosophie Stahlienne indiquées plus haut.

V. Méthode. — « La clef de la doctrine de Stahl, le » secret de sa force et de sa vérité, sont dans la méthode » qui a présidé à sa construction[2] ». Rien de plus vrai : Stahl, comme Hippocrate, Platon, Aristote, S. Thomas, Bacon, Descartes, Newton, etc., est tout entier dans sa méthode. C'est elle qui explique la grandeur des résultats auxquels il est parvenu, et les erreurs dans lesquelles il a pu tomber; aussi plaçait-il cet objet en première ligne.

La question de la méthode se rencontre à l'entrée de toute science ; elle est la plus importante et la plus difficile de toutes. Quoi qu'on en ait dit, quoi qu'on en dise encore, la vraie méthode, dans son entier, ne se trouve ni dans Bacon ni dans Descartes; ces grands hommes ont vu si vivement l'une de ses faces, qu'ils ont vaguement aperçu les autres: en les réunissant même, ils ne se complètent pas. Les seuls méthodologistes complets sont : Hippocrate, Platon, Aristote et surtout S. Thomas, qui les résume et les dépasse tous, qui dépasse même notre siècle dans son ensemble, et nous laissera peu à faire quand il sera bien compris. Cette assertion (qui eût paru insoutenable il y a un quart de siècle, qui étonnera sans doute plusieurs de nos lecteurs peu au courant du mouvement actuel et des

[1] Nous jugeons des lectures de Stahl par ses doctrines autant que par ses citations.

[2] Lemoine, p. 32.

grands travaux tout récents, entrepris soit en France, soit à l'étranger, relativement aux auteurs cités plus haut); cette assertion, nous osons l'affirmer, sera pleinement justifiée.

La force du Stahlianisme et de la doctrine de notre École tient, suivant nous, à ce qu'elle n'est autre chose que la Méthode Thomiste bien comprise, appliquée à la médecine.

M. Barthélemy St-Hilaire a fait connaître, avec autant de justesse que de rigueur, l'importance et les difficultés de la méthode. «Quand on voit clairement de quelle importance » est la méthode en philosophie, quand on a bien compris » que sans elle il n'y a, pour ainsi dire, pas de philosophie » réelle, on conçoit mieux cette ardeur passionnée que les » sages ont apportée à expliquer et à propager leur méthode. » .... Ils (les grands réformateurs en philosophie) ont » tous compris que la méthode est le fond même de la » science et l'instrument invincible de ses révolutions et de » ses progrès. L'amour-propre a pu les égarer; mais son » mobile était parfaitement légitime, et le but proposé à » ces nobles efforts était assez grand pour les faire naître » et les payer.

» En un mot, sans la méthode, la philosophie peut être » encore grande, féconde, utile; mais elle n'a rien de régulier » ni de scientifique. Elle s'ignore elle-même, tout en gardant » la prétention de tout comprendre et de tout expliquer[1]. »

Pour M. Barth. St-Hilaire, la méthode est si difficile, qu'il n'existe à ses yeux qu'un seul homme qui l'ait fondée et connue dans son entier (philosophiquement parlant), et cet homme c'est Descartes. Il assure que Platon, Aristote, les Scholastiques, Bacon et Leibnitz n'ont pas connu la véritable méthode en philosophie. Après avoir employé ses laborieuses veilles à des traductions d'Aristote; après s'être

[1] *Dict. des scienc. philosoph.*, T. IV, p. 269, 270.

efforcé plus que tout autre de le venger du discrédit injuste dans lequel il était tombé; après avoir démontré qu'il est, avec Hippocrate, le créateur de la philosophie naturelle inductive, il ajoute : « Le disciple de Platon, tout grand » qu'il est, n'a pas connu la méthode..... Dans la recherche » de celle-ci, il est de grands noms qui n'apparaissent même » pas, et celui de Leibnitz brille par son absence. »

On a réclamé contre cet arrêt de M. Barth. St-Hilaire; on a réagi contre Descartes en faveur de l'école hippocratique, aristotéliste et thomiste; le P. Gratry a été jusqu'à dire[1] : « Nous ne saurions admirer le discours de Descartes » sur la méthode »; et Chauvet[2] : « Descartes, malgré » son génie, n'en a pas moins jeté la philosophie moderne » dans une fausse voie par sa méthode psychologique. »

En ce qui nous concerne, tout en rendant justice à Bacon, à Descartes et à leurs écoles, nous croyons fermement que la vraie méthode de toutes les sciences et la vraie philosophie ne se trouve fondamentalement, en sa totalité, que dans Hippocrate, Platon, Aristote, disciples de l'Hippocratisme, et surtout dans S. Thomas, et dans Stahl qui l'a suivi. Nous ajouterions, si nous ne craignions d'être accusé de prévention, que nulle part elle n'a été comprise, perfectionnée et pratiquée comme dans notre École de Montpellier. Pouvons-nous espérer que l'on adoptera cette conclusion lorsque, arrivé à la fin de notre œuvre, nous aurons fourni toutes nos preuves?

Plaçons ici une remarque importante. M. Ch. Jourdain[3] a écrit ces lignes, qui doivent être méditées : « Sauf ces » quatre points » (qu'il indique, et sur lesquels il paraît faire de trop larges concessions), « nous croyons la philosophie » de S. Thomas irréprochable. » « S'il en est ainsi », dit

[1] *Théodicée.*
[2] *Des théories de l'entendement dans l'antiquité.*
[3] *Philosophie de S. Thomas.*

M. de Rémusat, son rapporteur à l'Académie des sciences morales et politiques, « il n'y a plus à hésiter : c'est la » philosophie de S. Thomas qu'il faut enseigner partout. »

Or, nous croyons avec Roux-Lavergne[1] que cela est parfaitement vrai.

Essayons donc, pour le moment, en attendant mieux, de résumer dans quelques propositions sommaires les pensées fondamentales de Stahl sur la méthode, en les dégageant de ses formules parfois trop abstraites, de ses formes souvent trop obscures, en les présentant avec une scrupuleuse attention, d'une manière exacte et fidèle, sans jamais nous en écarter.

1° En analysant le mot *méthode,* on y découvre deux idées essentielles : celle d'ordre et celle de route. La méthode est l'ensemble des règles que l'on doit suivre pour parcourir avec ordre la voie qui conduit à la vérité, pour vaincre les obstacles qui s'y rencontrent, pour éviter les sentiers de l'erreur. Elle nous aide à analyser et à classer nos idées ; à mettre de l'ordre dans nos connaissances ; à unir les sciences par leurs liens légitimes, tout en marquant les différences qui les séparent. Elle nous sert de guide dans tous les actes de la vie.

« C'est qu'en effet, pour prendre les choses dans toute » leur portée et leur grandeur, la méthode bien appliquée » est le seul moyen scientifique de former dans l'âme » humaine ces croyances essentielles, sans lesquelles elle » ne peut vivre. Sous l'autorité de la raison, telle que la » Providence l'a faite en nous, la méthode nous révèle avec » évidence *ce que nous sommes, ce qu'est* Dieu, *d'où nous » venons* et *ce qu'est le monde* où il nous a placés. Elle nous » apprend à quelle source se puisent la certitude et la foi » dignes de l'intelligence de l'homme ; elle nous montre le » principe vivant et indéfectible de toutes nos connaissances ;

[1] *Compendium philosophiæ Thomisticæ*, 1856.

» elle nous instruit avec une autorité impérieuse et toute-» puissante de nos devoirs; elle découvre et proclame la loi » morale qui vit au fond de notre conscience; elle la sonde » et l'éclaire dans ses replis les plus délicats et les plus » cachés. Elle retrouve Dieu en nous dans son empreinte » la plus manifeste et la plus féconde; et, après nous avoir » instruits sur nous-mêmes et sur Dieu, elle nous apprend » encore à connaître le monde, en nous dévoilant les prin-» cipes sans lesquels il cesserait d'être intelligible[1]. »

La méthode, étant une route, suppose un point de départ, un point définitif vers lequel on marche en parcourant des étapes intermédiaires, un voyageur qui suit le chemin, un fil conducteur qui le guide, une lumière qui l'éclaire. Le voyageur c'est l'homme; la lumière c'est le flambeau de l'expérience et celui de la raison, auxquels on doit joindre cette révélation intérieure divine admise par Aristote même et Platon; et, de plus, la révélation extérieure, venant aussi de Dieu, transmise d'âge en âge par la Tradition, et que Stahl conserve précieusement pour des cas spéciaux et réservés : nous verrons que s'il en use, il n'en abuse point.

La lumière, comme on voit, n'est autre chose que l'ensemble des facultés humaines, aidées par un secours divin sur lequel nous aurons à nous expliquer. Le fil conducteur, fil du labyrinthe de Bacon, se rattache essentiellement aux éléments que nous avons nommés et à l'ordre qu'il faut adopter. Il importe beaucoup, comme on le voit, pour le philosophe, de développer les trois grandes facultés humaines qui donnent l'ordre et la lumière, savoir : la faculté expérimentale, la faculté rationnelle, la faculté méthodologique, ordinatrice, classificatrice. Quand ces lumières sont vives et coordonnées, la route s'illumine et s'éclaire dans tous ses détails; on applique dans son étendue et ses limites l'expérience et la raison, chacune à son objet propre, sans

[1] *Dict. des scienc. philosoph.*, p. 270.

qu'aucune vienne exercer sur l'autre un empire injuste et tyrannique ; on ne s'égare pas dans la voie ouverte, malgré les sinuosités, et l'on avance de plus en plus vers le but définitif, en franchissant les espaces intermédiaires : on fait ainsi de l'expérimentalisme rationnel et du rationalisme expérimental.

Le point de départ est double : tantôt on s'élève des phénomènes, des faits particuliers aux principes généraux, aux lois, aux forces, aux causes qui les produisent et en rendent compte ; on emploie alors la *méthode inductive*, l'*induction*, le *syllogisme ascendant* ; tantôt, au contraire, on part des principes premiers que la raison fait saisir, des lois, des forces, des causes qu'on a déterminées, et l'on descend de celles-ci aux phénomènes, aux effets que ces principes ont produits : on a recours ainsi à la *méthode déductive*, à la *déduction*, au *syllogisme* proprement dit ou *syllogisme descendant* ; dans bien des cas, on associe les deux procédés, l'induction et la déduction, qui se servent de contrôle et d'appui mutuels.

Il est facile de reconnaître, dans ce qui précède, les deux méthodes ou les deux grands procédés fondamentaux : *induction, déduction*. Par leur usage isolé ou par leur association, on découvre, on éclaircit, on démontre, avec une évidence de plus en plus grande, une foule de vérités de tous les genres. Tout cela ne constitue donc qu'une seule méthode avec deux procédés ; vouloir les séparer, c'est tenter l'impossible et ce qui est en dehors de la nature de l'esprit humain.

On a reproché avec raison à Bacon d'avoir coupé l'entendement et l'humanité en deux, en plaçant d'un côté l'expérience et les expérimentateurs, de l'autre la raison et les résultats qu'elle donne : c'est le vice radical de sa classification des sciences. Partout l'homme fait usage de toutes ses facultés ; on l'amoindrit quand on accroît les forces ou

l'exercice des sens aux dépens de la raison ; on l'affaiblit aussi, mais moins, quand on sacrifie les sens à la raison : dans tous les grands siècles, dans toutes les grandes doctrines, on a donné à chacun la part qui lui revient. Bacon et son école, s'occupant surtout de l'expérience et des sens externes, font peu pour la raison, quoique l'illustre Chancelier en ait vanté l'excellence. Descartes et surtout les Cartésiens ont peut-être trop négligé l'expérience externe, en cherchant à nous renfermer dans l'expérience interne et la raison. En suivant le premier, qui ne nous met pas suffisamment en rapport avec nous-mêmes, on glisse vers le sensualisme et on y tombe ; le matérialisme vient bientôt après ; le niveau intellectuel s'abaisse. En prenant le second pour guide, on marche vers l'idéalisme, le rationalisme, et l'on s'y égare. Quelques esprits, soit avec Bacon, soit avec Descartes, se jettent dans le panthéisme sensualiste ou spiritualiste : n'accusons pourtant pas trop le philosophe anglais et surtout le philosophe français.

Ce dernier dit, dans une de ses lettres : « Je comprends » toute l'importance de l'induction, mais j'y ai peu insisté, » parce que Bacon a laissé peu à faire[1]. »

Il dit ailleurs : « Plus j'avance, plus je m'aperçois de » la masse d'expériences physiques auxquelles il faudrait me » livrer ; je n'y manquerais pas si j'avais le temps, les instru» ments et les fonds nécessaires, je m'en occuperai de mon » mieux. »

Ainsi, nous avons, suivant Stahl, deux grands procédés fondamentaux, ce qu'on nomme aujourd'hui deux méthodes : la méthode expérimentale ou inductive, la méthode rationnelle ou déductive. A cela joignons une autre méthode ou procédé, la méthode historique et traditionnelle, que Bacon et Descartes ont eu le grand tort de frapper l'un et l'autre, parce qu'ils croyaient qu'on en avait abusé. Leibnitz a eu

[1] *Disc. sur la méth.*

la gloire d'être un de ceux qui l'ont le plus réhabilitée; nous marchons aujourd'hui sur ses traces : c'est un immense levier, dont nous apprécierons de plus en plus la puissance à mesure que nous avancerons.

La Méthode Stahlienne est complète : elle embrasse ces trois procédés, tandis que les Baconiens et les Cartésiens n'en ont guère qu'un seul. Nous ne parlons pas du reproche adressé à Stahl de manquer d'érudition : il est sans valeur pour quiconque a lu ses divers ouvrages. Fidèle au précepte d'Hippocrate, il n'en fait point étalage; elle est cependant en évidence, elle nourrit toutes ses œuvres et les rend éminemment substantielles.

Quelques réflexions de plus sur ces méthodes, en nous attachant toujours aux pas de Stahl, nous paraissent indispensables.

A. Méthode empirique ou expérimentale. — Elle est double, suivant qu'elle s'occupe de l'expérience et de l'expérimentation sur les objets du dehors, ou bien qu'elle s'exerce sur les objets du dedans, sur l'esprit lui-même, ses produits, ses facultés, ses lois. Ici se classent l'expérience physique et l'expérience psychologique; l'induction est son principal instrument; par elle, on s'élève, comme le veut Newton, du particulier au général, des faits ou des phénomènes aux lois expérimentales. Mais on va plus loin que ne le voulait le géomètre anglais : après avoir atteint des forces purement abstraites, on arrive aux forces réelles et vivantes qui animent l'univers, et jusqu'aux substances auxquelles ces forces sont inhérentes. Si Newton croyait, et si l'on croit encore qu'il y a de la témérité à marcher dans cette voie, c'est qu'il ne connaissait, et qu'on ne connaît guère aujourd'hui, comme Bacon, que l'induction progressive. Dans cette école, on n'a pas saisi la valeur de l'induction transcendante que les Sensualistes ignorent, et que le P. Gratry a si bien mise en évidence dans sa

logique. Il y a là, dans notre éducation philosophique, un vide important à remplir. Notons, en passant, l'induction par analogie dont on se sert beaucoup, et dont on a peu songé à tracer les règles.

Stahl, comme Hippocrate, célèbre beaucoup l'expérience et l'expérimentation ; mais il ne se borne pas là. «On a eu » tort », dit Galien, « de classer le Vieillard de Cos parmi les » empiriques : c'était un homme très-expérimenté et très-ami » de l'expérience ; mais personne avant lui et mieux que lui » n'a fait usage de la raison et du raisonnement. » Ceci s'applique parfaitement à Stahl ; il a tracé de main de maître l'étendue et les limites de la méthode expérimentale dans son Proremptieon : *De experimento fallaci*.

B. Méthode rationnelle et raisonnante. — Celle-ci, marchant en sens inverse de la précédente, part des principes généraux, des causes, des lois, et descend jusqu'aux phénomènes et aux faits ; elle procède du général au particulier, des principes aux conclusions. Supposons que nous connaissons la cause d'un phénomène, nous en déduirons ce dernier lui-même dans toutes ses circonstances, comme, dans un syllogisme, l'on tire une conclusion, des prémisses. Les causes sont au nombre de quatre : causes substantielles (matérielles des auteurs), causes formelles ou typiques, causes efficientes et causes finales. On peut concevoir sans peine comment on marche quand on procède par voie rationnelle ou déductive. Ainsi, *a.* connaissant une substance et ses propriétés, on sait quels phénomènes elle peut produire : si l'on a des notions précises sur la matière, on ne lui attribuera pas la pensée ; réciproquement, on ne donnera pas l'étendue sensible aux esprits. *b*. Si l'on est fixé sur une cause efficiente ou finale, sur le but qu'il s'agit de remplir, on se rendra compte du mécanisme par lequel ce dernier est atteint. Un physicien habile imaginera vingt mécanismes pour faire des montres ou des horloges,

quand il saura, quand on lui aura dit, que ces instruments doivent marquer l'heure. La méthode rationnelle est donc très-puissante dès qu'elle a saisi les principes et les quatre genres de causes que nous venons d'indiquer.

Bacon a eu le tort, tout en parlant beaucoup des causes, de ne pas se rendre compte de la finalité et de bannir tout-à-fait, de la physique, ces causes finales; Descartes a eu le même tort par rapport à ces dernières; Stahl, au contraire, a soumis la causalité à une savante analyse; il a remis les causes ou plutôt les intentions finales à leur véritable place[1].

Stahl a exposé, d'une manière lumineuse, les avantages de la méthode rationnelle et ses abus, dans le proremp-ticon *De judicio difficili*.

Quand on fait usage de la méthode expérimentale ou de la méthode rationnelle, on passe d'un objet à l'autre, du particulier au général ou du général au particulier, par un intermédiaire; on a trois termes que l'on enchaîne en se conformant aux règles de la forme syllogistique; on formule des jugements; on construit des raisonnements: c'est un procédé discursif.

Tout ce qui précède s'obtient à l'aide de nos facultés, qui sont analytiques, synthétiques, intuitives, discursives ou raisonnantes, etc. Stahl se rend parfaitement compte de la méthode et de ses procédés, en s'appuyant sur l'examen consciencieux et complet de l'entendement humain. Il ne confond point, comme Bacon, l'induction et l'intuition, la raison (λογός) et le raisonnement (λογισμός); il comprend très-bien le mécanisme intime qui explique la valeur et le mode spécial des méthodes expérimentale et rationnelle; il sait pourquoi elles ont reçu chacune des noms divers: ainsi, la méthode expérimentale s'appelle aussi *analytique*, et la méthode rationnelle, *synthétique*, parce que la pre-

[1] *Voy.* De Gérando, *Syst. comp. de phil.*, 1re éd., T. I, p. 107.

mière, s'appuyant d'abord sur des faits particuliers qui sont toujours complexes, les analyse afin de les décomposer et de trouver leurs éléments simples, tandis que la méthode rationnelle prend son point de départ dans ces éléments ou ces principes premiers qui sont simples, pour descendre de là au composé qui en émane. On a dit que l'analyse remonte du connu à l'inconnu et du simple au composé, tandis que la synthèse descend du composé au simple ; il fallait remarquer que le procédé empirique ou analytique part, au contraire, du composé. On se demandera peut-être comment le simple engendre le composé; cela se fait par voie d'association ou par voie de création : ainsi, Dieu, le plus simple des êtres puisqu'il est absolument *un* en substance et en essence, a produit l'univers par création; il en est la cause efficiente première, la cause finale dernière. Si nous connaissions Dieu comme il se connaît lui-même, nous en déduirions l'univers tout entier, en considérant Dieu, soit comme sa cause efficiente créatrice, soit comme sa cause finale.

Pour bien concevoir toute la valeur de la méthode rationnelle, il faut bien savoir qu'il y a dans la raison humaine des principes premiers qui s'appliquent à tout : ce sont les vérités premières, les axiomes, dont on saisit clairement la portée quand on se rend bien compte des termes qui les expriment; c'est à la lumière de la raison que ces principes s'aperçoivent : « *Sunt nobis naturaliter innata prima principia, tùm actionis, tùm speculationis.* » (S. Thomas.)

Les Sensualistes ne s'en doutent pas, les Rationalistes en abusent; Stahl sait s'en servir à propos et en fait un usage légitime.

Ce grand homme a très-bien vu que l'intuition appartient au λογός; qu'elle existe dans les facultés les plus inférieures de l'âme comme dans les plus supérieures, mais à des degrés différents, plus ou moins obscurs, plus ou moins

clairs. Le λογός est instinctif ou sans conscience, dans les *facultés vitales* proprement dites, et même dans les *facultés sensitives ;* il s'élève un peu plus haut dans ce simulacre d'entendement que les animaux présentent ; il devient raison dans l'âme pensante humaine. La raison, si faible, si défectueuse chez l'homme, n'est qu'une ombre qui trouve sa réalité suprême, son type absolu et infini dans Dieu ; cette faculté, si fugitive, si sujette à erreur dans l'humanité, n'est pas le caractère distinctif de l'homme, qui devient trop fier quand il croit la posséder réellement. L'homme est un être qui tend à devenir raisonnable, mais qui ne mérite pas ce titre pour celui qui contemple la raison dans son essence, c'est-à-dire dans Dieu ; le caractère spécifique de l'humanité, c'est le raisonnement (λογισμός). Ainsi, l'animal a une *ombre* de jugement et de raisonnement : l'homme le possède réellement ; il n'a qu'une ombre de raison, et celle-ci est le caractère spécifique de Dieu.

La méthode syllogistique ou raisonnante, comme le dit si profondément J. de Maistre, qu'il ne faut pas confondre avec la forme syllogistique, est ce qui spécifie l'homme. Dieu n'est pas réduit à raisonner, il voit tout intuitivement ; l'homme ne voit que faiblement, par voie intuitive, un certain nombre de principes premiers ou de raisons pures qui sont en lui.

Stahl a admirablement exposé tout cela dans ses distinctions du λογός et du λογίσμος, sur lesquelles M. Lemoine nous paraît imparfaitement fixé ; nous y reviendrons bientôt. Le Philosophe de Halle, dominant la question de la méthode, montre parfaitement comment l'homme, se repliant sur son âme et la contemplant dans son entier, parvient à y démêler toutes les facultés qui le constituent, soit par voie expérimentale, soit par voie intuitive ; comment, par les facultés supérieures de son entendement, il s'élève naturellement jusqu'à Dieu, et le soumet à une sorte d'analyse en

le comparant à ses œuvres. Tout cela se trouve déjà dans le *Parænesis*, le *De mecanismi, etc.*, le *De mixti, etc.*; Stahl s'y montre, sous plusieurs rapports, psychologue, métaphysicien et philosophe plus que Bacon, Descartes et Leibnitz, qu'il unit et au-dessus desquels il se place. Comme Descartes et mieux que lui, il découvre à la lumière de la conscience tout ce qu'elle lui montre : c'est là ce que Bacon n'a pas fait. Comme Bacon, il voit, à la lumière de l'expérience externe, des objets que la conscience n'atteint point, et que n'a pas vus Descartes; il sait, comme le dit Frank, que le *moi* n'absorbe pas l'âme tout entière et que celle-ci le dépasse. Descartes l'a ignoré : il sait que l'âme n'est pas exclusivement *pensée,* qu'elle est aussi *volonté,* et arrive ainsi de Descartes à Leibnitz, allant encore plus loin.

Quand l'âme, se repliant sur elle-même, se regarde intuitivement avec l'œil de la conscience et s'analyse à l'aide de toutes ses facultés, elle s'aperçoit, comme substance distincte, subsistante, indépendante du corps, dans ses actes supérieurs; elle *sent* qu'elle est *pensée, volonté, amour;* qu'elle est libre et douée d'un certain pouvoir créateur: mais elle reconnaît aussi que tous ces dons sont imparfaits en elle, qu'ils lui viennent d'une source plus élevée, où ils existent dans toute leur plénitude, et alors elle voit, comme dans un miroir, Dieu lui-même ou plutôt l'image vivante de Dieu, avec sa *puissance créatrice,* sa *volonté,* son *amour,* sa *liberté,* sa *raison* dans leur unité et leur perfection suprême; elle finit par reconnaître que toutes ces facultés sont enchaînées dans un certain ordre, du moins d'après notre manière de les concevoir, et que la raison semble dominer et pénétrer partout. Mais cette notion, en quelque sorte analytique, de l'idée substantielle de Dieu, telle que l'enseignement théologique nous l'apprend, est au-dessus des forces naturelles de la raison, qui conçoit ces vérités et ne les embrasse pas. Stahl dit « que la volonté est mieux

» entendue et mieux sue que l'intelligence, et qu'elle nous » donne sur Dieu et le monde des notions plus sûres que » cette dernière. »

On peut consulter à cet égard une foule de passages de Stahl, entre autres quelques-uns du *Negotium otiosum* (VI[e] vol. de la traduction) et du *Traité du mécanisme,* etc., du présent volume. On a vu Stahl, dans ce dernier, déclarer que « l'étude de la volonté nous conduit à des notions plus » précises que celles de la pensée. » Il ne dit pas seulement comme Descartes : « Je pense, donc j'existe », mais comme Leibnitz et surtout comme Maine de Biran : « Je veux, » donc je suis. » C'est avant tout dans sa *volonté* que l'homme s'aperçoit substance active, libre, créatrice, du moins dans de certaines limites; ce qu'il pense, il le veut, et alors il l'exécute. Descartes a entrevu tout cela, il l'a énoncé; mais il a laissé à ses successeurs une gloire que Maine de Biran a recueillie par ses persévérants efforts. « Le développement » de ces principes », a dit Cousin, « a été pour Maine de » Biran l'œuvre d'une vie entière, et par là il est devenu » notre maître à tous. » Stahl, disons-le, a été le précurseur de Maine de Biran.

Nous reproduirons ici ce qu'il y a de plus saillant dans les §§ LXXXI et LXXXIII *Du mécanisme,* etc., qui renferment tout ce qu'il faut pour renverser les objections et les fausses accusations de matérialisme et de panthéisme élevées contre Stahl. Notons, en passant, qu'il suffira de méditer les trois traités précédents, ou seulement l'un d'eux, pour connaître Stahl dans toute sa grandeur, quand on aura saisi l'esprit général de sa méthode.

Résumons-nous en quelques mots : — 1° Bacon et le Baconisme ont perfectionné en quelques points l'expérimentation externe et physique et l'induction ; dans tout le reste, ils ont fait bien du mal à la méthode et porté à la méthode historique un coup dont elle a bien de la

peine à se relever. — 2° Descartes, plus heureux, a profité en grande partie de Bacon ; il a, de plus, développé largement, sans l'épuiser, la méthode expérimentale interne ou psychologique et le Rationalisme ; il a été pourtant incomplet sur toutes ces questions, et a peu fait pour la méthode historique. — 3° Leibnitz a tenté d'associer Bacon et Descartes, le Platonisme, l'Aristotélisme, la Scholastique ; il a remis en lumière la méthode historique ; il a compris la force de l'Hippocratisme et les ressources philosophiques de la science médicale ; il est le fondateur de l'éclectisme moderne ; malheureusement il n'en a pas eu une notion nette et suffisante. Nous devons admettre, en effet, trois sortes d'éclectismes : l'*éclectisme par juxtaposition, ou syncrétisme,* le plus répandu et le plus défectueux de tous ; l'*éclectisme par fusion,* qui vaut mieux ; enfin, l'*éclectisme par intus-susception ou organo-génétique,* comme disent le docteur Werber et les Allemands : celui-ci est le véritable éclectisme ; c'est celui vers lequel nous tendons, vers lequel nous marchons : Leibnitz est sur la limite des deux derniers. — 4° Deux hommes surtout représentent l'éclectisme organo-génétique : ce sont Bossuet et Stahl ; nous le trouvons aussi, à la même époque, à Montpellier.

Leibnitz eût atteint le but, si, poursuivant les notions exactes qu'il s'était formées, il n'eût pas fait naufrage au port quand il voulut tenter une théorie ; s'il n'eût pas dévié dans sa *Monadologie*, et ne fût pas tombé dans un abîme avec son *Harmonie préétablie* et son *Optimisme*, qui l'ont conduit à ce *Panthéisme spiritualiste* dont le soupçon même lui causait tant d'effroi. Là, sans le vouloir, il donne presque la main à Spinosa ; aussi est-ce principalement sur ces points et sur tout ce qui s'y rattache, que porte la vigoureuse argumentation de Stahl dans son *Negotium otiosum.* Poussé malgré lui dans ses derniers retranchements, et

devenu ainsi agresseur, Stahl, tout en adoucissant ses formes, démontre que Leibnitz se perd d'abord dans les abstractions, et finit, quand il passe de l'abstrait au concret, par devenir panthéiste spiritualiste ; tandis que Stahl demeure toujours dans le spiritualisme vrai, dans l'orthodoxie rationnelle, raisonnante, expérimentale, qui est aussi l'orthodoxie théologique, philosophique et médicale.

5° La Méthode Stahlienne est, comme celle de Bossuet, la Méthode Thomiste, la méthode complète et vraie; c'est elle qui doit servir de base à toute bonne science; c'est aussi, disons-le hautement, celle de l'École de Montpellier : on peut et l'on doit la modifier, l'étendre, l'agrandir dans ses détails et ses applications; mais on ne saurait, sans danger, la changer dans son esprit et dans son ensemble. Appliquons-lui ces paroles d'Hippocrate : « La médecine a » trouvé depuis long-temps sa route, sa méthode; celui qui » veut en sortir et qui prétend lui imprimer, par ce moyen, » de nouveaux progrès, se trompe d'abord et trompe ensuite » les autres [1]. »

Pour compléter cet aperçu, qui ne peut être que très-superficiel, il faudrait, après avoir considéré la méthode en elle-même et dans son triple procédé expérimental, rationnel et raisonnant, historique et traditionnel, l'étudier dans ses moyens et dans ses applications. Disons seulement que les moyens méthodologiques sont surtout : la *définition* (procédé synthétique), la *division* (procédé analytique), le *syllogisme* (procédé démonstratif). Stahl a répandu une grande clarté sur ces sujets bien obscurs pour beaucoup d'entre nous : la méthode appliquée sert à découvrir la vérité (invention), à l'enseigner et à la répandre (pédagogie, enseignement), à combattre l'erreur (polémique, criticisme); dans tout cela Stahl présente une grande supériorité.

On n'a point assez reconnu que Stahl, comme Hippocrate,

[1] *De priscâ medicinâ*, p. 1.

Aristote, S. Thomas, embrasse tout à la fois le triple procédé sur lequel nous sommes plusieurs fois revenu : ainsi, M. Lemoine ne voit guère en lui que la méthode expérimentale et l'induction ; M. Lasségue[1] aperçoit surtout sa méthode *à priori* ou rationnelle : chacun d'eux n'a insisté particulièrement que sur une des faces de la Méthode Stahlienne, et a été ainsi incomplet.

Notre jugement sur la méthodologie de Bacon et de Descartes étonnera sans doute les Baconiens enthousiastes et les Cartésiens *quand même;* ils ne voudront pas comprendre que, si le Baconisme a fait beaucoup de bien, il a fait peut-être encore plus de mal à la médecine ; que le Cartésianisme médical, d'une utilité incontestable d'ailleurs, a été plus d'une fois nuisible. De Maistre, malgré ses attaques passionnées contre le Baconisme, a provoqué les réactions salutaires de Jouffroy, Gratry, Bordas-Desmoulins : ce dernier, grand penseur, est injuste envers l'Aristotélisme et le Thomisme qu'il ne connaît pas assez. Il faut consulter ces écrits et ceux de M. Pidoux, élève de M. Bordas-Desmoulins, en faisant remarquer que notre savant Confrère a dépassé le but. Quant au Cartésianisme, Bordas-Desmoulins l'a parfaitement exposé, compris et agrandi ; il nous paraît seulement l'avoir exagéré. M. Pidoux est resté trop fidèle à son maître. Peu clair dans ce qu'il a écrit sur Stahl, il ne nous paraît juste ni à son égard, ni à l'égard de l'École de Montpellier ; il croit à tort, selon nous, que ces doctrines, qu'il n'a pas suffisamment étudiées, bien qu'il leur emprunte beaucoup, ne constituent pas le véritable Hippocratisme.

VI. Logique. — La méthode et la logique se tiennent par des liens très-intimes ; aussi tout ce que nous avons dit de la première est vrai pour la seconde. Le fameux arrêt de Bacon : « *Logica quæ est in usu in scholis, non valet in*

[1] *Thése sur Stahl.* Paris, 1846 ; et *Étude sur Stahl, à propos de l'aliénation mentale (Ann. médic.-psycholog.*, T. III, p. 40, 1844).

» *scientiis* », exact pour la mauvaise scholastique, est faux pour la bonne; il se retourne contre Bacon, dont la logique est défectueuse; celle de Descartes vaut mieux, bien qu'incomplète. C'est au Baconisme et au Cartésianisme que nous devons l'anarchie et le mépris dans lequel la logique est tombée pendant long-temps; elle se relève aujourd'hui, et nous reviendrons, en y ajoutant quelque chose, à la vraie logique, c'est-à-dire à celle de S. Augustin, de S. Thomas, de Bossuet et de Stahl; ce dernier y attache le plus grand prix. Comment raisonner, dit-il en plusieurs endroits, avec des hommes qui ne savent pas la logique [1] ?

VII. Métaphysique et ontologie générales. — Le caractère de la métaphysique porte l'empreinte de la méthode et de la logique qui ont servi à sa construction; aussi Bacon a-t-il mutilé la métaphysique, en ne conservant guère que sa partie physique; il a profondément altéré nos notions à ce sujet, et Newton, peu métaphysicien, malheureusement pour lui et pour nous, l'a suivi de trop près. Sans dire, avec Bordas-Desmoulins, que Bacon a été le fléau de la métaphysique et qu'il l'a anéantie, nous sommes forcé de convenir qu'il lui a fait un très-grand mal, et qu'il a répandu à ce sujet une confusion prodigieuse et de grandes erreurs. Descartes a été infiniment plus heureux, et cependant il s'est égaré plusieurs fois. Leibnitz a fini par mériter le même reproche. Bordas-Desmoulins, malgré son respect pour ces deux grands hommes, a signalé quelques-unes de leurs erreurs sans les indiquer toutes. M. Bordas-Desmoulins, l'un de nos plus profonds métaphysiciens, est assez souvent obscur; il nous paraît même dévier un peu, soit dogmatiquement, soit historiquement, quand il aborde les questions fondamentales de la *substance* et de l'*infini*, qu'il a traitées avec une remarquable supériorité. M. Pidoux mérite les mêmes éloges et les mêmes reproches. Est-il tout-

[1] *Ars sanandi*.... *Voy.* Stahl, *De logicâ medicâ.*

à-fait à la hauteur du philosophe dont il a adopté les doctrines? Nous dirons : non, si nous l'avons bien compris.

S. Thomas, Bossuet, Stahl sont allés plus haut que tout cela, et nous sommes surpris que M. Lemoine ait pu dire que Stahl n'est pas précisément un philosophe, qu'il n'aborde les questions philosophiques qu'en passant, incidemment, à propos d'un point de médecine. Comment n'a-t-il pas vu qu'il y a dans les œuvres de l'illustre Professeur de Halle une ontologie et une métaphysique générale complètes, embrassant l'étude entière de l'*être réel* ou de l'*existence* réelle, considérés en eux-mêmes et dans leurs différents modes, ainsi que celle de la *connaissance*, examinée sous les mêmes points de vue. Tout ce qui se rattache aux catégories aristotéliques, transportées dans le monde réel et concret, et sortant du monde logique ou abstrait, est traité et envisagé par Stahl avec une supériorité, une étendue et une profondeur surpassées seulement par S. Thomas et Bossuet, dans un domaine plus élevé.

Ce qu'il y a de précieux pour nous, c'est que Stahl a porté dans la médecine les notions générales si précises et si claires qu'il avait à ce sujet : personne, avant lui, n'a été aussi loin dans l'analyse des principes métaphysiques réels, existant dans l'homme et dirigeant le corps, des ἐνὁρμοντά d'Hippocrate, que M. Lordat recommande si justement à notre attention. M. Lemoine n'a pas été assez médecin pour voir tout cela; il nous semble même ne pas avoir suffisamment secoué, en fait de métaphysique et de psychologie, le joug des doctrines qu'on lui a enseignées, et dont les erreurs ou les lacunes ont laissé en lui des traces qu'il parviendra sans doute à effacer. Éclectique par fusion, il flotte entre Leibnitz, Descartes, le Cartésianisme moderne et Stahl, hésitant à tort dans certains passages, posant ailleurs des affirmations absolues qu'il ne peut pas justifier : il nous paraît ressembler à un homme qui, un peu égaré par ses guides,

cherche sa route au moyen d'une puissante lumière qui est en lui et qu'il aperçoit peut-être confusément ; avec les hautes qualités qui le distinguent, il arrivera complètement au vrai, et rendra au Stahlianisme, au Thomatisme, à l'Aristotélisme, à l'Hippocratisme et à l'École de Montpellier elle-même, une justice qu'il est disposé à leur accorder, mais qu'il dispense encore avec trop de parcimonie. Stahl et Bossuet sont ses héros qu'il a cherché à réhabiliter, et cependant il dit que le Vitalisme est l'Animisme dépouillé de ses grossières erreurs ; que Stahl, en y tombant, a été entraîné dans tous les écarts d'une imagination déréglée ; que Stahl a énervé les objections de Leibnitz plutôt qu'il ne les a réfutées, car «on réfute au nom de la vérité, et l'Animisme est une erreur [1] » ; que Bonnet, comme Van-Helmont, est un philosophe rêveur, etc.

M. Lemoine veut se montrer rigoureusement juste envers ses deux héros, Bonnet et Stahl : n'est-il pas devenu plusieurs fois injuste, pour éviter le reproche de ne pas être impartial ? Ce savant Professeur a fait de louables efforts pour reconstruire l'ontologie de Stahl ; seulement il ne s'est pas engagé assez loin dans cette voie, presque inconnue en France pour le Stahlianisme. Nous aimerions à le voir poursuivre cette entreprise difficile : il nous dirait alors quelle est sa pensée dernière : elle s'appuierait sur des fondements tout-à-fait solides. Nous le ferons du reste nous-même à nos risques et périls dans le cours de la publication de cet ouvrage, sans nous dissimuler les obstacles à vaincre, puisque l'ontologie est une des parties les plus faibles de notre philosophie, et que, pour parvenir à la retrouver, il faut la chercher dans une interprétation plus exacte du Platonisme, de l'Aristotélisme, du Thomisme, du Cartésianisme même, dont l'exposition nous semble plus ou moins généralement altérée.

[1] Ouv. cit., p. 182, etc.

VIII et IX. Nous ne nous arrêtons point aux Doctrines Stahliennes sur la *morale* privée et publique, sur la *théodicée* et sur la *théologie :* ceci n'intéresse guère pour le moment.

X. Arrivons à la *psychologie.* — Pour déterminer la nature et l'essence de l'âme, pour analyser ses facultés et saisir sa substantialité, Stahl fait usage d'abord de la méthode expérimentale externe et interne, qu'il unit habilement à la méthode rationnelle et raisonnante. Arrivé à son résultat dernier, il le compare, au moyen de la méthode historique et traditionnelle, aux doctrines des philosophes, des médecins, des théologiens du premier ordre qui l'ont précédé ; il constate avec bonheur qu'il est en parfait accord avec eux : il a donc en sa faveur la sanction de l'expérience, celle de la raison, de l'histoire, de la théologie ; et la vérité de sa doctrine fondamentale : « *Anima est præses actuum in homine* », brille à ses yeux de tout l'éclat que lui communiquent l'assentiment de l'expérience, celui de la raison et du consentement général de l'humanité, représenté tout à la fois par l'opinion des masses et par celle des philosophes, des médecins et des théologiens. De plus, la Révélation divine vient lui donner sa plus haute certitude, puisqu'elle est au-dessus de toute attaque et de tout doute. « Cette » vérité », dit-il, « est la plus certaine, parce qu'elle est la » plus simple, la plus ancienne ; qu'elle peut être démontrée » expérimentalement, rationnellement, historiquement, et » qu'elle est d'accord avec les autorités les plus nombreuses, » les plus grandes, les plus sûres. » C'est alors qu'il aborde la polémique ; qu'il concentre les objections spécieuses ou réelles et fortes qu'on peut lui adresser, et qu'il les réfute en allant au fond des choses et se servant, à l'aide d'une logique sévère, des principes métaphysiques qu'il a déjà établis.

L'âme, toute spirituelle qu'elle est, dirige, chez l'homme,

toutes les fonctions organiques, sensitives, intellectuelles et morales par des facultés et des forces diverses que Dieu a mises en elle, et qu'il a soumises à des lois parfaitement conçues, pour atteindre les buts divers auxquels il l'avait destinée.

L'âme a des fonctions qu'elle remplit en commun avec le corps : ce sont les fonctions organiques et sensitives : elle a de plus des fonctions qui lui sont propres, qu'elle accomplit seule, en se servant néanmoins de certains éléments qu'elle puise dans son union avec le corps. Ses fonctions propres sont : l'intelligence, la volonté rationnelle et raisonnable, les modes affectifs de l'ordre le plus élevé, propres à l'homme seul et base de la moralité, etc. C'est pour cela que l'âme a en propre sa raison supérieure (le λόγος intellectuel), le raisonnement (*ratiocinatio*, λογισμὸς, διανοία), et enfin la volonté, les modes passionnels d'un ordre élevé, supérieurs aux sens, qu'il ne faut pas confondre avec ces passions charnelles, ces concupiscences dont parle l'Église, et qui lui sont communes avec les animaux.

Nous venons de parler des fonctions propres de l'âme, de ses facultés du premier ordre qui distinguent l'homme, et dont l'ensemble constitue l'entendement supérieur des Platoniciens, des Aristotéliciens, des Scholastiques, de Stahl lui-même ; mais, au-dessous de ces fonctions et de ces facultés, il y en a d'autres qui appartiennent aussi à l'âme, qui les surveille et les dirige, puisqu'elle est la forme substantielle ou *entéléchie* du corps organique vivant, en tant que tel, comme disent S. Thomas, Aristote et Stahl. C'est par ces facultés que l'âme rationnelle commande au corps, dont elle a besoin pour accomplir ses fonctions propres, pour y puiser une partie des matériaux avec lesquels elle fait ses pensées, pour y trouver les instruments à l'aide desquels elle transmet ses idées et exécute ses volontés. Ici le corps est l'instrument, la machine, l'officine de l'âme ;

celle-ci doit l'entretenir, le soigner, le connaître pour en faire usage.

Stahl compare le corps à un instrument que l'ouvrier (l'âme) doit étudier à fond pour effectuer son œuvre.

Les Spiritualistes exagérés, ainsi qu'on le remarque, ont eu une idée fausse de l'homme, quand ils l'ont réduit à n'être qu'une *âme*. L'homme, comme dit S. Thomas, est *anima utens corpore;* il n'est pas un ange, esprit incorporel, encore moins un esprit pur, attribut exclusif de DIEU [1]. L'âme, d'après la doctrine de l'Église, est si essentiellement unie au corps, que l'homme est incomplet quand ce dernier lui manque. Au moment suprême et définitif de notre résurrection, lorsque nous arriverons à notre destination dernière et éternelle, notre âme se réunira à notre corps transformé. Croire le contraire et supposer que l'adjonction du corps amoindrit l'âme et lui enlève quelque chose, c'est commettre une double erreur, philosophique et théologique.

Or, puisque l'âme a ainsi besoin de son corps, puisqu'il faut qu'elle le connaisse et l'entretienne, elle doit avoir en elle des facultés conservatrices, directrices et même productives. L'âme est donc *præses actionum vitalium;* elle ne vit point d'une vie corporelle, mais elle vivifie l'instrument au sein duquel elle est placée et en anime toutes les parties: elle n'est pas seulement le *pilote;* elle pénètre dans les *voiles*, dans le *bois*, dans tout ce qui constitue le vaisseau; elle s'incorpore avec lui, tout immatérielle qu'elle est; elle le touche de toutes parts au moyen d'un contact métaphysique, distinct, suivant les théologiens, du contact physique, et réalise le mythologique vaisseau des Argonautes dont toutes les parties, dit Galien, étaient animées.

Le corps a donc en lui des forces physiques, chimiques,

[1] On sait que certains Stoïciens disaient: *Et nos Dii sumus.* Le Panthéisme spiritualiste fait de l'homme un Dieu; le Panthéisme matérialiste le rabaisse au niveau de la brute.

vitales, qui lui sont inhérents, et que l'âme excite, soutient et coordonne en les enchaînant d'après les lois que l'expérience fait connaître : ces forces sont la plasticité, la motilité et leurs divers modes, etc. Aussi Stahl admet-il des forces vitales organiques, se rapprochant ainsi de nos Organiciens modernes; il pense que ces forces existent dans les fluides comme dans les solides; il affirme de plus que l'âme est douée de facultés organiques et vitales correspondantes, directrices, ayant la mission de diriger les forces inhérentes au corps. Au-dessus de ces facultés inférieures, l'âme possède des facultés supérieures et propres. Le Professeur de Halle est, comme on le voit, organico-vitaliste et animiste.

On a singulièrement altéré sa pensée, en disant, que, pour lui, l'âme digère dans l'estomac, sécrète dans le foie et pense dans le cerveau; nullement. Sa pensée a été nettement formulée par Bordeu : « L'estomac digère au moyen de » la chaleur, des ferments, de sa force vitale digestive; le » foie, les glandes salivaires, etc., sécrètent en vertu d'élé» ments physiques et chimiques, et, de plus, par leurs » forces vitales sécrétantes. L'âme immortelle excite, régu» larise, surveille, éclaire ces actes de chimie vivante; elle » pense, à l'aide de ses facultés intellectuelles, en s'appuyant » sur le cerveau comme sur un instrument. »

L'âme n'est point renfermée dans le cerveau, elle est partout. Comment concevoir, en effet, qu'un esprit, un être immatériel sans étendue, occupe un point fixe dans le corps? C'est se faire de l'esprit et des esprits une idée toute matérielle et bien étrange. Les esprits sont des êtres à part, que la pensée conçoit quand elle se replie sur elle-même, mais qu'elle ne peut point se représenter figurativement sous une image corporelle, car ils ne seraient plus des esprits. C'est ainsi qu'on se trompe quand on veut placer Dieu au milieu du monde visible. Dieu, dans son infinité, enveloppe de toutes parts le monde visible et fini qu'il a

créé; il le limite. On se demande : Qu'y a-t-il au-delà de l'univers visible? Pourquoi ne s'étend-il pas à l'infini? Ce qu'il y a, ce qui forme sa limite, c'est Dieu, c'est l'infini même. Les Néo-platoniciens d'Alexandrie disaient que l'âme enveloppe le corps[1].

Ici survient une grande difficulté qui a arrêté Leibnitz et lui a fait imaginer son *Harmonie préétablie*. Ce philosophe, en effet, partageant l'erreur de la philosophie antique, combattue et attaquée par Aristote, déclare qu'un esprit ne peut agir sur un corps, parce que lui, Leibnitz, n'a pas une idée claire et distincte de cette action ; alors il imagine son étrange théorie de l'*Harmonie préétablie*, qui détruit toute action des êtres les uns sur les autres et les liens intimes qui les unissent. Stahl, au contraire, suivant ici la doctrine aristotélique, celle de l'Église et de S. Thomas, admet, ce qui est évident, que les êtres immatériels, les forces et les esprits agissent sur les corps; nous savons, en effet, que Dieu est un esprit et qu'il agit sur le monde corporel. Les esprits, on le sait, ont des pensées et des volontés qui peuvent très-bien passer de l'abstrait au concret, revêtir des formes physiques et produire des actes matériels. Le peintre, le poëte, le sculpteur revêtent leur pensée d'une forme matérielle avec le pinceau, la parole, le ciseau; alors naissent les chefs-d'œuvre d'un Raphaël, d'un Homère, d'un Michel-Ange, qui expriment et représentent leur pensée créatrice, l'incarnent sur la toile ou sur le marbre, la rendant ainsi visible aux yeux de tous et lui assurant l'immortalité. Rien n'est moins matériel que notre volonté, et néanmoins elle imprime à nos membres ces mouvements si délicats ou si énergiques, si admirablement coordonnés, qui nous permettent d'exécuter tant d'actes merveilleux que notre pensée conçoit, auxquels notre volonté s'at-

[1] *Voy.* Plotin, Proclus, et M. Ficin, *De theologiâ Platonis*, Commentaires, etc.

tache et dont l'accomplissement excite tous les jours notre admiration. L'âme, pour tous les actes, est, comme pour les actes volontaires, provocatrice, directrice des forces qui produisent ces actes et en assurent la merveilleuse exécution. Voilà ce que fait l'âme pour les fonctions purement vitales et organiques, pour celles qui lui sont communes avec le corps : ici elle se sert de ses facultés inférieures; elle ne digère pas, elle ne sécrète pas; elle profite des forces vitales motrices, digestives, sécrétantes et inhérentes à lui, forces physiques, chimiques ou superorganiques, instrumentalement disposées en système; elle les provoque, les fait passer de la puissance à l'acte, les dirige sous le rapport de la quantité et de tous les modes, en les coordonnant vers le but qu'il s'agit d'atteindre, vers l'acte final qu'il faut accomplir. C'est à l'aide de ces facultés, harmoniquement en rapport avec les forces corporelles, que l'âme surveille les fonctions inférieures, la digestion, les sécrétions, les excrétions; et elle ne déroge point par cet acte de surveillance, pas plus que Dieu ne déroge en s'occupant des êtres inférieurs auxquels sa Providence s'étend dans la mesure convenable. Quant aux actes supérieurs, d'intelligence, de pensée, de volonté, l'âme les exécute toute seule, bien qu'elle se serve aussi du corps dans des limites qu'il faut admettre sans les exagérer. Elle se sert, pour cela, des facultés humaines spécifiques, qui séparent l'homme, par un abîme, des animaux brutes, avec lesquels on ne parviendra jamais à le confondre, quels que soient les efforts auxquels on se livre pour le faire descendre aussi bas.

L'être humain, fait pour rester uni à un corps qu'il conservera après sa transformation, même au milieu des esprits, quand il sera en la présence de Dieu, est un intermédiaire entre l'ange et l'animal; malheureusement, il est souvent bien près de ce dernier pendant sa vie passa-

gère, mais il se placera auprès de Dieu, comme l'ange, quand il aura franchi les limites de ce monde, et qu'il occupera la place et le rang qu'il aura mérités. On voit maintenant ce qu'il faut penser de ceux qui ne veulent point que l'âme qui digère soit aussi celle qui a fait l'*Iliade* ou le tableau du *Jugement dernier*; c'est la même âme, par des facultés diverses, mais non incompatibles. Le principe animateur des animaux, qui n'est qu'une forme passagère et non une forme substantielle et immortelle, ne peut ni penser dans le sens véritable du mot, ni exécuter des actes veritablement moraux. Que dirait-on de celui qui parlerait de la moralité d'un reptile ou d'une chauve-souris? Mais l'âme humaine peut très-bien être la forme d'un corps vivant, en tant que vivant, c'est-à-dire provoquer et diriger les actes vitaux, en même temps qu'elle conçoit et exécute les chefs-d'œuvre littéraires, artistiques et scientifiques. Les objections puisées à la source que nous indiquons, n'ont aucune espèce de valeur.

Dieu est en dehors du monde qu'il a jeté dans l'espace, hors de lui-même, et dans lequel il pénètre de tout côté par sa *pensée* et par sa *volonté*. Ceux qui se sont familiarisés avec l'étude de l'infini relatif et de l'infini absolu, du zéro relatif et du zéro absolu, qui est le véritable néant; ceux qui, suivant Leibnitz dans les voies si compliquées et pourtant si simples du calcul infinitésimal, sont partis de là pour s'élever à toutes les hauteurs de la métaphysique, concevront ce qui précède, et verront s'éclairer d'une nouvelle lumière les doctrines de S. Paul, S. Augustin, S. Thomas. Ils pénètreront, avec Pascal, dans la connaissance de l'infiniment *grand* et de l'infiniment *petit*, double infinité qui donne la clef des parties les plus élevées des mathématiques et de la vraie métaphysique qui les domine. Sachons bien qu'il y a des infiniment petits, comme des infiniment grands, de divers degrés, que nous manions parfaitement à l'aide du

calcul, qui sont des quantités réelles que nous pouvons traiter sans erreur comme des zéros de différents ordres, et qui sont infiniment éloignés les uns des autres, et plus éloignés encore du zéro ou néant réel qui leur sert de limite. Ce ne sont point là des énigmes ; c'est tout simplement du calcul infinitésimal [1].

Quand on dit que le corps, qui est pourtant quelque chose, est un zéro ou un rien devant l'âme, on a raison; on dit plus justement encore que l'âme humaine est un zéro devant DIEU; mais ce zéro est nécessairement une grande chose quand on se pénètre de ses inévitables destinées, fondées sur la raison, la justice et la bonté divines. C'est alors qu'on est assuré de l'immortalité de l'âme, de sa vie future, de sa destination dernière. Ces convictions inébranlables, humainement et philosophiquement parlant, acquièrent leur certitude suprême et dernière par la doctrine révélée, parfaitement en harmonie avec la conscience et la tradition constante de l'humanité tout entière [2].

L'âme, dit Stahl, ne peut pas rigoureusement être dite *vivante* d'une vie identique à la vie *corporelle;* à ce point de vue, elle est plutôt *vivifiante,* et mérite le nom aristotélique de ἀρχή ϐιοτική. Sa vie propre, à elle, est d'une autre nature ; ainsi envisagée, elle est, comme le dit encore Aristote, un genre d'âme à part, constituée dans son espèce propre par ses facultés supérieures.

Pour confirmer et éclaircir ce qui précède, citons un ou deux passages du traité *De mecanismi, etc.* : « Je répète et » je soutiens ce que personne ne conteste à l'égard des mou» vements volontaires, que l'âme, par une action réelle et » très-positive, peut non-seulement *provoquer* ou *susciter les*

[1] *Voy.*, pour plus de détails, les ouvrages de Cournot, Bordas-Desmoulins, Lamarle, et la logique du P. Gratry.

[2] *Voy.* T.-H. Martin, *De la vie future*, 2e édition, ouvrage éminemment scientifique : M. Martin, esprit sage et positif, est très-religieux, sans être mystique.

» *mouvements du corps,* mais encore les *diriger absolument,* » tant sous le rapport de la *quantité* que sous celui du *but* » *final.*

» Mais il faut ici se tenir sur ses gardes, afin de ne pas » confondre, dans le feu ordinaire de la controverse, les *con-* » *cepts métaphysiques* et *abstraits,* avec les *choses* purement » *physiques,* ce qui arrive parfois avec une certaine appa- » rence de droit et de raison. Il faut donc redouter de faire » figurer ici une idée purement métaphysique, abstraite, » comme l'idée d'une chose absolument immatérielle touchant » la direction de l'acte du mouvement, qui est, par sa na- » ture, si distincte du mouvement lui-même. C'est en com- » mettant cette confusion, que l'on arrive à croire que le » mouvement physique peut avoir, pour cause première, » un autre agent qui vienne se surajouter au mouvement » physique, et même au moteur physique. Remarquons, en » effet, que la direction, chose purement métaphysique » quand on la considère à un point de vue abstrait, peut » recevoir un mode physique quand on passe à la réalité » concrète ; elle peut ainsi partir d'une cause ou d'un *principe* » *immatériel* pour se transmettre et aboutir à un sujet » corporel. C'est comme quand on dit qu'une fiction de la » pensée (une pensée) peut immédiatement, naturellement » et absolument, être transformée en acte réel et corporel.

» C'est ainsi que raisonnent ces philosophes qui *refusent* » *à l'âme le mouvement lui-même et son droit sur ce mouve-* » *ment,* en tant que tel, et qui prétendent que ce mouvement, » *venant d'ailleurs,* se produit d'une *manière toute spontanée,* » ajoutant même qu'une direction ne lui est donnée et im- » primée qu'au moment même où il s'exécute et est mis en » jeu [1]. «

[1] *Voy.* traduction *Du mécanisme, etc.*, § LXXXI, p. 329, et le texte, p. 33, éd. 1737, Halle : « *Ubi tamen cavendum esse puto, ne, dùm aliàs vehementer* » *protestari mos est, metaphysici conceptus physicis negotiis immisceantur,* » *et hoc quidem jure, modo rectè fiat; ne inquam hoc loco revera metaphy-*

Ainsi, pour Stahl, les mouvements que présente le corps lui viennent de sa force motrice propre; l'âme ne fait que les *susciter*, les *provoquer*, les *diriger*, sous le rapport de leur intensité et du but qu'il faut atteindre; elle est excitatrice, directrice, en un mot, *præses motuum*. Mais comment fait-elle cela? Elle le fait avec un mode analogue à sa nature métaphysique et immatérielle; elle ne le fait point par un mode physique, comme le prétendent les philosophistes qui l'attaquent. Se figurer qu'une âme spirituelle, rationnelle, agisse physiquement et comme un corps, c'est la matérialiser, c'est lui faire perdre sa spiritualité; et Stahl, spiritualiste ici comme partout, s'élève énergiquement contre cette matérialisation de l'âme.

Citons encore une partie du § LXXXIII du même traité *Du mécanisme et de l'organisme*: « Quant à ce qui con- » cerne cette autre question, savoir : s'il est vraisemblable » que l'âme humaine ait pour but absolu et naturel de son » mode d'être l'acte de la pensée, de telle sorte qu'elle trouve » là ses affaires propres qu'elle traite absolument ainsi par » elle-même, et qu'elle se borne, au contraire, à intervenir » simplement dans les choses étrangères à cet acte, dont » elle ne jouit que d'une manière secondaire et comme par » emprunt, pour ses besoins, au point de vue de ces choses » considérées en elles-mêmes; nous croyons, pour plusieurs

» *sicus, abstractus, et ut rei magis absolutè immaterialis conceptus ingeratur* » *de* DIRECTIONE, *simpliciter actui motus ita contradistincta, ut etiam ab alio* » *agente proficisci, et motui superaddi seu adjici possit. Motui inquam physico,* » *vel etiam moventi physico, directio, ut res purè metaphysica* in abstracto, » *realem physicam* concretionem, *imo vero transmissionem à causâ immate-* » *riali in subjectum corporeum, suscipere et subire possit. Quasi diceres,* » *fictionem mentis simpliciter et absolutè in effectum realem et corporalem* » *deduci posse, immediatè.*

» *Ita enim philosophantur illi qui* animæ nec ipsum motum, *nec ullum* » *jus in eumdem quâ talem, permittunt, sed ipsum penitùs aliundè, et planè* » *suâ sponte fieri adserunt, fienti actum, imo vigenti solum adjici atque immitti* » directionem. »

» bonnes raisons, qu'on peut être fermement convaincu de » la vraisemblance de cette opinion.

» En effet, *à priori:* 1° cet acte intellectuel de l'âme » humaine, par lequel nous concevons et nous connaissons » le système entier de la Création, avec toutes les circon- » stances qui l'accompagnent, et qui non-seulement nous » fournit la preuve évidente de cette merveilleuse, intime, » inimitable, incompréhensible faculté qui est en nous, » mais, de plus, nous permet de nous élever à la connais- » sance des causes qui produisent ces effets merveilleux, et » à celle même d'une cause ou d'un ouvrier unique auquel » tout cela se rattache; cet acte d'intelligence, dis-je, est » d'une bien plus grande dignité que tout autre acte, quel » qu'il soit, qu'on puisse trouver ici-bas.

» 2° L'acte de l'intelligence a donc été probablement établi » pour s'exécuter *par lui-même,* d'une manière positive, » absolue et simple, et non pour avoir lieu par un mode et » par je ne sais quoi de différent, d'une manière secon- » daire et accidentelle, par rapport à quelque chose qui le » devancerait.

» 3° Nous croyons certainement qu'il est très-vraisem- » blable qu'on doive ajouter à cela d'autres causes particu- » lières concurrentes, c'est-à-dire qui existent, agissent ou » concourent naturellement et absolument en faveur de cet » acte intellectuel, ou du moins qui travaillent en premier » ordre et directement pour cet acte même, et non pour » autre chose. »

La pensée de Stahl dans ce paragraphe, qui confirme ce qu'il a déjà dit dans le § LXXXI, est parfaitement claire. Le Professeur de Halle distingue nettement les actes vitaux des actes intellectuels, et *vice versâ*. Pour les actes intellectuels, l'âme n'a pas besoin d'une intervention quelconque; elle agit directement par ses facultés supérieures, en se servant néanmoins du secours fourni par quelque cause

concurrente. L'âme humaine a été placée ici-bas pour penser : c'est là sa vie, son but, son essence spécifique. Quant aux actes vitaux, l'âme y joue un rôle plus secondaire, parce qu'ils ont moins de dignité, parce qu'ils n'appartiennent pas à l'âme humaine en tant que intelligence, mais ils lui sont communs avec les principes animateurs des animaux ; pour ces actes, l'âme est provocatrice, régulatrice, ordinatrice. C'est au moyen des actes intellectuels que l'âme connaît ce qu'il y a de plus élevé dans la nature et l'existence non-seulement des causes secondes qui prennent leur part aux phénomènes de l'univers, mais encore d'un Dieu unique qui l'a construit et le gouverne. Ainsi, Stahl, en rattachant à une substance unique (l'âme intellectuelle) les actes psychiques et les actes vitaux, les place dans des rangs et des rapports bien différents par rapport à cette âme ; il les conçoit par des *idées distinctes,* ainsi que le veut Barthez.

Il réfute, du même coup, les Sensualistes purs et les Matérialistes qui ne reconnaissent point à l'âme, comme esprit, la faculté de penser par elle-même et par ses propres forces, et les Malebranchistes qui supposent que Dieu pense pour nous. Il retient néanmoins des uns et des autres ce qu'il y a de vrai dans leur doctrine. L'âme profite des causes concurrentes, c'est-à-dire des sensations, de ses propres sentiments et de l'action divine, pour exercer l'acte intellectuel.

On voit, dès-lors, comment l'âme, qui est un esprit susceptible de communiquer avec elle-même, avec le monde extérieur, avec Dieu, pourra plus tard, quand elle sera détachée de la terre, continuer à vivre de sa vie intellectuelle avec Dieu et les esprits.

Voilà les magnifiques résultats auxquels Stahl arrive à l'aide de sa méthode psychologique, inductive, déductive et historique. Voyons, en quelques mots, cette doctrine en action.

Induction. — Fidèle aux préceptes d'Hippocrate, qui veut que l'on connaisse les détails en étudiant le tout, le Professeur de Halle contemple le monde inorganique, puis les végétaux, les animaux et l'homme; il trouve ainsi des forces physiques et chimiques, de pures formes ou entéléchies vitales, et enfin l'âme humaine, substance formelle qui réunit en elle toutes les facultés nécessaires pour se servir des forces physiques, chimiques, et du système entier des forces vitales, sensitives, motrices et plastiques, de manière à conserver, entretenir et développer son corps, et qui, de plus, a des facultés intellectuelles, morales, etc., douées de *conscience,* de *volonté* et de *libre arbitre.* Il montre que les facultés par lesquelles l'âme dirige ses forces vitales, ne diffèrent point de ses facultés intellectuelles, de manière à ce qu'on soit obligé de les rapporter à une autre substance, ce qui romprait l'*unité humaine,* comme le fait si bien remarquer S. Thomas[1].

Déduction. — Une fois que sa doctrine est solidement établie par voie inductive et expérimentale, Stahl l'applique aux sciences physiques, chimiques, naturelles, anthropologiques, à la philosophie et même à la théologie, et montre que sa théorie rend compte, mieux que toute autre, des faits que l'expérience nous fournit.

Méthode historique. — Enfin, Stahl prouve, par l'histoire de la médecine, de la philosophie, de la théologie, que tout cela est en parfaite harmonie avec ce qu'ont écrit tous les philosophes et les médecins spiritualistes, depuis Pythagore jusqu'au XVIIe siècle; avec ce qu'a constamment enseigné l'Église depuis les Apôtres, les Pères de l'Église et leurs successeurs.

Polémique. — Appuyé sur tous ces documents, Stahl renverse toutes les objections rationnelles, expérimentales, historiques et théologiques qu'on lui a opposées. En suivant

[1] *Summa theolog.*, part. 1re, quest. 76, art. 3.

la même voie, il sera facile de réfuter tous les arguments contradictoires puisés aux mêmes sources, qu'on a lancés plus tard contre le Stahlianisme et qu'on essaie de reproduire de nos jours.

Nous n'insistons pas davantage sur la spiritualité de cette doctrine : ce qui précède suffit pour la démontrer sans réplique. On peut y joindre des preuves que nous rencontrerons à chaque pas, et qui convaincront les plus incrédules de cette vérité, savoir : que le spiritualisme de Stahl est plus vrai, plus pur, plus orthodoxe que celui de Descartes, de Leibnitz et de leurs partisans. Les théories de ces grands hommes nous placent sur une pente rapide qui nous conduit au sensualisme, au matérialisme, au panthéisme : les illustres chefs qui les ont fondées n'ont pas toujours évité ces conséquences, et voilà pourquoi leurs disciples n'ont pu s'empêcher d'y tomber.

Voyez, à ce sujet, Bordas-Desmoulins, Bouillier[1] et Renouvier[2] : « Il semble », dit Bérard, « que le sensualisme, le matérialisme, le panthéisme sont des tendances naturelles de l'esprit humain, qu'une philosophie sévère peut seule réprimer, et que ces doctrines communiquent ensemble dans les profondeurs d'un abîme qu'on a beaucoup de peine à éviter[3]. »

Ajoutons, avec S. Thomas, que ces considérations nous montrent l'indispensable nécessité des révélations successives que Dieu nous a données, et qui n'ont été complètes que lorsque le Christ est venu parmi nous, *et habitavit inter nos*.

Il serait intéressant de montrer les rapports qui existent entre le Stahlianisme avant Stahl et le Stahlianisme après lui ; mais ceci viendra en son lieu. Remarquons toutefois

[1] *Exposition du Cartésianisme.*
[2] *Manuel de la philosophie moderne.*
[3] *Rapp. du phys et du moral.*

que le Vitalisme de Montpellier, depuis Stahl, tout en faisant subir au Stahlianisme primitif les modifications les plus heureuses, en diffère bien moins qu'on ne le croit. Ainsi, même *origine,* Hippocratisme greffé sur le spiritualisme chrétien ; même *méthode,* rationalisme, expérimentalisme, méthode historique ; mêmes *principes* fondamentaux : ceci est évident pour Sauvages, Bordeu et leur école ; Roussel et Grimaud s'en sont rapprochés davantage encore, même par les formes ; ils avouent d'ailleurs tout haut leur Stahlianisme. Si Barthez a combattu Stahl avec force, peut-être même en dépassant un peu les justes limites, c'est qu'il craignait l'entraînement des disciples de Bordeu et de Grimaud ; c'est qu'il voyait avec quelle facilité on pouvait exagérer la Doctrine Stahlienne, de manière à altérer la pathologie et à désarmer la thérapeutique : mais, au fond, ces arguments, regardés de près et ramenés à leur juste valeur, ne présentent pas le caractère d'hostilité auquel il s'est laissé entraîner quelquefois dans ses expressions. Ce qu'il veut, c'est, dit-il, que l'on conçoive *l'âme pensante* et la *force vitale* par des idées distinctes.

Or, Stahl l'a fait avant lui, ainsi que nous venons de le voir, et Barthez, avec ce coup-d'œil du génie qui lui a permis d'affirmer que l'électricité et le magnétisme seraient probablement ramenés un jour au même principe, a dit aussi qu'il est possible que la *vie* et la *pensée* soient, plus tard, au moyen de faits nouveaux, démonstrativement rattachées à un même principe substantiel. N'est-ce pas là ce que Stahl avait déjà trouvé ? Barthez a-t-il pesé avec assez d'attention la valeur de ses démonstrations ?

Quant à M. le profr Lordat, voyons ce qu'il ajoute à tout cela, dans sa remarquable et profonde analyse des facultés de la force vitale et du sens intime, ou âme pensante. Notre savant Collègue trouve dans ces deux dynamismes métaphysiques seize facultés qui se correspondent :

SENS INTIME.	FORCE VITALE.
1° Unité.	1° Unité.
2° Égoïsme.	2° Égoïsme.
3° Personnalité.	3° Personnalité vitale.
4° Sensibilité.	4° Sensibilité vitale, ou susceptibilité.
5° Force de conception.	5° Force de conception (des modes morbides).
6° Force de réaction.	6° Force de réaction.
7° Activité interne.	7° Activité interne.
8° Liberté et volonté.	8° Spontanéité.
9° Affectibilité.	9° Affectibilité.
10° Raison directrice.	10° Puissance économique.
11° Philautie.	11° Instinct.
12° Aptitude créatrice.	12° Force plastique.
13° Croyance.	13° Contagion par admission d'une idée morbide.
14° Caractère.	14° Tempérament, qui est à la force vitale ce que le *caractère* est au sens intime.
15° Susceptibilité d'éprouver des phases.	15° Durée limitée avec des phases.
16° Habitude.	16° Habitude.

Nous examinerons plus tard si tous ces modes, ingénieusement rapprochés par M. Lordat, diffèrent chez l'homme par des caractères de nature ou seulement de degrés; faisons remarquer, en passant, que M. Lordat admet, avec raison, des instincts intellectuels, consacrés du reste par le langage vulgaire, qui reconnaît l'instinct du génie par lequel les hommes supérieurs saisissent, par instinct et à l'avance, des vérités que l'on démontre plus tard. Rappelons ce mot de Pascal : « Le cœur a des raisons que la raison ne com» prend pas. »

Notons aussi cette phrase de Barthez : « Quand même on » voudrait supposer (quoique sans preuves)[1] que, dans des » cas rares, les opérations du principe de la vie indiquent

[1] Cette parenthèse n'existe pas dans la 1re édition de Barthez.

» quelque degré de prévoyance et de liberté, il faudrait abso-
» lument reconnaître que ces facultés supposées dans le
» principe vital y sont à des *degrés* infiniment au-dessous
» de ceux des facultés analogues de l'âme raisonnable [1]. »

En présence de ces observations, que nous développerons davantage, sera-t-on étonné de voir Stahl écrire cette phrase : « Après avoir considéré les choses dans leur fond, » je trouvai que la force vitale ressemble à l'âme pensante, » comme un œuf ressemble à un autre œuf, et, ne voyant » dans leurs facultés correspondantes que des différences de » degrés, j'ai cru devoir les rattacher à une seule et même » substance » ? Barthez a redouté sans doute que, s'appuyant sur des propositions de cette espèce et les exagérant, on ne tombât dans des excès dont il voyait autour de lui bien des exemples; il leur opposa ses considérations sceptiques sur l'essence de la force vitale, considérations qu'on a *tournées contre lui*, en l'accusant de se perdre dans des conceptions abstraites et métaphysiques, ou de tomber dans la substantialisation de la force vitale et dans la création d'une seconde âme. Nous examinerons plus tard quelle est la valeur de ces singulières objections, qu'on n'a cessé de lancer à Barthez et à notre École.

Nous avons esquissé, à grands traits, la Philosophie de Stahl; dans les volumes suivants, nous exposerons avec détail sa Physiologie, sa Pathologie et sa Thérapeutique, en montrant leurs rapports intimes avec sa Philosophie.

CHAPITRE II.

COMMENTAIRES SPÉCIAUX.

ARTICLE Ier. — Commentaire sur le *Parænesis ad aliena à medicâ doctrinâ arcendum.*

La médecine, par sa nature et son caractère propres, par le rang qu'elle occupe dans les sciences, par ses rapports

[1] Barthez, *Nouv. élém.*, T. I, p. 88.

avec elles, offre, dans la théorie et dans la pratique, d'immenses difficultés : elle est très-générale et touche à tout ; elle est très-spéciale et se distingue de tout ; aussi avons-nous deux grands écueils à éviter. Si nous embrassons toutes les connaissances, ou que nous pénétrions trop exclusivement dans l'une d'elles, nous avons des notions étendues et superficielles, ou un savoir profond et trop limité ; nous devenons des hommes universels en surface, ou des spécialistes étroits et emprisonnés dans un cercle trop circonscrit : dans l'un et l'autre cas nous manquons tout-à-fait le but, surtout si nous nous attachons à des sciences plus ou moins éloignées de celle qui doit principalement nous occuper.

C'est là ce qui existait au temps d'Hippocrate et dans le siècle de Stahl ; c'est ce qui existe encore aujourd'hui. Ceux qui veulent ou qui croient tout savoir, dispersent leur temps et leurs efforts ; ils possèdent tous les génies et connaissent tous les principes : mais ce qui leur manque, c'est le génie médical, c'est la connaissance de la science de l'homme. Les médecins calculateurs, physiciens, chimistes, anatomistes, etc., consument, emploient presque tous leurs instants à faire de grands progrès dans ces sciences, à développer en eux les facultés qu'elles exigent, à se revêtir de leur tendance spéciale ; puis, quand ils abordent la pathologie et la thérapeutique, ils ne peuvent les étudier avec un soin suffisant : ils ne sortent point de leurs habitudes, et impriment à notre science et à l'art un caractère qui n'est pas le sien. Prenant le corps humain vivant pour une machine ou pour un alambic, ils le violentent par des traitements mécaniques, ne songent qu'à des opérations de laboratoire, et font une médecine théorique et une thérapeutique fort vantées par les mécaniciens, les mathématiciens, les chimistes, qui leur donnent, parmi ces derniers, une grande réputation ; mais ils ne satisfont pas les médecins expérimentés, et sont de véritables fléaux pour leurs malades.

La médecine perd dès-lors toute son indépendance; elle subit le joug de tous les progrès, en rétrogradant elle-même; se meut et change suivant la direction du vent qui souffle; s'asservit à tous les changements qui s'opèrent autour d'elle, à tous les caprices de la mode. Notre science n'a plus alors ni stabilité, ni spécialité, ni indépendance; perdant sa dignité même, elle se voit accuser de n'être rien, de ne vivre que d'une vie étrangère : on la voit chercher un titre sans en obtenir aucun, et descendre aux tristes proportions d'un art purement professionnel, ou bien d'un simple métier que certains hommes relèvent par leur valeur propre, sans relever l'art lui-même, tristement soumis à tous les genres d'humiliations. Pour échapper à ces dangers, il est des hommes qui déclarent tout haut qu'ils renoncent à tout emprunt, qu'ils sont simplement médecins, empiriques et guérisseurs : quelques-uns d'entre eux, rétrécissant encore davantage le cercle dans lequel ils veulent se renfermer, se jettent dans un spécialisme qu'ils divisent et morcellent encore; ils se disent médecins exclusivement ophthalmologistes, auriculaires, orthopédistes, lithotomistes ou lithotriteurs, etc.; ils se font gloire de ne pas être autre chose.

Pour mettre la médecine dans son véritable jour; pour montrer ce qu'elle doit être dans toute son étendue, aussi bien que dans son exacte délimitation; pour faire voir ce qu'elle doit emprunter et ce qu'elle a le droit de donner, Stahl, suivant l'exemple hippocratique, a écrit deux traités remarquables : le ***Propempticum de philosophiâ Hippocratis*** et le ***Parænesis,*** ouvrages qu'il ne faut point séparer, si l'on ne veut s'exposer à accuser injustement Stahl, d'une part, de donner trop d'étendue à la médecine et aux études du médecin, de l'autre, d'en réduire beaucoup trop les proportions.

Il est bon d'y ajouter son opuscule : ***De dissensu medi-***

corum, où il s'occupe de la prédominance successive de l'Empirisme et du Rationalisme, des théories mécaniques, chimiques, organiques, métaphysiques, etc., qui se sont tour-à-tour détrônées, et dont les débats sans cesse renouvelés et mal appréciés ont occupé longuement les historiens de la médecine : ceux-ci n'ont pas su en retirer les grands enseignements dont nous devrions profiter [1].

Le traité *De philosophiâ Hippocratis* est peu connu. On y a fait peu d'attention, ainsi qu'aux autres opuscules dans lesquels Stahl montre l'importance de l'érudition, de l'histoire, de la Philosophie, des sciences accessoires (Physique, Chimie, Botanique, Histoire Naturelle, etc.), des sciences préparatoires (Anatomie, Physiologie), des sciences d'application (Hygiène, Thérapeutique, Clinique) : on n'en a pas suffisamment saisi l'esprit. L'on s'est attaché beaucoup, au contraire, aux ouvrages dans lesquels il s'élève contre ceux qui, peu fidèles au génie de la médecine, concentrent tous leurs efforts et emploient presque tous leurs moments aux études purement littéraires et philosophiques, ou même aux sciences accessoires et préparatoires, dont il reconnaît l'indispensable nécessité, mais qui à elles seules ne font

[1] L'*Histoire de la médecine*, de K. Sprengel, doit être lue avec la plus grande précaution. L'idée première de cet ouvrage est excellente, mais l'exécution laisse beaucoup à désirer. L'auteur a voulu faire marcher de front l'histoire de la médecine, celle de la philosophie et des diverses sciences, en examinant leurs rapports mutuels et leurs relations avec le mouvement politique, civilisateur et religieux : cela devait conduire aux plus heureux résultats, en se décidant à consacrer beaucoup de temps à ce travail et à se livrer à d'immenses recherches. Sprengel ne l'a pas voulu ou ne l'a pas pu ; aussi trouve-t-on dans son livre beaucoup d'inexactitudes dans les détails, de légèreté dans l'exposition, d'erreurs dans les jugements ; on y remarque aussi un grand étalage d'érudition, mais celle-ci est malheureusement de seconde main et on ne peut pas compter sur elle. Nous allons en citer un exemple.

Tout le monde sait que Descartes fut élevé au collége des Jésuites de La Flèche, et que le P. Charles prit de lui un soin tout particulier. Voici ce que dit Sprengel : « La manière dont Descartes fut élevé par le *P. La Flèche* » paraît être l'origine de la liberté de penser dont il fit preuve ; car ce « jésuite..... » (*Hist. de la méd.*, T. V, p. 43). *Ab uno disce omnes !*

pas le médecin. Abusant de quelques passages où il s'élève avec vigueur contre les tendances anti-médicales si marquées à son époque, et qui étaient représentées par les Iatro-mécaniciens et les Iatrochimistes dont l'influence s'exerçait de tout côté autour de lui, on a prétendu que Stahl conseillait de fermer les livres, de se renfermer en soi-même, de négliger entièrement la physique, la chimie, l'anatomie, dont l'étude était plus funeste qu'utile, et qu'il s'était proposé lui-même comme un modèle dans ce genre.

On a été plus loin, et l'on a affirmé que Stahl n'était qu'un théoricien, qu'il était nul en pratique, et que son naturisme exagéré réduisait le médecin à n'être que le stérile contemplateur d'une lutte dans laquelle il ne pouvait jamais intervenir.

On a déjà pu voir ce qu'il y a d'injuste et de faux dans de pareils reproches. Stahl prescrit l'usage et proscrit l'abus; il veut que les médecins étudient tout avec soin, mais il veut surtout qu'on s'attache principalement à ce qui a le plus d'importance pour le but pratique. On peut, quoique médecin, être un grand physicien, un grand chimiste, un excellent naturaliste ; on peut même pénétrer dans tous les détails de ces sciences et leur faire faire des progrès considérables; mais alors, si l'on n'est pas un homme hors ligne, on ne peut être un bon clinicien. La masse des médecins ne doit pas oublier que, dans les études qui conduisent à la pratique, il ne faut jamais perdre de vue cette dernière, et que les sacrifices scientifiques qu'il est nécessaire de s'imposer doivent porter sur l'accessoire plutôt que sur l'essentiel.

Tel est le véritable esprit de la Doctrine Stahlienne; lui donner, comme on l'a fait presque toujours, une autre caractère et une autre portée, c'est la fausser et l'altérer de la manière la plus étrange.

Quant au reproche banal d'une thérapeutique nulle,

étroite, molle, qui ressemble, comme dit Leibnitz, à de l'onguent *miton-mitaine*[1], il est tout aussi peu fondé. On a dit que Stahl ne connaissait et ne recommandait que la méthode naturelle, ou tout au plus la méthode imitatrice : cela n'est point exact. On trouve aussi dans ses écrits des notions précises sur les méthodes empiriques, qu'il a même souvent appliquées. Nous nous bornerons pour le moment à indiquer le passage suivant : « *Certè enim hoc* » *pro solidissimo axiomate therapeutico atque practico,* » *verè clinico agnosco, habeo, constituo : quicumque* » *affectus spontaneâ ipsius naturæ energiâ, et satis cons-* » *picuis agendi methodis et successibus, nunquàm resti-* » *tuuntur, illorum artificialem etiam methodicam cura-* » *tionem reverà nullam esse ; nisi magis immediatus* » *contactus, ante omnia chirurgicus, locum seu potiùs* » *usum, habeat : sed unicè empiricis, specificis tracta-* » *tionibus ibi superesse locum, etc.* »

« Je regarde, je reconnais et je tiens pour très-solide et » très-vrai l'axiome suivant, *thérapeutique, pratique et* » *clinique :* toutes les affections qui ne peuvent être guéries » par l'énergie spontanée de la nature même, par des mé- » thodes et des modes dont l'action évidente n'échappe » point à nos investigations, ne sauraient pas non plus être » soumises à une thérapeutique artificielle, méthodique, à » moins qu'une action immédiate et surtout chirurgicale ne » trouve sa place et ne puisse être mise en usage : c'est » alors qu'il faut recourir à des traitements empiriques, » spécifiques, etc. »

De ce passage et d'un grand nombre d'autres où le Professeur de Halle s'occupe des méthodes empiriques, spécifiques, analytiques, etc., il ne faut pas conclure qu'il soit le créateur de l'analyse en médecine, de la doctrine des

[1] Leibnitz, *Epist. III ad Schelammerum* (professeur à Iéna); édit. Dutens, in-4°, T. II, p. 73.

éléments, de la véritable classification des méthodes thérapeutiques, ni qu'il ait poussé toutes ces grandes études à leur dernier point de perfection : cette gloire appartient spécialement à Barthez et à l'École de Montpellier; mais on ne doit pas non plus nier que Stahl ne soit entré dans cette route si importante et si difficile : nous verrons même, qu'avant lui, personne n'y avait pénétré aussi profondément.

On voit, par ce qui précède, que M. Lemoine n'est pas juste quand il dit : « Sur certains points Leibnitz triomphe, » cela est incontestable : s'il reproche à Stahl d'avoir trop » méprisé l'anatomie, la chimie, la physique, ou plutôt » l'application de ces sciences à la médecine, rien de plus » juste, on y applaudira; s'il se raille de sa thérapeutique » innocente, on sourira, etc. [1] » Depuis plus d'un siècle on répète ces objections, fondées sur deux ou trois passages pris isolément et au hasard, en dehors de l'esprit stahlien, et mal interprétés; il est temps d'en finir et de rentrer dans la vérité.

Les sujets fondamentaux, traités dans les deux opuscules: *De philosophiâ Hippocratis* et le *Parænesis*, ont été repris, commentés, développés, élucidés par Sauvages, Bordeu, Barthez, Lordat, etc. C'est l'objet du discours de Fréd. Bérard, sur le *Génie de la médecine* [2]. Nous engageons nos lecteurs à étudier avec attention cette œuvre étendue et remarquable.

Art. II. — Réflexions et commentaires sur le Traité: ***Disquisitio de mecanismi et organismi diversitate***, « ***Recherches sur la différence, etc.*** »

Cet opuscule contient des documents précieux sur les plus graves questions de l'ontologie, et donne des solutions qui doivent être connues des philosophes aussi bien que des

[1] Lemoine, *ouv. cit.*, p. 182.
[2] Montpellier, 1830.

médecins. L'auteur cherche à saisir, par l'expérience et la raison, les rapports qui existent entre les divers êtres et les différences qui les séparent. En le lisant, on ne peut s'empêcher de se rappeler un beau chapitre de Barthez, placé au début de ses *Nouveaux éléments de la science de l'homme*.

1° Les êtres inorganiques sont de simples instruments physiques et chimiques, pourvus de forces élémentaires et simples, soumises à des lois peu compliquées ; ils obéissent à des lois fatales, nécessaires, calculables : on ne trouve là aucune trace de conscience et de liberté ; l'homme peut imiter les effets qu'ils produisent, construire sur leurs modèles des instruments du même genre, qui servent à ses besoins et à ses plaisirs ; on parvient à les décomposer, à les reproduire. En eux rien de spontané ; ils subissent toutes les expériences et les expérimentations que crée le génie des savants, et n'offrent rien qui ressemble à une âme ou principe animateur.

Les anciens n'avaient point de physique et de chimie proprement dite ; car ils prétendaient rencontrer des âmes partout, confondant ainsi le règne inorganique avec le règne vivant, et ne saisissant point le caractère spécial qui les distingue.

2° Ce qui frappe d'abord dans les êtres organiques, ce sont des phénomènes d'une bien autre nature, qui prouvent en eux l'existence d'un principe intérieur complexe, composé de plusieurs facultés, d'un principe animateur. Ils résistent plus ou moins par leurs forces propres aux modifications auxquelles nous voulons les soumettre. Quand nous les décomposons, nous n'arrivons point jusqu'à ce principe particulier qu'on appelle la *vie* ou la *force vitale;* aussi nous ne pouvons pas les reconstruire. Lorsque nous voulons les imiter, nous n'obtenons que des contrefaçons grossières, et nous ne pouvons, par aucune combinaison des éléments

qui sont en notre disposition, refaire le plus petit être vivant.

A mesure que nous nous élevons, en parcourant l'échelle des êtres organisés et vivants, le principe animateur devient plus complexe, plus unitaire, plus étonnant et plus insaisissable dans les phénomènes délicats et variés qu'il produit. La sensibilité apparaît d'abord d'une manière obscure et simple, puis elle est plus étendue, plus manifeste, plus variée: la liberté se montre de même renfermée dans des limites qui s'élargissent, et l'on arrive ainsi progressivement des végétaux aux animaux les plus inférieurs, de ceux-ci aux animaux plus parfaits, et enfin à l'homme, qui n'est plus un animal et qui commence le monde des esprits, nous conduisant ainsi jusqu'à Dieu, créateur et directeur de l'univers, source de cette providence qui s'étend à tout, et fait disparaître les traces de cette *fatalité*, dont le cercle était si vaste pour les anciens, et qui se restreint de plus en plus à nos yeux à mesure que nous pénétrons plus intimement dans la nature des choses.

Par le travail d'induction progressive auquel se livre Stahl dans le traité que nous commentons, il détermine la véritable notion de FORCE, d'AME, d'ENTÉLÉCHIE; il sépare et distingue avec exactitude les êtres nombreux qui peuplent l'univers; il échappe ainsi à cette confusion panthéistique de la vie universelle, qui nous ramènerait aux erreurs antiques, en confondant tous les genres de mouvements et de principes moteurs; en faisant de la vie et de la pensée, de simples mécanismes.

Les Cartésiens n'ont pas su se mettre suffisamment en garde contre ce danger. Pour Descartes, l'animal vivant n'est qu'une machine; Malebranche partage son opinion. L'homme même perd sa liberté, puisque ses idées innées viennent de Dieu (Descartes), et qu'il n'a point de prise sur elles. Malebranche va plus loin: c'est Dieu qui pense et

qui agit en nous ; dès-lors, plus de responsabilité dans nos actes. Leibnitz, ainsi que le dit de Gérando, dont la doctrine est un mécanisme spiritualisé, n'a fait de l'homme qu'un *automate spirituel*, un miroir qui réfléchit la nature. Avec ces théories confuses, inexactes et incomplètes, toutes les sciences rentrent les unes dans les autres, se mêlent, et n'ont point de formules propres et distinctes.

Stahl débrouille ce chaos et y porte la lumière ; il sépare à jamais le monde vivant de celui qui ne vit pas, le mécanisme et le chimisme du vitalisme. La révolution a été si forte et si profonde que, depuis, le Vitalisme a toujours triomphé de toutes les doctrines contraires, et que M. Lordat a pu dire : « Tous les médecins sont vitalistes, les uns le » voulant et le sachant, les autres sans le vouloir, d'autres » enfin avec beaucoup de bonne volonté sans le savoir. »

Le Professeur de Halle a été plus loin : s'il avait distingué, avec raison, les *êtres inanimés* de ceux qui *vivent*, et ces derniers des purs esprits, il a affirmé que, chez l'homme, la vie et la pensée se rattachent à un même principe. L'on peut croire qu'en *unissant* ici, en distinguant, sans les séparer, la *vie* et la *pensée* qui sont deux *dynamismes* et non point deux *substances*, il a été aussi heureux qu'en séparant les forces purement inorganiques des forces vitales dont l'essence est bien différente. Stahl a donc été partout aussi remarquable en unissant qu'en séparant.

Leibnitz avait posé deux axiomes métaphysiques, vrais sous quelques rapports, mais exagérés ou faux sous plusieurs autres, qui ont entraîné aux plus dangereuses conséquences. Voici ces deux théorèmes : 1° *Natura non amat saltus;* 2° Les êtres n'agissent point les uns sur les autres, de telle sorte que l'action réciproque de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme n'est qu'une apparence, une illusion, et qu'entre eux il n'existe d'autre lien que la volonté de Dieu,

opérant ainsi un *miracle perpétuel*. Stahl, avec cette raison droite et ce talent d'observation qui ne l'abandonnent jamais, prouve qu'entre le règne inorganique et le règne organique, entre le végétal et l'animal, entre l'animal et l'homme, il y a un espace infranchissable, et que l'on ne trouve entre eux qu'un petit trait d'union établi par Dieu pour marquer des rapports qu'il faut connaître sans les exagérer.

Dans les œuvres admirables de la Création, tout se touche et tout s'isole; tout s'unit et tout se sépare; tout se ressemble et tout se distingue. Les cristallisations les plus délicates sont comme des rudiments d'organisation; la sensitive a une sorte de motilité presque musculaire plus prononcée dans les cils vibratils, s'accroissant dans les tissus fibreux musculoïdes des artères et des bronches : des globules sanguins on remonte aux monades ovulaires, aux spermatozoaires qui sont des animaux presque autant que certains parasites (les hydatides, avec leurs singulières transformations), aux phytozoaires (plantes-animaux), et aux zoophytes (animaux-plantes). Même gradation dans les actes et les facultés : entre les muscles volontaires et involontaires sont les muscles mixtes (muscles respirateurs, etc.); les muscles moteurs du pavillon auriculaire, échappant à la volonté chez beaucoup d'hommes, lui sont soumis chez quelques-uns, comme chez certains animaux, etc.; la sensibilité organique (non sentie) se transforme en sensibilité animale (sentie ou avec conscience) dans l'état morbide : dans les gastralgies et les gastrites l'on se sent digérer, et l'âme communique avec l'estomac de son corps par le sentiment de la douleur.

Tous les êtres vivants ont une âme, même les plantes, et Stahl lui-même l'a reconnu, bien que l'on ait assuré le contraire.

L'homme seul, parmi les êtres terrestres, a des idées intellectuelles, formule des jugements et des raisonnements; seul il a une volonté raisonnée; seul il crée des œuvres

pour atteindre un but bien calculé ; seul il se donne des lois qu'il change d'après son libre arbitre ; seul il a des passions nobles, élevées, qu'il dirige, et par lesquelles il peut dominer ses instincts terrestres et sensuels ; seul il a le sens divin et le sentiment réfléchi de la Divinité ; seul il a la parole pour exprimer ses idées et des moyens variés de les peindre et de les fixer sous toutes les formes dont les arts peuvent les revêtir, parce que seul il a des idées. Plusieurs de ces facultés et de ces actes manquent chez les animaux, même les plus rapprochés de nous ; mais il en est quelques-uns dont ils présentent des vestiges, des traces fugitives, des ombres passagères. Aussi Stahl trouve-t-il ridicule la doctrine des animaux-machines, si chère aux Cartésiens et que leur chef a empruntée au médecin Péreyra[1].

Les animaux ont un λόγος ; mais il diffère profondément, dans sa nature, de celui que l'homme a dans son entendement supérieur ; ce dernier et le λογισμὸς n'appartiennent qu'à l'homme ; c'est par son λόγος, fait à l'image et à la ressemblance (*imagini, similitudini, adumbrationi*) du Verbe divin, qu'il communique avec Dieu[2]. Cette communication du λόγος humain avec le λόγος de Dieu a été fortement exprimée par Aristote dans le passage suivant : «Τὸ δὲ ζητ'ούμενον τοῦτ' ἐστι, τίς ἡ τῆς κινὴσεος ἀρχὴ ἐν τῆ ψυχῆ. » δῆλον δέ ῶσπερ ἐν τῳ ὁλῳ θεὸς, καὶ πᾶν ἐκεινῳ. Κινεῖ γάρ πως » πάντα τὸ ἐν ἡμιν θεῖον· λόγου δ' ἀρχὴ οὐ λόγος, ἀλλὰ τι κρεῖττον. » Τί οὖν ἂν κρεῖττον καὶ επιστημὴς εἴποι πλὴν θεός· ἡ γὰρ τοῦ » νοῦ ἀρετη ὀργανον[3]. »

« Ce que nous cherchons, c'est le principe premier du » mouvement dans l'âme humaine ; il est évident qu'ici, » comme pour tout l'univers, c'est Dieu, dans lequel réside

[1] *Voy.* ses Œuvres, et Bordeu, T. II, p. 666.

[2] *Voy.* la différence que S. Thomas établit entre *imago* et *similitudo* (*Summa theol.*). *Voy.* aussi le traité du saint docteur : *De differentiâ Verbi humani et divini* (Opuscules).

[3] Arist. *Eudemiaques*, liv. VII, ch. XIV, p. 369, édit. de Lœmarius. 1597.

» tout principe premier. Ce qu'il y a de divin en nous y » meut tout (*movet enim certè omnia divinum in nobis*); » le principe premier de notre raison n'est pas notre raison » même, mais quelque chose de supérieur. Or, qu'y a-t-il » de supérieur à la science même et de meilleur qu'elle, si » ce n'est Dieu? La vertu est l'organe, l'instrument de l'âme: » *virtus mentis organum*. »

Où Aristote a-t-il trouvé cela? Dans la tradition des Mages (venant des Hébreux), comme il le dit lui-même [1].

En conclurons-nous, avec M. W. Kastus (*Psychologie*), qu'Aristote admet, comme Malebranche, la vision directe en Dieu, et avec d'autres, que les Grecs de son temps connaissaient la trinité chrétienne? Le contraire est parfaitement démontré. *Voy*. S. Augustin : *De trinitate, De quantitate animæ, De verâ religione, De magistro*, etc. — *Voy*. aussi S. Thomas : *Sum. theol.*, *Comment. sur S. Paul, De substantiis separatis, De veritate et de potentiâ, Quæst. disput.*, etc.; — l'abbé Maret, *Théodicée chrétienne, 1844*, livre excellent qu'on ne saurait trop recommander, etc.

On ne nous paraît guère avoir bien compris le λόγος de Stahl; nous n'en exceptons pas même M. Lemoine.

ART. III.—Commentaire sur le Traité de Stahl : *De verâ diversitate corporis mixti et vivi*, « *De la vraie distinction du corps mixte et vivant*. »

Ne pouvant donner ici et dans ce moment un commentaire spécial aussi étendu que l'exigerait l'importance de ce Traité, nous réduirons nos réflexions à quelques aphorismes, qui seront développés plus tard à mesure que nous retrouverons les questions fondamentales esquissées ici par le Professeur de Halle.

I. Dans le domaine vaste et cependant limité qu'em-

[1] *Voy*. sa métaphysique.

brasse l'univers créé, tout se ressemble et tout diffère, tout se sépare et tout s'unit; là-dessus reposent les classifications naturelles et non arbitraires des êtres, qui se distribuent en classes, genres, espèces, variétés, individus, etc.

Les créatures ont toutes un caractère général qui leur est commun avec Dieu même: c'est l'existence; elles diffèrent par ses modes, elles se distinguent par leur matière, ὕλη (des Grecs), *stoff* (étoffe constitutive des Allemands); par le lieu qu'elles habitent; par les forces qui les animent; par les actes qu'elles exécutent, les phénomènes qu'elles présentent, leurs rapports avec l'infini dans l'espace et dans le temps.

II. *Matière.* — *A*. Il y a des êtres où tout est corporel; ils n'ont qu'une matière sensible et visible, ὕλη αισθητικὴ ou σωματικὴ d'Aristote ; ils habitent le monde visible (*terram*) et y périssent.

B. On trouve aussi des êtres tout spirituels: ce sont de purs esprits n'ayant qu'une matière spirituelle et intelligible (ὕλη νοητικὴ) d'Aristote ; tels sont les anges (αγγελοὶ) et les démons (δαίμονα) qui ont commencé, mais ne périront pas : les uns habitent le ciel (*cœlum, οὐρανὸν*); les autres une région ténébreuse et inférieure (*infernum, ᾅδην* d'Hippocrate: *De victu, περὶ δίαιτὴς, lib. I*). Les esprits n'ont pas d'étendue sensible, ils n'ont que l'étendue intelligible (Aristote, *Métaphysique;* S. Augustin, *De quantitate animæ;* S. Thomas, *Commentaires sur la métaphysique et sur les épîtres de S. Paul, De substant. separatis, etc.;* Malebranche, *Recherches de la vérité, entretiens métaphysiques; polémique, etc.*). Cela répond à cette parole: *In principio* (*temporis*) *Deus creavit cœlum et terram, invisibilia omnia et visibilia.*

C. On rencontre de plus un être intermédiaire, essentiellement corps et esprit, milieu entre les êtres corporels et les êtres spirituels, entre la terre et les régions invisibles,

habitant passager de la première, qu'il quitte pour résider ensuite à jamais dans les régions inférieures ou dans les régions célestes.

D. Au-dessus de tout cela plane Dieu, esprit pur, créateur et providence de l'univers, qui seul est être, seul substance, dans un sens purement univoque et absolu[1]. Tout ce qui est purement corps a commencé et finira; tout ce qui a ou est esprit (sauf Dieu) a commencé et ne finira pas; Dieu seul n'a ni commencement ni fin.

III. 1° Parmi les créatures terrestres, les unes ne vivent point (règne inorganique), les autres vivent (végétaux et animaux); les autres, habitants passagers de la terre, vivent et pensent : ce sont les hommes. 2° Les purs esprits ont une vie à part. 3° Dieu, esprit pur, a une vie qui n'est qu'à lui[2].

IV. Qu'est-ce donc que la vie? C'est un ensemble de phénomènes, d'actes qui se passent dans les êtres vivants; c'est aussi une puissance, une faculté complexe composée de plusieurs facultés, une entéléchie[3]. La vie de l'esprit

[1] Les Grecs savaient cela par tradition. « Dieu est un acte pur; rien ne »vient du néant, tout provient de celui qui est toujours. » (Aristote.) Sur cette question si controversée, les anciens ont-ils connu et admis la création par Dieu *ex nihilo? Voy.*, en faveur de l'affirmative, Albert le Grand, *Comment. sur la phys. d'Arist.;* S. Thomas, *Sum. contr. gent;* les Coïmbrois, *Comment sur la phys.;* Suarez, *Métaph., etc.*

[2] Jupiter a une vie royale et un esprit royal: βασιλικὴν ψυχὴν καὶ βασιλικὸν νουν, car l'âme a deux parties, deux puissances : εἴσιν δυο ψύχης μέρη. (Platon.)

[3] *Voy.*, sur le sens du mot *entéléchie*, l'explication qu'en ont donnée Cicéron, l'appel ınt *endéléchie* (le *Clavis Ciceronis* met *entéléchie*); Leibnitz, *passim;* Barthez, *Nouv. élém.* Le Chancelier de Montpellier s'est montré bien supérieur à ses contemporains, et cependant il n'a pas atteint entièrement le but, soit dans sa traduction, soit dans ses réflexions, M. B. St-Hilaire (*Psych. d'Arist.*, 2 vol.) s'en est beaucoup plus éloigné, malgré les beaux travaux de M. Ravaisson (*Métaph. d'Arist.*, 2 vol.); MM. W. Kastus et Chauvet ne sont ni bien exacts ni bien complets; le *Dict. des scienc. philosoph.* laisse à désirer; l'École thomiste seule, et Stahl avec elle, ont dit toute la vérité. *Voy.* Albert le Grand, S. Thomas et les Coïmbrois, Commentaire sur le *De animâ* d'Aristote.

n'est point celle du corps; quoique l'âme humaine fasse vivre son corps, la vie de l'âme n'est point celle de Dieu.

V. Les êtres vivants sont des mélanges plutôt que des combinaisons; leurs éléments sont et doivent être mobiles; aussi ont-ils une force vitale qui résiste à leur destruction, à leur *corruption,* et accomplit les phénomènes *par lesquels ils résistent à la corruption et à la mort.*

VI. Cette force *utens corpore*, comme de son *instrument*, de son *laboratoire,* dirige ses forces, ses facultés, dans la génération, l'accroissement, le déclin des âges, la nutrition entière, dans tous les actes vitaux; elle est créatrice, nutritive, motrice, etc., comme elle est conservatrice; elle est *forma corporis organici vitam in potentiâ* (ἐν δυναμεί) *habentis, in quantùm organum,* formule aristotélique et thomiste transformée en canon dans trois conciles.

VII. Cette force vitale appartient chez l'homme à l'âme immortelle, dont elle constitue le dynamisme inférieur, comme la pensée, la volonté, l'amour intelligible, raisonnable, spirituel, etc., constituent son dynamisme supérieur, parce que l'âme rationnelle humaine n'est point une simple forme, mais une *substance formelle,* ὡς εἶδος (Aristote)[1].

VIII. Cette substance immortelle a le λόγος et le λογισμός. Le λόγος, faculté instinctive, a une conscience purement instinctive dans les facultés les plus inférieures, un peu plus nette dans les moyennes, plus nette dans les supérieures; là elle forme l'instinct du génie et de la vertu, et s'élève jusqu'au sens et au sentiment divin; elle s'unit plus ou moins au λογισμὸς[2].

IX. Tous les actes rationnels de l'âme immortelle ne sont pas accompagnés de conscience nette, claire, distincte: l'homme se trompe dans les sciences, les arts, la conduite

[1] *Voy.* Van-Helmont, *Formarum origo.*
[2] Van-Helmont, *Opera Stahl., de λόγου et λογισμὸυ differentiis.*

de la vie, sur le vrai, le beau, le bien : « *Mens humana non est luminis sicci* » (Bacon); notre lumière intérieure est obcure. Est-il étonnant que l'*âme*, dans la direction des actes anti-morbides, se trompe souvent? Mais étudiez ses *intentions*, ses *tendances*, *quò natura vergit*, et vous y trouverez souvent un but, des indications thérapeutiques qu'il faut dans l'occasion saisir, aider, provoquer. Les passions les plus corporelles retentissent sur la même âme autant que les plus spirituelles.

«Lorsqu'il est dit, en effet, dans l'Écriture-Sainte, en parlant de la création des êtres, que l'homme fut fait une *âme vivante*, est-il possible de ne pas voir dans ce passage de la Genèse que l'âme humaine fut réellement infusée dans le corps, et pourrait-on lui donner une autre signification en se tenant au sens littéral de ces mots? De plus, comme l'expression même des termes en mémoire de l'œuvre divine a été exposée de telle sorte que les interprètes latins sont convaincus qu'elle doit être rendue sous cette formule : «*Factus est homo in animam viventem*, l'homme fut fait en âme vivante», c'est-à-dire *afin qu'elle fût vivante*, «*ut viva sit*»; certes, cette même expression ne signifie pas autre chose sinon que l'homme fut fait *âme vivifiante*, «*vivifica*», c'est-à-dire capable d'exercer l'acte conservateur de la vie du corps, capable aussi d'agir *dans* le corps et *par le moyen* du corps, en vue des affections corporelles; capable enfin, à l'égard de ces mêmes affections, d'exécuter, d'accomplir, de poursuivre, de considérer, d'apprécier avec persévérance ces actes de la vie, et de s'en occuper d'une manière digne de la sagesse du divin Créateur.» (Pp. 403-404.)

«En effet, comme l'homme est proprement *âme*, toute la masse corporelle ne doit être regardée que comme son *officine*. Et cependant cette âme est étroitement liée non-seulement à la matérialité de cette officine corporelle, mais encore à l'inhérence de ses propres objets dans les matières,

c'est-à-dire qu'elle a des rapports intimes avec les affections de la matière.

» Il s'ensuit donc que la vie de l'homme ou de l'âme humaine consiste, non pas *simplement et en général* dans l'action, mais aussi tout *spécialement* dans l'action exercée et faite *dans* le corps, *par le moyen* du corps, *sur* et *touchant* les affaires corporelles et même sur son propre corps. » (Pp. 404-405.)

Toutes ces propositions se développeront dans les volumes suivants.

P. S. Pour éviter toute amphibologie, nous modifions un peu la rédaction de la *page 512:*

Lign. 17, lisez: « Nous poursuivrons cette esquisse pour former une introduction à Stahl: un pareil travail, quand on en aura un bon, sera très-utile. Nous signalons une lacune, en attendant que d'autres viennent la remplir plus heureusement. »

Même page, lign. 30, lisez: « Pour ce qui nous concerne, nous dirons de M. Blondin: *tàm vocatus quàm derelictus*, c'est-à-dire, par goût autant que par dévouement, il a poussé jusqu'au bout une œuvre importante que l'on désirait, mais que l'on ne faisait pas. »

FIN DU TOME II.

RÉCLAMATIONS,

DÉFENSE ET INDICATIONS JUSTIFICATIVES,

TOUCHANT

LES ÉCRITS ET LES ESSAIS PUBLIÉS JUSQU'A CE JOUR (DE 1683 A 1707)

PAR G.-E. STAHL,

PROFESSEUR ET DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE HALLE, etc

Halle, 1707.

TRADUCTION ET NOTES DU Dr T. BLONDIN,

MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES, etc.

ARGUMENT

DU TRAITÉ DE STAHL INTITULÉ :

JUSTIFICATION ET INDICATION DE MA DOCTRINE ET DE MES ÉCRITS

(VINDICIÆ, etc., DE SCRIPTIS MEIS),

PAR M. L. BOYER,

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,

MÉDECIN EN CHEF DE L'HOSPICE SAINT-ÉLOI.

Cet opuscule a été publié en 1707, un peu avant la Physiologie et la Pathologie qui forment la partie la plus étendue de la *Theoria medica vera*. Il est court, mais très-important, puisqu'il résume la Doctrine Stahlienne, réfute les théories qui en diffèrent, répond aux attaques dirigées contre le Stahlianisme, indique et analyse la plupart des nombreuses dissertations publiées jusqu'alors par l'auteur, en montrant leur objet spécial, leur ensemble et leur enchaînement. Cet écrit est en même temps critique, justificatif et dogmatique.

Une période de vingt-deux ans s'était écoulée depuis le moment où le professeur de Halle avait mis à jour son premier essai, antérieur d'un an à sa thèse inaugurale. Sa large et profonde fécondité s'était manifestée par la publication d'études multipliées sur toutes les grandes questions médicales. Tous ces travaux portaient l'empreinte de ce génie tout à la fois sage et hardi, qui frappait sans crainte et sans faiblesse les erreurs anciennes et modernes, retrouvait, recueillait avec respect, résumait, agrandissait, propageait les grandes vérités traditionnelles de tous les temps, et savait en accroître les richesses. Mûri par l'âge, la réflexion, l'enseignement, la pratique, il avait déployé, contre les vains systèmes qui dominaient à son époque, cette rigueur et cette indépendance que donnent le sentiment de ses forces, la possession de la vérité, d'inébranlables convictions : entraîné par les tendances de son esprit altier, et ennemi de tout ce qui pouvait ressembler à des concessions, il s'était isolé en

se repliant sur lui-même, et ne cessait point d'attaquer les doctrines contemporaines sans ménager les hommes célèbres qui les représentaient autour de lui. Ces divers systèmes chancelaient sous ses coups dans tout ce qu'ils avaient d'obscur, de faux, d'exclusif, et l'on pouvait déjà prévoir qu'ils allaient tomber peu à peu en ruines, ainsi que l'histoire l'a prouvé depuis. Aussi habile à reconstruire qu'à démolir, il avait substitué aux théories régnantes l'Hippocratisme antique baptisé dans le dogme chrétien, rajeuni, revivifié, appuyé sur plusieurs principes nouveaux, et sur les matériaux vraiment positifs que fournissaient les sciences modernes, en appelant à leur secours une sage expérience et une droite raison. L'on voyait apparaître en lui un astre nouveau, prêt à effacer tous ceux qui resplendissaient à ses côtés et qui s'étaient levés avant lui. Ses nombreux et célèbres rivaux ne purent lui pardonner tant de gloire et tant de succès; ils se réunirent pour lui disputer sa royauté, pour secouer le joug sous lequel il les tenait si rudement enchaînés. On l'accusa de multiplier des livres inutiles; d'exposer dans un style inintelligible des idées empruntées ailleurs ou de téméraires nouveautés; de se perdre dans des théories métaphysiques sans application au lit du malade; d'anéantir la thérapeutique sous le prétexte de la simplifier : on alla même jusqu'à accuser son spiritualisme pieux de n'être qu'un voile sous lequel il cachait le matérialisme et l'athéisme. Cette dernière accusation, aussi fausse qu'odieuse, soutenue par des médecins et des philosophes que nous avons l'habitude d'honorer, fut nettement formulée quelques années plus tard [1]; elle prouve et la passion et l'impuissance de ses antagonistes. Employer de pareilles armes, c'est montrer une haine aveugle, et reconnaître implicitement combien sont faibles les moyens loyaux d'attaque ou de défense dont on a pu disposer jusque-là.

Stahl répond avec précision et franchise : il reconnaît hautement ce qu'il a emprunté; détermine ce qui lui appartient, ou du moins ce qu'il croit lui appartenir; porte au contact des faits physiologiques et cliniques ses doctrines et celles de ses adversaires, et fait voir sans peine, au nom de la logique, de l'observation, de l'histoire : 1° qu'il a solidement renversé et solidement reconstruit; 2° que son

[1] Nous aurons à nous en occuper à l'occasion du *Negotium otiosum*.

Hippocratisme modernisé, renouvelé, essentiellement médical et pratique, mérite le nom de *Theoria medica vera;* 3º qu'il peut servir de base large et inébranlable à tous les développements ultérieurs de la science de l'homme.

Cet opuscule est d'autant plus précieux que Stahl s'y dévoile tout entier; qu'il présente sous son véritable jour sa doctrine si profondément défigurée par ses adversaires, et qui nous est encore aujourd'hui le plus généralement enseignée avec les altérations tantôt involontaires, tantôt volontaires et perfidement adroites, que lui ont fait subir ses ennemis, et même plusieurs de ceux qui se regardent comme ses disciples plus ou moins fidèles.

On y reconnaîtra ce génie minutieusement analytique et largement synthétique qui lui est propre; cet amour de la réalité pratique, de l'unité, de la simplicité, des idées claires, qui lui est commun avec Descartes; cette attention à éviter les rouages compliqués, les recherches frivoles sans utilité dans les applications, l'ostentation d'une érudition facile et superficielle, les emprunts et les ornements superflus trop largement puisés dans des sciences étrangères, et une foule d'autres défauts brillants et mensongers qu'Hippocrate avait reprochés aux sophistes. Stahl n'affirme avec certitude que ce qui lui paraît incontestable; il ne conclut qu'après avoir démontré, et ne regarde point comme irrécusablement prouvé, comme appartenant à la science démonstrative, ce que celle-ci n'a point humainement établi. De là, sa distinction fondamentale entre les vérités de foi et les vérités de raison; entre celles qui *se montrent et se sentent* (vérités de sens et de sentiment), et celles qui *se démontrent* solidement par une argumentation. Il marche toujours droit entre les écueils des hypothèses physiques et métaphysiques, entre les inconséquences complaisantes, séductrices, mais illogiques, des éclectiques de son temps. Le médecin, qui *a pour but de guérir*, ne cherche point, par d'ingénieuses suppositions, ce qui est possible, mais ce qui est réellement, ce qui a lieu le plus souvent ou toujours: il résiste avec la même force aux savantes illusions du positivisme médical mécanico-chimique et aux séduisantes rêveries d'une psychologie purement métaphysique. Ces doctrines, aussi vraies que hardies, déchaînèrent contre lui les physiciens, qui lui reprochèrent sa métaphysique; les philosophes, qui

le trouvèrent trop physicien; les éclectiques, qui ne virent point en lui assez d'éclectisme; les spiritualistes exagérés, qui ne s'aperçurent point qu'égarés par un idéalisme excessif, ils franchissaient les justes bornes posées par la raison comme par l'Église, et qu'entraînés par un faux amour de l'orthodoxie, ils tombaient dans le panthéisme mystique de Malebranche. Après Stahl, et aujourd'hui même, le *Stahlianisme vrai* trouve toujours en face de lui les mêmes adversaires avec les mêmes armes, la même tactique, les mêmes arguments; il rencontre surtout le faux Stahlianisme, qui, revêtu de son masque, lui porte les coups les plus dangereux. Mais, aujourd'hui comme toujours, ses adversaires, francs ou déguisés, subissent son influence et son empire, même sans le savoir ou sans le vouloir. Les *vitalistes animistes monopsychistes*, les *vitalistes dualistes*, les partisans du *vitalisme expérimental abstrait et métaphysique*, les défenseurs du *double dynamisme monopsychique expérimental pur et expectant*, les *vitalistes organiciens*, les *iatrophysiciens* et les *iatrochimistes* plus ou moins cachés sous des *noms d'emprunt*, etc., ont leurs racines dans le Stahlianisme et l'Hippocratisme, dont ils portent l'empreinte ineffaçable, quoique plus ou moins effacée; car aucun système ne se soutient s'il ne contient quelque portion, quelque trace, quelque ombre de la vérité. Une doctrine *pérenne* est celle qui repose sur une méthode complète, sur un dogme fondamental assez compréhensif pour embrasser dans son unité l'idée-mère et législatrice d'une science : tel est le Vitalisme de Montpellier, c'est-à-dire l'Hippocratisme transformé dans son entier sous le souffle puissant du dogme chrétien.

Arrivons donc au Stahlianisme de Stahl, résumé par lui-même. Nous le jugerons plus tard, en le comparant au Stahlianisme plus Hippocratique encore, plus complet, plus moderne, à celui qui est sorti des mains de ses plus habiles continuateurs. Stahl, malgré tout ce qu'il y a de neuf, de beau, de vrai dans sa doctrine, n'est pourtant pas aussi largement original et créateur qu'il le pense, et a plus emprunté aux anciens et même aux modernes qu'il ne paraît le croire. Mais, à son tour, il a été prodigieusement mis à contribution depuis près de deux siècles. On lui dérobe chaque jour ses principes fondamentaux sans le savoir ou sans le citer; on s'inspire surtout de son esprit; on suit sa remarquable méthode et cette puissante

impulsion qu'il a communiquée aux écoles même qui semblent le plus s'éloigner de lui. On trouverait de grands avantages à poursuivre avec plus de soin la route qu'il a marquée de lumineux sillons et à multiplier les emprunts. Il faut le placer au nombre des commentateurs et des satellites de l'Hippocratisme ; mais, parmi eux, il occupe un rang si élevé, qu'il devient, à son tour, un grand centre autour duquel gravitent des esprits de l'ordre le plus supérieur. Plusieurs de ses disciples le reconnaissent hautement pour leur chef; beaucoup d'autres marchent évidemment sous sa bannière, mais, au lieu d'en faire l'aveu franchement, ils s'efforcent, en le calomniant et le dénaturant, d'effacer le cachet dont il les a marqués, et de faire disparaître les liens qui unissent leurs doctrines à celle qu'il leur a enseignée. Au nom de la justice, et dans l'intérêt du progrès qui exige le rétablissement net et précis de tous les anneaux de la chaîne traditionnelle, il faut que la lumière se fasse : c'est la loi suprême, c'est la base et la vie de la méthode historique, dont notre époque, mieux que toute autre, comprend enfin la richesse et la grandeur, bien que les règles n'en aient été encore qu'imparfaitement tracées [1].

[1] La méthode ou le procédé historique est, ainsi que nous l'avons souvent répété (*voir* Études sur le génie et l'avenir du XIXe siècle), une méthode aussi importante que les méthodes analytique et synthétique (inductive et déductive) dont elle ne se sépare pas, qu'elle complète et qu'elle éclaire. L'analyse et la synthèse ont été imparfaitement présentées au point de vue de leur base, de leur théorie et de leurs règles pratiques, dans nos livres de philosophie les plus récents et les plus justement estimés, car c'est une œuvre bien difficile : la méthode historique est encore moins avancée ; mais les matériaux se multiplient : sans elle, le véritable éclectisme n'est qu'un beau rêve et une haute aspiration. *Si le passé est gros de l'avenir* (Leibnitz), il faut l'en faire sortir : c'est surtout à la méthode historique que cette gloire est réservée. Nous essaierons, par la suite, d'indiquer les principes théoriques et pratiques de la méthode unitaire qui embrasse à la fois et unit les procédés inductifs, déductifs, historiques; la méthodologie est enfin assez avancée pour en retrouver l'ensemble synthétique que Bacon a longuement esquissé, que Descartes a profondément médité, qu'Hippocrate et Aristote avaient plus largement préparé, et qui se trouve tout entier dans les écoles de S. Thomas et de Bossuet commentant S. Paul et la philosophie chrétienne.

Le professeur de Halle n'a point dit le dernier mot du Vitalisme, c'est-à-dire de la véritable théorie médicale [1], parce que les doctrines *pérennes*, celles dont les principes sont éternellement vrais, tendent sans cesse vers leur perfection suprême, sans jamais l'atteindre en entier : mais, comme tous les génies législateurs, il ne laisse nulle part de vide complet, même dans ses points les plus imparfaits, et, au milieu de ses plus grands écarts, de ses erreurs, il dépose le germe d'importantes vérités que l'avenir doit recueillir et féconder.

Dans l'analyse qui va suivre et qu'il sera bon de comparer au texte, nous cèderons la parole à Stahl, en nous efforçant d'être l'écho fidèle de sa pensée.

Depuis que l'imprimerie est découverte, et que l'on a conquis la liberté de penser et d'écrire, le nombre des livres s'est accru, s'accroît et s'accroîtra dans une progression effrayante. Il en est parmi eux beaucoup d'inutiles, de mauvais, de dangereux, et l'on pourrait croire qu'il serait bon d'en soumettre la publication à des mesures coërcitives : mais, en y réfléchissant, on reconnaît que l'on manquerait le but, qu'on serait injuste; que la liberté d'écrire porte avec elle son correctif, de sorte qu'il suffit de sévir contre les ouvrages qui peuvent troubler l'ordre social. La Providence divine interviendra d'ailleurs toujours au temps voulu, en suscitant à propos des hommes d'élite qui se dévoueront tout entiers pour combattre l'erreur et assurer le triomphe de la vérité.

Ces réflexions s'appliquent amplement à la médecine. Nous re-

[1] Il est évident que le Vitalisme est la vraie doctrine médicale ; car le médecin (une fois possesseur des sciences collatérales) doit, en tant que médecin, étudier ce que la vie a de spécial et de propre, à moins que l'on ne soutienne que la vie n'est rien. Le jour où il sera prouvé que les corps vivants ne sont que d'ingénieuses machines ou des laboratoires perfectionnés, il n'y aura plus de médecins, il ne restera que des physiciens et des chimistes, et l'on traitera simplement les malades par des machines et des réactifs : alors le matérialisme, passant sur le corps de la médecine et des médecins, affirmera plus que jamais que la pensée et la morale sont un mécanisme ou une opération chimique. Heureusement, cet instant, que certains hommes désirent, espèrent et signalent comme un grand progrès indubitable, ne paraît pas près d'arriver.

gorgeons de livres sur tout ce qui s'y rattache, car la plupart des auteurs écrivent *pour faire acte de présence; pour donner signe de vie*. Demandez-leur quel est le motif qui a guidé leur plume, puisqu'ils se bornent à se copier les uns les autres, à reproduire des faits semblables, souvent avec les mêmes erreurs? Ils vous répondront qu'ils se distinguent par une meilleure méthode. Mais alors, que devrons-nous penser d'une science dans laquelle on a essayé de tous les procédés, on a mis en avant sur chaque objet, sur chaque question une multitude d'opinions, de solutions diverses, opposées, contradictoires, sans arriver à des principes, à des dogmes fixes, positifs, avoués par l'expérience et la raison, et qui réunissent les suffrages des hommes de sens et de conscience? Ne doit-on pas en conclure que la médecine est une science tout-à-fait incertaine par sa nature, et indigne d'occuper ceux qui veulent se rendre vraiment utiles à leūrs semblables?

Ces remarques sont d'autant plus décourageantes, que les dissidences sont aujourd'hui plus grandes encore qu'autrefois, et qu'elles révèlent l'impuissance de l'art autant que celle de la science; car si vous réunissez dix médecins, ils ne s'accorderont ni sur la théorie ni sur la pratique, et chacun prescrira une médication non-seulement différente de celle des autres, mais même le plus souvent contraire dans ses résultats.

Quant à nous, nous sommes convaincu de la certitude de notre art et de notre science; nous affirmons que l'on peut arriver à une théorie solide qui s'appuie sur une théorie sûre et qui nous y conduit par une voie simple et naturelle. Nous pouvons démontrer, d'une manière claire et irrécusable, que *tout le mal réside dans la méthode vicieuse qu'on a généralement suivie jusqu'ici;* nous pouvons prouver qu'au moyen de la méthode que nous avons adoptée, l'on arrive à des dogmes faciles, unitaires, peu nombreux, conduisant à une théorie et à une pratique sûre, heureuse, vraie, établie sur des faits cliniques incontestables, avoués par tous les cliniciens. Tel a été l'objet de tous nos travaux, le but de nos constants efforts.

Des prétentions aussi hautes, des convictions aussi fortes ont dû nous susciter bien des adversaires. Nous aurions pu nous dispenser de répondre à leurs attaques, car elles sont sans valeur; nous aurions

pu les réfuter en leur opposant le témoignage, trop favorable sans doute, d'un grand nombre de médecins d'une immense autorité qui ont approuvé notre méthode et notre doctrine; nous aurions pu dire que les vérités établies par nous sont du nombre de celles que la bonté divine a enseignées à ceux qui les cherchent avec ardeur et bonne foi, et en appeler à l'expérience clinique, au jugement d'une postérité savante et éclairée. Mais comme les objections qu'on nous a opposées, quelque futiles qu'elles soient, ont peut-être laissé des impressions défavorables dans l'esprit de quelques lecteurs peu familiers avec les vrais principes de la médecine, nous croyons qu'il est nécessaire de les examiner rapidement, et de prouver en peu de mots qu'elles s'anéantissent dès qu'on les soumet à un sérieux examen.

On nous a accusé de plagiat, d'opinions téméraires, dangereuses, spécialement sur des points à propos desquels nous avons le mieux la conscience d'être absolument inattaquable : on a dit que nous ne citions presque jamais les autres, tandis que nous nous citions beaucoup trop nous-même : on a ajouté qu'il y avait peu de méthode dans nos expositions; que nos principes manquaient d'unité, d'enchaînement, d'harmonie; qu'ils ne pouvaient s'appliquer au lit des malades, etc.

Passons en revue ces diverses accusations.

1. *Plagiat.* — Pour savoir si nous sommes en effet plagiaire, il faut déterminer en quoi consiste un plagiat et comment on le constate : ceci exige quelques réflexions.

1° Parmi les détracteurs littéraires, il en est deux espèces, dont l'une est plus inepte et l'autre plus méchante. La première comprend les *éclectiques à tout prix*, voulant concilier les opinions les plus opposées, souvent également fausses, et en faire une vérité. La seconde embrasse les faux érudits qui proclament qu'on ne découvre jamais rien de nouveau, et qui jettent l'accusation de plagiat à la tête de chaque auteur. Apprenons-leur à tous ce qu'on entend par découvrir.

Il ne faut pas confondre le mot *trouver (invenire)* avec le mot *découvrir (reperire, detegere)*. *Trouver* comme par hasard une vérité

neuve, ou en rencontrer dans un auteur une déjà ancienne, mais oubliée, est un faible mérite si on ne l'a point cherchée; si l'on n'en sent pas ou qu'on n'en montre pas l'importance; si l'on n'en tire aucun fruit : on ressemble alors au coq de la fable qui trouve dans un fumier une perle qui l'embarrasse : c'est encore pis si l'on en fait un mauvais usage.

Au contraire, celui qui trouve des vérités neuves ou en ressuscite d'anciennes, fait une découverte s'il les a poursuivies avec réflexion; s'il en a mis la valeur en relief; s'il en a déduit les conséquences; s'il en a fait une série d'applications utiles pour lui et pour tous les autres. Celui-là ne *trouve* pas seulement, il *découvre*. Son œuvre, par sa splendeur et son utilité, mérite les hommages des savants et des hommes de bien.

Nous dirons, de même, qu'on ne doit guère d'estime au labeur, quelque grand qu'il soit, de ces éclectiques qui ramassent partout, dans les diverses doctrines, des lambeaux enfumés, usés, décolorés, et les cousent maladroitement ensemble de manière à nous livrer un fétide habit d'arlequin. Pour faire avancer la science dans cette voie, il faut réunir les grandes vérités connues, les cimenter, les rattacher à un principe supérieur qui les éclaire, les dominer et les transporter dans la pratique.

2° Il nous est facile de démontrer que nos travaux contiennent un grand nombre de *découvertes*, dans le véritable sens de ce mot; car, indépendamment des principes entièrement neufs établis par nous, il est aisé de prouver que, même quand nous avons fait des emprunts, nous avons fondu ensemble les dogmes médicaux déjà connus; nous les avons agrandis, rectifiés, appliqués, en les vivifiant par des principes nouveaux et plus élevés, en suivant partout une méthode que nous avons développée et dont on peut apprécier la valeur.

3° Citons quelques exemples de ce genre en physiologie, en pathologie, en thérapeutique, et l'on verra si nous sommes plagiaire en quoi que ce soit.

Voici quelques-uns des principes constitutifs de notre doctrine :

A. Le mixte vivant, par sa crâse, sa constitution même, présente une disposition constante à la séparation de ses éléments; et cepen-

dant cette disposition, toujours imminente, ne passe pas de la puissance à l'acte, ne se réalise pas ; car sans cela la maladie serait constante, et nous avons prouvé que, sur l'ensemble des hommes, elle est rare.

B. C'est dans la conservation de l'intégrité de ce mixte que consiste la vie corporelle. Cette conservation s'opère par l'influence de la force motrice vivifiante directe de l'âme, et non par sa simple union avec le corps, ni par l'influx d'un agent intermédiaire matériel, par un rapport corporel physique, comme le supposent les partisans des esprits vitaux, du baume vital, d'un principe astral, etc.

C. L'art médical n'a que très-peu ou même point de moyens directs d'action sur la conservation de cette mixtion vivante si précieuse ; il n'a de prise que sur les actes vitaux qui la maintiennent.

D. La circulation, les sécrétions, les excrétions jouent le plus grand rôle dans cette conservation vitale ; et cependant cette influence et son mécanisme ont échappé à ces minutieux anatomistes, qui, après avoir étudié les figures des pores excréteurs et sécréteurs, ont cru que la circulation se faisait uniformément sous l'impulsion unique du cœur, et que l'obstruction mécanique des vaisseaux pouvait seule la retarder dans certains points.

E. Le mouvement tonique spécial du tissu spongieux extravasculaire, par la résistance variée qu'il oppose, vient modifier la circulation dans les diverses parties, en se coordonnant avec l'impulsion du cœur, et préside ainsi à la distribution du sang suivant les besoins. Cette force tonique, dont j'ai déterminé les lois, explique seule une foule de phénomènes.

F. La respiration échauffe le sang, au lieu de le refroidir.

G. C'est pour s'être éloignés de ces doctrines fondamentales, les seules vraies, que les médecins modernes sont de mauvais praticiens quand ils suivent leurs théories, tandis qu'une pratique est heureuse quand elle s'appuie sur une théorie légitime.

H. Une théorie médicale pratique ne doit pas être purement physique; elle doit s'occuper surtout des forces, des mouvements, des actes vitaux et de leurs lois expérimentales, plus encore que de la matière physique sur laquelle ces forces s'exercent.

I. Ces actes s'exécutent avec ordre, régularité, harmonie, unité, et tendent vers un but bien déterminé ; ils supposent donc

une cause unitaire agissant avec sagesse, à laquelle se rattache cette harmonie.

J. Cette cause, cette force vivifiante, directrice des actes vitaux corporels, doit être regardée comme une des facultés de l'âme raisonnable ; mais elle se distingue des facultés raisonnantes de celle-ci, en ce que ses actes ne sont point accompagnés de conscience, de réflexion, de raisonnement, de liberté. La faculté vivifiante qui réside dans l'âme, sa force ou principe vital est dépourvu du λογισμῷ ; elle est purement intuitive, instinctive, et ne jouit que du λογῷ. Cette distinction des deux facultés, des deux dynamismes de l'âme, est fondamentale. Plusieurs de ces dogmes avaient été aperçus avant nous, surtout par les anciens. Ainsi, ces derniers avaient songé à la différence qui existe, au point de vue du mélange ou de l'association de ses éléments, entre un corps organisé pour vivre et le même corps actuellement vivant ; ils savaient que la vie consiste surtout dans les actes moteurs qui conservent l'intégrité de ce mélange, que ces actes méritent plus d'attention que la matière même ; ils comprenaient le rôle que jouent les excrétions et les sécrétions pour maintenir et rétablir la santé ; ils étudiaient et épiaient avec soin les mouvements de la nature. Plusieurs avaient rapporté à l'âme pensante les deux facultés vitale et intellectuelle, etc. Nous reconnaissons hautement tout ce que les anciens avaient fait en ce genre ; nous avouons tout ce que nous devons à leurs travaux ; mais nous affirmons en même temps que ces idées sont restées chez eux confuses, incomplètes, mêlées à beaucoup d'erreurs et d'hypothèses, qui n'ont point permis de les lier de manière à en composer une théorie large et vraie, et à les transporter assez largement dans la pratique pour se plier à tous ses besoins.

Afin de constituer une doctrine médicale vraie, qui pût servir de guide au lit du malade, éclairer la clinique et être éclairée par elle, il fallait marcher dans la voie antique, en l'élargissant, la redressant, l'appliquant ; il fallait poursuivre expérimentalement les lois de cette force unitaire, directrice, vivifiante, active, qui pénètre tout, anime tout, transforme et domine la matière par ses modes formels, spéciaux, bien supérieurs aux lois de la physique vulgaire : au lieu de cela, les modernes, avec leur *philosophie morte*, n'ont vu que de la matière, une mécanique grossière sans but et

sans entente harmonique ; ils ont négligé, torturé, compliqué, défiguré les grands dogmes de l'antiquité ; ils ont anéanti la médecine en en faisant une branche de la mécanique la plus commune, et ont créé des théories qui ne peuvent servir à la pratique, parce que celle-ci n'en a pas fourni les éléments.

Ce que nos prédécesseurs auraient dû faire, nous l'avons fait, en développant les germes précieux qui nous avaient été transmis; en les débarrassant des alliages impurs; en ajoutant aux richesses antiques des richesses nouvelles; en marchant directement dans les sentiers de la vérité.

Il serait injuste de nous accuser de plagiat, car nous avons emprunté surtout des faits que nous avons vus aussi par nous-même; souvent nous les avons interprétés bien autrement, et, dans les principes mêmes qui nous semblent communs avec nos prédécesseurs, nous nous distinguons d'eux par plus de clarté, d'étendue, par des démonstrations plus certaines, des applications plus nombreuses, etc. Tout cela nous est devenu propre parce que nous l'avons transformé en l'assimilant par une longue élaboration.

Ce qui nous est surtout particulier, c'est l'esprit général de notre doctrine; c'est le soin que nous avons pris d'insister sur ce *génie propre,* indépendant, de la médecine, science spéciale, autonome, qui se gouverne par ses lois vitales, distinctes de toutes les autres. On ne peut connaître ces lois que par la méthode expérimentale; par l'observation directe, attentive, scrupuleuse, minutieuse, de l'homme vivant sain et malade, et des actes réguliers, concourant vers un but, de la force vitale active qui le pénètre dans ses replis les plus profonds. Nous voyons autour de nous des physiciens et des métaphysiciens qui asservissent la médecine au génie des sciences physiques, anatomiques, métaphysiques, c'est-à-dire à un génie tout-à-fait différent du sien. Aussi avons-nous répété qu'il faut éloigner de la médecine ces applications exclusives et illégitimes des sciences accessoires ou étrangères qui l'étouffent et la réduisent en servitude, ces fictions mensongères qui obscurcissent et masquent la vérité.

4° Le même esprit qui nous a dirigé dans la physiologie, a présidé à notre pathologie, dont nous rappellerons quelques dogmes principaux.

A, Cet ordre, cette mesure, ces mouvements harmoniques uni-

taires partant d'une même force vitale, tendant vers un même but conservateur, s'assujettissant à des temps et à des proportions déterminées, se retrouvent dans les mouvements et les actes pathologiques aussi bien que dans l'état normal.

B. Parmi les phénomènes des maladies, il en est qui sont vraiment morbides et qui dépendent des altérations matérielles ou des lésions des forces vitales; mais on en voit d'autres qui constituent de véritables fonctions pathologiques : les actes de ce dernier genre, loin d'être produits par les causes ou lésions matérielles, sont suscités contre elles par la force vitale pour en triompher, pour en effacer les effets. Loin d'être nuisibles, ils sont utiles, nécessaires; ils sont réguliers, synergiques, sans tumulte; au lieu de les étouffer, il faut les régulariser, les surveiller, les diriger, les utiliser, et, au besoin même, les soutenir et les provoquer. Souvent ces actes ne sont point en proportion des lésions qui les ont excités.

C. Là-dessus repose la connaissance des appareils moteurs qui constituent les mouvements fluxionnaires, spasmodiques, fébriles, etc.; leur enchaînement, leur évolution, leurs transformations, etc. C'est là que se trouve le secret de ces actes curatifs; c'est ainsi que l'on se rend compte de la nature et du degré de leur utilité, de la manière dont on peut en faire usage pour guérir les modes morbides contre lesquels ils sont dirigés.

D. A ces principes se rattachent la doctrine des crises, les actes qu'accomplit cette nature médicatrice signalée par Hippocrate. Cette force curative naturelle se livre à des mouvements salutaires, avec un art, une science qu'elle possède, sans qu'on la lui ait enseignée. Dans tous ces points, nous avons suivi la doctrine antique; mais nous l'avons éclaircie, développée; nous en avons assigné les lois par la *méthode inductive* ou *à posteriori;* nous l'avons confirmée, étendue par la *méthode déductive* ou *à priori*, ainsi que par le procédé historique. Nous avons montré comment on peut s'en servir: nous avons été imitateur, et non point servile copiste. Nous pourrions dire par métaphore : « Les anciens nous ont enseigné qu'il y avait du pain et que c'était un aliment; nous avons fait voir comment on l'obtient, ce qu'il faut faire pour le préparer, pour le digérer, pour s'en nourrir. »

Les anciens ont très-bien vu que dans les maladies, surtout dans

les fièvres aiguës, il y a lutte entre la nature et l'état morbide; que celui-ci peut se dissiper par des excrétions convenables servant de crise et provoquées par la nature, etc. Mais ce qui leur manque, c'est une théorie directe des mouvements curatifs, de leur enchaînement, de leur rapport avec la matière à évacuer, etc.

En pathologie comme en physiologie, les anciens sont arrivés à l'entrée du sanctuaire ; ils y ont à peine pénétré. Après avoir compris que l'importance des mouvements vitaux est supérieure à celle de la matière, ils se sont trop rapidement et trop complètement tournés vers cette dernière, perdant ainsi le fruit des grandes perspectives qu'ils avaient entrevues et esquissées.

Si nous sommes ainsi tout-à-fait neuf, même quand nous avons suivi les traces des anciens, l'on ne nous accusera pas d'avoir fait de grands emprunts aux modernes, car, en général, nous nous en éloignons complètement. Ils n'ont pas même pu nous transmettre les traditions antiques, puisqu'il nous serait difficile de dire comment ils auraient pu les conserver. Quand on étudie les milliers de commentateurs d'Hippocrate, on reconnaît qu'ils ont si bien embarrassé et défiguré ses grands principes en les mêlant à de vaines fictions, qu'on perdrait un temps infini et de grands efforts d'intelligence, qu'on fausserait son jugement, si l'on cherchait à les suivre dans ce dédale. Il est plus facile et plus sûr de revoir au lit des malades les faits sur lesquels ils se sont appuyés : c'est ce que nous avons fait dès nos premières études ; c'est à cela que nous nous sommes appliqué au début même de notre pratique médicale ; c'est en face de la nature que nous avons compris les anciens et leur talent d'observation ; que nous avons pris confiance en eux. Ceux qui nous connaissent savent que nous avons mieux aimé expérimenter, observer, vivre au sein des faits, des choses même, des réalités, que nous ensevelir dans la poussière des bibliothèques. En suivant cette route, nous avons vu ce qu'avaient vu les anciens; nous avons dû les redresser, les compléter, les dépasser par une méthode simple, sûre, facile, naturelle.

E. Nous avons signalé l'importance pathogénique de la pléthore ; nous avons montré comment cette cause *matérielle* de maladie se lie avec des lésions des actes vitaux ; comment elle provoque d'autres actes : cela nous a conduit à la théorie des hémorrhagies

et d'une foule d'autres états morbides. Les anciens connaissaient la pléthore et son influence ; mais, enfermés dans des généralités, ils avaient entrevu vaguement son évolution et ses conséquences : aussi, après avoir dit que certaines hémorrhagies ne devaient être supprimées qu'avec précaution, ils n'étaient point parvenus à poser les indications de la saignée et d'un grand nombre d'autres moyens thérapeutiques.

II. *Affectation de citer peu les autres, de nous citer beaucoup nous-même.* — On nous reproche de ne pas citer les autres et de nous citer trop souvent nous-même.

1° Nous ne citons pas un grand nombre d'auteurs, mais nous le faisons quand cela est nécessaire ; nous choisissons de préférence les anciens, sans proscrire les modernes. Si nous agissons ainsi, ce n'est point par un dédain absolu pour l'érudition, ni pour nous attribuer les découvertes d'autrui. Lorsqu'il est question d'un fait vulgaire, il faudrait citer des milliers d'auteurs qui l'ont vu ; nous aimons mieux rapporter le fait lui-même tel que nous l'avons observé. Quant aux points de doctrine, nous indiquons les sources auxquelles nous empruntons les idées que nous établissons. Dans plus d'un cas, nous citons des écrivains qui ont noté comme nous un phénomène curieux, important, même lorsqu'ils l'ont mal interprété et qu'ils en ont déduit une thérapeutique vicieuse : c'est ce qui a eu lieu pour le flux de ventre dans les fièvres pétéchiales. Nous avons, à ce propos, fait mention de Gérard Colomba, de Moreau, de Busser, bien qu'ils aient tiré mauvais parti de ce fait, dont la connaissance antérieure pour nous à la lecture de ces livres nous a conduit à une doctrine spéciale, à un traitement qui nous est propre et qui est couronné par de beaux succès.

Nous affirmons volontiers que Van-Helmont, Campanella, Sydenham ont assuré que la fièvre paraît être une chose utile, qu'elle est une œuvre de la nature ; nous avons là-dessus plus d'érudition et de bonne foi que nos accusateurs ; mais chacun peut observer le fait. Ce qui manque aux auteurs que l'on a cités, c'est d'être allés au-delà de l'assertion simple ; c'est d'avoir déterminé la succession naturelle des actes fébriles curatifs dans leurs instruments, leur but, leur mécanisme intime, leurs rapports avec la

nature de l'état pathologique et de la matière morbide, de la fièvre, etc.

2° Nous ne méprisons pas l'érudition, mais nous estimons peu l'étalage d'une grande science de ce genre, surtout quand on n'en a que l'apparence. Beaucoup de nos érudits qui nous éblouissent sous le fracas de leur érudition et de leurs recherches, trouvent tout simplement les faits et les auteurs nombreux qu'ils indiquent, dans des dictionnaires, des répertoires, des collections, tels que Lippénius, Lindénius, Walther, les *Actes de Leipsig*, ceux *des Curieux de la nature*, etc.[1]

3° Nous nous citons souvent nous-même, parce que nous sommes plus certain des détails des faits que nous avons observés, et que nous avons mieux étudié le point de vue spécial que nous avons mis en relief; de plus, nous ne pouvons nous dispenser de nous citer, quand il s'agit de doctrines qui n'appartiennent qu'à nous.

4° L'autorité d'un fait est plus puissante que l'autorité d'un nom; les détails importants que l'on présente, les déductions rationnelles qu'on en tire instruisent plus que les faits seuls confusément accumulés : il ne faut point citer, pour aligner simplement des observations, des opinions, des noms d'auteurs. Si, comme on le fait trop souvent, l'on se borne à transcrire des séries de pages, de dissertations entières ramassées de tous côtés, on ne donne pas son œuvre, mais celle d'autrui, et le travail est plus que fastidieux (voir mes dissertations : *De testimoniis medicis*, *De auctoritate et veritate medicâ*, etc.).

III. *Défaut d'ordre, de méthode, de liaison, d'enchaînement*

[1] K. Sprengel a altéré le sens et l'esprit de tout ce passage de Stahl, ce qui lui est arrivé à chaque instant pour la Doctrine Stahlienne qu'il a singulièrement défigurée, comme beaucoup d'autres : c'est pourtant lui que l'on suit en général pour l'histoire de la médecine. De là, une foule d'erreurs dont ne sont pas exempts ceux mêmes qui se sont beaucoup occupés de cette étude. Cette branche si importante des sciences médicales est à créer : on n'a pas encore assez vu l'heureuse et vaste influence qu'elle est appelée à exercer sur les progrès de la médecine, de la philosophie, des sciences, qui sont toutes intimement liées avec l'anthropologie.

dans les idées et les écrits. — Nous avons publié un grand nombre de dissertations, d'opuscules fractionnés, et l'on a cru, d'après cela, pouvoir nous accuser de manquer d'ordre, de méthode, d'unité doctrinale, tandis que l'un des plus grands mérites de nos œuvres, c'est l'accord parfait entre la méthode, les faits, les dogmes généraux et particuliers; c'est l'harmonie de nos opuscules qui forment une chaîne continue embrassant l'ensemble de la médecine. Nous sommes parvenu à quelques principes supérieurs unitaires et simples, déduits de faits très-généraux, très-familiers, évidents pour tous. A ces principes se rattachent tous les détails de notre doctrine entière, qui réunit les vérités fondamentales éparses dans la science et en forme un vaste faisceau, de manière à constituer une longue chaîne continue dont tous les anneaux s'unissent aisément par des liens naturels et logiques. Une courte analyse le prouvera surabondamment.

1° La clef de voûte de l'édifice est cette première proposition : « Le mixte vivant, en vertu de sa composition chimique, tend sans cesse à se corrompre, à se dissoudre dans ses éléments constitutifs. Or, cette dissolution imminente ne se réalise jamais tant que l'organisme et ses parties sont vivants; c'est donc la vie qui empêche cette dissolution. »

De là, nous avons déduit une notion précise et vraie de la vie dans son *objet*, son *sujet*, sa *cause instrumentale, formelle, finale, efficiente*.

L'*objet* de la vie est de pénétrer toutes les parties du corps vivant, pour empêcher cette dissolution à laquelle elles tendent toutes à des degrés divers. Le *sujet* matériel où elle agit, où ses effets s'exercent, c'est le corps lui-même; mais elle se déploie avec plus d'activité dans les parties où cette conservation est le plus nécessaire.

Cette conservation a besoin d'*instruments*, d'un mécanisme spécial propre à opérer cette conservation; c'est là ce qu'il faut découvrir pour aider leur action, les réparer, lever les obstacles, etc.

Le *caractère formel* et propre de la vie, c'est de conserver sans cesse cette dissolubilité, cette tendance à la dissociation, et néanmoins de maintenir toujours en même temps leur association conservatrice.

La *cause finale* à découvrir est celle-ci : « Pourquoi faut-il que toutes les parties de ce corps soient corruptibles? Est-ce tout simplement pour créer une force conservatrice obligée de déployer tant de puissance ? »

Cela fait, nous sommes conduit à reconnaître les facultés caractéristiques de la *cause efficiente* de la vie conservatrice : elle doit avoir intérêt à maintenir le corps toujours corruptible et toujours exempt de corruption; elle doit savoir et pouvoir diriger, modifier les actes et les mouvements vitaux qui sont ses instruments, de manière à atteindre son but, sa fin, habilement et dans toutes les occasions. C'est ainsi que, par une première induction expérimentale rapide, unie au procédé rationnel déductif, nous sommes arrivé, bien mieux que nos prédécesseurs, à une notion complète des mouvements, des actes, des forces de la vie, à son principe efficient, à son type fondamental, à son but, à sa fin dernière, à son sujet, etc.

3o Pénétrant alors plus profondément dans la question, et partant toujours du même dogme premier, nous avons vu que le sujet, le lieu, la partie du corps où la vie déploie sa plus grande activité, c'est le sang, qui a besoin d'être plus dissociable pour céder partout ses éléments nutritifs, sécréteurs, etc., et qui doit par conséquent être l'objet d'une puissante force vitale conservatrice : de là, sa fluidité (dissolubilité plus grande); de là, les actes moteurs qui le conservent, etc.

C'est surtout par la circulation, les sécrétions et les excrétions, etc., que s'opère la conservation de la constitution propre du composé sanguin; aussi est-ce la circulation, les excrétions, etc., que le clinicien commence par explorer, etc.

4o Ces actes vitaux s'opèrent avec une régularité extrême sous le rapport de la quantité, du temps, du lieu, des qualités, etc., ce qui exige une force distributive régulatrice : cette force, c'est la force tonique dont nous avons trouvé et démontré les lois. L'étude des directions diverses de cette force aux divers âges, dans les différents tempéraments, dans les circonstances les plus variées, etc., nous a permis d'établir la théorie des fonctions vitales avec les modes propres aux âges, aux tempéraments, etc.

5o Les conditions que doit remplir la *cause efficiente* de la vie, le

principe vital, nous ont prouvé que ce principe doit être une *faculté sage*, mais non raisonnante, de l'âme raisonnable; ce qui est confirmé par une foule de faits, et spécialement par celui-ci, que les mœurs de l'âme sont en harmonie avec les tempéraments. Dès-lors, cette théorie donne la clef de ce fait lui-même et de toutes ses conséquences.

6° Ces principes, base de la physiologie, deviennent aussi ceux de la science pathologique.

A. Le rôle important que jouent dans les organismes vivants le sang et les actes vitaux qui se rapportent à la conservation de sa fluidité, de sa chaleur, de sa composition normale, etc. (circulation, sécrétions, excrétions, etc.), doit, *à priori*, nous porter à chercher d'abord dans ce liquide, dans les forces et les actes moteurs qui se rapportent à lui, les *causes principales*, *matérielles*, *instrumentales et formelles*, etc., des maladies: c'est ce que prouvent, *à posteriori*, l'observation et l'expérimentation.

B. La cause matérielle qui domine l'étiologie des états morbides dans leur origine, ce n'est point une altération du sang et des humeurs dans la forme de leurs molécules, dans leur composition intime; ce n'est point un brisement de leurs globules, une production insolite d'acides, d'alcalis, de sels, de ferments, d'âcretés en nombre infini, comme on le soutient maintenant; ce n'est point une série de causes occultes créées par l'imagination des médecins qui substituent leurs rêveries physiques ou métaphysiques à l'observation de la nature; c'est quelque chose de plus simple : c'est une altération dans la quantité du sang et des humeurs, c'est la *pléthore* générale ou *locale*. La pléthore est une racine commune qui nourrit une foule de maladies diverses; c'est un fait morbide initial qui explique une partie considérable de l'étiologie morbide, de la pathogénie.

La pléthore et les mouvements vitaux, surtout les mouvements toniques, si importants pour la crâse du sang qui s'effectue par la circulation, les sécrétions, les excrétions, etc., forment une courbe qui embrasse dans ses replis la génération d'un grand nombre de maladies, particulièrement de celles qui ne tiennent point à des lésions extérieures, à l'introduction accidentelle de principes étrangers venus du dehors, etc.

C. Aux lésions *quantitatives* du sang succèdent plus tard ses lésions *qualitatives:* ce fluide, retardé dans son cours, s'épaissit; il s'altère parce qu'il n'est point soumis à des dépurations convenables par des sécrétions et des excrétions normales. De là, des lésions plus profondes dans la texture même des solides qu'il nourrit; de là, des lésions nouvelles dans tous les instruments matériels et formels de la vie. Tel est le rôle pathologique majeur du sang, de la pléthore, de la force tonique sur lesquels nous avons tant insisté.

D. Sur ces deux grandes bases fondamentales primitives repose notre théorie des fluxions, des congestions, des stases, des spasmes, de l'inflammation, des mouvements fébriles, etc. L'étude de la pléthore et des mouvements toniques y occupe d'abord le premier rang, et constitue le lien des nombreuses dissertations que nous avons publiées sur ces importants sujets.

E. Puisque la pléthore joue un si grand rôle initial dans la pathogénie, la nature doit faire tous ses efforts pour la dissiper, pour en effacer et en prévenir les conséquences, par les moyens les plus simples. Elle y pourvoit par des évacuations sanguines, des sécrétions et des excrétions. Elle emploie pour cela son grand instrument moteur, le mouvement tonique. En dirigeant les mouvements toniques par des efforts synergiques utilement disposés, elle pousse le sang et les humeurs vers les couloirs convenables pour en expulser le superflu, pour débarrasser les organes surchargés, pour dépurer et ramener tout à une crâse, une constitution normales.

F. Tout cela ne s'opère point par hasard, sans ordre, tumultueusement, comme on le croit généralement faute d'y regarder de près; il y a dans les fonctions morbides curatives, comme dans les fonctions physiologiques, une régularité, une entente harmonique, un concours synergique d'efforts qui échappe, parce qu'on les trouble par des médications intempestives. On retrouve toujours les traces, le cachet de cette activité vitale conservatrice, marchant avec sollicitude vers le but qu'elle poursuit, et s'accommodant aux circonstances qui surviennent dans l'organisme ou autour de lui : c'est là ce que nous avons montré dans nos études sur le flux menstruel, le flux hémorrhoïdal, les stases dans la veine-porte, les hémorrhagies,

les fièvres en général et en particulier, le rhumatisme, la goutte, les affections spasmodiques, etc. Afin de démontrer qu'un même mode morbide, comme la pléthore, par exemple, pouvait être la racine de maladies en apparence très-diverses, nous avons fait voir comment une même affection pouvait apparaître sous des manifestations très-différentes, en revêtant successivement une foule de formes morbides qui servent d'enveloppe à un fond commun (voir, entre autres, *De translationibus morborum*). En arrivant à des détails plus intimes, nous avons appliqué ces dogmes simples et unitaires aux variations que présentent les maladies suivant les âges, les sexes, les tempéraments, les professions, les circonstances individuelles.

H. Les mêmes principes sur lesquels repose notre étiologie morbide, notre pathogénie, notre pathologie entière, nous ont servi de guide dans notre thérapeutique naturelle et artificielle.

En effet, après avoir démontré que la nature suscite contre la pléthore les stases, les spasmes, etc., ou les altérations quantitatives et qualitatives des fluides et des solides, etc., des actes pathologiques, synergiques, qui sont de véritables fonctions anti-morbides dirigées dans des intentions curatives, pour ramener à l'état normal la circulation et la crâse de l'agrégat matériel, et que ces actes sont *præter naturam*, c'est-à-dire insolites, différents des actes physiologiques, mais non point *contrà naturam*, c'est-à-dire contraires à la nature; nous avons dû conclure que ces actes constituent une thérapeutique naturelle qu'il faut étudier et utiliser.

I. Cette thérapeutique naturelle, instituée par la bonté divine, est soumise à des lois, à des règles établies par la sagesse providentielle : l'expérience doit nous les enseigner. Sur elle repose une branche importante de la thérapeutique artificielle. Les fonctions anti-morbides qui se mêlent, dans les maladies, aux actes vraiment pathologiques, ne doivent point être supprimées, comme le font les sectes médicales qui n'en reconnaissent point le véritable caractère; il faut seulement les régler pour atteindre le but vers lequel elles sont dirigées.

K. Nous reconnaissons hautement que la nature, placée par le maladie même dans un état anormal, se trompe souvent dans ses procédés (voir *De naturæ erroribus medicis*); mais c'est aux médecins

à la redresser, en lui rendant les services qu'ils en reçoivent, car eux aussi sont fort exposés à des erreurs, et, dans bien des cas où ils guérissent, ils le font par hasard et sans connaître la raison de leur succès (voir *De curationibus per accidens*).

L. Nous dirons donc, en nous résumant : — *a.* que nos pensées et nos écrits sont parfaitement enchaînés, et que l'ordre le plus rigoureux et le plus simple en unit toutes les parties ; — *b.* que nous avons, plus que tous les autres, rassemblé et cimenté, dans une doctrine largement compréhensive, toutes les vérités spéculatives et pratiques recueillies jusqu'à nous et qui se trouvaient éparses chez nos prédécesseurs, sans qu'aucun d'eux fût parvenu à constituer avec elles une théorie médicale, complète et vraie, sans qu'on en eût même compris et conçu la possibilité ; — *c.* que cette œuvre, loin de mériter un déchaînement haineux suscité par l'envie, ne devrait nous attirer que des éloges de la part des savants et des hommes de bien.

7° Quant à notre méthode, le succès que nous avons obtenu suffirait seul pour en justifier l'excellence ; elle est, avant tout, expérimentale et inductive. Pour mieux frapper les esprits, nous avons, autant que nous l'avons pu, substitué les démonstrations, par les faits bien enchaînés, aux argumentations syllogistiques. Nous avons employé néanmoins, quand il l'a fallu, la méthode déductive, dont on ne doit pas dédaigner la puissance quand on sait en user avec une sage réserve. Nous avons mêlé à propos les considérations *à priori* aux preuves *à posteriori*, la synthèse à l'analyse. Enfin, nous avons mis à contribution les travaux de nos prédécesseurs, surtout ceux de l'antiquité, sans négliger les modernes, après avoir montré les règles qu'il faut adopter dans les recherches traditionnelles, dans les œuvres de véritable et non point de fastueuse et fausse érudition (voir *De testimoniis medicis*, *De auctoritate medicâ*, etc.).

Le principe de causalité, de rapport, d'analogie, a, par sa fécondité même, fixé particulièrement notre attention. Sans déprécier, d'une manière absolue, les distinctions multipliées établies à ce sujet dans les traités de logique (causes prédisposantes, éloignées, prochaines, inhérentes, conséquentes, etc.), nous avons cru devoir les simplifier, afin de ne pas embarrasser nos lecteurs

et pour marcher plus directement vers notre but ; aussi avons-nous insisté, d'une manière spéciale, sur la recherche de la *cause efficiente*, qui anime et dirige tout ; de la *cause instrumentale*, dont elle se sert pour exécuter ses actes ; de la *cause finale*, ou du but dernier qu'elle poursuit dans ses efforts, etc.

V. *Caractère peu pratique de notre doctrine.* — Cette objection ne mérite pas une réfutation sérieuse. C'est surtout au lit des malades que notre doctrine a été constituée ; c'est pour eux que nous l'avons établie. Née au sein de l'observation clinique, où elle a puisé ses matériaux les plus importants, c'est par elle et pour elle qu'elle a été faite ; c'est elle qui l'éclaire, c'est elle qui la justifie. La thérapeutique est son but et lui donne sa sanction suprême.

VI. *Opinions excentriques, téméraires, dangereuses.* — On nous a reproché d'avoir imaginé ou adopté des opinions étranges, audacieuses, dangereuses même par leurs conséquences. Il s'agit particulièrement de la suppression des agents que l'on a inventés pour les placer entre l'âme raisonnable et le corps, et de l'admission de l'influence directe de la première sur l'agrégat matériel. Mais cette doctrine, qui n'est pas nouvelle et qui fait partie de l'enseignement théologique tout entier, nous a été fournie par l'induction expérimentale la plus rigoureuse et la plus pure ; elle est confirmée par les déductions les plus logiques.

Il y a dans l'âme deux sortes de forces motrices : l'une sert à la vie de l'âme, à ses fonctions propres (la pensée, la volonté, etc.) ; l'autre sert à la vie du corps, préside à ses actes vitaux et les dirige. Pourquoi séparer ces deux facultés, distinctes sous certains rapports, mais d'ailleurs si profondément unies ? Pourquoi réaliser des abstractions métaphysiques et créer deux êtres substantiels distincts, dont l'un (l'archée, l'esprit vital, etc.) est un être occulte produit d'une imagination rêveuse, tandis que l'autre, que l'observation constate, suffit à lui seul pour tout expliquer d'une manière claire et positive ?

Pour les théoriciens modernes, ce *principe vital* est tantôt Dieu lui-même ; tantôt un être matériel, quoique très-subtil ; tantôt une

substance intermédiaire, intelligente comme un esprit, corporelle comme la matière. Nous avons fait remarquer qu'une émotion morale, une fiction imaginative suffit, comme on le voit tous les jours, pour troubler la circulation, amener des stases, des congestions dangereuses ou mortelles, altérer la composition et les qualités du sang et des humeurs d'une manière profonde et subite : or, qui pourra penser que ce soit Dieu lui-même qui vienne, à propos d'une cause de ce genre, porter ainsi le trouble au sein de l'économie humaine ?

Il est vrai que ces effets vitaux sont involontaires et que nous n'avons pas conscience de leur mécanisme intime; mais nous sentons très-bien que cette impression se passe dans notre âme, et nous savons que notre volonté peut, dans de certaines limites, en réprimer les effets; ils n'échappent donc pas tout-à-fait à notre conscience et à notre volonté. Le mécanisme intime de nos mouvements les plus volontaires nous échappe comme celui des actes organico-vitaux le plus complètement soumis à la volonté, car nous ignorons parfaitement comment celle-ci met en jeu nos fibres musculaires. Placer entre notre âme et notre corps un *esprit vital* ou des *oscillations mécaniques*, qui tantôt lui obéissent, tantôt ne lui obéissent pas, c'est créer hypothétiquement et vainement des êtres ou des abstractions fantastiques inutiles, indémontrables par l'observation, qui multiplient et ne résolvent point les difficultés. Il est bien plus simple d'admettre dans l'âme humaine, unique dans sa substance, multiple dans ses facultés, des régions claires où la conscience pénètre largement, et des parties plus ou moins obscures; de lui reconnaître des forces motrices variées qui s'étendent à tout, enchaînent tout, avec plus ou moins de liberté, et agissent d'après des lois régulières que l'expérience saisit et parvient à formuler. Les âmes végétative, sensitive, rationnelle par instinct et sans raisonnement, enfin raisonnante sans être toujours raisonnable dans ses actes, ne sont dans l'homme que des facultés d'une seule substance animique, ainsi que nous l'avons prouvé *à posteriori* et *à priori* dans nos études sur les effets et le mécanisme des passions, dans nos écrits sur la différence des facultés qui possèdent le λόγος et de celles qui ont le λογισμὸς, etc.

Eh quoi! l'âme, qui a tant besoin de son corps pour remplir ses

fonctions dans cette vie, lui serait étrangère, et se verrait aveuglément soumise à tous les caprices d'une seconde âme, chargée seule de le construire, de le diriger, de le conserver! Passagère sur le vaisseau, elle ne connaîtrait pas, même d'une manière intuitive, ce qu'il est, et subirait toutes les tempêtes sans rien opérer pour s'y soustraire! Où serait donc cette unité que nous sentons si bien? Dans la passion, il y a lutte; mais nous avons la conscience que les deux adversaires sont en nous, et que le λογισμὸς peut, en raisonnant, triompher du λόγος qui ne raisonne pas.

Dans l'état sain, les actes vitaux sont réguliers et bien ordonnés; dans l'état morbide, ils paraissent tumultueux; mais avec de l'attention l'on trouve encore de l'ordre et une tendance vers un but. Or, dans les passions de l'âme, n'y a-t-il pas aussi du tumulte dans les affections et les pensées? L'état morbide ou pathétique est pour la force vitale ce que la passion est pour l'âme raisonnable : il y a des troubles analogues des deux côtés. Si vous substituez à l'âme ou l'action directe de Dieu, ou des archées, des esprits vitaux, etc., le fil conducteur vous échappe, et l'anthropologie, perdue dans le dédale des hypothèses les plus contradictoires, ne présente plus d'harmonie. Si c'est Dieu, il est la cause directe, immédiate, des désordres morbides; si c'est *l'esprit vital*, on a une simple matière qui agit avec sagesse quand elle guérit. Admettez, au contraire, que, dans la maladie, l'âme est chancelante, troublée par l'état pathétique, insolite, qui menace son corps; qu'elle se trouve en rapport avec des instruments matériels et formels qui ne répondent plus à son empire secret, obscur, mystérieux encore, dont nous n'avons qu'une conscience instinctive et voilée, et vous voyez alors se dérouler une série de lois pathologiques, qu'une observation clinique, attentive, vous permettra d'apprendre, de comprendre et de diriger.

L'étude des tempéraments vient répandre un nouveau jour sur cette union intime des deux facultés, vivifique et raisonnante, concentrées chez l'homme dans une seule substance animique, et soumises à des lois spéciales et distinctes, quoique analogues sous bien des rapports. La preuve de l'unité substantielle des deux facultés de l'âme, tirée des tempéraments, n'avait point échappé à Galien, qui avait simplement constaté le fait, en l'envisageant sous un seul

de ses aspects. Nous l'avons considéré sous un second point de vue, et de là sont résultées les propositions suivantes que nous avons démontrées dans leurs principes, leur mécanisme, leurs conséquences: — *a. Les mœurs et les modes de l'esprit sont en rapport avec les tempéraments.* — *b. L'économie des mouvements vitaux offre, dans son rhythme et ses modes, un type analogue à celui des mouvements de l'esprit ;* c'est-à-dire que, lorsque l'âme, dans l'administration de son corps, est assujétie à certains modes qui rendent faciles ou difficiles les mouvements des fluides (d'après les rapports existant entre la consistance des humeurs et les voies qu'elles parcourent), l'esprit, dans ses actes, offre dans ses modes un type du même genre. — *c. Ceci est également vrai pour les modes accidentels que la force vitale et l'esprit reçoivent par suite des habitudes que leur impriment des circonstances extérieures, fortuites, physiologiques ou pathologiques, en dehors des dipositions natives.* — *d. Enfin, la force vitale suit aussi dans ses actes organiques les modes et les habitudes des facultés intellectuelles et morales.*

La force vitale a naturellement des tendances salutaires, de même que l'âme raisonnable a de bonnes intentions ; mais l'une et l'autre se trompent souvent dans les voies et les moyens d'exécution, par suite des perturbations que produisent les états pathétiques morbides et les passions.

Si l'on réfléchit à ce fait que, chez l'homme, la force vitale n'est pas simplement une force immatérielle attachée au corps comme chez les animaux, mais qu'elle est incorporée à une substance spirituelle, à l'âme raisonnable, on concevra aisément cette proposition expérimentalement prouvée, et dont nous avons donné les motifs : « Les maladies sont bien plus fréquentes et plus variées chez les hommes que chez les animaux. »

RÉCLAMATIONS,

DÉFENSE ET INDICATIONS JUSTIFICATIVES,

TOUCHANT

LES ÉCRITS ET LES ESSAIS PUBLIÉS JUSQU'A CE JOUR PAR G.-E. STAHL.

AVANT-PROPOS.

Sans cesse guidé par un profond sentiment de nos devoirs et par la ferme volonté de disposer convenablement de notre temps, nous avons toujours eu à cœur, dans les différents Essais que nous avons livrés à l'impression jusqu'à ce jour, de donner aux médecins quelques avis sur l'art précieux qu'ils cultivent, et principalement sur la saine théorie de la science; théorie conforme à la vraie et solide pratique médicale. Mais il nous est arrivé ce qui arrive habituellement en pareil cas : les uns ont loué, les autres

[1] Cet opuscule est le 161e écrit que Stahl a produit de 1683 à 1707, tant sur la chimie que sur les différentes branches de l'art médical.

ont blâmé, mais tous au-delà d'une juste mesure, et nos conseils et nos travaux.

En effet, quoique nous soyons convaincu qu'il existe dans nos divers opuscules certaines assertions auxquelles tout médecin éclairé et expérimenté doit applaudir, bien loin de les improuver et de les critiquer, attendu que ces assertions sont en elles-mêmes vraiment dignes d'éloges; cependant nous dirons qu'elles appartiennent moins à notre propre fond qu'au domaine général de la vérité, et qu'on peut les regarder comme d'indicibles bienfaits accordés par la bonté divine à la nature humaine. Aussi nous n'avons fait en tout ceci qu'essayer de les proclamer avec notre faible voix au milieu du silence du monde médical; mais il ne nous a pas été possible d'accepter et de mettre à profit les offres et les observations qui nous ont été faites, en diverses circonstances, par des hommes habiles dont nous reconnaissons publiquement ici les louables intentions et le zèle bienveillant. Nous avons préféré, pour le moment du moins, renoncer à tout commerce littéraire, sachant très-bien (c'est à peine si les enfants l'ignorent) que ce moyen est le suprême ressort que mettent en jeu ceux qui recherchent une éphémère et menteuse célébrité.

Certes, nous pourrions passer entièrement sous silence les critiques dirigées contre nous, en attendant avec pleine sécurité le jugement que portera sur elles et sur nos travaux une postérité plus éclairée et plus habile; mais nous avons cru indispensable cependant de relever quelques erreurs, et de signaler certaines remarques indignes de gens bien intentionnés. En effet, quoique le nombre et la valeur des témoignages favorables que nous avons reçus de la part d'hommes habiles, nous exaltant même au-dessus de nos mérites,

soient plus que suffisants pour paralyser toute l'importance des attaques vaines et futiles lancées contre nos écrits ; néanmoins, comme au milieu de ces censures il pourrait rester certaines impressions qui feraient croire aux personnes peu habituées à ces matières que les dents acérées de nos adversaires ont laissé quelques traces, nous avons jugé à propos de renverser leurs assertions et de montrer, en peu de mots, que leurs morsures n'ont pu nous atteindre en quoi que ce soit.

Mais, nous le demandons, des hommes de ce genre, si peu honnêtes et si peu délicats, de tels censeurs, disons-nous, ne sont-ils pas doublement coupables d'ingratitude, lorsque, se voyant dans l'impossibilité d'attaquer nos opinions, non-seulement dans leur fond propre, mais même à leur surface, ils ne dédaignent point de se nourrir surabondamment de nos œuvres, persuadés et convaincus de leur véritable utilité ?

De semblables individus, en effet, ont d'abord fort mauvaise grâce quand ils se plaignent de ne rien trouver qui satisfasse leur palais blasé, alors surtout qu'ils savourent eux-mêmes avec tant d'avidité et qu'ils offrent pour toute nourriture aux autres ces mets qu'ils affectent de déprécier ? Et puis, ne sont-ils pas également coupables d'ingratitude, lorsque, rencontrant quelque chose qu'il leur est impossible de rejeter comme mauvais, ils n'hésitent pas, imitant en cela le méchant vulgaire, à calomnier la bonne foi des hommes les plus honorables; les accusant d'avoir emprunté à des sources riches et abondantes, afin de s'attribuer à eux-mêmes la meilleure part de ces trésors, et de ne livrer aux autres, en guise d'aumône, que ce qui n'a aucune valeur et qu'on peut se procurer partout ailleurs sans

travail et sans peine ; leur reprochant aussi d'amoindrir de cette manière la dignité des auteurs qu'ils ont copiés, et de discréditer enfin leur œuvre comme vaine et superflue.

Aussi, pour parler au propre et sans figure, nous n'avons pu, sans peine et sans éprouver une juste indignation, voir se déployer contre nous la sotte prétention d'une érudition vaine et d'un faux talent littéraire, nous accusant de feindre d'ignorer les emprunts que nous avons faits, ou, ce qui est plus méchant encore, pour affirmer que nous nous sommes rendu coupable d'un réel plagiat, que nous avons usé d'habileté et de dissimulation en nous appropriant frauduleusement ce qui ne nous appartenait point. Mais, nous le répétons, si les anciens et les modernes ont eu à cœur l'étude de beaucoup de choses semblables à celles dont nous nous occupons, c'est plutôt parce qu'elles se rencontrent partout, et s'offrent ainsi d'elles-mêmes à une attentive observation, que dans le but de les considérer et de les approfondir sous un véritable point de vue scientifique.

Pourquoi donc ne serait-il pas permis, à nous aussi bien qu'à tout autre, de les soumettre au creuset de l'expérience journalière, pour en faire sortir les principes généraux et les enseignements qu'elles renferment? Pourquoi exigerait-on que nous invoquassions le témoignage d'auteurs, en si petit nombre du reste, lorsque nous pouvons faire parler les choses et les faits eux-mêmes, ce qui vaut mieux que des témoignages étrangers? En attendant, voici les fausses imputations qu'on ne se lasse pas de répandre contre nous dans l'ombre, avec autant de maladresse que de perfidie : 1° on répète méchamment que, depuis bien long-temps, d'autres ont fait avant nous ce que nous faisons; qu'ils ont étudié les mêmes matières sous des points de vue et des

rapports identiques à ceux qui font le sujet de nos méditations; 2° on suppose que nous nous attribuons ainsi d'une manière tacite les œuvres de nos devanciers, que nous dépouillons de leur gloire afin d'augmenter l'éclat de la nôtre, gloire, d'ailleurs, si vaine et qui repose sur de bien fragiles fondements.

Mais si, pour arrêter une méchanceté qui, sous plusieurs rapports, est le prototype de la plus grossière ignorance, de la lâche fourberie et d'une envie aussi vaine que stérile, nous jetions un gâteau en pâture à ces détracteurs, nous serions, ce nous semble, assez payé de nos peines, pourvu qu'il nous fût possible de fermer ainsi la bouche à cet envieux dépit, et de passer, sans être incommodé par ses fastidieux aboiements : tel fut le succès d'Énée auprès du Cerbère de la Fable, lorsque le héros troyen descendit aux enfers pour contempler la gloire de ses ancêtres et les consulter sur la prospérité de ses descendants; mais nous désirerions épargner à ces Cerbères jaloux l'ennui de paraître malgré eux à un grand jour qui leur est odieux, et d'y subir la honte qui les y atteindrait si (pour continuer la même allusion) un nouvel Hercule venait à les y contraindre.

Or, le présent opuscule est entièrement destiné à démontrer : 1° qu'il doit être permis et libre à chacun d'exposer et de développer ce que d'autres n'ont peut-être jamais pu bien apprécier, soit qu'ils n'aient vu ces choses qu'à travers de nuageuses rêvasseries; soit qu'ils ne les aient aperçues que de loin; soit qu'ils aient négligé de les signaler et de les contempler d'une manière sérieuse, les regardant comme des objets étrangers à la médecine, comme étant peu agréables et stériles; soit qu'ils ne les aient observées que

d'une manière fugitive; soit, enfin, qu'ils n'aient pas eu le courage d'employer ces matières, pour eux et pour les autres, d'une manière suffisamment large et étendue;

2° Que, pour chaque auteur, c'est un droit et même un devoir de s'emparer de ces diverses matières que l'on pouvait regarder comme laissées dans un complet oubli; qu'il ne doit pas se contenter de les posséder comme un bien particulier réservé à son seul usage, mais qu'il doit les propager comme étant destinées aux besoins et à la jouissance de tous et de chacun, ce qui est évidemment le véritable usage pour lequel elles paraissent être faites;

3° Enfin, qu'il ne faut avoir égard ni aux frivoles oppositions, ni aux indignes accusations de quelques adversaires qui, voulant tenir en servitude et en retard la propagation d'idées importantes et neuves, affirment qu'elles sont du domaine public, qu'on les trouve circulant partout, et qu'elles sont connues de tout le monde; et cela, parce qu'elles ont été peut-être aperçues en passant par quelques individus seulement, tandis que personne ne les a comprises, tandis qu'on les a généralement dédaignées, négligées, foulées aux pieds, et qu'on ne les a jamais su utiliser, ni pour le service de tous, ni même pour l'usage de quelques-uns.

RÉCLAMATIONS,

DÉFENSE ET INDICATIONS JUSTIFICATIVES,

TOUCHANT LES ŒUVRES DE G.-E. STAHL.

§ Ier. *Triple cause de l'abondance des livres.*

Personne n'ignore quelle est aujourd'hui l'immense quantité d'écrits qui inondent de toutes parts le monde scientifique : la doctrine médicale, au point de vue tant théorique que pratique, n'a pu même se garantir contre un pareil déluge.

Les causes d'un tel abus sont faciles à découvrir ; les trois principales sont : 1° la facilité avec laquelle on a recours à la *typographie;* 2° la *liberté de penser,* en ce qui ne regarde pas directement la religion, — quoiqu'en cela on ne se gêne pas trop pour manifester publiquement ses opinions; — 3° enfin, d'une part, le prestige de certains noms pour lesquels on a une trop grande déférence, et, d'autre part, l'attente et l'impatience demesurée, — proprement nommée *curiosité,* — que d'autres témoignent pour de *pareils personnages* et des *travaux si variés.*

§ II. *Typographie.*

Il faut reconnaître que l'*imprimerie* est une des plus précieuses inventions, je ne dis pas seulement pour populariser et répandre les choses utiles, mais encore pour les transmettre d'une manière indubitable et certaine ; puisqu'en effet, la postérité pourrait n'en retirer aucun avantage, si la connaissance des temps passés, et surtout celle

des siècles les plus reculés, ne parvenait jusqu'à elle au moyen d'une si belle industrie.

Notre Germanie, par exemple, vu le grand nombre de ses typographes, a poussé la chose à tel point, que le vil prix auquel se vendent les livres est déjà une raison pour ne pas décrier tous ceux qui sont réellement inutiles; car, si l'on n'a pas un grand profit à retirer de ces livres, on ne s'est pas du moins exposé à de grandes dépenses; tandis que l'avantage que peut assurer un seul bon livre, compense suffisamment le prix qu'on a donné d'un grand nombre d'autres pleins d'inepties ridicules.

Ainsi, sous quelque point de vue que l'on considère l'imprimerie, gardons-nous bien de *la* condamner comme une invention *dangereuse* par les *abus* qu'on en fait.

§ III. *Liberté de penser.*

La *liberté de penser* et celle de *livrer à la publicité* ses propres opinions ont une raison d'être quasi identique. Peut-on nier, en effet, et n'est-il pas au contraire fort évident, que bien des choses, je ne dis pas seulement *inutiles*, mais surtout *très-mauvaises*, sont aussi livrées à l'impression et répandues dans le public?

C'est là, du reste, un inconvénient qui devient plus tolérable, dès-lors qu'on peut aussi penser librement dans un tout autre sens, de manière à dévoiler par des raisonnements contraires toute la turpitude et la vanité des opinions nuisibles, et à porter des jugements plus rationnels et plus sains sur les mêmes sujets.

§ IV. *Il est difficile de mettre des entraves à la liberté de penser et d'écrire: des mesures cohibitives seraient d'ailleurs ici sans utilité.*

Quoique l'on soit généralement persuadé qu'il serait bien plus avantageux de ne point tolérer les choses *inutiles,*

ineptes, oiseuses, suspectes ou évidemment *pernicieuses*, et de les étouffer, pour ainsi dire, à leur berceau; néanmoins, un examen *un peu attentif* nous *montre* clairement qu'une telle pensée ne serait pas raisonnable du tout, et que son exécution rencontrerait de très-grandes difficultés.

Et, d'abord, sérieusement parlant, qui est-ce qui aurait le droit de juger de la valeur réelle des écrits, et de déterminer s'ils méritent, ou non, d'être livrés à la publicité?

En second lieu, *autant d'hommes autant de goûts différents*, et, à cause même de la variété des études particulières, les sujets que l'on traite, à moins qu'ils ne heurtent de front les bonnes mœurs, peuvent paraître aux uns mal fondés et d'une *futilité flagrante*, tandis que d'autres ne les croient pas indignes du grand jour et du bon accueil des lecteurs. Ajoutez à cela, qu'à cause de la diversité des caractères, les esprits naturellement *méchants*, *frivoles, insouciants et ineptes,* trouveraient toujours de quoi satisfaire leurs goûts dépravés et leur mauvaise nature, lors même qu'ils seraient privés de nouveautés; tandis que d'autres esprits plus solides et de meilleure trempe, véritablement occupés de leur objet, bien loin de se laisser séduire par des exemples aussi scandaleux, savent au contraire en tirer avantage, pour *tenir en éveil, exciter* et *exercer* une excellente nature, afin de soumettre plus aisément à un *libre examen* et à une *sévère discussion* ces doctrines erronées et mal comprises.

§ V. *Bâillonner la liberté de penser, c'est violer l'égalité du droit et fouler aux pieds la justice.*

Pour ce qui est de la *liberté de penser et d'écrire* considérée en elle-même, puisqu'on ne peut raisonnablement exercer une juste répression contre elle, il me paraît *peu équitable* de montrer une si grande sévérité envers quelques personnes, surtout envers les esprits superficiels et

médiocres, par exemple ; tandis qu'on ne *veut* ou qu'on ne *peut* pas comprimer la liberté de ceux qui se distinguent par un plus grand mérite.

Nous avons une preuve bien saillante de ce fait, dans certains écrits publiés depuis deux siècles, et ayant tous pour titre : *Défense de la vérité religieuse*. En effet, tandis que les uns préféraient demeurer dans une croyance calme, modeste et sans bruit, persuadés que les vérités religieuses sont trop claires d'elles-mêmes pour avoir besoin d'appeler l'éloquence à leur secours; les autres, entraînés par une opinion contraire, ne cessaient de publier à ce sujet des ouvrages fastidieux et de se livrer à des explications qu'on avait cent fois répétées.

Or, ceux qui ne peuvent souffrir aucune défense ni aucune censure en pareille matière, profitent de ces circonstances pour inspirer des doutes aux personnes peu instruites, mais justes et sans prévention, en leur disant que la cause religieuse a sans cesse besoin des appuis de l'éloquence; ils s'efforcent en même temps d'agir auprès des personnes plus expérimentées, en discréditant la science et les mœurs de ceux qui prennent intempestivement la plume en sa faveur.

C'est pourquoi, puisqu'on ne peut pas ou qu'on ne veut pas réprimer certains écrivains, il me semble que l'on ne saurait, sans violer l'égalité du droit et fouler aux pieds la justice, persécuter et tourmenter ceux qui se trouvent dans la même catégorie, en invoquant contre eux tantôt l'autorité des lois, tantôt celle des mœurs.

Je laisse donc chacun libre d'examiner mûrement la question, et de juger s'il est réellement équitable de supprimer et de réprimer indifféremment tout ce qui n'a point un *caractère subversif*, au point de vue de la *morale publique* et des *lois sociales*, et ce qui ne s'élève pas *directement* et *ostensiblement* contre la bonne *police* des cités.

§ VI. *Les bons ouvrages devraient être préférés aux frivoles et absurdes productions.*

Il serait donc plus sage et plus raisonnable, en pareil cas, que l'on prît en sérieuse considération (si toutefois il est permis d'espérer une saine appréciation) les meilleurs ouvrages, et que ceux qui sont le plus convenablement écrits fussent mis au jour, soutenus et propagés par les soins de l'autorité, qui userait de tous les moyens possibles pour assurer leur succès, afin de faire tomber dans un juste discrédit les productions ridicules et sans but louable.

Mais il nous semble, *à posteriori,* et d'après l'expérience, que ce projet ne saurait avoir un résultat satisfaisant, vu que nos espérances seraient évidemment déçues, et que, *à priori,* ce serait là aussi un vœu défectueux et inique, attendu qu'il serait peu raisonnable et injuste même d'espérer ou de mendier, pour le triomphe de la *vérité,* des secours *intempestifs* et *étrangers.*

§ VII. *On doit les livrer à leur destinée.*

Mais c'est là un soin dont se charge la Providence, qui ne manque jamais d'agir dans ce sens, au moment opportun, pour réaliser le triomphe de la vérité; il lui suffit de fournir un petit nombre d'exemples, en *suscitant,* quand l'heure décisive a sonné, quelques *hommes* qui servent d'instrument à son œuvre, et qui ont assez de force et de volonté pour se dévouer tout entiers à la lutte. Il résulte de là, qu'il est très-convenable de consentir de bonne grâce, comme l'on y est contraint par la nécessité, à abandonner *à leur heureuse destinée* l'appréciation et le sort ultérieur des bonnes choses, qui ne manqueront pas, *bien certainement* en leur temps, de couronner d'une auréole de lumière

ce qui est *vrai*, ce qui est d'une réalité *positive*, ce qui, à cause de son *utilité*, a déjà été consacré par des éloges mérités.

§ VIII. *Il existe une multitude d'ouvrages sur la science médicale.*

Ce que je viens de dire jusqu'ici peut s'appliquer à tous les livres; l'on voit, en effet, de nombreux écrits de cette espèce parmi ceux qui traitent de *doctrine médicale* et qui s'occupent de l'art médical, ainsi que de tout ce qui s'y rattache par son sujet et son objet. Que si l'on prétendait faire le dénombrement des auteurs, et surtout des ouvrages de ce genre, depuis que l'imprimerie en a rendu l'usage plus familier, on en trouverait des masses incroyables, fabuleuses.

Mais si l'on veut se donner la peine d'apprécier, et si l'on a patience de juger pourquoi et comment ces ouvrages ont été écrits; si l'on examine leur substance, et que l'on considère ce qu'il y a de plus saillant dans leur forme, on reconnaîtra aisément que les auteurs de ces livres ont presque partout et toujours traité les mêmes sujets, les mêmes questions, et à peu près de la *même manière*.

§ IX. *La plupart des auteurs n'ont écrit que pour le vain plaisir d'écrire.*

C'est donc avec raison que l'on se demande à quoi bon produire *tant de fois et avec tant de profusion* toujours les mêmes choses, ou, comme dit Térence, *pourquoi perdre ainsi son temps à agir simplement pour agir*. Que peuvent nous dire, que peuvent nous apprendre de tels auteurs? Certes, c'est à ceux que cette question intéresse de nous en donner la solution.

Vous en trouverez qui répondront, aussitôt, que de telles œuvres ont eu et ont encore pour base une méthode plus facile de développement et de démonstration; mais comment peut-il se faire alors que tant d'hommes savants, que

tant de docteurs versés dans l'art d'enseigner n'aient jamais été assez heureux ni assez habiles, après tant d'essais de ce genre et après tant de siècles, pour former une doctrine solide et inattaquable, pour trouver enfin et pour indiquer les véritables lois, les vrais principes de l'art d'enseigner et de démontrer la science dans toute sa vérité?

Et pourtant cela n'est que trop vrai : les écrivains et les docteurs les plus éclairés parmi les anciens, et parmi les modernes surtout, nous ont suffisamment démontré et prouvé la vanité des prétentions de ces auteurs, qui n'ont jamais pu atteindre ce résultat. Mais on ne voudra jamais convenir que le vice radical de ces travaux tienne uniquement *à la méthode* qu'ils ont suivie; on aimera mieux dire que cela dépend de la nature même des choses dont ces auteurs se sont occupés, et qui ont besoin d'être examinées sous des aspects et des modes très-divers; on accusera surtout la faiblesse naturelle de l'esprit humain en face des difficultés médicales.

§ X. *La médecine est-elle une science aussi incertaine qu'on le dit?*

Une telle assertion a donné lieu à cette question aussi perplexe qu'importante et sérieuse, savoir : *Comment se fait-il que, après tant de siècles et tant d'expériences,* après un si grand nombre d'essais ou plutôt de déductions aussi hardies qu'étendues, après une si immense quantité de *systèmes* reposant sur de semblables fondements et exposés dans tant de livres; comment se fait-il que, malgré leur grande *multiplicité* et l'esprit *si différent* de ces productions, l'on ne soit point encore parvenu à constituer une doctrine assez nourrie, assez solide pour qu'un esprit raisonnable puisse lui donner son adhésion avec une conviction ferme et entière? Devons-nous conclure de ce fait à l'incertitude absolue de l'art médical[1]?

[1] Risueño d'Amador (*De la certitude en médecine*) a hardiment traité cette question. — *Voy.* T. VIII, Comment. XLII

§ XI. *Cette incertitude s'accroît par la multitude des opinions contradictoires.*

A cela je réponds que, si l'incertitude en médecine n'a pu, jusqu'à ce jour, être emportée par le torrent des années, il ne faut pas croire que nous soyons plus heureux maintenant, puisque, au contraire, le nombre des systèmes opposés n'a pas cessé d'augmenter dans ces derniers temps.

Aussi, qu'arrive-t-il dans l'exercice journalier d'un art qui repose sur des fondements si incertains ? Pourra-t-on jamais raisonnablement mener à un heureux et légitime *résultat* ce dont on ignore les principes, ce qu'on ne *comprend* nullement ? Pourra-t-on prodiguer des soins intelligents aux malheureux malades, et de quel droit osera-t-on réclamer des honoraires considérables au milieu des incertitudes de l'art, qu'on ne saurait dissimuler ? En effet, que dix médecins soient consultés séparément : non-seulement ils émettront des opinions diamétralement opposées, ils combattront et condamneront, chacun en particulier, les sentiments et les actes des autres; mais encore, passant de la théorie à la pratique, chacun tiendra une ligne de conduite particulière : je dirai plus, les traitements adoptés par eux ne seront pas seulement différents, ils seront même le plus souvent opposés.

§ XII. *Motifs qui pourraient faire renoncer un esprit sincère à la pratique de l'art médical.*

Les personnes vraiment douées d'un jugement sain apprécieront, sans effort, combien cet état regrettable de notre art peut être nuisible et doit produire une impression fâcheuse sur l'esprit de tous les médecins, soit que, se bornant à vivre au jour le jour, ils agissent d'une manière irréfléchie et téméraire, soit que, prenant au sérieux leur

profession, ils aiment l'étude et s'acquittent consciencieusement de tous leurs devoirs.

S'il était absolument vrai que la médecine fût une science tout-à-fait incertaine, s'il ne pouvait en être autrement, il serait certainement préférable de ne plus exercer cet art, ou, pour le moins, de renoncer entièrement à des spéculations aussi vaines que stériles, qui n'ont jamais pour résultat rien de bon et d'avantageux. Mais si l'on prouve, au contraire, que l'art médical est susceptible d'atteindre un but utile et vrai à l'aide de la pure et simple expérience, il est de la plus grande nécessité de s'occuper de celle-ci avec le plus grand soin, avec toute la prudence, toute la vigilance et la circonspection possibles.

Quel est l'homme qui, le premier, voudra se hasarder à donner un semblable conseil? Et qui pourra-t-on espérer de convaincre, alors que, de nos jours, par une singulière bizarrerie, par un étrange caprice, on voit de toutes parts les médecins prendre, en toute hâte, le titre de docteur, s'emparer de la considération et du crédit inhérents à ce titre, exercer même leur profession sans chercher à approfondir l'art et la science, et s'occuper enfin de leurs intérêts personnels plutôt que de veiller avec probité au salut de leurs semblables, avant d'avoir pu ou même voulu employer les moyens légitimes pour parvenir à la connaissance de la médecine?

§ XIII. *Inutilité de toutes ces plaintes.*

Nous bornerons là toutes nos plaintes à ce sujet, quelque légitimes qu'elles soient, puisqu'il est suffisamment avéré qu'à l'aide de semblables moyens on n'obtient jamais rien, pas même ce qu'on pourrait et ce qu'on serait en droit d'en attendre; et cependant, en présence d'une conduite si peu digne, à la vue de si notables abus et de défectuosités si

préjudiciables tant à l'art qu'aux malades et à toute l'espèce humaine, il serait vivement à désirer que l'on pût enfin se résoudre à chercher et à employer de la manière la plus stricte, la plus rigoureuse et la plus intelligente, des moyens convenables pour procéder à l'étude de la médecine, de manière à rendre l'art et la science plus honorables. Nous n'insisterons pas davantage sur ce sujet, attendu que nous ne connaissons pas les véritables obstacles qui s'opposent à une réforme utile, et que nous sommes loin d'espérer quelque succès de l'avertissement public que nous venons de donner. Nous pensons qu'il est plus à propos d'exposer ici notre sentiment et le résultat de nos travaux à cet égard.

§ XIV. *L'art médical peut être embrassé par une méthode vraie.*

Personne n'ignore combien nous sommes convaincu de la possibilité de faire reposer la médecine sur une *méthode* vraie, de sorte qu'elle puisse être facilement conçue sans fard et sans erreur par tout homme qui saura en lire et en comprendre le simple exposé : à cet égard, notre conviction est certes bien mieux fondée que celle des hommes qui, entraînés par d'injustes préventions, n'ont pas craint d'affirmer qu'on ne saurait faire reposer l'art médical sur aucune théorie évidente et certaine. Notre assertion entière s'appuie principalement sur la démonstration du caractère réel de la *théorie médicale;* et cette démonstration, nous l'établissons, du mieux qu'il nous est possible, sur la *distinction* de la vraie théorie médicale d'avec la contemplation plus éloignée de la pure *physique,* science tout-à-fait étrangère et opposée à la médecine.

§ XV. *La base de la théorie médicale repose sur la distinction du mixte et du vivant.*

Nous nous efforçons de procéder à cette étude avec le soin et l'attention que nous avons l'habitude de donner à toutes

les autres matières qui regardent notre art. Le document le plus important, qui doit servir de base à notre doctrine, c'est la distinction que nous établissons entre le simple *mixte* et le *vivant* dans le corps humain.

Bien que l'on pût, sous ces deux aspects, nettement observer et étudier le corps humain au point de vue de l'anthropologie physique, au domaine de laquelle cette double considération appartient aussi ; nous tenons, néanmoins, à donner à cette contemplation un caractère médical, et à diriger notre attention (sinon exclusivement et uniquement, du moins d'une manière complète, minutieuse et approfondie) vers l'appréciation de *lois* en vertu desquelles le corps est appelé *vivant* et est réellement tel, c'est-à-dire vers la connaissance de ce qui, dans le corps, est appelé Vie, et des divers points de vue sous lesquels on peut parler de la vie telle qu'elle est dans un corps vivant.

§ XVI. *De cette distinction se déduit la doctrine vitale, et conséquemment celle de l'étiologie pathologique et thérapeutique.*

Or, puisque, dans l'étude que nous faisons du corps vivant et des véritables *lois organiques* qui président à la vie, nous posons pour tout fondement radical de la théorie et de la pratique vraiment dogmatique ou rationnelle, des principes en parfaite harmonie avec la vraie et réelle théorie médicale ; il nous paraît indispensable, nous dirons même obligatoire, d'établir et d'exposer avec soin et détail la doctrine de la vie dans toute sa grandeur et toute sa vérité, sans omettre une seule des causes et un seul des phénomènes qui s'y rattachent. C'est en nous appuyant sur toutes les circonstances, sur tous les rapports de la constitution entière de cette vie, que nous devons procéder à l'étude et à la démonstration des faits pathologiques et thérapeutiques au point de vue de l'étiologie; c'est-à-dire que nous devons

examiner attentivement quelles sont les évolutions, quels sont les troubles et les défectuosités des mouvements vitaux qui surviennent dans chacune des espèces morbides. Nous devons constater jusqu'à quel point ces mouvements pathologiques s'éloignent de la véritable mesure ou proportion normale des actes vitaux, comment ils en diffèrent, en quoi consiste cette différence bien constatée, et jusqu'à quel point ils doivent être ramenés et rétablis dans leur harmonie primitive; enfin, nous devons considérer comment, sans aucun secours étranger, il peut se faire que, sous la seule influence de l'*autocratie spontanée d'une direction vitale*, ainsi qu'on le voit tous les jours, toutes sortes de maladies se guérissent SPONTANÉMENT par les seules actions vitales, dirigées dans une proportion toute particulière; comment il peut se faire aussi que le corps se rétablisse et soit enfin rendu à son état normal et primitif.

C'est alors que nous faisons l'exposé simple et vrai d'une *thérapeutique méthodique* et médicatrice; c'est alors que nous indiquons clairement comment le médecin *peut* et *doit* même *seconder* puissamment les *opérations vitales* ainsi que leur *constitution* spéciale individuelle, et cela en se conformant aux *indications* et aux *instincts de la nature*, en lui prêtant enfin, d'une main secourable, une prompte, active et intelligente coopération.

§ XVII. *Ces assertions et ces enseignements ont été mal accueillis.*

Or, pendant que, depuis quelques années, nous nous occupions sérieusement de cette doctrine médicale, non-seulement dans le but d'une utilité personnelle, mais encore dans l'intention de la faire servir à l'utilité publique, et que nous travaillions, par des publications partielles, à la propager, suivant nos espérances, dans la plus saine partie du monde médical; voilà que nous avons découvert dernière-

ment un stratagème singulier, à l'aide duquel on cherchait non-seulement à jeter du discrédit sur nos propositions et nos opinions, mais on allait même jusqu'à les incriminer gravement, en leur prêtant un caractère dangereux et les attaquant sur un point où nous avons la conscience intime d'être entièrement inattaquable et à l'abri de tout soupçon. Nous avons, du reste, la certitude qu'il nous serait très-facile, par l'évidence même des faits, d'écarter et d'anéantir à cet égard toute espèce d'allégation dont on pourrait se servir pour tirer une interprétation malveillante contre nous.

§ XVIII. *Il existe deux classes d'hommes : l'une vouée à l'ineptie et l'autre à l'iniquité.*

D'après une observation faite déjà depuis long-temps par les hommes les plus éminents, il existe deux classes bien connues d'individus, dont les uns voués à l'*ineptie* et les autres à l'*iniquité* suivent invariablement l'étroit sentier de l'erreur et de la calomnie.

Les premiers passent leur temps à vouloir *concilier* et mettre d'accord sur un seul et même fait les opinions les plus *dissidentes* et les plus *contradictoires*, voire même les plus *discordantes* et les plus *disparates*. Or, ce qui, entre autres absurdités, met le comble à la vanité de ces hommes, c'est qu'ils font une dépense énorme de peines et de labeurs pour fondre ensemble des opinions qui, soumises à un examen régulier, seraient toutes regardées comme également controuvées et dépouillées de tout caractère de vérité, ce qui rend inutile et frivole tout le travail qu'on a le tort de leur consacrer.

Les seconds d'entre ces hommes, faisant une ridicule ostentation d'une vaste érudition littéraire, se livrent avec un prodigieux entraînement à leurs recherches, et sont décidés à accabler indistinctement tous les auteurs sous les

traits piquants de leur maligne plaisanterie, en répétant sans cesse à propos de tout ce qui paraît : « *On ne peut rien » dire aujourd'hui qui n'ait été déjà dit depuis long-temps ; » on ne saurait rien imaginer qui n'ait été déjà connu.* »

On pourrait certainement abandonner à leur propre sort de pareilles affirmations, s'il était possible de les mettre au même rang que les assertions des gens de la classe inepte et de se contenter de les taxer d'*oiseuses* et de vaines ; mais il ne saurait en être ainsi, attendu que ces dernières renferment évidemment en soi quelque chose d'*odieux* et d'inique. Il est donc aussi convenable que juste, en cette occasion, de démasquer ces honteuses machinations, afin d'éviter que, du milieu de ces ténèbres, les dards acérés des méchants puissent jamais nous atteindre.

§ XIX. *Il est injuste de s'approprier ou d'attribuer à autrui les productions de certains auteurs.*

Il serait certes bien peu digne d'un homme savant et honnête de s'emparer (en dissimulant et en supprimant à dessein les noms des auteurs véritables pour y substituer le sien) d'une production quelconque qui nous aurait été transmise par nos devanciers, et de se l'approprier en la publiant comme une *nouveauté* : ce serait vouloir renouveler l'ancienne fable de la *Corneille* d'Ésope. Mais on ne doit pas moins flétrir la conduite vile et déshonorante de ceux qui, quels qu'ils soient, accusent à tort les autres de s'être rendus coupables de ces honteux plagiats, et qui lancent méchamment contre eux les traits empoisonnés de cette odieuse calomnie. Je ne me livrerai à aucune réflexion à ce sujet; je me contenterai seulement d'établir la ligne de conduite que je dois suivre, et de bien déterminer la loi invariable selon laquelle ces sortes de questions doivent être appréciées et jugées, aussi bien que tout ce qui a un rapport naturel et légitime avec elles.

§ XX. *Triple point de vue sous lequel on peut considérer et apprécier ces questions.*

Or, pour éviter toute espèce de confusion et pour apprécier convenablement s'il s'agit d'une chose ancienne ou moderne, si elle appartient en propre à tel auteur ou si elle lui est étrangère, il faut 1° prendre en sérieuse considération le véritable sens des propositions en elles-mêmes, puis examiner si elles ont entre elles quelques traits de similitude et jusqu'à quel point on pourrait constater le fait.

2° Il ne faut pas craindre de rendre hautement justice à l'habileté et à la sagacité des hommes de pratique, d'étude, d'investigation, quand elle est bien connue; et, au lieu de crier tout de suite au plagiat ou d'en insinuer le soupçon, l'on doit reconnaître que les mêmes faits peuvent se présenter, ou se présentent nécessairement, à l'observation de plusieurs personnes appliquant leur intelligence à la contemplation d'une seule et même chose; de telle sorte que plusieurs auteurs peuvent très-bien observer un même fait, et chacun d'eux pourrait naturellement en accuser directement un autre de lui avoir dérobé sa propriété, de même que plusieurs d'entre eux pourraient formuler cette accusation contre un seul. Cela doit se présenter d'autant plus aisément que la chose dont il est question est plus fréquente, plus familière, plus journalière, et qu'on ne peut s'empêcher de la voir, de l'observer à chaque instant malgré soi.

3° Enfin, il faut prendre en considération l'*usage réel*, les *applications des choses:* je veux dire l'usage des observations que l'on fait et des phénomènes que l'on constate, quelle qu'en soit l'origine.

Tant s'en faut, en effet, que, sous ce dernier point de vue, l'on doive accorder une véritable gloire à de simples historiens ou narrateurs de faits quelconques, s'ils n'ont

pas su en faire *un usage* convenable, soit en concevant et en proposant de nouvelles applications, soit en les exécutant et les faisant tourner au profit des autres. Si de pareils hommes ont la sottise de célébrer bien haut leur triomphe, à cause des observations fécondes qu'ils ont rencontrées par hasard, sans rien y voir, sans y rien faire et sans en rien tirer de nouveau et d'utile, il faut les renvoyer au *Coq* de la fable, trouvant dans le fumier une pierre précieuse dont ni lui ni les siens ne connaissaient l'usage réel, et leur rappeler la belle maxime de l'orateur romain : « *Nisi utile est quod facimus, stulta est gloria.* » (Cic.)

Tout est vain ici-bas, fortune, gloire, honneurs,
Si l'utile n'est pas le fruit de nos labeurs !

§ XXI. *Curiosité qui se plaît dans les recherches et les inventions.*

Ce n'est certes pas sans raison que nous portons notre attention vers cette CURIOSITÉ frivole des temps modernes, qui se complaît tant dans de nombreuses recherches, et vers ces prétendues *inventions* dont elle s'arroge la gloire, je ne sais à quel titre.

Nous citerons, à ce propos, la sage observation de Sénèque, en parlant du consulat de Cicéron : « Ce n'est pas » sans motif, mais c'est sans but atteint que ce consulat a été » glorifié. » Le philosophe ne révoque pas en doute le grand avantage que Rome avait retiré de la savante habileté et de l'activité de l'orateur le plus éloquent et le plus populaire, ainsi que de sa sollicitude pour faire comprendre combien la République avait à craindre pour elle-même et devait se tenir en garde contre les pièges de Catilina, dont le consul dévoilait ouvertement les criminelles intrigues, en révélant son infernale conspiration ; mais, en tenant un pareil langage, Sénèque avait bien raison de faire ressortir ironiquement l'impuissance de l'homme, qui ne pouvait en

aucune façon s'octroyer le droit de s'arroger à lui seul, comme un bien propre, cette heureuse découverte et ses conséquences, de manière à se faire la réputation d'un citoyen éminemment habile, et de mettre le peuple et sa patrie dans l'obligation de lui vouer une reconnaissance éternelle.

Si nous pensons que Sénèque n'a pas eu tort de s'exprimer ainsi dans cette circonstance, que ne pourrions-nous pas dire de ceux qui, regardant l'univers entier comme affranchi de tous ses maux, par leurs frivoles découvertes, auraient l'impudence d'exiger qu'on reconnût comme leur tributaire, quiconque oserait faire l'application et tirer un sage parti de ces choses, qu'ils prétendent leur appartenir en propre.

§ XXII. *Interprétation des mots : invention, découverte, périr, perdre, trouver, inventer.*

Arrêtons-nous d'abord sur une explication demi-sérieuse, demi-plaisante des mots *invention, découverte,* parfaitement en rapport avec la destinée ordinaire des choses inventées. Personne n'ignore le vrai sens que les Latins attachaient au mot *perire* (périr), soit dans son acception simple, soit dans son analogie avec τῷ *perdere* ou *amittere* (perdre). Le mot *reperire* (trouver) semble faire allusion à cette idée, comme si l'on disait *rappeler* ou *rendre* à la vie ce qui a déjà péri. Le mot *invenire* (inventer, trouver) a la même signification que les mots allemands *darüberoder über etwas kommen,* c'est-à-dire, *survenir* ou *intervenir* en quelque chose de fortuit, comme *venir, arriver*, *tomber vers* ou *sur* quelque chose déjà réellement existant ; tandis que *reperire* (trouver, découvrir) paraît signifier que l'on *acquiert,* que l'on *recouvre* une chose qui a pu sembler avoir réellement *péri.*

§ XXIII. *Application aux observations des modernes.*

Le mot *invention* convient, on ne peut mieux, dans sa véritable acception de trouvaille fortuite, au plus grand nombre des observations des médecins modernes, puisque la plupart d'entre elles ne sont pour l'esprit rien moins que l'objet réel de sa pensée; de sorte qu'il est aussi raisonnable de dire que c'est plutôt *par hasard* que ces inventeurs et ces spéculateurs sont tombés sur ces observations, qu'il serait faux de prétendre qu'ils les ont cherchées et découvertes avec préméditation, et qu'au moyen de quelque expérimentation méditée, bien combinée, ils les ont trouvées ou inventées. Il y a plus : bien que, au moment où ils se sont présentés à l'esprit, les faits découverts aient réellement fixé l'attention, s'ils ne deviennent point par la suite l'objet spécial d'une application *utile,* d'un véritable *usage,* ou qu'ils soient défigurés par de fausses et vicieuses interprétations, on peut très-bien soutenir que ce sont là des observations inutiles, nulles et perdues à tout jamais, c'est-à-dire, de nouveau rentrées dans le néant et vouées à l'oubli.

§ XXIV. *La découverte d'une chose bonne et utile dont l'étude est négligée par les autres, ne doit pas être regardée comme une invention.*

S'il est vrai que l'on ne doive avoir aucune reconnaissance envers quiconque découvre par hasard une chose bonne et utile en soi, lorsqu'il ne sait pas en tirer un parti avantageux, surtout lorsqu'il n'en fait qu'un mauvais usage et qu'il en altère ou en détruit l'importance réelle, l'utilité vraie; l'on doit, au contraire, honorer beaucoup l'homme qui découvre et met en toute évidence tant le vrai caractère naturel que l'efficacité et l'utilité réelle d'une chose. On ne doit donc point établir de comparaison entre le simple aperçu

d'un fait considéré en lui-même et la démonstration de ce fait avec ses conséquences; pas plus qu'il ne convient d'accorder à la découverte d'une chose une aussi grande importance qu'à son étude réfléchie, et de classer au même rang ces deux opérations de l'esprit sous le nom générique d'*invention*.

§ XXV. *Une découverte doit plutôt être jugée et appréciée d'après sa dignité et son utilité.*

De plus, ce qui peut aisément et solidement justifier un auteur aux yeux des hommes bien pensants et sérieux; ce qui doit éloigner de lui tout soupçon, toute attaque calomnieuse, c'est l'emploi d'une méthode déductive, non-seulement guidée par une attentive et sage application de l'esprit, mais encore basée en tous points sur un jugement sain, une juste appréciation des faits, à l'aide de laquelle on saisit le caractère réel et le véritable usage d'un grand nombre d'entre eux, de manière à les affranchir, à les faire sortir de l'obscurité du chaos, en les dégageant de la confusion des opinions les plus variées et les plus divergentes, et en les replaçant sous leur véritable jour. Celui-là doit espérer de la bienveillance pour son œuvre, qui, poursuivant cette marche en s'appuyant sur des raisonnements déductifs, et s'emparant d'une infinité de choses jusqu'alors inconnues, inaperçues et niées même par bien des gens, non-seulement en affirme la vérité, mais encore en fournit une démonstration aussi évidente que naturelle; et qui, sans avoir besoin de rien *imaginer,* procédant par voie de comparaison, et s'étayant sur une argumentation exacte, rigoureuse et judicieuse, suivant la nécessité du sujet, arrive à des conclusions fermes et solides, établit le mutuel rapport ainsi que la constante harmonie de ces mêmes choses, et en tire des applications utiles et pour soi et pour toute l'humanité. Certes, une telle œuvre n'a nul besoin

d'éloges, attendu que cela ne pourrait en rien rehausser sa véritable utilité, et il serait injuste de la déshonorer et de la ternir par des calomnies, alors qu'on est incapable de rien ajouter à sa dignité réelle.

§ XXVI. *Tout dogme destiné à être transmis à la postérité doit être sérieusement étudié.*

Lorsqu'on entreprend d'enseigner et de transmettre à la postérité des vérités dogmatiques, inattaquables et aussi utiles qu'indispensables à l'usage public, il convient, il est même absolument nécessaire, si on a résolu d'en faire une étude sérieuse, de poursuivre son projet avec assurance et dignité, ou du moins d'avoir l'intention arrêtée d'en agir ainsi, et que ce soit là l'unique objet de sa pensée. Il faut surtout bien se garder, en pareil cas, de mêler, d'une manière inconvenante et toute fortuite, à de frivoles récits, l'unique importance que peut avoir un fait; de peur que, prenant le change, l'on ne soit entraîné à étudier un autre sujet que celui qui s'est présenté à l'intelligence, et que, soit par impossible ou, ce qui serait le comble du malheur, par une coupable négligence, ne dirigeant pas ses recherches vers le côté vraiment utile de cette étude, l'on n'en saisît pas convenablement tous les avantages réels.

§ XXVII. *En agir autrement serait chose inutile et complètement ridicule.*

Or, si pareille chose arrive ou qu'elle se soit parfois présentée à l'esprit d'une manière vague, sous une apparence fugitive et confuse, et qu'on donne à entendre en passant, dans une annotation, qu'une idée semblable a été produite par un auteur; si néanmoins tous les autres traités de ce même auteur sont étrangers à un pareil sujet; s'ils ne sont qu'un jeu de son imagination, et qu'en demeurant

toujours éloignés de ce sujet, ils ne soient qu'une reproduction systématique des anciennes doctrines, sans avoir subi la moindre élaboration; je le demande, qui osera assigner ou attribuer à un pareil auteur le mérite que semblaient vouloir lui donner ces citations? Prétendra-t-on qu'il ait fait quelque part mention de ces faits, ou qu'il ait eu même l'intention d'en parler? En agir ainsi, n'est-ce pas ressembler en tous points à un ravaudeur d'un mauvais habit d'arlequin, alors surtout qu'on s'avise de faire parade de pareilles citations et de produire au grand jour des idées contre lesquelles viennent follement se heurter, au milieu de leurs élucubrations, un, deux, trois, quatre et même cinq individus? Parmi ces derniers, il n'en est pas même un seul qui daigne convenablement étudier une seule de ces idées systématiques; au contraire, ils restent toujours plus attachés que jamais à leurs propres opinions, complètement étrangères et contraires à celles vers lesquelles ils se laissent entraîner.

Mais s'il arrive que des faits, nombreux même, reçoivent plus tard une réelle sanction, et que non-seulement la nature de chacun d'eux, mais encore leur usage particulier, auquel on ne croit pas, ainsi que leur rapport mutuel et réciproque, soient parfaitement démontrés par quelqu'un; alors, non-seulement ces individus s'empressent inutilement de se mettre à l'œuvre, afin de glaner çà et là et de saisir quelques idées déjà émises par d'autres auteurs à ce sujet, mais encore ils font tous leurs efforts pour en imputer le mérite à l'auteur de quelque grand et fameux système, comme si ce génie novateur avait eu l'intention de s'affubler du rebut des haillons d'idées qui lui sont absolument contraires, ainsi que le font ces oisifs qui ne dédaignent pas de *prendre part* à des recherches aussi frivoles que mal intentionnées.

§ XXVIII. *Avant de se plaindre que quelqu'un a dérobé une pensée quelconque, il faut d'abord bien savoir quel en est l'auteur.*

Mais pourquoi donc de tels personnages ne s'empressent-ils pas de publier leurs manuscrits? Ce serait là une marque certaine de leur franchise et de leur bonne foi; ils nous prouveraient, en effet, par ce moyen, que les uns et les autres ont déjà exécuté les mêmes travaux, et nous démontreraient aussi par là que non-seulement ils ont toujours mis leurs soins à commenter attentivement ces fragments qu'ils produisent maintenant au grand jour, mais encore que c'est à force de recherches nombreuses et hardies chez les auteurs anciens (qui, du reste, ne se sont jamais accordés entre eux sur de semblables matières), qu'ils ont fini par colliger ces faits dans le même ordre et dans le même but.

Or, quelle est la personne assez aveugle pour ne pas comprendre que ces hommes-là sont dans l'impuissance absolue de produire ces faits en public? Ne voit-on pas, en effet, qu'ils sont même incapables, ou du moins qu'ils paraissent peu désireux de bien comprendre aujourd'hui des choses qu'ils ne peuvent ou ne semblent vouloir affirmer avec d'autres qu'en manière de calomnie? Et comme ils ne peuvent soupçonner que ces choses aient été dérobées aux anciens, ils s'efforcent néanmoins, par des voies détournées, de ramasser des faits grossiers, sans aucun égard pour l'idée qu'ils doivent s'en faire, sans se mettre en peine des démonstrations nécessaires pour établir leurs perpétuels rapports.

§ XXIX. *La vraie et solide théorie médicale est le fruit de l'observation expérimentale des phénomènes, appréciés d'après un véritable état causal et d'après des rapports réciproques.*

Quant à ce qui nous concerne, nous sommes suffisamment justifié d'une semblable accusation par la ligne de conduite que nous avons toujours suivie, dès les premières années de

nos études médicales, dans notre vie et dans nos travaux universitaires. Nous étions, en effet, à cette époque, on ne peut plus éloigné de cette manie d'aller fouiller dans la poussière des vieux livres, et très-peu porté à copier des extraits et à faire des recherches dans des propriétés accessibles à tout le monde. En revanche, nous nous livrions tout entier et sans réserve à l'étude même des *phénomènes naturels*, que nous ne pouvions saisir que par une attentive observation de l'*expérience*, et dont nous devions nous efforcer, avec toute la perspicacité de notre esprit, de découvrir la véritable constitution causale, afin d'apprécier, de bien connaître enfin leurs rapports naturels, et de pouvoir par ce moyen arriver à l'établissement d'une vraie, solide et inébranlable théorie médicale.

C'est là un fait qu'il nous est bien aisé de constater, non-seulement par des preuves péremptoires tirées de nos propres conceptions systématiques, mais encore par les démonstrations déductives que nous en avons faites dès l'âge de 24 ans, soit dans des discours publics, soit dans des dissertations écrites sous notre dictée. Les opinions que nous y avons émises n'ont été extraites d'aucun livre; elles ont été puisées dans le fond de notre génie, et sont le fruit du ressort libre de notre esprit. Or, ces pensées et ces opinions, nous les avons hautement exposées et soutenues comme des vérités dogmatiques, dans l'Académie médicale d'Iéna, pendant les années 1684-85 et 86, en présence d'une brillante et nombreuse jeunesse, devant des hommes profondément versés dans toutes les sciences[1]. C'est pour

[1] Outre les cours publics de chimie, d'anatomie et de médecine que Stahl fut autorisé à faire à l'Université d'Iéna, après qu'il eut reçu le bonnet doctoral, il publia divers travaux, dont les principaux furent : en 1683 (avant d'être docteur), ses *Fragmenta ætiologiæ physiologico-chimicæ ex indigatione sensu rationali*; en 1684, sa thèse inaugurale *De intestinis*, et sa belle dissertation *De sanguificatione*; en 1686, *Exercitatio medico-practica de febre petechiali seu purpuratâ*, etc...

cette classe d'érudits et de savants que nous livrions alors à la publicité ces mêmes dogmes, à l'évidence et à la grandeur desquels nous travaillons avec tant de zèle aujourd'hui.

§ XXX. *C'est bien mal de la part d'un disciple de citer çà et là quelques fragments appartenant à ses maîtres, et de leur donner un autre sens que celui qui y a été primitivement attaché.*

Nous ne pouvions passer sous silence la frivolité de cette apparente gratitude de la part de ces individus qui, voulant attribuer à leurs maîtres l'honneur de certaines productions ou conceptions de notre crû, en citent quelques fragments çà et là et y trouvent une certaine physionomie de ressemblance avec nos écrits auxquels ils les comparent. C'est là, certes, une conduite bien peu digne de l'approbation des maîtres auxquels on paraît ainsi faire bassement la cour, attendu que ces derniers, comme cela s'est passé jusqu'à ce jour, ne tiennent, en général, à rien moins qu'à paraître comprendre ou avoir jamais compris ce qui fait la base de notre enseignement. Du reste, si on veut se donner la peine de jeter un coup-d'œil sur les passages extraits de ces auteurs, on s'apercevra facilement qu'on s'est plu à en défigurer le texte, qu'on les a mal expliqués et encore plus mal appliqués.

§ XXXI. *Nulle part il n'a jamais été question des dogmes que nous enseignons.*

Bien que, pour la récréance ou la *remise en possession* des doctrines qui nous sont propres, il nous suffise d'en appeler aux dogmes publics des diverses Écoles médicales (car il n'en est aucune où *rien de ce qui constitue le fondement* sur lequel nous établissons notre vraie doctrine médicale ait été enseigné dans le même sens que nous, où l'on en ait même fait un simple exposé historique, bien loin d'en avoir jamais présenté l'ensemble dans un ordre tel, qu'il soit

applicable à un véritable traité *dogmatico-systématique*, et qu'il se trouve en harmonie parfaite avec la *clinique médicale*); cependant nous croyons utile de citer, à l'appui de notre défense, certains faits et principes d'une très-haute importance, ayant un rapport immédiat avec la base solide de toute médecine : nous affirmons, en outre, bien sincèrement que ces faits n'ont jamais été, ni en apparence, ni en réalité, examinés sous le même point de vue spécial par aucun auteur, et qu'ils n'ont jamais fait le sujet d'un véritable enseignement dans aucune École médicale.

§ XXXII. 1° *Disposition de l'agrégat à la corruption.* 2° *Le corps humain ne se corrompt pas malgré sa corruptibilité.*

I. Qu'on veuille bien, par exemple, me désigner quel est, parmi les anciens (qui ont si longuement discouru et discuté sur le fait de la *corruption* ou *putridité morbide* dans le corps), l'auteur qui a convenablement traité la question de cette *véritable aptitude naturelle de toute la mixtion corporelle à subir la corruption.*

II. Dans quel siècle a-t-il paru un écrivain qui ait jamais eu présent à son esprit et ait suggéré aux autres hommes cet étonnant et si remarquable paradoxe, savoir : que, *quoique le corps soit éminemment corruptible en puissance, il n'est pas, en acte, atteint par la corruption?* N'est-il pas, en effet, extrêmement rare que le corps subisse ou éprouve les effets de cette espèce de corruption naturelle, *toujours et directement existante en virtualité?*

§ XXXIII. 3° *La distinction des anciens entre la nature du mixte et du vivant n'a pas été bien comprise.* 4° *L'homme est rarement malade.*

III. Bien que, dans les fragments des vérités traditionnelles que les anciens nous ont transmises, nous possédions des documents prouvant que ces derniers ont établi une

distinction entre la nature du *mixte* et celle du *vivant*, nous voudrions bien qu'on nous dît quel est l'auteur qui a convenablement traité ce sujet, ou qui, du moins, en a donné des explications nettes, plausibles et vraiment *physico-médicales?* Prétendrait-on arriver à cette distinction à l'aide de cette confusion (qui constitue le fond de la physique moderne) qu'on établit aujourd'hui entre les substances mixtes et les substances composées, se basant pour cela sur la distinction qui existe entre les corps primaires et les corps secondaires, entre les éléments et les corps élémentaires, entre les principes et les corps principiants? Serait-ce en s'appuyant sur une pareille confusion qu'on voudrait débiter des niaiseries semblables à celles que l'on enseigne touchant la chaleur élémentaire et la chaleur vitale, la chaleur répandue dans la matière et celle qui est infuse dans le corps, touchant enfin l'humide élémentaire et l'humide radical? Et cependant les modernes n'admettent presque aucune de ces distinctions dans leur esprit.

IV. Cette distinction une fois admise, entre le mixte et le vivant, dans un seul et même corps, qui est-ce qui a jamais cru, même sans trop approfondir la question, que les hommes sont *très-rarement* atteints de maladie, bien loin d'avoir enseigné et transmis à la postérité que les choses se passent réellement ainsi?

§ XXXIV. 5º *En quoi consiste la vie du corps.*

V. Nous voudrions bien qu'on nous apprît, car nous avouons notre complète ignorance sur ce point, quel est le médecin, le savant qui a enseigné, nous ne dirons pas avec distinction, mais simplement, ce que c'est que la *vie du corps*, c'est-à-dire quelle est cette condition particulière de notre corps d'après laquelle il peut être appelé *vivant*, et comment il se fait que, en tant que tel, il doit être distingué du simple agrégat de sa mixtion naturelle.

Pour ce qui nous regarde, il est de la plus haute évidence que ce que nous professons à cet égard n'a rien de commun avec quelle production que ce soit de tout autre auteur; notre doctrine sur la vie ne saurait, du reste, éprouver aucune fâcheuse atteinte ni aucune altération de la part de ces froides philosophies qui enseignent : tantôt que la *vie* consiste uniquement dans l'*union* simple et directe *de l'âme avec le corps;* tantôt qu'elle est le résultat de la *présence* directe, essentielle et matérielle, d'un *esprit*, d'un *πνεῦμα corporel;* tantôt qu'elle est enfin, comme le soutiennent la plupart des modernes, la *conséquence naturelle, directe et immédiate, de la circulation des humeurs.*

§ XXXV. 6° *La vie s'exécute et se soutient par un acte simplement mécanique.*

VI. Quel est, parmi les mécaniciens modernes, celui qui a découvert dans ses recherches que *la vie corporelle s'exécute et se maintient naturellement à l'aide d'un acte purement mécanique;* par un *influx,* comme on le dit en terme d'école, simplement *formel*, mais réellement *mécanique* (et non par le moyen de l'âme dans son inconcevable union *immédiate* avec le corps)[1]; non, surtout, par un

[1] Il est évident aujourd'hui pour tous, non que Stahl admettait dans le corps vivant, en dehors de l'âme et du corps, un *principe* ou *agent intermédiaire* agissant par lui-même; mais qu'il enseignait, bien jeune encore, qu'outre l'âme *chargée* de la *surveillance* et de la *direction* des actes vitaux, le corps *vivant* possède une sorte de mise en jeu, ou mécanisme, ou influx, posé par Dieu comme une loi immuable dans tous les êtres vivants et animés, et auquel l'âme préside. Ceci donnera bien à penser à nos esprits systématiques modernes, mais prouvera une fois de plus combien Stahl professait des idées larges et généreuses en doctrine médicale: cela prouvera surtout, d'une manière péremptoire, que bien peu de critiques ont su apprécier Stahl, alors surtout que quelques-uns ont osé dire qu'il enseigne que c'est l'âme qui sécrète la *bile* dans le *foie*, l'*urine* dans les *reins* .... ils n'ont pas osé dire la *pensée* dans le cerveau !...... Mais n'anticipons pas sur un terrain aussi palpitant d'intérêt, et sur lequel nous reviendrons bientôt. L'on pourra s'assurer, dans le troisième volume, de la valeur réelle de cet enseignement, vraiment digne de figurer au premier rang dans les Écoles médicales modernes.

influx matériel, par un commerce *corporéo-physique,* ainsi que veulent bien se le figurer ceux qui attribuent le principe de la vie à la présence d'*esprits,* d'un certain *baume vital,* d'un *être sidéral* incorruptible, à la puissance de certaines *irradiations,* ou bien enfin à des *forces magiques,* tenant du merveilleux?

.... « *Quis verò etiam* mechanicorum *modernorum* » *prospexit, quòd vita simpliciter fiat atque præstetur* actu » nudè mechanico; influxu, *ut in scholis loquuntur, sim-* » *pliciter* formali, *interim reverà* mechanico *(non ut* » anima, *inconceptibili illâ suâ* unione); *non verò influxu* » materiali, *commercio* corporeo-physico, *ut illi fingunt* » *qui vitam* spiritibus, balsamo vitali, enti astrali *incor-* » *ruptibili,* irradiationibus, magnalibus, et *similibus por-* » *tentis, nullo usquàm conceptu, adscribunt?* »

§ XXXVI. 7° *L'art est impuissant sur la mixtion du corps.*

VII. Quel a été, jusqu'à ce jour, l'homme qui, dans ses méditations, a su jamais reconnaître combien l'art est impuissant à produire quelque effet salutaire et direct sur la mixtion du corps, ainsi que sur toutes ces *entités* imaginaires que l'on se plaît à prendre pour la vie elle-même ou pour des phénomènes formellement vitaux? Cependant le véritable office du médecin ne consiste-t-il pas tout entier dans le soin de veiller attentivement à la *conservation* de la vie et au maintien d'une pleine et entière intégrité dans la libre exécution des actes qui y président?

§ XXXVII. 8° *Comment et dans quel ordre les excrétions concourent à la vie.*

VIII. Bien que les modernes aient fait sur les excrétions des recherches bien délicates et minutieuses, et qu'ils soient parvenus même dans leurs subtiles études jusqu'à découvrir

la figure des pores destinés à ces fonctions; cependant nous n'avons pas entendu dire encore, qu'à l'aide d'une observation digne du sujet, on soit parvenu à découvrir jusqu'à quel point et dans quel ordre ces excrétions concourent, d'une manière directe, à constituer le phénomène de la vie. Nos anatomistes modernes ne pouvaient, du reste, atteindre ce résultat, attendu qu'ils étaient incapables de se faire une idée bien arrêtée sur la participation que les *sécrétions* et les *excrétions* prennent réellement à la *vie*.

§ XXXVIII. 9° *Dans la circulation du sang il y a une direction active digne d'observation.*

IX. De même, pour ce qui regarde le phénomène de la *circulation du sang*, depuis les nombreuses investigations hérissées de difficultés que la science anatomique a poussées si loin touchant la constitution du *cœur,* des *vaisseaux,* des *valvules*, du *terme du mouvement,* etc., il s'est introduit, sans raison, dans l'histoire de l'économie animale, cet énorme paralogisme : que *le sang circule à travers toute l'étendue du corps en vertu d'un mouvement très-simple, naturel et égal*; que, *si quelquefois cette uniformité vient à être troublée, cela provient simplement et passivement d'obstacles externes venant obstruer matériellement les voies;* qu'*il n'y a et ne peut y avoir jamais aucune espèce de cause de direction active*; c'est-à-dire, en d'autres termes, que le sang circule dans le corps à cause d'une impulsion qui lui est imprimée par le cœur, et le lance dans le tronc de l'aorte, unique voie par laquelle il puisse passer pour se répandre dans le corps en parcourant successivement les innombrables ramifications du système artériel.

C'est là certainement une assertion bien exacte en elle-même, mais de laquelle on ne saurait tirer une raison ou explication complète et suffisante du phénomène.

§ XXXIX. 10° *Le mouvement tonique provoque la circulation du sang; il est subordonné aux battements du cœur.*

X. Or, en cherchant même parmi les hommes qui composent nos universités, où trouvera-t-on un seul physiologiste qui ait reconnu, admis et enseigné avant nous, qu'il existe dans le corps un *mouvement tonique* qui, naturellement *subordonné aux battements du cœur,* entretient et provoque par une *action* incessante et perpétuelle la circulation du sang? Certes, il y en a bien peu, même de nos jours, qui osent admettre et reconnaître cette assertion.

Et cependant, c'est non-seulement ce mouvement tonique qui sert à maintenir continuellement les parties poreuses du corps dans un certain *degré de tension* tenant un peu de la raideur, afin d'éviter que ces parties ne prennent, sous l'impulsion du sang, une dilatation et un développement trop considérables; mais encore c'est ce même mouvement qui *peut* facilement éprouver et qui éprouve en effet *habituellement* des variations nombreuses sous l'influence de la plus légère impression de *refroidissement,* de *chaleur* douce et agréable, de *terreur* ou de *colère*, de *joie* ou de *pudeur*, etc. C'est là, en effet, ce qui se passe à toute heure et d'un moment à l'autre, toutes les fois que de pareilles causes agissent sur l'organisme vivant.

§ XL. 11° *Ce qu'on entend par cette tonicité des parties et des viscères.*

XI. Au surplus, puisque les anciens ont employé l'expression de *force* ou *vigueur* des parties *(robor partium),* et que les modernes désignent ordinairement le même phénomène sous le nom de *tonicité* des parties; je voudrais bien savoir quel est celui d'entre eux qui a jamais défini et bien connu ce qu'on entend par cette tonicité. Personne, je pense, n'ajoutera foi à l'opinion, émise par je ne sais quel auteur, qui fait consister le mouvement tonique dans

l'acte volontaire de tenir un membre quelconque dans un état de raideur (que la partie soit dans une situation droite ou même courbe, pourvu que le degré de tension soit assez constant et assez énergique). Une semblable assertion, en effet, pourrait-elle jamais faire concevoir ce que l'on doit entendre par *ton* ou *tonicité* des viscères?

§ XLI. 12° *La respiration ne refroidit pas le sang, mais elle l'échauffe.*

XII. Nous éprouvons une certaine répugnance à parler de ces aberrations de l'esprit, qui, bien qu'elles ne soient pas universellement répandues, n'en sont pas moins admises pour l'ordinaire, relativement au phénomène du mouvement progressif et intérieur du sang. Laissant donc de côté toutes ces erreurs grossières: qui est-ce qui, avant 1685, époque où, dans nos leçons publiques dans l'Université d'Iéna, nous dictions à plus de vingt auditeurs nos idées à ce sujet; qui est-ce qui, disons-nous, a enseigné et démontré que l'acte de la *respiration*, bien loin de *refroidir* la masse sanguine, *l'échauffe* au contraire? Personne n'ignore que, même après cette époque, certains docteurs ont, dans leurs cours, nié publiquement que *le sang s'échauffe dans son mouvement progressif*, et cela, contrairement à l'expérience universelle et quotidienne qui prouve que le sang s'échauffe réellement lorsqu'on soumet le corps à un exercice quelconque, même durant les froids les plus rigoureux de l'hiver. Pendant les chaleurs de l'été, lorsqu'on se livre à des occupations pénibles, cet échauffement de la masse humorale va même jusqu'à produire un sentiment désagréable de nausée.

C'est même avec peine que nous mentionnerons ici les idées purement fantastiques de Willis touchant cette sorte d'étincelle ou de petite flamme qui, logée dans le cœur, échauffe le sang, et rend ainsi la respiration comme un moyen nécessaire pour le refroidir et le tempérer.

§ XLII. *J.-A. Borelli a-t-il affirmé avant nous que le sang s'échauffe par le mouvement de la circulation?*

Il serait fort étrange, du reste, qu'on voulût attribuer ici quelque mérite à J.-A. Borelli, parce qu'il a affirmé quelque part que le sang s'échauffe dans son mouvement progressif. En effet, s'il n'était question que du fait en lui-même, pris d'une manière générale, il serait vraiment ridicule de disputer, non pour savoir quel est celui qui, le premier, a constaté ce phénomène, mais pour déterminer quel est celui qui l'a laissé passer inaperçu et ne l'a pas compris ; alors que nos simples paysans, oisifs sur la place publique, pendant la rigoureuse saison de l'hiver, savent très-bien que pour se garantir du froid et se réchauffer ils n'ont qu'à se livrer à l'exercice, et qu'en toute saison, lorsqu'ils se livrent au travail ou qu'ils occupent leurs animaux domestiques à des travaux pénibles, il en résulte habituellement un profond sentiment de chaleur, des sueurs abondantes et même de la soif. Il faut donc bien se garder de confondre ici de simples et futiles conceptions, avec des déductions et des principes *solides et péremptoires*.

§ XLIII. 13° *Défaut d'harmonie entre la théorie et la pratique vulgaire de la médecine.*

XIII. Qui donc a jamais osé toucher, si ce n'est en passant et d'une manière insignifiante, à une de nos plus vieilles plaies de notre art, c'est-à-dire au défaut d'harmonie qui existe entre la théorie et la pratique de la médecine? Les praticiens eux-mêmes s'en plaignent journellement avec une sorte d'indignation ; mais je ne me souviens pas d'avoir jamais lu dans un auteur et d'y avoir trouvé formulé, en termes clairs et formels, où réside le vice qui produit ce défaut d'harmonie ; bien loin qu'on ait pu indiquer les moyens capables de le faire disparaître.

§ XLIV. 14° *Différence et opposition d'une théorie physique avec une doctrine médicale.*

XIV. Ce qu'il y a de bien certain encore, c'est que, jusqu'à ce jour, il n'est pas un seul auteur qui ait entrepris d'écrire ou de transmettre à la postérité aucun solide document, digne de l'importante vérité du fait, touchant la *différence* réelle, nous dirons même la véritable *opposition* qui existe entre une *théorie physique* et une *doctrine* vraiment *médicale*. Au contraire, tous les savants ont osé, presque d'un commun accord, prétendre et soutenir qu'une théorie basée sur la physique est absolument indispensable, tant pour l'étude que pour la démonstration et la grandeur de la science médicale.

Voilà principalement pourquoi la *pathologie* modelée sur une théorie purement *physico-chimico-mécanique*, se trouvant presque exclusivement établie sur de pures fictions (ce dont on pourra facilement se rendre compte pour peu qu'on se donne la peine d'examiner franchement la question), a fait d'abord fausse route, en ce qui regarde la vraie méthode de l'art de guérir le corps vivant, et a enfanté, par la suite, les idées radicalement fausses qui font la base de la *pratique médicale moderne*, reposant uniquement, d'après cette hypothèse, sur des principes étrangers au sujet, absolument vains en eux-mêmes et radicalement nuisibles à la médecine.

§ XLV. 15° *Dans le corps, les mouvements méritent de fixer notre attention bien plus que la matière organique.*

XV. Nous osons soutenir, enfin, qu'en aucun lieu et dans aucune École médicale du monde, personne n'a dit ni enseigné avant nous que, en médecine, *l'étude des mouvements dans le corps humain mérite de fixer notre attention d'une manière plus directe et plus sérieuse que l'agrégat*

matériel. Nous pouvons, au contraire, affirmer, en toute assurance, que nos spéculateurs modernes font des efforts inouïs pour tourner et retourner en tout sens leurs considérations sur les diverses *matières* qui composent cet agrégat, afin de donner à cette étude une forme apparente de vérité. A l'aide de ces considérations, ils cherchent en vain à prouver que c'est la matière organique qui imprime le mouvement au corps, sans vouloir reconnaître une force motrice *active* qui provoque le mouvement de cet agrégat matériel lui-même[1]. De pareils spéculateurs sont aussi bien loin de comprendre que c'est précisément dans le *but de mouvoir* la matière organique que les mouvements sont et doivent être nécessairement établis et dirigés, ainsi qu'en vue du concours ultérieur de circonstances qui pourront ou devront survenir.

Pourrait-on maintenant révoquer en doute l'assertion émise ci-dessus, lorsqu'il est bien avéré que tous les fauteurs des doctrines médicales modernes ne croient même pas à la vérité de ces faits, bien loin d'être capables de procéder à leur démonstration?

§ XLVI. *Les anciens recommandent d'observer dans la pratique les mouvements de la nature ; ils enseignent aussi, à cet égard, bien d'autres choses utiles.*

Néanmoins, ce que nous reconnaissons, ce sur quoi

[1] C'est là un reproche qu'on pourrait, sans craindre d'être démenti, adresser à la plupart de nos anatomistes et même de nos physiologistes du XIXe siècle. Ils ne voient, en effet, dans le corps, rien autre chose que de la *matière*, et pour eux l'âme et le principe vital ne sont que des rêveries absurdes. Le corps se meut parce que la matière organique a la propriété de se mouvoir d'elle-même : pour certaines pauvres têtes même, le cerveau pense, et cela parce qu'il est organisé pour penser, comme le foie pour sécréter la bile et le poumon pour respirer. C'est là surtout la doctrine de l'École médicale actuelle de Vienne. Pauvres intelligences !...., dans quel abîme sont-elles plongées ! Mais où est la source d'un semblable scepticisme, d'un matérialisme si excentrique...., sinon dans un manque d'études sérieuses en philosophie ?....

nous insistons, ce que nous louons surtout et nous proclamons bien haut, c'est que, au point de vue du sujet qui nous occupe en ce moment, les médecins anciens ont émis des opinions infiniment plus recommandables que celles des médecins modernes; en ce que, dans la *pratique*, ils se sont toujours attachés *à suivre pas à pas et à imiter les mouvements de la nature;* tandis que nos contemporains s'appliquent à redouter, à éviter et à éloigner ces mêmes mouvements, les considérant tous comme étant seulement des phénomènes pathologiques dangereux et en rapport avec le degré d'intensité de la cause morbifique.

Nous croirions aussi manquer à notre devoir si nous n'adressions aux anciens nos plus sincères remercîments, et si nous ne disions hautement combien ils sont dignes d'éloges pour nous avoir transmis les vérités les plus grandes et les plus utiles, dans les termes les plus convenables, en les accompagnant des plus précieux enseignements, lorsqu'ils ont dit que *la nature jouit de facultés rétentives et expulsives;* que *c'est elle qui provoque les crises et les mouvements critiques survenant à des époques fixes, à des jours indicateurs;* que *la nature est capable d'efforts généreux;* qu'*elle possède une puissance convenable pour arriver à ses fins*, et que *le médecin doit savoir lui porter secours et lui prêter son ministère, soit en observant attentivement ses inclinations et ses tendances, soit en les secondant pour le mieux.*

Nous devons ajouter cependant que les anciens ont posé à cet égard des principes trop généraux, et qu'ils n'ont pas procédé avec assez d'assurance et d'exactitude dans l'étude des faits particuliers. Ils se sont laissés trop aveugler ou éblouir par le charme des *matières* corporelles, et se sont écartés de la vraie raison intime des *mouvements* de l'*action* vitale qui est établie et dirigée *contre* ces matières; car c'est surtout cet acte vital qu'il faut *seconder* et *surexciter* même au

besoin. Ils se sont enfin lancés, avec trop peu de prudence et de réserve, dans les spéculations relatives aux *vices* de la matière morbifique et au *traitement* qu'il convient de diriger contre ces vices. Il est résulté de tout cela qu'ils n'ont retiré que peu d'avantage de ces idées, et qu'ils se sont même, par le fait, fort éloignés, en divers sens, de l'utilité réelle qu'on pouvait en retirer.

§ XLVII. *Les anciens ont dirigé leurs moyens de secours vers les mouvements sécréteurs et excréteurs.*

Néanmoins, ce que l'on doit toujours considérer avec une véritable satisfaction, c'est que, dès la plus haute antiquité, tous les médecins, en exerçant leur action auxiliaire et coopérante sur ces mêmes matières, ont presque toujours senti qu'ils devaient avoir pour but de *diriger* à leur guise les mouvements vitaux ; et s'ils ne se sont occupés qu'implicitement des mouvements *sécréteurs,* ils ont insisté, d'une manière évidente et expresse, sur ceux qui président aux *excrétions*. Voilà comment nous leur sommes redevables des procédés ordinairement employés pour *préparer* les humeurs dans le but spécial d'une *excrétion*.

Les moyens pratiques de la plupart de nos modernes sont bien éloignés de ce mode de curation, ils lui sont même contraires : de nos jours, en effet, les auteurs n'en font mention que d'une manière vague, ambiguë, incertaine, discordante et à double sens, sans être jamais d'accord entre eux à ce sujet.

Ne voit-on pas, du reste, ces mêmes hommes attribuer une plus grande efficacité aux simples *corrections immédiates* de la puissance nuisible des *matières peccantes,* et avoir plus de confiance en ces moyens que dans les sages directions que la nature est capable d'imprimer aux mouvements vitaux ?

§ XLVIII. 16° *Les modernes traitent et enseignent bien autrement aujourd'hui la doctrine des excrétions.*

XVI. Dire comment cette doctrine touchant les excrétions, examinée et développée dans le sens, dans l'ordre et dans le but que nous venons de voir, nous a été transmise, et comment elle pourrait encore de nos jours parvenir à notre connaissance; c'est là un fait pour lequel nous avouons hautement notre ignorance. Nous pourrions bien certainement signaler bon nombre de systèmes où l'on traite d'une manière fort peu convenable, je dirai même étrange et fort légère, cette question; mais si l'on prend la peine d'établir une comparaison entre un de ces systèmes quelconque et la théorie des anciens, on verra aussitôt combien cette dernière est supérieure à toutes ces idées systématiques des modernes et doit être appréciée d'une manière plus avantageuse, surtout si notre appréciation porte, soit sur la convenance et la prolixité, soit sur la valeur et l'importance réelle des expressions usitées dans ces langages systématiques, dans lesquels on parle tantôt d'*esprits* et d'*irritations mécanico-physiques;* tantôt de *fermentations*, de *ferments,* de *caractère propre aux diverses humeurs;* tantôt de *particules* et même, dans un langage assez mal choisi, de *pores sanguins* et de la *structure organique* de chacun d'eux; tantôt de la *disposition des fibres* aptes à produire le mouvement, de la *forme* ou *figure des pores sécréteurs;* tantôt enfin d'autres niaiseries aussi excentriques, telles que les *puissances salines,* ou les *mille* saveurs d'Hippocrate, portées seulement à *six cents* par certains commentateurs.

§ XLIX. 17° *On parvient à surmonter plus facilement les difficultés par l'histoire et l'expérience, une fois qu'on a abandonné des traditions obscures, embarrassées, fausses et trompeuses.*

XVII. Vouloir chercher à faire sortir la vérité du sein de ces traditions profondément embarrassées et si étrangères,

d'ailleurs, à la nature vraie des faits, ce serait un travail qui exigerait encore plus d'efforts intellectuels que de fatigue corporelle. On ne saurait, en effet, trouver la vérité dans de pareilles traditions, attendu que dans ces systèmes, au milieu desquels elle est enfouie et défigurée, il y a des opinions disparates et opposées, qui l'obscurcissent et la font même disparaître sous un tissu d'absurdes fictions.

Aussi, croyons-nous qu'il est plus naturel et plus facile de découvrir et de déterminer le vrai lien fondamental et évident de toutes ces choses, par leur seule étude historique et expérimentale, laissant de côté toutes ces incohérentes et fabuleuses traditions.

§ L. *Telle est la voie que nous avons franchement suivie dans l'étude de l'économie du corps humain.*

D'après cet exposé, tout homme de sens et d'intelligence nous absoudra facilement de cette sotte accusation qu'on a osé lancer contre nous, d'avoir souvent eu recours aux travaux d'autrui, pour observer le merveilleux spectacle de l'économie du corps humain, tel que nous l'avons étudié et que nous l'avons représenté jusqu'à ce jour; car nous l'avons fait sans nous couvrir jamais d'un faux masque et sans faire servir à notre profit le travail des autres.

Nous espérons, en outre, que l'on verra clairement que c'est en nous appuyant sur la seule *vérité des faits* que nous avons pu mettre à profit ce que l'expérience nous montrait. Aussi voilà pourquoi nous avons cru de notre devoir d'éviter soigneusement ces dédales inextricables, desquels il est toujours bien plus difficile de sortir sain et sauf d'esprit et de jugement, que de marcher d'un pied ferme et sans hésiter dans la voie de la vérité, d'ailleurs si facile, si simple et si naturelle.

§ LI. *Nous n'avons jamais négligé les ressources fournies par les anciens sur les faits de l'expérience.*

Ainsi que nous l'avons toujours avoué, pour rendre témoignage à la vérité, nous déclarons encore aujourd'hui avoir bien souvent profité des sages avis des anciens, et avoir puisé de salutaires enseignements dans les documents et les œuvres monumentales qu'ils nous ont transmis, mais *uniquement* touchant les *faits* et l'*expérience*. C'est dans ce but que, dès nos premiers pas, et bien jeune encore, nous nous sommes efforcé, dans le cours de notre pratique médicale, de nous assurer par nous-même de l'exactitude de ces faits, ainsi que de leur valeur doctrinale et clinique. Depuis lors, nous avons fixé de plus en plus notre attention sur une semblable pratique, et nous nous sommes appliqué à recueillir toutes les observations que l'expérience nous fournissait à ce sujet : c'est ainsi que nous sommes parvenu à comprendre que nous devions ajouter foi aux auteurs anciens, et, dès ce moment, cette croyance nous a imposé la loi de nous confier pleinement à leurs écrits.

§ LII. *S'en rapporter exclusivement à l'opinion des autres et à la confiance qu'elle inspire, devient un obstacle à l'étude médicale.*

C'est précisément pour cette raison que nous trouverions étonnant qu'on nous imposât l'obligation d'avoir recours surtout à l'autorité quand il s'agit de choses devenues familières et mises à la portée de tout le monde, et de jurer par la parole de ceux qui les rapportent, plutôt que d'en appeler à nos observations, à notre propre témoignage et à celui de la vérité elle-même, qui doit être notre seule autorité, alors que nous devons, par nos propres soins, tâcher d'acquérir ce témoignage pour en confirmer la certitude et la réalité.

Ajoutons encore, pour rendre un solennel hommage à

la vérité, que ce qui est la principale pierre d'achoppement pour les études médicales, c'est que, dans ce siècle, on préfère se borner à croire et se fonder sur la tradition et l'opinion d'autrui, qu'examiner sérieusement ce qui constitue le véritable fond des choses.

§ LIII. *Suppression et complète négligence des histoires morbides; formation de fausses étiologies.*

Dès-lors on a créé quantité de *maladies nouvelles*, et l'on a négligé et supprimé même les véritables descriptions morbides transmises par les anciens. C'est ainsi que, par l'omission des véritables circonstances des affections morbides, en introduisant à la place certaines autres circonstances imaginaires, *accidentelles, individuelles*, et en prenant pour causes *essentielles et directes* des phénomènes issus de la complication d'autres circonstances concurrentes, on est parvenu à établir une *étiologie* plus simulée que réelle, et l'on a assigné des causes, propres en apparence, à des effets on ne peut plus disparates.

§ LIV. *Il peut très-bien se présenter des circonstances particulières dans l'histoire des maladies.*

Néanmoins, bien que, par la raison que nous venons d'indiquer, nous ayons déjà traité d'une manière digne et convenable, et dans le but de provoquer utilement l'application générale, tout ce qui constitue la vraie physionomie historique des faits les plus journaliers et sanctionnés d'ailleurs par le suffrage des autres; nous reconnaissons cependant qu'il peut, ou, si l'on veut, qu'il doit y avoir une différence réelle non tant entre les histoires universelles des maladies qu'entre leurs circonstances particulières et fortuites, qui souvent ne sont point indiquées dans les observations vulgaires. Si elles se trouvent mentionnées dans quelques-unes d'entre elles, elles n'y sont présentées que

sous un faux jour, y sont regardées comme un signe fâcheux et sont prises dans un sens contraire à leur véritable signification : l'auteur, qui a tenu compte de ces circonstances afin de paraître se rapprocher de la vérité *dans le genre*, se laisse aller *dans l'espèce* à des opinions préjudiciables.

En pareil cas, celui qui veut porter à la connaissance de tout le monde un fait qui, à tous égards, est spécialement conforme à la vérité, ne doit point être astreint à rechercher tout ce qu'ont pu dire sur un pareil sujet les auteurs qui, par hasard, ont traité cette matière, d'une manière confuse, générale et indéterminée : par ce motif, on ne devrait pas non plus être nécessairement tenu de s'appuyer sur ces auteurs, dans le but unique de ne pas laisser soupçonner qu'on ignore aucun des travaux de ce genre. Ce ne devrait pas enfin être là une condition (*sine quâ non*) sans laquelle on est exposé à encourir les rigueurs d'une censure amère et flétrissante; comme si, en taisant le nom des véritables auteurs, on avait eu l'intention de s'arroger la gloire attachée à leurs œuvres et d'en jouir comme d'une découverte propre.

§ LV. *Dans le traitement des fièvres pétéchiales on a surtout observé le flux du ventre.*

Par exemple : dans les nombreux cas de ces fièvres que nous nommons, pour cause, *pétéchisantes*[1] ou *pétéchiales*, et que nous avons eu l'occasion d'observer une infinité de fois, nous avons pu constater un certain caractère de flux abdominal, et ce phénomène a attiré d'une manière particulière notre attention ; ensuite, nous adressant à ce symptôme, par un heureux effet de la grâce divine, nous avons obtenu le plus grand succès de l'application directe d'un traitement *spécial inconnu* jusqu'à nous, et qui sera regardé comme *incroyable* par ceux qui veulent par leur autorité faire pré-

[1] *Voy.* T. VIII, Comment.

valoir leurs préjugés, en les répandant impunément parmi leurs adeptes. Ce mode de curation ne plaira pas non plus à ceux qui, par une sorte d'attachement à l'opinion communément acceptée, se feront une idée peu exacte de ces sortes de flux.

C'est en 1695 que nous avons d'abord exposé nos observations à cet égard, avec la plus grande franchise, dans un petit opuscule contenant des *Questions relatives à la véritable histoire des fièvres*[1], et plus tard, dans nos cours pratiques de la Faculté de Halle, où nous avons donné un entier développement à nos observations médicales.

§ LVI. *Cette même observation avait été signalée par d'autres auteurs avant nous.*

Quatre ans après (1699), en parcourant quelques ouvrages que nous avions achetés à la vente de la bibliothèque de Sébastien Scheffer, médecin distingué de Francfort-sur-le-Mein, nous pûmes nous convaincre que l'observation que nous avions faite nous-même avait été déjà signalée par d'autres avant nous, et que ce que nous avions eu l'occasion de constater à propos de la fièvre pétéchiale était connu de ces mêmes auteurs.

[1] *Probl. pract. febrium pathol. et therap.*, etc.... Juin, 1695. — Halle Magd. — Dans cette publication, l'auteur a eu principalement l'intention de ramener les praticiens à l'étude raisonnée des fièvres ; il veut qu'on ne se laisse pas aller à l'appréciation des phénomènes secondaires, afin de pouvoir ainsi mieux saisir et étudier par l'observation et une expérience éclairée les vraies circonstances essentielles tant générales que spéciales des maladies ; et que, par une connexion vraiment scientifique et causale, on parvienne ainsi à établir une véritable *généalogie* des fièvres. Cet écrit, très-rare aujourd'hui, est très-remarquable de science et d'érudition. Stahl, âgé alors de 36 ans, avait déjà produit douze écrits différents, tant sur la chimie que sur les diverses branches de la médecine. Il a développé plus tard les idées émises dans cette brochure, et l'on peut lire dans ses Traités : *De autocr. nat*, p. 29 ; — *De febr. pathol.*, p. 42 ; — *De febr. therap.*, p. 11 et 18 ; — *De febr. tert.*, p. 52 ; — *De curat. equiv.*, p. 26 ; — *De method. mal. febr.*, p. 37, des aperçus fort judicieux et très-instructifs sur cette matière.

Celui qui, par le temps et par l'importance de ces observations, occupait le premier rang parmi ces derniers, est *Gérard Columba*[1], de Messine; vient ensuite *Jacques Moreau*[2], de Bruxelles, presque notre contemporain; et enfin *Joachim Burser*[3], plus ancien que ce dernier, premier médecin de la ville d'Annaberg. Depuis cette époque, nous n'avons jamais manqué de citer ces trois auteurs, toutes les fois que nous avons traité ces mêmes matières dans nos leçons publiques, et que nous avons touché à l'histoire de la fièvre pétéchisante. Les élèves qui à ces dernières époques ont suivi nos cours, ont pris des notes qu'ils ont même transcrites ailleurs, si bien que, pour leur rendre la chose manifeste, nous consentîmes à prêter le livre de G. Columba à ceux qui n'avaient jamais entendu parler de cet auteur et qui, par conséquent, ignoraient ce qu'il y avait dans ses œuvres: du reste, cette sorte d'observation se trouvait dans un endroit du livre où personne n'aurait jamais songé à aller la chercher; elle n'était pas, en effet, dans le corps de son ouvrage, si prolixe d'ailleurs; c'est dans la préface que l'auteur l'avait placée.

§ LVII. *Les observations de ces auteurs ne concordent pas avec les nôtres.*

Et cependant, malgré le concours de toutes ces circonstances, notre observation demeure debout, et la vérité du fait n'a éprouvé aucune atteinte dans son intégrité, attendu qu'aujourd'hui, comme à l'époque de Columba si l'on en juge

[1] Gérard Columba, né à Messine, professa avec distinction la médecine à Padoue, vers le milieu du XVIe siècle; il a laissé plusieurs ouvrages, entre autres: *De febris pestil. cognit. et curat. disput. medicin., lib.* XI; Venise, 1620. C'est dans ce livre curieux que Stahl a lu les notes en question.

[2] Moreau (Jacques), ami de Guy Patin, auteur assez original qui, entre autres, publia un *Traité de la véritable connaissance des fièvres.*

[3] Burser (Joachim), auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons son *Comment. de febris epidem.*; Leipsig, 1621, in-8°.

par ses écrits, on n'enseigne pas que *les fièvres pétéchiales soient jugées par des flux particuliers du ventre ;* ce n'est pas là non plus l'opinion de Moreau, car, nulle part, ce médecin n'enseigne que ces sortes de fièvres possèdent un certain caractère de bénignité positive et réelle; bien loin que l'on puisse citer aucun auteur qui dise que les fièvres pétéchiales portent en soi un avantage évident mis à profit soit *spontanément* par la nature elle-même, soit par un art sagement dirigé. D'après Burser enfin, ces fièvres sont plus particulièrement nuisibles; mais, lors même qu'il en serait ainsi quelquefois, on peut cependant, d'après notre *observation*, et, n'en déplaise à certaines gens, d'après notre propre *invention,* on peut, dis-je, les ramener facilement à leur *état normal et naturel*.

§ LVIII. *En cette matière, en vain citera-t-on des auteurs.*

C'est pourquoi, bien que, quand il s'agira de ces sortes de fièvres, si on cite la chose elle-même ou du moins les auteurs de ces faits, que l'on fasse ou non précéder ces observations de nos propres indications; il n'en sera pas moins évident que le fait a été mal conçu et faussement interprété, si on l'accepte tel qu'il est présenté dans ces écrits; ou que, si on le présente réellement *tel qu'il est en lui-même,* c'est certes bien inutilement qu'on s'appuiera sur l'autorité de semblables auteurs chez lesquels les faits ne sont point appréciés sous leur véritable physionomie; car alors il y aurait un danger réel pour quiconque voudrait, dans sa pratique médicale, s'en rapporter entièrement aux observations de ces auteurs.

§ LIX. *De semblables assertions peuvent induire en de fâcheuses erreurs quiconque se laisse aller à les imiter.*

D'après l'assertion de Columba et une certaine autre médication empirique particulière trop légèrement appréciée

et prouvant une ignorance complète de la vertu naturelle du remède, on est porté à penser qu'à l'aide d'une simple purgation artificielle, on peut soulager d'une manière positive la fièvre pétéchiale.

Nous nous bornons uniquement en ceci à faire des vœux bien sincères, pour que celui qui tentera une pareille expérience soit assez heureux pour en sortir honorablement et sans charger sa conscience.

Mais ceux qui seront convaincus que c'est là, pour le moins, *une chose inutile*, comprendront aisément qu'une évacuation artificielle est capable de porter préjudice aux *forces*, et qu'il vaut beaucoup mieux, dès-lors, s'en abstenir complètement; car, si on se laisse aller à en agir ainsi, on s'expose à *localiser* dans le ventre les mouvements constricteurs et spasmodiques généraux, et l'on commet une erreur très-grave, en ce sens qu'en suivant une pareille voie, on ne satisfait ni aux exigences de la vraie et solide science médicale, ni à la conscience, sans laquelle on ne devrait jamais rien entreprendre.

§ LX. *Que doit-on penser de ceux qui ne s'appuient que sur le témoignage d'autrui?*

Il existe cependant une certaine classe d'écrivains qui, se mettant encore plus à l'aise quand ils parlent de ces matières, s'appuient directement sur le témoignage de semblables auteurs, qui, dans un sujet aussi important, considèrent et transmettent les faits sans s'inquiéter le moins du monde de leur véracité. De tels écrivains se placent néanmoins dans l'impossibilité réelle de pouvoir reconnaître si les auteurs cités par eux ne sont pas justement soupçonnés d'avoir puisé ailleurs tous ces mêmes faits qu'ils tirent, soit de leur propre fonds, soit d'autres auteurs dont ils ne rapportent pas le témoignage.

Nous laissons aux personnes intelligentes et capables de juger d'une manière équitable, le soin d'examiner la question.

§ LXI. *Que penser ainsi de ceux qui copient les autres auteurs?*

Quant à nous, nous nous croyons parfaitement à l'abri de pareilles accusations, et nous pourrions même, si la chose nous touchait de près et que nous voulussions bien nous en donner la peine, nous pourrions, dis-je, montrer sur-le-champ et par des exemples irrécusables ce que l'on doit penser de certains écrits livrés à la publicité, et dont toutes les propositions (rendues avec des expressions, inusitées ailleurs, qu'ils n'ont pas toujours évitées avec assez de soin) sont copiées d'un bout à l'autre sur un seul et même auteur, et transcrites d'après son propre sentiment sur cette même matière; et cela, non-seulement sans jamais citer le nom du véritable auteur (chose que ces mêmes gens osent exiger des autres sous peine de leur faire un crime d'un semblable oubli), mais encore en reproduisant, avec une certaine affectation de stupide malveillance et de méchanceté, certains fragments détachés et pris çà et là dans des manuscrits que les auteurs eux-mêmes n'auraient jamais voulu faire servir à un usage sérieux, et qu'ils n'auraient jamais consenti surtout à faire paraître par fragments insuffisants et incohérents, aussi témérairement lancés au vent de la publicité sous d'aussi mauvais auspices.

§ LXII. *Ces individus ne partagent pas la même opinion que les auteurs qu'ils copient.*

Il nous serait certainement bien facile de prouver, d'une manière irrévocablement vraie, que ceux qui s'occupent à recueillir et à colliger divers faits tirés de différents auteurs, et qui veulent paraître, sinon les avoir trouvés

dans leurs œuvres, du moins les avoir inventés sous leur inspiration ; il nous serait facile, disons-nous, de démontrer que de tels personnages ne doivent point avoir l'honneur ni de l'*invention,* ni de l'*arrangement,* ni de la *connexité* de ces fragments ou extraits. En effet, dans bien d'autres circonstances où il faut établir une certaine connexité dans les faits et où l'on devrait, pour les étayer, les coordonner dans un ordre pareil à celui que l'on a employé ailleurs, les opinions de ces mêmes écrivains si célèbres, non-seulement diffèrent énormément de celles des auteurs qu'ils ont cités, mais même elles sont, en pareil cas, on ne peut plus opposées aux assertions émises par les mêmes auteurs.

§ LXIII. *Double faute littéraire qu'on nous impute.*

Bien que, pour nous justifier contre une maligne critique lancée à notre adresse, il ne soit pas nécessaire d'insister plus long-temps ; cependant, afin d'éloigner tout soupçon, il nous semble indispensable de faire un exposé fidèle des faits et de donner les éclaircissements suivants. On nous a accusé d'avoir commis dans nos œuvres une double faute littéraire : 1° on nous reproche de ne jamais citer les écrits des auteurs, principalement des auteurs modernes ; 2° on prétend que nous ne citons que nos propres écrits.

Pour ce qui concerne le premier de ces deux chefs d'accusation, nous possédons trois puissants moyens pour les rétorquer, à l'aide d'arguments aussi solides que dignes de la circonstance.

Et d'abord, il est complètement faux que nous soyons dans l'habitude de ne citer aucun auteur ; mais ce qu'il y a de vrai, c'est que quelquefois nous pensons qu'il ne vaut pas la peine de faire certaines citations, alors qu'il nous paraît superflu d'invoquer un témoignage auquel on est toujours à temps d'avoir recours ; persuadé qu'il vaut mieux

en appeler à la chose elle-même, puisque là où l'on voudrait faire paraître le témoignage d'un auteur, le fait parle assez par lui-même et tient lieu de toute autorité.

En second lieu, nous dirons qu'en pareilles matières, il se présente presque toujours un si grand nombre d'auteurs à citer, qu'on se trouve dans l'embarras du choix ; et c'est là cependant ce que quelques-uns exigent de nous.

Troisièmement, enfin, comme les choses en faveur desquelles on pourrait trouver de nombreux témoignages n'en ont en général aucun besoin ; de même aussi aucun de ces témoignages, que nous sachions, ne pourrait suppléer aux faits, attendu qu'ils sont moins familiers et qu'ils se présentent moins souvent à l'esprit.

C'est précisément cet étrange abus de la liberté et cette licencieuse passion d'imaginer et de publier des choses inconvenantes, aussi indignes de la presse que de la science, qui fait que l'on éprouve une espèce de dégoût profond pour de semblables productions, dont nous n'avons point le loisir de nous occuper. Voilà pourquoi nous croyons qu'il est bon de livrer à leur propre sort ces auteurs et leurs livres, soit bons, soit mauvais.

§ LXIV. *Principes dogmatiques de notre physiologie qui diffèrent de ceux des autres auteurs.*

C'est ainsi qu'il est impossible de supposer que nous ayons puisé à une source étrangère la doctrine que nous enseignons dans notre *Physiologie,* et que nous avons toujours défendue et propagée jusqu'à ce jour ; attendu que nous nous écartons presque entièrement des opinions universellement admises, en ce que nous professons que la plupart des phénomènes vitaux tirent leur origine des *mouvements proportionnés et dirigés en vue d'une fin nécessaire,* surtout ces grands et étonnants phénomènes que d'autres physiologistes, notamment les modernes, osent

attribuer à des *stimulations*, à des instigations purement *mécaniques* de la *matière* organique, dirigées non vers une fin réelle et déterminée, mais simplement selon les dispositions matérielles de l'organisme et capables de suppléer à l'efficacité du mouvement lui-même. On ne saurait, d'un autre côté, nous accuser avec raison d'avoir emprunté la moindre des choses aux recherches oiseuses de la science anatomique moderne, lorsque nous indiquons et nous démontrons quels sont les avantages réels que la médecine peut retirer d'une étude bien entendue de l'anatomie.

Nous indiquons, en effet, en diverses circonstances, d'une part, que toute sérieuse considération de la *texture intime des parties solides* est complètement étrangère à l'observation vraiment médicale; attendu qu'il est entièrement en dehors de la puissance de l'art médical d'intervenir d'une manière active et sûre dans la mystérieuse formation de la texture de nos tissus; mais que, d'autre part, lorsqu'on n'a pas une suffisante connaissance sur la *structure* organique, sur les rapports de *connexité* et sur les *commotions de la veine-porte*, on est incapable de se former une vraie conception *physico-organique* touchant les nombreuses et graves affections *hypochondriaco-hystériques* et *coliques*. Nous prouvons, enfin, de la manière la plus évidente, que ne considérer qu'au simple point de vue *mécanique et anatomique les raisons finales des mouvements* exécutés dans le but d'accomplir des actes, c'est vouloir s'exposer à ignorer toujours pourquoi les phénomènes vitaux ont ainsi lieu, dans tel *ordre*, en tel *temps*, avec une telle *précision* et avec une *universelle proportion vers un but final*.

§ LXV. *Dogmes pathologiques qui s'écartent de ceux des autres médecins.*

Nous ne croyons pas non plus qu'il soit possible d'attribuer à autrui les dogmes que nous enseignons dans nos œuvres

pathologiques, et que nous nous efforçons sans cesse d'appuyer sur une démonstration solide et raisonnée.

En effet, si l'on examine les prétendus principes si peu fondés que l'on vante de toutes parts, ne verra-t-on pas qu'ils sont tout-à-fait contraires et opposés à ceux que nous établissons comme les bases inébranlables tant de notre pathologie que de notre physiologie, et dans lesquels nous soutenons et nous prouvons que toute altération provenant d'un écart dans l'ordre naturel des mouvements est d'une portée bien plus grande et infiniment plus digne de sérieuses considérations qu'une lésion profonde et proportionnée de l'*agrégat*, alors surtout que cette lésion est *directe* et qu'elle n'a pas été précédée par une lésion préalable des *mouvements vitaux*.

Nous persistons encore aujourd'hui dans ce même sentiment, et nous ne cesserons de faire nos efforts pour inculquer de plus fort dans les esprits, que les diverses manières d'être *successives* des mouvements ne dépendent pas et ne sont pas l'effet de la présence de ces *matières* corruptives, vulgairement appelées *matières peccantes*, mais qu'elles sont simplement provoquées et exécutées *en vue* même de ces matières. De plus, nous insisterons encore sur cette pensée, que ces matières *pressées* de tout côté par les mouvements vitaux, bien loin d'en être la cause déterminante, ne participent pas en général à l'acte de la corruption, ainsi que le supposent certains auteurs, et que, contrairement à cette supposition, il faut reconnaître que ces mouvements ont pour objet spécial de *prévenir* ces sortes de corruptions, et d'empêcher qu'elles ne s'effectuent ou qu'elles ne prévalent enfin par leur action énergique et désastreuse.

§ LXVI. *Dans les maladies, les mouvements sont utiles et même nécessaires; ils ne sont point soumis à la matière, mais ils sont dirigés à cause d'elle et dans le but de l'expulser.*

Dans la question actuelle, nous sommes tellement opposé

au sentiment propre de tous les auteurs, que nous parvenons à établir et à prouver, par une suite d'arguments invincibles, qu'un grand nombre de mouvements, bien que s'exécutant dans le corps *en dehors de l'ordre naturel*, ne sont pas cependant *contre nature*, ainsi qu'on se plaît à le dire, et qu'ils ne sont pas réellement *morbides*, c'est-à-dire altérés, troublés *directement* par la cause même de la maladie, et dirigés dans un sens *opposé* et contraire à toute proportion et à toute intention vitale salutaire, de manière à lutter contre l'action curative de la nature [1].

Nous soutenons, en outre, que dans toute espèce de constitution morbide ces mouvements sont non-seulement *utiles*, mais même vraiment *nécessaires* et indispensables dans les cas les plus graves; à tel point que, s'ils *n'ont pas lieu* de cette manière, on doit s'attendre à un préjudice des plus grands et des plus imminents de la part de la *matière peccante* [2]; en sorte qu'il est de la plus haute évidence que les mouvements vitaux sont naturellement provoqués, non simplement *à cause* de cette matière *dans le genre*, mais bien plutôt *dans l'espèce*, contre cette même matière peccante si nuisible; bien loin que ces mouvements soient directement excités par cette matière, ainsi qu'on le pense communément.

[1] Dans son *Propemticon* inaugural de 1701 (Halle), *monens anomalias motuum vitalium pathematicas non esse tumultuarias aut turbulentas*, Stahl développe ses idées à cet égard, et prouve que, tant dans l'état hygide que dans l'état morbide, la nature agit sans cesse dans le but de la conservation de la vie, et que c'est se tromper d'une manière bien étrange que de penser que les mouvements vitaux qui se manifestent dans le cours d'une maladie doivent être regardés comme des actes purement pathologiques et contre nature. C'est là cependant ce que professent certains médecins, qui se plaisent à ne pas reconnaître l'*unité vitale et le but final qui y est attaché.*

[2] Les humoristes entendaient par matière peccante un vice radical quelconque dans les humeurs, une altération apportée dans leur état chimique ou physique; c'est-à-dire que tout vice, en qualité ou en quantité, portait avec lui l'épithète de *peccante*. Les théories matérialistes, à l'époque de Stahl, mettaient partout cette matière peccante, même dans les affections purement vitales.

§ LXVII. *Bien souvent il n'existe aucune proportion entre les mouvements et les matières.*

C'est en nous appuyant sur ce principe que nous mettons en évidence manifeste la raison d'un *paradoxe* très-connu des praticiens habiles, mais généralement ignoré par les théoriciens ordinaires, qui ont été entraînés pour ce motif vers divers *paralogismes* d'autant plus dangereux qu'ils sont plus séduisants. Ce paradoxe, le voici : il arrive bien des fois qu'*il n'existe absolument aucune proportion entre les matières et les mouvements,* et que ces derniers manifestent surtout une *violence* et une *énergie* de beaucoup supérieures à la véritable proportion des matières ; et cela, notamment dans les *états morbides habituels* de l'économie, alors que, suivant l'hypothèse généralement admise, il devrait arriver, tout au contraire, que toute matière morbifique devrait perdre de plus en plus son énergie.

Or, c'est ainsi que les choses se passent réellement pour certaines espèces morbides, et c'est là aussi ce qui rend chez le vulgaire des médecins la chose plus inexplicable encore, attendu qu'il est impossible d'établir une distinction convenable entre les faits d'après leur propre *histoire,* et qu'il devient très-difficile de *découvrir* et de *discerner* d'une manière évidente leur véritable *étiologie.*

§ LXVIII. *Cela posé, on peut déduire de ces principes la pathologie des fièvres, ainsi que les divers appareils et les translations des mouvements.*

C'est d'après ces principes fondamentaux que nous exposons et que nous établissons notre doctrine universelle des Fièvres ; c'est ainsi que nous déroulons la scène curieuse des divers *appareils* de mouvements tendant à une *exonération,* à un allègement quelconque de l'humeur sanguine, et que nous nous efforçons de rendre plus accessibles à toutes les intelligences les autres genres d'affections mor-

bides qui se manifestent par suite des embarras que peuvent éprouver les mouvements vitaux, mais qui ne reposent pas simplement sur le seul effort morbide de ces sortes d'affections. Or, on nous objecte encore à ce sujet que, bien avant nous *Campanella (Thomas)* [1] a déclaré que la *fièvre* semble être une *chose utile*. Certes, nous reconnaissons sincèrement ce fait, et nous le faisons avec d'autant plus de satisfaction qu'il était de notre devoir d'en agir ainsi, et que nous étions mieux à même d'apprécier la valeur des paroles du savant Docteur Dominicain qu'aucun de ceux qui ont prétendu nous donner un avertissement à cet égard : attendu que nous savons parfaitement tout ce qu'a dit cet auteur sur ce point, dans son livre sur les *fièvres*, dont nos critiques ignorent positivement l'existence. Nous avouerons, avec la même bonne foi, qu'il est incontestable que Sydenham [2] a regardé la *fièvre* comme *un travail de la nature médicatrice*, et que Van-Helmont [3] lui-même l'a enseigné avant lui.

[1] Th. Campanella, né en 1568, à Stillo, petit bourg de la Calabre, fut, dans ses jeunes ans, un martyr de la science. On sait qu'il paya par vingt-sept années de prison les idées hardies qu'il émit dans une dispute publique. Pendant cet espace de temps, il reçut sept fois la question : Urbain VIII lui fit rendre la liberté. Il continua alors ses études en philosophie et en théologie : une fois qu'il fut reçu dans l'ordre des Frères-Prêcheurs (Dominicains) et qu'il eut obtenu le bonnet de docteur en médecine, il se fit une réputation des plus méritées, tant en Italie qu'en France, où il s'était retiré à l'âge de 56 ans. Il vécut à Paris jusqu'à l'âge de 71 ans, et mourut victime des expériences, sur lui-même, de l'action de l'antimoine. Outre les nombreux ouvrages théologiques et philosophiques qu'il a laissés, nous avons de lui : *Medicinalium juxtà propria principia libri septem*. Lyon, 1635, in-4°; ouvrage d'une très-haute érudition, dont le 7e livre est réservé, ainsi que l'indique Stahl, à un traité complet de fièvres. C'est là où Campanella dit (chap. II, art. 1) : *Febris non est morbus sed remedium*, etc.

[2] Sydenham répète, en mille endroits, que *la maladie n'est qu'un effet de la nature*, etc., *qui se sert de la fièvre comme d'un moyen curateur*.

[3] Van-Helmont, *Opuscula medica in auditu;* Lyon, 1677, chap. II, *De febribus*, et ailleurs. C'était là, du reste, le sentiment de tous les anciens Hippocratistes, que nous citerons en temps et lieu.

§ LXIX. *Rapport qu'a cette thèse avec les idées des anciens.*

Néanmoins, si l'on voulait prouver clairement qu'il existe certains rapports entre notre thèse et les assertions de ces auteurs, il faudrait, avant tout, démontrer qu'ils ont été d'accord entre eux sur ce sujet, et prouver ensuite qu'il existe réellement non-seulement quelque analogie, mais encore une ressemblance réelle entre de pareilles assertions et les nôtres; et cela en s'appuyant sur d'autres motifs que ceux qu'on fait valoir ordinairement. En effet, puisque les faits se passent réellement ainsi dans la nature, et non autrement; puisque c'est à l'aide d'une observation attentive que nous sommes parvenu à fixer ces mêmes faits dans notre esprit, par une suite de démonstrations de plus en plus évidentes, comment aurions-nous pu leur donner une interprétation *différente?*

Il faut reconnaître cependant qu'il n'y a que les hommes réfléchis et doués d'une haute intelligence auxquels il soit donné de saisir la véritable différence qui existe entre la simple connaissance, *à posteriori*, de la véritable utilité d'une manifestation quelconque de symptômes fébriles et l'art de comprendre, *à priori*, et de démontrer, d'une manière aussi claire que solide, la valeur de ces faits à l'aide du caractère naturel et instrumental de l'économie animale. A quoi bon, en effet, savoir qu'il y a du pain dans le monde, si vous ne savez où le trouver, et si vous ne connaissez les moyens de le préparer et de vous le procurer?

§ LXX. *Les anciens ont considéré les crises dans les fièvres comme le combat et la victoire de la nature contre la maladie.*

On doit en dire autant relativement aux considérations des anciens sur cette matière; attendu que, dans les fièvres aiguës surtout, en admettant que la *crise* s'opère

principalement par des *excrétions* tout-à-fait convenables, ils la regardent comme le combat de la *nature* contre la *maladie*; et que, si la crise est suivie d'un prompt et heureux résultat, ils disent alors que c'est là une *victoire* de la nature sur le mal.

En d'autres termes, les anciens nous prouvent, par ces observations, qu'ils sont persuadés que là nature *entreprend* elle-même et accomplit effectivement tout ce qui peut tendre au salut du corps; mais que si elle ne peut point atteindre le but qu'elle se propose, on doit en attribuer la raison à la constitution fâcheuse de la matière morbide contre laquelle on ne peut plus rien; ils nous prouvent encore que toute commotion de la nature qui parvient et qui tend à une heureuse issue doit être attribuée à une bonne intention, à une efficace vigilance, à une action proportionnée et continue.

Quant à nous, nous avouons franchement qu'on ne peut rien dire de plus raisonnable et de plus vrai; mai si l'on veut se donner la peine de lire et d'approfondir la pensée de ces auteurs, on s'apercevra aisément qu'elle est dépourvue d'une vraie théorie indiquant d'une manière directe quelles sont en réalité les circonstances intermédiaires, quels sont les actes continuels et successifs, quelle est cette marche proportionnée, quelle est cette *matière* en parfaite analogie avec les phénomènes, quels sont les faits enfin d'après lesquels toute scène pathologique a réellement lieu avec un tel ordre et tend vers un dénouement final avantageux.

§ LXXI. *Les modernes auraient donc dû observer quelle est la part de la nature dans les maladies.*

C'est donc avec juste raison que nous dirons que quiconque entreprend d'instruire les autres sur ce sujet intéressant, devrait, avant tout, en bien saisir lui-même

toute l'importance, afin d'établir ses assertions, non sur de frivoles et stériles considérations, mais bien sur une solide démonstration des faits; il devrait nous faire connaître, dans un bon traité d'histoire clinique, ce qu'Hippocrate a déjà indiqué depuis long-temps, savoir : que *la nature, sans jamais l'avoir appris, exécute tout ce qui doit être fait* (τὰ δέοντα), *tout ce qu'il est convenable, décent et indispensable d'accomplir*; que *les natures sont elles-mêmes les puissances médicatrices des maladies;* qu'un grand nombre d'hommes enfin guérissent *sans médecin* [1] (et même sans remède), mais aucun sans médecine [2] ou moyen médicateur.

Que, si cependant on ne juge point indispensable d'indiquer ces faits avant que l'observation ne soit venue les confirmer dans l'esprit, il me semble du moins qu'ils sont dignes de surexciter la curiosité, et que l'on doit, dès-lors, s'empresser de rechercher : 1° sur quoi se fonde réellement cette *triple énergie* si étonnante de la *nature;* 2° *si les actes qu'elle accomplit* sont vraiment *convenables et nécessaires;* 3° quels sont les *procédés* qu'elle emploie *pour guérir elle-même les maladies*; enfin, en quoi consiste la *force médicatrice*, cette *médecine spontanée* de la nature, ainsi que l'appelle proprement Hippocrate lui-même [3].

§ LXXII. *Convalescence spontanée des malades.*

Pour nous, bien que nous l'ayons déjà fait observer ailleurs, nous déclarons ici qu'il n'est rien de plus blâmable que la simple *curiosité*, non-seulement celle qui s'occupe de choses étrangères à un sujet donné, mais aussi celle qui

[1] Stahl développe cette pensée sublime d'Hippocrate dans un opuscule intitulé : *De medicinâ sine medico*; Halle, 1707, in-4°.

[2] *Voy.*, T. VIII, Comment. XLIII.

[3] Stahl, dans une dissertation inaugurale, intitulée : *De autocratiâ naturæ, sive spontaneâ morborum excussione et convalescentiâ* (soutenue en 1696 par J.-A. Lasius), développe, on ne peut mieux, sa pensée à cet égard. Nous reviendrons plus tard sur cet intéressant traité.

s'en occupe et les traite de manière à négliger et à passer complètement sous silence les phénomènes *propres* qui *se passent* dans l'économie vivante et les faits qui *doivent réellement s'y accomplir*.

Certes, nous n'avions pas, en cette occasion, besoin de recourir seulement à l'autorité d'Hippocrate et de nous en tenir à ce qu'il dit; puisque nous avons continuellement devant les yeux une masse innombrable d'*exemples* sur lesquels repose l'authenticité des faits : nous voulons parler de la puissance médicatrice de la nature, qui se manifeste d'une manière si évidente dans les nombreux cas de *convalescence spontanée*, même dans les maladies les plus graves.

Nous pensons, en effet, que jusqu'ici aucun auteur ni aucune école n'ont jamais *exposé* ce fait éminent, n'y ont pas même touché, bien loin de l'avoir dignement traité dans leur enseignement ordinaire des dogmes médicaux.

§ LXXIII. *Les modernes auraient dû encore étudier ces actes nécessaires de la nature.*

Au premier coup-d'œil, tout homme intègre dans ses appréciations et capable de porter un jugement en ceci, comprendra que, si l'on peut dire que la nature, dans ses opérations médicatrices, exécute des actes utiles et nécessaires, exerce une véritable *médecine* et obtient même des *guérisons*, il sera on ne peut plus avantageux, nous dirons même indispensable, de montrer d'une manière évidente si ces opérations de la nature, regardées comme vraiment convenables et obligatoires, sont *naturellement* telles; si on doit les considérer comme *absolument nécessaires*, et si elles *ne doivent* et *ne peuvent pas ne pas avoir* réellement *lieu* de cette façon. Il sera également utile d'examiner si cet acte de la nature a besoin du concours de l'art médical pour se manifester et s'accomplir ainsi; il faudra, en outre, bien établir aussi si ce ne sont pas les opérations *seules* de la nature

médicatrice qui doivent être *absolument* et *irrévocablement* regardées comme nécessaires et indispensables. Il sera encore fort important de démontrer si la nature guérit d'une manière *positive*, et s'il est en son pouvoir de ramener le corps dans un état de santé parfaite ; il conviendra de bien apprécier enfin si, comme le prétendent les théoriciens modernes, la *matière* est vraiment susceptible d'*entrer* directement *en effervescence* et de s'apaiser ensuite [1], de sorte que, de nuisible qu'elle était d'abord, elle puisse perdre plus tard sa nocuité et devenir impropre à porter le trouble dans l'organisme, de manière à permettre à l'économie vivante, une fois délivrée de cet état affectif dans lequel l'avait jetée cette matière supposée *active*, de rentrer dans le plein exercice de ses fonctions et dans la parfaite intégrité de ses organes.

§ LXXIV. *C'est ainsi qu'on parviendra à comprendre la différence qu'il y a entre le simple exposé et la connaissance parfaite d'un fait.*

Or, s'il se fût présenté un homme qui eût convenablement approfondi et traité ces diverses questions, il se serait certainement mis à l'abri de tout reproche déshonorant, non-seulement touchant une *négligence* coupable, mais encore touchant cette grave et très-complexe confusion qui règne tant dans le domaine de la *pathologie clinique*, que dans la doctrine universelle *des fièvres* et la *méthode rationnelle* de les guérir; il n'aurait jamais eu à supporter de la part des hommes savants et bien intentionnés aucune espèce de blâme haineux, ni les sarcasmes insensés que les méchants et les oisifs seuls se plaisent à débiter sottement, d'après

[1] Ces opinions, regardées maintenant comme absurdes en France et dans toutes les Écoles vitalistes, sont encore favorablement écoutées aujourd'hui, en Italie, par l'École florentine, représentée par le savant Bufalini, et professées d'une manière exclusive dans une grande partie, éminemment matérialiste, de l'université de Vienne.

ce prétexte qu'Hippocrate a déjà parlé de ces choses. En effet, ces hommes érudits et consciencieux auraient pu facilement reconnaître quelle est la différence qu'il convient d'établir entre le simple exposé ou la légère indication d'un fait, et la connaissance approfondie de ce fait, unie à la démonstration manifeste de sa véritable importance.

§ LXXV. *Les anciens ont su ce que c'est que la pléthore, et l'ont reconnue comme cause de certaines maladies.*

Par une raison tout-à-fait identique, il n'est personne qui ignore que les anciens ont parfaitement bien su ce que c'est que la PLÉTHORE, et l'ont même reconnue comme cause de maladies diverses, à moins qu'on n'ait l'esprit prévenu en faveur des opinions helmontiennes, tachéniennes et mécaniques [1], ou, comme on le dit, à moins qu'on ne se plaise à divaguer dans un champ inconnu. Néanmoins, on n'osera jamais soutenir que ces mêmes auteurs aient poussé jusqu'à une extrême limite leurs investigations à cet égard, tant sous le point de vue de l'espèce et du nombre, que sous le point de vue réel de l'ordre et du véritable lien étiologique d'après lequel on reconnaît dans la manifestation de ces faits la dépendance mutuelle et réciproque des circonstances et des diverses affections elles-mêmes.

§ LXXVI. *Digression sur les rapports de causalité.*

Si nous parlons, en passant, de lien étiologique, qu'on n'aille pas s'imaginer cependant que nous voulions user ici de ces termes qu'on s'efforce d'inculquer dans l'esprit des jeunes logiciens, et qui, par le fait, ne fournissent rien à l'intelligence, bien qu'on en remplisse une page entière : telles sont les expressions de cause *efficiente*, cause *matérielle*, cause *adéquate* (dans une acception tout-à-fait étrangère à la science médicale), cause *éloignée*, cause *pro-*

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. XLIV.

chaine, cause *plus prochaine*, cause essentiellement *inhérente*, cause essentiellement *conséquente*, etc.

Or, sans blâmer d'une manière absolue l'emploi que l'on fait de ces termes, nous dirons cependant qu'il serait fort étrange, lorsqu'il s'agit d'indiquer simplement la marche ou le mode de succession des faits, qu'on imposât comme absolument indispensable une méthode historique à l'aide de ces expressions, et que, par cela même, on apportât la confusion dans l'idée réelle et intime des faits, en se laissant aller à des considérations étrangères au sujet et purement abstractives.

C'est là pourtant ce qui se passe ordinairement en médecine, et ce qui fait que des théoriciens ainsi plongés dans de pures abstractions ne peuvent que difficilement acquérir des connaissances exactes, et sont dans l'impossibilité de les transmettre aux autres. — Ajoutez à cela qu'avec des notions aussi vagues touchant les rapports de *causalité* (défectuosité inhérente à des spéculations aussi étrangères à l'art médical), on ne peut que négliger et taire les vrais rapports d'*instrumentation* et de *finalité*, et conséquemment s'éloigner de toute vérité fondamentale, ainsi que d'une juste appréciation des phénomènes qui ont lieu dans le corps *vivant* et des actes spécialement destinés à sa conservation.

§ LXXVII. *Bien que les anciens aient fait provenir les hémorrhagies de la pléthore, ils n'ont cependant pas tout dit à cet égard.*

Les anciens, il est vrai, ont fait provenir les *hémorrhagies* de la *pléthore*, mais ils ont été défectueux encore en cette occasion, non-seulement parce qu'ils ont négligé de faire une juste appréciation de ces espèces morbides en les considérant simplement comme des écoulements purement *passifs*, mais encore parce que, n'étant pas assez attentifs aux mouvements relatifs à ces sortes d'évacuations, et négligeant d'observer leur *retour périodique*, ils ont perdu de

vue ce qui constitue tout le vrai caractère fondamental de ces sortes d'affections, tant sous le rapport des *âges* dans le genre que sous celui des différentes *exacerbations* dans l'espèce, à tel point que les modernes, pour combler le vide qu'a produit une semblable négligence, se sont crus dans l'obligation de reproduire ces *six cents saveurs*, pour pouvoir donner une explication à ces phénomènes [1].

§ LXXVIII. *Les anciens nous ont transmis certaines précautions pour la guérison des hémorrhagies.*

On rencontre, en effet, chez les anciens, quelques auteurs qui nous ont transmis çà et là, parmi les moyens méthodiques et pratiques qu'ils préconisent, des avertissements utiles touchant l'importance et le choix des précautions à prendre dans la curation des diverses espèces d'hémorrhagies; quelques-uns de ces médecins vont même jusqu'à reconnaître que la nature opère en ceci une influence salutaire.

Mais nous n'avons jamais entendu dire qu'aucun d'entre eux ait démontré la vérité de ces assertions d'une façon convenable, ni qu'il se soit efforcé, en l'honneur de la propagation des vrais principes, de faire accepter ces idées comme

[1] Hippocrate, ne pouvant expliquer les désordres qui se passent dans le corps par suite de l'altération vitale ou matérielle des humeurs, avait mis en avant la *dépravation* du sang et imaginé ses 600 ou 1,000 *saveurs*, c'est-à-dire une infinité de modes divers d'altération de la masse humorale, donnant à celle-ci un caractère spécial qu'il nommait *saveur*. Aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, les chimistes, les mécaniciens et les physiciens poussèrent plus loin cette hypothèse purement gratuite du Vieillard de Cos, et supposèrent, les uns, que les humeurs variaient de forme, de volume, d'aspect et de goût; les autres, que leurs molécules constitutives étaient altérées d'une infinité de manières dans leur figure; les autres, enfin, attribuaient à la matière morbifique, — appelée *peccante*, — la faculté d'entrer en fermentation, en effervescence, et de produire mille et mille variétés de maladies. C'est à l'aide de ces diverses interprétations qu'à l'époque de Stahl on expliquait la plupart des affections morbides et les phénomènes qui les précèdent, les suivent ou les accompagnent.

dignes de mériter l'assentiment des docteurs de la science et de figurer dans leurs livres au nombre des vérités dogmatiques.

§ LXXIX. *Il y a défectuosité chez les anciens non-seulement dans leur manière de considérer les maladies, mais encore dans l'emploi qu'ils font de la saignée.*

Il est, au contraire, de la plus grande évidence que, vu le vague de leurs connaissances à cet égard, les anciens n'ont eu que des notions incomplètes sur les considérations particulières qu'ils établissaient relativement à une infinité de faits, c'est-à-dire sur l'origine et la marche des diverses espèces d'affections morbides; il est, de plus, certain que, malgré leurs nombreuses controverses, ils n'ont donné aucune démonstration plausible du *véritable emploi de la saignée,* à tel point qu'ils n'ont jamais pu prouver évidemment que ce moyen thérapeutique ne fût pas réellement nuisible[1].

Nous n'ignorons pas qu'il existe de ces personnes incorrigibles qui, lorsque cette question s'agite en leur présence, ne se laisseraient jamais persuader par les meilleures raisons du monde ; mais, pour les convaincre de la vérité et pour les confondre devant des juges compétents et intègres, il n'y a qu'à leur montrer, d'une manière évidente, d'une part, quel est l'avantage réel que retire directement d'une *hémorrhagie spontanée* un sujet d'une constitution *pléthorique* et exposé à de fréquentes *commotions,* et, d'autre part, à quelles nombreuses et graves incommodités et affections *successives* ce même individu est exposé lorsque, se trouvant dans de semblables conditions, il ne lui survient aucune évacuation sanguine.

Or, une fois ces faits solidement démontrés, en s'appuyant sur la réalité même de la pratique médicale, nous sommes

[1] Stahl, dans une dissertation *De phlebotomiâ*, traite cette question d'une manière on ne peut plus complète. — Halle, 1701, in-4°.

en droit de regarder comme insensé et bien téméraire quiconque se refusera à y croire et à adopter la saignée comme un moyen utile en *certains* cas.

§ LXXX. *Nos dogmes se distinguent de ceux des autres par la connexité qui existe entre eux et les heureuses conséquences qui en découlent dans l'application à la pratique.*

Nous n'avons certes pas à craindre que les bons esprits veuillent jamais révoquer en doute la validité de nos raisonnements déductifs sur ces matières, et nous pouvons, dès aujourd'hui, soutenir plus hardiment que jamais, en public, nos idées doctrinales fondées sur ces principes, et faire espérer qu'il en découlera, positivement, non-seulement une Théorie, mais encore une Thérapeutique médicales aussi simples que certaines et parfaitement d'accord avec la Pratique dogmatique.

Maintenant, si nous faisons allusion à ces idées *particulières* que l'on nous accuse d'avoir dérobées çà et là dans un, deux et même plusieurs auteurs, dans ce fatras obscur et difficile de tant d'opinions diverses et contradictoires, nous espérons que les personnes capables de bien juger porteront dans ces questions un esprit équitable, et sauront les apprécier d'après l'histoire de leur constitution, ou d'après l'utilité bien reconnue que nous leur attribuons, bien qu'en général on ne l'accepte pas. D'un autre côté, pour ce qui est de la *connexion* simplement *systématique* que ces questions ont entre elles, et de l'*enchaînement des preuves*, ainsi que de leur *application directe* à une véritable *méthode pratique*, personne, nous espérons, à moins d'une coupable négligence, n'osera supposer que nous ayons emprunté à autrui nos lumières à cet égard.

En effet, comme il existe dans la nature même de ces choses un caractère de connexité que l'on reconnaît dans toute chose vraie et réelle, et qu'on ne saurait en rien

détacher sans s'exposer à rompre l'*unité* qui les lie inséparablement ; de même nous prétendons que l'on aura médit en pure perte contre nous, si l'on ne parvient à démontrer que toutes ces questions ont été traitées ailleurs et nous ont été transmises par nos devanciers dans le même ordre et avec la même connexité.

§ LXXXI. *Il ne faut point vouer à l'envie celui qui a su coordonner des idées éparses ; on doit, au contraire, lui reconnaître un mérite réel.*

Conséquemment, nous répèterons encore ici que, s'il est réellement avéré que nous soyons parvenu par nos recherches à coordonner et à établir dans un seul corps de doctrine des assertions confuses, éparses çà et là, sans ordre ni proportion, manquant même d'une véritable utilité à cause de cette diffusion, nous ne voyons pas pourquoi on nous porterait envie, au lieu de nous en savoir gré et de nous en féliciter. Car, comme il est évident que l'on peut saisir plus facilement les choses dont on s'occupe habituellement et les comprendre sans préjugés telles qu'elles se présentent, dans leur rapport le plus intime de liaison ; comme aussi l'on peut se former une idée exacte de ces faits, et, sans interrompre le travail de l'imagination, se les représenter et les coordonner plus facilement qu'on ne voudrait, et qu'on ne pourrait même recueillir des faits, bien que parfaitement liés entre eux, et des opinions en harmonie complète avec ces faits, alors que les uns et les autres sont répandus çà et là dans des auteurs ; de même aussi il faut reconnaître que celui qui a véritablement atteint ce but mérite de légitimes louanges en récompense de la difficulté de ses recherches et de l'heureux résultat qu'il a obtenu.

§ LXXXII. *Personne, jusqu'à ce jour, n'avait entrepris un pareil travail.*

Nous avions donc bien raison de dire que personne n'avait

jamais pu supposer qu'il eût été possible d'avoir l'intention formelle de faire de semblables recherches. En effet, comme il n'est pas naturel de se passionner pour des opinions inconnues; pareillement, à moins qu'on ne les ait déjà entrevues dans un autre auteur, qu'on n'en ait soupçonné et examiné suffisamment l'importance réelle, comment pourrait-on être entraîné à coordonner ces opinions et à en faire un choix, au milieu de la confusion de tant d'autres idées parmi lesquelles elles sont mêlées comme des fragments épars? Comment pourrait-on s'appliquer à les associer et à les accoupler avec d'autres opinions qu'il s'agirait de découvrir ailleurs? Qu'on cesse donc ces vagues et stériles soupçons; qu'on ne regarde plus comme des productions étrangères ce que l'on n'a pu faire soi-même, et qu'on ne lance plus contre elles d'amères et malveillantes critiques.

§ LXXXIII. *Dernière énumération de dogmes particuliers. — Démonstration de la vie déduite de la distinction du mixte et du vivant.*

Pour ce qui nous concerne particulièrement, nous nous félicitons de pouvoir, avec la grâce de Dieu, continuer courageusement notre entreprise, dans la mesure de nos forces, et la mener à bonne fin.

Ainsi donc, c'est de l'étude vraie et fondamentale de la nature que nous avons déduit la *différence* réelle qui existe entre le MIXTE et le VIVANT [1], et surtout nos considérations *à posteriori* touchant le corps humain, en nous basant sur cette même distinction. Pour établir ces considérations, il nous a été indispensable de donner une solide démonstration de la VIE [2], où nous indiquons en quoi elle consiste, tant

[1] Stahl a établi cette importante distinction dans sa dissertation *De mixti et vivi corporis verâ diversitate;* Halle, 1707 (*voy.* ci-avant, T. II, de la pag. 348 à 502 de notre traduction).

[2] C'est là ce que l'auteur a fait dans une dissert. inaug. *De vitâ*, soutenue en 1701 par un de ses élèves, G.-U. Beyer.

d'une manière *subjective, objective, instrumentale et formelle,* que d'une manière *efficiente,* en nous servant de termes consacrés par l'École.

A. Et d'abord, *qu'est-ce,* quel est le *sujet,* dans le corps, qui a principalement besoin de la vie? Car, bien que le corps, dans son entier, ne puisse s'en passer en aucune manière, en sorte que pas une seule de ses parties ne puisse se trouver à l'abri d'une complète corruption (même pendant quelques heures) sans le concours incessant et perpétuel de la vie, il y a cependant ici une distinction importante à établir, savoir : qu'il y a dans le corps des parties qui sont plus facilement et plus promptement exposées à la corruption que les autres.

B. En effet, au point de vue *objectif,* la vie est tellement inhérente à tout le corps et si intimement liée à la nature éminemment corruptible de toutes les parties qui le constituent, que, précisément à cause de cette corruptibilité imminente et tant que cette disposition dure, le corps humain a besoin d'une semblable *conservation*.

C. Ce qui doit principalement fixer ici notre attention, c'est le spectacle de cet appareil *instrumental* à l'aide duquel la vie s'accomplit, attendu que c'est de cette saine appréciation et d'une habile imitation des actes conservateurs que semble dépendre et découler le lien universel qui unit la théorie avec la pratique, et que se forme la *vraie théorie médicale,* qui non-seulement démontre *ce que c'est* que la vie, *comment* elle se conserve *spontanément,* mais encore qui indique et la véritable *voie à suivre* et quels sont les moyens que l'art peut et doit fournir pour remédier aux vices, aux obstacles et aux embarras de ces *instruments,* pour réparer leurs dommages, diminuer les difficultés qu'ils éprouvent, éloigner et dissiper enfin tous les empêchements qui s'opposent à leur action libre et naturelle.

D. — De ces principes découle évidemment la *raison*

formelle de la vie, qui n'est autre chose que la CONSERVATION du corps si éminemment corruptible, sans jamais le modifier en rien dans sa suprême et naturelle disposition à la corruption, mais en s'opposant continuellement à ce que cette corruption en puissance n'accomplisse son acte destructeur.

E. En conséquence, d'après tout ce qui vient d'être dit, nous devons accorder à la question de *finalité* une dernière considération, afin de savoir pour quelle raison le corps humain est conservé avec tant de sollicitude, avec une incessante énergie et un soin tout particulier, et de bien déterminer non-seulement pourquoi cette conservation a ainsi lieu, mais encore pour quelle raison, sous quel point de vue et dans quel but ce corps, tel qu'il est, *a dû être fait* si corruptible. Il n'est personne, en effet, qui soit assez peu raisonnable pour penser que le corps de l'homme ait été formé corruptible *sans raison aucune,* par le seul effet du *hasard* et *sans but* arrêté, ou du moins dans le simple but *de la nécessité d'une résistance à sa corruption:* de plus, il est aussi impossible de fournir une bonne raison qui fasse comprendre pourquoi cette *conservation* est nécessaire, et comment il ne nous est pas indifférent de laisser cette corruptibilité librement se manifester et produire ses effets.

§ LXXXIV. *Cause efficiente de la conservation de la vie.*

Cette considération sur le but final de la conservation du corps vivant une fois bien déterminée, il sera désormais très-facile de découvrir quelle est la véritable cause *efficiente* de tous ces phénomènes, et l'on pourra clairement la démontrer et même en reconnaître la réalité. C'est cette cause, en effet, qui, d'une part, a les plus intimes rapports avec le *but final* de la conservation du corps, et qui,

d'autre part, considérée *à priori*, possède d'une manière absolue la faculté et la puissance de produire naturellement ces *actes* conservateurs; de même que, *à posteriori*, d'après le témoignage même de l'expérience, elle est on ne peut mieux disposée pour modifier et pour changer d'une manière aussi prompte que variée et efficace tous ces actes.

§ LXXXV. *Considérations particulières. — Constitution du sang.*

Ces réflexions nous conduisent à des considérations plus particulières à l'égard de toutes les parties organiques, *sujets* qui réclament au plus haut degré cette condition, *objet* de la *nécessité vitale*. Au premier rang nous placerons la *constitution du sang*, pour rendre plus évidente la vérité de cette considération particulière. On peut, à cet égard, démontrer facilement de quelle manière et sous quel point de vue le sang, malgré l'action incessante des mouvements vitaux, ne peut être mis à l'abri de l'acte corrupteur; qu'au contraire, sa mixtion s'épuise et dégénère de son état primitif sous l'influence d'une décomposition continue. De là ressort d'une manière on ne peut plus évidente cette cause finale de la plus grande partie d'une nutrition incessante, qui se perpétue même au-delà des limites de l'accroissement du corps tout entier.

§ LXXXVI. *Production de la pléthore.*

A cette occasion, nous nous sommes plu, comme d'habitude, à signaler par des démonstrations toutes particulières la production de la *pléthore* ou abondance du sang [1]. L'étude de ce phénomène est d'autant plus digne de considération, qu'il est naturel qu'on l'observe plus fréquemment, et que, par son concours familier, il participe

[1] Stahl développe ses pensées sur cette question dans un opuscule intitulé : *De plethorâ*; Halle, 1703, in-4°.

à l'altération, à la viciation de la crâse sanguine et à la production de certaines occasions et d'impulsions capables d'exciter les mouvements ordinaires du sang et de le faire sortir, d'une manière désordonnée, des lois normales de sa proportion naturelle. A ce propos, nous avons dû donner d'une manière plus précise l'exposé historique du *mouvement du sang*. Il nous a fallu aussi démontrer, d'une manière plus spéciale, l'*utilité* directement *vitale* et vraiment *conservatrice* du mouvement du sang à travers les parties charnues qui forment la contexture universelle du corps. C'est enfin alors que nous avons eu occasion de parler tant de la *fluidité* que de la *chaleur* du sang.

§ LXXXVII. *Mouvement tonique.*

Ici se présente naturellement la démonstration de la véritable *efficacité* du MOUVEMENT TONIQUE ; et cela, non-seulement par rapport à la *circulation* générale et progressive du sang, mais surtout par rapport aux *directions* spéciales de ce même fluide. Or, il est si avantageux et si indispensable de reconnaître ces faits, que leur ignorance implique l'impossibilité de comprendre ou de saisir, en aucune manière, les principaux phénomènes que présentent les différentes affections. Tandis qu'une connaissance suffisante de ce mouvement est on ne peut plus utile pour mieux comprendre les phénomènes des sécrétions et des excrétions, c'est-à-dire pour apprécier convenablement comment ces deux fonctions, sous l'heureuse influence du mouvement tonique, peuvent non-seulement être exécutées de diverses manières dans les organes colateurs plus immédiatement affectés à ce genre d'opération, suivant leur structure plus ou moins lâche ou compacte, mais encore être disposées et dirigées d'une manière médiate et éloignée *(à distance* et *de loin);* si bien que, par un mouvement actif, certaines *congestions* particulières, ayant leur point

de départ dans les autres parties du corps, s'effectuent vers l'organe destiné à accomplir telle sécrétion ou telle excrétion.

§ LXXXVIII. *Les anciens ont eu une notion réelle de ce mouvement, les modernes n'en ont qu'une fausse idée. — Retour périodique des sécrétions et des excrétions.*

Malgré ce que nous ont transmis, d'après leur propre expérience, les observateurs les plus anciens relativement à ces sortes de *métastases*, d'*apostases* et de *diadoses* ou *transmissions*; bien que, en outre, ils aient reconnu que ces sortes de phénomènes sont quelquefois provoqués par un mouvement violent, intempestif, court et soudain, cependant les modernes n'ont pas daigné ajouter foi à ces déclarations, et ont pensé qu'il valait mieux rapporter ces phénomènes à de simples *stases passives*; ne s'appuyant en cela, la plupart du temps, que sur une considération *mécanique* qu'ils mettent toujours en avant, en dépit même de toute raison *mécanique* et *hydraulique*.

Ce qui montre principalement toute la vanité des conceptions modernes, ce qui les rend encore inadmissibles et les réduit à néant, c'est cette circonstance bien remarquable qui proclame si haut l'utilité du mouvement *tonique*, tant dans les sécrétions que dans les diverses espèces d'excrétions; et cette autre, non moins notable que familière, savoir : que des évacuations semblables se manifestent à des époques *fixes*, déterminées et *périodiques*. Ce serait donc en vain qu'on chercherait à attribuer ces phénomènes à des causes purement mécaniques, qui, tant à raison de la *matière* qui en est le *sujet* qu'à raison de l'organe lui-même, ne sauraient avoir rien de commun avec une *mesure déterminée* du temps.

§ LXXXIX. *Cette direction vers certains points du corps en un temps déterminé et à l'aide de mouvements spéciaux, n'a pas une raison simplement accidentelle.*

Ce qui a beaucoup contribué à séduire et à entraîner dans de graves erreurs les médecins qui se plaisent à ne voir partout que mécanisme ; ce qui les a surtout amenés à penser que tous ces phénomènes ne sont que purement éventuels, engendrés par le hasard et sans intention aucune de la part de la nature, c'est la fausse appréciation qu'ils ont faite touchant les phénomènes de l'économie vivante ; c'est parce que, dans leur doute, ils se sont demandé comment il pouvait se faire que des sécrétions et des excrétions, qui s'accomplissent ordinairement dans le corps d'une manière lente et modérée, puissent devenir fortuitement irrégulières ; toutes les autres fonctions s'exécutant, du reste, d'une façon aussi régulière que tranquille, sous l'influence efficace d'une normale circulation du sang.

Mais lorsqu'il survient dans l'organisme un dérangement quelconque qui trouble l'ordre et l'harmonie des mouvements, et que la nature, pour s'opposer à cet inconvénient, provoque de nouvelles directions vers certaines parties du corps et exécute ces actes dans un temps déterminé, à l'aide de mouvements synergiques spéciaux ; dès-lors, à cause de cette négligence apportée dans l'observation des faits sus-énumérés, il ne peut venir à l'esprit qu'une notion confuse et grossière de ce qui se passe. On prétend que tous ces appareils phénoménaux ne sont autre chose que les effets de la maladie, et qu'en cela *il n'y a rien d'actif* de la part de l'économie animale ; ajoutant cependant que, s'il résulte de tout cela un avantage réel pour le corps, on doit tout simplement l'attribuer au hasard ; à moins que, attribuant ces faits à un plan particulier de la sagesse divine, on ne veuille prétendre, à l'exemple de

certaines gens, que ces matières ont été ainsi formées en soi pour arriver à un pareil résultat. Mais en enveloppant ainsi tous leurs doutes dans les nuages de leur philosophie mystique, les prétendus oracles, qui professent de semblables opinions, voudraient avoir tout dit, alors qu'ils n'ont rien pu dire du tout, si ce n'est des choses absurdes, vaines et incohérentes.

§ XC. *C'est ce que démontrent les altérations survenues par de simples fictions de l'esprit, sous l'influence de l'imagination.*

Mais comme il est parfaitement avéré et reconnu par tout le monde et d'après les faits de l'expérience que ces sortes de *proportions* et de *dispositions*, supposées *immuables*, des *matières* et autres *différentes* substances qui se trouvent dans le corps humain, peuvent subir, *à chaque instant et d'un moment à l'autre,* de graves et profondes altérations dans leur marche *physique, progressive* et *continue* à travers l'organisme; et cela par le *seul effet* d'une simple *fiction de l'esprit:* de tels philosophes[1] pourraient justement être mandés à la barre et être accusés devant des juges compétents et intègres du crime de lèse-majesté divine, en ce qu'ils osent soutenir que *les lois éternelles et immuables que le Créateur a imprimées à la matière* peuvent être assujéties *à un caprice frivole* quelconque et *troublées* dans leur marche *naturelle* par la simple *puissance* d'un *esprit léger, irrésolu, timide*, ou *s'indignant méchamment et se révoltant* même, ou bien enfin *se laissant facilement impressionner par de pures fictions de son imagination.*

[1] Stahl fait allusion ici aux idées des Malebranchistes, qui veulent que les actes vitaux ne soient considérés que comme un effet d'*une action divine permanente.* C'est là une erreur des plus graves, enlevant à la force vitale, quelle qu'elle soit, *sa spontanéité*, et à l'homme une grande part de sa responsabilité, en altérant son libre arbitre en bien des circonstances où le concours de la volonté est indispensable à l'exécution d'une fonction, et en rendant inexplicables une infinité d'autres phénomènes, tant hygides que morbides, ou simplement pathétiques.

L'unique et véritable moyen d'éviter de si profondes erreurs, c'est d'observer les faits d'une manière solide et franche, c'est de s'efforcer de bien comprendre ce qu'est vraiment en lui-même le mouvement tonique actif.

§ XCI. *Dissertation épistolaire sur le mouvement tonique vital.*

Nous avons fait, à ce dernier point de vue, tout ce qui nous a été possible pour démontrer ce qu'il y a de vrai dans une pareille question. Ayant eu l'occasion de parler de ces matières dans une conversation particulière, et n'ayant pas eu le temps de développer à cet égard toute notre pensée, de manière à pouvoir la rendre intelligible ; nous conçûmes, dès ce moment, la résolution de traiter sous forme épistolaire cet intéressant sujet dans un écrit spécial, intitulé : *Du mouvement tonique vital*[1].

Comme cette lettre était adressée à un homme distingué, à un savant praticien, riche d'expérience; comme aussi la chose porte en soi l'évidence la plus palpable, et qu'elle est de la plus haute importance dans la pratique médicale, tant pour faciliter la conception des principaux phénomènes *cliniques*, que pour l'application des moyens que possède l'art en imitant les procédés de la nature; nous avons mieux aimé donner à ce travail un caractère *pratique* et l'appuyer sur des *observations* et des *faits*, que le présenter sous une forme *syllogistique* si peu estimée de nos jours, et cela avec d'autant plus de raison que, pour bien des gens (ce dont

[1] Stahl, dans les circonstances sus-énoncées, envoya, en 1692 (Stahl était alors premier médecin du grand-duc de Saxe-Weimar), sous forme de lettre, à J.-A. Sleevogt, son condisciple, alors professeur à l'Université d'Iéna, une dissertation ayant pour titre : *De motu vitali*. En 1702, cette dissertation fut imprimée avec de légers changements. Plus tard, ce même opuscule eut une deuxième édition, augmentée d'un argument et de commentaires: elle fut dédiée au célèbre Chr. Helwigt, praticien très-distingué, ami de Stahl et chaleureux défenseur de la doctrine du vitalo-animisme. C'est de cette dernière édition que nous donnons une analyse raisonnée dans le cours de notre publication.

nous sommes intimement convaincu), il est beaucoup plus aisé d'arriver à la connaissance d'un fait raisonné à l'aide de démonstrations directes et positives, c'est-à-dire par une bonne méthode inductive et surtout par l'exposition détaillée des phénomènes sensibles, qu'au moyen de raisonnements purement spéculatifs, plutôt fondés sur une simple *hypothèse* que sur des faits *probants* et irrécusables.

C'est dans ce but que, dans le titre même et dès le début de notre opuscule, nous avons indiqué qu'il s'agit, dans ce travail, de traiter de ce mouvement à l'aide duquel le sang, dans sa marche progressive, sans rien changer dans la circulation de la masse générale des humeurs, reçoit habituellement des impulsions *spéciales* et variées, et des directions *particulières vers certaines parties* du corps, desquelles il peut être et il est ordinairement rejeté dans des conditions toutes spéciales. Nous avons eu à tâche, dans le cours de cette dissertation et dans nos conclusions surtout, d'appuyer nos assertions sur une masse d'exemples, sur une collection de faits connus de tous et que l'expérience de chaque jour vient contrôler.

§ XCII. *Dissertation sur le flux et le reflux des humeurs dans le corps de l'homme (mer microcosmique).*

Mais comme, contre notre attente, nous nous aperçûmes que nous n'avions pas encore suffisamment atteint le but que nous nous étions proposé dans notre traité du *mouvement tonique vital,* nous entreprîmes de compléter l'étude de ce sujet dans un nouveau travail, non plus étendu que le premier, mais plus *substantiel* et plus *fécond,* auquel nous donnâmes pour titre : *Agitation de la mer microcosmique* [1],

[1] En 1696, Stahl envoya à son frère G.-C. Stahl, qui était devenu archiatre (premier médecin) du duc de Saxe-Weimar, un manuscrit sur un travail portant en titre : *Positiones de æstu maris microcosmici, seu fluxu et refluxu sanguinis*, etc.; il fut livré à l'impression en 1704. — Dans cet

c'est-à-dire *mouvement des humeurs dans le corps de l'homme*. Dans cet opuscule, après avoir étudié attentivement le flux ou marche progressive du sang, du centre à la circonférence, c'est-à-dire du cœur à la périphérie du corps, nous suivons avec une égale attention son *reflux* tant *universel* que *partiel* vers l'organe central de la circulation.

§ XCIII. *Ce mouvement tonique est d'une grande utilité dans l'étiologie des fièvres.*

Mais, comme nous nous sommes toujours appliqué à traiter et à développer nos idées *théoriques,* en nous appuyant sur des démonstrations *médicales* plutôt que sur de simples *descriptions* purement *physiques;* comme ensuite nous nous sommes sans cesse efforcé d'établir, à l'aide d'arguments solides, la véritable *étiologie des fièvres* dans une parfaite harmonie avec les faits cliniques, et que le mouvement tonique vital s'exécute par un mode *actif,* à la manière d'un véritable *instrument,* pour seconder les circonstances remarquables des différentes espèces de fièvres, — telles que les circonstances de *temps,* d'*ordre,* de *violence* extrême, et des suites évidentes des diverses sécrétions et excrétions, — comme enfin de l'ignorance ou de la fausse appréciation de l'efficacité de ce mouvement, il devient complètement impossible de donner une raison satisfaisante d'aucun phénomène touchant les *paroxysmes* qui se manifestent ordinairement dans les *fièvres tierces,* sans parler des autres espèces morbides de ce genre. Nous entreprîmes d'abord d'expliquer simultanément toute cette question, et de faire observer, de temps à autre, que ce mouvement tonique est ce qu'il y a de plus avantageux et de plus

opuscule. Stahl, tout en poursuivant son but en praticien de premier mérite, profite de l'occasion pour expliquer quel est l'agent interne de tous ces actes, et poser en principe : « *Eadem est anima quæ et rationaliter et vitaliter agit.* »

important à considérer dans l'appréciation de la vérité du fait, et que l'on doit apporter la plus sérieuse attention dans l'étude des *paroxysmes* des fièvres, ainsi que dans l'observation de tous les autres cas ou modes pathologiques.

§ XCIV. *Dissertation sur le mouvement spasmodique des humeurs.*

Pour que le fruit de notre travail ne fût pas perdu et pour rendre notre œuvre productive, nous dûmes joindre à ces études préliminaires une autre dissertation sur le *mouvement spasmodique des humeurs*[1]. — Nous pouvons assurer, en effet, que nous n'avons vu personne de plus opiniâtre, de plus indocile et de plus inepte (après cette classe d'hommes aveuglés par une humiliante superstition), que cette multitude de médecins vulgaires qui affectent sottement de s'occuper de littérature, ainsi que d'études variées toutes étrangères à la science médicale.

Or, dans cette dissertation, nous avons démontré, *à priori,* et d'une manière spéciale, que lorsque les parties poreuses ou, comme on dit, spongieuses du corps humain, qui présentent une large et facile entrée au sang, se contractent sur elles-mêmes, le liquide humoral qui est compris en ce moment entre les mailles de leur tissu, en est chassé par expression et refoulé dans d'autres réceptacles auxquels on donne le nom de *veines.* Tant que ces parties demeurent dans cet état de *constriction,* et qu'elles ne laissent pas *pénétrer* la quantité habituelle de sang, on voit ce fluide se répandre par *regorgement,* avec plus ou moins d'abondance, vers les autres parties du corps.

Nous avons démontré en même temps, dans ce même opuscule, par la reproduction d'exemples tirés des anciens

[1] Le petit traité *De motibus humorum spasmodicis à motu pulsûs ordinarii diversis*, promis en 1696 dans la dissertation *De nat. autocrat.*, fut composé par Stahl en mai 1697, et soutenu en 1707 sous forme de Dissert. inaug. par G.-D. Goschwitz, le même qui fut nommé professeur à Halle en 1716.

et par un exposé de nouveaux faits du même genre, que non-seulement de tels phénomènes *peuvent* ou *pourraient* probablement avoir lieu, mais encore qu'ils se produisent le plus habituellement ainsi; nous avons prouvé enfin que, loin d'être *rares, inaperçus* ou obscurs, ces sortes de faits sont, au contraire, *très-fréquents, communs* même, et se font remarquer par leur extrême évidence appuyée sur des preuves certaines et sur une expérience vraie.

§ XCV. *Les choses possibles méritent moins notre attention que celles qui ont habituellement lieu. — Dissertation sur l'autocratie de la nature. — Autre sur ses actes synergiques.*

Dans le but de me soustraire à cette méthode, stérile et sans fondement, sur laquelle les modernes ont en vain cherché à poser les bases de leurs fragiles théories à l'aide desquelles ils voulaient établir et affirmer, d'après des circonstances *étrangères à la vérité du fait* et purement *hypothétiques*, non ce qui *a réellement et habituellement lieu*, mais plutôt ce qui *paraît pouvoir arriver* d'après ces suppositions toutes gratuites; nous avons tenu à démontrer et à mettre en évidence les faits *qui ont réellement lieu*. Nous avons jugé important aussi, d'abord de ramener les esprits vers l'étude de cette administration *spontanée* des actes vitaux conservateurs, qui s'exécutent non-seulement *conformément à la nature*, mais encore *en dehors de l'état normal*; car, enfin, c'est véritablement en vertu de cette puissance administrative que la nature allège, soulage et *délivre* perpétuellement son propre corps des *épreuves* pénibles qu'il subit.

C'est précisément pour atteindre cette fin que nous avons traité ces diverses matières dans deux opuscules séparés : le premier, sous forme de dissertation ayant pour titre : *De l'autocratie de la nature* [1]; le second, sous

[1] *De* 'Αυτοκρατία *naturæ*, etc., *op. cit.* Halle, 1696,

forme de simple programme, intitulé : *De la synergie de la nature*[1].

Dans cette double étude, nous avons enseigné aux personnes qui se destinent à l'art médical, ce qui doit faire l'objet constant de leurs observations, soit à l'égard des *opérations de la nature*, soit par rapport aux services que celle-ci attend du médecin. Si nous avons répété quelquefois ailleurs ces mêmes recommandations, nous n'avons jamais eu d'autre intention que de rendre plus manifeste l'utilité réelle de ces sortes de considérations médicales[2].

§ XCVI. *Infréquence des maladies. — Des maladies suivant l'âge.*

Pour rendre plus évidente encore la vérité de ce fait, déjà si simple par elle-même et on ne peut plus manifeste aux yeux de tous, nous avons, dans une thèse sur l'*infréquence des maladies*[3], traité une question tout-à-fait neuve, et bien opposée aux hypothèses de la moderne et fort plaisante *pathologie saline*, toute *matérielle* dans ses explications.

Nous démontrons, dans cet opuscule, *que les hommes pris un à un ne sont, pour l'ordinaire, que bien rarement atteints d'affections morbides, et qu'elles offrent, pour chacun, peu de différences dans leur nature ;* de sorte que non-seulement ils sont sujets à bien peu de maladies, mais encore celles-ci sont ordinairement à peu près du même

[1] *De Συνεργίᾳ naturæ in medendo*, propempticon prononcé à l'occasion d'une thèse inaugurale : *De passionibus animi corpus humanum variè alterantibus*, composée par Stahl et soutenue par J.-J. Reich ; Halle, 1707 et 1719, in-4°.

[2] L'auteur développe ses pensées, sur ce sujet, dans une dissertation inaugurale soutenue par F. Liber, intitulée : *De ministerio artis naturæ salutariter adhibendo ;* Halle, 1711.

[3] *De infrequentiâ morborum personali, sive quod homines raris et paucis morbis laborant ;* thèse inaugurale soutenue par H.-P. Juch, en novembre 1697..., elle fut publiée pour la première fois en 1710 ; Halle, in-4°.

genre. Afin de rendre cette assertion plus claire, nous avons fait un exposé généalogique de ces mêmes *maladies, suivant les âges*[1]. Cependant, malgré la clarté et l'évidence qui règnent dans nos démonstrations, on rencontre encore aujourd'hui des hommes qui se refusent à les accepter comme vraies et conformes à l'expérience.

Parmi nos productions de ce genre, nous accordons la première place à l'opuscule que nous venons de citer, bien que nous ayons traité le même sujet dans notre dissertation sur les *mouvements spasmodiques des humeurs*[2], ainsi que dans la thèse ci-dessus touchant l'infréquence des maladies.

§ XCVII. *Revue des principales matières traitées dans nos écrits.*

Dans les nombreuses dissertations que nous avons publiées à différentes époques, nous avons traité et démontré des choses non moins dignes de la science qu'indispensables et nécessaires à connaître. Mais pour que la vérité d'un tel fait ne passe pas inaperçue, nous allons exposer ici, en peu de mots, les principaux points que nous avons développés dans ces divers opuscules et traités.

I. Nous avons dit et soutenu que c'est véritablement la nature elle-même qui préside et veille directement à ses propres affaires. Par NATURE, nous entendons l'AME HUMAINE elle-même, selon le sentiment exprimé déjà par Galien, ainsi que par bien d'autres savants de l'antiquité, et d'après ce que nous avons démontré dans notre *programme élémentaire*.

II. C'est en réalité par le *mouvement* (tonique surtout) que la nature agit et veille aux intérêts du corps.

[1] La dissertation *De morborum ætatum fundamentis pathologico-therapeuticis*, fut soutenue par J.-D. Gohl, en mars 1698, et fut imprimée dans les collections de Stahl en 1702. C'est un travail très-savant et digne des plus beaux travaux modernes sur ce sujet.

[2] *Op. cit.*, au § XCIV.

III. C'est principalement à l'aide de mouvements plus énergiques, appelés *efforts hémorrhagiques,* que la nature parvient à soulager ou *à exonérer la masse trop abondante du sang, de bonne qualité d'ailleurs.*

IV. C'est encore la nature qui établit et dispose ces énergiques efforts en des parties *organiques* toutes *spéciales.*

V. L'hémorrhagie *s'exécute* librement et *sans désordre;* le résultat en est plutôt *heureux* que préjudiciable au corps.

VI. Mais si l'*activité* même de la nature est contrariée *dès le début,* ou si, presque en même temps, une telle évacuation de sang se trouve *trop souvent* provoquée, et qu'elle s'exécute, du reste, avec *assez de liberté,* pour devenir habituelle;

VII. Ou bien si, au contraire, la nature éprouve, par un accident fâcheux, des difficultés pour exécuter d'une manière *convenable* et légitime ces sortes d'allègements du sang, à tel point que l'évacuation en devienne plus difficile et moins libre; il survient alors, le plus souvent, dans les organes qui servent d'*émonctoires* d'autres affections morbides, dont nous avons, en temps et lieu, indiqué les nombreuses et diverses espèces; nous avons aussi, à cette occasion, exposé et solidement établi de bonnes démonstrations, appuyées des preuves les plus manifestes, sur ces deux imposantes vérités encore contraires à l'opinion commune, savoir.

VIII. Que les *mouvements vitaux,* en tant que tels, peuvent être promptement et même profondément altérés et troublés, sans qu'il y ait à craindre pour cela dans aucune partie de l'organisme une lésion *matérielle* quelconque qui réponde à l'altération des mouvements;

IX. Que la simplicité même de la vérité de ces affections si nombreuses, qui jusqu'ici ont tant distrait les esprits observateurs par une application aussi fausse que contraire, touchant l'idée de ces *six cents saveurs* auxquelles on avait

recours dans l'embarras où l'on se trouvait, ainsi que touchant l'hypothèse des *obstructions*, des *irritations* et des *désordres des esprits vitaux*, qui peuvent s'ensuivre; que la simplicité de cette vérité, disons-nous, établit et détermine l'unique cause mécanique, la plus manifeste, la plus claire et la plus simple de ces *actions* et de ces *opérations*, c'est-à-dire l'*épaississement* du sang produit, pour l'ordinaire, ainsi que le prouve l'expérience, par un simple vice de *fluidité suffisante*, qui fournit une occasion très-favorable, et même le plus souvent *matière* à de nombreux et bien grands inconvénients : c'est là ce que l'observation nous démontre chaque jour.

§ XCVIII. *L'agitation d'une trop grande quantité de sang fournit souvent à la nature l'occasion de s'en débarrasser. — Mais, dans bien des cas, son épaississement et sa mauvaise qualité empêchent les évacuations.*

Il importe donc de s'appuyer sur la raison ainsi que sur la saine expérimentation de la vérité des faits, pour concevoir nettement combien il est légitime de craindre que l'état du sang, devenu surabondant et se trouvant, par ce surcroît de quantité, plus vivement et plus souvent agité, ne provoque des incommodités et des maladies plus ou moins sérieuses et graves. Ce premier point établi, l'on comprendra sans peine que, dans un pareil état de choses, la nature doit être préoccupée de se débarrasser simplement de cet excès de sang, plutôt que de s'abandonner, à l'aventure, aux périls qui la menacent. Dès-lors, si l'on sait reconnaître enfin la valeur des appareils et des actes, aussi énergiques que prompts et efficaces, opérés par la nature en vue de seconder ses intentions légitimes, on doit reconnaître en même temps ce qu'il y a de plus évident et de plus vrai, savoir : la fréquence avec laquelle peut se produire et se produit ordinairement une augmentation de la consistance du

sang ; ce qui fait que la diminution exigée dans sa quantité ne peut plus atteindre le but désiré, et que sa qualité s'oppose à une hémorrhagie suffisante pour obtenir un résultat facile, prompt et complet.

Alors enfin on comprendra les efforts que fait la nature pour parvenir à une évacuation satisfaisante au milieu des obstacles matériels qui s'y opposent ; on verra ces *débordements humoraux* se joindre aux violentes secousses qu'entreprend en même temps la nature pour se débarrasser, et on assistera avec intelligence des faits à l'évolution manifeste et évidente d'un très-grand nombre d'affections, dont toute explication différente de celle que nous donnons, se trouvant *fausse* et contraire aux lois de la nature, ne peut qu'embarrasser la question et enfanter d'inconcevables erreurs.

§ XCIX. *Ce n'est point à l'âme, mais à des principes subtils bien différents, que l'on attribue la cause des mouvements.*

Il n'est donc pas étonnant que l'on fasse ici même intervenir directement l'action divine *(ut Deus ex machinâ)* dans le mécanisme humain ; c'est-à-dire qu'on se refuse à croire que l'Ame soit l'Auteur immédiat de tous les mouvements vitaux, *et que ce soit elle qui les dirige d'une manière exacte et proportionnée vers une fin qui lui est particulièrement nécessaire ;* il n'est pas surprenant, disons-nous, que l'on se plaise à penser, au contraire, que ces actes ou mouvements soient produits par de prétendus autres *principes* quelconques dont on suppose l'existence, et qui sont d'une nature plutôt réellement *subtile* qu'immédiatement et véritablement *active*.

Tels sont ces *esprits vitaux*, cette *puissance* ou *force vitale*, ces *efforts innés* et *concréés* dans la *matière* même, *dont la véritable* PROPORTION *active et dont la* DIRECTION *dépendent, dit-on, d'une manière immédiate de la volonté* même de DIEU.

§ C. *Les passions de l'âme sont une preuve que la direction de ses mouvements ne dépend pas de la volonté divine.*

Il est vrai que les personnes qui ne comprennent pas convenablement ce qui se passe en elles-mêmes, semblent admettre sans réserve, bien qu'à la légère, et reconnaître la nécessité d'un *principe spécial*, d'une *force* à part qui dirige *les actes vitaux vers des fins naturelles* et qui *détermine* un ordre proportionné d'actions vers ces mêmes fins ; mais ce qui s'oppose entièrement ici à admettre une intervention directe et immédiate de la volonté divine, c'est ce désordre prompt et facile, c'est cette perturbation *habituelle, parfois légère*, parfois *profonde*, nous dirons même cette subversion qui se manifeste dans ces mêmes actes à l'occasion de simples *fictions* purement *imaginatives*, ou comme on dit sous l'influence des *passions* ou *mouvements déréglés de l'esprit*[1].

D'après ces faits, il devient plus évident que, lorsque l'âme jouit d'une parfaite tranquillité, elle s'occupe ordinairement avec plus d'*ordre* et de *régularité* de la conservation du corps; d'où l'on est en droit de conclure que lorsqu'elle est troublée dans ses intentions, les perturbations qu'elle éprouve altèrent immédiatement et d'une manière notable les opérations et les directions qu'on doit reconnaître comme appartenant à son propre domaine administratif.

§ CI. *Démonstration de ce qui précède dans une dissertation sur les tempéraments.*

Les démonstrations que nous avons données à ce sujet sont on ne peut plus positives, et cependant il n'est pas un seul homme, ayant quelque valeur scientifique, qui se soit jamais douté, ou qui ait pu même supposer que nous les

[1] *De passionibus animi corpus humanum variè alterantibus;* Halle, 1707. *Op. cit.*, dans lequel Stahl développe les principes inébranlables qu'il émet ici.

ayons déduites de ces principes sur lesquels repose toute notre doctrine ; à tel point que maintenant même, après les avoir reproduites dans notre dissertation *sur les tempéraments*, ch. X, la vérité pratique de ces faits n'est comprise que par un très-petit nombre de ces médecins qui, se targuant d'être *mécaniciens*, ne voient partout que *mécanisme*, et vont jusqu'à supposer dans l'économie même de la nature (d'après eux simplement *mécanique)* des *proportions de mouvements*, considérées par eux comme un principe primordial que Dieu a placé en nous et qu'il y maintient par un *acte permanent et immédiat de sa volonté infinie*.

§ CII. *Les mœurs de l'esprit sont en parfait rapport avec le tempérament individuel. Les mouvements vitaux présentent un type d'action aux actes de l'esprit.*

Mais ce qu'il y a d'entièrement contraire et d'opposé à de semblables opinions, c'est cette observation exposée dans toute sa simplicité, d'une manière historique, *quant au pourquoi* (*quoad* τὸ ὅτι), par Galien qui en a donné une idée, et par nous-même qui, la montrant sous un autre point de vue, en avons fait ressortir toute l'importance. Cette double observation, la voici :

1° *Que les mœurs et les modes de l'esprit se moulent, en quelque sorte, sur le tempérament du corps;*

2° *Que l'économie des mouvements vitaux procure, présente*, au moyen de la proportion de ses propres mouvements, une *idée* ou image fixe servant à régler la proportion des mouvements de l'esprit ; ou mieux encore, abstraction faite de toute formule métaphysique dans la pensée et dans le langage, l'âme est dans la nécessité, pour l'administration de son corps, de conserver, de suivre dans les mouvements qu'elle exécute, un ordre, un type analogues, une proportion semblable au type qu'elle applique à la proportion

de ses mouvements moraux. Ce type se conforme toujours à la proportion mécanique du corps, à celle des voies surtout, eu égard à la *quantité* des humeurs et à leur *mobilité* d'après la consistance qu'elles possèdent [1].

§ CIII. *Dans les mouvements vitaux, l'âme continue de suivre ses mœurs habituelles.*

Mais dans ses mouvements vitaux tant naturels que *contre nature* et mieux *contre la marche naturelle ordinaire*, ou, comme on le dit communément, *en dehors* de l'ordre normal, l'âme affecte habituellement, par une espèce de retour sur ses opérations, un type de mœurs étrangères à son état primitif, mais devenues habituelles à l'occasion de circonstances externes et fortuites. C'est là ce que l'expérience offre chaque jour aux observateurs intelligents qui peuvent constater ces faits et les reconnaître dans le type des mouvements *violents;* c'est là aussi ce que tout individu peut saisir facilement dans les exemples de mouvements *instantanés* aussi *évidents* qu'*énergiques;* c'est ce qu'on pourra très-bien reconnaître enfin dans ces changements *subits* des mouvements vitaux, survenus à la suite de commotions pathétiques d'un esprit versatile et léger, ou, comme on dit, prompt à se démoraliser.

§ CIV. *Les altérations des mouvements vitaux provoquées par les mouvements de l'esprit n'ont rien de désordonné.*

Nous avons dû, dès-lors, redoubler de zèle et d'attention pour dissiper cette confusion qui, à cause du trouble qui

[1] Il ne faudrait pas que cette phrase scandalisât ni les Organiciens, ni les Cartésiens, ni les Malebranchistes, ni les défenseurs d'un système quelconque, exclusif et non basé sur l'expérience. Stahl ne parle ici de l'esprit qu'au point de vue moral, et il dit une chose on ne peut plus vraie, savoir: que le moral est dans un rapport parfait avec le tempérament, et *vice versâ*. Il ne parle nullement des actes purement intellectuels : en d'autres termes, l'âme affecte, dans le rhythme de ses mouvements vitaux, un type analogue à celui de ses opérations intellectuelles.

règne dans l'esprit de nos théoriciens modernes, fait supposer que ces sortes d'anomalies de mouvements vitaux, qui coïncident parfaitement avec une excitation des commotions de l'âme, dépendent directement et simplement d'une perturbation et d'un tumulte général produits sur ces *esprits* dont on suppose l'existence.

Quoique nous nous mettions peu en peine des opinions de certains hommes qui prétendent attribuer à ces sortes d'esprits les désordres moraux et une propension à porter partout le tumulte, contrairement aux lois de l'économie vitale, contradictoirement aux nécessités qui lui sont naturelles, et même (d'après leur propre aveu) en opposition avec la volonté divine elle-même; nous avons cru néanmoins indispensable d'opposer à des idées aussi subversives et si propres à porter atteinte à la vérité, cette nouvelle proposition paradoxale, savoir : que toutes les *altérations des mouvements vitaux* survenues à la suite des *excitations des mouvements de l'esprit* ne portent avec elle rien de *désordonné*[1]; qu'au contraire, elles conservent et suivent exactement les *intentions*, les *mœurs* et le *type* de chacun des *mouvements de l'esprit*.

Nous avons démontré, en temps et lieu, la vérité de ces faits dans notre dissertation sur le flux et reflux des humeurs dans le corps humain; nous y avons montré que les impressions du froid, du chaud, de la terreur, de la colère, suscitent des actes violents pour chasser tout ce qu'il y a d'incommode; que ces actes en provoquent d'autres, et qu'il peut survenir ainsi une série d'efforts opiniâtres, institués dans le but d'expulser tout ce qu'il pourrait y avoir de nuisible dans l'organisme, et de l'en éliminer complètement. Nous y avons enfin donné une nouvelle preuve de ces mêmes faits par l'exemple manifeste de la *nausée*, provenant le

[1] *De anomaliis motuum vitalium patheticis : hæ non sunt tumultuariæ aut turbulentæ;* Halle, 1701.

plus ordinairement d'une simple appréciation morale. Nous avons encore développé cette question dans une autre thèse tendant à prouver une assertion, aussi neuve que hardie, savoir : *que les hommes sont plus fréquemment malades que les bêtes*[1]. Nous nous appliquons, dans ce dernier travail, à montrer clairement que si les maladies sont plus fréquentes chez l'homme, cette fréquence a pour cause occasionnelle et originelle une *perversité de mœurs,* et des aberrations de l'esprit absolument inconnues aux animaux et particulièrement attachées à la nature humaine, sinon absolument et uniquement, du moins d'une manière très-notable.

§ CV. *Théorie des tempéraments.*

Afin de rendre plus évidente, plus vraisemblable et plus intelligible toute notre pensée à cet égard, nous avons jugé à propos de donner un plus entier développement à ce sujet dans une nouvelle dissertation *sur les tempéraments*[2].

Nous avons démontré, à cette occasion, que la théorie des anciens touchant cette question n'est qu'obscure et confuse, tandis qu'elle est nulle chez les modernes; ou du moins, que chez eux elle est toujours traitée sans ordre et sans goût, alors qu'il convient de la faire reposer sur la vérité des faits et de la présenter comme digne de la plus sérieuse considération. Ce n'est point, en effet, sur une absurde *mécanique corpusculaire*, que l'on doit baser la théorie des tempéraments, mais bien sur une vraie *mécanique agrégative et machinale*, ou mieux encore *organique et instrumentale;* et cela, parce que le tempérament du corps entier, qu'on nomme ordinairement *complexion,* consiste véritablement et proprement dans la juste *proportion* des parties *solides,* des parties *poreuses perméables* et de

[1] Stahl, *De frequentiâ morborum in homine præ brutis;* Halle, 1705.
[2] Stahl, *De temperamentis;* Halle, 1698. (*Op. cit*)

celles qui *livrent passage* aux humeurs, avec ces mêmes humeurs que ces parties doivent admettre, recevoir et transmettre.

§ CVI. *Dissertation sur le mécanisme du mouvement du sang.*

Dans une autre dissertation sur le *mécanisme du mouvement du sang*[1], nous avons exposé, comme dans un tableau synoptique, l'utilité générale de ce phénomène, suivant en cela une méthode et un ordre qu'on n'avait point adoptés, jusqu'à ce jour, dans l'énumération et la démonstration *physico-mécanico-organique* des faits vrais et réels; nous appuyant uniquement sur l'utilité évidente et la véritable nécessité relatives à la vie réelle du corps.

Ce que nous avons dit sur ces matières diffère du reste beaucoup de ce qui en a paru déjà dans les livres classiques touchant la circulation du sang, et de tout ce qu'on a écrit de nos jours sur la figure des *atomes* et des *pores sanguins;* sur l'*action des esprits vitaux dans le sang et* sur le *sang;* sur le *souffle vital;* sur le *baume vital* et *mumial;* sur la *petite flamme du cœur;* sur cet *influx direct ou indirect, manifeste ou latent, d'un élément primitif;* sur le *rafraîchissement du sang* par la respiration; sur l'*émission de ses vapeurs* par l'expiration; sur la *distribution univoque* de l'humeur sanguine par le seul *battement du pouls;* sur l'*apparition* facile et irrégulière *des obstructions;* sur l'*effervescence du sang* provenant de causes très-générales et très-ordinaires; sur les *débordements diffus* du sang et sur les *stases* sanguines occasionnées dans quelque méat exigu par le séjour ou la simple piqûre d'une épine; sur la *fluidité* du sang et sur sa *chaleur,* ou son mouvement intestin, qui *précèdent* naturellement sa *circulation* et qui n'en *dépendent* nullement; sur sa *chaleur inflammatoire* comme pro-

[1] *Positiones de mechanismo motûs progressivi sanguinis;* Halle, 1695, in-4°.

venant simplement et localement de la formation du pus ; sur le sang regardé comme le *trésor* naturel de la *vie*, et sur sa quantité, qui, pour cette raison, ne doit jamais être *trop abondante* ; sur les *éruptions* simplement passives du sang, dépendant seulement de l'*obstruction* matérielle et de l'engorgement passif des voies (à moins qu'on ne mette point de ce nombre, plutôt par pur caprice que par une bonne raison, les évacuations *menstruelles* des femmes, et même certaines autres éruptions exceptionnelles et périodiques) ; sur la provocation de tous les mouvements extraordinaires du sang par le stimulus des *six cents* saveurs ou *puissances salines* (à condition néanmoins que, par un acte de la volonté, plutôt que par raisonnement, on fasse abstraction des commotions qui se manifestent plus promptement et plus sûrement par les *passions de l'esprit*, ou par l'aberration de ces prétendus esprits vitaux qui, en agissant comme de vrais esprits du mal, occasionnent des troubles dans les régions célestes de la sphère animale)[1], ainsi que tout ce qui a été publié touchant l'*acide volatil* qui constitue le *sphacèle*, etc.

§ CVII. *Dissertation sur la vraie étiologie de l'inflammation.*

Afin de mieux faire ressortir toute la vérité touchant le mécanisme du mouvement du sang, nous avons publié une dissertation mettant en évidence la *véritable étiologie de l'inflammation*[2].

Nous avons démontré dans cette dissertation que, sous l'influence d'une constitution *actuelle* et mieux encore *préexistante*, des causes *matérielles* dans l'ordre successif et exact des phénomènes, il n'y a aucune *nécessité physique*, ni

[1] Le texte porte : *Aut per spiritus illos degeneres, tanquam vera τὰ πνευματικὰ τῆς πονηρίας ἐν τοῖς ἐπουρανίοις sphæræ animalis, tumultuum atque seditionum reos agendo.*

[2] *De ætiologiâ verâ inflammationis* ; Halle, 1702.

même aucune *possibilité* de *chaleur,* de *tumeur,* de *rougeur* et d'*ardeur* sensible. Nous appuyons notre démonstration, non-seulement, *à priori,* sur des raisons où figure en première ligne la connaissance réelle touchant la *conservation* et l'*intensité* de la chaleur vitale du sang, mais encore d'une manière très-évidente, *à posteriori,* sur l'exemple du *sphacèle* et du mouvement *intérieur* et éminemment *corrupteur* qui s'opère dans cet acte morbide. Nous reconnaissons, au contraire, la nécessité *morale* du mouvement inflammatoire du sang, sous une pareille constitution préalable, matérielle; c'est-à-dire que, sans un acte médicateur de la nature, on doit inévitablement s'attendre à l'invasion d'une corruption active et irréparable de la partie affectée, et, partant, à l'envahissement de tout le corps, si par incurie ou par inertie la nature n'atteint pas réellement son but conservateur.

§ CVIII. *Diverses dissertations sur la veine-porte, source de bien des maux; — sur l'affection hypochondriaque; — sur les spasmes et les mouvements spasmodiques des humeurs.*

Or, de ce que toutes ces considérations regardent et facilitent d'une manière on ne peut plus évidente la démonstration du véritable caractère des *excrétions* mêmes du sang, il résulte aussi qu'elles sont d'une utilité non moins remarquable que certaine pour l'intelligence de la nature réelle d'un grand nombre de ces affections morbides, qui, bien qu'elles ne tendent pas à une évacuation actuelle du sang, en favorisent néanmoins la simple et libre circulation dans le corps. Dans cette catégorie se trouvent les divers *mouvements spasmodiques* appartenant à l'affection *hypochondriaque.*

C'est là ce que nous nous sommes efforcé de démontrer dans nos différentes dissertations sur la *veine-porte, source des affections hypochondriaques, spléniques, suffocantes,*

hystériques, *hémorrhoïdaires*[1], sur le *mal hypochondriaque*[2], ainsi que sur les *spasmes*[3] et sur les *mouvements spasmodiques des humeurs*[4].

Dans ces différents opuscules, nous établissons, sur une base simple mais solide, 1° que c'est du peu de *fluidité* du sang que proviennent *matériellement* de telles affections; 2° que, vitalement ou *moralement* parlant, vu la nécessité de conserver le corps et de le mettre à l'abri de la corruption, il est urgent d'employer le remède dont la nature fait usage habituellement d'une manière certaine, le seul, du reste, qui soit à son pouvoir; c'est-à-dire qu'en pareil cas, il est de toute nécessité non-seulement de bien apprécier, mais encore, ce qui est plus essentiel ici, de savoir *modifier* et *corriger* la proportion de la mobilité du sang, en provoquant une *augmentation proportionnée dans les mouvements.*

§ CIX. *Dissertations sur le mouvement hémorrhoïdal du sang et sur les hémorrhoïdes externes; — sur les hémorrhoïdes internes; — sur une nouvelle pathologie de la goutte; — sur les sangsues; — sur les mouvements insolites des menstrues; — sur le flux menstruel et sur la saignée du pied.*

Il convient de dire un mot ici du rôle que jouent les mouvements du sang, tant dans les *menstrues* chez les femmes que dans le *flux hémorrhoïdal* pour les deux sexes.

Que si on se fait de ces phénomènes une tout autre idée que celle qu'on doit avoir sur leur réalité, il est désormais impossible de pouvoir jamais apprécier convenablement

[1] La dissertation *De venâ portæ, portâ malorum hypoch., splen., suff., hyst. et hemorrh.*, écrite par Stahl en 1698, fut soutenue, comme thèse inaugurale, par J.-P. Gœtke. C'est un document des plus précieux pour la médecine-pratique, contenant les plus curieuses observations sur tous les genres d'affections des organes abdominaux.

[2] Stahl, *De malo hypochondriaco;* Halle, 1801.

[3] Stahl, *De spasmis.* Thèse soutenue par J.-P. Paulus; Halle, 1702.

[4] Stahl, *De motibus humorum spasmodicis.* (Op. cit.)

diverses affections qu'éprouvent les femmes, et différents états pathologiques propres aux hommes : et cependant la plupart des médecins *savent* et *croient* très-bien que ces *mouvements,* et principalement les mouvements hémorrhoïdaires, constituent des flux particulièrement familiers au sexe masculin ; ils savent très-bien aussi qu'il est on ne peut plus imprudent et dangereux de diriger contre cette affection un traitement inopportun, provenant de l'ignorance des faits et pouvant entraîner les patients vers les conséquences les plus fâcheuses, ainsi que nous en avons été témoin très-fréquemment nous-même. C'est depuis cette époque remarquable que nous nous sommes appliqué sérieusement à l'étude de ces faits, et que nous avons pris la résolution, non d'entreprendre la démonstration tant de fois répétée et purement spéculative des phénomènes hémorrhoïdaux, mais plutôt d'examiner et de démontrer, d'après les principes d'une bonne et solide théorie touchant les faits morbides les plus dignes de considération, quelle est l'*étiologie* vraie et convenable, tant *physique* que *médicale,* de ces sortes d'affections, et quelle est enfin leur méthode curative la plus rationnelle et la plus efficace.

Or, c'est là ce que nous nous sommes efforcé de faire dans plusieurs de nos dissertations, savoir : sur le *mouvement hémorrhoïdaire du sang* et les *hémorrhoïdes externes* [1], sur les *hémorrhoïdes internes* et l'*iléo-hématite* d'Hippocrate [2], sur une *nouvelle pathologie de la goutte* [3], sur l'*utilité des sangsues* [4], ainsi que dans un programme sur la *céphalalgie iliaco-hématitique* d'Hippocrate [5]. C'est encore

[1] Stahl, *De motu hœmorrh. sang. et de hœmorrh. extern.* Thèse inaug. soutenue par H.-P. Juch, en mars 1698.

[2] *De hœmorrh. intern. motu et ileo-hemat. Hippoc.* Thèse soutenue par J.-D. Gohl, en avril 1698.

[3] *De podag. novâ pathol.* Thèse soutenue par J.-C. Tieffenbach, en juin 1698.

[4] *De sanguisugarum utilit.* Thèse soutenue par J.-J. Coler, avril 1699.

[5] *De cephalalgiâ iliaco-hemat.* Discours prononcé par Stahl à l'occasion de la soutenance de la thèse ci-avant.

en nous appuyant sur les mêmes principes théoriques que, dans d'autres travaux sur les *voies insolites des menstrues* [1], sur le *flux naturel et anormal des évacuations mensuelles* [2], et enfin dans un opuscule sur la *saignée du pied* [3], nous parvenons aisément à déduire une doctrine qui, j'en ai l'assurance, est plus que suffisante pour reconnaître le vrai caractère de ces sortes d'affections et pour établir une *thérapeutique* convenablement analogue au besoin. C'est, enfin, grâce à nos découvertes théoriques et pratiques sur toutes ces questions que paraissent dans toute leur vérité, en en faisant ressortir ce qu'il y a de bon et d'utile en eux, les sages avis et les enseignements que quelques praticiens prudents avaient donnés à ce sujet, mais qui, jusqu'à ce jour, n'avaient pu trouver place dans aucun des systèmes médicaux régnants et n'avaient pu être conciliés avec une bonne et solide *théorie médicale.*

§ CX. *Ces observations auront plus de valeur dans la pratique clinique que de vaines assertions purement théoriques.*

Or, pour ceux qui se laissent illusionner par les vaines et frivoles théories modernes, ce qui leur fournit une occasion certaine d'errer profondément, c'est cette espèce de parti pris de transcrire et de publier, à tort et à travers, des fatras incohérents de faits imaginaires auxquels on ne craint pas de donner le nom spécieux d'*observations pratiques.* En effet, les imprudents, et ceux qui sont incapables de rédiger, au besoin, leurs propres observations, éblouis par une fausse apparence de vérité, s'abandonnant étourdîment à la lecture de ces écrits, en nourrissent leur esprit et

[1] *De mensium insolitis viis.* Thèse soutenue par G.-F. Jaschcke, septembre 1702.

[2] *De mens. mulieb. fluxu s. n. et suppress. p. n.* Thèse soutenue par J.-G. Brebiss, juin 1694. Halle.

[3] *De venæ sectione in pede et aliis cert. corp. regionib.* Thèse soutenue par P.-D. Bleibel, juin 1705.

finissent par les accepter comme sincères; puis, ils se trouvent bientôt dans la dure nécessité de supporter les affronts et les mécomptes inséparablement attachés à des propositions aussi fausses que coupables.

On voit, de nos jours, certains médecins pousser si loin cette folle passion de nouveautés purement *spéculatives*, qu'ils consacrent tous leurs loisirs à la lecture de ces *historiettes*, les prennent pour quelque chose de nouveau, y cherchent de quoi fonder des opinions nouvelles, et, par un inconcevable entraînement, prétendent même en faire l'application au génie universel des maladies pour bâtir un système entier. En cela, ils se fondent non sur des faits *constants, avérés et connus*, mais ils s'étayent seulement sur des exemples *peu nombreux, très-rares* même, partant *peu conformes avec la vérité* des faits naturels, et conséquemment *portant en soi le caractère d'une fausseté évidente*, inséparable d'une semblable méthode.

Ceci prouve, positivement, qu'une considération scrupuleusement fondée sur la vérité même des faits satisfait d'autant mieux un esprit sérieusement occupé de ses propres affaires, que les observations et les précautions tant recommandées par de sages praticiens se présentent alors d'elles-mêmes aux hommes expérimentés, dans toute leur simplicité et dans le vrai sens de leur utilité et de leur nécessité dans la clinique pratique.

§ CXI. *Dissertations sur les principes fondamentaux des maladies selon les âges; — sur les fondements de la pathologie; — sur la pathologie saline. — Défense de la saignée. — De la saignée dans les fièvres aiguës.*

Le but principal que nous nous sommes efforcé d'atteindre dans les différents travaux que nous venons de signaler, c'est de faire ressortir dans leur vrai jour, tant la valeur théorique et l'avantage pratique des *mouvements du sang*,

que l'*utilité* et la *nécessité* de leur *organisme* unique, leur réelle *constitution* ou véritable manière d'être *ordinaire* et *extraordinaire*. Toutes ces questions n'ont guère été traitées que par fragments dans ces divers opuscules, si ce n'est dans une dissertation particulière sur les *fondements des maladies selon les âges*[1], où nous avons donné quelque chose de plus *systématique*, digne d'exciter la curiosité des hommes de science.

C'est donc pour compléter nos études à cet égard, que nous avons jugé convenable de donner à l'appui des preuves plus en rapport avec nos idées dogmatiques, bien que d'une manière succincte, dans une thèse sur les *fondements pratiques de la pathologie*[2] et dans un *propempticon* sur la *pathologie saline*[3]. Nous avons, en effet, indiqué dans ces deux écrits ce que l'on doit attribuer, soit à la simple *abondance du sang*, soit aux lésions naturelles qui peuvent dès-lors survenir dans sa *crâse*; c'est-à dire quelle est la part qu'on doit faire à un trop grand épaississement de l'humeur sanguine, qui, opposant un obstacle réel à sa libre circulation, rend nécessaire des actes *anormaux* plus énergiques et plus violents de la part des *impulsions* motrices habituelles, et surtout des mouvements toniques, ainsi qu'une *direction* et une *application proportionnée* au cas actuel et présent.

Voilà précisément pourquoi ces *mouvements toniques* ont une si grande et si évidente importance, et pourquoi ils méritent d'être pris en sérieuse considération. C'est, en effet, en vertu de ces mouvements que sont avantageusement dissipés, d'une manière spéciale, tous ces embarras particuliers qui naissent sans cesse d'une pareille disposition consti-

[1] Stahl, *De fundam. morb. ætat. pathol. therap.* Thèse soutenue par J.-D. Gohl en mars 1698.

[2] *De fundam. theor. med.* Thèse soutenue par G. Meyer en février 1704.

[3] *De pathologiâ salsâ.* Discours acad. prononcé à l'occasion de la thèse de J.-S. Holl; Halle, juin 1698.

tutionnelle. Or, si on n'est pas suffisamment instruit sur la nature et l'énergie de ces mouvements, on est susceptible de se tromper, en soupçonnant en ce moment l'existence de quelque *état pathologique*, en les prenant du moins pour des *symptômes* d'une affection quelconque.

D'après ces faits, nous nous sommes particulièrement occupé à faire comprendre quelle doit être la conduite du médecin en pareil cas : à cette occasion, afin de retirer de ces considérations tout l'avantage *pratique* possible, nous nous sommes appuyé, dans nos démonstrations, sur des raisonnements déductifs éminemment fondés sur l'*expérience clinique*. Parmi les travaux qui ont été publiés dans ce but, nous citerons, en première ligne, une dissertation sur la *défense de la saignée, ses avantages et ses inconvénients* [1], et une autre sur l'*emploi de la saignée dans les fièvres aiguës* [2]. Bien que ces deux traités ne nous appartiennent pas en propre, ils ont été néanmoins écrits par deux de nos auditeurs, et rédigés, sous notre inspiration, selon l'esprit de notre doctrine.

§ CXII. *Diverses dissertations sur la doctrine des fièvres.— Histoire des fièvres en général.*

Ainsi que nous l'avons déclaré plus haut, notre intention étant principalement de rattacher la plus grande utilité de toutes ces études théoriques reliées entre elles à cette partie de la *pathologie* vraiment *médicale* qui a le plus besoin de semblables démonstrations, nous voulons dire à la DOCTRINE DES FIÈVRES ; nous nous sommes efforcé de diriger toutes nos études dogmatiques vers le but de fournir à cette doctrine les fondements les plus solides. Nous avons

[1] Stahl, *De venæ sectionis patrocinio.* Thèse soutenue en juin 1698 par Ch.-A. Büther.

[2] *De venæ sectione in febrib. acut.* Thèse soutenue en juin 1703 par J.-W. Loges.

donc cru nécessaire, avant tout, de retracer la véritable *histoire des fièvres*[1].

Pour mieux atteindre la fin que nous nous étions proposée, nous nous sommes posé certaines questions ou *problèmes* dont la solution satisfaisante fournit un exposé des *conditions essentielles de la fièvre*, tant dans le *genre* que dans l'*espèce*. Nous avons ensuite fait une étude plus détaillée de la *fièvre en général*[2] dans une dissertation particulière. Si nous en avons agi ainsi, c'est afin de montrer aux personnes qui s'appliquent à l'étude de notre théorie *ce qui a réellement lieu* dans ces diverses affections morbides, et de les conduire à cette importante considération, savoir : que non-seulement tous ces faits se passent positivement ainsi dans certains cas particuliers, mais encore qu'ils s'accomplissent tous, en vertu d'un manifeste *enchaînement organique*, vers *une fin certaine, directement* administrée dans le but de la *délivrance* et de la *conservation* de l'économie corporelle.

§ CXIII. *Dissertation sur la cause rationnelle de la fièvre.*

Nous avons encore ajouté à cette importante question une considération théorique particulière, dans une dissertation sur la *cause rationnelle de la fièvre*[3]. De cette nouvelle étude nous avons tiré cette conséquence : qu'avec une constitution matérielle du corps, telle qu'on la rencontre dans les *fièvres*, les opérations sont instituées pour débarrasser le corps de la matière morbifique ; d'une part, en provoquant des sécrétions et des excrétions proportionnées selon l'*espèce*, le *rang*, l'*ordre*, la *disposition organique* et le

[1] Stahl, *Problemata pract. de febr. pathol. et therap.* Juin 1695. — Traité éminemment pratique.

[2] Stahl, *De febrium histor. in genere.* Thèse soutenue en 1701 par Th. Rœnner.

[3] *De febris rationali ratione.* Thèse soutenue en avril 1701 par J.-F. Reineccius.

temps, tant à la *consistance* qu'à l'efficacité de la matière morbifique, et, d'autre part, en rendant ces excrétions plus copieuses, en raison directe de la quantité des matières non naturelles qu'il y a à rejeter, tout en se conformant aux ressources de la nature; et que c'est à peine s'il existe quelques cas où la nature emploie un moyen plus efficace, à l'aide duquel le corps puisse être délivré de la cause ou *matière* morbifique. Cette conséquence est d'autant plus juste, qu'on observe certains cas de fièvres très-dangereuses, de nature *contagieuse* et *pestilentielle*, où il ne reste plus aucune autre ressource pour débarrasser le corps du mal qui l'oppresse.

Or, il est évident que, pour obtenir de plus grandes sécrétions et des excrétions plus copieuses, il faut, d'un côté, provoquer en général un accroissement notable dans la circulation universelle des humeurs, et, de l'autre, imprimer au sang une direction spéciale vers les parties destinées aux sécrétions et particulièrement réservées aux excrétions. Mais une semblable augmentation dans le mouvement circulatoire ne saurait avoir lieu sans un accroissement réel dans le pouls, et un mouvement plus intense du pouls ne peut lui-même se produire sans un développement plus grand de chaleur (phénomène que doit seconder le vrai mécanisme de l'échauffement du sang par son mouvement progressif). C'est ainsi, en effet, que ces directions très-spéciales de sécrétions et d'excrétions préparent la manifestation d'une série de symptômes qui leur semblent étrangers, et qui cependant ont lieu de cette manière parce qu'il doit en être ainsi et qu'il ne peut pas en être autrement.

§ CXIV. *Thérapeutique des fièvres.*

Nous avons, en cette occasion, émis cette opinion *paradoxale*, savoir: que la fièvre, *en général*, est un acte produit par la nature dans un véritable *but* d'utilité (ce que

d'autres paraissent avoir reconnu avant nous); nous avons déclaré surtout que tous ces *phénomènes* regardés par la plupart des auteurs comme simplement *morbides* et considérés par les modernes comme des *résultats directs et mécaniques* de la *matière morbide*, c'est-à-dire comme des symptômes purement *passifs* dans le corps, sont plutôt, au contraire, des *actes directs et positifs* de la nature elle-même, destinés à une *fin salutaire* ainsi qu'à l'*expulsion de la matière morbide*, et se trouvent très-bien appropriés et proportionnés à un pareil effet éminemment *mécanico-organique*; nous avons enfin, par ces moyens, ouvert et frayé une voie facile vers la véritable *thérapeutique des fièvres*[1].

§ CXV. *Proposition paradoxale. — De la fièvre bilieuse et de la fièvre tierce.*

Nous appelons notre opinion et même notre démonstration *paradoxale*, en ce sens qu'elle est diamétralement opposée aux sentiments des anciens à cet égard, et aux opinions généralement professées dans les écoles modernes: ces sentiments et ces opinions, du reste, diffèrent entre eux, en ce que les uns enseignent que *la fièvre constitue directement la maladie* et que ce n'est que par la maladie qu'elle est suscitée dans le corps comme un *état affectif* absolu, isolé; tandis que les autres soutiennent que *la fièvre est directement provoquée dans un but d'utilité réelle contre la maladie et contre la matière morbide*. Pour les premiers, parmi lesquels se rangent les modernes, la fièvre n'est considérée que comme un simple phénomène *passif;* au lieu que les anciens, qui soutiennent la dernière opinion, la regardent comme quelque chose d'*actif*, comme un véritable *acte médicateur* de la nature.

[1] C'est là ce que Stahl s'efforce de faire dans deux opuscules intitulés : 1° *Probl. pract. de febr. pathol. et therap.* 1695, *op. cit.*; 2° *De febrium pathol. in genere*, thèse soutenue en 1702 par J.-N. Hunisch.

C'est dans le but de porter la lumière dans ces questions que nous avons cru devoir exposer nos propres considérations, à ce sujet, dans deux dissertations particulières sur les *fièvres bilieuses*[1] et sur les *fièvres tierces*[2].

§ CXVI. *L'âme ou la nature humaine est très-sujette et disposée à se tromper et à mal faire. — Divers traités et opuscules.*

Au surplus, nous avons voulu ramener dans la voie de la vérité les personnes qui ne se font pas une juste idée de l'Ame raisonnable, et qui dirigent tous leurs efforts dans le but d'exclure, d'après des notions fausses, le *principe intelligent* de tout concours et de toute coopération dans les actes de ce genre. Ils ont été trompés par cet argument spécieux que, dans les fièvres, bien des faits et même, comme on le prétend, *la plupart* des faits (mais à dire vrai *quelques-uns* seulement) ne s'y passent pas d'une manière exactement conforme aux exigences d'une Raison *saine* et *paisible*. Afin de dissiper leur illusion, il nous a paru utile, indispensable même, de disposer favorablement et d'édifier les esprits au moyen de cette considération : que la *nature humaine* est *très-sujette* et *disposée à commettre des erreurs* et *à s'égarer* dans l'exécution de ses actes vitaux; qu'en outre, vu son *impatience*, sa *crainte*, son *hésitation*, son état fréquent de *tristesse et d'abattement* et même sa *sécurité intempestive*, elle est aussi très-disposée à *affronter le péril*, à *tenter*, à *redouter*, à *dédaigner* telles opérations, pour *entreprendre* ensuite avec plus de violence des actes variés et désordonnés[3]. Il nous a semblé nécessaire de démontrer en même temps qu'au milieu de tant

[1] Stahl, *De febribus biliosis*. Thèse soutenue par Ernest-P. Meuder, juin 1701.

[2] *De tertianâ, febris genium manifestante*. Thèse soutenue en février 1786 par G. Meyer.

[3] *Voy*. T. VIII, Comment. XLV.

d'obligations, l'âme n'est point astreinte à *se ressouvenir* de tout ce qui se passe en elle, c'est-à-dire de tous ses actes vitaux; qu'au contraire, non-seulement elle ne conserve aucune *réminiscence,* mais elle n'a même nulle *conscience* ou *connaissance* exacte de ses mouvements *intuitifs* et *volontaires,* en tant que *simplement tels* [1].

Nous avons étudié ces intéressantes questions dans plusieurs traités spéciaux, savoir : dans un discours académique sur la *différence* qu'il y a entre la *raison* et le *raisonnement* [2]; dans une dissertation sur la *fréquence des maladies chez l'homme* [3], et dans une thèse sur les *erreurs de la nature médicatrice* ou des *erreurs médicales de la nature* [4].

§ CXVII. *Traitement rationnel des fièvres.*

Nous appuyant enfin sur la vérité et la solidité de ces faits, nous avons ajouté à nos considérations des leçons vraiment instructives, dans un travail sur la *thérapeutique rationnelle des fièvres* [5], fondée d'une part et *à priori* sur la raison, et d'autre part, *à posteriori,* sur le témoignage et les sages conseils des bons praticiens.

Nous nous sommes appliqué à montrer dans cet écrit combien il est important, convenable et nécessaire de *ne point troubler* la nature dans ses actes, alors qu'elle est occupée avec tant de vigilance et de sollicitude à veiller à

[1] Outre nos commentaires à ce sujet, on peut consulter le précieux travail que nous devons à la plume d'un de nos plus éminents philosophes, M. le professeur Tissot, notre collaborateur; *voy.* T. III, append., *Corrélation des phénomènes organiques et des phénomènes physiques ;* et T. VI, *Questions transcendentales sur le principe de vie.*

[2] *De differentiâ* (λογού et λογὶσμοῦ) *rationis et ratiocinationis, et actionum quæ, etc.*; propempt. prononcé, en mars 1705, à l'occasion de la thèse de J.-E. Reineccius : *De feb. ration. ratione.* (Op. cit.)

[3] *De freq. morb. in corp. hum.* (Op. cit.)

[4] *De natur. error. med.* Thèse soutenue en juin 1707 par J.-Chr. Volhart.

[5] Stahl, *De febr. therap. ration.*; Halle, 1704.

ses propres affaires au moyen de mouvements correspondant aux exigences du moment; nous y avertissons le médecin de ne pas confondre ce travail *naturel* avec la *maladie* elle-même et avec ses actes hostiles et nuisibles; nous faisons voir, en outre, qu'il vaut mieux soulager la nature et l'aider dans ses actes par tous les moyens possibles, afin que si quelque embarras vient mettre obstacle au succès de son entreprise, il soit écarté, calmé et détourné.

Que si les mouvements sécréteurs et excréteurs éprouvent d'ailleurs quelque empêchement, il convient aussitôt de les en débarrasser; il faut les *soutenir* quand ils sont incertains, les *ramener* à leur règle ordinaire lorsqu'ils s'en écartent, et les *provoquer* enfin si l'on reconnaît en eux de l'hésitation et de l'incertitude..... Mais il faut avoir le soin que toutes ces choses soient exécutées dans des conditions et dans des proportions *correspondant* exactement *aux mœurs de l'économie vitale*, qui ne varie jamais dans ses procédés; il faut enfin que tout soit fait avec une entière convenance, afin d'obtenir des *sécrétions* et des *excrétions* opportunes et proportionnées aux besoins.

§ CXVIII. *Chaque appareil moteur, dans chaque espèce de fièvres, répond à la nature de la matière. — Fièvres contagieuses, malignes et pernicieuses.*

Dans le but de faire convenablement apprécier avec quelle remarquable précision, dans chaque espèce particulière de fièvres, tous ces appareils de mouvements sécréteurs et excréteurs correspondent à la nature des matières qui doivent être rejetées du corps, c'est-à-dire la proportion qui existe entre la nature même de ces matières et les espèces de sécrétions et d'excrétions, ainsi que leurs résultats; nous avons en même temps indiqué cette voie si large et si noble, ouverte par une bonne théorie de tous ces faits et conduisant naturellement à la pratique.

Nous avons exposé ailleurs, d'une manière simple et accessible à toutes les intelligences, les raisons pour lesquelles les fièvres dites *contagieuses*, *malignes* et *pernicieuses*[1], lorsqu'elles ne sont point troublées par des commotions étrangères, présentent des mouvements génériquement doux et modérés; c'est-à-dire que, contrairement à l'opinion vulgaire, qui veut que ces fièvres se manifestent avec une grande violence et soient sujettes par leur nature à de très-fortes commotions, les choses se passent d'une manière tranquille, à moins qu'il ne survienne individuellement des ataxies ou désordres profonds, soit dans les humeurs, soit dans les mouvements vitaux, et surtout dans l'état moral du patient.

Nous avons démontré, en outre, comment ces sortes de fièvres doivent être traitées, au milieu de ces mouvements tranquilles et constants, munis cependant de l'énergie nécessaire pour éliminer la matière morbide à l'aide de sécrétions et d'excrétions convenables et régulières.

Nous avons, enfin, fait connaître avec quelle facilité dans ce genre d'affections, non-seulement on peut porter, mais encore on porte habituellement un très-grave désordre dans l'organisme, par l'emploi inopportun et irréfléchi des *alexipharmaques*, ainsi que par l'usage mal entendu d'un régime *sudorifique*.

§ CXIX. *On fait souvent plus d'attention à la correction de la matière morbide qu'à son évacuation convenable.*

En effet, c'est principalement dans les affections fébriles (bien que dans les autres maladies le cas se présente assez souvent) que la *correction* qu'on espère apporter dans la matière morbide, autrement qu'il ne faut, faisant ordinairement négliger les *évacuations* convenables et salutaires, empêche même d'y préparer suffisamment le malade.

[1] Stahl, *De febr. contag. malign. et pestif.*; Halle, 1704.

Cette idée fixe de correction obsède tellement l'esprit des spéculateurs imprudents, qu'ils perdent en vain tous leurs soins et toutes leurs peines à découvrir comment les médicaments (par n'importe quelles vertus supposées et par quels modes d'action mécanique) doivent servir, et, ce qui est bien faux, servent d'ordinaire à corriger plutôt qu'à expulser les matières impures.

A moins qu'on ne veuille user d'indulgence envers de nombreuses inventions frivoles et naturellement étrangères à la vérité de la saine pratique, touchant l'efficacité réelle et merveilleuse de certains remèdes, dont on reconnaît plus tard la nullité pratique, ou la fausse et mensongère analogie appuyée sur des faits purement fictifs, il faut convenir qu'en pareil cas on se laisse séduire et illusionner, au point qu'il n'est plus possible ni de découvrir le véritable mode d'agir des médicaments, ni, en s'appuyant sur leur vrai mode d'action, de saisir et de distinguer la nature vraie, soit des maladies, soit de leurs causes.

C'est là ce qui nous a déterminé à publier une dissertation sur les *altérants* (et les *spécifiques*)[1], dans laquelle nous avons amplement développé tout ce que nous avions à dire contre de semblables théories.

§ CXX. *Efforts de la nature dans les maladies chroniques. — Diverses dissertations.*

Il nous a dès-lors paru convenable de montrer quels sont les efforts que fait la nature sur elle-même, pour agir contre les matières qui nuisent à la santé, par une action plutôt lente et chronique que violente, aiguë et précipitée : c'est dans ce but que nous avons publié une dissertation sur les *affections périodiques*[2]. Nous avons aussi abordé la question

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. XLVI.

[2] Stahl, *De affectibus periodicis*. Thèse soutenue par Ch.-S. Richter en juin 1702.

des rapports manifestes qu'ont entre eux ces efforts si souvent provoqués, mais qui ne se succèdent pas d'une manière régulière et non interrompue, ou qui se renouvellent trop fréquemment d'une manière successive, régulière et facile; c'est là ce que nous avons fait dans plusieurs écrits, savoir : dans deux dissertations sur les *maladies habituelles* [1], sur l'*efficacité de l'habitude* [2], ainsi que dans un propempticon sur les *affections opiniâtres ou rebelles* [3]. C'est encore dans un travail sur les *maladies putrides* [4], et principalement dans un autre ayant pour titre : *Des erreurs de la médecine pratique* [5], que nous avons entrepris de démontrer comment il arrive que, lorsque le médecin interprète mal l'*intention* salutaire de la nature, ainsi que les *efforts* utiles et même nécessaires qu'elle fait, et qu'il regarde ses propres actes comme opposés aux lois qui régissent l'économie animale; il provoque, par une fâcheuse intervention, des *actes* défectueux et des *commotions préjudiciables* au corps. C'est pourquoi celui-ci, mettant ainsi la *force médicatrice* dans l'impossibilité de se débarrasser des matières qui entravent ses mouvements, la condamne à subir d'une manière *passive* tous les ravages et toutes les lésions organiques qu'elles peuvent effectuer.

Nous avons donc pris sur nous de justifier les opérations de la nature, pour la défendre contre de fausses accusations de mouvements désordonnés et ataxiques, sans importance et principalement pathétiques, et de réunir une série

[1] Stahl, *De morbis habitualibus*. Thèse soutenue par A.-Chr. Rhetius en mai 1698.

[2] *Id., De consuetudinis efficaciâ*, etc. Thèse soutenue par J.-Chr. Jung en mai 1705.

[3] *Id., De morbis contumacibus*. Propémpticon à la thèse de N.-P. Juch, mars 1698.

[4] *Id., De morbis corruptis*. Thèse soutenue par J. Emmerich en juin 1702.

[5] *Id., De erroribus medicinæ practicæ*. Thèse soutenue par M. Alberti en mars 1704.

de raisons et d'épreuves prises dans notre propre économie. Nous avons rempli cette tâche dans un discours académique, dans lequel nous tendions à prouver que *les anomalies des mouvements vitaux, provenant même des passions de l'âme, ne sont pas ataxiques et désordonnées*[1].

§ CXXI. *Dissertation sur les guérisons fortuites.*

A ces diverses considérations nous avons ajouté une dernière réflexion, aussi légitime que vraie, afin de redresser la vanité présomptueuse et le sot orgueil de ces praticiens vulgaires qui, le plus souvent, n'agissent que d'une manière inconsidérée. Ces médecins, toujours injustes envers les généreux efforts de la nature médicatrice, s'en attribuent indifféremment les heureux résultats, quelque difficiles que leur impéritie les ait rendus. Ils ne craignent pas de vanter outre mesure leur intervention quand ils réussissent, et de n'imputer qu'à la nature seule ou à l'insurmontable malignité de la maladie les funestes conséquences qui ne sont dues qu'à leur ignorance. C'est là ce que nous avons fait voir dans une dissertation sur les *guérisons fortuites ou par accident*[2].

§ CXXII. *Les principes posés ci-dessus servent de fondement à d'autres dogmes.*

C'est sur les principes franchement et solidement exposés dans cet opuscule que nous élevons les vérités dogmatiques émises çà et là dans nos différentes œuvres, et qui sont du domaine tant de la *théorie* que de la *pratique* médicale. Nous avons, d'ailleurs, la profonde conviction d'avoir apporté le soin nécessaire pour rendre évidentes chacune des démonstrations déductives que nous avons faites, et pour leur

[1] Stahl, *Propemp. inaug. monens anomalias motuum vital. pathet. non esse tumult. aut turbul.;* Halle, avril 1701.

[2] *De curatione per accidens;* Halle, 1706.

donner toute la connexité qu'exige le sujet, bien que, dans la composition précipitée de travaux si variés de ce genre, il soit assez difficile de garder une parfaite conformité. Ainsi que nous l'avons fait observer déjà, nous répèterons ici que, non-seulement par devoir, mais encore par nécessité, nous avons cru convenable de citer de temps à autre ceux de nos propres écrits qui ont trait au présent sujet. Si nous en avons agi ainsi, c'est que, d'une part, nous n'avions pas sous la main d'autres témoignages à invoquer, et que, d'autre part, nous voulions faire ressortir l'évidence des rapports véritables qui existent tant entre les faits qu'entre nos dissertations elles-mêmes, ainsi que leur mutuelle harmonie avec l'utilité dogmatique.

§ CXXIII. *Vanité de certaines citations d'auteurs.*

Nous ne pouvons nous empêcher de dire un mot, en passant, sur l'abus et l'affectation de citer à tout propos les témoignages de différents auteurs : une semblable habitude fait justement supposer qu'on n'a rien de bon à produire par soi-même ; et, au milieu des ressources particulières de ce genre qui sont fournies tous les jours, on est exposé à être regardé comme un *oisif* et un simple *copiste*, plutôt que comme un auteur *laborieux* et *éclairé*.

En effet, pour ce qui est des citations d'auteurs considérées en elles-mêmes, on doit les regarder comme oiseuses, fastidieuses, vaines, si elles ne sont pas faites dans le but de faire valoir l'autorité de l'auteur cité, ou pour signaler une *nouveauté* dans les *faits* ou dans la *doctrine ;* afin de ramener ainsi la foi générale vers les circonstances *historiques* qui se rattachent à ces *faits* ou aux *dogmes*, ou de soumettre une observation particulière à l'appréciation d'un public capable de la *louer* ou d'en faire un *examen consciencieux*. Car, de même qu'il serait inutile de confirmer, par des témoignages, des choses suffisamment connues

de tous, de même aussi, lorsque les *raisons des choses* ont été convenablement et préalablement examinées et clairement établies, lorsqu'elles ont été soumises de plus à l'appréciation du jugement solide et exercé de n'importe qui, il est absurde d'exiger en preuve le témoignage d'une autorité; en effet, l'on peut être, justement soupçonné alors de s'en tenir à une *décision préalable*, plutôt que de chercher à obtenir un sincère et solide jugement basé sur l'approbation universelle: c'est ainsi, disons-nous, que l'on doit regarder comme frivole et vain un tel attirail de citations.

On ne doit en accepter qu'un seul cas : c'est lorsque, soit par manque de temps, soit à cause de la variété d'un sujet à traiter et de haute importance, il devient presque impossible de développer suffisamment les raisonnements qui servent de base à la démonstration de la thèse; alors, mais seulement alors, il est incontestablement permis et même convenable de renvoyer le lecteur à d'autres sources, où il pourra puiser plus abondamment les preuves de la vérité qu'on avance.

§ CXXIV. *Usage que l'on doit faire des dictionnaires pratiques et des recueils d'observations curieuses.*

Il existe aujourd'hui une telle profusion de *dictionnaires* et *recueils pratiques*, tels que ceux de *Morone*[1], de *Linden*[2], de *Lippénius*[3], de *Walther*[4], etc..., ainsi que

[1] Morone (Matth.), proto-méd. du duché de Montferrat, attaché plus tard à la personne de Louis XIII. Voy. *Directorium med.-pract.*; Lyon, 1660, in-8°; Francfort, 1663, in-4°, avec add. de Séb. Schœffer.

[2] Linden (J.-A. Van der), profess. à Amsterdam, à Utrecht et à Leyde. Voy. *De scriptis medicis*, Amsterdam, 1662, in-8°, et *Selecta medica*, Leyde, 1656, in-4°.

[3] Lippénius (M.), célèbre bibliogr. allemand, rect. du gymn. de Halle, rect. et profess. du gymn. Carolin-Stettin, enfin rect. de Lubeck..... Voy. *Biblioth. real medico*. Francfort, 1679, in-fol.

[4] Walther (A.-F.), profess. à l'univ. de Leipsig. Voy. *Thèses et mémoir.* recueillis par Haller et Mocquart; Paris, 1790, 5 vol. in-12.

la riche collection des *Actes des curieux de la nature* et les *Mémoires des savants de Leipsig*, que cette application à relater des citations devient un travail oiseux et inutile; de même qu'on peut dire qu'il ne s'agit que d'avoir du temps à dépenser, pour aller faire des recherches dans ce tas d'observations on ne peut plus intéressantes et précieuses. Quant à nous, il nous paraît bien fastidieux et parfaitement inopportun de multiplier ainsi des citations d'auteurs, et d'accoler, à tout instant, les noms des autres à côté du nôtre, dans la seule intention de faire parade d'une grande érudition. Sous quelque point de vue que l'on considère la chose, nous pensons qu'un auteur qui en agirait ainsi ne mériterait pas plus notre confiance que nos éloges et notre admiration.

Ne doit-on pas, en effet, considérer comme extrêmement vain et déplacé qu'on fasse avec une réelle profusion, de semblables citations, non dans le but de fournir un solide jugement sur un fait, mais seulement pour le simple plaisir de copier des *périodes* ou des *phrases* entières, voire même des *traités in extenso?* De sorte que, si légèrement qu'on apprécie la chose en elle-même, il est bien évident que ces divers fragments en masse font plus de volume que les productions de l'auteur. Nous avons touché cette question dans deux programmes, sur les *témoignages médicaux*[1] et sur l'*autorité et la vérité médicales*[2].

§ CXXV. *Les dissertations que nous indiquons n'ont point été faites sans ordre et sans but; mais, au contraire, il y a entre elles un vrai rapport de connexité.*

Nous avons jugé, pour certaines raisons, encore plus

[1] Stahl, *De testimoniis medicis*. Propempt. à l'occasion de la Thèse inaug. de J. Burchart, mars 1706.

[2] Stahl, *De auctorit. et verit. medic*. Propempt. à l'occasion de la Thèse inaug. de Chr. Meisner, octobre, 1705.

nécessaire que convenable de donner de tels éclaircissements touchant les écrits que nous avons publiés déjà depuis long-temps, afin de pouvoir, par ce moyen, repousser victorieusement les fausses accusations qu'on nous adressait, dans l'ombre, de nous être paré de la dépouille des autres, et réprimer, par la citation de nos propres œuvres, les insidieuses et bruyantes clameurs qui venaient si désagréablement résonner à notre oreille. Notre intention a été aussi de démontrer nettement, dans cet écrit de circonstance et *fait à la hâte* dans le but de signaler d'autres travaux, que nous n'avons jamais été étranger à la parfaite connaissance des choses qu'il convient non-seulement d'*observer*, mais encore de *démontrer* dans l'ordre et avec la connexité qui leur est propre.

En effet, dès notre plus tendre jeunesse, nous avons toujours eu une profonde aversion pour toutes ces discussions se basant sur le merveilleux, et pour toute étude qui s'éloigne de la juste et naturelle corrélation réciproque qu'ont entre elles la *théorie* et la *pratique*, ainsi que des rapports mutuels qu'ont entre eux les *dogmes* de cette même théorie. De plus, nous avouons franchement que nous ignorons quel est le fol entraînement qui pousse, comme par une sorte de nécessité, les hommes de science à s'occuper de choses étrangères à leur sujet et si peu cohérentes entre elles.

C'est donc uniquement pour éviter cet abus que nous nous sommes principalement occupé à pénétrer les choses ayant entre elles des rapports certains, d'une évidente connexité, et à développer celles qui, par leur propre *importance* et à cause même du peu de dignité avec laquelle on les juge ordinairement, nous ont paru mériter le plus d'être soigneusement expliquées et solidement établies.

§ CXXVI. *La pratique clinique est la base de toute la science médicale.*

Du reste, comme tout en médecine n'est véritablement basé que sur la clinique pratique et sur l'observation exacte des faits que l'expérience nous fournit, c'est-à-dire sur la réalité même des phénomènes[1], c'est pour cette raison que nous avons tenu à ne pas nous éloigner de ce principe, lorsque nous avons composé tous les travaux que nous avons mentionnés ci-dessus, et que nous avons toujours suivi la même voie, la même méthode que nous avions déjà adoptée dans notre Traité épistolaire *Du mouvement tonique vital*. En d'autres termes, nous nous sommes sans cesse appliqué de préférence, dans tous nos écrits, à mettre d'abord en scène les principaux phénomènes des affections morbides et à en tirer ensuite les inductions, plutôt qu'à établir d'abord des propositions générales qui ont finalement besoin d'être confirmées par des exemples pratiques.

En effet, bien que cette dernière méthode ait quelque mérite et ne doive point être rejetée, elle offre néanmoins un inconvénient réel, en ce qu'elle peut beaucoup trop facilement porter à faire un choix parmi les *phénomènes* qui, par suite d'une coupable préférence, peuvent donner une certaine nuance de vérité à une opinion préconçue et cadrent le mieux avec elle; tandis que, lorsque ce sont les faits qui se montrent tout d'abord tels qu'ils sont, il est impossible de commettre une erreur et de farder la vérité, sans que le praticien habile ne s'aperçoive aussitôt de la fausseté d'une chose présentée d'une tout autre façon qu'elle n'a lieu ordinairement, et qu'il ne la suppose ou déclare, en principe, contraire à la vérité même [2].

[1] *Voy.* T. VIII, Comment. XLVII.

[2] Il est bon de faire remarquer ici que Stahl, qui excelle surtout par son génie de conception et sa méthode philosophique en doctrine médicale,

§ CXXVII. *Récapitulation abrégée de tous les dogmes contenus dans nos œuvres.*

Nous sommes convaincu maintenant qu'il est évident, pour tout le monde, que le but principal que nous nous sommes efforcé d'atteindre dans nos différentes œuvres, c'est de faire arriver à la connaissance de tous non-seulement ce qui porte en soi quelque cachet de vérité et d'utilité réelle, mais encore ce qu'il y a d'indispensable à connaître et à savoir, en l'opposant avec raison à toutes ces *hypothèses vagues* et hardies qu'on a témérairement introduites en médecine.

Quiconque, ayant le courage de renoncer à tout préjugé, prendra la résolution bien arrêtée et aura en son pouvoir tous les moyens d'explorer, d'après une expérience journalière et éclairée, les idées émises dans nos divers travaux, et voudra bien se donner la peine de chercher à comprendre d'une manière convenable l'étroite liaison et la valeur des raisonnements que j'en ai déduits; celui-là, mais celui-là seulement, parviendra à saisir d'une manière complète la grande différence et mieux encore l'opposition contradictoire qui existe entre la simple *constitution matérielle* du corps et les *mouvements* qui s'exécutent *dans* le corps et *par* le corps: de là, il apercevra aussi la *distinction*, nous dirons même la contradiction flagrante qu'il y a entre le *mixte* et le

met ici de côté l'esprit de généralisation et s'applique à l'observation clinique des faits. A chaque genre d'étude, sa méthode particulière...... Ici, c'est du particulier au général qu'il procède; ailleurs, c'est du général au particulier. Stahl, en un mot, possède au plus haut degré un esprit philosophique qui, minutieusement analytique d'une part et largement synthétique de l'autre, embrasse tout dans sa vaste conception.

Grand philosophe, créateur même en doctrine physiologique, il devient en pratique médicale Hippocratiste pur et le sévère observateur des opérations de la Nature. La base de sa pratique médicale, c'est l'observation précise, exacte et raisonnée des faits; en d'autres termes, l'EXPÉRIENCE et la RAISON sont ses seuls guides en MÉDECINE CLINIQUE.

vivant dans le corps humain. Ce même homme reconnaîtra, au premier coup-d'œil et une fois pour toutes, la vérité de cette proposition, d'apparence *paradoxale*, et que nul autre n'a émise jusqu'à ce jour, savoir : que, *quoique par toute sa substance matérielle le corps soit éminemment corruptible, l'activité vitale le préserve cependant de la corruption;* qu'au contraire, il demeure plutôt exempt de toute atteinte corruptive. Il parviendra aussi à comprendre de quelle manière, par quel moyen, par quelle *méthode* et par quel ingénieux *artifice* cela se passe ainsi, d'une manière *spontanée*, selon les lois de la nature, et comment enfin ce résultat doit être obtenu d'une façon *artificielle* à l'aide des ressources que fournit la pratique médicale.

Si un tel homme est réellement doué du génie observateur, il comprendra aussitôt et presque en même temps toute l'évidence de cette autre assertion paradoxale : que *toute doctrine médicale uniquement fondée sur certaines opinions purement fictives, touchant la merveilleuse constitution matérielle normale et anormale du corps humain, est aussi éloignée de la vérité que* (pour parler un langage vulgaire) *la terre est éloignée du ciel ;* il comprendra, pour le moins, qu'une semblable doctrine est diamétralement opposée à la vérité, puisque ceux qui la professent, *en cherchant la vitalité du corps dans son agrégat matériel,* sont inévitablement portés à supposer et à imaginer une foule de modifications matérielles et de dépravations étranges qu'ils ont la prétention de vouloir *corriger* et détruire par l'emploi d'autres agents matériels pris un peu partout. Mais ce qui est pire encore, les partisans d'une pareille théorie se trouvent, comme par une conséquence forcée de leur erreur primitive, dans la pénible nécessité de prendre *pour la maladie elle-même,* et pour les *effets* directs qu'elle exerce dans le but de *ruiner* et de *perdre* l'économie, un grand nombre de *commotions salutaires* que la nature provoque

en vue de combattre la matière morbide et dans le but de détruire et d'annihiler ses fâcheux effets.

§ CXXVIII. *Précautions empiriques et pratiques.*

En pratique médicale, il ne peut découler de pareilles erreurs que de simples *précautions empiriques* [1]; et si, au contraire, on veut persister dans ces extravagantes théories, une telle conduite ne peut avoir pour conséquence que de *frivoles opinions pratiques* semblables à celles qui, de nos jours, prétendent s'arroger l'honneur du premier rang. Tel est, par exemple, ce système, assez généralement répandu, qui, pour corriger certains vices matériels *supposés* de l'organisme, leur opposent bon nombre de substances matérielles et proportionnées auxquelles on a donné le nom de *correctifs*.

Ces sortes de *précautions pratiques* présentent néanmoins une double difficulté, qui les rend même presque inutiles. En effet, 1° de ce que de telles opinions sont incohérentes entre elles, il s'ensuit qu'il est absolument impossible aux nombreux auteurs qui ont écrit sur ces matières, de s'entendre sur l'uniformité de leurs idées doctrinales. Ce qu'il y a de capital encore, c'est que de telles précautions systématiques et toutes les assertions purement hypothétiques de ces prétendus maîtres de la science s'écartent on ne peut plus de toute théorie reçue dans nos écoles. 2° Par ces motifs, ces vaines précautions ne peuvent avoir aucun accès auprès des hommes qui s'appliquent à chercher une véritable connexité dans les faits et ne trouvent le plus souvent aucune application directe possible, attendu qu'elles sont toujours précédées d'explications théoriques ne cadrant nullement avec ces préceptes; ce qui place le lecteur dans un

[1] Stahl a développé sa pensée, à cet égard, dans deux opuscules différents: 1° dans un progr. *De empeiriâ*, 1699, et dans une Thèse *De empeir. rat. med.* soutenue par J.-G. Carstens en février 1704.

cruel embarras, ne sachant plus dans quelle espèce d'affection ou sous quelle constitution morbide il convient de mettre à exécution les précautions prescrites.

Il ne faut donc plus s'étonner si du milieu de ce chaos il ne peut même sortir de vrai, de constant et de solide, rien sur quoi l'esprit puisse se reposer, soit en théorie, soit en pratique.

§ CXXIX. *Guide théorique et pratique.*

Mais nous osons espérer, en terminant, que quiconque est fermement attaché à la *simple vérité des faits* entrera dans une voie plus heureuse, et qu'il pourra y diriger hardiment ses pas, sans crainte de faire fausse route. Celui-là, en effet, saisira facilement LA VÉRITABLE RAISON DE LA CONSERVATION VITALE, qui deviendra pour lui le guide vrai et infaillible, seul capable de le conduire dans la noble voie de la saine THÉORIE et de la bonne THÉRAPEUTIQUE.

Le bon usage qu'on fera de nos institutions et de nos enseignements, peut seul apprendre quel est l'avantage réel qu'on peut retirer de nos œuvres, selon notre intention.

[library stamp: ... DE PARIS]

RÉFLEXIONS

SUR LE TRAITÉ DE STAHL INTITULÉ :

JUSTIFICATION ET INDICATION DE MA DOCTRINE ET DE MES ÉCRITS (*VINDICIÆ*, *etc.*, *DE SCRIPTIS MEIS*),

PAR LE PROFESSEUR A.-L. BOYER.

Un des procédés les plus sûrs et les plus rapides pour connaître et juger complètement le Stahlianisme dans ses points forts et ses parties faibles, dans ce qu'il a fait et ce qu'il a laissé à faire, consisterait à prendre les écrits de Stahl tout à la fois critiques, justificatifs et dogmatiques comme celui dont nous venons de nous occuper, et à les commenter longuement en les portant au contact des opuscules du même genre publiés par les chefs des écoles antagonistes et par ses plus célèbres continuateurs. En suivant cette marche, il faudrait analyser : 1° les arguments des écoles helmontiennes, iatrochimiques (Sylvius, Willis, etc.), iatrophysiques (Hoffmann, Boërhaave, Baglivi, etc.), empiricodogmatiques (Sydenham et ses successeurs); et 2° la critique de ses continuateurs, surtout à Montpellier et en Angleterre. On aurait ainsi un tableau complet de l'art et de la science médicale dans l'esprit même de son évolution depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours. L'on comprendrait alors la portée de la Critique Stahlienne, en appliquant chacun des traits qui la caractérisent aux grandes doctrines et aux hommes éminents contre lesquels ils sont dirigés; on verrait en même temps que les objections les plus solides et les plus vraies opposées au Stahlianisme, ainsi que ses plus beaux développements ultérieurs, lui viennent surtout de ses continuateurs de Montpellier, et que Stahl a exercé

sur les écoles rivales une influence si profonde, que les chefs de ces écoles se sont peu à peu rapprochés de lui, à tel point que leurs successeurs sont devenus les élèves de Stahl plus encore que de ceux dont ils se sont crus les disciples : tant est grand l'ascendant du génie et de la vérité! Mais un pareil travail serait trop étendu pour un commentaire, il ferait passer trop d'objets sous les yeux de nos lecteurs ; nous en tracerons seulement le cadre, que nous remplirons successivement dans le lieu le plus favorable. Dans les arguments et les commentaires des trois premiers grands écrits isagogiques stahliens, nous avons dû surtout, suivant les intentions de l'auteur, mettre en relief le génie spécial de Stahl et de sa doctrine, qui est celui d'Hippocrate et de la médecine même. Dans l'argument et le commentaire du *Vindiciæ*, qui ferme le cercle de ce genre d'opuscules écrits par Stahl pour compléter l'introduction de sa *Theoria medica vera*, nous confirmerons et nous démontrerons, plus amplement, les propositions fondamentales énoncées dans les études précédentes.

Stahl, comme Descartes, est un des types les plus saillants du génie législateur propre à ce XVIIe siècle, qu'on ne saurait trop étudier, parce qu'il nous a fait ce que nous sommes, en nous fournissant dans tous les genres des modèles dont nous devons sans cesse nous pénétrer. C'est le siècle des législateurs en littérature, en philosophie, en médecine, en théologie, en administration, dans les sciences; c'est le siècle qui a marqué les hommes et les choses de l'ineffaçable cachet de sa grandeur; c'est le même génie législatif et organisateur qui circule partout, et qui anime les Richelieu et les Colbert, les Condé et les Turenne, les Racine et les Corneille, les Molière et les La Fontaine, les Bossuet et les Fénelon, les Képler, les Galilée, les Newton, les Pascal et les Leibnitz, les Stahl, les Baglivi, les Morgagni, les Sydenham, etc.

Descartes est le porte-drapeau.

Ces hommes nous étonnent par une audace et une indépendance de pensée qui seraient sans bornes, si elles n'étaient limitées par une foi aussi ardente que profonde. C'est le Spiritualisme chrétien pratique, longuement mûri par les lointaines splendeurs du siècle de S. Louis, et par les magiques rayonnements de la Renaissance qui couronnent la brillante période de François Ier et des Médicis.

Le *doute zététique* est la sonde qu'ils jettent avec une hardiesse presque téméraire au milieu de tous les mystères du monde physique et de l'organisme humain, pour en pénétrer la profondeur : l'expérience, la raison, la tradition, guidées et sagement limitées par la foi chrétienne, sont les flambeaux dont ils se servent pour les éclairer. Pour eux, Dieu et la nature, qui n'en est qu'une manifestation, ont une puissance infinie pour produire, et l'homme une puissance et des secours spéciaux indéfinis pour découvrir; car l'homme, comme Dieu, est un esprit, et, par cela seul, il est soumis à des lois supérieures qui le distinguent de ce qui n'est pas lui. Dès-lors, il peut aborder l'infini et parcourir quelques-uns de ses nombreux degrés : c'est dans cette région à peine explorée que Descartes trace un sillon presque inconnu jusqu'à lui; Leibnitz et Newton le suivent de près à la lueur de son génie, et les cieux s'abaissent sous leur main. On a franchi le premier seuil des sciences physiques; la mine est ouverte, les grands ouvriers ne manqueront point pour l'exploiter. Alors, comme le dit Aristote, en parlant de l'apparition de la philosophie spiritualiste en Grèce, au siècle de Périclès, « il sembla que l'on voyait se déchirer le voile qui couvrait la nature, et que les hommes pensaient pour la première fois [1]. »

Alors partout, comme aux beaux jours de la Grèce, apparut une phalange immortelle de libres penseurs; mais,

[1] Aristote, *Métaphys.*, liv. Ier.

alors aussi, cette liberté, si dangereuse quand elle n'a pas de bornes, trouva ses limites dans le principe chrétien qui l'avait produite et qui devait la protéger en la dirigeant. L'expérience et la raison surent s'arrêter devant les mystères suprêmes de l'infini lui-même, de la divinité, pour concentrer toutes ses forces sur les œuvres de la nature, c'est-à-dire sur ses merveilleux ouvrages à travers lesquels il nous est permis de la contempler.

Comme tous les génies législateurs de son époque, Stahl est un libre penseur; mais il est aussi profondément chrétien : il croit que, dans la vie de l'humanité et dans celle de chaque homme, tout marche par le concours harmonique, par l'association constante des deux grandes forces qui nous conduisent et que le XIIIe siècle a si bien défendues, la liberté humaine et la providence divine[1]; il croit aux missions providentielles des siècles, des pays, des sciences, des hommes d'élite; il y croit, avec une conviction inébranlable, pour son époque, pour la médecine, pour lui-même. C'est dans cette foi indomptable que se retrempent son ardeur, son génie, son orgueil, son amour de la vérité, son courage, sa constance pour l'établir, la défendre et la propager : de là, sa parole rude, altière, magistrale, qui frappe durement ses illustres adversaires forcés peu à peu à courber la tête, tandis qu'elle excite l'enthousiasme de ses nombreux disciples, parmi lesquels on compte les hommes les plus supérieurs, prêts à s'incliner avec respect devant ses arrêts.

[1] On peut voir la manifestation de ce double élément, que l'antiquité n'a jamais bien compris, dans S. Paul, S. Augustin, S. Thomas : nous commençons à reconnaître que l'Église a toujours combattu pour conquérir le premier et assurer au second le respect qui lui est dû : c'est par là qu'elle a transformé les sciences, les arts, la littérature, l'industrie, les institutions politiques, et créé le monde moderne. S. Paul est celui qui a le mieux caractérisé les splendeurs trop éblouissantes et les misères affreuses et trop peu connues du monde ancien : *Veritatem in injustitiâ detinuerunt.* (Épître aux Romains.)

Cette double pensée fondamentale, qui se dessine plus ou moins incertaine et sous des voiles mystérieux, chez les grands penseurs de l'antiquité (Hippocrate, Platon, Aristote, Cicéron, etc.), et qui domine, nettement et solidement arrêtée, dans les écrits et les actes de tous les génies législateurs chrétiens [1], apparaît dès les premières lignes du *Vindiciæ* : il importe de la constater.

« La liberté de penser et d'écrire produit un grand nombre de livres mauvais et même dangereux, et cependant il faut la respecter tout entière : lui susciter des entraves serait injuste et funeste ; réservez les censures pour les attaques directes contre l'ordre social. » C'est le défenseur de la liberté humaine qui réclame tous ses droits ; écoutons maintenant l'homme qui croit à l'action constante de la Providence : « La liberté de penser et d'écrire trouve en elle-même des remèdes contre ses excès ; d'ailleurs, la Providence divine y pourvoit : elle suscite dans les lieux et les moments qu'elle a choisis, des hommes d'élite qui dévouent leur existence au triomphe de la vérité. »

Stahl pense, comme Hippocrate, que la médecine joue un grand rôle dans la destinée des sciences et de l'humanité ; il gémit de son abaissement, et croit avoir la mission de la relever.

« J'enseigne, dit-il, les dogmes fondamentaux de la vraie médecine : les principes que j'établis sont simples, rigoureux, et ne m'appartiennent pas en quelque sorte ; ils sont

[1] Quand on étudie sérieusement la philosophie de l'histoire, on reconnaît bientôt qu'il y a des pays, des siècles, des sciences, des écoles, des hommes qui méritent le nom de législateurs, parce qu'ils ont un génie spécial marqué de ce grand caractère. Parmi les hommes législateurs, les plus grands sont les législateurs de la science entière ; viennent ensuite les législateurs des sciences particulières. On les reconnaît parce qu'ils ont saisi les idées législatives peu nombreuses mais fondamentales qui constituent la base et qui font le génie de la science en général ou de chaque science en particulier. L'étude intelligente et consciencieuse de ces hommes et de ces idées est une des premières règles de la méthode historique.

au nombre de ces vérités que la Sagesse divine fait connaître à tous ceux qui les cherchent avec ardeur, bonne foi, bonne volonté : je les dois à mes recherches spéciales, avec l'aide de la Providence, etc. »

Sprengel s'est encore trompé ici dans sa traduction et son interprétation, lorsqu'il nous représente Stahl comme un mystique illuminé qui croit tenir immédiatement sa doctrine de la grâce divine.

Stahl pense qu'il y a des hommes que Dieu a destinés plus que les autres à la recherche du vrai. Ces hommes se distinguent par une raison plus droite, une tendance irrésistible à vivre au sein des réalités et de la contemplation expérimentale de la nature, afin d'en saisir les lois, de les appliquer à la vie pratique, de perfectionner ainsi l'homme au physique et au moral, en développant en lui le sens intellectuel, moral, religieux, de manière à le rendre à la fois plus heureux et meilleur. C'est la doctrine d'Hippocrate (*voir* notre Commentaire sur les préceptes et la décence); c'est celle de S. Thomas, de Descartes, de Bossuet.

Écoutez l'ange de l'École [1] : « Rien n'est plus facile et plus difficile que la recherche de la vérité : elle est facile pour celui qui, prenant comme guide la raison naturelle, reflet de la raison divine, et les secours par lesquels il la soutient, se plonge au sein de la réalité et de la vérité même dont Dieu est la source et le principe, par la contemplation attentive de ses œuvres, etc. » Les grands traités de S. Thomas sur les sources de l'erreur et de la vérité, ses commentaires sur la logique et la métaphysique; ceux d'Albert le Grand forment une méthodologie et une ontologie où Bacon, Descartes et Leibnitz ont puisé à pleines mains, et qu'ils ont rarement égalées. Pouchet [2] regarde Albert le Grand comme le fondateur de l'école expérimentale

[1] Comment. sur la métaph. d'Arist., liv. I, et *De veritate quæst. disput.*

[2] Pouchet, *Albert le Grand et les sciences naturelles au moyen-âge.*

inductive moderne ; il a raison : seulement il s'est borné à effleurer sa méthode et ses principes.

Interrogeons Descartes à son tour. Sa méthode est la chose du monde la plus simple ; il observe la nature, réfléchit et médite. Seulement, « mon avantage sur les autres, dit-il, c'est que, dans tout cela, je suis de plus près la raison naturelle, et que j'en fais un meilleur usage. » « Si l'on trouvait les *idées* simples qui sont dans l'imagination des hommes et desquelles se composent toutes leurs pensées, on pourrait espérer une langue universelle, à l'aide de laquelle il serait presque impossible de se tromper, etc. [1] » Ces *idées simples* sont les *idées législatives* dont nous avons parlé, et qui se réveillent en nous dans la contemplation des réalités : « *Sunt nobis naturaliter innata principia, tùm speculationis, tùm actionis* » (S. Thomas) [2]. Ces idées *spéculatives et pratiques,* qui sont en germe et dorment en nous, constituent le fond de la sagesse humaine, qui acquiert toute sa puissance lorsqu'elle s'unit à la sagesse divine par tous les liens qui peuvent l'y enchaîner. Telle est la Doctrine Mosaïque, en partie conservée dans les écoles spiritualistes de la Grèce [3] ; telle est surtout celle de S. Paul et de tout le Spiritualisme chrétien. Nous verrons plus tard comment ils en ont fait sortir la vraie méthodologie et les principes législateurs des sciences.

C'est là une des idées fondamentales de Stahl : les grands hommes qui l'ont précédé ou qui l'entourent, ont renouvelé

[1] Lettres 1 et 3 au P. Mersenne, par Descartes, à propos du Dictionnaire universel projeté par Wilkins.

[2] « Nous pouvons tirer les lois universelles et nécessaires qui gouvernent le monde, de certaines semences de vérité qui sont naturellement dans nos âmes. Je nomme ces idées *innées* parce que nous avons en nous la faculté de les produire. » (Descartes).

[3] *Voy.* la lettre de M. Ficin à Braccio Martelli, *Concordia di Moise e di Platone*, *lettere*, pag. 88 et 89.

les sciences physiques, mathématiques, etc. Il rendra avec Becker le même service à la chimie, et se chargera seul de la rénovation médicale.

Au moment où il commença ses études, l'Hippocratisme, dans la plupart des nombreuses écoles qui l'enseignaient encore, n'était plus qu'un fantôme, une lettre morte; l'iatrochimisme et l'iatromécanisme l'envahissaient de toutes parts, et se liguaient avec un mysticisme nébuleux pour assurer sa ruine. A sa philosophie sage, à sa méthode puissante, à ses dogmes éminemment pratiques, on avait substitué des rêveries philosophiques, physiques, etc., appuyées sur une méthode vicieuse : de là, une foule de sectes qui ne parvenaient point à s'entendre. Les uns, dogmatistes exagérés, s'efforçaient de concilier la pratique avec ces fausses théories (Hoffmann et Boërhaave représentèrent cette école); les autres, plus sages, déclaraient qu'en adoptant cette théorie, il fallait l'abandonner au lit des malades (tels furent Sydenham et surtout Baglivi). Stahl comprit qu'il fallait, suivant les préceptes de Bacon et de Descartes, renverser cette fausse science, et la refaire *ab imis fundamentis*, en changeant sa méthode et sa philosophie. Telles ont été la marche d'Hippocrate, de Galien, de Barthez. Tout cela se trouve exposé dans le *Vindiciæ* : la partie polémique renverse ; les parties *dogmatique* et *défensive* reconstruisent et justifient.

Quelle marche adoptera Stahl ? 1° Il remontera jusqu'à la vraie philosophie générale des sciences, à sa méthode, à ses faits fondamentaux, à ses idées législatrices, en les puisant, par l'érudition et l'histoire, dans les écrits des législateurs de la philosophie, et les portant au contact de son expérience et de sa raison, pour en vérifier la légitimité, pour en mesurer l'étendue, pour en saisir les conséquences pratiques ; il les coordonnera pour en faire un tout unitaire : 2° appuyé sur ces bases, il accomplira le même

travail pour la médecine : 3° il pourra alors juger ses prédécesseurs, fonder sa doctrine, à la fois éclectique, neuve, vraie, et la justifier. Hippocrate avait fourni ce modèle à Platon, à Aristote, etc., aux grands scholastiques, à Descartes. Tel est le tableau qui se déroule dans le *Vindiciæ*.

Voici quelques-unes des idées législatrices qui lui servent à cette œuvre :

I. Toute science vraie doit son indépendance à un ordre de faits spéciaux qui forment son domaine, et dans lesquels elle doit puiser par l'observation et l'expérimentation inductive[1] *(deductivâ, illatoriâ)* les lois qui lui sont propres.

II. La science de l'homme vivant, l'anthropologie médicale est une science indépendante, autonome et, de plus, législatrice. Unie intimement aux sciences physiques, naturelles, psychologiques, théologiques, etc., elle s'en distingue cependant, et n'est point une simple branche de l'une d'elles.

III. Les anciens, avec l'École de Cos, ont compris cette pensée-mère ; ils ont vu que l'anthropologie médicale devait s'occuper d'abord des phénomènes, des actes vitaux, de la force vitale, des lois naturelles qui les régissent. Pour eux, la vie n'est point une fonction purement physique, ce n'est pas l'action immédiate de Dieu ; elle suppose une force vitale spéciale interne, soumise à un type particulier, régulier, fixe. Mais, après ce premier aperçu, les anciens ont fini, dans leurs détails, par abandonner le vitalisme pour l'iatromécanisme ou le panthéisme médical, préparant ainsi à leurs successeurs une voie funeste : de là, les théories du froid, du chaud, du sec, de l'humide ; de la terre, de l'eau, etc. ; ou bien du salé, de l'amer, etc. ; du strictum, du laxum,

[1] Stahl, comme Descartes, emploie bien souvent *deductio* pour *illatio* (induction).

du pneuma, dont le mélange et la combinaison font tout dans l'organisme.

Les modernes, surtout nos contemporains, n'ont guère suivi que cette fausse route. Pour eux, la matière, un mécanisme et un chimisme grossier ont tout envahi ; ils ont méconnu l'activité et même l'existence distincte de cette *force vitale*, que le médecin doit connaître et diriger. Pour défendre ces principes, ils ont faussé la méthode et adopté cette philosophie morte qui paralyse nos efforts ; ils se sont enfouis, dit Stahl, dans ce lac d'asphalte, où tout dort immobile et glacé.

Le Professeur de Halle attaque, sans les nommer, les humoristes iatrochimistes, les solidistes iatromécaniciens et les empirico-dogmatiques. Les premiers, suivant les errements de Willis, expliquent tout (sensations, mouvements, nutrition, etc.) par des fermentations acides, alcalines, etc. ; par l'expansion et la contraction des gaz ; leur thérapeutique est toute humorale et chimique, comme leur pathologie et leur physiologie. Les seconds, à la tête desquels se trouvent Fréd. Hoffmann et Boërhaave, rattachent toutes les fonctions vitales à l'impulsion, à l'élasticité de la fibre solide qui font mouvoir les humeurs et triturent les molécules pour la nutrition et les sécrétions. Ils donnent de plus l'intelligence aux gaz subtils et au pneuma vital, tout matériels qu'ils sont, alliant ainsi monstrueusement le Matérialisme et le Spiritualisme. Ces médecins se vantent d'ailleurs de suivre la médecine antique et surtout l'Hippocratisme.

La théorie des empirico-dogmatiques est la même ; seulement, ils déclarent qu'il faut l'abandonner dans la clinique, et qu'un bon théoricien est un mauvais praticien.

Cet aveu seul condamne ces doctrines, que Stahl réfute d'ailleurs par des arguments irrésistibles. L'humorisme chimique, le solidisme mécanique, le vitalisme métaphysique, mystique, sont en dehors du vrai : c'est la partie hypothé-

tique du Vitalisme de Cos. Après avoir fait table rase de tout ce dynamisme physico-chimico-métaphysique des modernes, de cette défroque des erreurs antiques, Stahl va ressusciter le véritable Hippocratisme, le dynamisme vital fondé sur l'observation, la droite raison, la tradition véritable; mais, en le renouvelant, il le transformera, le débarrassera de l'alliage impur des hypothèses, et le retrempera dans ses sources les plus pures. Tel est son projet, tel a été celui d'Hippocrate, de Galien, de Sauvages, Bordeu, Barthez, etc. [1], de tous les solides réformateurs; nous verrons plus tard jusqu'à quel point il a réussi.

IV. D'où viennent toutes les erreurs qu'on a commises jusqu'ici? d'une philosophie, d'une méthode vicieuse. Hippocrate a connu la vraie philosophie, la vraie méthode; il s'en est écarté souvent, se montrant infidèle à ses propres préceptes. La médecine, science autonome, vit de réalités pratiques en fuyant les hypothèses, et cependant elle devient, dans certaines théories, mécanicienne, pneumatiste, méthodiste *(strictum et laxum)*. Revenons donc fermement aux grands principes de philosophie et de méthodologie de ses fragments isagogiques [2], perfectionnons-les et suivons-les

[1] Nous ne concentrons point dans Barthez seul la doctrine de Montpellier, quoiqu'il en soit une des grandes expressions. On s'est trop habitué, surtout hors de Montpellier, à regarder Barthez comme le représentant exclusif et complet d'une École qui, avant et après lui, a produit une série d'hommes supérieurs : c'est un anneau important de notre chaîne traditionnelle; mais il ne faut pas, en son honneur, oublier tous les autres. Nous nous proposons de rendre à chacun la part et la justice qui lui est due. Ne mutilons ni la gloire de notre École, ni celle de notre France, ni celle de notre science médicale considérée dans son entier.

[2] *Voy.* les beaux écrits isagogiques du Vieillard de Cos, avec les commentaires de Galien. M. Littré, par suite de sa classification toute philologique, a été forcé de les séparer les uns des autres; ce qui n'a pas permis d'en bien exposer, ni même d'en bien saisir l'esprit. Une nouvelle traduction d'Hippocrate, disposée dans un ordre et un esprit plus médical, est aujourd'hui nécessaire. M. Littré a rendu un immense service à la philologie; il faut maintenant quelque chose de plus pour la médecine.

rigoureusement en les adaptant au génie spécial de la médecine [1]. Nous exposerons plus tard avec détail la méthodologie de Stahl, en analysant les traités spéciaux et les commentaires hippocratiques qu'il a consacrés à ce sujet ; c'est pour lui un point si capital, qu'il ne craint pas de dire: « Le vice fondamental de tous nos médecins, et surtout des modernes, se trouve tout entier dans leur méthode (*voy.* le texte du *Vindiciæ*). » Aussi ses opuscules méthodologiques sont-ils nombreux et profondément élaborés. Barthez, grand méthodologiste, a affirmé aussi que tous ses prédécesseurs ont manqué leur but, parce qu'ils ont été infidèles à la véritable méthode. Pourquoi donc ne lui a-t-il consacré que quelques pages? Ici, comme dans ses parties critiques et justificatives, Barthez a laissé, dans les œuvres publiées sous son nom, des lacunes bien regrettables [2]. M. Lordat l'a si bien senti, qu'il a consacré plusieurs de ses écrits, les plus importants, à combler ce vide capital; sans lui, les œuvres et la doctrine spéciale de Barthez eussent été voués, en partie du moins, à un oubli aussi funeste que peu mérité. Il ne suffit pas d'accuser les autres d'infidélité à la vraie philosophie, et de dire qu'on a une doctrine dont l'originalité et la vérité seront évidentes pour tous ceux qui feront de grandes recherches dans le but de s'en assurer; il faut encore le prouver et faire valoir amplement ses raisons, sans trop compter sur la valeur réelle de ses principes, quelque grande qu'elle puisse être. A cet égard, Stahl a été beau-

[1] *Voy.* à ce sujet le discours de Barthez sur le génie d'Hippocrate, et celui de F. Bérard sur le génie de la Médecine.

[2] Il serait à désirer que tous les écrits sortis de la plume de Barthez et de nos grands médecins de Montpellier fussent connus : bien des dissertations soutenues par des élèves leur appartiennent. Stahl a eu soin de réclamer tout ce qui est à lui. Un travail de ce genre, que M le professeur Anglada vient de commencer, nous révèlerait bien des richesses enfouies dans nos bibliothèques (*voy.* le *Montpellier médical*, juin et juillet 1859). Dans la notice de notre savant collègue sur notre bibliothèque, on retrouve la touche délicate qui le distingue.

coup mieux inspiré que Barthez, qui n'a point assez publié dans l'intérêt de sa doctrine et de ses lecteurs ; néanmoins, dans ses leçons inédites, dans ses notes marginales sur une foule d'auteurs, il a embrassé la médecine entière et l'ensemble des sciences, laissant partout sur ses traces l'ongle puissant du lion.

La méthode inductive expérimentale a surtout les sympathies de Stahl : il le répète sans cesse ; on la retrouve à chaque pas dans ses écrits, aussi l'on se demande comment tant de médecins ont pu lui reprocher de procéder habituellement par des hypothèses et des *à priori* [1]. Barthez, lui-même, malgré son érudition, et F. Bérard, si judicieux dans ses appréciations, n'ont pas rendu justice à Stahl sous ce point de vue : ils ne paraissent pas avoir saisi toutes les formes de la méthode inductive que Bacon, le père supposé de l'induction, n'est jamais parvenu à embrasser dans son entier, bien qu'Aristote l'eût mis largement sur la voie, dans ses textes dont il n'a pas toujours compris le sens littéral [2]. Nous recommandons surtout le dernier chapitre des secondes analytiques, à propos duquel s'est produit le curieux phénomène de plusieurs traductions dont le sens est opposé, bien que les passages soient assez clairs pour avoir été bien interprétés par les scholastiques du XIIIe siècle.

[1] Sprengel a quelquefois rendu, sous ce rapport, justice à Stahl. « La théorie médicale, dit Stahl, doit demander à l'expérience seule la connaissance de l'organisme vivant ; c'est au fond un empirisme raisonné qui exerce prodigieusement la mémoire et fortifie le jugement. » (Spreng., T. V, pag. 205.)

[2] Les lecteurs suffisamment au courant des progrès récents de la logique ne nous accuseront point de paradoxe, quand nous soutenons que Bacon n'a fait qu'effleurer la méthode inductive sur laquelle il a longuement écrit. L'opinion contraire est un vieux préjugé habilement répandu et exploité par l'École encyclopédique, qui avait de bonnes raisons pour agir ainsi. Du reste, D'Alembert lui-même l'avait entrevu (voy. son art. *Analyse* dans l'*Encyclopédie*). Barthez, qui le cite dans ses *Nouveaux éléments*, édit. de 1806, entrait dans la même voie. Consultez les passages de la logique du P. Gratry relatifs à l'induction.

Une des grandes causes de nos discussions sur les doctrines antiques, c'est le vice de nos traductions ; voilà pourquoi Stahl, pour ses auteurs favoris, qu'il savait si bien choisir, est toujours remonté aux textes que son habileté dans les langues lui a permis de méditer. Barthez a le même mérite : il nous a donné de remarquables spécimens en ce genre ; on admire sa merveilleuse sagacité, même quand il se trompe, ce qui lui arrive quelquefois, en commentant des textes difficiles, ainsi que nous aurons l'occasion de le démontrer.

Bacon a beaucoup insisté sur l'*induction progressive;* il a méconnu l'*induction rapide*, dont l'induction de l'*infini* par *le fini*, si bien pratiquée par l'École théologique et si bien établie par le P. Gratry, n'est qu'un cas particulier. Quant à l'*induction par analogie* dont il a si souvent et si malheureusement abusé, il n'en a point connu les règles ; à peine a-t-il soupçonné les bases logiques qui légitiment et limitent la méthode inductive : tous ces points capitaux pour le progrès des sciences ont besoin d'être remaniés en entier. Descartes et Stahl les ont plus approfondis et mieux appliqués que le chancelier de Vérulam.

L'induction n'est pourtant point le seul procédé de Stahl, bien que Cabanis, Dezeimeris, Lemoine, etc., qui ont cru rendre une complète justice à son *excellente méthode,* n'y aient guère vu que cela : le Professeur de Halle manie habilement le procédé déductif, plus délicat encore ; il répète souvent : « Cette proposition, à laquelle on arrive *à posteriori,* est confirmée *à priori,* etc. » M. le docteur Lasègue est celui qui a le mieux abordé ce point difficile de la méthodologie stahlienne ; malheureusement il a eu à peine le temps de l'effleurer dans sa dissertation, si pleine mais si courte pour un pareil sujet qu'il a consciencieusement étudié.

Reste la méthode historique de Stahl qu'on a tout-à-fait méconnue. Sprengel s'y est complètement mépris, et son erreur a prévalu. « Comme un vrai piétiste, il méprisait

l'érudition. On peut se passer, dit-il, de tout ce vain étalage quand on possède les dictionnaires de Lindénius et de Lippénius, et la table des *Actes des curieux de la nature* (*Vindic.*, pag. 239). Mais l'érudition dédaignée se venge de ceux qui ne l'apprécient pas, etc....» [1]. Telle est l'opinion que K. Sprengel s'est formée d'après le *Vindiciæ* de Stahl; on peut voir par là comment l'historien de la médecine juge et comment il traduit. Non-seulement Stahl est très-érudit et recommande la méthode historique sur laquelle il donne plusieurs utiles préceptes, mais il en use même beaucoup plus qu'il ne le dit. Un de ses grands mérites consiste dans une heureuse combinaison (un dosage convenable) des trois procédés méthodologiques.

Nous insistons sur tous ces détails, parce qu'ils sont très-importants et, de plus, méconnus ou défigurés. On affirme maintenant que la grande force du Stahlianisme est dans sa méthode, et on la touche à peine en passant; on la tronque, on l'altère. La même remarque s'applique à Hippocrate, à Galien, etc., à tous les législateurs de notre art. Ne nous lassons pas de le répéter, l'histoire philosophique vraie des arts, des sciences, des peuples, des institutions, des grands hommes, de l'évolution de l'esprit humain et de l'humanité, considérée de manière à en déduire les lois de cette évolution, est à refaire presque dans son entier; et cependant, rien de plus utile pour nos progrès ultérieurs que l'histoire de ces lois si homogènes, si régulières et bien moins complexes qu'on n'est disposé à l'imaginer. Le mécanisme radical du monde n'est pas très-compliqué : ce sont nos rêves hypothétiques qui sont venus en masquer la majestueuse simplicité.

Après avoir montré comment les grandes Écoles médicales se sont trouvées souvent infidèles à la vraie méthode qu'elles n'avaient pas suffisamment creusée, et au génie médical

[1] K. Sprengel, T. V, p. 200.

imparfaitement analysé, Stahl fait voir qu'elles ont subi les conséquences de cette première faute dans le développement des idées et des faits législateurs.

V. L'étude approfondie de la vie, tel est le vrai domaine propre de la médecine, considérée dans les strictes limites de sa spécialité, ainsi que l'enseignent l'expérience, la raison, la tradition : effleurée par les anciens, cette recherche capitale a été négligée par les modernes qui ont abandonné la route et défiguré la tradition même. Stahl remontera donc directement aux sources antiques, et interrogera surtout les faits et sa raison, comme les grands maîtres l'ont fait avant lui. Il se posera ces grands problèmes : Qu'est-ce que la *vie corporelle?* Quels sont ses rapports avec la *vie intellectuelle et morale* de l'âme humaine? Quel est le *sujet* où elle réside? Quel est son *objet?* Quel est le *type idéal*, le mode formel sous lequel Dieu l'a conçue? Quelle est *la fin* pour laquelle la vie est instituée? Quel est *son instrument?* Quelle est *sa cause efficiente?* En d'autres termes, quel est l'objet de la vie, le lieu où elle réside? Comment agit-elle? Par quels intruments exerce-t-elle son action? Pourquoi agit-elle comme elle fait? Quel est le principe premier de son action? La cause finale intentionnelle le préoccupe beaucoup; rien ne se fait *sans une raison suffisante*.

Tout cela sent terriblement les anciens, les scholastiques; mais Stahl sait que parmi eux se trouvent des observateurs et des méthodologistes de premier ordre; que la solution de ces questions donne la mesure de la doctrine médicale entière.

Un seul fait les domine toutes : l'*objet* de la vie corporelle, c'est de maintenir tous les éléments organiques dans une mobilité telle qu'ils fournissent aisément aux déplacements nutritifs, sécréteurs, excréteurs, etc., et dans une fixité assez grande pour que leur crâse ne s'altère pas. De

là, il conclut que son instrument est une force motrice spécifique; il arrive ensuite à la *tonicité,* c'est-à-dire à un dynamisme qui n'est plus ni physique ni chimique. Il constate de même la cause *finale* de la vie; établit les conditions que doit remplir *sa cause efficiente;* saisit les rapports qui unissent, chez l'homme, la *vie corporelle* et la *vie de l'âme,* et parvient à sa proposition suprême : « La force vitale est, comme la pensée, une faculté de l'âme; mais ces deux facultés ont des lois assez différentes pour se distinguer nettement, assez analogues pour se concentrer dans une seule substance. » Il retrouve donc la formule antique; mais il a passé cette doctrine entière au creuset d'une critique sévère pour l'épurer, la consolider, l'agrandir; il l'a ramenée à un seul principe évident, incontestable, d'où l'on peut déduire, comme nous le verrons, les détails les plus spéciaux, les plus minutieux de sa théorie et de sa pratique médicales : c'est la systématisation puissante de Descartes transportée dans la médecine par un médecin philosophe, qui sait l'affranchir du joug imposé par un Cartésianisme étranger aux lois de la vie. Stahl a raison quand il soutient, avec tant de force, qu'il est imitateur, et que cependant sa doctrine est parfaitement neuve : il est difficile de faire plus énergiquement ressortir cette double proposition, et de montrer tout ce qu'il y a de simple, de grand, d'unitaire, dans sa méthode et dans sa doctrine. Son opuscule, dont nous venons d'esquisser rapidement la pensée principale, est un modèle de critique, de dogmatisme et d'apologie. Il faut une grande attention et une fréquentation habituelle de Stahl pour en apercevoir les points réellement attaquables. On le jugera mieux encore à mesure que nous avancerons.

Dans Stahl, tout est si étroitement lié, que chaque partie de ses œuvres éclaire toutes les autres. Sa doctrine, si remarquable dès l'abord dans son ensemble, ne se

montre avec toute sa valeur que lorsqu'on en a embrassé jusqu'aux moindres détails.

L'influence du Stahlianisme fut si grande, qu'Hoffmann, tout en l'attaquant et se défendant, introduisit peu à peu dans sa doctrine une partie de celle de Stahl. Boërhaave affecta de ne jamais s'en occuper, mais il subit la même transformation. Leurs élèves, sans le savoir ou sans l'avouer, devinrent plus Stahliens encore; de sorte que le Dynamisme vital Hippocratico-Stahlien se substitua plus ou moins ouvertement à toutes les autres doctrines, et prit le sceptre dès le commencement du XVIII[e] siècle. Il nous sera facile de montrer la filiation de cette doctrine avec toutes celles qui règnent aujourd'hui, dont elle forme le centre, et qui en sont les rayons agrandis et mieux disposés : ceci explique les tendances actuelles pour y revenir, en concentrant de nouveau ces lumières dans la même doctrine élargie et purifiée.

On comprendrait difficilement cette grande influence, que nous démontrerons historiquement, si l'on s'en tenait à ce vague aperçu. Nous devons, dans ce moment même, bien que nous ne soyons qu'au commencement de notre œuvre et de celle de Stahl, donner quelques détails de plus pour faire mieux entrevoir l'importance d'une doctrine que l'on comprendra dans son entier quand on aura sous les yeux le travail complet de MM. Blondin, Tissot, etc., c'est-à-dire de tous nos habiles collaborateurs : ce sera, nous l'espérons, un résumé substantiel de l'histoire de la médecine et de ses dogmes fondamentaux, mis à la hauteur de la science moderne; car le Vitalisme animiste, tel qu'on le conçoit aujourd'hui, c'est *l'éclectisme par intus-susception ou organo-génétique,* c'est-à-dire *le véritable éclectisme ;* ce n'est plus une secte médicale, c'est *la doctrine médicale pérenne,* ainsi que l'avaient aperçu Hippocrate, Galien, les grands scholastiques, plusieurs médecins de la Renaissance

et du XVII[e] siècle ; ainsi que l'ont vu plus nettement Bordeu, Grimaud, Roussel, etc., et quelques philosophes et médecins éminents, parmi nos contemporains.

Jusqu'ici Stahl n'a fait usage que d'une induction rapide, d'une déduction limitée, d'une méthode historique superficielle, parce qu'il s'est borné à esquisser les lignes générales de son sujet; il va maintenant employer ces méthodes avec une profondeur de plus en plus grande, à mesure qu'il pénètrera plus intimement, comme il le dit lui-même, dans les entrailles de ces questions : il a parlé *in genere,* il parlera *in specie* et *specialissimè*.

Définir la vie corporelle, c'est-à-dire voir tout ce qu'elle est en elle-même; la séparer de tout ce qui en diffère; pénétrer dans son essence expérimentale et rationnelle, en avoir une *idée claire, distincte, adéquate,* c'est-à-dire complète : voilà ce que cherche Stahl. Il se méfiera des rêves pseudo-positivistes de la médecine mathématique, mécanique, chimique, qui veut mesurer au compas et peser à la balance les actes si contingents d'une force vitale qu'on matérialise, en oubliant le génie propre de la médecine ; il ne comptera pas davantage sur la métaphysique et les abstractions aussi creuses que sonores des idéalistes nuageux qui font de la force vitale un esprit intelligent raisonnant tous ses actes et les conduisant avec liberté; mais il acceptera les résultats médicalement applicables obtenus par les physiciens et les chimistes rigoureux, par une métaphysique solide dont les abstractions, légitimement extraites des faits, correspondent à de vivantes réalités. S'il a réussi dans son projet, il a réfuté d'avance les excentricités pseudo-médicales des mécanico-chimistes modernes exclusifs qui, sous le nom d'organiciens, se sont bornés à améliorer la méthode et à adoucir les dogmes de leurs prédécesseurs en les mitigeant sans les changer, ainsi que les nébulosités brillantes de quelques iatrométaphysiciens récents.

Nous verrons, en effet, avec quel succès il a renversé une foule d'erreurs que nous rejetons sous leurs vêtements antiques, tandis que nous les acceptons, sans hésiter, sous les déguisements pompeux dont nous les avons décorées.

Pour connaître la vie, il faut, nécessairement, en déterminer le *sujet*, l'*objet*, la *cause instrumentale*, la *fin*, la *cause efficiente*, en comprenant bien toute l'étendue de ces mots. On le doit et on le peut, quoi qu'en disent nos Écoles arrêtées dans le phénoménalisme nominal de Pinel et de Bichat, ou dans le scepticisme de Hume, qui pèse sur le Kantisme et la doctrine des Écossais, malgré leurs efforts pour le secouer. Les grands scholastiques, et Stahl après eux, avaient très-bien vu qu'il fallait sortir de cette philosophie morte, de ces eaux stagnantes où nos sciences anthropologiques, malgré notre sève puissante, tournent depuis si long-temps dans une spirale trop étroite, et s'agitent en marchant lentement en avant [1].

Si l'on compare les prolégomènes du *Traité de la vie et de la mort*, de l'*Anatomie générale* de Bichat, etc., avec les traités isagogiques de Stahl, on verra que le premier, dont nous reconnaissons d'ailleurs tout le mérite et tous les services, était peu physiologiste-médecin, et encore moins médecin-praticien [2]. Doué d'heureux instincts mé-

[1] L'esprit humain, a dit un penseur allemand, sorti en partie de l'École Hippocratico-Stahlienne, ne marche point en cercle, mais en spirale. Or, nous affirmons et nous espérons démontrer que les tours de cette spirale sont beaucoup trop étroits et en disproportion avec les aspirations légitimes de notre époque. Nous pouvons, au moyen d'une méthodologie plus large et plus vraie, jeter dans un avenir prochain des rails plus rapides et plus sûrs. Mûrie par le Christianisme et devenue adulte, l'Humanité doit rompre les langes dont s'enveloppa son enfance; elle peut et elle veut revêtir sa robe virile et déployer ses ailes : tel est le vœu, telle sera l'œuvre de notre époque, si elle sait comprendre et discipliner son activité. La médecine est la base et la racine des sciences anthropologiques.

[2] Bichat est mort bien jeune; il a vécu à une époque de transition et d'action, où l'on songeait en général à démolir plus encore qu'à construire. Ceci explique les défauts et les qualités de ses œuvres; et cependant il a

thodologiques, il fut souvent égaré par une mauvaise éducation philosophique. Ce qu'il a écrit longuement sur la méthode, est une brillante mais vague amplification de rhétorique. « La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort, [c'est-à-dire] à l'opposé de la vie. » Quel phénoménalisme purement nominal? Peut-on appeler cela définir? « Il y a deux sortes d'êtres, des êtres non vivants et des êtres vivants; deux sortes de sciences, les sciences physiques et les sciences vitales, etc. » Alors, d'après Bichat, l'homme n'est qu'un animal qui vit; Dieu, s'il existe, n'est pas autre chose, et les sciences morales, philosophiques, historiques, etc., disparaissent. Peut-on nommer cela une classification des sciences, une large synthèse? Bichat a creusé un beau sillon; mais il ne faut pas y ensevelir la médecine entière. Son analyse des tissus nous a livré un bel instrument; mais on ne doit pas lui sacrifier tous les autres.

L'objet *formel* de la vie conduit Stahl à son *idée* typique, à son *sujet*, à son *instrument*, etc.: de là découlent les grandes lignes de sa physiologie, de sa pathologie, de sa thérapeutique. Nous trouverions, sans sortir du *Vindiciæ*, d'amples moissons dans ce triple domaine, si nous ne préférions les réserver pour les grands écrits qui vont suivre. Arrêtons-nous sur quelques considérations qui serviront d'introduction au traité de physiologie.

Les êtres vivants ne sont pas des mécanismes physiques, mais des *mécanismes organiques vivants;* ils sont donc soumis non-seulement à la physique ordinaire, mais de plus à une physique transcendante: ils ne sont pas de

édifié l'anatomie générale, qui n'est point une physiologie (normale ou pathologique), mais qui en renferme un élément important. Nous verrons plus tard comment elle est née au sein de l'École semi-animiste de Venel, Lamure, Bordeu, etc., que ce dernier avait transportée de Montpellier à Paris; les développements ultérieurs de l'anatomie générale médicale sont sortis et doivent sortir de là.

simples mixtes chimiques, mais des laboratoires vivants régis par une chimie supérieure ; enfin, ces merveilleuses machines, ces admirables laboratoires sont dirigés par un habile mécanicien, par un savant chimiste intérieur, par la *force vitale, vis physica,* et non *vis mecanica;* car le φύσις d'Hippocrate et d'Aristote, la *natura insita,* ce n'est point la *mécanique,* mais le *mécanicien vivant : principium motûs et quietis;* la *cause efficiente* travaillant pour une *fin* qu'il faut connaître en déterminant ses *habitudes (mores)* et ses lois.

Cette *force* ayant pour objet *formel* de maintenir toujours la *corruptibilité* en puissance et l'*incorruptibilité* en acte, doit résider dans toutes les parties ; mais elle est plus grande là où la corruptibilité est plus imminente et l'incorruptibilité plus nécessaire. Cette règle peut servir à mesurer les *degrés* et les *qualités* de la vitalité dans les diverses parties; d'où l'on doit conclure à la grande vitalité du sang et du système vasculaire. En effet, le sang, par sa composition complexe, sa fluidité, sa chaleur, ses fonctions, etc., est très-corruptible [1], et pourtant il ne se corrompt pas. Il faut donc que la force ou activité vitale, qui enchaîne ses molécules et ses principes, y soit très-puissante. La gravité des maladies putrides tient à ce que cette force d'*enchaînement* languit et se pervertit. Dans la jeunesse, cette force domine la force opposée ; dans la vieillesse, elle faiblit dans une progression croissante.

Les grandes fonctions qui maintiennent la *crâse* ou composition *normale* du sang et des humeurs, sont la circulation, les excrétions et les sécrétions (en prenant ces mots dans un sens large), la nutrition. L'*instrument* principal de

[1] N'oublions pas que la corruptibilité, dans ses premiers degrés, est, pour Stahl, la facilité à céder ses éléments constitutifs : *Corruptio unius, generatio alterius*, disaient les anciens; ils avaient entrevu que, dans la nature, il y a une foule de décompositions ou de *décombinaisons* qui deviennent le point de départ de combinaisons nouvelles.

ces fonctions plastiques et de la *force vitale*, c'est une *faculté vitale intime*, la *faculté* ou *force tonique*, avec ses lois toutes spéciales; elle est subordonnée à la ***sensibilité vitale (sensus vitalis)*** qui la dirige.

On se demande pourquoi Stahl place si haut le sang, le système vasculaire et les fonctions qui s'y rapportent. Pourquoi ne se jette-t-il pas dans les théories des oscillations nerveuses, des πνευμα, du fluide nerveux, si chères à Willis, à Boërhaave, à Hoffmann, à Baglivi, aux solidistes et aux *nervosistes* de tous les temps? Pourquoi, s'écartant des mécaniciens, insiste-t-il sur la force tonique, plutôt que sur l'impulsion du cœur et la théorie harvéienne de la circulation exclusivement fondée sur cette impulsion?

La raison en est bien simple : 1° Stahl cherche la formule la plus générale, l'idée-type de la vie; 2° il veut, dans la théorie médicale purement et strictement pratique, insister, comme Descartes, sur les idées claires, les faits évidents pour tous, et glisser sur les causes occultes, enveloppées de nuages, mêlées à des hypothèses plus ou moins aventureuses qui se cachent encore sous les voiles de l'avenir.

1° L'innervation n'est point un phénomène général, constant, chez les êtres animés. Les plantes, les animaux inférieurs, les jeunes embryons vivent sans avoir de système nerveux. Il n'y a chez eux que le mouvement des fluides, la nutrition, des excrétions, des sécrétions : chez eux aussi, pas d'impulsion circulatoire centrale, le mouvement tonique remplace tout. Dans les tissus blancs, pas de nerfs; l'impulsion cardiaque ne se fait point sentir, et cependant ces tissus vivent et se nourrissent. Dans les morts apparentes, la respiration est suspendue, la circulation reste latente sous l'influence d'une obscure tonicité, bien que l'existence végétative continue à se maintenir. L'innervation, qui prend de si grandes proportions chez

les animaux supérieurs arrivés à un certain degré de développement, est donc une fonction de perfectionnement et ne constitue pas l'*objet formel*, la formule universelle, spécifique, constante, de la vie. Ici, la tonicité et la force plastique se montrent au premier rang.

2° Le mode intime de la circulation, dans un organe, joue le plus grand rôle dans ses fonctions : dès qu'il est anormal dans les centres nerveux, les organes des sens, le foie, les reins, l'estomac, etc.; la sensibilité, la motilité, les sécrétions, la digestion, etc., s'altèrent et se pervertissent. L'abondance du sang, sa diminution, sa distribution vicieuse dans le cerveau troublent la pensée en faussant ses instruments : une ligature jetée sur l'artère principale d'un membre y suspend le mouvement et le sentiment.

Appuyé sur sa théorie expérimentale des mouvements toniques, Stahl se rend compte des différences qui se montrent chez les divers sujets suivant l'âge, le sexe, les tempéraments, etc...; il résout un grand nombre de problèmes relatifs aux excrétions, aux sécrétions, à l'influence des passions, etc.

Au moyen de la force tonique, dont elle mesure les degrés, la force vitale règle, suivant les besoins, d'après des périodes régulières, etc., la quantité de sang, de plasma *(liquor sanguinis)* qu'elle distribue aux organes. C'est ainsi que, dans les périodes successives de l'acte digestif, les glandes salivaires, le foie, l'estomac, le pancréas, etc., reçoivent, au moment voulu et chacun à son tour, un excédant de sang pour accomplir leurs fonctions : le flux menstruel, le développement de l'utérus pendant la gestation, etc., sont soumis à des mesures de temps, de quantité, etc., d'après des lois organico-vitales, et non point simplement d'après celles d'une mécanique grossière ou d'une aveugle et capricieuse irritabilité.

Les causes *formelles, typiques, instrumentales, finales,*

efficientes se lient intimement, et nous pénétrons, comme le dit Bordeu, dans le véritable laboratoire de la nature vivante.

La *force vitale* dirige tout avec sagesse, mais instinctivement, sans raisonnement : ce n'est point une faculté raisonnante intelligente; mais, chez l'homme, elle est réunie à cette faculté dans un même principe substantiel *(cause efficiente)*, l'âme immortelle. Cette faculté vitale, douée de modes sensitifs non réfléchis et de forces motrices directives d'un genre analogue, sert chez l'homme d'intermédiaire entre son âme spirituelle et son corps, remarquable machine animée, étonnant laboratoire vivant.

M. Lemoine n'a point été exact quand il a dit : « Entre l'âme et le corps il n'y avait pas de barrière ; Stahl ne l'a pas élevée. » Entre les deux, le médecin allemand n'a pas élevé un mur infranchissable : il eût commis une grave erreur; mais, également éloigné des médecins chimistes et des idéalistes, il a distingué, d'une part, la mécanique et le mixte corporel purs, de l'organisme vivant ; d'autre part, la région spirituelle et mentale de l'âme, de sa région vivifique. Il a suivi ainsi les doctrines de Bossuet, de S. Thomas, de S. Paul.

Dans cette doctrine, on admet trois sortes d'êtres : les êtres corporels, *sentables*, que les sens aperçoivent ; les êtres et principes incorporels, mais non intelligents, que l'entendement seul saisit, et qu'on nomme, pour ce motif, *purement intelligibles*, telles sont les *forces ;* enfin, les *êtres intelligents*, les *substances spirituelles*, les *esprits*, qui sont tout-à-fait *incorporels et intelligents* [1].

[1] Barthez avait compris que, dans les théories ordinaires, il y avait un *desideratum*, une lacune qu'il aurait voulu voir remplir ; ainsi, il se demande : Dans quelle classe mettra-t-on la lumière ? « Il ne paraît pas possible d'expliquer comment la lumière, *si elle est essentiellement étendue et impénétrable*, peut, dans chaque point de l'espace éclairé, transmettre

Pour éclaircir ce point fondamental, citons un passage de Bossuet.

« L'*âme des bêtes*, comme l'École le suppose, n'a point d'étendue ; sans cela elle ne pourrait pas pénétrer *tout le corps, ni lui être unie*.

» Cette âme est *indivisible*, selon S. Thomas, *toute dans*

les images qui y parviennent dans tous les sens et même en sens contraire. » (*Nouv. élém.*, T. I, pag. 65.)

« C'est par quelque chaîne semblable d'idées métaphysiques qu'on a pu former le concept d'une substance immatérielle....... Entre les philosophes qui ont reconnu l'existence des substances immatérielles, il n'y a que deux sectes qui n'aient point distingué dans l'homme d'*être* différent de l'âme et du corps : ces deux sectes sont l'Aristotélisme et le Cartésianisme. » (*Ibid.*, pag. 65 et 67.)

« Il est possible que le *principe vital* ne soit qu'une *faculté innée*, ou qui *advient* au corps animal, et qui y produit ou dirige, suivant des lois primordiales, toutes les chaînes de mouvements spontanés dont ce corps est susceptible. » (*Ibid.*, pag. 106.)

« On ne doit pas affirmer qu'il soit impossible que la suite des temps n'amène la connaissance de faits *positifs* ignorés aujourd'hui, qui pourront prouver que le *principe vital* et l'âme pensante sont *essentiellement* réunis dans un troisième principe plus général. » (*Ibid.*, pag. 109). C'est un *monopsychisme dubitatif* mis en réserve pour l'avenir, tandis que celui de Stahl est affirmatif. On voit que l'esprit vigoureux de Barthez, s'élevant au-dessus de l'idéologisme étroit, vide et faux, et du phénoménalisme nominal de son époque, si vivement censurés par le génie droit, positif, puissant de l'empereur Napoléon, apercevait une solution plus ou moins lointaine aux difficultés qu'il ne voulait point dissimuler. Cette solution se trouve dans les distictions empruntées au Mosaïsme par le Spiritualisme grec, avec les mots qui les représentent. La pensée réfléchie *διανοία* est, comme le *φύσις*, l'*ἀρχὴ βιωτικὴ*, une faculté, unie dans le *ψυχὴ* pris dans un sens large et leur servant de support *ὑποκείμενον* substantiel, *οὐσία οὖσα* (*substantia subsistans* ou *essens*). L'Église a arrêté le sens précis de ces distinctions devenues parfois vagues et incertaines au milieu des traditions que la Grèce avait si souvent altérées. Pour l'Église, l'*âme* humaine est une *substance formelle ;* la *force vitale*, comme la *pensée*, ne sont que des *formes* subsistantes dans l'âme Descartes voulut renverser ces distinctions, qu'il appela subtiles, parce qu'il n'eut point une idée claire de la substance et de la force. Leibnitz, et après lui Maine de Biran et F. Bérard, se sont plus approchés du but sans l'atteindre : la distinction des êtres *corporels*, *incorporels mais non spirituels*, *incorporels et spirituels*, presque toujours méconnue même de nos jours, est une des grandes clefs de voûte des sciences physiques, vitales, psychologiques, ontologiques.

le tout, et toute dans chaque partie, du moins dans les animaux supérieurs.

» Or, si cette âme est *distincte du corps, sans étendue, indivisible,* il semble qu'elle doive être *spirituelle ;* dès-lors, et si elle a une existence à part, la dissolution du corps ne doit pas la faire périr, et nous retombons dans l'erreur des Platoniciens, qui admettent l'immortalité de toutes les âmes, sans excepter celles des animaux.

» Voici comment on sort de ces difficultés :

» S. Thomas et l'École ne croient pas que l'âme [humaine] soit *spirituelle,* simplement *parce qu'elle est distincte du corps ou indivisible.*

» *Spirituel,* c'est *immatériel* [et pas seulement incorporel] ; or, S. Thomas (Ire part., q. 1) appelle *immatériel* ce qui non-seulement n'est pas *matière,* mais qui, de plus, est, de soi-même, *indépendant de la matière :* cela est aussi *intellectuel......*

» Tous les philosophes, même les païens, ont distingué en l'homme *deux parties :* l'une *raisonnable* (νοῦς, *mens, esprit, intelligence);* l'autre qu'ils nomment *sensitive* et *irrationnelle.*

» La partie *raisonnable et intelligente* est ce que les Saints Pères appellent *spirituelle;* en sorte que, dans leur langage, nature *spirituelle* et nature *intellectuelle* c'est la même chose.

» Le premier des *esprits,* c'est Dieu souverainement *intelligent.* La créature spirituelle est celle qui est faite à son image, qui est née pour *entendre* (pour avoir l'*entendement*), et encore pour *entendre Dieu* selon sa portée.

» Tout ce qui n'est pas *intellectuel* n'est pas l'image de Dieu : dès-lors, il n'est pas *spirituel*, etc. [1] »

Remarquons bien que Bossuet ne dit pas : Dans l'homme

[1] Bossuet, *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. V, art. 13; voir tout l'article.

il y a deux âmes mais deux *parties*. Il est fidèle à la Tradition Mosaïque, conservée par le Spiritualisme grec, et plus nettement formulée par S. Paul et par l'Église. Platon avait déjà dit : Εἰσὶν τριὰ ψυχῆς μέρη, *sunt tres animæ partes* [1].

Dans cette doctrine si simple, si lumineuse, adoptée par Stahl, et qui résout une foule de difficultés créées à plaisir, on distingue 1° les *substances corporelles*, 2° les principes incorporels mais non spirituels (la force vitale, par exemple), enfin les substances *spirituelles* ou les *esprits* dont le *caractère* formel, spécifique, est le *raisonnement*, la *réflexibilité*, l'*entendement*, l'*intelligence* et par suite la *volonté libre*, la *liberté* à divers degrés. La force vivifique mue par la sensibilité est une force motrice inhérente à l'âme, mais distincte de la pensée.

Entre l'homme et l'animal il y a une différence plus grande qu'entre l'animal et le végétal : celui-ci végète, celui-là vit et sent ; l'homme seul végète, vit, sent et pense, c'est-à-dire que, seul, il a des *idées intellectuelles*, bien différentes des notions purement instinctives destinées à entretenir une existence passagère et auxquelles on a donné faussement le

[1] Cette doctrine est celle de S. Paul, même dans ce passage souvent cité pour prouver le contraire : « *Video aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ.* » Barthez (*Nouv. élém.*, T. 1, Notes, p. 79) a pris le change sur la pensée de l'Apôtre, parce qu'il n'a pas eu le soin de consulter attentivement l'explication constante de l'Église, et, entre autres, les savants commentaires de S. Augustin et de S. Thomas. D'après le Docteur angélique, dont la doctrine n'a jamais varié, les deux lois sont la loi naturelle ou du bien et la loi du péché ou du mal : la première gouverne les régions supérieures de l'âme (la raison, sa partie intellective) ; la seconde domine sa région inférieure (la partie sensitive et appétitive) qui commande au corps (*membris*), suivant la métaphore hébraïque, pour qu'il soit le ministre des passions brutales. Entre ces deux parties de l'âme et ces deux lois s'établit une lutte, dont nous nous apercevons à chaque instant (*voy.* S. Thomas, *Comment. sup. Pauli epist. ad Rom.*, ch. VI[1], lect. 4, T. 1, p. 137, édit. de 1857). Dans ce commentaire, S Thomas attaque la définition de Platon : *Homo est anima utens corpore*, l'homme est une intelligence servie par des organes.

nom d'idées [1]. La *fin,* le *but* de l'homme, c'est une vie qui ne finit pas ; de là, le *sentiment,* la conscience irrécusable de son *immortalité,* qui résiste et survit, comme une indomptable croyance, à tous les arguments des sophistes : « Le *cœur a ses raisons que la raison ne comprend pas* », ou plutôt qu'elle n'analyse pas, dit Pascal. « En vain, s'écrie un philosophe allemand, la terre nous attire à elle avec ses charmes sensuels ; il est au fond de nous un sentiment, un cri plus fort que tous les autres et qui nous rappelle vers les cieux. »

Le fameux axiôme de Leibnitz : *Natura non amat saltus,* lorsqu'on en abuse, comme on l'a fait si souvent, en lui donnant une valeur absolue, est également contraire à l'expérience, à la raison, à la tradition ; il ne faut pas prendre un trait d'union donné par le pinceau harmonique du peintre suprême, pour une continuité complète. Les animaux, comme le remarque S. Thomas avec l'Église, sont faits *à la ressemblance* de Dieu ; l'homme seul est fait *à son image.*

Ainsi, comme on le voit, la force vitale chez les animaux est une simple force *incorporelle, intelligible,* ne dépassant pas les virtualités de la matière vivante ; tandis que, chez l'homme, c'est une *faculté* attachée à une substance spirituelle dont elle participe, un instrument dont elle se sert pour agir sur son corps organique ayant la vie en puissance. Voilà pourquoi la *force biologique* humaine est bien différente de celle des animaux. M. Lordat, insistant sur ce point qu'il a profondément médité, a fait ressortir, par une savante analyse, ces différences si capitales.

Stahl a compris la valeur de cette formule aristotélique,

[1] Les lois de l'instinct, en lui-même et dans ses rapports avec l'intelligence, sont très-importantes ; leur étude à peine ébauchée, au point de vue expérimental, éclairera beaucoup les lois de la vitalité, force simplement instinctive.

canonisée scientifiquement autant que théologiquement dans trois conciles: *Anima est forma corporis organici vitam in potentiâ habentis;* il s'est attaché à la développer (*voy.* la *Collection des actes des conciles,* par Labe, in-folio).

L'instrument *matériel* fondamental, spécifique, universel de la force biologique, dans la doctrine du Professeur de Halle, c'est le sang; son instrument *formel* radical et universel, c'est la *force tonique;* aussi fait-il observer que le sang, dans sa partie essentielle (le plasma), pénètre partout; que la force tonique se rencontre dans tous les points de l'organisme; tandis que les nerfs et la force nerveuse, que les muscles et les tissus musculoïdes, ainsi que les forces correspondantes (appareils de perfectionnement), ne se rencontrent que dans quelques points déterminés.

Nous verrons, dans la physiologie, comment l'École Hippocratico-Stahlienne, surtout à Montpellier, développant ces données fécondes, a devancé notre époque et créé l'anatomie générale, qu'on a voulu, de nos jours, revendiquer en faveur de l'Angleterre. Nous montrerons ce qui a été fait dans cette voie, à Montpellier, avant les grands travaux de Bichat. L'auteur de l'*Anatomie générale* croit avoir puisé l'idée première de son ouvrage dans Pinel: mais ce dernier l'avait empruntée à notre École, dont il était le disciple. Bichat a été plutôt inspiré par ses premiers maîtres, qui furent son père et A. Petit, tous les deux docteurs de Montpellier, et par la lecture assidue de Bordeu, Grimaud, etc., ses auteurs favoris, qu'il ne cite pourtant pas souvent.

Les liaisons intimes de la *force vitale* et de la *pensée,* chez l'homme, expliquent l'influence du sang et de la tonicité sur les actes intellectuels et moraux. Hippocrate avait déjà dit: « *Sanguis facit desipire* »; Stahl a consacré au développement de cette proposition la dissertation *De fundamento moralitatis personalis in sanguine (resp.* Traugott

Dittricus Wagner, juillet 1719, *cum epistolâ gratulatoriâ* M. Alberti, *quâ commercium animæ cum sanguine explicat).*

Stahl démontre, par un grand nombre de faits propres à l'homme, l'union substantielle de la *force vitale* et de la *pensée* : il explique par là les différences qui existent entre les facultés biologiques de l'homme et des animaux ; la fréquence plus grande et la spécialité de la pathologie humaine ; ses rapports avec les degrés et le caractère de la civilisation ; l'influence du tempérament sur les habitudes de l'âme ; celle des passions sur les fonctions organiques, etc. On n'a pas encore suffisamment pesé toute la valeur de ces arguments. Là se trouve le véritable secret du grand problème des rapports du physique et du moral, jusqu'ici imparfaitement posé et incomplètement résolu.

Stahl poursuit sa distinction fondamentale des deux forces : l'âme immortelle est, par rapport à ses sensations, à ses sentiments moraux et à ses idées intellectuelles, comme un miroir courbe qui réfléchit au-dehors, en les détachant de sa substance, ces sentiments et ces idées, de manière à les contempler ainsi en relief, à les analyser, à les connaître, *à objectiver le subjectif* (pour employer le langage des métaphysiciens) : ce sont des sensations, des sentiments et des idées qui ont un écho et que l'âme entend ainsi, comme le dit Leibnitz [1]. La sensibilité vitale et les actes qui s'y

[1] L'âme, par cette faculté réflexive, sépare en quelque sorte ses actes sensitifs, intellectuels, etc., de sa substance même qui les produit ; elle aperçoit ainsi qu'elle est une force, une cause active créatrice, plastique, élaboratrice : c'est de là qu'elle tire expérimentalement l'idée claire de substance, de force, d'activité, de passivité, d'essence, de cause efficiente, provocatrice, d'extériorité, etc : là-dessus repose une théorie simple et ferme de la *causalité* encore embarrassée par des tâtonnements et des hésitations ; de là doit sortir une psychologie individuelle plus intime, une psychologie générique des peuples et des races seulement ébauchée jusqu'ici, une ontologie plus nettement arrêtée. Stahl a, sous ce rapport, émis bien des idées utiles, souvent empruntées à la théologie scholastique, interprétée par les données

rapportent, sensations et idées instinctives (nous parlons ici le langage de certains auteurs bien que nous ne l'approuvions pas), ne sont pas réflexibles, à écho : l'âme ne les entend pas. Distinctions analogues pour les mouvements correspondants. Mais ces différences sont-elles assez grandes pour indiquer deux *fondements substantiels* différents? Stahl ne le pense pas. On remarque, en effet, entre ce qui est nettement réfléchi et ce qui ne l'est pas du tout, une série d'intermédiaires formant une chaîne continue : les sensations de la vue, par exemple, sont plus réflexives que celles de l'odorat et du goût, sens essentiellement nutritifs; la sensibilité vitale se transforme aisément en sensibilité de conscience, et l'estomac malade se sent digérer, en quelque sorte, surtout quand on a pris l'habitude de l'écouter pendant l'accomplissement de cette fonction, etc. : de même la motilité insensible passe à l'état de motilité organique sensible, celle-ci s'élève jusqu'à la motilité volontaire par des degrés successifs, dans des circonstances spéciales assez simples, sous l'influence du *conflit sanguino-nerveux*, suivant le langage des physiologistes allemands modernes, poursuivant ainsi la pensée stahlienne. Les causes finales de ces phénomènes sont faciles à apercevoir.

Stahl fait observer que l'organisme mécanico-chimico-vital du corps est disposé de telle sorte, qu'il peut obéir à l'action des causes externes fortuites, comme à celle de la force vitale interne, et contrarier ainsi la marche régulière de la force vitale intérieure, en l'empêchant de marcher vers son *but naturel* : cette remarque importante laisse une part suffisamment large à la doctrine des stimulus, ou plutôt des provocations extérieures à la force vitale, dont Stahl blâme seulement les abus.

médicales; mais ces idées fréquemment obscures ou obscurément exprimées ont échappé et échapperaient encore, si l'on n'y faisait circuler l'air et la lumière, qu'il ne leur a pas prodigués.

La *force vitale* humaine doit, depuis l'origine et pendant sa durée, disposer l'organisme humain pour une *fin bien* différente de celle à laquelle l'organisme des animaux est appelée : la véritable *fin spécifique* de l'homme, en tant qu'homme, c'est la pensée : aussi, la *force biologique* humaine travaille avec un soin particulier l'instrument matériel de l'intelligence, que celle-ci perfectionne encore involontairement ou avec conscience, à mesure qu'elle s'exerce et qu'elle grandit [1]. Ici les communications des deux forces se multiplient et démontrent de plus en plus la réalité de leur fondement substantiel, unitaire.

Nous avons maintenant un aperçu des idées fondamentales de la Physiologie Stahlienne ; nous verrons, en étudiant la partie physiologique de la *Theoria medica vera*, comment elles en dominent et en lient étroitement tous les détails.

Le *Vindiciæ* contient aussi les *idées-mères*, les grandes formules de la pathologie et de la thérapeutique de Stahl.

[1] Rousseau a dit : « L'homme qui pense est un animal dépravé. » Cette proposition serait vraie, dans de certaines limites, pour l'homme en tant qu'animal : elle est radicalement fausse pour l'homme en tant qu'homme. Ce qui spécifie l'homme, c'est la pensée : pour elle, l'homme qui pense fortement oublie tout ; c'est en descendant en elle-même que la pensée ou plutôt la chose, l'être qui pense en nous, se sent immatériel, substantiel, libre dans sa volonté ; qu'il pense, affirme, goûte son immortalité. L'homme que sa pensée absorbe, s'élance hors du monde et de son corps même, qu'il ne connaît plus, pour vivre, comme dit Stahl, de la vie de son âme : c'est Archimède sortant du bain sans vêtement et s'écriant au milieu de ses concitoyens étonnés : « Je l'ai trouvé ! », et, plus tard, recevant la mort du soldat qui le frappe, sans avoir entendu les bruits de guerre, sans avoir conscience de la destruction de Syracuse : son âme immortelle abandonne ainsi sans effort un corps qu'elle n'habitait déjà plus. Lamartine a compris ce trait caractéristique de l'homme de génie, de celui qui est plus homme que les autres, quand il a dit de Napoléon :

« ....*Il vivait pour penser :*
» Semblable à l'aigle en son nid *solitaire*,
» Il n'avait qu'un *regard* pour mesurer la terre
» Et des serres pour l'embrasser. »

C'est armé de ce regard que Napoléon a dit, après avoir mesuré le monde : « Je me connais en hommes, et le Christ n'est pas un homme. »

Notons, en passant, 1° la distinction des *fonctions pathologiques anti-morbides* et des actes *vraiment morbides*: les *premiers, seuls actifs,* sont les œuvres régulières de la *force vitale,* suscitées dans de bonnes intentions contre les seconds *où elle est passive,* c'est-à-dire où elle *souffre* des lésions matérielles et de ses propres *lésions* qu'elle s'efforce de surmonter.

2° La transformation d'un même mode morbide, revêtant une foule de formes si différentes, qu'on est disposé à les regarder comme des maladies diverses et à multiplier vicieusement les espèces morbides, sans remonter à leur caractère initial commun.

3° L'analyse des maladies complexes, qu'il faut décomposer dans leurs éléments constitutifs; des maladies compliquées, larvées, etc.

4° L'affirmation de ce fait, que le médecin, en tant que médecin, ne peut guère agir directement par des moyens physico-chimiques sur la *crâse,* la *constitution* intime des solides et des fluides, mais qu'il modifie celle-ci à travers les fonctions et les forces vitales qui sont chargées de la produire et de l'entretenir : de là, sa critique des acidités, des alcalinités, des âcretés, des acrimonies, de la *pathologia salsa,* qui faisait le fond de la pathologie *mécanico-chimique* de ses adversaires; de là, ses vigoureuses sorties contre les *incrassants,* les *atténuants,* les *incisifs,* les *altérants,* alors si mal déterminés, assez mal définis aujourd'hui: *Alterantia rara avis in terris,* disait-il à ses contemporains qui voulaient en trouver partout. Il soupirait après les *spécifiques,* dont il comprenait l'importance, mais il croyait peu à ceux qu'on lui proposait : l'incertitude des pratiques qu'il voyait autour de lui, la crainte du charlatanisme l'avaient rendu très-rigoureux. La question de la spécificité, malgré ses incontestables progrès, est-elle bien nette pour nous? N'avons-nous pas des matériaux suffisants pour en donner

une théorie plus large, plus expérimentale et véritablement clinique?

5° La distinction de la thérapeutique naturelle et de la thérapeutique artificielle, en montrant les rapports qui les unissent. La seconde a ses principales racines dans la première, qui doit apprendre à en reconnaître et à en mesurer les effets. « *Natura non imperatur nisi parendo*, etc. *Cognoscendum est quid natura faciat aut ferat* » (Bacon). « Celui qui veut dompter la nature doit obéir à ses lois; il doit connaître ses œuvres et mesurer ses forces pour ne pas dépasser ses limites, etc. » Souvent le médecin, dit Stahl, se glorifie des succès que la nature obtient malgré lui, et l'accuse des revers qu'il lui impose malgré ses salutaires efforts : pour faire la part réelle de l'art et de la nature, il faut, dans les études d'une expectation attentive, se pénétrer des lois de la thérapeutique naturelle, etc.[1]

Nous ne pousserons pas plus loin ces indications rapides : il y a là un riche héritage qui a été agrandi sur plusieurs points, que nous devons féconder encore. N'anticipons pas sur les questions qu'il importe de creuser profondément à l'occasion de la Pathologie et de la Thérapeutique Stahliennes, parties fondamentales de son œuvre, dont tout le reste est la préparation.

Nous pourrions maintenant, à propos du *Vindiciæ*, nous livrer à l'examen critique du Stahlianisme. Ce point est peut-être le plus sérieux à nos yeux : nous tâcherons de donner à la critique une part aussi large, aussi consciencieuse, aussi ferme qu'à la louange. Nous ne sommes pas de ceux qui pensent qu'un homme, quel qu'il soit, résume à lui seul tout un siècle, et jette dans l'ombre tous ceux qui ont vécu auprès de lui. Il y a pour chaque génie supérieur, de

[1] *Voir* nos études sur la part respective de l'art et de la nature dans les maladies réputées chirurgicales (1846).

tous les temps et d'une même époque, une part spéciale de lumière qui rayonne autour de lui : c'est en réunissant ces splendeurs diverses qu'on saisit les principes qui éclairent les différentes périodes, et dont l'ensemble décide l'évolution entière de l'humanité : *Timeo homines unius hominis et unius libri.*

Nous pourrions demander si Stahl a embrassé, en méthodologie, en philosophie générale, en médecine, toutes les idées, tous les faits législateurs ; s'il les a légitimement coordonnés ; si sa critique est toujours juste, sa justification toujours complète, ses emprunts aussi peu nombreux, ses découvertes aussi multipliées, aussi importantes, aussi vraies qu'il le dit ; s'il n'a pas attribué à son génie propre ce qui appartient surtout au génie de son époque ; s'il a su éviter les défauts qu'il signale chez ses prédécesseurs et ses contemporains, et si, comme eux, il ne s'est pas livré à des hypothèses fantastiques, mécanico-chimiques ou métaphysiques, oubliant les règles sages qu'il avait lui-même posées. Nous pourrions chercher si sa définition de la vie est assez compréhensive ; s'il a suffisamment distingué les lois de la force vitale et celles de la pensée ; s'il a bien approfondi les différences du λόγος et du λογισμὸς, des lois de l'instinct et de la pensée ; s'il a prêté, d'une part, une attention suffisante à l'instrument mécanico-chimico-vital considéré en lui-même ; si, d'autre part, il n'en a pas quelquefois exagéré l'influence ; s'il n'a pas rendu sa force vitale trop raisonnable et trop libre, comme d'autres l'ont montrée trop fatale et trop aveugle ; s'il a porté dans ses conceptions cette netteté, cette précision qu'il exige, et qu'il aurait dû traduire dans un langage dont l'obscurité n'est point complètement justifiée par le nombre de ses écrits, la rapidité de leur composition et son latinisme germanique. Ces défauts de forme ont beaucoup nui à sa doctrine, et ses lecteurs ont accueilli

avec peu de faveur ses rudes avertissements : *Qui possunt intelligere, intelligant; qui vult me legere, grammaticam sapiat*, etc.

Pour faire l'examen critique du Stahlianisme, il faudrait suivre pas à pas la marche qu'il a adoptée dans son *Vindiciæ* : c'est cè qu'ont fait les Hippocratistes de Montpellier, dont les travaux pris, dans leur ensemble, embrassent le Vitalisme dans toutes ses formes et toutes ses nuances.

Notre tâche se trouverait ainsi plus fructueuse et plus simple ; nous embrasserions le développement historique et dogmatique de la médecine jusqu'à ce jour: mais, afin d'éviter des préventions injustes dont plusieurs hommes éminents n'ont pas su toujours se garantir, et pour que nos lecteurs jugent Stahl par eux-mêmes, lorsqu'ils le connaîtront dans son entier, nous aborderons à fond ce sujet, quand nous aurons mis sous leurs yeux des études plus complètes : ils pourront ainsi, textes en mains, contrôler toutes nos appréciations, sûrement et sans effort.

Stahl, ainsi que nous espérons le démontrer avec une incontestable évidence, est le médecin de son siècle qui a le mieux compris la mission et le génie de sa grande époque, et qui s'est le plus efforcé d'appliquer ce génie et d'accomplir cette mission en médecine et par la médecine. Ceci est d'autant plus important pour nous, qu'aujourd'hui, surtout en France, nous avons une tendance de plus en plus grande à prendre la suite du XVIIe siècle, pour reproduire quelques-unes de ses merveilles, pour les dépasser sur plusieurs points sur lesquels il a faibli : cela nous donnera la clef des évènements prodigieux qui se passent autour de nous, et qui indiquent un mouvement providentiel dont la portée sera immense.

Stahl suit, en philosophie, un Leibnitzianisme perfectionné, comme Leibnitz un Cartésianisme rectifié : Stahl

est évidemment l'élève de Leibnitz, comme celui-ci le disciple de Descartes.

Pour s'en convaincre, il suffit de voir avec quel soin il recherche les *causes,* ou plutôt les *intentions finales,* les *causes efficientes réelles,* l'*harmonie universelle dans le monde,* les *nécessités morales* plutôt que *physico-chimiques,* surtout dans le règne *vivant* et *pensant;* il demande *les raisons suffisantes* des faits purement expérimentaux, etc., il ne se contente plus d'idées *claires,* il veut de plus des idées *distinctes* et même *adéquates :* tout cela constitue les idées législatives du Leibnitzianisme, c'est-à-dire de la philosophie cartésienne, ou plutôt française, résumée, agrandie et quelquefois faussée par Leibnitz. Mais dès que celui-ci, par son étrange hypothèse de l'harmonie préétablie, enlève aux causes secondes (à l'âme, par exemple) toute efficacité réelle, et qu'il substitue son *optimisme humain* à l'*optimisme divin,* Stahl l'abandonne, et se rapproche, sans l'égaler, de Bossuet, le plus grand philosophe du XVIIe siècle, le continuateur et presque l'égal, pour le fond, de S. Augustin et de S. Thomas, qu'il a surpassés par la forme, parce qu'il est le fils de la France et du XVIIe siècle. Si l'on veut avoir l'expression la plus haute et la plus nette de la mission et du génie du monde moderne, c'est dans Bossuet qu'il faut la chercher, sous les voiles dont il a dû quelquefois la couvrir. Parmi les modernes, les uns ont voulu tout conserver du monde antique, sans rien supprimer; d'autres ont affirmé qu'il fallait tout supprimer, sans rien conserver. Une troisième doctrine est celle des hommes éminents qui, s'élançant à la suite de S. Paul, S. Augustin, S. Thomas, et de l'Église, dans ses plus illustres représentants, ont démontré qu'il fallait garder, de l'antiquité, ses idées et ses institutions législatives traditionnelles vraies, en les refondant, les épurant, les rectifiant, les agrandissant, les complé-

tant toutes au contact de l'esprit et des dogmes chrétiens. Ici nous trouvons, à l'époque de la Renaissance, les Écoles italiennes de M. Fiscin et des Académies florentines (psychologie, littérature, arts, etc.); de Cusa, à laquelle se rattache Copernic (sciences physiques); de Savonarole (sciences administratives et politiques); les Écoles françaises de Pierre d'Ailly et de Gerson, etc.: toutes ces Écoles sont Augustiniennes et Thomistes.

De là sont sortis, au XVIIe siècle, les grands psychologues, métaphysiciens, physiciens, chimistes, naturalistes, économo-politiques, etc. (Descartes, Képler, Galilée, Leibnitz, Newton, etc.), qui sont tous français ou italiens, ou se rattachent immédiatement aux Écoles françaises et italiennnes. Au point de vue philosophique, c'est-à-dire au point de vue des principes, Descartes est leur maître à tous; malgré leurs efforts, Leibnitz et Newton n'ont pu dissimuler le cachet dont il les a marqués.

« Descartes, dit Bordes-Desmoulins, a laissé sur leur front son empreinte ineffaçable, comme Dieu lui-même sur les ouvrages sortis de ses mains. » Bossuet est un des plus grands propagateurs de cette doctrine : nul n'a su, autant que lui, garder son indépendance à côté de Descartes, parce qu'il a, comme ce dernier, et plus que lui, puisé aux sources originales. On peut en dire presque autant de Stahl, considéré au point de vue médical : nous montrerons ce que le Professeur de Halle, étudié au point de vue de la philosophie générale et de la philosophie médicale, doit à Descartes, Leibnitz, Bossuet. Nous ferons voir aussi, d'après les physiciens et les médecins législateurs, les rapports intimes et réels qui unissent les sciences physiques, médicales, anthropologiques, aux sciences mathématiques, psychologiques, à l'ontologie, à la théologie. Descartes, Leibnitz, Stahl et ses plus grands disciples reviennent

sans cesse sur ce point, aussi délicat que fondamental, autour duquel nous tournons aujourd'hui, sans l'approfondir et le saisir clairement.

Il y a là toute une révolution médicale, aussi féconde que nécessaire et inévitable ; elle nous permettra d'utiliser cette masse de faits importants qui s'accumulent tous les jours et qui luttent au lieu de s'harmoniser : *filum labyrinthi*.

FIN DU SUPPLÉMENT DU TOME II.


MEDECINE DE PARIS

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME II.